


LORAS COLLEGE LIBRARY



3 0051 00015 7492



Digitized by the Internet Archive
in 2024

WITHDRAWN FROM
LORAS COLLEGE LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

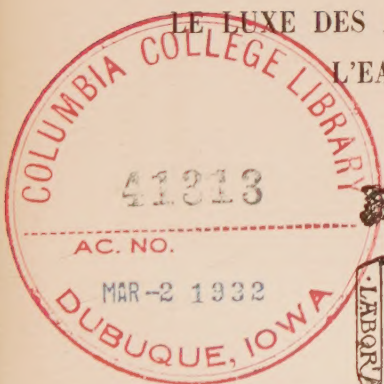
ROMANS

VI

LE LUXE DES AUTRES — LE FANTOME

L'EAU PROFONDE

7



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1906

Tous droits réservés

LE LUXE DES AUTRES

A LA MÉMOIRE

DE

RAOUL FRARY

LE LUXE DES AUTRES

I

UN MÉNAGE PARISIEN : — LE MARI

Si vous lisez plusieurs journaux, — et qui n'a cette funeste habitude, maintenant, de perdre une heure de sa matinée et une autre heure de sa soirée à retrouver, dans une demi-douzaine de gazettes, les mêmes renseignements inexacts, les mêmes sophismes passionnés, les mêmes iniques partialités? — c'est cent, c'est mille fois que vous avez rencontré les noms de M. et Mme Hector Le Prieux. Ils figurent l'un et l'autre, à juste titre, au premier rang de ce que l'on est convenu d'appeler les « notabilités parisiennes » : lui, comme un des vétérans de la chronique boulevardière et du feuilleton théâtral; elle, quoique épouse d'un simple journaliste, comme une femme à la mode qui donne de grands dîners cités dans les feuilles, et qui ne manque ni une première représentation, ni une ouverture d'exposition, aucune des cérémonies, en un mot, où défile ce Tout-Paris indéfinissable et spécial dont rêvent les provinciaux et les étrangers. Ce Tout-Paris n'est pas le Monde; les éléments en sont trop composites pour que cette mixture hétérogène représente jamais de près ou de loin la Société. C'est un monde pourtant, et

qui a ses exclusions, ses mœurs, sa hiérarchie. La « belle Mme Le Prieux », comme elle est encore qualifiée, malgré ses quarante ans très passés, en serait certes une des reines, si cette royauté se décernait d'après la fréquence des mentions dans les comptes rendus de cette parade quasi quotidienne. Mais être très célèbre, a-t-on dit, c'est être méconnu de plus de gens. Cet apparent paradoxe est vrai de cette bizarre célébrité parisienne comme de toutes les autres. Vous donnez-vous la peine quelquefois de penser au ménage que peuvent bien faire deux êtres aussi lancés dans le tourbillon que les Le Prieux, quand vous lisez, quasi chaque jour, le nom de la femme dans une note des « Mondanités », et celui du mari au bas d'un article? Si oui, je gage que les visions suivantes s'évoquent devant vous. Lui, vous l'imaginez d'après le type légendaire du boulevardier : mari de fidélité médiocre, plus ou moins viveur, joueur, duelliste, toujours attardé dans les coulisses des petits théâtres ou dans les tripots. Elle, vous l'apercevez, d'après le type non moins légendaire de la Parisienne des romans élégants, évaporée jusqu'au mauvais ton, sinon coquette jusqu'à la galanterie. Vous croirez tout d'eux, excepté que le bohémianisme brillant d'un pareil couple puisse légitimement s'associer à l'idée d'un foyer et d'une famille. Pensant de la sorte, vous avez — c'est le lot de presque tous les jugements qui procèdent par vastes classes — raison et tort à la fois. Vous vous méprenez sur les personnes, car Hector Le Prieux, tout journaliste qu'il soit, représente bien le meilleur des maris que jamais bourgeois inquiets aient souhaité pour leur « demoiselle », et Mme Le Prieux est, au point de vue de l'honneur, la plus irréprochable des femmes. Vous êtes dans le vrai sur le principe, sur les maigres chances de bonheur sérieux et solide qu'offre la vie conjugale, pratiquée dans de telles conditions et dans un tel milieu. Le ménage des Le Prieux repose, en effet, sur une anomalie qu'il faut expliquer pour rendre intelligible le petit drame sentimental dont ces premières réflexions, et celles qui vont suivre, forment le long et

nécessaire préambule. D'ailleurs, raconter l'histoire de ce couple, c'est donner, à cette simple anecdote, sa pleine valeur d'enseignement social. La situation réciproque de Mme Le Prieux et de son mari ne tient pas à la profession un peu excentrique de ce dernier, quoique le fait qu'un simple gazetier soit « homme du monde » à ce degré puisse servir de texte à des commentaires sans fin. Ce détail date cette histoire, car avant la troisième république, un tel cas d'hybridité ne se fût jamais produit. Il demeure une anomalie pour quelques années encore. Mais la situation des écrivains dans les salons d'aujourd'hui, est un autre sujet. Le Prieux, dans ce récit ne représente pas l'écrivain. Il représente le mari. Supposez le gagnant à la Bourse, dans le commerce ou l'industrie, les soixante ou soixante-dix mille francs par an que lui procurent ses accablantes besognes de journaliste arrivé, la singularité de ses rapports avec sa femme serait exactement la même. Cet étrange ménage, dont la plaie dévorante, on le verra, est cette maladie toute contemporaine, le constat, le passionné souci du luxe des autres, n'est une exception que par les circonstances. Ce désir de briller jusqu'à l'extrémité de ses moyens, ce besoin de quitter sa classe, d'égaliser sans cesse et à tout prix dans leur façon de vivre, dans leurs décors, dans leurs plaisirs, ceux qui nous dépassent immédiatement, qu'est-ce autre chose qu'un des épisodes de la grande dégénérescence démocratique ? On éprouve quelque scrupule à employer ces graves formules, alors qu'il s'agit d'une aventure assez terre à terre, et de gens qui se croient eux-mêmes tout naturels. Pourtant lorsqu'on y réfléchit, les larges mouvements de mœurs que l'histoire enregistre ne sont que cela : une addition indéfiniment multipliée de minuscules habitudes individuelles, comme une immense marée n'est que la poussée en avant de plusieurs milliards de minuscules vagues juxtaposées.

Au moment où commence le drame, sans grands événements et néanmoins tragique, auquel je viens de faire allusion, c'est-à-dire au mois de janvier 1897, ce ménage Le

Prieux avait déjà vingt-trois ans de date, Hector, en ce temps-là Leprieux, en un seul mot, — c'était l'orthographe d'avant les « Mondanités » — avait épousé Mlle Mathilde Duret en 1874. Ce mariage s'était célébré dans des conditions très modestes et qui n'annonçaient guère les futures élégances de la « belle Mme Le Prieux », — en deux mots. — A peine si chacune des deux feuilles auxquelles l'écrivain collaborait alors mentionna la cérémonie. Cette discrétion avait été demandée par Hector lui-même, désireux d'éviter toute allusion au désastre encore récent où avait sombré le père de sa fiancée. Tant d'aventures de ce genre se sont succédé depuis lors ! Personne, assurément, ne se rappelle aujourd'hui cet audacieux Armand Duret, qui, à la veille et au lendemain de la chute de l'Empire, brassa de si vastes et si hasardeuses affaires, fonda si bruyamment le *Crédit Départemental*, étala un luxe si insolent, commandita tant de journaux, pour finir sinistrement, dans un horrible scandale, par la ruine et le suicide. La veuve et la fille de ce spéculateur déchu avaient, à grand'peine, réalisé après sa mort 4,000 francs de rente, juste de quoi ne pas mourir de faim parmi les quelques meubles échappés au marteau du commissaire-priseur. De son côté, la double collaboration dont j'ai parlé assurait à Hector 5,000 francs par an. Comptez : dans un de ses deux journaux, il tenait l'emploi de chroniqueur judiciaire, soit 2,400 francs ; à l'autre il donnait, sous un pseudonyme, un courrier de Paris bi-hebdomadaire, soit, à 25 francs l'article, 2,600 francs. Trois fermes louées en métayage, qu'il avait la sagesse de garder dans le Bourbonnais, son pays d'origine, représentaient la partie la moins aléatoire de son revenu, mais la plus maigre : elles lui valaient, bon an mal an, 900 francs. Ces chiffres suffisent à expliquer pourquoi il fut décidé aussitôt que le jeune ménage habiterait avec la mère. Les deux femmes démontrèrent à l'écrivain, profondément ignorant des choses de la vie matérielle, qu'il y avait, dans cette combinaison familiale, une certitude d'économie. Mme veuve Duret insista, par-dessus tout, sur la nécessité d'épargner l'achat d'un mobilier nou-

veau. Jusqu'à son mariage, Hector avait habité une chambre garnie dans un hôtel de la rue des Martyrs, à proximité de ses deux bureaux de rédaction.

— « Maman est si bonne ! Elle me cédera son salon pour *mon jour...* » avait dit Mathilde, avec une reconnaissance qui attendrit l'amoureux jusqu'aux larmes. Il aurait pu apercevoir, dans cette simple phrase, quelle conception de leur commun avenir hantait déjà sa fiancée. Mais où le jeune homme, qui ne savait le prix vrai de rien, aurait-il appris l'entente, plus difficile encore, des caractères ? Orphelin lui-même de père et de mère, il n'avait personne pour lui dessiner à l'avance la courbe de son avenir conjugal, et lui indiquer quelles grandes conséquences auraient les petites fautes de tactique commises au début de son mariage. Tout contribuait à faire de lui l'époux-esclave qu'il devait rester sa vie durant, sans même s'en apercevoir : cette solitude d'abord, puis son éducation, son tour d'esprit et de sensibilité, oui, tout, jusqu'à sa race, jusqu'à ces premières données héréditaires du tempérament, d'autant plus fortes en nous que nous en prenons à peine conscience.

J'ai dit que Le Prieux — maintenons-lui, une fois pour toutes, le demi-anoblissement de ce *Le* détaché — est originaire du Bourbonnais. Le nom seul révélerait cette province. Dans le patois du centre de la France, on appelle, encore aujourd'hui, un *prieux* ou un *semoneux* le paysan beau diseur qui se charge d'aller, de hameau en hameau, porter les invitations pour les noces. Ce rôle de messenger de campagne fut-il tenu par un des rustiques ancêtres d'Hector avec une verve particulière ? Les modestes archives de Chevagnes, le village natal du journaliste, n'en disent rien. Elles attestent, en revanche, que les Le Prieux sont connus à Chevagnes, depuis plusieurs générations, sous ce sobriquet, devenu patronymique. Ils doivent avoir résidé là depuis toujours. Avec sa tête plus large que longue, sa face presque plate et que termine un menton rond, avec ses cheveux lisses

et qui restent châains dans leur grisonnement, ses yeux bruns, son cou puissant, ses épaules horizontales, son torse épais, sa taille courte, toute sa personne ramassée et trapue, leur descendant présente un type accompli de ce paysan celte qui occupait cette partie de la France à l'époque où César y parut. C'est une race autochtone, et dont les traits moraux demeurent étonnamment les mêmes à travers l'histoire : une intelligence avisée, sans forte imagination créatrice, une volonté patiente, sans initiative, ce que les savants d'aujourd'hui appellent l'esprit grégaire, le goût de ne pas agir seul et comme un besoin d'être dirigé. Certes, de telles caractéristiques sont d'une généralisation hasardeuse. Pourtant, les annales de l'Auvergne et du Bourbonnais semblent bien démontrer la justesse de celles-ci. Quant à cette dernière province, puisqu'il s'agit d'elle à propos d'un de ses plus humbles enfants, la prédominance de l'élément celte imprime une évidente unité à son histoire. Qu'en est-il sorti, pendant la longue durée du moyen âge et de l'ancien régime, alors que l'indépendance locale permettait un plus libre épanouissement des originalités ? Presque pas ou peu de grands hommes de guerre, presque pas ou peu de grands artistes, comme si la race répugnait à ce que de tels héros comportent d'excessif. Par contre, les génies prudents, les hommes de loi et les hommes d'Eglise y ont pullulé. Quand on est de son pays au degré où Hector Le Prieux est du sien, les qualités et les défauts de ce pays reparaissent toujours, même si l'on fréquente un milieu et si l'on exerce un métier les plus opposés, croirait-on, à cette influence du sol ancestral. Relisez l'un de ses feuilletons dramatiques maintenant, ou l'une de ses causeries parisiennes : vous y retrouverez de la prudence d'esprit et du terre à terre, de la judiciaire et de la timidité, de l'exactitude sans éclat et une sagesse un peu pauvre. C'est un talent qui, de trop bonne heure, a cessé d'oser, et c'est un caractère qui, de trop bonne heure, s'est soumis.

Si une passivité d'âme, tout héréditaire chez Hector

explique en effet que la direction de son ménage ait dû aussitôt appartenir à sa femme, une énigme s'impose, que l'on doit résoudre, avant de montrer cette mainmise de Mme Le Prieux sur les faits et gestes de son mari : pourquoi celui-ci, avec ce manque inné d'esprit d'entreprise, a-t-il, entre tant de carrières officielles et sûres, avec traitement fixe et retraite, qui s'offrent au Français moutonnier de notre temps, choisi la plus aventureuse, la plus féconde en imprévu, la moins conforme aux prudences bourgeoises ? Encore ici, alors qu'il paraissait faire preuve d'audace et d'originalité, le jeune homme avait simplement prouvé sa docilité aux influences, son peu de confiance en ses propres forces. Voici comment. Le plus inattendu des hasards voulut que le père d'Hector, établi à Chevagnes en qualité de médecin, renouvelât connaissance, aux eaux de Bourbon-Lancy, toutes voisines, avec un de ses anciens camarades d'hôpital, établi lui-même près de Nohant, et qui soignait Mme Sand. Invité à venir à Chevagnes, le docteur berrichon causa beaucoup de son illustre cliente devant Hector, qui achevait alors sa rhétorique au lycée de Moulins, et, comme tous les collégiens de son âge, composait secrètement de mauvais vers. Admirateur passionné de *Lélia* et d'*Indiana*, l'adolescent eut, à la suite de cette conversation, la première hardiesse de sa vie. Le présent récit racontera la seconde. Il osa écrire à la bonne dame de Nohant une épître, où il lui demandait des conseils sur la direction de ses idées religieuses. Avec cette admirable générosité de plume qu'elle garda jusqu'à la fin, malgré la surcharge de ses travaux, George Sand répondit à l'écolier. Elle ne se doutait pas que les quatre pages de sa lettre, tracées de la grande écriture ronde et un peu renversée de ses dernières années, exerceraient sur l'avenir de son correspondant improvisé la plus funeste influence. Il lui répondit, et, plus hardi cette fois, lui envoya des vers. L'ancienne amie d'Alfred de Musset s'entendait en poésie à peu près autant qu'en politique. En revanche, elle excellait à construire des romans. Elle en bâtit un à propos du jeune rimeur bour-

bonnais, uniquement parce qu'il avait mis en médiocres stances une pittoresque légende locale. Elle le vit inaugurant en France cette poésie rustique et provinciale dont elle a toujours caressé la chimère. Elle l'encouragea par des éloges, — ces imprudents et dangereux éloges dont les artistes glorieux ne sont pas assez avarés ! Ils n'en mesurent pas la portée sur l'imagination des débutants. Un séjour à Nohant, où il fut reçu avec la plus cordiale bonhomie, acheva de tourner la tête à Hector, qui crut à son avenir de poète. Le résultat fut qu'au lieu d'inaugurer, au sortir du collège, ses études médicales, comme le désirait son père, il demanda qu'on lui laissât faire son droit. Il y voyait une occasion de travaux moins précis et qui se conciliaient mieux avec ses secrets désirs. Puis, ce père étant mort presque aussitôt, l'orphelin, libre de sa fortune, — il avait perdu sa mère en bas âge, — réalisa au plus vite le modeste capital que lui laissait le praticien de Chevagnes. Dans cette première ferveur d'espérance, les trois fermes qui devaient, plus tard, constituer la portion solide de sa dot, ne furent épargnées qu'à cause de la difficulté à résilier les baux. Les études de droit, inaugurées à Dijon, par économie, furent abandonnées, et l'élève de Mme Sand s'établit à Paris, pour y mener la vie de candidat à la gloire littéraire.

Cet événement, — car l'exode du gars Le Prieux vers Paris fit sensation dans le canton de Chevagnes, où feu le docteur comptait autant de prétendus cousins, c'est-à-dire de clients presque gratuits, que cette Sologne bourbonnaise compte de hameaux, — cet événement, donc, avait eu lieu en 1865. L'issue en fut ce que vous pressentez : une fois de plus Icare brûla au feu de la réalité la cire de ses imprudentes ailes. En 1870, à l'époque de la guerre, pendant laquelle il fit bravement et simplement son devoir, Hector avait publié à ses frais deux volumes de vers : *les Genêts des Brandes* et *les Rondes Bourbonnaises*, plus un roman : *le Rossigneu*, — c'est le nom patois des bœufs de couleur rousse, — le tout composé dans ce parti pris de couleur rustique et provinciale, sorte de con-

vention à rebours particulière aux écrivains venus à Paris pour y être de leur pays ! L'un dans l'autre, les trois ouvrages s'étaient vendus à cent cinquante exemplaires. Dans l'entre-deux, l'auteur avait appris à ses dépens ce que cachent de positivisme brutal, de vanité implacable, d'ignoble calcul, les déclamations pompeuses et les paradoxes fantaisistes de la bohème artistique. Passant pour riche, — et riche en effet par comparaison, — dans les cénacles du quartier Latin, puis de Montmartre, où ses aspirations littéraires le conduisirent naturellement, le provincial avait aussitôt connu les nombreuses variétés de systématique exploitation, que l'argot des brasseries déguise de ce nom goguenard et familier : la *tape*. Il avait été le camarade complaisant qui n'entre pas dans un café sans que cinq ou six assistants se mettent à sa table ; ils se lèvent après de longs propos de haute esthétique, en lui laissant à régler d'innombrables consommations dont les soucoupes s'empilent en monumentales colonnes ; — puis quand l'amphitryon de la veille ouvre, le lendemain, la porte du café, il entend les délicats esthètes exécuter son œuvre et sa personne d'un « ça n'existe pas », qui s'enfonce comme une lame froide au plus saignant de son orgueil. Le Prieux avait encore été le « gogo » qui prend pour vingt-cinq louis d'actions d'une Revue destinée à « défendre les Jeunes » ; — puis il y rencontre quelque article, à cruelle allusion, où il se reconnaît, avec la rancœur d'avoir payé son propre éreintement, comme d'autres payent leur propre éloge. Il avait été aussi, non pas une fois, mais vingt, mais cinquante, le Mécène d'abord ému, ensuite intimidé, qui commence par ouvrir sa bourse aux mendiants de lettres professionnels ; puis il subit, au premier refus, les outrages des drôles dont il ne veut plus nourrir la superbe et impuissante fainéantise... Mais à quoi bon énumérer des misères si communes qu'elles en sont banales ? Ce qui l'est moins, c'est que le jeune homme qui les traverse n'y pervertisse pas la justesse de son sens social. Par bonheur, tandis qu'Hector s'efforçait d'exprimer, dans une prose et dans des vers systématiquement et labo-

rieusement naïfs, cette poésie du terroir natal qu'il avait eu la folie de quitter, ce terroir travaillait en lui à son insu. La prudence avisée de ses aïeux paysans interprétait ces pénibles expériences. Il en dégageait, par un obscur et irrésistible instinct de conservation, une vue nette des conditions où il lui fallait vivre, et il devinait le plus sûr moyen de s'y accommoder. Il fit, pendant cette cruelle campagne de 1870, sous la tente, puis en Allemagne, où il fut prisonnier, de sérieuses réflexions. Se voyant arrivé presque au terme de son petit capital, il comprit que son rêve de gloire immédiate était une chimère. Il se jugea comme poète et comme romancier, et, tout en conservant *in petto* une secrète complaisance pour ses essais de jeunesse, il essaya de reculer la réalisation de son Idéal. Il s'apercevait, à vingt-cinq ans, sans titres, sans protections, sans carrière entreprise. Il se dit qu'il fallait faire deux parts dans sa vie : celle de l'art et celle du métier. Or, métier pour métier, il comprit que la littérature en valait bien un autre, du moment qu'elle était pratiquée avec les vertus de labeur assidu et de ponctualité, qui sont nécessaires dans toutes les professions. Ce fut là un coup de bon sens dû à son hérédité paysanne. Il se dit qu'un grand journal n'est, après tout, qu'un vaste atelier commercial, et qui suppose une certaine quantité de besogne positive, exécutée régulièrement. Il résolut d'être un des bons ouvriers dans un de ces ateliers, et il se tint parole, avec une patience de procédés, une méthode, non moins dignes des pauvres cultivateurs dont la lente et sagace énergie se retrouvait en lui sous la forme la plus inattendue !

Son premier soin fut de profiter de la dispersion forcée des groupes littéraires, dont il avait plus ou moins fait partie, pour s'isoler de presque tous ses anciens compagnons. Ensuite, se souvenant d'avoir passé quelques examens de droit, il eut le courage de les compléter, afin de pouvoir s'inscrire au barreau, et, de là, postuler dans une feuille du boulevard une place de chroniqueur judiciaire. Il l'obtint, grâce à l'un de ces camarades de brasserie, entré, lui aussi, raisonnablement,

dans la presse. L'exactitude avec laquelle Hector apportait sa copie, la précision et la clarté de ses comptes rendus, sérieusement travaillés, l'aménité de son caractère, le firent vite apprécier dans ce premier journal. Le rédacteur en chef parla de lui en termes élogieux au propriétaire dudit journal, lequel n'était autre que Duret. Celui-ci ambitionnait de se recruter des outils humains, de bons et sûrs secrétaires qui lui fussent d'intelligents collaborateurs, dans la fortune politique qu'il comptait édifier sur sa fortune financière. Il voulut connaître Le Prieux. C'est ainsi qu'Hector entra, petit gazetier à peine appointé, et par l'escalier de service, dans l'hôtel princier que Duret possédait alors avenue de Friedland. Il plut aussitôt au spéculateur, qui, frappé de sa lucidité d'esprit, projeta d'en faire un confident d'affaires. Les tragiques circonstances qu'on sait et l'effondrement du *Crédit Départemental*, en interrompant brusquement la fortune de Duret et l'acculant au suicide, semblaient devoir mettre fin à tout rapport de Le Prieux avec les survivantes de ce désastre. Il n'en fut rien. Il se mit tout entier au service de la pauvre veuve, qui fut trop heureuse de trouver, parmi les effroyables désarrois de cette ruine, le dévouement du modeste collaborateur judiciaire. Le jeune homme prodigua ses services, avec la ferveur d'une admiration ardente pour la belle et malheureuse Mathilde. Le reste se devine : et l'intimité grandissante, et la passion d'Hector, d'abord intimidé jusqu'à ne pas oser même espérer de jamais plaire, la reconnaissance attendrie des deux femmes, le ravissement presque épouventé de l'amoureux devant les perspectives soudain découvertes d'une union possible, et la suite... Innocente et délicieuse idylle dont le souvenir faisait battre le cœur de l'écrivain vieilli, après un quart de siècle, comme s'il était encore le modeste artielier de vingt-neuf ans, qui surveillait le transport de ses hardes et de ses livres dans l'appartement de sa belle-mère, — un bien mélancolique appartement pourtant, sur une cour, en haut de la rue du Rocher, — sans oser croire à la réalité de son bonheur !

II

UN MÉNAGE PARISIEN : — LA FEMME

En fait, la première période de ce ménage fut, pour Hector, complètement, absolument heureuse. Elle dura environ sept ans. Ce fut celle où le journaliste établit sa réputation, celle aussi durant laquelle Mme Le Prieux se forma une conception du travail de son mari qui devait tristement influencer sur leur commun avenir. Mathilde était une de ces femmes dont l'extraordinaire inintelligence et le noble visage offrent un tel contraste qu'elles déroutent l'observateur, sans qu'elles aient aucun besoin de dissimuler, surtout si cet observateur les aime. Sa mère, une demoiselle Huguenin, était originaire d'Aix-en-Provence; son père était le fils d'un petit commerçant du Nord. Ces coupages de sang, si fréquents dans les familles modernes que personne n'y prend même garde, ont souvent pour résultat une hérédité de tendances contradictoires, qui se paralysent en s'équilibrant. Peut-être la cause de la décadence de la race en France gît-elle là, dans cette continuelle mixture du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest, par des mariages trop disparates d'origine. De ce père, Mathilde avait retenu le goût de briller, un égoïsme implacable, et ce fonds d'insensibilité qui distingue les joueurs de toute espèce, en particulier ceux de la Bourse. De la famille de sa mère, elle gardait cet admirable type méridional, qui prend, lorsqu'il est très pur, des finesses et des élégances de médaille grecque. Elle avait de profonds et brûlants yeux sombres, sur un teint d'un blanc mat. Son front, petit et rond, se rattachait à son nez par cette ligne presque droite qui a tant de noblesse, et sa petite tête laissait deviner, sous d'épais cheveux noirs, cette construction d'un

ovale allongé, où se perpétue la race de cet *homo mediterraneus*, de ce souple et fin dolichocéphale brun, louangé par les anthropologistes. Avec cela, de jolies dents, petites et bien rangées, entre des lèvres comme découpées au ciseau, tant elles étaient dessinées, un menton frappé d'une fossette et fermement doublé, une attache de cou digne d'une statuette de Tanagra, un joli renflement de la nuque, des épaules et une gorge de Diane, la taille un peu haute mais bien prise, des pieds et des mains d'enfant, et cette démarche que les Arlésiennes ont rendue légendaire. Dans quelque position sociale que le sort jette une créature ainsi douée de la Grande Beauté, elle n'a qu'à paraître, pour exercer, même sans parure, un irrésistible prestige. Rien de plus dangereux pour une âme déjà inclinée par instinct à l'abus de la personnalité. L'excès de l'admiration continue abolit vite, chez les femmes qui en sont l'objet, toute capacité de se juger. Il en est d'elles comme des princes trop adulés et des artistes trop glorieux. Ces victimes de leur propre succès finissent par faire de leur *moi* le centre du monde, avec une ingénuité à la fois naïve et féroce. Chez Mathilde, cette *autolâtrie* avait une excuse : la nature lui avait complètement refusé une faculté d'ailleurs moins commune que l'on ne croirait, et que j'appellerai, faute d'un mot plus exact, l'esprit altruiste, ce pouvoir de se figurer le cœur d'autrui, d'en comprendre les idées, d'en saisir les nuances de sensibilité. Derrière ce masque noble et fier de déesse antique, se cachait cette sorte d'entendement presque animal, très fréquent dans le Midi, et qui pense objet, si l'on peut dire. Elle avait été flattée du dévouement d'Hector, sans en apercevoir le principe secret, la noble pitié de ce poète, d'autant plus poète en action qu'il l'était moins en expression. Elle avait trouvé naturel ce triomphe de sa beauté, et, en consentant à devenir Mme Le Prieux, cru de bonne foi faire un sacrifice à sa mère, qui, beaucoup plus raisonnable, beaucoup plus sensible aussi, avait insisté pour cette union. Mme Duret, elle, avait été vraiment touchée des trésors d'abnégation devinés chez

l'amoureux de sa fille. Éclairée par une cruelle expérience, elle avait reconnu dans Hector les qualités précisément opposées aux défauts qui avaient précipité son mari à l'horrible catastrophe. Elle avait donc supplié son enfant d'accepter un protecteur sûr, et celle-ci avait dit « oui », en justifiant l'humilité de ce mariage à ses propres yeux parce qu'elle s'immolait au bien-être de sa mère ! Quoique l'apport du fiancé fût bien modeste, c'était pourtant passer de 4,000 francs de rente à 10,000, — de quoi prendre aussitôt une bonne de plus et soulager cette pauvre mère d'une partie des soins du ménage. Quant au drame intérieur qui s'était joué jadis dans l'esprit de l'aspirant poète devenu un manœuvre de prose ; quant aux secrètes aspirations encore nourries par Hector de poursuivre tout de même, à travers le labeur mercenaire, la composition de quelque œuvre d'art, d'un recueil de vers, d'un volume de nouvelles, d'un roman, Mathilde n'en soupçonnait rien à la date de son mariage. Elle n'en soupçonne rien après vingt ans de ce mariage, et malgré les scènes qui feront la matière de ce récit. Elle se croyait, et, même aujourd'hui, elle se croit, l'épouse la plus impeccable, la plus dévouée. Elle s'enorgueillit d'avoir « fait la situation » de son mari. — Traduisez qu'elle a quelque chose comme cinq cents cartes de visite à déposer en leur nom à tous deux dans le mois de janvier ! — Elle mourra sans admettre qu'elle a immolé le plus rare, le plus délicat des cœurs d'homme à la plus mesquine, à la plus égoïste des vanités : celle de tenir ce rôle d'une femme à la mode, et d'être appelée, dans les comptes rendus que je citais tout à l'heure, de ce titre de la « belle Mme Le Prioux ». Peut-être ne serez-vous plus tenté de sourire de ce surnom au terme de cette analyse, et quand vous saurez à quelles réelles misères il correspond.

Il faut tout dire : dans cette première époque de son mariage, Hector commença par jouir de cette vanité avant d'en souffrir. Il est bien rare que les tragédies de famille n'aient pas pour premiers auteurs ceux qui doivent en être les martyrs. Ce sont les pères et les maris, les mères et les

épouses qui développent le plus souvent, chez leurs enfants ou leurs conjoints, les défauts dont eux-mêmes se plaindront amèrement un jour. Il est vrai que tant de défauts sont d'abord des grâces : le mensonge débute par la souplesse ; la coquetterie, par le désir de plaire ; l'hypocrisie, par la réserve ; — et ainsi du reste. Durant ses premières années de ménage, Hector vit avec délices toutes choses s'harmoniser, dans sa maison et dans sa vie, de manière à mettre en sa pleine valeur la beauté de sa jeune femme. Comment ne se fût-il pas, de mois en mois, d'année en année, réjouir de multiplier allégrement les tâches, afin de doubler les dix premiers mille francs de rente ? Quelle joie de permettre à Mathilde ces menus raffinements, si naturels à une jeune et jolie créature que l'en priver paraît une brutalité ! Entre un chapeau de vingt-cinq francs et une coquette capote de trois louis, entre une robe de cent cinquante francs et un costume pourtant bien modeste de trois cents, entre une jaquette ou des chaussures de confection et un manteau ou des souliers d'un fournisseur seulement passable, la différence de façon est déjà si grande et la différence d'argent si petite ! Du moins, comment n'eût-elle pas semblé telle à un mari très amoureux, et pour qui les chiffres de son budget conjugal se traduisaient ainsi : soixante louis de plus par an pour le chapitre de la toilette, soit vingt-quatre articles de plus à écrire, deux par mois, à 50 francs l'un, ou quarante-huit à 25, soit un par semaine ? Un article de plus par semaine, ce n'est rien. Et, tout naturellement, moins d'un an après son mariage, l'écrivain avait ajouté à son travail deux correspondances hebdomadaires avec deux grandes feuilles de province. Les *tea-gowns* de Mme Le Prieux étaient assurés, sans qu'elle se fût même aperçue de ce surcroît de besogne. Or, les *tea-gowns*, convencez-en, supposent, de toute nécessité, un salon où les montrer. Ce salon suppose un « jour », — ce « jour » dont Mathilde avait aussitôt entretenu son fiancé. Ledit « jour » suppose un domestique mâle pour ouvrir la porte, des fleurs pour garnir les vases, des petits fours dans les soucoupes pour offrir avec le

thé ou le chocolat, des lampes pour bien éclairer la pièce. Autant de dépenses, sur lesquelles Hector se fût d'autant plus méprisé de lésiner, qu'il était, lui aussi, la dupe d'une étrange illusion rétrospective. Durant ses fiançailles, quand il retrouvait, dans le pauvre appartement de la rue du Rocher, quelques-uns des meubles qui avaient garni l'hôtel du spéculateur millionnaire, il subissait un attendrissement voisin du remords. Ce remords continuait dans son mariage. C'était comme si Mathilde lui eût, en l'épousant, sacrifié la possibilité de ravoïr ces splendeurs. Il lui semblait que ce passé de luxe donnait à la jeune femme un droit à une vie plus large, plus élégante, plus conforme à ses primitives habitudes. Un hypnotisme analogue émanait pour Mathilde de ces meubles et de ces bibelots, épaves de son existence d'autrefois, — un autrefois si récent que cette chute, hors de l'Olympe des somptuosités, était pour elle comme un rêve. Le mirage de l'opulence perdue, cette maladie mentale propre aux gens ruinés, agissait en elle à son insu. Ce devait être, sans qu'elle s'en rendit compte, l'idée directrice de toutes ses actions et de toutes ses pensées, et qui la conduirait à réaliser, petit à petit, une image, une parodie plutôt, de ce qu'aurait été son existence vraie, sans la débâcle paternelle. Les premières satisfactions accordées à cette nostalgie du passé se traduisirent par de menues dépenses d'intérieur, qui, l'une dans l'autre, représentaient encore une soixantaine de louis de plus à gagner pour Hector. Mais, presque tout de suite, l'occasion surgit d'augmenter ses recettes du double : un périodique illustré lui offrait cent francs par semaine pour une chronique, signée encore d'un pseudonyme. Il choisit celui de *Clavaroche*, — quelle ironie ! — Le domestique mâle eut une petite livrée par surcroît ; les fleurs du « jour » vinrent d'une bonne maison, et aussi les petits fours ; les lampes se renouvelèrent, et aussi les étoffes des fauteuils ; — toutes élégances qui aboutirent à un déménagement indispensable. De la triste rue du Rocher, les meubles tentateurs, les tentures mauvaises conseillères et les bibelots trop chargés

de souvenir émigrèrent dans un coquet petit hôtel neuf de la plaine Monceau, rue Viète. Un autre engagement, quotidien celui-là, cent lignes à envoyer chaque soir à un journal français de Saint-Petersbourg, allait solder le loyer. Qu'est-ce que cent lignes, quand il s'agit d'y résumer, au courant de la plume, et pour des étrangers, les nouvelles que l'on respire naturellement dans l'air de Paris? Et ni Hector ni sa femme ne s'aperçurent même de ce surcroît de labeur après les autres.

Deux graves événements empêchèrent pourtant, durant cette période, que le ménage Le Prieux n'allât trop loin sur ce chemin spendieux de la fausse mondanité parisienne. L'un fut la naissance d'une fille, qui s'appela Reine, du nom de sa grand'mère Duret; l'autre fut la mort, après une affreuse maladie, — un cancer au sein, — de Mme Duret elle-même. Les longs séjours à la maison, qu'imposèrent à Mathilde, d'abord sa grossesse et ses relevailles, qui furent pénibles, ensuite la santé de sa mère, enfin son deuil, ne lui permirent pas d'élargir le cercle de ses connaissances. Ce cercle était alors assez restreint. Appartenant tous les deux à des familles de province, ni elle ni son mari n'avaient par devers eux ce fonds de relations, constitué, dans la petite bourgeoisie comme dans l'aristocratie, par le cousinage; et ni Hector, dans les pauvres débuts de sa vie littéraire, ni feu Duret, dans les fastueux déploiements de sa richesse si vite acquise, si vite perdue, n'avaient pu se recruter une société. Le brasseur d'affaires n'avait eu à ses fêtes, quand il en donnait, que des invités de hasard, presque tous dispersés avec ses millions. Il y a ainsi à Paris des centaines de ces demi-parasites, énigmatiquement surnommés *boscards* par le persiflage mondain, et qui sont comme une escorte en disponibilité, au service de toute fortune assez ample pour comporter des diners de dix-huit couverts, une grande chasse, des bals avec cadeaux au cotillon, et une loge à l'Opéra. Ils se composent, ces boscards professionnels, de grands seigneurs plus ou moins tarés, à la recherche d'une participation; d'artistes intrigants, en quête

d'une commande, buste ou portrait; de courtiers en frac et en gilet blanc, qui flairent un brocantage fructueux; d'étrangers à références douteuses et qui jouent aux *gentlemen* avec une correction un peu trop décorative. Joignez-y un personnel de femmes à moitié compromises, d'aventuriers de cercle et aussi de très pratiques épicuriens, à l'affût, eux, simplement, du bon dîner, du cigare de choix, des vins fins, et, dans la saison, des coups de fusil sur des vols de faisans à qui l'on n'a pas ménagé les œufs de fourmis. Ce peuple d'aigrefins se distribue en équipes diverses et d'une qualité plus ou moins choisie suivant le rang du richard qu'il s'agit de boscarder. L'équipe recrutée autour de Duret, d'un lanceur d'émissions aussi suspect, n'avait pu être que d'un ordre secondaire. Il en est des convives des parvenus comme de leurs maladies. Le mot du médecin, qui disait à un couliissier, victime de ses excès de table : « Vous n'êtes pas digne d'avoir la goutte, » enferme toute une philosophie des espèces sociales. Le caractère peu distingué des boscards de l'équipe Duret s'était manifesté par un immédiat abandon après la ruine, qui aurait dû à jamais dégoûter Mathilde de cet à-peu-près social auquel sont condamnés ceux qui veulent sortir et recevoir, sans être d'un vrai monde par la naissance et par la parenté. Mais non. Cette aventure désenchantante avait passé sur la jeune fille, sans profiter à la jeune femme. C'est que la vanité répugne à l'expérience, à cause précisément du défaut que l'étymologie indique : ce manque radical de solidité et de vérité, ce goût de produire de l'effet à tout prix, fût-ce un effet que l'on sait mensonger, et sur des gens que l'on sait méprisables. Voilà pourquoi les preuves de cynique ingratitude prodiguées à sa mère et à elle lors de leur désastre, par les habitués des fêtes de l'avenue Friedland, n'empêchèrent pas Mme Le Prieux, aussitôt mariée, de tout subordonner à une reprise de situation. Elle ne vécut plus que pour inviter et être invitée, recevoir et être reçue. Si son père, au temps de sa magnificence et parmi ses millions, n'avait eu chez lui que des parasites inférieurs, on pense bien que les personnes avec qui la femme du

journaliste échangeait de coûteuses politesses n'appartenaient pas — pour parler le jargon d'aujourd'hui — à la crème de la crème, au gratin du gratin. C'étaient trois ou quatre ménages, choisis parmi ceux des confrères d'Hector qui avaient aussi une espèce de maison montée. C'étaient trois ou quatre autres ménages recrutés, par l'intermédiaire des premiers, dans le haut commerce parisien : car depuis la modification profonde, ou mieux la disparition de la grande caste bourgeoise telle qu'elle existait encore au commencement du second Empire, les enrichis du commerce rencontrent une difficulté à se créer un milieu, qui les pousse, les uns à frayer avec les politiciens, les autres avec les écrivains et les artistes. C'étaient aussi quelques femmes d'avocats, désireuses d'assurer à leur maris des comptes rendus favorables pour quelque prochaine plaidoirie. C'étaient... Mais le dénombrement de ces comparses serait fastidieux, comme leur fréquentation même. Ils représentaient pourtant le « salon » du petit hôtel de la rue Viète, une galerie devant laquelle Mathilde pouvait jouer à la femme du monde, une cour où elle pouvait régner, un public auprès duquel elle pouvait recueillir cet hommage à sa beauté, la vraie, l'unique passion de sa vie, qu'une circonstance imprévue allait lui fournir l'occasion de développer dans un plus vaste cadre.

Cette circonstance, d'un ordre bien professionnel, bien peu chargé, semblait-il, de conséquences mondaines, se produisit au cours de l'année 1883. Le directeur d'un grand journal du boulevard offrit à Le Prieux le poste de critique dramatique, devenu libre par la mort subite du titulaire. Quoique le courrier théâtral n'ait plus la même importance, depuis que le compte rendu du lendemain remplace presque partout le vieux feuilleton du lundi, illustré par les Gautier, les Saint-Victor, les Janin, les Weiss, les Sarcey, — pour ne parler que des morts, — aucune fonction n'est plus convoitée dans la presse, et chaque vacance suscite vingt candidatures. Le Prieux n'avait même pas eu la peine de poser la sienne. Le sage calcul qu'il avait fait en entrant dans le journalisme et

auquel il demeurerait fidèle se réalisait point par point. Il recueillait le fruit de cette qualité qui, dans tous les métiers, assure le succès : la conscience technique. En même temps que la constante apparition de son nom au bas d'articles, tous soigneusement écrits et pensés, lui apportait la notoriété, il acquérait ce mystérieux pouvoir qui s'appelle l'autorité, par ce soin même, par l'équité modérée de ses jugements sur les choses et les gens, par l'exactitude de sa documentation. Un mot dira tout à ceux qui connaissent l'incroyable légèreté avec laquelle se bâclent les journaux : Hector n'avait jamais parlé d'un livre sans l'avoir feuilleté. En outre, malgré sa chance évidente, il avait eu, dans ses débuts, le don de ne pas exciter l'envie. Cette obscure et implacable passion, le fléau de l'existence littéraire, a cette étrange perspicacité de s'attacher bien moins aux succès qu'aux personnes. L'homme de grand talent n'envie pas l'homme d'un talent moyen qui réussit où lui-même échoue, et c'est l'homme d'un talent moyen qui, en plein triomphe, enviera l'autre dans son insuccès. Nous ne jalousons jamais vraiment et avec le désir de leur faire du mal ceux à qui nous nous croyons *in petto* supérieurs. C'était la force de Le Prieux dans ce commencement de carrière : ni littérairement, ni physiquement, ni socialement, il n'humiliait qui que ce fût. Les envieux devaient venir plus tard, avec les belles relations, les toilettes de madame et le coupé au mois.

Bref, l'entrée d'Hector dans la critique dramatique eût passé inaperçue, comme lui-même, s'il n'eût pris aussitôt l'habitude de paraître aux premières représentations avec sa jeune femme, que bien peu de ses confrères, comme on l'a vu, connaissaient. La beauté de Mathilde, alors âgée d'à peine vingt-huit ans, était trop éclatante pour n'être pas immédiatement remarquée dans ce milieu si peu renouvelé des grandes solennités parisiennes, où, comme disait l'autre, « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ». Parmi tous ces visages, tués en effet par les veilles, les abus de la vie nerveuse, le maquillage, et le reste, elle obtint aussitôt un très

grand succès de curiosité. Le « service » du journal où écrivait son mari ne comportait pas encore les loges et les baignoires propices aux invitations qu'elle le décida plus tard à réclamer. Les places attribuées à Le Prieux, — au Théâtre-Français, au Vaudeville, au Gymnase, aux Variétés, à l'Odéon, partout enfin, — étant de modestes fauteuils de balcon, toutes les lorgnettes de la salle pouvaient détailler librement cette belle tête, d'un type si pur, et qui, au repos, dans l'absorption du spectacle, jouait merveilleusement la passion et l'intelligence. Mathilde n'aurait pas été la femme qu'elle était, si elle n'avait pas perçu ce triomphe par chacune des fibres de son être intime, et pensé à l'agrandir en le prolongeant. Paris non plus n'eût pas été Paris, s'il ne s'était pas rencontré, parmi les habitués des premières, quelqu'un pour s'instituer le *barnum* de ce succès naissant. Ces hérauts volontaires d'un triomphe qu'ils pressentent et qu'ils doublent en s'y associant, foisonnent dans cette étrange ville, où règne comme une manie, une furie d'engouement, pour ce qui doit briller, ne fût-ce qu'un jour, sur le ciel changeant de la mode. Il y en a, de ces prôneurs des vogues commençantes, pour les livres et les tableaux, pour les princes étrangers et les explorateurs, pour les pièces de théâtre et les jolies femmes. Disons-le bien vite, afin qu'aucune équivoque ne soit possible, et que, du moins, Mme Le Prieux n'encoure pas un soupçon injuste : les barnums de cette dernière espèce sont, le plus souvent, des *patitos* platoniques. Ils ont presque tous une pensée de derrière la tête qui n'a rien à voir avec ce que nos pères appelaient gaiement « la bagatelle ». S'ils veulent profiter du succès de la jolie personne qu'ils essaient de lancer ainsi, c'est pour des raisons de vanité ou d'intérêt. S'ils lui font la cour, c'est une cour très discrète, très paternelle ou fraternelle, — selon l'âge. Elle consiste à donner, dans des restaurants élégants, des diners que la jolie femme préside, où elle se rencontre avec d'autres femmes et d'autres hommes, qu'elle a elle-même profit à connaître, et que les barnums ont encore plus profit à lui faire connaître. S'ils lui demandent un

rendez-vous, c'est pour l'accompagner à titre de cavalier servant, et se faire voir avec elle dans quelques-uns des endroits où se passe la revue de ce Tout-Paris spécial : exposition d'aquarelles ou de fleurs, inauguration du Concours hippique ou séances de réception à l'Académie... Remplissez vous-même les *et cætera*. D'ordinaire aussi, ce n'est pas d'un seul cornac que la jolie femme doit subir le patronage ; c'est de deux, de trois, de quatre, qui se surveillent et se jalourent, comme s'ils étaient de véritables amoureux, tandis qu'ils sont simplement, tantôt de froids calculateurs, tantôt d'inoffensifs et comiques snobs, d'une espèce si particulière qu'à elle seule elle vaudrait un crayon. Ce n'est point ici le lieu de le tracer. Pour caractériser, aux yeux des lecteurs qui connaissent les masques de la comédie parisienne, la catégorie à laquelle appartenait le découvreur de la « belle Mme Le Prieux », il suffira de nommer le personnage. Ce fut Crucé, le célèbre collectionneur, cet adroit sexagénaire qui, ruiné depuis plus de trente ans, se fait les rentes d'une vie très chère, à brocancer les objets d'art de son musée, indéfiniment et mystérieusement renouvelé. Il avait été, à ce titre, un des premiers à fréquenter autrefois l'hôtel Duret, puis, au même titre, un des premiers à oublier que le spéculateur suicide, fourni par ses soins de quelques précieux bibelots à demi faux, — c'est sa spécialité, — laissait derrière lui une femme et une fille. Mais, retrouvant cette fille belle de cette beauté souveraine, la mémoire lui revint, d'autant plus vite que Mathilde était mariée à un des gros seigneurs de la presse, et, dès lors, Crucé se ménageait des réclames pour une grande vente possible. Il a, d'ailleurs, exécuté ce projet depuis, on se rappelle avec quel entrecœur et quel succès ! Le vieux boulevardier s'était fait représenter à Mme Le Prieux en lui rappelant avec attendrissement qu'il l'avait connue « haute comme cela ». Et c'est sous les auspices de ce soi-disant ami de sa famille, qui lui aurait fait horreur, si le désir de briller n'avait étouffé en elle tout autre sentiment, que la jeune femme avait commencé ce métier de grande personnalité parisienne, dont il

faut encore résumer le bilan avec des chiffres. Si arides que soient certaines additions, leur brutale éloquence emporte une force d'enseignement que diminuerait un commentaire.

Donc, en 1897, — j'ai déjà dit que c'est l'époque où éclata le drame de famille au vif duquel nous mettent ces détails préparatoires, — le passif annuel de la maison Le Prieux se distribuait ainsi : 8,000 francs de loyer, le petit hôtel trop étroit de la rue Viète ayant été remplacé par un grand appartement de la rue du Général-Foy, plus propice aux réceptions ; 12,000 francs de voitures, le fameux coupé au mois, — qui faisait au journaliste autant d'ennemis qu'il avait de confrères en fiacre, — avec deux attelées. Comment s'en passer pour faire des visites tout le jour et sortir tous les soirs ? Comptez 4,000 francs de gages ; le service ne comprenait pourtant que le strict nécessaire : un maître d'hôtel, une femme de chambre, une cuisinière, une fille de cuisine qui aidait au gros ouvrage, un *groom* pour l'antichambre ou les courses, et des extras pour les diners et les soirées. Ajoutez-y 12,000 francs de toilette pour Mme Le Prieux et sa fille, 2,000 francs de fleurs, et nous voici à 38,000, auxquels il faut joindre 5,000 francs environ de dépenses personnelles pour Hector. Malgré ses vieilles habitudes d'économie, il est bien obligé de prendre une voiture de son côté, lorsqu'il rentre du théâtre et que ces dames sont en soirée. Et puis, il y a sa tenue, à laquelle sa femme tient essentiellement. Il y a les mille et un menus frais de sa profession : depuis les pourboires aux ouvrières, jusqu'aux louis qu'il doit souscrire quand un de ses journaux fait appel à la charité publique, avec listes, pour quelque infortune « bien parisienne ». Nous sommes à 43,000 francs. Si vous calculez maintenant que Mme Le Prieux donne deux grands diners par mois, et que sa cuisine est remarquablement soignée ; qu'elle y joint trois ou quatre soirées de musique et de comédie par saison ; que ses cadeaux sont mentionnés dans les comptes rendus d'une dizaine de mariages, et qu'il faut pourtant vivre le reste du temps, renouveler certains détails du mobilier, faire

face à l'imprévu, aux indispositions, aux séjours aux eaux, que sais-je? vous avouerez que 1,600 francs par mois suffisent tout juste, et nous sommes à plus de 60,000 francs, les 60,000 francs que gagne Hector et qui font dire de lui qu'il est « arrivé ». Chiffrons encore ce travail du mari, en insistant, pour l'honneur de la corporation des journalistes, tour à tour trop vantée et trop calomniée, sur l'intégrité de ce laborieux ouvrier de la plume. Il ne sait pas ce que c'est qu'une « affaire », et n'a jamais touché d'argent que contre du travail livré. Le Prieux a d'abord 12,000 francs par an comme critique théâtral, ce qui représente une moyenne de trois articles par semaine, soit douze par mois. Il a quitté, naturellement, les tribunaux, mais il est « chroniqueur de tête » dans un autre grand journal du boulevard, où il a obtenu les gros prix : 250 francs l'article. Cela lui fait 26,000 francs par an, au taux de deux articles par semaine, c'est-à-dire de huit par mois. Resté fidèle à son ancien journal illustré, qui a prospéré comme lui-même, il y touche 150 francs l'article pour un « Clavaroche » hebdomadaire, ce qui représente 7,800 francs par an, et quatre articles par mois. Il expédie une lettre de quinzaine à un journal sud-américain, — soit, de nouveau, deux articles par mois. Il tient la critique d'art dans une cinquième feuille, ce qui lui fait, avec le compte rendu du Salon, une moyenne d'environ trente-six articles ou bouts d'articles à écrire par an, soit encore trois par mois. Une correspondance, quotidienne et télégraphique, avec le plus important des *Nouvellistes* de province, complète son budget de recettes, qui s'équilibre, — du moins il le croit, — à peu de chose près, avec le budget des dépenses, en lui permettant l'économie d'une très médiocre assurance. Le tout se solde, si vous voulez faire l'addition des quelques nombres cités plus haut, par une moyenne de soixante articles par mois ou de sept cent vingt par an. C'est ce que la belle Mme Le Prieux appelle « avoir fait leur situation » !

III

UN MÉNAGE PARISIEN : — LA FILLE

Que pensait cependant de cette « situation » l'ancien élève de George Sand, celui qu'elle appelait dans ses lettres « son petit Bourbonnichon », le poète des brandes solitaires et des étangs vaporeux, venu à Paris pour y conquérir la gloire d'un Mistral de l'Allier, et transformé, par la prudence héréditaire, puis par le mariage, en une formidable usine à copie ? Sa nature, sans fortes réactions et patiente jusqu'à en être docile, avait-elle subi, elle aussi, la contagion de la maladie de sa femme, de cette fièvre d'amour-propre mondain qui veut que l'on se compare sans cesse à plus riche que soi, et que l'on aille, outrant toujours ses dépenses, compliquant sa vie, sacrifiant follement, tragiquement parfois, l'être au paraître ? Restait-il, au contraire, au fond, très au fond, le rustique et le simple d'autrefois, et assistait-il aux triomphes de sa Mathilde, en amoureux, qui s'immole avec délices aux goûts de celle qu'il adore, trop reconnaissant qu'elle daigne accepter cette immolation ? Ou bien, encore, avait-il jugé cette femme ? Appartenait-il à cet immense troupeau des époux résignés, qui n'essaient pas de lutter contre la pression des circonstances, contre cet irrésistible engrenage où ils sont pris ? Bien fin qui eût déchiffré la réponse à ces questions, sur la physionomie de l'infatigable articlier. Le jeune provincial, timide et ouvert, de 1886, s'était peu à peu, avec les années, changé en un homme à l'abord surveillé, aux manières distantes, peu causeur, sinon pour conter quelque anecdote de vie parisienne, sur un ton de moraliste désabusé, en rapport avec le personnage qu'il adoptait décidément dans ses chroniques, celui d'un Des-

genais de la haute bourgeoisie. Un peu alourdi par l'âge, mais toujours vigoureux et trapu, l'habitude de parader au théâtre, sur le boulevard, dans d'innombrables diners et de plus innombrables soirées, avait imprimé à son individu cet air important, cossu, presque officiel, que l'on pourrait appeler « l'air ancien préfet ». La trace de ses énormes et inutiles travaux se reconnaissait à son teint, plombé par l'abus des veilles, et à son front, barré de longues rides sous ses cheveux grisonnants et coupés militairement. Mais quelles pensées s'agitaient derrière ce *facies*, d'une froideur tout administrative? La bouche, volontiers ironique sous la moustache en brosse, ne l'a jamais dit, elle ne le dira jamais.

Pour qui eût eu le goût et le temps de déchiffrer des visages, — mais qui a l'un et l'autre à Paris? — Hector Le Prieux n'était pas la seule figure énigmatique de sa maison. Depuis deux années environ, à cette date de 1897, les habitués des premières représentations voyaient, de temps à autre, quand la pièce était de celles qui conviennent à une jeune fille, — une pièce à mariages, comme on dit, — la « belle Mme Le Prieux » amener avec elle, dans sa loge, une fine et jolie personne, mise presque exactement comme elle, et lui ressemblant, de loin, comme une petite sœur cadette, un peu une Cendrillon. C'était sa fille, cette Reine dont la naissance avait failli lui coûter la vie. Comme la plupart des enfants nés d'une mère trop éprouvée par la grossesse, Reine avait en elle quelque chose de délicat, de presque gracile, qui contrastait avec l'opulente beauté de cette mère, dont la quarantième année étalait des majestés de Junon. Elle, à vingt et un ans, en paraissait à peine dix-huit. Elle était fraîche et frêle à la fois, avec des épaules et un buste minces, comme si quelque chose empêchait le plein épanouissement de son être physique, tandis que son regard, trop pensif dans son enfantin visage, avait une précocité d'expression inquiétante. Elle tenait de sa mère la longue forme de la tête, le profil droit, les traits réguliers; mais ce beau type de pure race était chez elle comme effacé, comme atténué, et, sous ses sourcils

nettement arqués, elle montrait, au lieu des noires prunelles méridionales et brillantes de Mme Le Prieux, les prunelles brunes et réfléchiées de son père. De ce père elle avait aussi les cheveux châtain et la bouche aux lèvres doucement renflées, avec un pli de rêverie triste dans les coins. Jamais le mélange de deux sangs ne fut plus visible. Était-ce aux hésitations intimes, aux contrastes secrets d'un atavisme par trop double, que Mlle Le Prieux devait la mélancolie singulière de son regard? Avait-elle, si jeune encore, traversé quelque mystérieuse épreuve et subi une de ces déceptions sentimentales qui, pour être imaginatives, n'en atteignent pas moins profondément une âme adolescente? Était-ce simplement la lassitude toute physique d'une enfant déjà surmenée par l'abus de la vie mondaine? Quand on parlait de Reine à sa mère, en lui demandant des nouvelles de sa santé avec quelque intérêt, celle-ci répondait :

— « Elle est un peu pâlotte, n'est-ce pas? Elle se développe lentement. Mais c'est sa nature comme ça. Elle n'a pas été malade deux jours depuis son enfance... »

Et il lui arrivait, quand elle était en confiance, d'ajouter :

— « Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais c'est la perfection sur la terre. Je n'ai jamais eu un mot à lui dire plus haut que l'autre depuis que je la connais. Je ne lui fais qu'un reproche : c'est d'avoir toujours été trop sage. Elle n'est pas jeune... Moi, à son âge, le bal me rendait folle de plaisir. Il m'amuse encore... Elle, elle y va comme elle faisait, toute petite, ses pages d'écriture. On dirait que c'est par devoir. Son père était comme cela autrefois. Je dois dire qu'il a bien changé... Reine changera aussi. Pour le moment, rien ne l'amuse... C'est extraordinaire... »

Et la « belle Mme Le Prieux » avait, dans les yeux, une espèce d'étonnement mêlé d'orgueil. On devinait, dans le redressement de son buste, impeccablement sanglé par un corset à la dernière mode, la conscience de l'épouse et de la mère qui maintient son mari et sa fille au rang social où elle les a hissés, sans y être aidée par eux. Si, par hasard, Le

Prieux se trouvait là quand sa femme jugeait ainsi Reine, il ne manquait jamais de dire, en haussant les épaules, le : « Mais non, mais non, » indulgemment grondeur, du mari qui trouve que sa femme parle un peu trop, et il détournait la conversation sur un autre sujet, par une de ses anecdotes favorites. Comme tous les conteurs, il n'en avait qu'un nombre restreint, toujours les mêmes et qu'il filait, avec les mêmes temps, le même appui de sa voix sur certaines syllabes, les mêmes effets. Elles sont, hélas ! c'est sa seule faiblesse, dirigées trop souvent contre des confrères qui ont le tort d'avoir quitté la presse pour le livre, et de gagner en librairie les sommes qu'il doit continuer à demander au journal :

— « Reine s'amuse silencieux, » disait-il, « comme moi, c'est vrai. Vous, vous vous amusez bruyant. Voilà toute la différence. Mais elle a trop d'esprit et de bon sens pour donner dans le travers des gens d'aujourd'hui qui jouent aux ennuyés dans des endroits de plaisir, après avoir tout fait pour y aller... J'ai vu naître ce chic... Je me rappelle encore, il y a bien longtemps de cela : Jacques Molan, le romancier, était venu chez moi, rue Viète, m'implorer pour que je lui fisse obtenir une invitation à la redoute de bêtes de la comtesse Komow. Je la lui obtiens après beaucoup de démarches. Mais la bonne comtesse nous aimait tant!... Le hasard veut que, vers onze heures, avant de me costumer moi-même, je passe au journal, et qui trouvé-je, au milieu des reporters ébahis ? Mon Jacques Molan, habillé en ours, le museau rabattu par-dessus sa tête, comme un capuchon, et il prenait son grand air ennuyé pour débiter aux pauvres petits camarades : « Il « n'y a pas eu moyen de dire non à la comtesse, elle a trop « insisté... Ah ! mes amis, quel dur métier que d'être un « homme du monde!... »

Ces deux formules : « Reine n'est pas assez jeune... Reine s'amuse silencieux... » résumaient, dans leur expression familière, des centaines de conversations que M. et Mme Le Prieux avaient eues sur leur enfant. Ces entretiens d'un

ordre si délicat, si grave aussi, — puisqu'il s'agissait du caractère, et, par conséquent, des chances de bonheur ou de malheur promises à leur fille unique, — avaient lieu d'ordinaire dans le coupé qui les ramenait d'une « première », où ils n'avaient pu la conduire. C'était les seuls instants de tête-à-tête qu'eussent ces époux, très unis pourtant. Du moins ils se croyaient très unis. Mais, entre les corvées du monde, pour la femme, et, pour le mari, les corvées de copie, à quelle heure auraient-ils pu causer longuement et intimement? La nécessité où se trouvait le courriériste dramatique de rester sans cesse à son journal jusqu'à plus d'une heure du matin pour y improviser son article ou pour l'achever, quand il l'avait commencé sur la répétition générale, les avait décidés à faire lit à part. Hector avait voulu pouvoir rentrer sans troubler le sommeil de sa femme, lorsque celle-ci s'était couchée plus tôt. Inversement, quand c'était elle qui s'attardait à un bal avec sa fille, elle ne réveillait pas Hector. Celui-ci ne suffisait à son énorme besogne qu'en préservant ses matinées. Assis à sa table sur le coup de neuf heures, exactement, sa porte condamnée, il ne s'en relevait qu'à midi, ayant mis à bas la plus grande partie de sa tâche quotidienne. Il fallait des circonstances exceptionnelles pour qu'il allât manger son œuf à la coque et boire son café noir auprès de sa femme. Il ne la voyait pour la première fois, d'habitude, qu'au déjeuner de midi, le temps de lui dire bonjour, et Reine était là. Reine était encore là aux diners, les rares diners qu'ils prenaient à la maison. Entre temps, il leur fallait vaquer, la mère à ses visites, le père à ses courses, au surplus de son travail, à son énorme courrier. — Il s'était fait, à l'imitation d'un autre fécond journaliste, des collaborateurs de ses correspondants, en prenant sans cesse leurs lettres pour thèmes de ses articles. — Le soir appartenait au monde et au théâtre. Étonnez-vous, maintenant, si les plus sérieuses causeries de ce ménage avaient lieu dans l'unique tête-à-tête que cette existence permit à ces deux victimes de Paris, au retour du spectacle, et c'est ainsi que la première scène du

drame familial auquel j'arrive enfin se joua dans l'intérieur d'un coupé de louage, entre la porte d'un théâtre et celle d'un bureau de rédaction... Vous voyez ce tableautin d'ici : la nuit de janvier épaississant sur la ville un âcre brouillard que les becs de gaz trouent à peine, au long des trottoirs la marche rapide des passants glacés, la voiture roulant sans bruit sur ses roues caoutchoutées, le cocher retenant, de ses mains glacées sous les gros gants, sa bête fumante dont le grelot sonne et qui pressent l'écurie. Derrière les vitres embuées se dessinent les silhouettes de Mathilde et d'Hector : — elle, coiffée d'une délicieuse capote de théâtre aux nuances tendres, son profil de Junon émergeant de la blanche fourrure en chèvre du Thibet dont est doublée sa mante de velours rubis ; — lui, montrant sous la loutre de sa pelisse le plastron à boutons d'or guillochés et le gilet blanc d'un *clubman*. Vous diriez, à les voir, un couple d'oisifs, un homme du monde que sa femme va déposer à son cercle avant de rentrer elle-même, et c'est un gazetier qui se prépare à gagner ce coûteux à-peu-près de luxe, en peinant, à cette heure-ci, sur des épreuves à la brosse, humides encore de l'imprimerie ! Quel symbole de toute leur vie que cette traversée de Paris à cette heure-là et dans ces conditions ! J'ai négligé de dire que la pièce à laquelle ils venaient d'assister avait été donnée à l'Odéon, et que le journal où Le Prieux fait les théâtres est installé dans un entresol de cette rue de la Grange-Batelière, qui partage, avec celle du Croissant, l'honneur d'avoir vu naître et mourir d'innombrables feuilles. Mme Le Prieux avait sans doute escompté la durée de ce voyage nocturne, pour avoir avec son mari la conversation qu'elle entama, aussitôt que le coupé, dégagé de l'encombrement de la place, eut commencé d'aller au plein trot de son cheval :

— « Resterez-vous longtemps au journal, mon ami?... » demanda-t-elle.

— « Pas très longtemps, » répondit Hector, « J'ai écrit mon article ce matin, d'après le grand principe : ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire la veille... On n'a

rien changé après la répétition générale. Quelques mots pour constater le succès, mes épreuves à revoir, — le tout me prendra une petite demi-heure. Mais pourquoi?... »

— « Parce que je voudrais vous parler en détail d'une chose très sérieuse, » dit Mathilde. Comme on voit, même dans l'intimité, elle était toujours la « belle Mme Le Prieux ». Le « tu » familial et bourgeois n'avait jamais cessé d'être de sa part une faveur, comme une dérogation à son rang de Déesse : « Si vous n'en avez que pour une demi-heure, je vous attendrai en bas dans la voiture... »

— « M'attendre?... » s'écria Le Prieux. « Alors je ne corrigerai pas l'épreuve, voilà tout. Ce brave Cartier s'en chargera pour moi. » Ce Cartier était le secrétaire de la rédaction, que l'obligeant Hector avait placé là et qu'il considérait comme lui étant tout dévoué. Après avoir hésité quelques secondes, il posa cette question, qui prouvait naïvement à quel point une certaine idée le préoccupait : « Une chose très sérieuse? Est-ce qu'il s'agirait d'un mariage pour Reine?... »

— « Précisément, » fit Mme Le Prieux. Puis, avec un rien d'hésitation elle aussi, et comme une nuance d'inquiétude qu'Hector devait se rappeler plus tard : « Qui vous fait me demander cela? On vous a donc pressenti de votre côté...? »

— « Moi? » dit-il, « pas le moins du monde. Mais du moment que tu me parles sur un certain ton, de quoi pourrait-il s'agir, sinon du bonheur de Reine? Tu l'aimes tant et tu as raison de l'aimer! Elle te ressemble... »

Il lui serra la main avec la tendresse profonde que venaient de trahir et cet éloge et ce subit changement d'appellation. Mathilde n'avait pas besoin de ces petits signes d'émotion dans la tendresse pour savoir que cet homme, d'un cœur fidèle, d'un dévouement inlassable, était amoureux d'elle comme au premier jour. Fut-elle touchée de constater, une fois de plus, cette sensibilité de son mari? Ou bien cet hommage, si spontané, aux hautes et précieuses qualités d'épouse et de mère qu'elle croyait posséder, chatouilla-

t-il une place cachée de son amour-propre ? Ou bien encore voulait-elle, appréhendant des objections à l'idée qu'elle roulait depuis des mois sous son front étroit et dominateur, les détruire aussitôt ? Toujours est-il qu'elle rendit à Hector son serrement de main et qu'elle lui répondit, en condescendant, elle aussi, au tutoiement :

— « Je n'ai qu'un mérite, celui de n'avoir jamais cessé d'être une femme de devoir. Tu m'en récompenses bien, je t'assure... Voici, » continua-t-elle : « Crucé était venu me parler de ce projet la semaine dernière. Je n'avais pas cru devoir t'en entretenir, avant que les choses ne fussent plus avancées, de peur de t'enlever cette liberté d'esprit qui t'est si nécessaire pour ton travail. Il est revenu aujourd'hui, et il m'a demandé, de la façon la plus positive cette fois, ce que nous penserions du mariage de Reine avec le jeune Faucherot... »

— « Edgard Faucherot ? » s'écria Le Prieux : « Faucherot voudrait épouser Reine ?... »

— « Et pourquoi pas ? » demanda Mathilde. « Qu'est-ce qui t'étonne tant, dans cette démarche ? Car les Faucherot font la première démarche, remarque-le bien. Crucé ne m'a pas caché que s'il n'était pas un ambassadeur officiel, il était à tout le moins un messenger très officieux... »

— « Ce qui m'étonne ?... » fit Hector. « Mais d'abord, Faucherot n'est pas libre. Tu as donc oublié que, cet automne encore, sa mère se plaignait à toi des folies qu'il faisait pour la petite Percy ? Elle voulait que je m'emploie à la faire engager pour l'Amérique afin de la séparer de son fils, et comme Percy est toujours aux *Variétés*... »

— « Cela prouve simplement qu'il s'est rendu libre. Il a rompu avec elle, » dit Mme Le Prieux, « et pourquoi ? Parce qu'il aime Reine... Que cela ne t'inquiète pas, mon ami. J'ai pris mes renseignements, moi aussi. Mme Faucherot a exagéré les choses. Comme elle est veuve, et qu'elle n'a qu'un fils, c'était naturel qu'elle prit peur. Ce jeune homme a eu simplement la tête tournée par la vanité d'afficher une

comédienne à la mode. Il ne s'agit pas là d'une de ces liaisons qui marquent dans la vie, et qui peuvent inquiéter les parents d'une jeune fille... »

— « C'est égal, » fit Hector, « j'avais rêvé, je te l'avoue, pour celui auquel nous donnerons notre charmante Reine, d'autres souvenirs de jeunesse que des soupers avec la petite Percy... Et puis, il n'y a pas que la petite Percy, il y a la mère. Tu as mis des années, voyons, rappelle-toi, avant de recevoir Mme Faucherot ? Tu la vois maintenant par bonté, parce que c'est une brave femme, j'en conviens, et que, toi, tu en es une excellente... Mais si elle devient la belle-mère de Reine, ce sont des rapports de famille que tu devras avoir avec elle, toi qui as été élevée comme une grande dame. » (Il croyait cela, le chroniqueur parisien !) « Et elle?... Qu'elle ait débuté comme vendeuse dans la maison Faucherot, avant d'être promue au rang de patronne, je ne le lui reproche pas... Il y a des vendeuses qui sont des dames... Celle-là, non... J'ai bien le droit de dire qu'elle a gardé un fort parfum de boutique, et les millions de feu le père Faucherot n'y peuvent rien. Elle a pu faire enlever les grandes lettres d'or que je voyais resplendir, sur le devant de leur balcon, rue de la Banque, lorsque je passais par là, en allant au journal, autrefois : *Hardy, Faucherot successeur, Soie et Velours*. Ces lettres, elle les porte partout avec elle, imprimées sur tout son être... Elle reste, ce qu'elle était derrière son comptoir, une petite bourgeoise commune à en pleurer. Elle le reste chez les grandes couturières où elle s'habille maintenant, au Bois, dans sa voiture, que traîne sa paire de chevaux de dix mille francs. Ah ! elle ne nous en a pas laissé ignorer le prix, pas plus que celui des foies gras et des vins que l'on sert chez elle !... Et ces invitations qu'elle lançait par tout Paris, dans les premiers temps, à de grandes célébrités qu'elle ne connaissait pas, pour se faire un salon ? Et ses gaffes ? Elles sont célèbres. Toi, la femme du monde par excellence, comment les supporteras-tu ? Ma pauvre amie, même avec ton tact et ton doigté, qui est supérieur, tu n'arriveras pas à t'en tirer... »

Mme Le Prieux avait laissé parler le journaliste, qui, on le voit, avait pris de son métier l'habitude de causer, un peu comme il écrivait, par morceaux et par tirades. S'il manquait totalement à Mathilde, je l'ai déjà dit, et toute sa vie le montre trop, cette intelligence du cœur d'autrui qui permet seule la vraie délicatesse, elle avait cette autre intelligence, si féminine qu'elle est la femme même, et qui consiste à savoir exactement ce que le plus délicat des grands poètes antiques appelait déjà « *les abords faibles de l'homme et ses moments* (1). » Elle avait eu son idée en ne coupant pas la « tartine » de Le Prieux. La grande objection à un mariage qu'elle avait, on le devine, préparé savamment, n'était pas celle qui venait du plus ou moins de distinction de Mme Faucherot, ni de la maison *Hardy, Faucherot successeur, Soie et Velours*. En permettant à son mari de s'échauffer, elle comptait bien qu'il arriverait à montrer le fond de sa pensée. C'est ce qu'il fit en concluant, après un silence, et comme elle ne répondait toujours pas :

— « Et puis, je passerais sur le fils, tu passerais sur la mère. Il resterait à savoir ce que pense Reine... »

— « Ah ! » fit la mère avec un accent singulier, tout mélangé d'ironie et de curiosité : « Tu sais ce que pense Reine?... C'est vrai. Elle s'ouvre un peu avec toi. Que t'a-t-elle donc dit ? »

Il y eut un nouveau silence. La dominatrice venait, par désir de savoir si une autre démarche avait été faite auprès d'Hector, de toucher à la place la plus sensible et la plus secrète, la plus douloureuse aussi de ce cœur d'époux et de père, une place presque inconnue de lui-même. Les hommes chez lesquels la timidité résulte, non pas des circonstances, mais de leur personne, et dont c'est la façon même de sentir sont ainsi : Hector se trouvait absolument déconcerté devant les natures renfermées comme était celle de Reine. Que de

(1) *Sola viri molles aditus et tempora noras.* (Virgile.)

fois, dans le regard de sa fille fixé sur lui, il avait aperçu, deviné plutôt, un mystère, des pensées et des sentiments qu'il avait eu à la fois désir et peur de démêler, peut-être parce que ces sentiments et ces pensées correspondaient à des choses secrètes de son cœur qu'il ne consentait pas à s'avouer ! Oui. Il *savait* ce que Reine pensait, mais il ne *voulait* pas le savoir. Il savait que cette tristesse des yeux de cette charmante enfant venait d'une pitié profonde, infinie, — et pour qui ? Pour lui, pour son existence de forçat littéraire, esclavagé, — par quoi et par qui ? Répondre à cette question, c'eût été condamner quelqu'un, qu'il aimait avec cette tendresse passionnée, qui ne juge pas, fût-ce devant l'évidence. Une autre crainte achevait de lui rendre plus douloureux encore l'inconnu des pensées et des sentiments de sa fille : il tremblait de n'être pas seul à en soupçonner la nature. C'est pour cela que cette phrase de sa femme l'avait fait tressaillir, et qu'il repartit avec un sourire contraint, en essayant de feindre une indifférence qui n'était pas dans son cœur :

— « Ce qu'elle m'a dit?... Absolument rien... Ne t'imagines pas qu'elle s'ouvre avec moi plus qu'avec toi. D'ailleurs à quel moment pourrait-elle me faire des confidences ? Je ne la vois quasi jamais seule... Mais, à défaut de confidences, j'ai... » — Une évidente gêne le faisait chercher ses mots. — Il répéta : « Oui, à défaut de confidences, j'ai des impressions, et, puisque nous sommes sur ce chapitre, j'avais cru remarquer que, si elle distinguait quelqu'un, ce n'était certes pas Faucherot... »

— « Et qui serait-ce?... » interrogea vivement la mère.

— « Ce serait son cousin Huguenin, » répondit Le Prieux, et, comme se défendant du manque de confiance qu'impliquait sa discrétion sur un pareil secret : « Je te répète que c'est une hypothèse gratuite, que Reine ne m'en a jamais, jamais parlé, ni Charles non plus, d'ailleurs... Tu penses bien que je ne serais pas resté sans te prévenir aussitôt... »

— « En effet, » dit Mme Le Prieux, en haussant à demi

ses belles épaules, « c'était une inclination à ne pas encourager... Tu sais comme je suis bonne parente, » insista-t-elle, « et comme j'ai accueilli Charles Huguenin, quoique après tout il ne soit qu'un cousin au second degré, et que je n'eusse pas vu son père depuis des années... Mais Charles a peu de fortune. Il n'a pas de position. Ce n'en est pas une d'avoir fini son droit et de s'être fait inscrire au barreau de Paris. S'il se mariait maintenant, il lui faudrait, pour pouvoir soutenir sa femme, aller s'établir en Provence, avec son père, et faire du vin, de l'huile et des vers à soie... Et franchement, vois-tu Reine, dans un *mas* de là-bas, surveillant les ouvriers? Et plus de théâtre, plus de visites, plus de bals!... Je sais. Je sais. Elle dit toujours qu'elle n'a pas le goût du monde. Maman aussi disait cela, du vivant de mon pauvre père, et puis, quand nous avons été ruinés, c'était moi qui devais la reconforter... Mais il ne s'agit pas de cela. Heureusement Charles ne pense pas plus à Reine que Reine ne pense à Charles. J'en reviens aux Faucherot. Que faudra-t-il répondre à Crucé?... Je dois te dire tout de suite que la question de la dot est réglée. Je n'ai rien caché à cet excellent ami, et cette brave Mme Faucherot — qui a ses ridicules, j'en conviens, moins qu'autrefois, elle se forme, — a toujours eu beaucoup de cœur. Elle a très bien compris. On ne peut pas tout faire dans la vie. Son mari et elle ont fait de l'argent; nous avons fait, nous, des relations. Ce n'est pas ta faute, si nous n'avons rien à donner à Reine, mon ami; c'est celle de ton métier. Je le savais quand je t'ai épousé, mais je me suis promis d'épargner à notre enfant, si c'était possible, tant de soucis que nous avons eus... Bon. Nous voici au journal. Ne te dépêche pas, corrige tes épreuves. J'attendrai tout le temps qu'il faudra... »

Le coupé avait en effet tourné le coin de la rue Drouot, comme la généreuse Mathilde accordait ce magnanime pardon à son mari, et lui faisait, avec condescendance, cette offre d'une attente de trente minutes, dans une voiture très capitonnée et très chauffée. Pourquoi celui-ci, en descendant de

cette voiture et en gravissant de ses bottines vernies les marches contaminées de l'escalier, se rappela-t-il soudain les yeux bruns de Reine et la tristesse de leur regard ? Quel rapport y avait-il donc entre ce regard et les paroles prononcées par la mère ? Pourquoi aussi, tandis que le brave Cartier — comme il l'avait appelé — lui tendait ses épreuves, le journaliste voyait-il distinctement, au lieu des feuillets maculés, sur lesquels sa plume machinale traçait les signes cabalistiques des corrections, oui, pourquoi voyait-il le paysage de Provence qu'il n'avait contemplé qu'une fois pendant douze heures au mois de septembre, en passant, au retour d'un congrès de presse : le *mas* des Huguenin, abrité du mistral par le rideau noir de ses cyprès, les lignes des ceps, étalant leurs feuilles découpées et l'opulence de leurs lourdes grappes de raisins violets au-dessus de la terre rouge, un clos de rosiers en fleur, un bois d'oliviers argentés auprès, et les rochers qui séparent ce bois de la Méditerranée, bleue et blanche de voiles ?... Quel rapport cette vision avait-elle avec l'homme de lettres qui griffonnait maintenant les quelques lignes complémentaires de son article, d'une main soignée et fine où brillaient deux belles pierres ? Cette main n'avait jamais touché un outil rustique, sinon dans sa plus lointaine enfance. Était-ce pourtant la nostalgie de la terre qui reprenait l'écrivain connu ? Était-ce le provincial qui reparaisait après trente années et plus dans le Parisien ? Ou bien devinait-il que le bonheur de cette fille, qui lui ressemblait d'âme comme elle lui ressemblait des yeux, était là-bas, loin, bien loin des millions du fils Faucherot, loin de Paris, — loin de quoi et de qui encore ?... Mais déjà la vision s'était effacée. Hector avait ramassé les feuillets corrigés de ses épreuves, il les avait donnés à Cartier, il avait boutonné sa pelisse, et, touchant de sa main le bord de son chapeau, froidement, dignement, comme il seyait à l'un des princes de la critique vis-à-vis des simples reporters qui besognaient là tardivement, il avait quitté la salle de rédaction, sans entendre les propos que les petits journalistes, ainsi

salués, échangeaient maintenant sur le compte de leur aîné.

— « C'est encore un de nos jolis chapeaux vissés, le père Le Prieux, » faisait l'un.

— « Et penser qu'à son âge tu seras peut-être aussi *snob* que lui, » faisait l'autre, et il ajouta en riant : « et aussi gâteaux... »

— « Le fait est qu'il est d'un nul ! Sa dernière chronique était-elle assez coco ? On se demande comment c'est arrivé, un gaillard comme celui-là. »

— « Le nouveau moyen de parvenir, par Hector Le Prieux, un volume, 3 fr. 50, » fit le brave Cartier, en bouffonnant : « axiome : on épouse d'abord une très belle femme... »

— « Qu'entendez-vous par là ? » demanda l'autre.

— « Mais ce que vous entendez vous-même, » fit Cartier, qui avait pressé sur un timbre et qui s'interrompit de sa *rosserie*, pour dire au garçon de bureau, venu à l'ordre : « Avertissez la composition que Le Prieux fera une colonne trois quarts... Je revois l'épreuve. Vous l'aurez dans dix minutes... Nous, qui ne sommes pas de la haute, si nous en culottons une... »

Et l'obligé d'Hector le *snob*, d'Hector le gâteau, d'Hector le mari arrivé par la beauté de sa femme, bourra soigneusement une pipe d'écume qu'il alluma, de son air narquois d'excellent garçon, en reprenant les feuillets que Le Prieux avait déjà corrigés, pour les nettoyer de leurs dernières coquilles. C'était sa manière de payer sa dette envers son protecteur. Le secrétaire de rédaction était sincère dans ses diffamations, et dans la complaisance qu'il mettait à rendre ce service au vieux journaliste. Il lui était reconnaissant et il l'enviait, non pas de sa position littéraire, mais de sa voiture au mois, mais de ses relations dans la *Haute*, mais enfin et surtout d'être le mari de la « belle Mme Le Prieux » !

IV

LE PRIX DU DÉCOR

Au lendemain de cet entretien, dont la seconde partie fut la répétition de la première, avec cette différence que les objections d'Hector étaient à la fin tombées une par une, la délicate et jolie enfant qui en avait été l'objet sans le savoir, Reine Le Prieux, s'était levée comme d'habitude avant huit heures. Il était convenu dans la famille qu'elle n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil. En réalité, la jeune fille, lorsqu'elle avait passé la soirée dehors et qu'elle se réveillait à cette heure matinale, se sentait bien épuisée, bien brisée. Elle n'avouait jamais ces lassitudes, qui pâlissaient son frêle visage, cernaient de nacre ses beaux yeux bruns et quelquefois lui enfonçaient à la tempe un lancinant point de migraine. Si elle n'avait pas laissé s'établir cette légende, aurait-elle pu surveiller elle-même, comme elle faisait chaque matin, les menus détails du cabinet de travail de son père? C'était elle qui rangeait, de ses fines mains attentives, le papier à lettres et les enveloppes dans le casier posé sur le bureau; elle qui mettait le calendrier mobile à la date du mois et au nom du jour; elle qui renouvelait les plumes dans les porte-plumes; elle qui vérifiait si le *block* dont le chroniqueur se servait pour ses articles avait un nombre suffisant de feuilles à détacher. Tandis qu'elle vaquait à ces soins minutieux, une inexprimable émotion altérait parfois son visage. Quand elle avait fini cette pieuse tâche, il lui arrivait de regarder longuement un portrait de son père relégué là par Mme Le Prieux, et qui montrait l'écrivain tout jeune, dans une tenue assez bohémienne pour justifier cet exil hors du salon de réception. Un camarade du quartier Latin l'avait

peint en vareuse rouge, un foulard autour du cou, les cheveux longs, en train d'écrire sur ses genoux. Cette pochade d'atelier avait cette heureuse qualité propre aux toiles brossées de verve, : elle était vivante. Elle donnait une exacte idée de ce qu'avait été le petit paysan du Bourbonnais dans ses premières années de ferveur et d'enthousiasme, avec de la lumière sur son front et dans ses prunelles. De quel attendrissement Reine était saisie, en comparant cette image lointaine de son père à ce père lui-même, tel qu'il allait s'asseoir dans ce fauteuil, devant cette table préparée par elle, pour s'atteler à un labeur que l'attentive Antigone pouvait mesurer matériellement d'après la rapidité avec laquelle diminuait l'épaisseur du *block* ! Elle allait alors prendre dans la bibliothèque du journaliste trois volumes, plus soigneusement reliés que les autres, et qui contenaient les deux recueils de vers et le roman de Le Prieux, sur grand papier : ces *Genêts des Brandes*, ces *Rondes Bourbonnaises* et ce *Rossigneu* que la douce enfant était bien seule à jamais relire et admirer. Ce n'était pas un bas bleu que Reine, et elle n'était pas capable de juger ces faibles poèmes et ce peu original roman. Elle les feuilletait, avec la partialité passionnée d'un être qui aime. Elle ne savait rien au monde qui lui parût plus beau, — plus beau et plus poignant. Car, si elle ne possédait pas assez de sens critique pour discerner les insuffisances de ces premiers essais, son cœur lui faisait sentir, avec la plus douloureuse lucidité, quelles mutilations leur auteur avait exécutées sur lui-même pour devenir le tâcheron littéraire qu'il était devenu. Par quel miracle d'affection la silencieuse créature, si naïve, si peu expérimentée, avait-elle deviné ce drame caché dans la vie de l'artiste déchu, que celui-ci ne se racontait pas à lui-même ? Les ressemblances de sensibilité entre un père et une fille produisent de ces phénomènes de double vue morale. Le père éprouve d'avance les chagrins qui menacent seulement sa fille. La fille plaint son père de tristesses qu'il subit sans vouloir les admettre, et c'est bien pour cela que, durant ces visites matinales au laboratoire de copie, Reine détournait toujours

ses yeux d'un autre portrait, celui de sa mère, posé sur le bureau, et qui la représentait vraiment en « belle Mme Le Prieux », dans un costume de princesse de la Renaissance, qu'elle avait porté avec un succès éclatant, à une fête parée. La grande photographie qu'un verre protégeait et qu'encadrait une bordure d'argent ciselé, dominait le papier, les plumes, l'encrier, le buvard, tous ces humbles outils du patient labeur qui avait payé cette toilette, et combien d'autres ! La jeune fille jugeait-elle déjà sa mère, qu'elle semblait avoir l'horreur de ce portrait ? Ou bien appréhendait-elle de la juger, et, pareille à son père sur ce point encore, ne voulait-elle pas s'avouer certaines impressions obscures et trop pénibles qui palpaient pourtant, qui vivaient dans le fond de son être intime ?

Cette sympathie, dont le lien caché unissait ainsi Hector Le Prieux à sa fille, devait être bien forte, car, de même qu'elle avait deviné son secret à lui, il se trouvait avoir, presque sans un indice, deviné son secret à elle. S'il avait pu, par ce matin de janvier, la suivre à travers les allées et venues de sa pensée, il aurait constaté qu'en prononçant le nom de Charles Huguenin, dans sa conversation de la veille, il ne s'était pas trompé sur les inclinations du cœur de Reine. Seulement il croyait que la jeune fille ne faisait, comme il avait dit, que « distinguer » son cousin, au lieu qu'elle l'aimait. Cet amour était né, comme il arrive à vingt ans, d'une réaction. Nous commençons presque toujours par aimer quelqu'un contre quelqu'un d'autre ou contre quelque chose. Cette pitié que Reine Le Prieux éprouvait pour son père se traduisait par une aversion instinctive, irrésistible et presque animale, envers le milieu dont ce père était la victime. Trop délicate et trop scrupuleuse pour rendre sa mère responsable de ce qu'elle considérait comme un désastre de destinée, elle s'en prenait involontairement à tout ce que cette mère aimait et qu'elle, la fille, détestait aussitôt. N'osant pas la condamner dans sa personne, elle la condamnait dans ses goûts. Elle haïssait ainsi, de cette haine irraisonnée, et Paris, et le monde, et

les dîners en ville, et les bals, et les soirées, et les premières représentations, et les toilettes, et le luxe, tout ce décor enfin dont elle connaissait trop le prix. La vision du *mas provençal* qui, la veille, avait si étrangement traversé l'imagination du journaliste en train de corriger son épreuve, ne la quittait plus, elle, depuis la journée de septembre où ce coin de campagne méridionale lui était apparu. Elle s'était vue en pensée, habitant cette maison paisible et y vivant d'une vie simple, avec quelqu'un qui l'aimerait simplement, et ce cousin Charles, ce timide garçon, aux trois quarts provincial, avait trouvé le chemin de son cœur par sa gaucherie même. Elle s'était plu, dans l'innocente privauté de son parentage, à combattre chez lui une certaine ambition d'une existence plus brillante, qui le poussait, élève très remarquable autrefois de son collège, lauréat aujourd'hui de l'École de droit, à faire sa carrière au barreau de Paris. Et de causeries en causeries, de conseils en conseils, le cousin et la cousine avaient fini par s'éprendre, l'un à l'égard de l'autre, d'un de ces sentiments qui n'ont besoin, pour se communiquer et s'affirmer, ni de déclarations ni de promesses, — sentiment tout composé de respect enthousiaste de la part du jeune homme, de pudeur confiante de la part de la jeune fille, et qui avait envahi leurs deux âmes en les enveloppant comme d'une atmosphère, sans aucune parole trop précise, aucun regard trop brûlant, aucune pression de main trop vibrante. Quand la minute était arrivée du définitif aveu, il leur avait semblé, tant ils étaient sûrs du cœur l'un de l'autre, qu'ils s'étaient dit depuis longtemps, depuis toujours, qu'ils s'aimaient.

Cet inévitable aveu, qui devait bouleverser les savantes combinaisons de ces deux Machiavels en jupon, Mme Le Prieux et Mme Faucherot, et de ce troisième Machiavel en habit noir, le subtil Crucé, s'était échangé la semaine précédente seulement. La chose s'était faite dans ces conditions de demi-badinage que comportait l'amicale, la fraternelle familiarité des rapports entre les deux cousins. C'était dans un grand bal, chez le directeur d'une banque, où Mme Le Prieux

avait fait inviter le jeune homme, qui, depuis quelque temps, devenait moins sauvage. La mère, aveuglée, comme le sont souvent les parents, par ses idées préconçues sur le caractère de sa fille, s'en était félicitée le soir même auprès de celle-ci. Et Reine, en s'appuyant au bras de son cousin pour aller au buffet, après une contredanse, lui avait rapporté cet éloge maternel :

— « Alors, » avait demandé Charles tout d'un coup, « vous croyez que je ne lui suis plus antipathique?... »

— « Vous ne le lui avez jamais été, » avait répondu vivement Reine, « mais à présent, vous êtes tout à fait grand favori. Je vais devoir implorer votre protection auprès d'elle, quand j'aurai quelque difficulté. »

— « Je vous l'accorderai, cousine, » avait repris le jeune homme, en souriant et rougissant à la fois. « Et ce serait peut-être le moment d'écrire à ma mère, à moi, pour lui demander ce que j'ai tant envie de lui demander... Et puis je n'ose pas? »

— « Quoi donc? » avait interrogé Reine, avec un sourire, elle aussi, sur ses lèvres entr'ouvertes et un tressaillement intérieur. Elle avait retiré son bras, et elle s'était arrêtée une seconde, comme pour s'éventer. Quoique ce ne fût guère l'endroit, ce coin de bal, avec son buffet dressé, auprès duquel ils arrivaient, pour prononcer certaines paroles solennelles, la jeune fille attendait ces paroles. En tête à tête, sa modestie ne lui eût pas permis de les écouter, et Charles n'eût pas eu le courage de les proférer; au lieu qu'ici, les nerfs remués par le rythme adouci de la musique, si protégés tout ensemble et tellement isolés parmi ces couples de robes claires et d'habits noirs qui glissaient, revenaient, tournaient, à quelques pas d'eux, il n'avait pas craint de lui dire :

— « C'est que je ne le ferai que si vous me le permettez, ma cousine?... Je voudrais donc demander à ma mère qu'elle-même écrivît à la vôtre, pour savoir si elle peut venir à Paris, faire elle-même une certaine démarche... Enfin, ma cousine, si je vous priais de changer ce nom contre un autre et

d'accepter de devenir Mme Charles Huguenin, que répondriez-vous?... »

Tandis que Charles parlait, Reine pouvait voir qu'elle n'était pas seule à trembler. Une extraordinaire émotion s'était emparée d'elle, et, un frémissement dans la voix, elle avait dit :

— « Si mon père et ma mère répondent oui, je répondrai comme eux... Épargnez-moi, » avait-elle ajouté, et il avait repris, d'un accent étouffé :

— « J'écrirai demain... Votre mère aura la lettre de la mienne dans quatre jours. Qu'ils me sembleront longs!... Et pourtant, cousine, il y a deux ans que je vous aime... »

Comme une autre personne s'approchait d'eux, qui n'était rien moins que le seigneur Crucé en chair et en os, Reine avait été dispensée de répondre à cette trop douce phrase. Combien elle avait su gré, à celui qui venait de parler ainsi, de la délicatesse avec laquelle il avait disparu aussitôt! Il l'avait épargnée, comme elle le lui avait demandé. Il avait compris quel trouble c'était pour elle d'écouter des mots qu'une enfant scrupuleuse ne saurait entendre, sans que son devoir soit de les répéter à sa mère. Combien elle lui avait su gré encore de ne plus reparaitre rue du Général-Foy, durant ces quatre jours! Quoiqu'elle appréhendât quelques objections de la part de Mme Le Prieux, la jeune fille ne doutait pas que ses parents ne la laissassent libre de répondre selon son cœur à la démarche des parents de Charles. Elle ne doutait pas non plus que ceux-ci ne la fissent, cette démarche, qui marquait pour elle le commencement d'une nouvelle vie. Cette légère fièvre d'amour et d'espérance qui la soulevait depuis la conversation du bal n'allait pas, comme on pense, sans des impressions contradictoires. C'étaient justement ces impressions qui, par ce matin de janvier, rendaient la jeune fille si nerveuse devant le portrait de son père, tandis qu'elle achevait de disposer, suivant son habitude, la table du martyr de la copie. Elle sentait trop, qu'elle partie, la solitude du journaliste serait bien complète, et, comme c'était le sixième

jour maintenant depuis le bal et que la lettre de Mme Huguenin à Mme Le Prieux devait être arrivée, elle songeait :

— « Pauvre cher *Pée*, » se disait-elle, employant, pour se parler à elle-même de son père, la jolie petite abréviation patoise qu'il lui avait apprise, « c'est mal pourtant de désirer le quitter. Qui lui arrangera ses papiers juste comme il veut, quand je ne serai plus là? Maman ne saurait pas. Et puis, elle ne peut pas se lever si matin. Avec qui parlera-t-il de ses projets? Qui l'encouragera à écrire au moins son livre sur la poésie du Bourbonnais?... » C'était, en effet, un des projets caressés par l'écrivain. Cette humble ambition était sa dernière rêverie d'artiste! N'espérant plus jamais trouver le loisir d'une œuvre d'imagination, ni cette élasticité intérieure nécessaire aux vers et au roman, il avait commencé de s'atteler à un minutieux ouvrage d'érudition, qui satisfaisait, à la fois, son besoin d'un travail non mercenaire et son goût ancien, toujours persistant, pour la littérature de terroir. Il s'était proposé d'écrire une étude sur les poètes de sa province : Jean Dupin, Pierre et Jeannette de Nesson, Henri Baude, Jean Robertet, Blaise de Vigenère, Étienne Bournier, Claude Billard, Jean de Lingendes. Ces noms, et d'autres encore, inconnus des bibliophiles les plus fureteurs, lui étaient familiers, et, par lui, à la jeune fille. Elle avait transcrit de sa main émue tous les extraits de ces auteurs destinés à figurer dans le volume. Et elle continuait son monologue : « Mais non. Il finira ce livre *chez nous*... Il viendra y faire un séjour, en été, quand il n'y a plus de premières, au lieu d'aller dans ce Trouville, qui leur coûte si cher. Je lui installerai une chambre qui donne sur le bois de pins, et qui sait s'il n'aura pas là un retour d'inspiration?... » Elle voyait Le Prieux assis près de la fenêtre ouverte. Le bruit du vent dans la pinède emplissait l'immense espace, mêlé à la lointaine rumeur des lames sur la grève et au crépitement aigu des cigales. Reine voyait la main du journaliste sur la table, et sa plume tracer des lignes inachevées, qui étaient des vers!... Puis une autre image se présentait : « Et maman? » se

demandait-elle, « comment supportera-t-elle cet exil à la campagne?... Bah! nous la promènerons chez des voisins. Nous organiserons des parties. Charles est si bon! Il a tant d'idées! Il trouvera bien le moyen de l'amuser. D'ailleurs, si *Pée* écrit ce volume, c'est l'Académie... » Ce désir qu'au terme de sa longue carrière, le journaliste pût revêtir l'habit à palmes vertes et prononcer, sous la coupole, le discours de rigueur devant le public habituel de ces solennités parisiennes, était le seul sentiment commun, on le devine, à Mme Le Prieux et à sa fille. Celle-ci trouvait dans cette union de leurs pensées sur ce point un apaisement secret au remords qu'elle subissait, chaque fois qu'elle était contrainte de reconnaître l'égoïsme de sa mère : « Mon Dieu! » se disait-elle encore, « on nous l'a répété bien souvent : si M. Le Prieux voulait seulement faire un livre, il serait nommé. Là-bas, Charles et moi, nous le lui ferons faire, ce livre. Et nous aurons aussi la pauvre chère Fanny... »

La « pauvre chère Fanny » était une vieille demoiselle, du nom de Perrin, qui avait donné à Reine ses premières leçons de piano, et qui restait attachée à la famille, à titre de demi-dame de compagnie et de promeneuse. Moyennant une faible rétribution, elle venait, du fond des Batignolles où elle habitait, tantôt prendre la jeune fille pour l'accompagner dans quelque course, tantôt partager son repas et sa soirée solitaires, lorsque les parents dinaient en ville ou allaient au théâtre. Cette modeste et bonne créature était la seule vraie amie de Reine, malgré les savants efforts de sa mère pour lui imposer les élégantes camaraderies des cours aristocratiques, des catéchismes *select* et des œuvres bien portées. Reine enveloppait toutes ces intimités distinguées dans son irréductible antipathie pour la vie de luxe et de chic. C'était encore la fuite loin de ces corvées de fausse amitié qui lui rendait si attirante l'idée de l'existence dans le *mas* lointain de Provence, avec des êtres qu'elle aimerait réellement. Elle y comprenait la peu fortunée Fanny, vieille enfant du faubourg parisien, qu'elle imaginait heureuse, d'un bonheur un

peu comique et tout désorienté, dans ce décor de nature méridionale. Reine souriait à cette fantaisie, comme la Perrette de la fable sourit aux espérances de son pot au lait, si complètement magnétisée par ses visions d'avenir, qu'elle n'avait pas entendu entrer son père, qui s'arrêta une minute, pour la contempler dans son immobilité songeuse, avant de l'aborder...

C'est qu'elle était vraiment une adorable apparition de grâce et de jeunesse, dans cet étroit cabinet du travailleur, aux murs garnis de livres, et qu'une fenêtre, donnant sur une cour intérieure, éclairait, par ce froid matin de janvier, d'une lumière jaunâtre, brumeuse, comme appauvrie. Déjà habillée et coiffée, avec les simples bandeaux de ses cheveux châains, avec les gants qui protégeaient ses mains et le tablier de soie grise à épaulettes qui protégeait sa robe, elle avait l'air de la plus délicieuse fée ménagère qui ait jamais donné aux menus soins de la vie domestique le charme d'une poésie. A la surprendre, si jolie, si fine, et qui venait de vaquer pour lui à des soins modestes avec tant d'application silencieuse, comment le père n'eût-il pas pensé de nouveau à la conversation de la veille, où s'était joué l'avenir de cette créature exquise? Et comment n'eût-il pas de nouveau éprouvé sa vive impression de froissement, éveillée en lui quand Mme Le Prieux avait prononcé le nom d'Edgard Faucherot? Était-ce donc le mari qu'il allait donner à son enfant? Une tentation le saisit de l'interroger, là, tout de suite, et de lui faire dire « non », pour que ce projet fût rompu dès maintenant. Et puis, il se souvint de sa promesse, renouvelée le matin même au chevet du lit de sa femme, auprès de laquelle il venait de prendre le premier déjeuner, — signe de délibération très grave! — Il s'était formellement engagé à ne pas aborder cette question avec Reine. Il tint sa parole, avec un petit accommodement de conscience toutefois, très exceptionnel chez lui, le scrupuleux de loyauté. La jeune fille venait enfin de le voir et s'approchait en lui tendant son front :

— « Hé bien! Petite *Moigne*, » dit le père, en employant,

lui aussi, pour la nommer, un des jolis mots de sa province — Moineau a fait Moiniau, qui a fait Moigne, et c'est le terme de tendresse dont les paysans nomment les toutes petites filles : « Vous vous étiez envolée dans la lune. A quoi ou à qui pensiez-vous?... »

— « Mais à rien et à personne en particulier, » dit Reine. Un peu de rose lui vint aux joues à cause de sa cachotterie ; et tout de suite : « Comment allez-vous, ce matin ? Vous n'avez pas eu à veiller trop tard hier au journal ? Êtes-vous content de votre article?... »

— « Pas trop mécontent, sauf qu'il y avait encore une grosse faute d'impression... Cartier se gâte... »

— « Ah ! » interrompit vivement Reine, « si je pouvais aller au journal, corriger pour vous vos épreuves... »

— « Il ne manquerait plus que cela, » reprit gaiement le père. « Mais je perds mon temps à bavarder. J'ai beaucoup de besogne aujourd'hui ; » et, montrant un paquet de journaux qu'il tenait à la main : « Je viens de les parcourir tous, en faisant ma toilette. Il n'y a pas un sujet là-dedans, et c'est mon jour de *Clavaroche*. » Et, avisant un paquet de lettres sur la table, son courrier du matin : « Heureusement, il y aura bien quelque brave correspondant pour me venir en aide... Et toi, » continua-t-il, « mademoiselle *Moigne*, la maman t'attend. Elle a quelque chose de grave à te communiquer... Ne dis pas que je te l'ai dit... Mais tâche, en lui répondant, de bien savoir ce que tu veux... Ne me demande rien. Souviens-toi seulement de ce beau mot de Gœthe que je t'ai souvent cité : Nous sommes libres de notre première action. Nous ne le sommes pas de la seconde... — Nous disons cela plus simplement à Chevagnes : Qui ne se mêle ne se démêle. — Allons, embrasse-moi, ma chère, chère enfant... »

Quoique la douce et taciturne Reine, habituée à vivre beaucoup sur elle-même et à endolorir sa sensibilité par ses réflexions, n'eût pas cette légèreté d'âme si naturelle à son âge, allègre et facile à l'espérance, comment n'eût-elle pas

embrassé son père avec une infinie gratitude, et interprété en une promesse heureuse cette allusion transparente à une demande en mariage? Nul doute. La lettre de la mère de Charles était arrivée. Ses parents en avaient délibéré. On allait la laisser maîtresse de la réponse. Elle entendit de nouveau, en imagination et pour une seconde, le bruit du vent dans les pins et la stridente rumeur des cigales. Elle revit le petit *mas* dans son atmosphère de paix tant désirée, et elle se jeta sur le cœur de son père en lui disant :

— « Que vous êtes bon et que je vous aime !... »

— « Serait-ce vrai, comme le pense sa mère, qu'elle est toute disposée à ce mariage Faucherot?... » se demandait Hector, en s'asseyant à sa table et commençant de compter les feuilles destinées à son *Clavaroche*. « Elle a bien compris qu'il s'agissait d'un mariage, et elle est trop fine pour ne pas avoir deviné lequel, — à moins que... » Et le digne homme appuya sa tête sur ses mains, dans l'attitude d'une méditation profonde. Pour la première fois depuis des années, il demeurait, devant son papier préparé, sans songer à sa besogne. Pourtant il n'osait pas le traduire, cet « à moins que... » dans sa vérité, ni se formuler à lui-même l'idée, énoncée à sa femme la veille et rejetée par celle-ci avec une si méprisante ironie. L'empire des caractères forts sur les caractères faibles s'exerce dans le domaine de la pensée, avant de s'exercer dans le domaine de la volonté. L'énergie avec laquelle Mathilde s'était récriée contre l'hypothèse d'un sentiment de Reine pour Charles Huguenin suggestionnait encore Le Prieux. Doutant de sa propre intuition, il poussa un soupir, ouvrit son encrier, et se mit en devoir d'écrire en se disant :

— « Il n'y a qu'une mère pour connaître sa fille. Attendons qu'elles aient causé... »

Tandis que le papier grinçait sous sa plume enfin lancée, les deux femmes causaient en effet, à quelques pas de lui, dans la chambre à coucher de Mme Le Prieux, séparée de l'étroit cabinet de travail par le cabinet de sommeil, plus étroit

encore, du manœuvre littéraire. Certes, cette plume infatigable lui fût tombée des mains de stupeur si, les minces cloisons s'abattant soudain, il avait surpris, dans sa vérité cruelle, la conversation de la mère et de la fille. Celle-ci, pour la première fois depuis bien longtemps, depuis l'époque où sa pitié pour la servitude de son père avait commencé de s'éveiller, était entrée dans la chambre de Mme Le Prieux, confiante, l'âme ouverte, sa tendresse d'enfant reconnaissante au bord de ses yeux, prête à s'épancher en larmes de joie, l'aveu de son naïf amour au bord de ses lèvres... Et, ce premier élan avait été, non pas brisé, mais comme arrêté, rien qu'à rencontrer le regard du despote familial dont son avenir de cœur dépendait. Au moment de la survenue de la jeune fille, Mme Le Prieux se trouvait dans son lit, s'étant recouchée comme elle faisait chaque jour, pour ne se lever que tard dans la matinée, après son bain, qu'elle prenait dans des conditions de température et de durée fixées par son médecin. L'esprit de réalisme particulier aux Méridionaux, gens si positifs pour tout ce qu'ils veulent et comprennent, lui faisait observer avec une extrême rigueur les moindres précautions du régime qui devait lui conserver sa santé, et, avec sa santé, sa beauté. Vingt détails, dans cette chambre, attestaient d'ailleurs que le culte de Mme Le Prieux pour cette beauté ne se relâchait jamais, fût-ce en dehors de la représentation, ou mieux qu'elle était toujours en représentation, même quand son public se composait seulement de son mari, de sa fille et de sa camériste. Elle avait ainsi, pour l'heure qu'elle passait à se reposer au sortir du bain, un jeu complet de délicieuses vestes du matin, en foulard, en surah, en crêpe de Chine, en batiste, suivant la saison. Ce matin, elle en portait une en bengaline couleur vieux rose. Une écharpe de dentelle coiffait ses cheveux, qu'elle gardait la nuit en nattes, tressés très légèrement, pour les ménager, et des frisons artificiels encadraient son front. Elle employait ces boucles postiches, qu'elle quittait lors de sa toilette du soir, afin d'épargner à ses vraies boucles une double ondulation. La tonalité géné-

rale de sa chambre, avec ses murs tendus d'une étoffe de soie jaune aux raies alternativement mates et brillantes, avec le sombre acajou de ses meubles de style Empire, avec son tapis d'un vert tendre, avait été savamment combinée jadis pour s'harmoniser à son teint de brune à la peau mate. Elle avait devant elle, posée sur un édredon de soie jaune, assorti à la nuance des murs, une large table mobile, aux pieds courts, qui lui servait à placer le buvard destiné à sa correspondance à côté de la boîte contenant les menus objets d'écaille pour se faire les mains. Elle était occupée, quand Reine s'avança pour lui dire bonjour, à brosser avec le polissoir ses ongles, lustrés comme de l'émail et taillés à côtes. Une cordiale et légère odeur d'ambre et de verveine avait été déjà vaporisée dans cette pièce, presque froide malgré la flamme souple qui brûlait dans la cheminée : les fenêtres sur lesquelles se dessinaient les fantastiques ramages du givre ayant été hygiéniquement ouvertes pendant une grande demi-heure. Ainsi surprise, dans cette besogne et avec cette toilette, dans ce décor et parmi ces parfums, la « belle Mme Le Prieux » eût donné une impression d'inguérissable enfantillage si son masque, blanc de poudre, n'eût été rendu tragique par les traces de l'âge, empreintes malgré tout sur les paupières, autour des tempes, dans les lignes de la bouche et dans les plis du cou. Il n'était pas jusqu'au contraste cherché entre les chaudes couleurs de la chambre et cette pâleur qui ne fit ressortir la dureté singulière de ses traits, demeurés beaux, mais d'une beauté presque sinistre qu'augmentait encore l'éclat trop noir des prunelles. Elle les fixa aussitôt sur celles de Reine, tandis que la bouche, d'un pli impérieux au repos, s'ouvrait pour dire, les premières questions sur leur sommeil et leur santé à toutes deux une fois échangées :

— « Ma chère fille, j'ai besoin que tu m'accordes toute ton attention. Je dois avoir avec toi un entretien de la plus extrême importance... »

— « Je vous écoute, maman, je suis prête, » répondit Reine. Quoique sa chaude espérance de tout à l'heure se fût

déjà changée, au simple son de cette voix, en une crainte que sa mère ne fit de grosses objections à son mariage avec leur cousin, elle ne doutait pas qu'il ne s'agit de ce mariage, et la pensée qu'elle allait avoir à lutter pour son amour mit un petit éclat de fierté sur son joli visage, tandis qu'elle ajoutait : « Mon père m'a déjà prévenue... »

— « Ah ! ton père m'a devancée ? » fit Mme Le Prieux. « Il m'avait pourtant bien promis de me laisser te parler la première... »

— « Il m'a dit seulement que vous m'attendiez, » interrompit la jeune fille, avec une rougeur à ses joues à cause de ce demi-mensonge, qui ne trompa aussi qu'à demi la mère. Elle eut de nouveau, pour sonder jusqu'au fond du cœur de son enfant, ce même regard aigu dont elle avait interrogé son mari dans le coupé, quand elle lui avait demandé : « Tu sais ce que pense Reine?... » Elle tenait là, cachée dans son buvard, la lettre de Mme Huguenin, reçue la veille, et qui lui demandait, — ou presque, — la main de Reine pour Charles. Cette lettre, Mme le Prieux considérait comme un devoir de ne pas en parler du tout à sa fille, et elle voulait n'en parler à son mari que plus tard, quand le mariage Faucherot serait déclaré. Elle se justifiait de ce double silence par ce qu'il y avait encore d'imprécis dans la démarche de la mère de Charles. Elle s'en justifiait surtout par la conviction où elle était de travailler au bonheur de Reine. Au demeurant, était-elle coupable de concevoir ce bonheur d'après sa propre nature ? L'était-elle, considérant son mari comme un chimérique et comme un faible, qu'elle avait dû protéger, de ne pas le consulter dans une décision dont les vrais motifs ne pouvaient, ne devaient pas être connus de lui ? Elle allait les dire à sa fille, ces vrais motifs, et cette part de franchise faisait, à ses propres yeux, une compensation au silence qu'elle gardait sur un autre point.

— « Mon enfant, » commença-t-elle donc, après avoir constaté que les prunelles brunes de Reine restaient, comme d'habitude, impénétrables sous les siennes : « il faut que je

reprenne les choses de loin. Tu comprendras tout à l'heure pourquoi... » Puis, sur un silence : « Lorsque j'ai épousé ton père, tu sais que nous n'étions pas riches, et tu sais aussi pourquoi. Nous l'aurions été, si ton grand-père avait fait comme tant de financiers d'aujourd'hui, qui se retrouvent un peu plus millionnaires après chaque faillite. C'était un grand honnête homme, vois-tu, et, grâce à lui, grâce à ta grand-mère aussi, nous pouvons regarder n'importe qui bien en face... Nous n'avons pas fait tort d'un centime à qui ce fût, dans notre désastre... Ton père et moi, nous sommes donc entrés en ménage avec juste de quoi ne pas mourir de faim. Oui, c'est de là que nous sommes partis pour arriver à la position de monde qui est la nôtre aujourd'hui, la nôtre, et par conséquent la tienne. Ah ! je peux me rendre la justice que je n'ai travaillé qu'à cela depuis des années, et, quant à ton père, il n'a reculé, pour m'aider, devant aucune besogne... Va, ce n'était pas facile. La Société a des préjugés contre les gens de lettres, plus encore contre les journalistes. Et je conviens que ce sont des préjugés souvent mérités. Ton père a été parfait. Il n'a pas écrit un seul article sans se souvenir qu'il était un homme du monde. Je dois ajouter qu'on nous en a su gré. Je te dis cela, afin que tu aies toujours de la reconnaissance pour ce pauvre homme qui a tant travaillé ! »

L'inconsciente et orgueilleuse femme accompagna d'un nouveau silence et d'un soupir cet éloge, décerné au manœuvre conjugal qu'elle avait exploité, qu'elle exploitait si implacablement encore. Reine avait éprouvé, en écoutant cet exorde, cette étrange sensation de froid au cœur qu'elle connaissait trop, pour la subir chaque fois qu'elle rencontrait certains sentiments de sa mère. Cet obscur malaise s'augmentait encore de la solennité que semblait mettre Mme Le Prieux à ce discours préparatoire. Où tendait cette évocation des souvenirs de sa propre vie ? L'autre ne voulut pourtant pas avoir laissé sans réponse cet appel à sa gratitude filiale, et elle dit :

— « Je sais combien mon père travaille et ce que je lui

dois, maman. Je vous assure que je ne suis pas ingrate... Hélas ! je trouve même qu'il travaille trop... »

Elle n'avait pas mesuré la portée de ces paroles, qui lui étaient échappées si involontairement qu'elle en demeura elle-même déconcertée. Elle le fut davantage encore de voir sa mère en prendre texte, pour passer à une nouvelle et très grave confidence :

— « Je constate avec tant de joie que tu me comprends si bien, ma gentille Reine!... » avait repris en effet cette mère : « Tu as les mêmes soucis que moi pour ce pauvre homme. C'est vrai. Il travaille trop pour son âge. Il se fatigue... Il travaillerait plus encore, s'il savait ce que tu vas savoir... Mais, auparavant, il faut que tu me jures, tu m'entends bien, *que tu me jures* que ce secret mourra entre nous... »

— « Je vous le promets, maman, » répondit la jeune fille, qui n'ajouta pas un mot. Mais si Mme Le Prieux l'avait de nouveau regardée de son regard scrutateur, elle aurait pu constater qu'elle frissonnait. Pourquoi ces autres préambules avant la question qu'elle attendait, et qui lui semblait, à elle, si simple à poser : « Ton cousin Charles veut t'épouser, que faut-il répondre?... » Et, au lieu de cela, voici les mots qu'elle écoutait :

— « Ce secret, ma fille, que ton père ignore, c'est que, malgré ce travail acharné de sa part, malgré des prodiges d'économie de la mienne, nous n'avons pas pu nous faire cette position de monde dont je te parlais, sans que notre budget de dépenses dépassât depuis dix ans, et chaque année davantage, notre budget de recettes... Tu connais notre intérieur pourtant, tu vois toi-même que nous économisons sur tout — sur la table quand nous sommes seuls, — sur la toilette. Tu sais comme j'ai toujours soin d'éviter dans la mode ce qui est trop marqué, pour que nous puissions faire durer nos robes. Tu sais combien de fois on les transforme, on les rafraîchit à la maison. Nous n'allons chez les grands faiseurs que juste autant qu'il faut. Nous avons une petite modiste, un petit bijoutier. Nous n'avons pas de

chevaux. Quand nous voyageons, ton père prend toujours un permis, et nous nous servons de son titre de journaliste pour obtenir dans un hôtel les arrangements les plus avantageux. Tout cela, je ne m'en plains pas, quoique j'aie été élevée à ne pas connaître ces misères. Ce qui m'est cruel, c'est qu'avec toute cette peine que je me suis donnée, pour lui, pour qu'il ait la situation sociale qu'il a, malgré sa profession, pour toi, pour que tu aies, comme jeune fille, les relations que tu dois avoir, je n'ai pas réussi à éviter ce que ma chère mère m'avait appris à avoir le plus en horreur. Un mot te dira tout, mon enfant : nous avons des dettes... »

— « Des dettes ? » répéta Reine, que la phrase relative aux dépenses faites pour elle avait atteinte en plein cœur. C'était vrai pourtant que rien n'avait jamais été ménagé ni pour son éducation, ni pour ses plaisirs, ni pour sa parure. Elle ne pensa plus à se demander la raison des confidences que lui faisait sa mère. Elle sentit seulement combien celle-ci lui avait été dévouée, à sa façon sans doute, mais ç'avait été quand même un dévouement, et la voix de la délicate enfant se fit basse pour répondre : « Des dettes ? Vous avez fait des dettes, et pour moi ? Des dettes ? Ah ! maman, que vous avez raison de ne pas vouloir que mon père le sache ! Mais comment allons-nous les payer sans qu'il travaille davantage ?... Mon Dieu !... » ajouta-t-elle timidement, « maintenant que notre position est faite, comme vous dites, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de nous restreindre ?... »

— « Et sur quoi ? » interrompit la mère, « et pourquoi ?... Pour perdre de nouveau ce que nous avons si péniblement conquis ? Non, mon enfant, tu ne connais pas la vie. A Paris, réduire son train, c'est un suicide social. J'ai fait une fois déjà, quand j'avais ton âge, l'expérience de la terrible facilité avec laquelle le monde oublie les déçus... D'ailleurs, ne t'exagère pas les choses. Il ne s'agit que de retards. Nous sommes en arrière, avec nos fournisseurs, pour une quarantaine de mille francs, pas davantage, et cette misère serait vite payée, même avec du repos pour ton père, si... »

— « Si? » interrogea la jeune fille, avec plus d'anxiété encore. Quoiqu'elle ne se permit pas de juger sa mère, elle ne pouvait s'empêcher de la connaître, et elle se rendait compte, rien qu'à l'accent dont avait été prononcé ce « si », que c'était là le point essentiel de cet entretien. — Oui, elle l'avait compris à l'accent altéré, d'une manière presque imperceptible, mais altéré cependant, avec le changement d'ordre d'idées, — au regard aussi, qui, dans l'inquiétude de rencontrer une résistance, s'adoucissait, se faisait presque suppliant. Évidemment ces confidences n'étaient qu'un préliminaire, mais de quoi? Entre la vie modeste dans le petit *mas* provençal, si elle devenait Mme Huguenin, et le règlement des quarante mille francs de dettes, cette somme énorme à ses yeux, Reine ne pouvait pas établir de rapport. Son cœur battait de ce qu'elle appréhenda tout à coup, tandis qu'elle écoutait Mme Le Prieux commenter ce terrible « si ».

— « Mon Dieu! C'est bien simple... Mais *si*, jolie et bien élevée comme tu l'es, il se rencontrait un brave garçon qui eût de la fortune, une grosse fortune, et qui, par conséquent, n'eût pas besoin de chercher une dot... *Si* tu étais mariée de la sorte, bien mariée, quel soulagement d'esprit ce serait pour ton père! Et moi, j'aurais la récompense des sacrifices de toute ma vie. Qu'est-ce que j'ai voulu, je te le répète? Une seule chose, c'est que ton père et toi vous eussiez une vraie position de monde. Tu l'aurais et pour toujours. Le reste deviendrait facile... Nous pourrions alors faire des économies, payer nos dettes et ton père se reposer... Mais oui. Quand une fille est unie à ses parents, comme tu nous l'es, il y a bien des petites combinaisons commodes. Nous aurions les mêmes relations. Que tu reçoives chaque semaine, par exemple, moi, je puis espacer mes soirées et mes dîners. Les politesses que tu ferais compteraient pour nous deux... Tu aurais une terre en province, en Touraine, je suppose, pas trop loin de Paris. Tout naturellement, nous y passerions deux mois par an. Ton père pourrait aller et venir, tenir la main à son travail et jouir d'un peu de bon air,

et nos frais de maison seraient soulagés d'autant... C'est un rêve, n'est-ce pas? Pourtant, il y a des rêves qui se réalisent... Il suffirait que ma charmante Reine eût rencontré au bal, à diner, un peu partout, même chez elle, un jeune homme qui appréciait le trésor qu'elle est, un jeune homme qui comprit aussi ce que nous sommes et à qui nous apporterions ce qui lui manque : une vraie surface sociale, et qui t'apporterait ce que nous ne pouvons te donner, ton père et moi, à notre désespoir... »

— « Et ce jeune homme, vous le connaissez? » interrogea Reine : « Dites-moi son nom, maman, je vous prie... C'est?... »

— « Ce jeune homme existe en effet, » répondit la mère, « et c'est Edgard Faucherot. »

— « Edgard Faucherot! » s'écria Reine : « Ah! c'est pour me parler d'Edgard Faucherot que... » Elle n'acheva pas. L'image de son père venait de se présenter à sa pensée, et aussi le souvenir des paroles qu'il lui avait dites, en la quittant, une demi-heure auparavant, et leur commune émotion. Elle demanda : « Et mon père sait qu'Edgard Faucherot voudrait m'épouser?... »

— « Naturellement, » fit la mère.

— « Et il approuve ce mariage? » reprit Reine.

— « Comment veux-tu qu'il ne l'approuve pas?... » répondit Mme Le Prieux, qui ajouta : « Et pourtant le cher homme ne sait pas la vérité sur nos affaires d'argent!... »

Une telle pâleur avait envahi les joues de la jeune fille, l'étouffement de sa voix trahissait une telle secousse intérieure, que l'implacable femme en fut pourtant saisie. Ce n'était pas un monstre, que la « belle Mme Le Prieux », quoique son exploitation prolongée du travail de son mari, au profit de sa vaine passion de luxe, fût bien voisine d'être féroce, et très près aussi d'être féroce son présent procédé pour forcer sa fille à un mariage cruellement utilitaire. C'était simplement une conscience viciée par les germes de corruption qui se respirent dans l'atmosphère du monde — corrup-

tion à laquelle la morale courante, uniquement occupée des fautes de galanterie, prend à peine garde. Mme Le Prieux se croyait une honnête femme. Elle l'était, au sens où l'on prend d'ordinaire ce mot. En revanche, le monde avait complètement aboli chez elle, par l'abus quotidien des compromis, cette noble vertu de la véracité intransigeante, qui ne lui eût pas permis de cacher à son mari et à sa fille la démarche de Mme Huguenin. Mais lorsqu'on a passé des années à bien accueillir qui l'on méprise, à complimenter qui l'on hait, comment et pourquoi hésiterait-on à pratiquer, pour un motif que l'on juge bienfaisant à ses proches, la vieille et commode maxime que le but justifie les moyens? Lorsqu'on a, pendant ces mêmes années, rencontré sans cesse, derrière les moindres actes de la vie, l'argent et encore l'argent, que l'on a vu autour de soi ce tout-puissant argent uniquement et constamment respecté, comment et pourquoi ne ferait-on pas de la fortune la condition suprême du bonheur? Le monde enseigne encore aux sensibilités vulgaires — et, ne vous y trompez pas, toute vanité suppose dans le caractère un coin grossier et brutal — cette vérité triste que le besoin l'emporte toujours à la fin sur le sentiment, et, qu'en particulier, pour un mariage, la plus sûre chance d'harmonie réside dans l'association, non pas des cœurs, mais des intérêts. Aussi faut-il tenir compte à cette mère, qui se préparait à si sereinement sacrifier sa fille, du scrupule qui lui fit demander à cette enfant :

— « Mais qu'as-tu, Reine? Tu es tout émue, toute pâle?... »

— « Ce n'est rien, maman, » fit la jeune fille. « J'étais si peu préparée à ce que vous venez de me dire... J'ai été surprise, voilà tout... »

— « Réponds-moi bien franchement, » reprit la mère. « Tu n'aimes personne? Si tu aimais quelqu'un, je suis ta mère, il faut me le dire... S'il y avait un autre mariage qui te convînt mieux?... »

— « Mais, non, maman, » interrompit Reine, dont la voix

se raffermir pour dire : « *Il n'y a pas d'autre mariage qui me convienne mieux...* Seulement, » ajouta-t-elle avec un demi-sourire où palpitait, malgré elle, la révolte de sa jeunesse, demandant, implorant un peu de répit avant le sacrifice, ce répit de la fille de Jephté retirée sur la montagne pour y pleurer son adieu à la vie, à l'espérance, à l'amour, « seulement, je voudrais avoir quelques jours pour m'habituer à cette perspective de ce grand changement, à l'idée de vous quitter surtout... Nous sommes mardi. Voulez-vous me donner jusqu'au samedi pour répondre sur la démarche de M. Faucherot? Je crois bien que ce sera : oui, » eut-elle la force de dire encore. « Mais, » elle eut à son tour un accent de solennité : « je veux répondre ce oui, après être descendue jusqu'au fond de moi-même... »

— « Hé bien ! Nous attendrons jusqu'à samedi, » reprit la mère. Elle eût certes préféré une acceptation immédiate qui lui eût permis de mettre Crucé en campagne aussitôt. Ce même demi-remords, qui venait de la pousser à interroger sa fille, l'empêcha encore de refuser à sa victime cet attermolement de quelques jours. En répondant, comme elle fit, avec cette condescendance, ne se donnait-elle pas à elle-même l'illusion de respecter la libre volonté de son enfant? C'est, du moins, ce qu'elle dit à Le Prieux quand, une fois Reine sortie de la chambre, il y entra, témoignant ainsi de la préoccupation dont il était possédé. Il avait, malgré l'absorption de son travail, épié la fin de cette entrevue : — « Hé bien ? » demanda-t-il anxieusement.

— « Hé bien ! Elle a été très troublée, très touchée aussi, » repartit la mère ; « très troublée à l'idée de nous quitter. C'est trop naturel. Très touchée aussi du sentiment que révèle la démarche d'Edgard... » Elle appelait déjà le jeune Faucherot par son prénom, tant elle le considérait comme son gendre : « Je n'ai pas voulu la presser. Je lui ai accordé jusqu'à samedi pour nous donner une réponse définitive. Mais ce sera oui, elle me l'a dit elle-même... Ah ! mon ami, si tu savais comme je suis heureuse!... »

V

LE JOUR DE MADAME LE PRIEUX

Tandis que cette mère, qui se croyait dévouée, annonçait en ces termes à son mari le résultat de son entrevue avec leur fille, que faisait celle-ci, cette autre victime, mais plus lucide, hélas ! des ambitions mondaines de la terrible femme ? Dès le premier moment, on l'a vu, la double révélation qu'elle venait de subir en plein rêve de bonheur, avait comme terrassé Reine. Elle avait frémi en apprenant la triste situation financière à laquelle étaient acculés ses parents, de pitié et de déception, une déception bien voisine du désespoir, quand sa mère lui avait dit que son père désirait ce mariage avec les millions du fils Faucherot. Elle avait frémi, et dans ce frémissement elle avait aussitôt plié. En disant, comme elle avait fait : « Je crois que ce sera oui... » elle avait vraiment pensé et senti tout haut. Cette soudaineté dans le renoncement à ce qu'elle considérait comme son propre bonheur ne paraîtra singulière qu'à ceux qui ne se rappellent plus leur jeunesse, et combien l'âme est, à cet âge, prompt aux élans magnanimes. En tout état de cause, Reine eût eu bien du mal à repousser un appel comme celui que sa mère avait eu l'habileté de lui adresser. Cette résistance devenait impossible dès l'instant que son père aussi lui demandait ce sacrifice, et comme on a vu, ç'avait été le machiavélisme suprême de Mme Le Prieux de lui faire entendre cela. Pourtant, on l'a vu encore, la douce Iphigénie de cette tragédie bourgeoise avait, sans se refuser au couteau, demandé un sursis. Pourquoi ? C'est qu'en acceptant l'idée de s'immoler aux volontés de son père et de sa mère, elle n'avait pu s'empêcher de se souvenir qu'elle immolerait du même coup quelqu'un d'autre,

et elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas accepter d'accomplir cette immolation sans avoir jeté vers ce quelqu'un, sous une autre forme, le cri de la vraie Iphigénie :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait...

Cela ne s'était pas formulé dans sa pensée avec la netteté d'un projet. Non. Elle avait seulement, pendant que sa mère lui parlait, senti une place de son cœur, — celle où grandissait, où fleurissait le songe de la vie avec Charles, — se remuer et saigner. Elle ne réalisa la complète vérité du martyre auquel l'amour filial allait la condamner, qu'une fois retirée seule dans sa chambre, en attendant, — par une cruelle ironie du hasard, ce mardi était le « jour » de Mme Le Prieux, — qu'elle s'habillât pour aider sa mère à recevoir les comparses de cette basse comédie mondaine, où elle allait jouer, elle, un rôle de larmes et de sang !

Cette petite chambre, la jeune fille s'y assit, après en avoir fermé la porte à double tour, et elle commença, en effet, de pleurer, en la regardant, de lourdes, de longues larmes qui lui coulaient sur les joues, sans une parole, sans une plainte. Elle disait adieu ainsi à la Reine, peu heureuse, mais encore soutenue par l'espérance, qui, depuis des années, vivait ses meilleures heures, celles qu'elle pouvait conquérir sur le monde, entre les quatre murs de cette étroite cellule, où elle retrouvait le symbole de la contradiction sur laquelle posait sa vie. C'était une chambre décorée par une personne et habitée par une autre. Mme Le Prieux, dès la première enfance de sa fille, avait voulu la dresser au luxe comme d'autres mères dressent la leur à l'économie. Cette apparente aberration avait une logique : bien résolue, dès lors, à se choisir un gendre riche, elle avait comme préparé Reine aux cent mille francs de rente qu'elle lui voyait par avance, et cette chambre à coucher de jeune fille racontait cet étrange roman maternel, par les tentures de ses murs en mousselines roses

plissées sur un fond de soie pâle à raies bleues, par ses rideaux d'une petite soie pareille, par ses meubles laqués de blanc et habillés de la même soie, par les colifichets d'argent ciselé qui miroitaient sur la table de toilette. Ce n'était pas la mère, c'était Reine qui avait choisi les photographies partout éparses et qui disaient, elles, non plus la passion de luxe, mais la piété familiale, mais le goût des amitiés humbles. Ces portraits n'étaient pas ceux des amies élégantes et riches que lui imposait sa mère, c'étaient ceux de ses grands-parents de Chevagnes, qu'elle n'avait jamais connus; celui de son père à ses débuts; celui de cette mère elle-même avant l'époque des triomphes mondains, et dans une robe encore toute simple; c'étaient, sur une seule carte, les photographies des cousins Huguenin, le père et la mère de Charles, à la porte de leur *mas*, — et Charles lui-même apparaissant dans un coin de groupe. Il y avait aussi, dans ce musée des affections de Reine, un portrait de la peu aristocratique Fanny Perrin, — et, en revanche, pas un objet de cotillon, pas un de ces rappels de fête, coutumiers à son âge. Dans l'angle de la fenêtre, un vieux petit bureau auvergnat en noyer ancien, que Mme Le Prieux avait conservé à titre de bibelot, avec la chaise afférente, avait jadis appartenu à l'écrivain enfant. Sur les deux rangées qui dominaient sa tablette se voyaient les quelques livres préférés par Reine : les trois volumes de son père, naturellement, et, à côté, présents de ce père qui s'était complu à cultiver chez sa fille des coins d'une sensibilité analogue à la sienne : les tragédies de Racine parmi les classiques, et, parmi les modernes, la *Marie* de Brizeux, les *Stances et Poèmes* et les *Épreuves* de Sully-Prudhomme, les *Dernières Paroles* d'Antony Deschamps. Quelques ouvrages de piété complétaient le rayon d'en haut, et au-dessous se voyaient de mystérieux volumes, un peu hauts, avec des dates imprimées simplement sur leur dos. Ils contenaient, découpés et collés sur des feuilles reliées ensuite année par année, ceux des articles du journaliste que la naïve idolâtrie de Reine lui avait fait admirer particulièrement,... Parmi toutes ces

pauvres choses : vieilles photographies passées, vieux meubles provinciaux, livres aimés, chez elle enfin, combien l'enfant sacrifiée se retrouvait vraiment misérable et abandonnée ! Dans quel inexprimable abîme de détresse elle avait tout d'un coup roulé, avec cette instantanéité dans la soumission qui venait du point où sa mère avait su la toucher ! Seule avec elle-même, comme elle se sentit de nouveau dominée par un devoir qu'elle était incapable de seulement discuter ! Quand le principe constant de ses émotions avait été, depuis des années, une pitié chaque jour plus endolorie pour l'esclavage sous lequel étouffait son père, comment eût-elle pu entrevoir une chance de soulager cet esclavage, et la repousser ? Et c'était mieux qu'une chance, c'était une certitude. Tandis que sa mère lui parlait, le chiffre des dettes, qui lui était ainsi révélé, s'était, immédiatement, traduit, dans sa pensée, par la quantité de besogne que le journaliste devrait entreprendre pour les payer. Elle avait si souvent fait de ces traductions mentales, quand sa mère l'emmenait chez sa couturière ou chez la modiste, et débattait devant elle la commande d'une robe ou d'un chapeau, dont il eût été si facile de se passer. Qu'était cette dépense, qui lui avait toujours été un petit remords, et le travail correspondant, en comparaison des quarante mille francs avoués par Mme Le Prieux, et du nombre effrayant de pages qu'il faudrait noircir pour les gagner ? Reine supprimait de nouveau ces pages dans la solitude de sa chambre, et elle en demeurait d'autant plus écrasée qu'elle connaissait bien la probité scrupuleuse de son père. Elle savait que du jour où il apprendrait la vérité, il n'aurait plus de repos, avant d'avoir vu le dernier timbre de quittance posé sur la dernière facture. Et il dépendait d'elle que cet arriéré se liquidât comme mécaniquement !... Ou aurait-elle trouvé la force d'hésiter, fût-ce une minute ? Aux irréfutables raisonnements que lui avait faits sa mère, et qui lui montraient, dans l'opulence de son futur ménage, un soulagement quasi quotidien pour ses parents, que répondre ? Rien, sinon que son cœur l'entraînait d'un autre côté. Toute

la question était donc posée entre son bonheur à elle et leur bonheur à eux, et, quand une âme généreuse de vingt ans aperçoit un pareil dilemme, elle l'a d'avance résolu. Mais, renoncer au bonheur, ce n'est pas perdre le droit de pleurer, de se pleurer, et ce sont ces larmes de suicide qui mouillaient le visage de Reine, dans la virginale cellule où elle avait eu pour compagnes de sa solitude, tant de naïves, de si douces imaginations d'avenir, et où elle s'était réfugiée, non pas pour discuter avec elle-même, mais pour souffrir... Et elle pleura, pleura silencieusement, — combien de temps, elle n'aurait su le dire, jusqu'au moment où une idée se présenta devant son esprit, qui la fit se dresser toute droite. Ses petites mains fines essuyèrent ses larmes, elle releva sa tête d'un geste de résolution et elle dit à voix haute :

— « Si je n'ai pas plus de courage pour moi, comment en donnerai-je à Charles?... »

La vaillante fille allait complètement cesser de penser à elle. Plaindre les autres était l'instinct naturel de cette sensibilité charmante qui, trop jeune, s'était développée par la pitié, en devinant, en partageant les silencieuses et secrètes tristesses de la destinée de son père. Déjà elle ne s'inquiétait plus que de Charles. Elle s'en savait si vraiment aimée ! Elle l'aimait elle-même avec une telle tendresse qui n'était que dévouement ! Comme il souffrirait de la savoir devenue Mme Faucherot et sans avoir, pour supporter cette douleur, les impérieuses raisons de devoir filial qui la soutiendraient, elle, qui la soutenaient dès cette première heure ! Elle prit la photographie où il était représenté derrière son père et sa mère, dans un angle du cadre. Quoique cette épreuve d'amateur, faite par elle-même lors de son voyage en Provence, ne fût pas très nette, et que le jeune homme se perdit dans les ombres du second plan, sa silhouette était bien reconnaissable, ses cheveux, son regard, son sourire, et un certain port de tête un peu sur le côté qui lui était familier. Dans une hallucination, aussitôt évanouie qu'apparue, Reine le vit ainsi, tel qu'il serait, retiré auprès des siens, et se dévorant le

cœur de mélancolie, pendant qu'elle serait la femme d'un autre — et de quel autre ! Cette évocation lui fut si dure qu'elle reposa le portrait, et elle se mit à marcher dans la prison de cette étroite chambre, tournant et retournant l'unique pensée où allaient s'absorber les forces vives de son être :

— « Comment lui annoncer l'affreuse nouvelle, et que lui dire?... »

Oui, que lui dire ? Et cependant, il *fallait* qu'elle lui parlât, et elle-même. Reine était trop intimement, trop strictement loyale pour ne pas le comprendre : du moment qu'elle acceptait l'idée d'épouser un autre homme, après la conversation qu'ils avaient eue ensemble, elle devait à Charles une explication, et elle la lui devait immédiate. Ne l'avait-elle pas autorisé à faire faire par Mme Huguenin une démarche dont l'idée augmentait à présent sa détresse ? Trop absolument confiante dans sa propre mère pour imaginer que celle-ci eût pu recevoir la lettre de la mère de Charles et la lui cacher, elle tremblait, maintenant, que cette lettre ne fût en route, — après l'avoir tant désiré. Si seulement Mme Huguenin avait hésité, si la lettre n'était pas partie, s'il était temps encore d'empêcher qu'elle ne fût écrite, et d'épargner cette humiliation aux parents de celui qu'elle aimait ?... Pour cela, il *fallait* parler, et tout de suite. Reine en revenait toujours là. Parler, mais comment ? Cet entretien où elle verrait son ami souffrir, et souffrir par elle, lui apparaissait comme inévitable et comme impossible. Quel prétexte trouver, pour justifier un retour sur la parole donnée, qu'elle-même, avec la belle rigidité de conscience sentimentale de la vingtième année, eût qualifié de monstrueux, si elle l'avait su d'une amie, — sans en connaître le motif réel. Ce motif réel, il *fallait* à tout prix qu'il restât ignoré de tous, et surtout de Charles. Quand une promesse solennelle ne le lui eût pas interdit, toutes ses piétés familiales, toutes ses pudeurs d'âme aussi se révoltaient à la pensée d'initier celui qu'elle aimait, à ce douloureux secret de sa famille, au martyre caché

de son père, aux façons de sentir de sa mère. Reine continuait de ne pas les juger, ces façons de sentir de Mme Le Prieux, même à cette heure, mais elle n'avait aucun doute sur le jugement qu'en porterait Charles... Mon Dieu ! Si elle ne lui confessait pas cela, — et elle eût préféré mourir, — comment lui expliquer sa conduite sans qu'il la jugeât, elle aussi, bien sévèrement ? Que lui dire ?... Qu'elle avait réfléchi et qu'elle ne l'aimait plus ? Après leur entretien du bal, si récent, et où elle s'était si simplement ouverte, il ne la croirait pas. Et puis, quelque chose en elle protestait contre cette calomnie de son propre cœur. Les êtres jeunes n'ont le respect scrupuleux de leurs émotions que parce qu'ils en ont aussi l'orgueil. Et cet orgueil trop légitime, ce besoin de se montrer dans la vérité de ses sentiments profonds, sans en révéler l'inavouable principe, finit, après une longue et douloureuse méditation, par inspirer à la romanesque enfant le plus naïf et le plus audacieux des projets, le moins raisonnable et le plus touchant : oui, elle verrait son cousin le plus tôt possible, et elle le verrait seule. Elle s'adresserait, dans cette entrevue, à son estime, à sa foi en elle, à son amour. Elle lui demanderait de la croire, de croire qu'elle ne lui avait pas menti, qu'elle n'avait pas changé, qu'elle ne changerait jamais dans son affection pour lui ; — et elle lui déclarerait en même temps qu'ils devaient renoncer à leur rêve de mariage pour une raison qu'elle ne pouvait pas lui dire, insurmontable, sacrée. Elle le supplierait, s'il l'aimait, de ne pas chercher à la savoir. Elle ferait appel à sa foi en elle. Il comprendrait la souffrance de cet appel, sa sincérité. Elle l'eût bien compris, elle, s'il le lui eût adressé. Leurs mystérieuses fiançailles seraient rompues. Ce serait pour tous deux un instant horrible. Du moins elle quitterait Charles, bien sûre qu'il ne la méconnaîtrait pas.

Une femme qui aime, fût-elle aussi naïve, aussi étrangère à tout esprit d'intrigue que l'était l'innocente et pure jeune enfant, est toujours un peu tentée de s'excuser des moyens qu'elle emploie pour servir cet amour, même s'ils sont aussi tortueux que les mensonges des Agnès et des Rosines de la

comédie. Reine n'était ni une Agnès, ni une Rosine. C'était une de ces loyales filles de la vieille bourgeoisie française, toute finesse, mais toute vérité. Il y avait en elle une horreur innée du mensonge qui la fit, au moment de réaliser son plan, hésiter devant une des nécessités de l'exécution, qui paraîtra puérile aux émancipées du féminisme contemporain. Voici le détail de cette hésitation : causer avec son cousin seule à seul était impossible à la maison. Il n'aurait lui-même jamais demandé à être reçu par Reine en l'absence de Mme Le Prieux. Rien qu'à la pensée qu'il viendrait peut-être à leur « jour », et qu'il faudrait le voir, observée par sa mère, sans lui parler en toute franchise, la jeune fille se sentait défaillir. Le temps passait cependant. Justement, le lendemain matin, elle devait, accompagnée par la fidèle Fanny Perrin, aller à un des cours à la mode que son éducation élégante la contraignait de suivre, rue Royale. Il lui arrivait souvent, lorsqu'il faisait beau, de se promener un peu à la sortie, avec son chaperon, avant de rentrer. Sa première idée fut de donner un rendez-vous à Charles aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, pour le lendemain matin. Ils se rencontreraient, comme par hasard, et feraient quelques pas ensemble. Cela aussi était arrivé plusieurs fois. C'était un moyen très simple et très sûr. Reine alla jusqu'à sa table, et prit une petite dépêche bleue, puis, au moment de tremper sa plume dans l'encre, elle s'arrêta. Une autre pensée venait de se présenter à elle : ce n'étaient ni cette lettre à écrire, ni ce rendez-vous à fixer qui l'effrayaient soudain. A maintes reprises, Mme Le Prieux l'avait chargée de prévenir son cousin par des billets, pour un déplacement d'invitation, pour une place dans leur loge au théâtre, et, d'autre part, elle avait le droit de se dire qu'en provoquant ce tête-à-tête, elle n'obéissait qu'aux motifs les plus élevés. Ce n'était pas non plus d'agir à l'insu de sa mère qui la troublait ainsi. L'espèce d'équité intérieure, avec laquelle les consciences à courageux parti pris se jugent elles-mêmes, lui faisait établir comme une comparaison entre ce manque de confiance et le sacrifice à quoi elle s'était décidée

pour cette mère. Non. L'image qui, à ce premier moment, l'empêchait d'écrire son généreux et imprudent billet, c'était celle de Mlle Perrin, de cette bonne créature, qu'elle savait si scrupuleuse, si attachée à son devoir. Elle savait aussi que Fanny avait en elle la foi la plus aveugle, que jamais un doute ne s'élèverait dans son esprit sur le hasard de cette rencontre avec Charles, ni aucune objection, si Reine la laissait un peu derrière elle pour parler à son cousin, sans même lui donner d'explication. D'abuser cette humble et discrète amie fut intolérable à la jeune fille... Et puis... Et puis, l'amour fut le plus fort, et, pour la première et dernière fois de sa vie, la délicate Reine s'abandonna au plus véniel, d'ailleurs, au plus excusable des compromis de conscience. Elle se dit qu'elle déclarerait à Fanny Perrin, en lui proposant d'aller aux Tuileries, le rendez-vous à Charles. Si la vieille demoiselle n'y consentait pas, Reine y renoncerait. Elle serait toujours à temps d'inventer autre chose. Si elle avait voulu être tout à fait sincère avec elle-même, elle se serait avoué qu'elle ne courait pas beaucoup de chances d'être exposée à ce nouvel effort d'imagination. Elle était trop certaine que Fanny, qui l'adorait, ne trouverait jamais la force de lui dire non. Pourtant cette réserve mentale lui rendit possible de reprendre sa plume et d'écrire enfin ce billet :

« *Mon cousin,*

« *Je vous prie de vous trouver demain matin, mercredi, entre dix heures et demie et onze heures, sur la terrasse des Tuileries qui donne du côté de la Seine, auprès de l'Orangerie. Si vous ne m'avez pas vue arriver à onze heures, c'est qu'un obstacle m'aura seul empêchée d'être là. Vous comprendrez, quand je vous aurai parlé, quel puissant motif a inspiré cette démarche à votre dévouée cousine.*

« *Reine LE PRIEUX.* »

Quand elle eut mis l'adresse à cette carte-télégramme : *M. Charles Huguenin, 54, rue d'Assas*, elle voulut relire ces lignes si froides, quoique tracées d'une main si brûlante, et elle ajouta ce *post scriptum*, qu'elle souligna : « *Je vous demande aussi de ne pas venir aujourd'hui rue du Général-Foy...* » Ensuite, ayant fermé la petite feuille bleue, elle alla elle-même la remettre au domestique qui disposait le couvert pour le déjeuner, en lui donnant l'ordre de porter cette dépêche aussitôt. Elle était bien un peu pâle, en accomplissant cette action, pour elle si exorbitante, si en dehors de ce qu'elle avait jamais ou fait ou pensé à faire. Mais comme elle l'accomplissait ouvertement, franchement, sans se cacher, au risque d'être surprise par son père ou par sa mère, elle se disait qu'elle courait un danger pour l'honneur de son sentiment. C'en était assez pour qu'elle n'eût ni honte, ni peur.

Il fallait attendre maintenant, et le calme que la volonté d'agir avait rendu à Reine allait s'user minute à minute, seconde à seconde, durant ces vingt-quatre heures qui la séparaient de cette conversation avec son cousin. Elle dut d'abord, à la table du déjeuner, subir les regards de sa mère et de son père — celle-ci triomphante et reconnaissante, celui-ci (et cette attitude ne pouvait qu'accroître le malaise de la jeune fille), comme attendri, étonné, interrogateur... Heureusement, il s'en alla presque aussitôt, appelé au dehors par le devoir d'une répétition générale. — « La quatrième de la semaine... » gémit-il, en prenant congé de sa femme et de sa fille. Mme Le Prieux disparut, elle aussi, de son côté, pour se préparer à son « Jour », à ce « Mardi » auquel avaient été subordonnées et son existence et celle de son mari, et celle de Reine. Cette corvée hebdomadaire n'avait jamais été agréable à la jeune fille. Elle l'acceptait d'habitude avec la bonne humeur de son âge. Elle avait même du remords, étant pieuse, à trouver parfois pénible cette croix si légère. Cette après-midi, le défilé des visites devait lui être et lui fut physiquement presque intolérable : « Charles a-t-il reçu la

dépêche? Oui, s'il est chez lui... Mon Dieu! Pourvu qu'il ne vienne pas aujourd'hui!... S'il l'a reçue, que pense-il de moi? Pourvu qu'il ne me juge pas mal!... Il doit deviner qu'il s'agit de quelque chose de grave? Pourvu qu'il ne se tourmente pas trop!... J'aurais dû lui expliquer. Je ne pouvais pas, en écrivant... Je ne sais pas si je pourrai, même en parlant... » Telles étaient les phrases qui se prononçaient en elle, tandis qu'elle exécutait avec son soin habituel les menues besognes qui lui étaient réparties, avant les trois heures réglementaires où les deux salons commençaient de se remplir. Elle regardait aux fleurs des vases et aux plantes vertes, aux bibelots dans les vitrines et au feu de la cheminée. Elle surveillait la salle à manger où l'on disposait le goûter. Mme Le Prieux avait imaginé, pour agrandir son appartement de réception, de faire coulisser les portes de cette dernière pièce, qui, ouverte, prolongeait ainsi le grand salon. Ces soins, par trop matériels, n'étaient pas pour faire taire la petite voix intérieure qui rappelait à la jeune fille la toute voisine approche du redoutable entretien, et pas davantage les propos qu'il lui fallut écouter, quand affluèrent les visiteurs et visiteuses habituels...

C'était pourtant un échantillon assez curieux du Paris contemporain que ce « jour » de la femme d'un simple journaliste, et l'aspect des trois pièces, vers six heures, prouvait que si Mme Le Prieux n'avait pas l'intelligence des sensibilités, elle avait au suprême degré l'instinct social, ce don particulier et indéfinissable de la relation. Ce succès était dû, comme tous les succès, à une vision juste des causes. Les événements qui avaient suivi la ruine et le suicide de son père avaient révélé à la Méridionale cette première et fondamentale vérité : que le monde ne donne rien pour rien, et elle avait su comprendre ce que la situation de son mari lui permettait de donner, en effet, à ce monde, dont elle avait la folie. — Elle avait aussi discerné cette autre vérité qu'à Paris et de nos jours, il y a, non pas un monde, mais vingt, mais trente mondes, et que les ménages comme le sien, sans appui

de famille et sans passé, doivent se résigner à une position un peu excentrique, ne se pousser à fond dans aucune coterie, et se faire leur cercle à eux, en touchant à tous ces mondes, sans essayer d'être absolument d'un seul. — Elle avait reconnu, enfin, cette troisième vérité, qu'il en est des relations comme de la monnaie. Avoir un louis, c'est avoir vingt pièces d'un franc; avoir cent francs, c'est avoir cinq louis. Il y a ainsi des relations maîtresses, si l'on peut dire, qui vous en donnent du coup dix, vingt autres, et des relations secondaires, qui ne vous donnent qu'elles-mêmes... La mise en jeu de ces axiomes pratiques était reconnaissable rien qu'à la composition de ce salon, par ce « Mardi », qui semblait à Reine, cette fois-ci, ne devoir jamais finir. Pourquoi la femme du journaliste avait-elle, assises sur un des canapés, la duchesse douairière de Contay et sa fille, la jeune et jolie comtesse de Bec-Crespin, sinon parce qu'elle avait trouvé le moyen, en vertu du premier de ces trois principes, de mettre au service des « œuvres » de la vieille duchesse, cette missionnée de charité, l'influence d'Hector dans les théâtres et dans la presse? Donnant, donnant... Pourquoi, par ce même « Mardi », avait-elle chez elle, causant avec ces deux représentantes de la plus pure aristocratie, Mme Jacques Molan, la femme du célèbre romancier, et Mme Maxime Fauriel, la femme du non moins célèbre pastelliste? C'est qu'en vertu du second principe, elle n'avait jamais commis la faute de rompre avec un milieu qu'au fond d'elle-même elle qualifiait de bohémien. Elle s'était efforcée de rendre sa maison amusante, en faisant de cette maison un rendez-vous où les personnes d'une société plus restreinte rencontrassent, sur un terrain neutre, la fleur des artistes et des gens de lettres... Pourquoi, toujours par ce même « Mardi », la comtesse Abel Mosé et sa cousine la baronne Andermatt étaient-elles là, elles qui ont chacune à peu près autant de millions que le laborieux Hector écrit d'articles par an? C'est que les deux belles Juives savent un gré particulier au journaliste d'avoir, dès le début de la campagne antisémitique, pris cette position de libéralisme

modéré qu'il continue de tenir, et de l'avoir prise avec un désintéressement trop exceptionnel. On devine sur les conseils de qui... Et voyez le flair de l'élève du vieux Crucé : Mmes de Contay et de Bec-Crespin, c'est plus de dix relations dans la meilleure compagnie ; — comme Mme Molan et Mme Fauriel, c'est un pied gardé dans les deux endroits où défile le jeune Paris littéraire ; — comme la comtesse Mosé et la baronne Andermatt, c'est des invitations assurées dans le haut Israël. Quoi d'étonnant qu'une maison où fréquentent ces têtes de ligne ne désemplisse pas, et qu'il y défile, comme par ce Mardi, quarante personnes, hommes et femmes ? Et n'est-il pas bien légitime que la créatrice de ce « salon » regarde, avec orgueil, à la clarté des lampes électriques, les visages frais ou fanés sourire sous les chapeaux ? Elle sait également, et ce qu'il faut dire à chacune de ses visiteuses pour amener ce sourire, — et ce que coûte le chapeau. Elle sait ce que valent les toilettes, — et la manière de prendre chacune de ces vanités parées. Il y a une chose pourtant qu'elle ne sait pas, c'est combien Reine est fatiguée de verser des tasses de thé ou de chocolat et d'offrir des gâteaux à ces indifférentes et indifférents, combien elle est excédée de ces discours qu'elle sait par cœur. Qu'elle en a assez, par exemple, d'entendre la duchesse exposer ses plans pour une fête de charité, la cinq centième qu'elle organise ! C'est une énorme femme, à mine de vendeuse aux halles, très rouge et très hautaine, qui garde un très grand air avec une figure épaisse et qui parle haut, en coupant ses phrases d'un « pas plus » inexplicable chez elle, sinon parce qu'elle a trop quêté :

— « Cette fois, c'est le palais de l'Industrie qu'il nous faudrait et pour deux jours. Pas plus... A vingt francs l'entrée, et cinq francs chaque visite à un des compartiments. Pas plus... Il y aurait vingt de ces compartiments, pas plus... Et dans chacun, pendant une demi-heure, durant ces deux jours, tous les hommes célèbres de Paris viendraient travailler sous les yeux du public, comme ils travaillent dans leur chambre ou dans leur atelier. Pas plus... Vous comprenez ? A huit

heures par jour, cela nous ferait trente-deux demi-heures pour les deux jours. Nous demanderions aux trente plus célèbres écrivains... Pour les pauvres ils ne refuseraient pas... Oui, nous leur demanderions de s'asseoir trente petites minutes à une table, — pas plus, — et d'écrire ce qu'ils voudraient, aux musiciens de jouer ce qu'ils voudraient, aux peintres de dessiner ce qu'ils voudraient. Les trente avocats les plus célèbres parleraient sur ce qu'ils voudraient, une demi-heure, — pas plus, — ou bien rédigeraient un plaidoyer. Les médecins amèneraient leurs élèves et feraient une conférence, sur ce qu'ils voudraient... Si nous mettions cela en mai, à l'époque des étrangers, nous aurions dix mille entrées. Pas plus. Cela ferait deux cent mille francs pour nos petites poitrinaires, et, à chaque entrée, correspondrait une visite à quatre au moins des compartiments, soit encore deux cent mille francs. Pas plus... Demandez donc à M. Le Prieux ce qu'il pense de mon idée?... »

Oui, comme Reine est fatiguée, de devoir, encore aujourd'hui, prêter une apparence d'attention à un des fantastiques projets où se dépense l'activité de la Grande Dame, tandis que sa mère sourit à des phrases derrière lesquelles la jeune fille, elle, avec sa susceptibilité de sensitive, discerne cette ingénue et blessante conception que les femmes trop haut placées se font aisément des artistes célèbres. — Elles y voient des bêtes curieuses à montrer. — De même, d'autres phrases intéressent prodigieusement la mère, à en juger par les approbations dont elle les ponctue, qui paraissent presque froissantes à la susceptible Reine. Ce sont celles que les deux cousines, Mme Abel Mosé et Mme Andermatt, échangent, non moins ingénument que la duchesse tout à l'heure, sans se douter, — car elles sont bonnes et généreuses, — de l'ironie que représente dans ce milieu, où l'élégance est un tour de force, la naïveté de leurs allusions à certains chiffres de dépenses :

— « Oui, » disait Mme Andermatt, après avoir raconté les détails d'une séparation à l'amiable dans un ménage qui la

touchait de près : « Salomon, » c'était son mari, « est arrivé à prouver à Saki, » c'était le mari de la femme séparée, « qu'il devait se conduire comme un *gentleman*. Ils ont beau ne pas s'entendre, il n'a rien de grave à reprocher à Esther. Elle est la mère de ses deux fils... Il se doit à lui-même qu'elle vive décemment... Saki est convenu de tout cela, et savez-vous combien il lui fait?... »

— « Riche comme il est, » souligna Mme Mosé, « car il a au moins cinquante millions... »

— « Hé bien ! » continua Mme Andermatt, « soixante mille francs de rente, cinq mille francs par mois... Ce qu'elle dépensait chez sa lingère... Comment va-t-elle vivre?... »

Oui, comment la jeune baronne Esther Wismar va-t-elle vivre ? C'est ce que se demandent, visiblement apitoyées, avec le plus impayable sérieux, les cinq personnes qui écoutent cette révélation du peu de gentilhomme de Saki Wismar, le grand banquier. Reine trouverait cette pitié doucement comique, si l'une de ces cinq personnes n'était pas la femme de son père, et si elle ne savait pas ce qu'elle sait sur leur propre budget... Elle n'a pas le temps de s'abandonner à cette impression pénible, car elle vient d'entendre Mme Molan, près de qui elle s'approche pour lui demander si elle veut une seconde tasse de thé, dire à son intime amie, Mme Fauriel :

— « Tiens, Laurence, voilà Snobinette qui arrive, et la duchesse qui s'en va avec la comtesse!... Tableau... »

— « Marie, Marie, tu vas te faire gronder par Reine, » répond Mme Fauriel. « Elle a un faible pour Mme Faucherot... »

C'est la mère d'Edgard qui vient, en effet, d'entrer, et, comme pour justifier aussitôt la petite raillerie de la fine Laurence Fauriel, elle se fraie passage, à travers les groupes dont le bavardage emplit de son bruit les deux pièces, pour parvenir jusqu'à Reine. Elle l'embrasse, et la pauvre fille se sent comme glacée sous ce baiser. Elle a trop de finesse elle-même pour ne pas se rendre compte que Mme Fauriel est très contrariée qu'elle ait entendu la peu spirituelle épi-

gramme de son amie. Pourquoi, sinon que le projet de son mariage avec Edgard est déjà connu et commenté? Et puis, la mère d'Edgard a dans sa soudaine tendresse pour elle une espèce de prise de possession, et cette idée fait courir dans ses veines le frisson d'une gazelle sous la griffe d'une lionne, — si toutefois une telle comparaison est permise, à propos d'une personne aussi peu léonine que l'ancienne vendeuse de la maison « *Hardy-Faucherot, Soie et Velours* ». La commerçante six fois millionnaire est une petite femme de quarante-cinq ans, restée très mince, d'aspect encore jeune. Elle possède, si vous la détaillez, toutes sortes de traits qui devraient faire d'elle une femme distinguée : des pieds petits, des mains maigres, une tournure fine, un visage régulier, de grands yeux bruns encadrés de sourcils bien dessinés, des dents blanches et bien rangées. Elle est habillée à la dernière mode, et le renard bleu qu'elle porte ne déparerait pas le cou d'une princesse de sang. Avec cela, — expliquez ce mystère, — il y a, comme répandu sur tout son être, un caractère absolument, irrémédiablement commun. Elle est, si l'on peut dire, l'inverse exact de la duchesse, de tant d'allure avec tout ce qui devrait lui donner un aspect vulgaire : teint, corpulence, toilette. Durant la seconde qu'a duré leur rencontre sur le pas de la porte, on aurait pu saisir ce contraste de conditions extérieures, rien qu'en comparant la taille difforme de Mme de Contay et la taille mince de Mme Faucherot, l'admirable fourrure de celle-ci et les vieilles zibelines passées et jaunies de celle-là. Pourtant, même ainsi aperçues, n'importe qui aurait reconnu qui était la duchesse et qui était la bourgeoise. A quel signe? A l'aisance de la première et à la raideur de la seconde? à l'espèce de bonhomie imposante, à la certitude gaie de l'une et à l'arrogance trop soulignée de l'autre? Qui définira jamais cet ensemble de riens qui se résume dans ce mot de « race »? Ces riens ne sont sans doute que la transparence de secrets et incontrôlables éléments cachés au fond de notre être le plus intime, qui nous interdisent ou nous commandent

certaines façons de penser. Celle que Mme Molan appelle du trop joli surnom de « Snobinette », en donne une preuve de plus en disant à Reine, après cette première effusion :

— « Est-ce que ce n'est pas la duchesse de Contay qui sort d'ici?... Et moi qui veux tant faire sa connaissance!... Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue?... Voilà ma guigne. Je l'ai manquée à cause d'un embarras de voitures. Imaginez-vous. J'ai dit à mon cocher de prendre par les petites rues.... Il n'y a rien d'ennuyeux au fond comme une paire de chevaux de dix mille francs. On a toujours peur pour eux... Oh! vous avez bien raison, ces dames et vous, de n'avoir que de bons petits locatis... On fait de la route, au moins... »

Et la mère d'Edgard continue, sans s'apercevoir du pli de moquerie que sa sottise de parvenue met aux lèvres des deux fûtées Parisiennes à qui elle parle, ni de la mélancolie que cette même sottise met dans les prunelles de celle qu'elle a choisie pour sa future belle-fille, et qui essaie de l'interrompre en lui disant :

— « Du thé ou du chocolat?... Il faut boire quelque chose de chaud par ce temps froid?... »

— « Qu'a pris la duchesse? » demande Mme Faucherot, et, sur la réponse de Reine : « Je prendrai du thé, comme elle... Dites-moi, est-ce qu'elle vient souvent vous voir?... Ah! si j'avais su!... Et moi qui étais si contente d'avoir acheté ces chevaux à Mme de Candale!... Car, vous savez, ce sont les siens. Elle les avait mis en vente au *Tattersall*. J'ai voulu les avoir à n'importe quel prix... Et voilà ce qu'ils me font manquer!... »

VI

CHARLES HUGUENIN

C'est un des poètes dont Hector Le Prieux avait fait aimer les vers à sa fille, le sensitif et subtil Sully-Prudhomme, qui

a écrit cette ligne, d'une signification si forte sous la simplicité des mots :

« ... *Et les heures arrivent toutes...* »

formule profonde où tient la double douleur de l'attente : celle de la durée du temps et celle de sa rapidité. Reine avait connu le premier de ces supplices, tandis qu'elle subissait la longueur du « mardi » de sa mère et de la corvée qui suivit. Elle avait dû, avec Mme Le Prieux, dîner en ville et paraître dans deux soirées. Une fois rentrée, et libre enfin de rester seule avec elle-même, elle commença de connaître l'autre souffrance, celle de sentir si courts, si comptés, les instants qui la séparaient du rendez-vous fixé à Charles. Encore douze fois, onze fois, dix fois, neuf fois soixante minutes, il serait onze heures du matin, et elle se trouverait en face de son cousin. Que lui dirait-elle ? Couchée dans son petit lit, la lumière éteinte, elle écoutait le battement de la pendule remplir la chambre de cette sonorité implacable qui est comme le pas invincible du Temps, et elle s'efforçait de prononcer en pensée les phrases qu'elle prononcerait demain de vive voix dans ce pénible rendez-vous. Plus elle en cherchait les termes, plus elle se trouvait impuissante à y mettre ce qu'elle voulait y mettre : — tout son amour, et c'était un adieu, — toute sa fidélité, et c'était une rupture, — toute sa peine, et son devoir absolu était de cacher son sacrifice ! Elle s'endormit, très tard, après avoir beaucoup prié, d'un sommeil fiévreux d'où elle se réveilla plus calme. La nécessité de petites occupations, en tendant ses nerfs, lui redonna, comme il arrive, momentanément, un peu de ton. Elle voulait jeter son coup d'œil du matin sur le cabinet de travail de son père, assez tôt et assez vite pour ne pas se rencontrer avec lui. Elle tremblait, s'il lui parlait, de n'être pas maîtresse d'elle-même et de se trahir, avant que l'irréparable ne fût accompli. Elle s'arrangea pour passer, en effet, sa revue quotidienne si rapidement que Le Prieux ne la trouva pas, quand il vint s'asseoir à son bureau, un peu avant l'heure accoutumée. Oh ! les malentendus des

cœurs entre[■] un père et son enfant, alors que tous deux n'ont l'un pour l'autre que respect, que dévouement, qu'adoration ! L'écrivain s'était hâté d'arriver dans son cabinet, avec l'espoir de surprendre sa fille, comme si souvent, et de provoquer entre eux, sans en avoir l'air, une explication sur ce mariage Faucherot, qui continuait de le troubler. L'ascendant souverain que sa femme exerçait sur lui l'avait empêché, la veille, de prendre Reine à part pour l'interroger. Il avait compté que la jeune fille aurait elle-même le désir de ce tête-à-tête, et ce lui fut une vraie déception, lorsqu'il entra dans son atelier de copie et qu'il vit la table si bien rangée, son papier préparé, ses plumes disposées, le feu qui brûlait clair, et la douce fée déjà envolée, qui avait présidé à ce rangement.

— « Elle n'a pas voulu que nous causions de ce mariage. » songea-t-il. « Pourquoi ? »

Pendant que le père se posait cette question sans y répondre, et sans oser non plus aller dans la chambre de sa fille, par déférence pour ce qu'il croyait être son désir, Reine se disait :

— « Il travaille tranquillement. Il est content... S'il savait à quel prix?... Qu'il ne le sache jamais !... »

Certes elle était très sincère en se parlant de la sorte. Cette idée de l'inconscience paternelle lui était pourtant si pénible qu'elle éprouva une sensation d'extraordinaire soulagement, — sa première sensation douce depuis le funeste entretien du matin précédent, — à voir apparaître, vers les neuf heures et demie, le visage si laid, mais si dévoué, de Fanny Perrin. La vieille demoiselle était une personne épaisse et courte, avec une tête beaucoup trop grosse. Ses lèvres fortes, son nez écrasé, lui donnaient une physionomie bougonne de dogue que corrigeaient deux yeux clairs d'une fraîcheur, d'une suavité presque délicieuse dans cette face mafflue. Le coloris fané du teint, jauni par l'habitude de la mauvaise nourriture, était rendu plus flétri encore par la nuance décolorée des che-

veux, restés blonds, mais d'un blond passé, comme lavé. Avec cela, Fanny qui, depuis des années, ne mettait que les robes déjà portées par quelque protectrice plus riche, avait toujours les toilettes, à la fois voyantes et caricaturales, des parentes pauvres. L'étoffe en était tout ensemble somptueuse et défraîchie, la coupe recherchée et démodée, l'ajustage compliqué et insuffisant. Il en était de même pour les chapeaux et pour les chaussures. Comme elle avait de l'humour, il lui arrivait de dire : « Je n'aurai vraiment de neuf et de fait pour moi que mon cercueil!... » La misère d'une telle existence réside moins dans les privations que dans les cadeaux. L'insolence avec laquelle on oblige la plupart du temps ces demi-parasites les contraint si souvent d'être ingrats qu'ils éprouvent une reconnaissance infinie pour le bienfaiteur délicat auquel ils peuvent dire un véritable « merci », non pas seulement des lèvres, mais du cœur. C'était le secret de l'affection exaltée que la pauvre Mlle Perrin avait vouée à Reine. Quoiqu'elle ne lui fût de rien par le sang, cette affection lui donnait, pour les choses qui intéressaient la jeune fille, ce pouvoir de double vue, privilège des mères très tendres. Elle en fournit une nouvelle et touchante preuve, ce matin-là. Elle n'eut pas plus tôt constaté la pâleur de sa petite amie et ses yeux lassés, qu'au lieu de la questionner sur sa santé, elle lui demanda :

— « Qu'avez-vous, Reine ? Il se passe quelque chose de grave, de très grave. Ne me dites pas le contraire. Je le sais. Je le sens.... »

— « C'est vrai, » répondit la jeune fille, émue aux larmes par cette divination de sa promeneuse, et elle ajouta : « Ne m'interrogez pas. Ce que je peux vous raconter, je vous le raconterai, d'autant plus que j'attends de vous, Fanny, un grand service. Mais je veux que vous compreniez bien que je ne serai pas froissée, si vous croyez ne pas devoir me le rendre... »

— « Je suis tranquille, » fit Mlle Perrin. « Qu'est-ce que ma gentille Reine peut me demander qui ne soit pas bien ? »

— Puis, la jeune fille se taisant, elle continua, d'un accent timidement inquisiteur, comme quelqu'un qui va au-devant d'une confidence douloureuse et qui voudrait se faire pardonner ses propres intuitions : « Cette chose grave, Reine, avouez-le, c'est qu'on veut vous marier. »

— « C'est qu'on veut me marier, » répondit Reine, presque à voix basse.

— « Et avec quelqu'un que vous n'aimez pas ? » osa dire Fanny.

— « Et avec quelqu'un que je n'aime pas, » répéta Reine.

Ce fut au tour de Fanny de se taire. Elle avait depuis longtemps deviné le sentiment de Reine pour son cousin, sans jamais y faire allusion, et elle n'aurait pas osé en parler la première. De son côté, Reine se repentait déjà d'en avoir trop dit. Elle prit la main de son humble compagne, et suppliante :

— « Je viens de mal m'exprimer, Fanny. Ne croyez pas que personne veuille me forcer à ce mariage. On m'en a parlé, et c'est moi qui trouve plus raisonnable de ne pas m'y refuser... Cela, d'ailleurs, n'a rien à voir avec la demande que j'ai à vous faire... J'ai besoin, » et elle mit dans ce mot, qu'elle souligna en le répétant, toute la douloureuse énergie d'un appel suprême : « *J'ai besoin* de parler à quelqu'un, pendant quelques minutes, en tête à tête. J'ai écrit à ce quelqu'un de se trouver sur la terrasse des Tuileries, au sortir du cours... Si vous me dites que vous ne voulez pas m'y accompagner, je n'irai pas. Quant au motif qui m'oblige à cette démarche, épargnez-moi toute question là-dessus, je vous en conjure, si vous m'aimez... Soyez sûre seulement que je vous estime trop pour vous associer à quoi que ce soit de mal!... »

— « Chère Reine ! » interrompit vivement la vieille fille, « je le sais .. » et, sans répondre directement à la demande de la jeune fille : « Allons, il faut nous dépêcher. Nous serions en retard pour le cours... Heureusement, il fait si beau à marcher, ce matin... »

Il y avait, dans cette dernière petite phrase, accompagnée

d'un regard ému, toute la finesse féminine dont est capable une vieille demoiselle de cinquante-cinq ans, qui ne veut pas avoir dit un « oui » formel devant une requête trop évidemment liée à une histoire d'amour, et qui pourtant dit « oui », et qui se sent bouleversée de cette complicité!... En fait, lorsque, deux heures plus tard, les deux amies se retrouvèrent, le cours fini, sur le trottoir de la rue Royale, et qu'elles se dirigèrent, sans autre explication entre elles, comme d'un tacite accord, vers la place de la Concorde et la grille des Tuileries celle dont le cœur battait le plus vite n'était pas Reine. A vingt reprises, durant les cinq minutes qu'elles mirent à franchir cette courte distance, le scrupule du « chaperon » faillit être plus fort chez Fanny Perrin que sa quasi-promesse. Puis, de regarder Reine et l'expression fervente ou souffrante de ce noble visage arrêtaient l'objection dans sa conscience et sur ses lèvres. Les deux femmes arrivèrent ainsi, sans avoir échangé une parole, sur la terrasse de l'Orangerie, où elles reconnurent, cette fois avec une émotion égale, quoique d'une nature si différente, la silhouette de Charles Huguenin, qui les attendait. Et c'était vraiment un cadre idéal pour un adieu, comme celui au-devant duquel venait Reine, que ce coin du peu idéal Paris, par cette matinée glacée et brumeuse d'hiver. Sur la place de la Concorde toute claire, les divinités marines des deux grandes fontaines se dressaient dans un revêtement de glace brillante. L'obélisque, entre elles, semblait rose, et, au loin, l'Arc de Triomphe se noyait dans une vapeur de froid. Un soleil blanc montait dans un ciel sans nuages et pourtant comme tendu d'un voile de gel. Pas une feuille aux arbres. Sur le bassin des Tuileries, au pied de la terrasse, s'étendait une couche de glace, grise et rayée par les patineurs : trois garçonnetts, dont on entendait, dans le grand silence du jardin vide, les lames d'acier écorcher le miroir poli, et, au centre de ce bassin, le jet qui continuait de monter, très bas, entretenait avec un sourd sanglot un morceau d'eau vivante et souple. Entre les fûts grêles ou robustes des marronniers jeunes ou vieux, les statues de pierre

semblaient, elles aussi, immobilisées par le froid de ce jour. D'autres flaques d'eau, prises entre les bossuages des allées, luisaient par places, comme des fragments de métal brisé, tombés sur le fond terne du sable, et une immense rumeur, le frémissement de toute la ville, enveloppait la terrasse déserte. Il n'y avait là, outre les deux arrivantes et le jeune homme qui les attendait, qu'une femme âgée, en pelisse de martre, une étrangère, en train de faire courir après une boule deux énormes *collics*, au long poil fauve, qui aboyaient sauvagement. Oui, quel paysage d'adieu et de mélancolie ! Mais Charles Huguenin était un amoureux, et, pour un amoureux qui se sait aimé, il n'y a de mélancolique paysage que celui où manque son amante. Il avait vu Reine apparaître, sur le trottoir de la rue Royale, à l'angle de la place, frêle et svelte dans sa jaquette d'astrakan, et, pour lui, l'air était devenu chaud, le ciel voilé s'était empli de rayonnements, cet horizon de ramures nues et d'eaux gelées s'était paré des joyeuses couleurs du printemps. Elle approchait, sa délicieuse fiancée, — il y avait si longtemps qu'il souhaitait de lui donner ce nom, sans même oser l'espérer ! — celle qui avait, par ses conseils, par sa douce et persuasive influence, empêché qu'il ne se laissât prendre à la vie factice de Paris, qui avait réchauffé en lui l'amour du pays natal, le sentiment de la vie simple et vraie ; et elle serait bientôt sa femme ; il l'emmènerait là-bas, bien loin, dans la maison paternelle, claire parmi les cyprès noirs. Ce visage idolâtré dont la minceur un peu creusée le tourmentait parfois, s'emplirait, se roserait, se dorerait dans l'air embaumé du Midi. Charles avait bien eu, la veille, à lire la dépêche de sa cousine, un mouvement de surprise et d'inquiétude, mais qui n'avait pas duré. Son caractère possédait un des traits charmants de la nature méridionale, cette nature complexe et contradictoire, dont le dur réalisme peut être si implacable, — on l'a vu à propos de Mme Le Prieux, — dont la sensibilité souple peut être si gracieuse, — et c'était le cas de Charles. L'héritier des Huguenin, de ces vieux vigneron provençaux, si profondé-

ment, si absolument terriens, avait cette patience optimiste où il entre un peu de la paresse d'un climat trop doux, mais aussi un peu de cette *eurythmie* dont les Méditerranéens par excellence, les vieux Hellènes, avaient fait une vertu. Il s'était dit : « La cousine Mathilde fait des difficultés, et ma pauvre Reine se les exagère... » Et il avait souri tendrement à l'idée des enfantines imaginations qu'il prêtait à sa fiancée. Comment eût-il douté une minute du succès final, ayant pour lui l'amour de Reine, d'abord et surtout, puis la sympathie de Le Prieux, dont il était sûr, enfin une parenté avec Mme Le Prieux qui ne permettait pas que les objections de celle-ci fussent bien graves ? Charles avait beau être un garçon nativement spirituel, comme l'indiquaient la distinction spontanée de ses manières, l'extrême délicatesse de ses traits, le sourire avisé de ses lèvres, la vivacité et la douceur de ses yeux noirs, de grands yeux d'Arabe sur un teint brun, presque ambré, — tous ces signes d'un tempérament nerveux, d'une finesse instinctive, n'empêchaient pas qu'il n'eût gardé, à travers ses quatre années de quartier Latin, les œillères d'un provincial dans sa vision de certaines choses de Paris. La situation vraie de ses cousins Le Prieux, par exemple, lui échappait absolument. Il les considérait comme riches, partageant sur les gains fantastiques des journalistes l'habituelle opinion bourgeoise, sans d'ailleurs s'être jamais demandé quelle serait ou ne serait pas la dot de Reine, ni si elle en aurait une. Fils unique lui-même et assuré d'une large indépendance s'il se décidait à vivre sur le domaine paternel, — dans cette belle terre de vignobles et d'oliviers, étalée à quelques lieues des Martigues, sur le bord du golfe de Fos, — l'argent ne lui semblait pas plus devoir jouer un rôle dans ce mariage qu'il ne jouait un rôle dans son cœur. Il n'avait pas réfléchi davantage aux anomalies qu'un jeune Parisien eût discernées dans les relations mondaines des parents de sa cousine. Le Monde — tout court — lui représentait, comme à la plupart des garçons de sa classe, quelque chose d'indéterminé et d'indéfinissable, une espèce de lieu vague où les

« arrivistes », dont il n'était pas, se livraient à de savantes intrigues, matrimoniales et autres, tandis que les simples, comme lui, y subissaient des corvées intimidantes, à la fois frivoles et nécessaires, quand le hasard voulait qu'ils y fussent apparentés. Pour Charles Huguenin, M. et Mme Le Prieux étaient des gens du monde, comme son père et sa mère à lui étaient des propriétaires de campagne, par une conformation originelle qu'il admettait sans en caractériser ni les conditions ni les causes. C'était ainsi, voilà tout. Avec ce tour d'esprit et ces idées, pouvait-il même soupçonner les réalités contre lesquelles Reine se débattait depuis la veille, et les motifs de la décision inattendue qu'elle venait lui signifier ? Pauvre et romanesque Reine et qui ne soupçonnait guère elle-même quelle interprétation elle risquait de soulever par sa démarche de rupture, si complètement inexplicable au jeune homme !... Mais déjà ils s'étaient abordés. Charles balbutiait, très gauchement, disons-le à son honneur, quelques mots destinés à jouer devant le chaperon l'étonnement d'une rencontre inattendue, et Reine l'interrompait, afin d'épargner et à lui ce petit mensonge, et à sa compagne l'équivoque d'une situation fausse :

— « Non, mon cousin, ne dites pas cela... Mlle Fanny sait que je vous avais demandé de vous trouver ici... Elle m'estime et elle m'aime assez pour comprendre que si j'ai voulu avoir un entretien avec vous, c'est que je le devais... Elle a eu foi en moi. N'est-ce pas, Fanny?... »

— « C'est vrai, » répondit celle-ci, qui, s'arrêtant de marcher, fit signe aux jeunes gens de la précéder de quelques pas. L'humble vieille fille avait mis tant de sérieux ému, de dignité même, dans ce geste qui eût pu être si servile, le sérieux de l'accent de Reine avait été si solennel que Charles devina ce qu'il n'avait pas su lire entre les lignes de la dépêche : ce rendez-vous, qu'il avait trouvé tout naturel, après leurs fiançailles secrètes, était d'une gravité exceptionnelle. Son mobile visage cessa d'exprimer sa gaieté tendre de tout à l'heure, et il interrogea :

— « Mais que se passe-t-il, ma cousine?... Vous semblez si troublée, si bouleversée... Vous avez dit que vous *deviez* avoir cet entretien avec moi, comme s'il vous coûtait. Pourtant notre dernière conversation et la lettre de ma mère... »

— « Votre mère a écrit la lettre ? » interrompit Reine avec une vivacité qui déconcerta Charles.

— « Mais de quel air vous me demandez cela ? » reprit-il. « Ah ! Reine, vous avez donc oublié ce que nous nous sommes dit l'autre soir, et ce que vous m'aviez permis d'espérer?... Avez-vous pu douter que je n'aie tenu ma promesse, et tout de suite ? J'ai écrit à ma mère le soir-même, et elle m'a répondu courrier par courrier, avec quelle joie de penser qu'elle allait vous avoir pour fille, avec quelle tendresse pour vous, je vous assure que vous en serez touchée !... Sa lettre à votre mère est partie par la même poste. On a donc dû l'avoir chez vous lundi matin au plus tard... Quand j'ai reçu votre dépêche, j'ai pensé que Mme Le Prieux faisait quelque objection et que vous vouliez m'en avertir... Mais qu'avez-vous ?... »

Tandis qu'il parlait, une pâleur de mort avait envahi les joues de Reine. Elle venait d'éprouver une peine d'une acuité surprenante, à soudain apprendre que sa mère avait reçu cette lettre demandant sa main. Et cette mère ne lui en avait rien dit ! Elle ne l'avait pas laissée libre de choisir entre le bonheur et le sacrifice ! La dureté de cœur de Mme Le Prieux, dont elle avait tant souffert, sans se l'avouer jamais, lui avait été une fois de plus rendue sensible, et, douleur pire, l'évidence de sa duplicité. Elle se domina pourtant, et elle répondit, en ayant soin de passer vite sur cette dangereuse question :

— « Je ne suis pas très bien ce matin... J'ai été troublée davantage quand vous m'avez parlé de la joie de Mme Huguenin et de son indulgence à mon égard... » Puis, implorante et résolue tout ensemble : « Écoutez, Charles, » continuait-elle, « croyez-vous que je sois capable de mentir ?... »

— « Vous ? » répondit-il, plus étonné encore, « je sais que

je ne vous ai jamais entendu dire une parole qui ne fût la vérité même... »

— « Ah ! merci ! » dit-elle, « répétez-le-moi. Cela me fait tant de bien ! Répétez que vous croyez en moi, que vous y croirez toujours?... »

— « Je crois en vous, j'y croirai toujours, » reudit docilement le jeune homme, qui ajouta, inquiété tout à fait par cette visible exaltation : « Mais pourquoi?... »

— « Pourquoi ? » interrompit-elle, « mais parce que j'ai besoin de sentir que, vous aussi, vous avez foi en moi. Sans cela, je n'aurais pas la force de vous parler comme je dois... Oui, je le dois, » insista-t-elle, et, comme s'arrachant les phrases du fond du cœur : « Écoutez, Charles, si je vous ai donné ce rendez-vous ce matin, au risque de vous faire me mal juger, c'est que je n'ai pas voulu que vous apprissiez par une autre personne que par moi une chose qui ne vous fera pas plus de chagrin qu'elle ne m'en a fait à moi-même, je vous le jure... Mon cousin, laissez-moi finir, » fit-elle, sur un geste de Charles, « j'ai voulu vous la dire, cette chose, pour pouvoir vous dire cela aussi, et pour vous demander de savoir qu'en vous montrant que je partageais vos sentiments, cet autre soir, je ne vous ai pas trompé... Oui, porter votre nom, vous dévouer ma vie, être votre femme, vivre là-bas, avec vous, c'était, ce serait pour moi le bonheur... Je vous demande de me croire... » En répétant, pour la quatrième fois, ce mot de *croire*, où se résumait toute son imploration, sa voix se faisait plus pénétrante, comme si elle espérait communiquer au jeune homme qui l'écoutait, pâle à son tour, la ferveur de renoncement dont elle était possédée. « Et je vous demande de me croire encore quand je vous dis que je dois renoncer à ce bonheur pour une raison telle que je ne peux ni m'y soustraire, ni vous la révéler, et que vous, vous ne devez pas m'interroger... »

Jamais ce charmant visage, d'ordinaire si réservé, si fermé par la délicate pudeur de ses propres sentiments, n'avait laissé transparaître davantage l'ardeur un peu farouche de

ses affections intimes. Jamais ces doux yeux bruns n'avaient été éclairés d'une flamme plus intense. Les notes étouffées qui passaient dans son accent dénonçaient le vif émoi de son cœur, dont Charles pouvait deviner les battements, à travers l'épaisse fourrure du corsage, tant son sein virginal se soulevait, palpitait de tendresse. En tout autre moment, il eût eu pitié de ce trouble si douloureux, mais il était lui-même en proie à une surprise trop cruelle et trop violente pour ne point passer outre, et, quand Reine se fut tue, cette surprise éclata en un cri de révolte presque brutale :

— « Il ne me semble pas possible que je vous aie bien comprise... » fit-il. « Voyons, » et il promena sa main sur son front pour retrouver la conscience de sa pensée. « C'est pourtant vrai. Je ne rêve pas éveillé. Vous êtes là, Reine, et vous me dites que vous ne voulez plus m'épouser?... »

— « Que je ne peux plus, » interrompit la jeune fille d'une voix si faible que son cousin l'entendit à peine, emporté maintenant qu'il était par la vague de sa propre passion.

— « Et vous voulez, » continua-t-il, « que j'accepte cette résolution, sans même essayer de savoir d'où elle vous vient, qui vous l'a inspirée, pourquoi vous avez changé?... »

— « Je n'ai pas changé, » interrompit-elle encore.

— « Vous me dites que vous avez été sincère avec moi, l'autre soir, » continua l'amoureux blessé, sans relever ce mot, « et que vous êtes aujourd'hui dans les mêmes sentiments... Si c'est vrai, qu'y a-t-il alors ? Que s'est-il passé ? On n'enlève pas à quelqu'un toute sa joie de vivre, toute son espérance, sans qu'il ait le droit de défendre ce bonheur et cette espérance... Non, Reine, ce n'est pas possible... Pour que vous me parliez comme vous venez de faire, après m'avoir parlé comme vous m'avez parlé mercredi, il faut, je vous le répète, qu'il se soit passé quelque chose, et quelque chose de très grave... Mais quoi ? Mon Dieu ! Mais quoi ?... Est-ce que votre père s'oppose à ce mariage, ou votre mère ? Non. Puisqu'ils ne vous ont pas dit qu'ils avaient reçu la lettre de maman. A moins que vous ne leur en ayez, vous,

parle la première ? Je vous en conjure, Reine, est-ce cela ? »

— « Non, » eut-elle la force de répondre.

— « Alors, » insista-t-il, « si l'obstacle ne vient ni de votre père ni de votre mère, il ne peut venir que de vous... C'est donc une idée que vous vous êtes faite, et qui vous a conduite à revenir sur votre décision... Ce ne peut pas être autre chose... » Et, déjà, si l'innocente Reine avait eu quelque connaissance des arrière-fonds du cœur de l'homme, elle aurait deviné que cette phrase révélait un recul devant une certaine pensée, et la soudaine apparition de la jalousie : « Hé bien, » supplia-t-il, « quelle que soit cette idée, dites-la moi, Reine... Je vous crois. Je crois que vous m'aimez comme je vous aime... Ce n'est donc pas seulement de mon bonheur qu'il s'agit, c'est de notre bonheur à tous deux... Ne le jouez pas sur une chimère, car ce ne peut être qu'une chimère, j'en suis sûr... Dites-moi votre raison. Nous la discuterons ensemble... Si c'est un secret, vous me devez de croire que je suis capable de garder un secret, quand il est à vous. Quand vous m'aurez parlé, vous en serez étonnée vous-même, tout se dissipera, comme un cauchemar. Allons, vous aussi, ayez confiance en moi, parlez-moi... »

— « Ah ! » gémit-elle, avec un accent de souffrance qui, cette fois, atteignit Charles jusqu'au cœur : « Si j'avais pu, est-ce que je ne vous aurais pas parlé tout de suite?... Je vous ai demandé d'avoir foi en moi, » continua-t-elle en joignant ses mains qui tremblaient. « J'espérais de vous que vous me croiriez... Je vous le demande encore : *croyez-moi*, croyez que si je suis venue vous dire que je ne peux pas être votre femme, c'est que je ne le peux pas, et que si je ne vous en dis pas la raison, c'est que je ne le peux pas davantage... Non, » répéta-t-elle avec une force presque sauvage, « je ne peux pas ! »

Il y a, dans les entretiens comme celui-là, engagés avec le fond même de la personne, des moments où l'une des deux volontés s'affirme avec une si imbrisable vigueur que la discussion s'arrête du coup. Quand Reine eut ainsi prononcé son

dernier « je ne peux pas », Charles se sentit devant l'irréductible. Les jeunes gens firent quelques pas en silence, — elle, épuisée par l'énergie qu'elle venait de déployer ; lui, comme affolé de se heurter, pour la première fois de sa vie, contre cet impénétrable du cœur de la femme, la pire des tortures en amour. Il la regardait, avec des émotions qu'il eût juré ne devoir jamais éprouver auprès d'elle, irritées jusqu'à en être haineuses. L'honnête et simple garçon ne savait pas à quelles irrésistibles frénésies l'élancement aigu de la passion emporte une âme masculine, soudain aliénée d'elle-même par l'exès de la douleur impuissante. Il regardait Reine, et les douces prunelles brunes de la jeune fille, l'idéale noblesse de son profil, la grâce de ses joues minces, les fines lignes de sa bouche frémissante avec ses lèvres un peu renflées, la soie souple de ses cheveux châtain, sa taille frêle, tout ce charme de jeunesse, qui l'attendrissait d'habitude, soulevait maintenant en lui un cruel appétit de la meurtrir, de la briser, tant l'invincible résistance émanée d'elle exaspérait son être. Quel était ce mystérieux motif de rupture, assez puissant pour que cette fragile créature qu'il avait vue si à lui, si touchante d'abandon, l'autre soir, se fût soudain reprise ainsi ? A la première minute, il avait pensé qu'il s'agissait de quelque scrupule religieux. Quoique chez Reine, nature tout équilibrée, toute mesure, la piété ne se fût jamais exaltée jusqu'à la dévotion, qui sait si elle n'avait pas, dans la ferveur de la quinzième année, fait quelque vœu, dont elle s'était tout d'un coup souvenue ? Mais non. Elle n'aurait pas eu, à confesser un motif pareil, cette évidente terreur... Charles continuait de la regarder, et voici que l'affreux soupçon, qui s'était présenté à lui dans un éclair et qu'il avait repoussé, recommença de l'assiéger : « Si elle en aimait un autre?... » Soupçon insensé, car elle venait de lui dire le contraire, et tout en elle attestait la véracité : ses paroles, sa voix, son regard ; — soupçon abominable, car si Reine en aimait un autre, son attitude avec son cousin, l'autre soir et maintenant, était la plus scélérate des coquetteries, et quand lui

avait-elle donné le droit de la croire même capable d'un mauvais sentiment? Hélas! Les imaginations insensées et abominables sont celles que la jalousie éveille en nous le plus instinctivement, et sa funeste ivresse ne nous permet d'en reconnaître ni la folie ni l'injustice. Que ce soit l'excuse de Charles Huguenin pour avoir, ne fût-ce qu'une heure, méconnu l'adorable enfant qui marchait auprès de lui sur cette terrasse du bord de l'eau! Le gravier glacé criait sous leurs pieds. Le sifflet des remorqueurs leur arrivait par-dessus les berges de la Seine, proche et verte entre ses quais de pierre, et ces bruits ne paraissaient pas plus étrangers au jeune homme que le son des mots que sa propre bouche prononçait maintenant. Était-ce vraiment lui qui parlait ainsi, et à Reine, à sa chère Reine, entourée jusque-là d'un amour respectueux comme un culte, idolâtre comme une piété?

— « C'est bien, » avait-il commencé. « Je respecterai votre volonté. Je ne chercherai pas à savoir le motif qui vous fait me briser le cœur... Il y a pourtant une question que j'ai le droit de vous poser, et à laquelle vous me devez de répondre : — Dites-moi que vous ne reprenez pas votre parole parce que vous voulez vous marier avec un autre?... Dites-le-moi, et je m'inclinerai... Je quitterai Paris ce soir et vous n'entendrez plus parler de moi... Mais dites-le-moi. Je veux le savoir. »

Il vit qu'elle pâlisait et tremblait davantage encore, mais qu'elle continuait de se taire, et, son délire augmentant par ce qu'il entrevoyait derrière ce silence, il reprit, d'un accent plus âpre et plus dur :

— « C'est donc vrai, puisque vous n'osez pas me dire que non? C'est donc vrai? »

— « Je ne peux pas répondre, » fit-elle d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, tant l'émotion l'étouffait.

— « Ne pas répondre, c'est répondre, » dit-il. « Ainsi vous allez vous marier avec un autre!... » Il répéta « avec un autre », puis, toute la fureur de la jalousie éclata dans ses yeux, et, ne mesurant plus ses mots : « Mais c'est infâme, ce

que vous avez fait là ! C'est abominable ! Est-ce que je méritais que vous me traitiez de la sorte?... L'autre soir, c'était si simple, quand je vous ai parlé, pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté aussitôt ? Et auparavant, vous aviez bien vu que je vous aimais. Pourquoi m'avez-vous laissé croire que vous partagiez mon sentiment ? Pourquoi venez-vous d'essayer de me le faire croire encore?... Ah ! c'est abominable ! C'est abominable!... »

— « Charles, » interrompit-elle suppliante, « arrêtez-vous... Vous me faites trop mal... Par pitié... Vous ne savez pas... Vous m'aviez promis de croire en moi... »

— « Ah ! » dit-il, « comment voulez-vous que j'y croie maintenant?... »

— « Vous ne croyez plus en moi ? » demanda-t-elle en s'arrêtant, comme si elle ne pouvait plus avancer.

— « Non, » répondit-il brutalement. Il n'eut pas plus tôt jeté ce terrible monosyllable que déjà le remords de son blasphème entraînait en lui, à constater la nouvelle décomposition des traits de Reine. Les paupières de la jeune fille battirent, sa bouche s'ouvrit pour chercher l'air qui lui manquait, et elle s'appuya contre un arbre, comme si les choses tournaient autour d'elle, et qu'elle-même fût sur le point de tomber. Il s'approcha pour la soutenir, mais elle le repoussa d'un geste. Un afflux de sang lui était revenu au visage. Elle avait rouvert les yeux. L'indignation de sa sincérité méconnue perça dans son beau regard, qui se fixa sur lui avec une énergie étrange. Au lieu de parler, elle tourna brusquement le dos à son cousin et elle se mit à courir, comme quelqu'un qui fuit une insupportable chose, vers Mlle Perrin, qui se trouvait à quelques pas de là, et elle l'appela d'une voix redevenue ferme :

— « Fanny, Fanny. Il faut rentrer. Nous avons juste le temps... Vite... vite... »

Le jeune homme n'essaya pas de lui parler non plus, il n'essaya pas de la retenir et pas davantage de la suivre. Il ne prit même pas congé des deux femmes. Reine et Mlle Perrin

avaient déjà tourné l'angle du bâtiment de l'Orangerie qu'il était encore là, près de l'arbre contre lequel la jeune fille s'appuyait tout à l'heure, comme hypnotisé de l'épouvante de ce qui venait de se passer. Il écoutait les aboiements des *col-lies* en train de jouer avec la vieille dame étrangère, qui s'étaient éloignés vers un autre coin, et dont les bonds se rapprochaient de nouveau. Il regardait, à travers les branches nues des arbres, les patineurs aller et venir sur le bassin gelé, les statues grises profiler leurs lignes, la place de la Concorde ondoyer de voitures, l'Obélisque dresser son aiguille rose entre les fontaines, à côté des dieux cuirassés de glace brillante, — et la silhouette sombre de Reine s'en aller là-bas, là-bas... Ces détails du décor dans lequel venait de se dérouler la scène de rupture entre sa cousine et lui étaient bien réels, bien vrais ! La vérité des paroles qu'ils avaient échangées se réalisa pour lui aussi, brusquement, — de celles surtout qu'il avait prononcées, — et quand Reine eut disparu tout à fait il se laissa tomber sur un banc en gémissant :

— « Malheureux ! Elle ne me pardonnera jamais. »

Il ne doutait déjà plus d'elle. Et c'était pire !

VII

RÉVÉLATIONS

Le remords de Charles Huguenin ne le trompait pas : la fuite de sa cousine, loin de lui, en ce moment, n'était pas une de ces brouilleries d'amoureuse et d'amoureux dont la première rencontre fera un retour délicieux. Non, le sentiment soulevé chez Reine par ce manque de foi en elle était de ceux qui précipitent un jeune cœur aux plus extrêmes résolutions. C'est le charme et c'est le danger des sensibilités de vingt ans, lors de leur premier heurt avec la vie, que

leur caractère entier les prédispose à des partis-pris intran-
sigeants et trop aisément irrévocables. Le même manque
d'expérience qui leur donne une telle ferveur vers l'Idéal
les rend aussi incapables de mettre à un plan exact leurs
premières désillusions, dans cet élançement vers le bon-
heur. Ne s'étant pas encore usées à de diminuanes épreuves,
elles rêvent d'un absolu dans les émotions, qui n'est pas
de ce monde; et de constater cela les désespère. Reine
s'était acheminée vers ce rendez-vous d'adieu, on se le rap-
pelle, l'âme exaltée, même dans sa détresse, par cette idée
qu'elle pourrait, en faisant appel à l'amour de son cousin,
accomplir ce qu'elle considérerait comme son impérieux devoir
de fille, taire pourtant la nature de ses mobiles et ne pas être
méconnue. Et Charles venait de lui dire qu'il ne croyait
pas en elle! La seule consolation qu'elle pût avoir, dans
son mortel sacrifice, lui était enlevée du coup. En même
temps, il lui semblait avoir découvert chez celui qu'elle
aimait un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui l'épouvan-
tait. Quel regard de haine elle avait surpris dans ses yeux,
quel frémissement de cruauté sur sa bouche, quel accent
mauvais dans sa voix! Ce qui achevait de l'affoler, plus que
cette déception et que cette terreur, c'était le sursaut indigné
au contact d'une trop dure iniquité. Ce frémissement de
révolte grandissait en elle à la réflexion, tandis qu'elle mar-
chait, aux côtés de la douce Fanny Perrin, d'un pas toujours
plus rapide et plus fiévreux, un vrai pas de fuite, loin, plus
loin de cette terrasse où elle avait entendu ces mots dont
l'injuste brutalité la poursuivait, ce « non » entré soudain jus-
qu'au fond de son cœur comme une pointe de flèche, déchi-
rante et brisée dans la plaie. Elle allait, littéralement halluci-
née par l'intolérable douleur de cette pensée : « Il ne croit pas en
moi!... » ne voyant ni les rues, ni les passants, ni sa silencieuse
compagne, qui n'osait pas l'interroger, et ce lui fut comme
le réveil d'une transe de somnambulisme, lorsque, arrivées au
square Delaborde, et sur le point de s'engager dans la rue du
Général-Foy, la timide Fanny se décida enfin à lui parler :

— « Je ne vous questionne pas, Reine... Je n'en ai pas le droit, et pourtant je voudrais, avant de nous quitter, vous faire deux demandes... Je vous ai prouvé, n'est-ce pas, combien je vous aimais, combien je vous estimais?... »

— « Chère Fanny!... » fit la jeune fille, et elle serra la main de son amie avec une reconnaissance qui enhardit celle-ci à continuer.

— « Puisque vous le sentez, vous devez être sûre, bien sûre, que je vous parle dans votre intérêt, pour le mieux de ce que je devine... Même avant aujourd'hui, allez, j'avais compris bien des choses... Ma première demande, c'est que vous me promettiez d'attendre un peu pour vous décider sur ce mariage que l'on veut vous faire faire... La seconde... »

— « La seconde?... » insista Reine.

— « La seconde, » et la pauvre promeneuse eut la pourpre de tout son sang aux joues pour achever sa phrase, « c'est de ne pas être injuste pour votre cousin... »

Les deux femmes étaient arrivées devant la porte de la maison qu'habitaient les Le Prieux, sans que Reine eût relevé ni l'une ni l'autre des supplications de son humble amie. Cette allusion à Charles lui avait arraché un petit geste, aussitôt arrêté. Quand elles furent toutes deux sur le palier de l'appartement, et avant de sonner, elle dit d'une voix où frémissait son trouble intime :

— « Pardonnez-moi de ne pas vous avoir répondu, Fanny... Pour la première des deux demandes, je ne peux rien vous promettre... Quant à la seconde, vous ne savez pas combien vous vous trompez sur moi et sur... » Elle eut le nom de Charles sur ses lèvres tremblantes, mais elle ne l'articula pas. « Non, » insista-t-elle, « ce n'est pas moi qui suis injuste. » Elle répéta : « Ce n'est pas moi... » Puis, faisant signe à sa confidente de ne plus continuer cet entretien, et tandis que son doigt pressait le timbre : « Merci de ce que vous avez fait pour votre Reine... » Et elle l'embrassa, au moment où la porte s'ouvrit, en ajoutant tout bas, mais d'un ton qui traduisait une résolution très arrêtée : « Adieu...

il faut me laisser... C'est là ce qui sera pour le mieux... »

Un dernier regard pour y empreindre, avec un merci encore pour tant d'affection montrée, une suprême prière de l'abandonner à son destin, et déjà elle avait disparu dans l'antichambre. La porte s'était refermée. Fanny Perrin commençait de redescendre l'escalier somptueux de la maison, un silencieux escalier avec une cage de bois sculpté, des vitraux, des plantes vertes, un tapis rouge, la tiède atmosphère partout d'invisibles bouches de calorifère, de quoi donner l'impression d'hôtel privé qui faisait nécessairement partie du programme mondain d'une « belle madame Le Prieux ». D'ordinaire, ces splendeurs de pacotille en imposaient à la maîtresse de piano, qui subissait, elle aussi, à sa manière, le prestige du luxe des autres. En cet instant, et tout entière à la scène dont elle venait d'être le témoin, elle ne songeait plus à comparer mentalement les froids carreaux de son cinquième des Batignolles aux moelleuses épaisseurs des marches, où ses pieds posaient avec respect, presque avec componction. Elle se disait : « Avec qui peut-on vouloir marier Reine?... » Elle repassait, en esprit, les divers jeunes gens du salon Le Prieux qu'elle connaissait, soit par les récits de la jeune fille, soit pour avoir plus ou moins rempli des fonctions de promeneuse ou de donneuse de leçons dans cette société. L'image de Charles se peignait entre vingt autres dans sa pensée, pour finir par se superposer à toutes. Elle le revoyait tel qu'il s'était avancé au-devant de Reine sur la terrasse du bord de l'eau, tout à l'heure, le visage ému et rayonnant, les yeux clairs, puis, à la fin de l'entretien, son profil irrité, ses prunelles dures, son geste menaçant, et elle raisonnait :

— « Séparés ? Ces deux beaux enfants si bien faits l'un pour l'autre ? Il l'aime et elle l'aime. C'est trop évident... Ah ! si M. Le Prieux savait les sentiments de Reine ! C'est un si brave homme, lui !.. Serait-ce mal de lui dire la vérité?... »

Et voici qu'un vague projet s'ébauchait dans l'imagination de la vieille demoiselle, aussi romanesque, malgré sa laideur,

que pouvait l'être Reine elle-même, — l'insensé projet de prévenir le père. Oui, si elle allait lui dire qu'en empêchant l'union de Charles Huguenin et de sa fille, il faisait le malheur de celle-ci, trahirait-elle la confiance de Reine?... Le prévenir?... Mais quand et comment, pour que ce ne fût pas trop tard? Toutes les femmes, si naïves puissent-elles être, et si peu féminines, ont une intuition, infailible comme un instinct, lorsqu'il s'agit d'une aventure d'amour. Mlle Perrin ne savait ni le nom d'Edgard Faucherot, ni les paroles échangées entre Reine et sa mère, ni la démarche de Mme Huguenin. Elle ignorait toutes les données secrètes de ce drame de famille, et les ambitions de Mme Faucherot, et les dettes de Mme Le Prieux, et les courtages de Crucé. Pourtant elle devinait, au point d'en éprouver une anxiété presque insupportable, que non seulement les journées, mais les heures, mais les minutes étaient comptées... Et c'était trop vrai qu'à cet instant même où, arrêtée sur le trottoir, elle regardait les fenêtres à menus carreaux Louis XVI des Le Prieux, déjà un événement très voisin d'être irrémissible s'accomplissait dans une des pièces éclairées par une de ces fenêtres à petits rideaux de foulard incrusté de guipure. Cette pièce était cette même chambre à coucher de style Empire, aux tapis vert tendre, aux tentures de soie jaune, où, la veille, Reine avait été initiée au coût du décor dans lequel sa jeunesse avait grandi. Aussitôt la porte fermée, et avant même d'aller chez elle ôter son chapeau et sa jaquette, la malheureuse enfant avait demandé où était sa mère, et sur la réponse du groom : « Madame est dans sa chambre, » elle s'y était dirigée tout droit. Elle avait trouvé Mme Le Prieux assise à son bureau, déjà prête pour la sortie de l'après-midi, — elles devaient se rendre ensemble à une exposition de cercle, — et en train d'écrire des lettres. Elle portait une robe de drap épais, d'un gris d'argent, avec des panneaux de velours brodés de grandes fleurs ton sur ton et une bordure de chinchilla. La perfection d'ajustage de cette toilette lui donnait comme un air d'uniforme et de parade, en même temps que l'ordre et la complication des objets rangés sur la

tablette du bureau attestaient la besogne d'une immense correspondance, celle d'une femme qui n'a jamais commis la plus légère faute d'orthographe en politesse. Que « d'expressions de ses douloureuses condoléances », que de « sympathies émues », que « d'affectueux compliments » elle avait tracés de sa grande écriture, si banale dans ses hautes allures aristocratiques, et sur des papiers du format et de la couleur voulus ! Au bas de combien de réponses à des invitations avait-elle mis ce *Duret-Le Prieux* qu'elle avait adopté comme signature, à l'imitation de l'étiquette du faubourg Saint-Germain, qui accole la noblesse de la femme à celle du mari ! A voir sa mère si pareille à ce qu'elle l'avait toujours connue, continuant de pratiquer les moindres rites de son rôle mondain avec la rigueur automatique d'une machine montée, et sans rien soupçonner des catastrophes morales accomplies autour d'elle, Reine eut de nouveau l'impression du froid au cœur qu'elle avait tant subie, — d'autant plus forte qu'elle savait maintenant l'existence de la lettre de la mère de Charles... Mais, qu'était ce frisson de sa sensibilité froissée, auprès de l'affreuse douleur dont elle était encore bouleversée, et qui venait, dans cette courte demi-heure, entre les Tuileries et la rue du Général-Foy, de provoquer en elle une véritable crise de délire intime ? De quel autre nom appeler la frénésie de chagrin qui l'avait fait, durant ces trente minutes, prendre la folle résolution — devinée par Fanny Perrin — d'en finir, pour toujours et tout de suite, avec ce cruel, cet injuste Charles, et de mettre entre eux quelque chose d'à jamais irréparable ? Le langage familial a créé la très exacte formule de « coups de tête » pour ces violentes poussées en avant de la volonté, si fréquentes dans la jeunesse, à l'âge où, les énergies de la passion étant plus intactes et plus intenses, l'âme dévie, quand elle se heurte à certains obstacles, tout d'une pièce. Trop souvent, hélas ! c'est bien à jamais, c'est pour toujours. Ce quelque chose d'irréparable, le mauvais sort de Reine voulait qu'elle l'eût à sa portée. Il suffisait qu'au lieu d'attendre le samedi, comme il était convenu, elle acceptât

dès maintenant le projet de mariage avec Edgard Faucherot. Ce qui caractérise les coups de tête, c'est la rapidité avec laquelle nous usons, pour les exécuter, de l'énergie que nous sentons disponible en nous comme si nous n'étions pas sûrs de la retrouver plus tard à notre service. Plus tard, en effet, et sortie de son premier accès de souffrance aiguë et d'indignation, Reine aurait-elle eu la force de prononcer la phrase qu'elle dit à sa mère aussitôt :

— « Maman, j'ai bien réfléchi à notre conversation d'hier, et je peux vous donner ma réponse dès aujourd'hui. Si M. Edgard Faucherot me demande en mariage, je l'accepterai... »

Elle avait, en parlant, la voix saccadée, comme métallique ; ses yeux brillaient d'un éclat de douleur ; la brûlure de ses joues achevait de révéler sa fièvre intérieure. Tous ces signes, et la promptitude de cette volte-face dans une résolution si grave, auraient dû éclairer Mme Le Prieux, d'autant plus qu'elle avait pu lire, entre les lignes de la lettre de la mère de Charles, le secret du roman des deux jeunes gens. Mais, d'une part, elle était trop persuadée qu'elle assurait le bonheur futur de sa fille pour éprouver le moindre remords. De l'autre, elle avait trop de sens pratique pour chercher les causes d'un consentement qu'elle n'espérait ni si prompt ni si facile. Le plus sage n'était-il pas de profiter de cette favorable disposition, d'où qu'elle vint ? Et qui sait ? Le contentement de cette femme affolée de mondanités, à l'idée de la réussite sociale que lui représentait ce mariage Faucherot, était si vif qu'il y eut peut-être autant d'inconscience qu'une créature aussi volontaire pouvait en avoir, dans le mouvement d'affection émue par lequel elle pressa Reine entre ses bras en lui disant :

— « Ah ! mon enfant ! Je n'attendais pas moins de toi, et je tiens à te le déclarer, maintenant que tu t'es décidée, bien librement, et que je ne risque pas de t'influencer, tu ne pouvais rien faire qui me prouvât mieux combien tu m'aimes... Rien non plus qui fût plus raisonnable... Tu me béniras un

jour de t'avoir proposé ce mariage. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense, tu dois le croire... Mais allons avertir ton père. Le pauvre cher homme va-t-il être heureux aussi!... »

Et, prenant Reine par la main, elle l'entraîna jusqu'à l'étroit cabinet du journaliste, qui achevait justement — il était midi — de numérotter les feuillets de son troisième et dernier article du matin. La tension du travail avait rayé son front de rides, enflé les poches de ses paupières rougies, accentué encore le pli lassé de sa bouche. Avec cela ses cheveux, un peu dépeignés par la pression de ses mains, sur lesquelles il avait appuyé sa tête pour méditer, montraient leurs dessous grisonnants. Le misérable ouvrier littéraire portait, ainsi surpris, dix ans de plus que son âge. Quoique Reine fût, à cette minute, dans cet état de demi-insensibilité dont s'accompagne l'accomplissement de certaines résolutions, qui sont de véritables suicides moraux, cette vision de la vieillesse anticipée de son père lui toucha le cœur, à une place bien profonde, et plus encore le regard par lequel ce père accueillit l'annonce de ses prochaines fiançailles. Mais l'une et l'autre impression était pour la raffermir encore dans sa funeste volonté.

— « Mon ami, » avait dit Mme Le Prieux, avec le mélange de solennité et de familiarité où elle excellait, « je vous présente la future Mme Edgard Faucherot... » Et, sur un geste de son mari : « Mais oui, » avait-elle insisté, « Reine m'a donné sa réponse. Elle accepte, et, du moment qu'elle accepte, nous avons pensé, elle a pensé que le plus raisonnable était de le faire savoir tout de suite à l'excellent ami qui s'est chargé de cette ambassade... Je vais écrire à Crucé... »

— « Elle accepte? » avait répété l'écrivain. C'est en prononçant ces mots, d'une voix tremblante d'émotion, qu'il avait regardé Reine. Celle-ci vit dans les yeux du pauvre homme cette expression indéfinissable d'étonnement et de pitié qu'elle avait déjà discernée la veille, et qui l'avait tant troublée. Elle avait cru y lire le remords du sacrifice demandé. Ses yeux, à elle, se détournèrent, et, mentalement,

le père attribua cette visible gêne à une espèce de honte. Ne sachant rien de la conversation que les deux femmes avaient eue ensemble, comment n'aurait-il pas cru que Reine consentait à faire un mariage riche, simplement parce que c'était un mariage riche? Quelque chose pourtant protestait en lui contre une hypothèse qui contrariait, à ce degré, toutes ses idées sur sa fille. Puis, comme Mme Le Prieux était là, rayonnante, et qu'une autorité impérative émanait d'elle, à peine cet homme faible trouva-t-il l'audace de répondre : « Mais est-elle bien sûre d'avoir assez réfléchi? Voyons, Reine, tu ne désires pas t'interroger encore? »

— « Je me suis interrogée, » dit Reine, « et j'ai bien réfléchi... »

— « Tu ne veux vraiment pas quelques jours de plus?... » insista-t-il.

— « Je les lui ai offerts, » fit Mme Le Prieux, qui ajouta, en s'adressant à la jeune fille : « Ton père a raison. Nous serions encore plus rassurés si tu les prenais, ces quelques jours de plus. » La perspicace femme était trop certaine de la réponse de Reine, qui secoua la tête et répliqua fermement :

— « A quoi bon? Vous l'avez dit vous-même, maman, le plus tôt sera le mieux... »

Jamais un père et une enfant qui s'aiment de tout leur cœur n'échangèrent plus froid baiser que celui par lequel Hector Le Prieux et Reine scellèrent cette espèce de pacte, si émouvant d'ordinaire, lorsqu'une fille, pressentie sur une demande en mariage, répond à ses parents qu'elle consentira. Jamais repas de famille, pris dans des circonstances qui doivent être si heureuses, ne fut plus taciturne, plus pénible, plus chargé d'un indéfinissable malaise que celui qui suivit. Jamais, depuis qu'il traînait le poids de ses ambitions écrasées, de son Idéal déçu, de sa destinée manquée, le journaliste ne s'était senti l'âme plus lourde qu'en passant, après ce morose déjeuner, le seuil de la porte de sa maison, devant laquelle stationnait déjà le coupé de Mme Le Prieux. Le mari allait se rendre, lui, à pied ou en fiacre, à l'une des

innombrables commissions de fêtes charitables dont les relations de sa femme le faisaient sans cesse membre ou président. Il s'agissait, cette fois, d'une représentation à organiser pour les victimes d'un tremblement de terre dans les îles Ioniennes. Ah ! par instants, — et ces instants se multipliaient à mesure que la vie avançait, — comme l'époux envié de « la belle madame Le Prieux », comme le chroniqueur aux appointements jalousés, comme le servile manœuvre de copie, se trouvait incapable de plaindre d'autres misères que la sienne, tant son existence lui paraissait lamentable d'avortement ! D'habitude le souvenir de sa femme et celui de sa fille lui rendaient l'énergie nécessaire. En ce moment, de penser à toutes deux, lui était une étrange douleur. L'une, d'abord, sa femme, lui était apparue, depuis leur conversation à la sortie du théâtre, comme si peu semblable à l'image qu'il voulait se faire d'elle, et qu'il arrivait à s'en faire ! Il y arrivait, mais, pareil en cela à tous ceux qui aiment et qui ne veulent pas juger ce qu'ils aiment, grâce à un effort dont il était, malgré tout, conscient. Il conservait, au fond de sa pensée, une place obscure où il ne regardait jamais. Là s'accumulaient, dans le silence, les preuves du féroce égoïsme de Mathilde, qu'il ne s'avouait pas, et que les susceptibilités de sa tendresse enregistraient, en dépit de cet aveuglement systématique. Certes, il l'aimait aussi passionnément qu'autrefois. Elle était toujours, à ses yeux, celle qu'il avait connue si malheureuse, au lendemain de la catastrophe paternelle, l'orpheline qu'il n'avait jamais cru pouvoir assez combler, par compensation, en bien-être, en élégance, en luxe, et, s'il l'avait pu, en faste. Mais toutes les indulgences, toutes les complaisances de cette passion, que vingt ans de mariage n'avaient pas usée, n'empêchaient pas qu'il n'eût cruellement souffert par les horribles défauts du caractère de sa compagne d'existence, même sans consentir à les reconnaître. Pour la première fois, depuis ces vingt ans, cette reconnaissance s'imposait à lui, quoi qu'il en eût, parce que, pour la première fois aussi, un sentiment égal à celui qu'il portait à sa femme entraînait en jeu. Ce que le mari n'avait

jamais osé pour son propre compte, le père allait l'oser pour celui de sa fille. Que dis-je? Il l'osait déjà. Hector n'avait jamais jugé sa femme. Il jugeait la mère de son enfant. Depuis la minute où elle avait prononcé le nom d'Edgard Faucherot, il se débattait en vain contre cette indiscutable évidence : une mère qui aime sa fille ne la marie pas ainsi! Elle n'accepte pas, du premier coup et avec joie, l'idée de donner une créature comme Reine, une fleur de délicatesse et de pureté, à un jeune homme tel que ce Faucherot, si médiocre, si vulgaire d'intelligence et de sensibilité, simplement parce qu'il est riche! Il est vrai que Mme Le Prieux aurait pu arguer, pour sa défense, du consentement de Reine elle-même. C'était ici que le père se soulevait et parlait plus haut que le mari. Quoique ce consentement fût certain, qu'il eût entendu Reine prononcer d'une voix nette et ferme la phrase fatale, ce « j'ai bien réfléchi » qui excluait l'idée d'une surprise et d'une tyrannie, quelque chose en lui protestait, invinciblement. Ses relations avec sa fille, depuis la plus tendre enfance de celle-ci, avaient été exactement l'inverse de celles qui l'unissaient à sa femme. Il avait toujours senti que Reine lui était transparente tout entière. En pensant à elle, il n'avait jamais eu cette impression de secrète contrainte, qu'il éprouvait si souvent vis-à-vis de l'autre. Le point mystérieux du caractère de sa fille n'était même que trop clair pour lui. Ce qu'il avait lu dans ces doux et tristes yeux bruns, c'était la pitié pour son existence de tâcheron, l'intelligence de ses détresses cachées, le regret de ses ambitions d'artiste sacrifiées, c'était autre chose encore... Il n'avait pas voulu y lire cette autre chose, cette condamnation de l'égoïsme maternel, et il l'y avait lue pourtant. Qu'un jeune cœur, de cette finesse d'impression et de cette ardeur aimante, eût, du premier coup, accepté l'idée la plus odieuse à vingt ans, le plus brutal mariage d'argent, le moins justifiable par l'apparence d'un prétexte romanesque, voilà ce que le père n'admettait pas. Il entrevoyait, par derrière cette soumission de sa fille, une énigme dont les données lui

échappaient. Il pressentait que sa femme ne lui avait pas dit toute la vérité, qu'entre elle et Reine il s'était échangé des paroles qu'il ne connaissait pas. Un drame clandestin se jouait chez lui, autour de lui, dont les éléments lui échappaient, et cette impression lui était deux fois plus cruelle. En premier lieu, tout l'avenir de bonheur de sa Reine s'y trouvait intéressé. Puis, admettre ce drame secret dans son ménage, c'était admettre chez sa femme la duplicité de l'épouse et la dureté de la mère. — Et comment continuer à entretenir le mensonge intime dont son amour avait besoin?

Hector était donc sorti de la maison parmi ces pensées et il commençait de descendre sur le trottoir de gauche vers l'église Saint-Augustin, lorsqu'il vit se détacher de la rue de Lisbonne, et se précipiter au-devant de lui, presque en courant, une femme, dans laquelle il reconnut, avec stupeur, la « promeneuse » habituelle de sa fille : Fanny Perrin elle-même. La vieille demoiselle s'était embusquée là, depuis qu'elle avait quitté Reine, ne se décidant ni à monter dans l'appartement où elle aurait demandé M. Le Prieux, ni à s'en aller. Elle avait laissé passer les minutes, oubliant et l'heure de son déjeuner, et, distraction beaucoup plus extraordinaire chez une personne aussi ponctuelle et aussi pauvre, l'heure d'une leçon de piano qu'elle avait à donner aux Batignolles. Elle attendait la sortie de Le Prieux, sans même avoir pu prendre une résolution précise sur ce qu'elle lui dirait. Mais elle l'attendait, le cœur battant, la gorge serrée, comme contrainte à cette action par une force étrangère à sa volonté, avec un remords de trahir la confiance de Reine si elle parlait, et cependant une impossibilité de laisser faire le mariage que celle-ci lui avait annoncé. Du moins elle voulait avoir crié au père la vérité. Comment? Dans quels termes? Pour la brave créature, dont l'existence s'était écoulée, si monotone, si calme, entre des occupations si étroites, si réglées, ces quelques heures contenaient plus d'événements qu'elle n'en avait jamais traversé. Elle avait accepté d'accompagner une

de ses élèves à un rendez-vous ! Elle était dépositaire d'un secret duquel dépendait la destinée de cette élève, qu'elle aimait au point de s'être décidée à ce compromis avec sa conscience professionnelle ! Et ce secret, elle se préparait à le révéler ! Aussi tous les gros traits de son visage bonasse étaient décomposés par l'émotion, au moment où elle aborda le père de Reine. Ses lèvres fortes, où flottait d'ordinaire le sourire d'amabilité banale d'une inférieure toujours exposée aux rebuffades, exprimaient une véritable angoisse. Les mots s'y pressaient, presque incohérents, mêlés de formules qui trahissaient les habitudes de parler propres à son humble métier, et d'exclamations suppliantes où se révélait, avec son affolement intérieur, son scrupule de manquer à ses engagements vis-à-vis de Reine. Son passionné désir de la sauver emportait tout :

— « Monsieur Le Prieux, » disait-elle, « vous m'excuserez de la liberté... J'ai absolument besoin de vous parler... Je suis une pauvre fille, monsieur Le Prieux, et je sais que cette démarche n'est pas dans ma position... » Puis, comme pour prévenir toute enquête : « Ne m'interrogez pas, je ne pourrais pas vous répondre... Je ne le devrais pas. Je ne devrais déjà pas être ici. Mais il s'agit de mademoiselle Reine, qui a toujours été si bonne pour moi et que j'aime tant... Il y a une chose qu'il faut que vous sachiez, monsieur Le Prieux, *il le faut...* » répéta-t-elle. « Si Reine fait le mariage que vous voulez lui faire faire, elle mourra de chagrin... Elle aime quelqu'un. Ne me demandez pas le nom, » reprit-elle, avec plus de volubilité encore : « je ne vous le dirais pas... Mais ne la forcez pas à se marier contre son cœur... Je vous répète qu'elle en mourra de chagrin... Ah ! mon Dieu ! Ce sont ces dames !... Elles vont me voir !... Monsieur Le Prieux, que jamais Reine ne sache que je vous ai parlé !... Jamais, jamais !... »

Et laissant son interlocuteur littéralement paralysé de surprise sur l'angle du trottoir, elle s'enfuit sans se retourner, par la rue de Lisbonne, comme une personne qui viendrait

de commettre une abominable action. Elle avait aperçu le coupé, tout à l'heure immobile, se mettre en branle devant la porte cochère de la maison, à cinquante pas, et venir dans leur direction, et avant que le père de Reine, qui s'était retourné vers le haut de la rue à cette exclamation : « Ce sont ces dames!... » eût entièrement repris ses esprits, la voiture passait en effet devant lui. Le cheval aliait au pas. Le Prieux vit que le coupé était vide. Il interpella le cocher qui s'arrêta pour répondre à sa question :

— « Ces dames sortiront dans une demi-heure... Madame m'a donné une lettre à porter chez M. Crucé... »

— « Je vais justement de ce côté, » fit Hector, qui, en se penchant, avait aperçu l'enveloppe dans le casier de devant. Il ouvrit la portière et prit la lettre en ajoutant : « Vous pouvez retourner aux ordres. Vous direz à Madame que je me suis chargé de la commission... »

Ces deux courtes scènes, — la survenue de Fanny Perrin, son discours, sa fuite, d'une part; de l'autre, la descente de la voiture, son arrêt, la prise du billet destiné à Crucé, — avaient été si rapides, elles s'étaient succédé d'une façon tellement inattendue, qu'Hector Le Prieux aurait pu croire qu'il avait rêvé, s'il ne s'était retrouvé sur le coin du trottoir, à l'angle des rues du Général-Foy et de Lisbonne, cette lettre de sa femme à la main. En la saisissant comme il avait fait, dans le casier du coupé, et disant au cocher ce qu'il lui avait dit, il avait obéi au mouvement le plus impulsif, lui, l'homme pondéré par excellence, au plus irraisonné aussi. Il savait trop bien ce que contenait cette enveloppe, dont il regardait la suscription avec une espèce d'hébétement : « *A Monsieur, Monsieur Crucé, 96, rue de La Boétie,* » et, au bas : « *A porter, pressée.* » Mathilde s'était retirée avant le déjeuner pour écrire ce mot, d'accord avec lui. Pourquoi donc l'avait-il intercepté? Pourquoi s'engageait-il maintenant, d'un pas hâtif, dans la rue de Lisbonne, puis sur le boulevard Malesherbes, avec l'espérance que Fanny Perrin l'aurait attendu, qu'elle allait réapparaître et lui parler de nouveau?

Qu'avait-elle pourtant à lui apprendre, qu'il ne sût déjà? Les quelques paroles qu'elle avait prononcées correspondaient trop intimement à ses propres sentiments, leur accent était trop évidemment sincère, pour qu'il en suspectât la vérité. Quant au nom, que la vieille demoiselle avait déclaré ne pas pouvoir révéler, le père avait-il besoin de ce complément de confiance pour le connaître? Aussi certainement que si Fanny Perrin fût allée jusqu'au bout de sa confiance, il savait que le jeune homme aimé par Reine était Charles Huguenin. Mais toutes les passions se ressemblent par ce double et contradictoire caractère : la certitude dans l'intuition, et l'appétit, la frénésie de tenir la preuve positive de ce dont elles ne se doutent pas. Quand il se fut bien convaincu que l'institutrice ne reviendrait plus, Hector héla un fiacre, et il donna au cocher une adresse qui n'était ni celle de Crucé, ni celle de l'endroit où se réunissait le comité qu'il aurait dû présider. Il allait rue d'Assas, chez Charles Huguenin! Quant à la lettre de Mme Le Prieux, il l'avait déchirée déjà en cinquante morceaux, presque rageusement, et le vent emportait ces parcelles de papier parfumé sous les pieds des passants, sous les sabots des chevaux, dans toutes les poussières du pavé parisien, derrière la voiture où Hector était assis, en proie aux plus violentes émotions qu'il eût éprouvées depuis des années :

— « Non, » se disait-il, tandis que le fiacre allait, descendant le boulevard Haussmann, pour gagner ensuite la Seine par la rue Auber, l'avenue de l'Opéra et la place du Carrousel, « non. Elle ne se mariera pas contre son cœur. Elle ne sera pas Mme Faucherot. Je ne le veux pas. *Je ne le veux pas...* » Contre qui les plus intimes résistances de son être se tendaient-elles donc, dans ce sursaut de résolution? Et son monologue intérieur continuait, les idées s'appelant l'une l'autre avec cette logique involontaire qui déconcerte tous nos partis pris, toutes nos affections quelquefois : « Je savais bien que ce n'était pas possible qu'elle épousât ce Faucherot autrement que forcée... Forcée? Elle s'est crue forcée? Mais

par qui et par quoi? *Nous* l'avons laissée libre pourtant. Tout à l'heure encore, *nous* lui avons demandé d'attendre... » Contre quelle idée le père se défendait-il, en se répétant mentalement ce « nous » mensonger? Il reprenait : « Et ce n'est pas à nous qu'elle a confié ses sentiments? C'est à une étrangère?... Elle ne sait donc pas que son bonheur est notre seul souci, que nous ne vivons que pour elle? Quand elle a dû aller causer avec sa mère de ce projet de mariage, je lui ai parlé cependant. Elle m'a compris. Du moins, elle en avait l'air. Je l'entends encore me dire : « Que vous êtes bon et que je vous aime! » Et puis, ce silence, cette défiance?... C'est inconcevable... Peut-être a-t-elle cru que la personne qui la demandait en mariage était Charles, et, voyant qu'elle s'était trompée, a-t-elle eu un accès de dépit, qui sait? de désespoir... Elle aura pensé que son cousin ne l'aimait pas... » Il s'efforçait de se faire à lui-même des objections : « Mais est-ce bien Charles qu'elle aime?... Ah! je vais le savoir... Comment?... J'aurais dû plutôt chercher à rejoindre Mlle Perrin, la faire parler, lui arracher le secret de Reine, tout entier. Que vais-je dire à ce jeune homme? Si ce n'est pas lui, pourtant, qu'aime Reine, et si, de son côté, il n'a jamais pensé à sa cousine?... En tout cas, je ne veux pas que ce mariage se fasse. Je ne le veux pas. »

A l'instant où Le Prieux se répétait ce serment, à voix haute cette fois, le fiacre roulait sur les pavés de cette étroite et longue rue des Saints-Pères, une des rares artères de Paris qui n'aient pas changé depuis trente ans, sauf dans la portion entaillée par la percée du boulevard Saint-Germain. Les surcharges de travail du journaliste ne lui permettant guère que les courses strictement utiles, il venait rarement dans ces parages, étroitement associés aux lointains souvenirs de son exode de Chevagnes à Paris. Il était descendu, à cette époque, dans un petit hôtel meublé de la rue des Beaux-Arts, — ô naïveté d'un adolescent provincial en mal de gloire! — à cause du nom de la rue et de celui de la maison, qui s'appelait : « Hôtel Michel-Ange. » Par quel détour secret de sa

sensibilité malade l'aspect du quartier, où il avait promené les ambitions déçues de sa jeunesse, donna-t-il au père de Reine un irrésistible besoin de revoir cette rue des Beaux-Arts, toute voisine, il est vrai ; mais quel rapport y avait-il, entre l'asile de ses vingt ans, à lui, et la démarche qu'il se proposait de faire, pour sauver d'un mariage détestable les vingt ans de sa fille ? Voulait-il, apercevant soudain les extraordinaires difficultés de cette démarche, en mieux calculer le détail à l'avance, et se donner un peu de temps pour la réflexion ? Ou bien, appréhendant d'avoir, à son retour chez lui, une lutte redoutable à soutenir, allait-il, poussé comme par un instinct, demander un surcroît d'énergie au fantôme du Le Prieux qu'il avait été, passionnément épris d'Idéal et d'Art, et profondément, absolument étranger à la misère des compromis sociaux ? Plus simplement encore, les émotions éprouvées, depuis ces quarante-huit heures, au sujet de sa fille, avaient-elles achevé de donner une forme aiguë à certaines idées qu'il refusait de s'avouer depuis si longtemps, et un maladif désir le dominait-il de constater d'où il était parti, pour arriver où, et à cause de qui ? Toujours est-il qu'à la hauteur de la rue Jacob, il frappa contre le carreau de sa voiture, fébrilement, pour l'arrêter, et, au lieu de continuer dans la direction de la rue d'Assas, il descendit, paya le cocher, et s'achemina à pied vers son ancienne demeure. Il était dans une de ces minutes singulières, durant lesquelles la ressemblance, l'identité plutôt, entre notre destinée et la destinée de ceux dont nous sortons ou qui sortent de nous, éveille, dans les arrière-fonds de notre être, un sentiment intense et presque obsédant de la race. Venant de subir un malheur qu'a subi notre père dans des circonstances analogues, voyant notre enfant sur le point de recevoir un coup que nous avons reçu nous-mêmes, la profonde unité du sang se révèle à nous, et trouble étrangement notre cœur. Appliquée au passé, à ceux qui nous ont légué leurs vertus et leurs faiblesses, cette impression aboutit à une mélancolie presque pieuse, qui pardonne toutes les fautes et

remercie de tous les bienfaits. Tournée vers l'avenir, vers ceux à qui nous avons transmis cette âme de la famille dont nous ne sommes qu'un moment, cette impression se transforme en un profond et poignant désir d'atténuer pour eux, de leur épargner, si nous le pouvons, les épreuves héréditaires. Cela fait des heures indéfinissables où nous ne savons pas s'il s'agit de nous, de notre père, de notre enfant. C'est ainsi qu'en évoquant, le long des trottoirs de ces vieilles rues parisiennes et devant la façade, restée la même, de son hôtel d'étudiant, les images de sa lointaine jeunesse, Hector n'aurait pas pu dire s'il pensait à lui-même ou à sa fille, tant il percevait avec une évidence presque insupportable l'analogie entre son sort et celui qui menaçait Reine. Que lui disait cette façade de « l'Hôtel Michel-Ange », devant laquelle il se tenait immobile maintenant, sinon qu'il y avait eu là, autrefois, dans une des chambres de cette pauvre maison meublée, — la seconde, au troisième étage, en comptant par la droite, — un jeune homme d'une sensibilité pareille à celle de Reine, capable, comme Reine, des émotions les plus exaltées et les plus fines? Et puis ce jeune homme avait été incapable de maintenir contre la vie l'Idéal d'art qui avait été le roman de sa jeunesse, comme Reine, dès la première rencontre, se trouvait incapable de maintenir l'Idéal d'amour qui était le roman de sa jeunesse à elle. Quel élément de débilité se cachait dans leur intime nature, à tous deux, pour qu'ils fussent à la fois si délicats dans leurs façons de sentir et si impuissants à modeler leur existence d'après leur cœur? Mais cette débilité était-elle en eux? N'avaient-ils pas eu à lutter, simplement, contre une volonté plus forte que la leur? Non. Le jeune homme venu de Chevagnes, pour conquérir la gloire en écrivant des chefs-d'œuvre, sous les combles du misérable « Hôtel Michel-Ange », n'était pas un faible. C'était un naïf sans doute, et qui ne mesurait pas quelle effrayante distance le séparait de son rêve, mais Hector s'en rendait compte de par delà les années, c'était aussi un patient, un acharné travailleur, et qui eût réalisé, sinon le tout, au moins

une partie de ce rêve, si... Et une figure de femme apparaissait, dont les yeux noirs dardaient le despotisme, dont la bouche fière avait un pli implacable de domination, dont la beauté d'idole commandait l'hommage. Était-ce donc elle qui vraiment lui avait fait manquer sa destinée? Était-ce donc elle, de qui l'autorité impérieuse contraignait Reine à plier aussi devant son désir? Cette double vision fut si pénible à l'artiste déchu, au père inquiet, qu'il la repoussa de toutes les forces de son vieux et toujours vivace amour pour cette femme, passionnément obéie et servie depuis tant d'années, et, recommençant de marcher dans la direction de la rue d'Assas, il raisonnait :

— « La faute n'en est pas à ma pauvre Mathilde. A-t-elle jamais pu savoir que j'aurais désiré une autre vie? Lui en ai-je jamais parlé? C'est une âme si vraie, si droite, si dévouée. Elle a cru que tout était pour le mieux ainsi, comme elle croit que tout est pour le mieux, dans ce mariage avec le jeune Faucherot. La faute en a été à mes silences, à cette timidité qui m'a toujours empêché de me montrer, même à elle, dans la vérité complète de mes aspirations... Reine me ressemble, par là encore. Même à moi, elle ne m'a pas dit qu'elle aimait quelqu'un... Quand nous avons parlé du projet Faucherot, l'autre soir, sa mère et moi, si j'avais su ce que je sais! Mais je ne savais rien, que par divination... Ah! il faut que j'aie des faits positifs, un aveu!... Mathilde alors sera la première à ne pas vouloir ce mariage, dont j'avais l'horreur, d'instinct... Mon Dieu! Pourvu que Charles soit là!... Mais est-ce Charles qu'elle aime? Hé! Comment ne serait-ce pas lui? De tous les jeunes gens que nous recevons, c'est le seul qui la mérite... Là-bas, qu'ils seraient heureux!... »

Hector entra dans le jardin du Luxembourg, comme il se prononçait à lui-même ces mots. Il avait remonté de la rue des Beaux-Arts, par les rues de Seine et de Tournon, perdu dans ses pensées, et laissant ses pas suivre machinalement le chemin suivi jadis si souvent, alors qu'en proie à l'inconséquente nostalgie des chénaies de Chevagnes, il venait, au jardin

du Luxembourg, chercher une sensation de nature, regarder des arbres et songer. Il franchit la grille qui ouvre à côté du musée, et il se trouva tout de suite à l'extrémité de cette allée de vieux platanes où se voit le monument du pathétique et puissant Eugène Delacroix. Ces beaux arbres, ses préférés autrefois, érigeaient, sur le ciel glacé de cet après-midi, leurs énormes branches dépouillées. Et comme si, au contact de ces muets témoins de sa jeunesse, le poète mort jeune se réveillait en lui, le journaliste se prit à penser avec un attendrissement indicible à la fuite ininterrompue du temps, à cette succession des étés et des hivers, des feuillages et des hommes. Des vers de Sainte-Beuve, oubliés depuis longtemps, et dont il avait raffolé, lui revinrent à la mémoire et aux lèvres :

« Simonide l'a dit, après l'antique Homère :
Les générations, dans leur presse éphémère,
Sont pareilles, hélas ! aux feuilles des forêts
Qui verdissent une heure et jaunissent après,
Qu'enlève l'Aquilon, et d'autres, toutes fraîches,
Les remplacent déjà, bientôt mortes et sèches... »

Il l'avait récitée à cette place, cette divine élégie du plus méconnu de nos grands lyriques, quand il était lui-même dans la verdeur de la vie, dans cet âge des fraîches espérances et des radieux commencements, où étaient à présent Reine et Charles, — âge si court, espérances si vite passées, commencements si tôt finis ! Que du moins, ces enfants lui dussent de ne pas perdre, sans en avoir joui, ce point et ce moment de leur jeunesse et de leur amour ! Car c'était bien Charles que Reine aimait. Le père n'avait plus aucun doute maintenant. Il venait de se rappeler, une fois de plus, le regard du jeune homme posé sur sa fille, l'agitation de Reine quand il devait venir, cent petits signes qu'il avait résumés d'un mot, quand il avait dit à sa femme, en parlant des rapports des deux cousins : « J'ai des impressions. » A ce souvenir, son sang courut d'un mouvement plus rapide, comme si l'idée de cet amour des jeunes gens l'un pour l'autre l'avait réchauffé

en lui communiquant de leur flamme. Il reprit sa marche dans la direction de la rue d'Assas, d'un pas redevenu vif et alerte, et il eut un sursaut du cœur pour demander au concierge de la maison si M. Huguenin était chez lui? Il y était. L'émotion du père avait grandi encore, tandis qu'il gravissait l'escalier, au point qu'il fut obligé de s'arrêter, avant de sonner, devant la porte sur laquelle était fixée, par quatre clous, la carte modeste de « *Charles Huguenin, avocat à la Cour...* ». Enfin, il a sonné. Des pas s'approchent. Le battant s'ouvre. Il voit apparaître Charles, qui, en le reconnaissant, s'appuie contre le mur, tout pâle, et balbutie, avec un saisissement qui est un aveu :

— « Vous, monsieur Le Prieux... Vous! Ah! merci d'être venu!... »

En prononçant ce mot de « merci », le jeune homme était dans la logique des pensées qui se succédaient en lui depuis sa cruelle conversation avec Reine. Une fois passée la première crise de désespoir, qui l'avait jeté gémissant sur le banc de la terrasse, aux Tuileries, il avait eu la reprise d'énergie de l'amour qui, malgré tout, se sait partagé. Il s'était relevé en disant : « Je l'aime. Elle m'aime. Je ne peux pas la perdre ainsi... » Et il était revenu rue d'Assas, précipitamment, comme s'il comptait y trouver une lettre de Reine. Espoir insensé qui attestait à quel degré il était, même après ses dénégations, sûr du cœur de sa cousine! Aucun message ne l'attendait. Il avait pleuré de cette déception, seul, enfermé dans son petit logement d'étudiant. Puis il avait essuyé ses larmes courageusement, et il avait commencé de réfléchir, en se demandant quelle démarche il tenterait. Les passions des Méridionaux de pure race, comme lui, s'accompagnent presque toujours d'une lucidité dans l'ardeur qui rappelle la clarté brûlante de leurs horizons et aussi l'hérédité latine. Celui-ci avait eu, même dans son chagrin, besoin d'y voir clair, et il s'était efforcé de dégager, dans la situation présente, les faits indiscutables. — Le premier, le plus évident, celui auquel il venait de se cramponner aussitôt, comme on a vu,

par cet instinct de conservation que nos passions possèdent, comme des créatures, c'était que Reine l'aimait. — Un second, n'était pas moins évident; un obstacle avait surgi. Charles en pouvait fixer l'apparition à quarante-huit heures près. Cet obstacle n'existait pas, lors de la soirée où sa cousine et lui s'étaient tacitement fiancés. L'accès de demi-folie qui lui avait, deux heures auparavant, sous les arbres des Tuileries, arraché son injuste insulte à la sincérité de Reine, s'était dissipé. Il croyait qu'elle avait été sincère en s'engageant, et sincère en lui demandant, avec cette supplication passionnée, qu'il ne cherchât pas à deviner la nature de l'empêchement mystérieux devant lequel elle tremblait, épouvantée. — C'était là un troisième fait positif. — Et un quatrième, qu'il s'agissait d'un mariage avec un autre. Que ce projet de mariage datât de ces tout derniers jours, Charles, encore une fois, n'en doutait pas. Sans cela Reine, au bal, n'eût pas été avec lui ce qu'elle avait été. — Que, d'autre part, ses parents à elle fussent mêlés étroitement au projet soudain de ce mariage, Charles le concluait de ce cinquième fait : Mme Le Prieux n'avait pas parlé à sa fille de la lettre de Mme Huguenin. Sur le moment, et emporté par la colère de la jalousie, il n'avait pas accordé à ce singulier détail sa capitale importance. Il comprenait maintenant que ce silence de la mère de Reine signifiait une volonté, très réfléchie, de ne pas mettre la jeune fille à même de choisir entre l'union avec son cousin et l'autre union, — avec qui? Présentée avec quels arguments à l'appui? L'imagination de Charles s'arrêtait là. Il se rendait compte que Mme Le Prieux avait trouvé le moyen de convaincre Reine, en la terrorisant. Il ne pouvait deviner des raisons qui tenaient à l'histoire profonde de cette famille de « non-classés » (pour prendre le mot si heureusement créé par un des plus généreux historiens de la vie difficile à Paris). Il avait tourné et retourné cette énigme indéfiniment, durant ces premières heures de méditation passionnée, et il avait seulement démêlé, dans ce mystère, un autre mystère encore : pourquoi les parents de Reine n'avaient-

ils pas eu du moins la charité de lui donner, à lui, Charles, une explication, à présent qu'ils savaient et ses sentiments et ses espérances par la lettre de sa mère?... Il en était à ce point de son impuissante analyse, lorsque le coup de sonnette du visiteur lui avait fait sauter le cœur dans la poitrine. Il avait ouvert, avec une folle espérance derechef, qu'un message lui arrivât de Reine. Et, de se trouver vis-à-vis d'Hector Le Prieux lui avait arraché ce « merci », inintelligible pour le nouveau venu. Mais ce qui était trop intelligible au père, après le discours de Mlle Perrin et ses propres réflexions, c'était la cause du trouble où il voyait Charles. Cette évidence de l'amour du jeune homme pour sa fille correspondait si bien au secret désir du vieil écrivain, qu'il avait dans la voix toutes les indulgences, toutes les tendresses pour lui dire :

— « Allons, Charles, remettez-vous. Reprenez courage. Vous n'avez pas à me remercier. Je remplis mon devoir de père, voilà tout. Mon Dieu! Dans quel état je vous trouve!... Ah! Mon pauvre enfant!... »

Charles venait, en effet, dans la stupeur de ces paroles et de cette attitude, si complètement inattendues pour lui, d'éclater de nouveau en sanglots, et de se jeter dans les bras de Le Prieux, en répétant ces seuls mots : — « Oh! si! Merci, mon cousin, merci! Que vous êtes bon!... Que vous êtes bon!... » Le père était lui-même remué jusqu'au fond du cœur par cette explosion de désespoir. Mais il avait un intérêt trop essentiel à savoir toute la vérité sur les rapports des jeunes gens, pour ne pas essayer d'arracher une confession à cet affolement. Il avait entraîné Charles hors de l'antichambre, dans le petit cabinet de travail qui servait aussi de salon à l'avocat sans causes, encore incertain sur son définitif établissement, — charmant asile de rêverie où Le Prieux n'était venu qu'une fois; mais cette visite avait suffi pour conquérir au jeune homme la sympathie de l'écrivain, tant cette pièce, — avec le noyer vermiculé de ses vieux meubles provençaux, — avec le choix des gravures sur les murs, représentant toutes quelque beau monument d'Arles, de Nîmes ou d'Aigues-Mortes, — avec l'ordre des livres, tous

évidemment lus, dans la bibliothèque, et celui des papiers sur la table, — avec l'horizon des arbres du Luxembourg derrière son étroit balcon, dégageait une atmosphère de jeunesse recueillie et romanesque. Il s'y respirait comme un parfum de poésie, celle du terroir natal, conservée à Paris, malgré les tentations contraires. Cette chambre était l'image fidèle du petit drame moral dont le jeune homme avait été le théâtre, partagé entre la nostalgie de sa Provence et l'attrait de la vie de Paris. C'était cette physionomie des choses autour de lui qui avait éveillé jadis dans Hector l'idée que Charles serait pour Reine le mari souhaité. Peut-être y avait-il un souvenir de cette impression déjà lointaine, dans l'affectueuse insistance avec laquelle il s'efforçait de lui faire avouer le secret entier de ses sentiments :

— « Non, je ne suis pas bon, » avait-il commencé, « et, encore une fois, il ne faut pas me remercier. Je vous répète que je suis simplement un père qui fait son devoir. Mais vous devez faire le vôtre, vous aussi, et répondre à ma démarche par une absolue sincérité. Voyons, parlez-moi à cœur ouvert, librement, et dites-moi tout. »

— « Mais, » avait répliqué Charles, « que puis-je vous dire que ne vous ait dit, à Mme Le Prieux et à vous, la lettre de ma mère ? J'ai compris, rien qu'à vous voir entrer, que vous veniez me répéter ce que je sais déjà par ma cousine, que ce mariage est impossible. J'aurais dû le comprendre plus tôt, puisque vous ne m'avez pas fait venir, dès cette lettre reçue... Et pourtant, monsieur Le Prieux, je vous jure que j'aurais tout fait pour rendre Reine heureuse, je lui aurais dévoué ma vie. Je suis un bien petit personnage, mais ce peu que je suis, je le lui aurais donné sans réserve, et ma mère vous a dit aussi dans sa lettre, j'en suis sûr, qu'elle et mon père pensaient comme moi... »

Si la révélation du silence gardé par Mme Le Prieux sur la démarche de Mme Huguenin avait bouleversé Reine, avertie pourtant de cette demande en mariage, quel coup en plein cœur pour le père que rien n'avait préparé à cette nouvelle !

Dans l'éclair d'une illumination subite, il entrevit la vérité. Était-il possible que sa femme eût ainsi manqué de franchise à son égard, qu'elle lui eût répondu, l'autre soir, comme elle lui avait répondu, si cette lettre avait été réellement envoyée et reçue? Mais oui. Cette nuance d'inquiétude qu'elle avait montrée pour lui demander : « On vous a pressenti aussi? » il en avait l'explication. D'ailleurs, l'accent du jeune homme ne laissait aucune place au doute, et le père de Reine le comprit si bien, qu'il détourna les yeux pour que son interlocuteur n'y lût pas la souffrance qu'il éprouvait à cette découverte. Il voulut pourtant l'interroger, et il lui posa une de ces questions, à côté, comme on en pose dans certains entretiens où l'on n'a pas la force de formuler toute sa pensée :

— « Vous me dites que vous avez été averti par Reine d'une difficulté subite? Elle était donc au courant de la démarche de votre mère? »

— « Ah! monsieur Le Prieux, » dit le jeune homme, « je vous en supplie, ne la jugez pas mal, et ne me jugez pas mal!.. Ma cousine n'a rien à se reprocher. Je vous en donne ma parole. Je ne lui avais jamais parlé de mes sentiments, jamais, jusqu'à la semaine dernière, c'est vrai, où je lui ai demandé ce qu'elle répondrait si ma mère vous écrivait ce qu'elle vous a écrit... Je le sais. Ce n'était pas bien de ma part. J'aurais dû m'adresser à vous et à Mme Le Prieux d'abord. C'est trop naturel pourtant que je n'aie pas voulu, l'aimant comme je l'aime, demeurer dans l'incertitude et que j'aie essayé de savoir du moins ce qu'elle pensait. »

— « Alors, elle vous a autorisé à nous faire écrire la lettre? » reprit le père.

— « J'ai compris qu'elle ne me le défendait pas. »

Le Prieux s'arrêta une minute dans cet interrogatoire, où chaque mot, en projetant une lumière cruelle sur certains incidents de ces derniers jours, épaississait l'ombre sur d'autres. L'attitude de sa fille à son égard, au moment d'aller causer avec Mme Le Prieux, qui lui était si incompréhensible tout à l'heure, lui devenait claire. Elle avait cru, évidemment,

que sa mère la faisait venir pour lui parler de la lettre de Mme Huguenin. En revanche, ce qui s'était dit entre les deux femmes était rendu plus énigmatique encore, par cet accord de Reine avec son cousin. Comment et pourquoi celle-ci avait-elle, dans ces conditions-là, soudain changé de volonté? Reine avait donc vu Charles dans l'intervalle, ou bien elle lui avait écrit? Venant de découvrir chez sa femme un manque si complet de sincérité, Hector tressaillit à l'idée que sa fille pouvait donner des rendez-vous secrets, entretenir une correspondance clandestine. Cette pensée lui fut si insupportable qu'il saisit avec violence le bras du jeune homme, en reprenant :

— « Charles, vous ne m'avouez pas toute la vérité, et ce n'est pas bien... Non, vous ne me l'avouez pas, » insista-t-il. « Ne m'interrompez plus... Vous convenez que vous étiez d'accord avec Reine pour l'envoi de la lettre de madame votre mère. C'est donc que Reine acceptait ce projet d'un mariage avec vous. Vous en convenez. Vous convenez aussi qu'elle vous a prévenu que ce projet devenait impossible? Elle vous a donc parlé ou écrit. Vous l'avez donc vue? Où? Comment?... Et vous voulez que je croie que vous n'avez rien à vous reprocher, ni elle non plus?... »

— « Hé bien! Je vous dirai tout, » répondit le jeune homme avec un véritable effort, « et pour elle et pour moi. Vous du moins, vous ne la soupçonnerez pas, » continua-t-il, d'un accent altéré où frémissait le remords de l'injustice qu'il avait commise lui-même. « Oui, j'ai vu ma cousine, ce matin, à onze heures, aux Tuileries. Il y avait une autre personne en tiers. Je vous donne ma parole d'honneur que c'était la première fois que nous avions un rendez-vous. La preuve que je vous dis la vérité, la voici. » Et il tira de son portefeuille la petite dépêche bleue de Reine qu'il tendit à Le Prieux : « Ma cousine avait voulu me parler... Par charité, je le comprends à présent, pour que je n'apprisse pas brutalement, et de quelqu'un d'autre, le désastre de ma plus chère espérance... Et ce que nous nous sommes dit dans cette entrevue, je peux

vous le répéter aussi, quand ce ne serait, encore une fois, que pour empêcher qu'à votre tour, vous ne soyez injuste avec elle... » Et il commença de raconter, pêle-mêle, les incidents de ce douloureux rendez-vous de la matinée : et l'impression que lui avait faite le billet de Reine, et l'arrivée de celle-ci, et comment il avait deviné la gravité de sa démarche à sa pâleur, et les paroles qu'elle avait prononcées, et celles qu'il avait répondues, et son accès de jalousie, et le reste. Le père écoutait le récit de ces simples et poignants épisodes, la lettre de sa fille à la main. Il en regardait l'écriture, dont il reconnaissait l'agitation, avec une pitié passionnée pour la douce et délicate enfant, qui avait tracé ces caractères et noirci ce papier, dans un instant de détresse. Il s'expliquait maintenant l'éclat fiévreux qu'elle avait dans ses yeux à son retour de ce cruel entretien, et la décision de sa voix refusant le délai que ses parents lui offraient. Il s'expliquait la démarche de Fanny Perrin, qui avait certainement été la personne en tiers, indiquée par Charles, l'innocent témoin de cet innocent rendez-vous entre les deux cousins. A travers ces pensées, un point demeurait plus obscur que jamais : quel motif avait eu Reine de vouloir ce mariage avec Faucherot, quand elle était libre de son choix ? Le mot de cette énigme, hélas ! le père savait déjà trop de quel côté le chercher. Mais l'honneur lui commandait de le trouver seul. Il ne devait pas associer à cette enquête, au terme de laquelle il devinait, malgré lui, des machinations peu scrupuleuses et un rôle équivoque de sa femme, celui qu'il considérait, dès cette minute, comme leur gendre. Il s'était levé, une fois la confession du jeune homme achevée, et il marchait, à travers la chambre, de long en large, dans un silence que l'autre n'osait pas troubler. Quoique Charles, lui aussi, trouvât plus inexplicable que jamais l'attitude de Reine, en constatant combien le père lui était favorable, il comprenait, avec son tact naturel, affiné par l'amour, qu'il fallait respecter ce silence... Son cœur battit bien fort dans sa poitrine lorsque Le Prieux s'arrêta tout d'un coup devant lui, et, l'ayant

regardé longtemps, lui dit enfin, avec la solennité, sur le visage et dans le geste, de quelqu'un qui, ayant pris un grand parti, dicte à un autre une décision irrévocable :

— « Vous venez de me répondre en honnête homme, Charles, loyalement, bravement, et moi je vous parlerai de même... Vous aimez Reine, et vous la méritez. Elle vous aime, et il ne dépendra que d'elle qu'elle soit votre femme, vous entendez, *que d'elle*. Il a été question d'un autre mariage, ces jours derniers, c'est vrai. J'ai peine à m'imaginer que ce soit là l'obstacle auquel elle a fait allusion. Il doit y avoir un malentendu que je ne démêle pas. Je le démèlerai... Je vous répète qu'elle sera votre femme, le jour où elle le voudra. Dès aujourd'hui, vous avez mon consentement. J'ai cru à votre parole d'honneur, tout à l'heure. Cela me donne le droit d'exiger que vous me la donniez une autre fois. J'exige que vous me promettiez de ne pas essayer de la revoir, avant que je ne vous y aie autorisé... Il y a une grande sagesse, vous l'éprouvez vous-même, dans notre vieux préjugé français qui veut que les enfants ne se marient que par l'entremise des parents. Si vous y aviez strictement obéi, si vous étiez venu à moi, ces temps derniers, me parler avant de lui parler à elle, vous lui auriez épargné des émotions bien inutiles, et vous ne l'auriez pas froissée, d'une manière peut-être irréparable. C'est une sensibilité très vive et très profonde. Votre doute sur elle a dû lui faire un mal horrible. Laissez-moi le soin de sonder sa plaie, et, encore une fois, puisqu'il y a un malentendu à dissiper, de le dissiper... J'ai votre parole que vous ne ferez plus rien que par mes indications?... »

— « Vous l'avez, » répondit le jeune homme, qui, dans un élan de reconnaissance, prit entre ses mains les deux mains de son interlocuteur.

— « Et que vous m'obéirez en tout?... »

— « Et que je vous obéirai en tout... Ah! monsieur Le Prieux, je vous aimais déjà beaucoup, mais maintenant... »

— « Maintenant, » interrompit le père, qui, visiblement, redoutait sa propre émotion, « vous allez commencer à tenir

votre parole, en vous asseyant à cette table, et en écrivant une lettre à Reine où vous lui demanderez pardon de vos paroles de ce matin... Cela vous étonne? Mais j'ai mon plan. J'ai mon plan... Allons, » ajouta-t-il, avec cette ironie attendrie, que les hommes qui vieillissent ont volontiers pour les jeunes gens, des amours desquels ils sourient, en les enviant secrètement : « Faut-il que je vous la dicte, cette lettre? Écrivez et mettez dedans ce que vous voudrez. Je la donnerai à Reine, sans la lire... Êtes-vous content?... »

VIII

LE PLAN D'HECTOR LE PRIEUX

— « J'ai mon plan... » C'est sur ces mots, répétés pour la troisième fois, qu'Hector Le Prieux quitta l'amoureux de sa fille, muni de la lettre qu'il lui avait fait écrire, et aussi de la dépêche de Reine.

— « Je vous la renverrai demain en vous tenant au courant, » avait-il dit encore. « Elle m'est nécessaire... »

Il faut croire que ce billet touchait en lui une place infiniment profonde, car Charles Huguenin, qui s'était mis sur son balcon, pour le regarder s'en aller, put le voir qui s'enfonçait de nouveau sous les arbres dépouillés du Luxembourg, la petite feuille bleue à la main. Le journaliste marchait, épelant un par un les mots de cette chère écriture, abimé dans les pensées que cette contemplation soulevait en lui, au point qu'il ne s'aperçut de l'endroit où il était qu'au moment où il franchissait la grille, en face de la rue Soufflot. Il avait traversé tout le jardin, comme en songe. Il reconnut le trottoir qu'il avait tant suivi, jadis, la station d'omnibus, les boutiques, celles-ci changées, celles-là non. Il avait l'habitude, lors de ses débuts littéraires, d'aller lire les journaux dans un des cafés qui

avoisinent l'Odéon, et il s'y dirigea, sans bien s'en rendre compte, comme si, dans les minutes d'extrême désarroi intérieur, les mouvements s'accomplissaient en nous, presque tout seuls. Par hasard, l'endroit était demeuré le même. Décoré jadis par des peintres qui avaient ainsi payé des arrières de petits verres et de demi-tasses, il montrait, dans ses profondeurs, quatre panneaux disparates représentant : l'un, une Vénus sortant des eaux ; l'autre, l'agonie d'un cerf dans un hallier ; un troisième, Pierrot regardant la lune ; un quatrième, une fille du quartier Latin. Le bohémianisme de cette taverne enfumée ne contrastait pas moins avec le délicat roman de Reine et de son cousin qu'avec les habitudes de haute tenue où la « belle madame Le Prieux » faisait vivre Hector. Mais, pour celui-ci, le rayonnement de sa propre jeunesse illuminait ce rendez-vous de rapins et d'étudiants. Il prit place à une table d'angle, libre en ce moment, sans même remarquer l'attention qu'excitait, parmi les habitués et habituées du lieu, tous et toutes passablement débraillés, la présence d'un homme de cinquante ans très passés, vêtu comme un président de Conseil d'administration, le ruban de chevalier de la Légion d'honneur à la boutonnière, et qui demandait de quoi écrire. Il libella ainsi, d'une main rapide et délibérée, sur ce papier de rencontre, une lettre de deux pages, qu'il termina par une signature d'une décision presque agressive. C'était un billet pour Crucé, qu'il fit aussitôt porter par un commissionnaire. Est-il besoin de dire que ces quelques lignes coupaient court, par avance, en son nom et au nom de sa femme, à la démarche matrimoniale des Faucherot ? Cette besogne achevée, qui était la première mise en œuvre de son plan, il regarda sa montre. Il savait qu'en rentrant rue du Général-Foy, en ce moment, il n'y trouverait ni sa femme ni sa fille. Il songea, comme cela lui arrivait souvent, à passer au journal pour y prendre langue avec le rédacteur en chef, au sujet de sa chronique du lendemain. La seule idée du plus léger contact avec sa vie quotidienne, avant d'avoir affronté les deux scènes auxquelles il se préparait, lui

fut odieuse. Un ressouvenir de ses habitudes de jeunesse traversa de nouveau son esprit : — « Pourquoi ne travaillerais-je pas ici, comme autrefois ? » Il pria le garçon de lui donner un autre cahier de papier à lettres, une plume neuve, de remplir l'encrier, et, prenant une des gazettes souillées qui traînaient à même le marbre d'une table voisine, il chercha dans les faits divers s'il ne trouverait pas matière à son article. L'assez vulgaire aventure d'une demi-mondaine plaidant contre son couturier attira son regard, à cause des chiffres fantastiques auxquelles étaient tarifées les élégances de la demoiselle — 3,750 francs pour un costume ! Il commença d'écrire, d'une main non moins délibérée que tout à l'heure, les réflexions que ce prix du luxe soulevait en lui. Six heures sonnaient qu'il était encore là, finissant de noircir sa douzième feuille. Sa chronique du lendemain était achevée. Il la relut, avec un mélange singulier de fierté et de mélancolie : pour la première fois, depuis des années peut-être, il venait de composer un morceau dont il n'était pas secrètement honteux. C'est qu'il l'avait écrit pour se plaire à lui-même et non par devoir, comme il avait rêvé jadis d'écrire et ses vers et ses romans, quand il venait causer ou griffonner dans ce modeste café, plus de trente ans auparavant. Cette impression, qui s'accordait si complètement au reste de sa journée, aurait encore renforcé Le Prieux dans son désir d'épargner à sa fille les chagrins d'une destinée manquée, si ses nerfs n'eussent été tendus à ce degré où l'être entier n'est que volonté et qu'énergie. C'était même cette surexcitation de toute sa personne qui lui avait rendu le temps insupportable. Il l'avait comme trompée en écrivant, par un de ces phénomènes d'automatisme professionnel, qui sont de tous les métiers, et qui prouvent, entre parenthèses, combien notre gagne-pain devient réellement une seconde nature, l'instinct en nous d'une véritable espèce sociale. Cette diatribe contre le luxe et son esclavage n'avait pas eu que ce résultat de faire passer deux heures au journaliste. Elle allait agir sur lui de deux manières, — par autosuggestion d'abord, comme il arrive

aux littérateurs, si aisément intoxiqués de leurs propres phrases, — ensuite, par le rappel des faits et des chiffres auxquels il venait de penser.

— « Six heures, » se disait-il en franchissant le seuil du vieux café, « je vais trouver une voiture devant l'Odéon... A six heures vingt, je serai à la maison. Ce sera à peu près le moment où elles rentrent... J'aurai le temps de causer avec Reine avant le dîner. La grande affaire, c'est que la pauvre petite ne passe pas la nuit sur son chagrin. Va-t-elle être heureuse de cette lettre de Charles? Fanny Perrin avait raison. Elle serait morte de l'autre mariage... Mais comment s'y était-elle décidée? Voilà ce que je saurai enfin... » Il avait arrêté un fiacre vide, et il y était monté. La question à laquelle son esprit revenait sans cesse, depuis la veille, l'avait ressaisi : « Oui, » reprenait-il, « qu'est-ce que Mathilde lui a dit, pour vaincre sa résistance, et qu'elle n'a pas voulu répéter à son cousin? Quelle est cette raison mystérieuse, et qui, évidemment, la terrorise? Mais sa mère elle-même, pourquoi a-t-elle semblé tant tenir à ce mariage? Ces Faucherot n'ont pour eux que leur argent... L'argent? L'argent?... Non, Mathilde n'aime pas l'argent. Elle est si généreuse! C'est vrai que dans cette absurde vie que nous menons, il en faut tellement, presque autant que pour l'existence de cette malheureuse, sur laquelle je viens d'articler... Trois mille sept cent cinquante francs un costume!... Mathilde ne s'est jamais permis de ces folies, mais elle a beau être une admirable ménagère, et si entendue, les grands faiseurs sont les grands faiseurs, et, depuis que Reine va dans le monde, les frais sont doublés... » Le Prieux, pareil sur ce point à tous les chefs de famille, ne savait que par à peu près le détail des dépenses de toilette de sa femme et de sa fille. Une invincible association d'idées lui fit se demander soudain : « Quel peut bien être leur budget exact? » Et, voici qu'à travers ce calcul mental, une hypothèse inattendue apparut devant son esprit, qu'il essaya d'écarter, en vain : « Mon Dieu! pourvu qu'elle n'ait pas été entraînée à

faire des dettes, qu'elle n'aurait pas osé me dire? Pourvu qu'elle n'ait pas d'obligations à Mme Faucherot? Pourvu que ce ne soit pas là cette raison, et de son désir de ce mariage, et du consentement de Reine?... Non, ce serait trop affreux... Mais ce n'est pas!... Ce n'est pas!... »

On le voit, l'espèce de travail inconscient qui s'accomplit dans l'esprit sous l'influence des sentiments très intenses, et qui est leur vie secrète et profonde, avait conduit ce mari, de caractère si peu inquisiteur, bien près de la vérité. Il « brûlait », comme disent si joliment les enfants qui jouent à cache-cache. Cette divination allait lui rendre plus douloureuse l'exécution du plan dont il avait parlé à Charles, et qui se réduisait à ceci : remettre la lettre du jeune homme à Reine, et arracher, à la première émotion de celle-ci, un aveu et un consentement. Il lui resterait à vaincre les objections de sa femme. C'était pour cela qu'il avait voulu garder la petite dépêche bleue de sa fille. Même après tant de signes accusateurs, il ne doutait pas, il ne voulait pas douter de Mathilde. En présence d'une preuve aussi indiscutable des inclinations de leur enfant, elle ne s'obstinerait pas dans un projet dont elle n'avait certainement pas soupçonné la férocité. La raison mystérieuse que Reine avait refusé de révéler se trouverait être un malentendu, comme il l'avait dit lui-même. Quoiqu'il s'enfonçât cette idée dans la pensée, avec toute la force de son amour pour sa femme, cet homme, perspicace malgré son cœur, n'arrivait pas à chasser l'autre idée, sortie, semblait-il, du plus fortuit rapprochement, et quand il introduisit dans la serrure de la porte de son appartement la petite clé de sûreté en or — un présent de Mme Le Prieux, naturellement — qu'il portait à la chaîne de sa montre, comme un bibelot d'élégance, cette autre idée l'obsédait de nouveau, d'une façon singulièrement poignante. D'où lui serait venue sans cela, dans ces circonstances et à cette minute, l'image d'un des grands éditeurs de Paris, rencontré à une première représentation ces temps derniers, et qui lui avait dit : « Je fonde une revue, *Le Prieux*. Si vous écriviez pour moi vos souvenirs?

Vous me donneriez ensuite le volume. Nous ferions une affaire double, voulez-vous?... » — « Mes souvenirs? » avait répondu le journaliste, « mais je n'ai jamais eu le temps de vivre. Où aurais-je pris celui d'en avoir?... » Pourquoi se rappelait-il cette conversation, sur le palier de son appartement, sinon parce qu'il cherchait déjà le moyen d'augmenter encore ses revenus de cette année? Il entrevoyait la possibilité d'un nouvel engagement, après tant d'autres. Quel arriéré pensait-il donc à combler? Toutefois, sitôt entré dans l'antichambre, une rencontre inattendue vint détourner son esprit. Il vit le pardessus et la canne d'un visiteur, posés sur la table, et le groom, qui faisait les fonctions de valet de pied, répondit à sa demande que M. Crucé était dans le salon avec madame.

— « Et mademoiselle aussi?... » demanda Le Prieux.

— « Mademoiselle est chez elle, » répondit le petit domestique. « Elle n'est pas sortie de l'après-midi. Elle est souffrante... »

Crucé là, à cette heure, — c'était, sans aucun doute, Mathilde avertie, dès maintenant, du coup d'État domestique, par lequel Hector avait substitué sa lettre de rupture à la lettre d'acquiescement qu'il s'était chargé de porter, et dans quelles conditions! C'était aussi l'explication entre les deux époux rendue inévitable et tout de suite. Le Prieux n'hésita pas. Il fallait qu'il vit Reine d'abord, et qu'il eût, de ce côté, plein pouvoir d'agir. Il dit au petit domestique : « Ce n'est pas la peine de déranger madame. Ne la préviens pas que je suis rentré. » Et il alla frapper à la porte de la chambre de sa fille. Le « qui est là? » prononcé d'une voix si faible qu'il l'entendit à peine, l'émut presque aux larmes, tant il y devina de lassitude, et plus encore l'obscurité totale où il se trouva, cette porte une fois ouverte. Sous le prétexte d'une névralgie commençante, Reine s'était couchée, les volets clos, les rideaux baissés, dans ces ténèbres volontaires où les femmes ont toutes l'instinct de se blottir, de s'ensevelir, quand elles souffrent d'une certaine sorte de souffrance, comme si même la lumière était pour elles une des brutalités de la vie. Et quand

elle eut tourné la clef de la lampe électrique, sous cette dure clarté blanche qui fait plus crument saillir les stigmates des visages, elle montra au père une physionomie si altérée de douleur qu'il eut peur, un instant, du sursaut de joie qu'elle allait recevoir. Mais déjà, elle s'était accoudée sur les oreillers brodés de son petit lit, comme à l'époque où, fillette de moins de dix ans, il venait la surprendre et l'embrasser, avant de partir pour le théâtre, et, avec une grâce enfantine et ce souci des autres, trait délicieux, geste inné de cette tendre et fine nature, elle disait :

— « Il ne faut pas vous inquiéter de moi, mon cher *Pée*. J'ai eu un peu froid, en allant et revenant du cours... Avec la chaleur du lit, cela passera. Et demain matin, c'est le jour de votre grande chronique, je pourrai me lever, pour bien vous préparer toutes vos choses... »

— « Tu pourras surtout te reposer, » répondit Hector. Et, tirant de sa poche les feuillets griffonnés sur la table du café : « Ma chronique est faite. Votre *Pée* n'aura donc pas besoin de vous, mademoiselle *Moigne*, et, pour une fois, vous paresserez à votre aise... Et puis, » ajouta-t-il, après un silence et sur un ton qu'il essayait de rendre plaisant, mais le trouble intérieur palpitait dans sa gaieté feinte, « et puis, quelqu'un m'a remis une lettre pour vous... » Et il ouvrait son portefeuille maintenant, pour y prendre le billet de Charles.

— « Quelqu'un ? » répondit Reine. Lorsqu'elle eut entre ses mains l'enveloppe et qu'elle eut reconnu l'écriture, un flot de sang empourpra son visage, et elle se mit à trembler, d'un mouvement presque convulsif qui la remuait tout entière, tandis que son père la réconfortait :

— « Lis cette lettre, mon enfant adorée, et n'aie plus peur. Reprends confiance... Si je me suis chargé de ce message, tu dois comprendre que Charles m'a tout dit, et que j'approuve tout... Il faut que les malentendus se dissipent. Ma belle douce *Moigne*, lis ta lettre... Ne me parle pas avant de l'avoir lue... Je t'aime tant, ma fille, ma petite fille... » Et, de nouveau, avec cet effort de gaieté dans la gâterie qui veut

épargner les excès de l'attendrissement à une sensibilité trop jeune et trop vive : « Si tu ne la lis pas, ta lettre, c'est moi qui te la prends, et qui te la lis tout haut... »

Tandis que Le Prieux parlait, une nouvelle ondée de sang avait envahi le front et les joues de Reine, et coloré jusqu'à son cou, qui sortait si souple, si mince, de la batiste souple de sa chemise de nuit, avec l'enroulement autour de lui de sa longue natte défaits. Les larges manches flottantes à volant laissaient voir ses bras, un peu maigres et tout blancs, avec le réseau transparent de leurs veines joliment bleuâtres. A peine si la couverture de soie piquée était soulevée par son corps, qui se devinait fin et svelte, trop frêle presque pour son âge, et l'homme qui la regardait ouvrir l'enveloppe avec des mains frémissantes, se sentait plus ému encore par cette vision de la gracilité de son enfant. Il éprouvait devant elle cette espèce d'apitoiement sans analogue, qui fait d'un père ou d'une mère les esclaves passionnés des moindres volontés d'une créature dont la délicatesse leur semble si exposée, si blessable ! Ils voudraient alors, au prix de leur propre vie, lui épargner la moindre souffrance, le moindre froissement. Le spectacle d'une peine infligée à cet organisme fragile leur est une douleur, presque physique, et qui les atteint eux-mêmes au point le plus intime. C'est ainsi qu'en voyant le visage de Reine se décomposer soudain et pâlir, à la lecture de la lettre où Charles lui demandait pardon, ses yeux se fermer, sa tête s'en aller sur l'oreiller, dans le demi-évanouissement d'une impression trop forte, Le Prieux fut saisi d'une épouvante qui le fit s'élancer et prendre sa fille dans ses bras, et il lui serrait les mains, et il lui baisait le front en lui disant :

— « Reine, reviens à toi, Reine, Reine!... Maladroit et brutal que je suis!... Moi qui croyais que tu allais être heureuse, me sourire!... Ma fille! Ma fille!... Souris-moi. La joie t'a fait mal... Ah! tu ouvres les yeux, tu me souris... Merci... Mais comment as-tu pu garder ce secret sur ton pauvre cœur ? L'autre matin, quand ta mère t'a parlé, pourquoi ne nous as-

tu pas dit : « J'aime Charles et Charles m'aime ? » Enfin, c'est passé... Souris-moi encore. Il demande ta main. Tu l'épouseras... Pourquoi secoues-tu la tête ainsi?... »

— « Parce que je ne l'épouserai pas, » répondit Reine. Et même dans l'étouffement de sa voix, brisée par l'émotion présente, le père retrouva cet accent de fermeté singulière qui l'avait tant frappé, lorsqu'elle avait refusé le délai offert.

— « Tu ne l'épouseras pas ? » répéta-t-il, « mais pourquoi ? »

— « Parce que j'ai bien réfléchi, » reprit Reine, d'un ton plus ferme encore, « et que je ne crois pas que nous serions heureux ensemble... »

— « Non ! mon enfant, » interrompit douloureusement Le Prieux, en lui mettant la main sur la bouche, « ne recommence pas à essayer de me tromper... Vois-tu, maintenant que je sais tout, ce n'est plus possible... Oui, je sais votre conversation au bal, et ce que ton cousin t'a dit et ce que tu lui as répondu... Aurais-tu parlé de la sorte si tu n'avais pas réfléchi alors, et si tu n'avais pas cru que tu serais heureuse par lui et que tu le rendrais heureux?... Quand tu m'as embrassé, avant d'aller auprès de ta mère, hier matin, je sais ce que tu pensais. Veux-tu que je te le répète ? Tu pensais que ta mère allait te parler d'un projet de mariage avec Charles, et tu en étais bien, bien contente. Ne nie pas. Je l'ai lu dans tes yeux au moment même, mais je n'avais pas tout à fait compris. Je comprends à présent. Tu avais réfléchi à ce moment-là, pourtant?... Et puis je sais encore que tu as écrit à ton cousin, hier, et que vous vous êtes vus ce matin. Ne rougis pas, mon amour, ne tremble pas. Si tu pouvais lire dans mon cœur, tu n'y trouverais que le remords de n'avoir pas deviné le tien... Mais ce cœur m'est transparent maintenant. La raison qui t'empêche de vouloir épouser celui que tu aimes, cette raison que Charles a implorée de toi et que tu n'as pas voulu lui avouer, je la sais aussi. C'est nous, cette raison, c'est notre situation... Tu t'es dit : « Si j'épouse « Edgard Faucherot, je serai riche, et mon père travaillera

« moins... » Avoue que tu t'es dit cela ? Tu es comme ta mère. Tu t'inquiètes de me voir tant écrire. Mais c'est ma vie, à moi, d'écrire. Je suis un vieux cheval qui trottera jusqu'à la fin, et si je me reposais, je mourrais. Ce qu'il me faut, ce n'est pas de moins écrire, c'est de pouvoir me dire, assis à ma table : « Ma petite *Moigne* est heureuse... » Et quant à nos dettes... » Il épiait la physionomie de sa fille, en prononçant ces mots, pour lui terribles. Si Reine ne tressaillait pas d'un sursaut de dénégation, c'est qu'ils avaient, en effet, des dettes et qu'elle le savait. Elle tressaillit bien, mais de surprise, et sans oser répondre non ; et le père continuait, imaginant, pour convaincre son enfant, une de ces ruses qui ne seront certes pas inscrites là-haut au livre des péchés : « Quant à nos dettes, je n'aurai même pas besoin de travailler davantage pour les régler... On m'a demandé, ces temps derniers, d'acheter mes deux fermes de Chevagnes... » Elles étaient, depuis des années, aussi fortement hypothéquées que le permettait leur valeur ! « Je n'en aurai plus besoin, » continua-t-il, « à présent que j'aurai une campagne où me retirer quand je serai vieux, près de toi, là-bas, en Provence. Car c'est oui. Tu vas me dire oui, et que tu épouseras ton cousin... Voyons, si je te le fais demander par ta mère?... »

— « Ah ! » gémit Reine, « jamais maman ne consentira à ce mariage. »

— « Mais si elle y consent, je te répète, si elle te le demande elle-même ? Serait-ce oui alors, réponds ? »

— « Ce serait oui, » dit la jeune fille, si bas que cet aveu de son sentiment pour son cousin et de son renoncement à l'immense sacrifice s'échappa moins comme une parole que comme un soupir ; et, passant ses bras au cou de son père, elle cacha son visage rougissant, mais de pudeur et de joie tout ensemble cette fois, contre l'épaule de l'écrivain vieilli, — cette épaule devenue un peu plus haute que l'autre, à cause des innombrables séances devant la table de travail, la plume en main. Que cette étreinte ressemblait peu au froid baiser du matin, à celui qui avait scellé le consentement de

Reine au mariage avec le jeune Faucherot, alors que le père n'était pas loin de croire au plus triste calcul de vanité chez sa fille, et la fille au plus triste aveuglement chez son père, sinon au plus égoïste abandon ! En ce moment, serrés contre le cœur l'un de l'autre, ils goûtaient cette communion absolue de deux âmes dans la tendresse heureuse, — cette absolue fusion que l'amour, avec ses jalousies et les troubles de ses sensualités, connaît si rarement, si rarement même l'amitié, et qui est comme la sainte poésie de la vie de famille, la rançon de ses pénibles et bourgeois devoirs, de ses déprimantes monotonies, de ses étroitesse et de ses médiocrités. Une apparition facile à prévoir, — mais comment Reine et son père y eussent-ils pensé ? — allait les arracher brusquement tous deux à l'ineffable douceur de cette parfaite entente, et réveiller, chez le père, une énergie et une présence d'esprit qu'il n'avait jamais eues auparavant, qu'il ne devait jamais avoir depuis, pour son propre compte. Mme Le Prieux venait d'entrer dans la chambre. Hector connaissait trop toutes les expressions de ce beau et altier visage qu'il avait tant aimé, qu'il aimait tant encore, pour s'y tromper une seconde, surtout sachant que Mathilde venait de recevoir la visite de Crucé. Elle arrivait, irritée jusqu'à l'indignation. Que son mari eût osé ce qu'il avait osé, qu'il eût intercepté sa lettre à elle, une lettre convenue entre eux, pour en substituer une autre, écrite par lui et dans des termes exactement contraires, c'était une action si exorbitante, qu'elle pouvait à peine y croire ! L'éclat de cette indignation était comme suspendu par la stupeur. Déjà, elle n'attribuait pas la responsabilité de cette audace au seul Hector. Le regard dont elle enveloppa aussitôt sa fille attestait que, dans sa pensée, elle considérait celle-ci comme la vraie coupable. Sa bouche impérieuse n'eut pas même le temps de questionner ses deux victimes, si muettes jusqu'alors, si complètement dociles à la dictature de son égoïsme. Elle n'avait pas fait deux pas dans la chambre que Le Prieux s'était élancé, avec une exaltation qu'elle n'avait jamais connue sur cette physionomie d'ordinaire si

placide, et il lui disait, d'une voix affectueuse et dominatrice, où elle sentit, avec une surprise encore accrue, une autorité qui n'admettait pas la réplique :

— « J'allais te chercher, Mathilde, pour t'amener auprès de cette grande fille qui n'a pas eu confiance en nous, qui n'a pas voulu comprendre que nous ne désirons que son bonheur, et que si nous lui avons parlé de ce projet de mariage avec le fils Faucherot, c'est que nous croyions que son cœur était libre... Et elle vient de m'avouer qu'il ne l'est pas, qu'elle aime son cousin Charles et qu'elle en est aimée!... Et cet autre grand enfant de Charles, qui n'avait pas osé venir nous parler, à toi et à moi, et nous dire : « J'aime Reine! » — A-t-on l'idée d'une sottise pareille?... Si je n'avais pas vu Charles aujourd'hui, si je ne lui avais pas arraché cet aveu, à lui d'abord, à elle ensuite, nous n'aurions rien su. Comprends-tu qu'elle nous aurait fait cela, à toi et à moi, à toi, sa mère, et à moi, son père, de se marier contre son cœur?... Allons, Reine, embrasse ta mère, et demande-nous pardon, à tous deux, d'avoir douté de nous, quand nous t'avons suppliée nous-mêmes, ce matin, de prendre quelques jours de plus pour réfléchir et nous répondre. Tu voyais bien que nous voulions te laisser libre, que tu étais la maîtresse absolue de ton choix... Est-ce vrai, pourtant, Mathilde? »

— « Reine a toujours été libre, » répondit la mère, littéralement suffoquée de ce qu'elle entendait, « et si vraiment elle aime son cousin, je ne comprends pas... »

— « Si elle l'aime? » interrompit le père qui ajouta, avec une fermeté singulière, les yeux fixés sur les yeux de sa femme : « Oui. Elle l'aime et elle l'épousera... » Puis, comme il vit que Mathilde allait à son tour l'interrompre : « Heureusement, nous n'avons pas encore répondu à la cousine Huguenin... Car Reine ne sait pas qu'elle nous avait écrit pour nous sonder. La pauvre bonne dame est une provinciale. Elle avait cru devoir prendre tant de précautions que nous n'aurions jamais deviné qu'elle nous écrivait d'accord avec son fils. N'est-ce pas, Mathilde? Nous avons

cru qu'elle suivait une idée à elle... Ah! Que tu avais raison d'insister pour en parler à Reine et que j'ai été sot de t'en empêcher! Mais c'est réparé... »

A cette mention de la lettre de la mère de Charles, le déconcertement de Mme Le Prieux avait été tel qu'elle ne trouva pas la force de répliquer. Hector savait l'existence de cette lettre et sa dissimulation? Comment?... Et il lui pardonnait cette dissimulation? Il faisait plus. Il essayait d'empêcher que leur fille ne pût jamais la deviner? Dans sa stupeur et sa confusion grandissante, Mme Le Prieux n'eut pas davantage de force pour résister à la main de son mari qui l'attirait vers le lit de Reine, et il continuait :

— « Sais-tu pourquoi, » disait-il, « cette méchante fille nous cachait son sentiment? C'est qu'elle croyait de son devoir d'être riche, pour moi, pour m'éviter des surcroîts de travail? Et c'est ta faute, mon amie. Oui, c'est ta faute. Tu lui as donné l'exemple. Pourquoi as-tu craint toi-même de me dire ce que tu lui as dit à elle, que nous avions un petit arriéré? Toi aussi, tu as eu peur que je n'aie quelques articles de plus à écrire... Avoue-le... Mais qu'est-ce que cela, à côté du chagrin de voir notre enfant malheureuse?... Je ne me le serais jamais pardonné... »

Pensait-il vraiment ce qu'il disait là, le pauvre manœuvre littéraire, ou bien était-ce un second mensonge plus généreux que le premier, pour achever de sauver, aux yeux de sa fille, le prestige de la mère, tout en anéantissant l'objection la plus forte que celle-ci eût imaginée contre le mariage avec Charles? L'amour a de ces aveuglements. Il a aussi de ces délicatesses dans la lucidité et de ces indulgences dans la certitude. Quel que fût le motif auquel obéissait Hector, ses paroles supposaient un extrême atteint dans la générosité qui eût touché aux larmes une autre personne que Mathilde. Mais l'orgueil de cette femme était rendu plus implacable encore par l'étrange dépravation de conscience qui lui faisait croire qu'elle avait toujours, en toute circonstance, travaillé pour le mieux de l'intérêt de sa fille et de son mari. Ce

qu'elle aperçut soudain, à travers les discours de celui-ci, c'est que Reine avait manqué à la parole donnée. Comment la femme, habituée à voir dans l'écrivain le plus crédule des époux et le plus débonnaire, eût-elle deviné le travail d'induction et de diplomatie qui lui avait fait découvrir la vérité? Sa révolte de mère contre ce qu'elle croyait être la trahison de son enfant eut cette ingénuité dans la violence qui est la seule excuse de ces âmes de proie. L'excès de leur personnalité serait trop inhumain, s'il n'était pas, jusqu'à un certain point, naïf et irresponsable. Et puis la « belle Mme Le Prieux » éprouvait une affreuse humiliation à se voir prise en flagrant délit d'imposture par un homme qu'elle avait toujours connu hypnotisé d'idolâtrie devant elle. Il y avait un soulagement à cette pénible impression dans l'attitude de hauteur indignée qu'elle avait le droit de prendre vis-à-vis d'une autre, mais devant lui. Son instinct de féroce amour-propre s'empara aussitôt de cette revanche. A peine Hector avait-il cessé de parler qu'elle avait, elle, dégagé sa main, et s'écartant du lit de sa fille, elle disait :

— « Et moi, je ne pardonnerai jamais à Reine de t'avoir révélé ce que je voulais te cacher... Hé bien! oui, » continuait-elle, « c'est vrai. Je voulais te cacher certains embarras de notre situation. J'en avais bien le droit, mieux que le droit, le devoir... C'est vrai que j'avais vu, que je vois encore, » et elle insista sur cette affirmation, « dans ce mariage avec Edgard Faucherot l'établissement le plus sage, le plus conforme à sa position et à la nôtre... Pourtant, si elle m'avait parlé comme elle t'a parlé, » et la secrète jalousie qu'elle avait toujours eue de la préférence accordée par Reine à son père frémissait dans ces quelques mots, « je l'aurais laissée se décider d'après ce qu'elle croit être son sentiment... Il n'était pas besoin pour cela de cette duplicité... »

— « Maman! » supplia Reine en joignant ses mains.

— « Elle n'a pas mérité que tu lui parles ainsi, » fit le père à son tour. « Elle ne m'a rien dit. C'est moi qui ai tout deviné... »

— « Elle s'est arrangée pour te laisser tout deviner, » reprit la mère, « et c'est pire... Je te répète que je ne lui pardonnerai pas... D'ailleurs, » conclut-elle avec une amertume concentrée, « tu es son père et le chef de la famille. Tu veux qu'elle épouse son cousin. Elle l'épousera. Elle ira vivre en province, loin de Paris, petitement, bourgeoisement, au ban du monde. C'est alors qu'elle sera vraiment malheureuse, et la seule chose que j'aie le droit d'exiger d'elle et de toi, c'est que l'on ne vienne jamais se plaindre à moi de ce malheur... J'aurai tout fait pour l'empêcher... »

Elle se dirigea vers la porte en jetant à sa fille et à son mari cette malédiction prononcée au nom de ce *struggle for high life* devenu pour elle une espèce de dogme, une religion. Elle ne tourna même pas la tête pour répondre à un second appel de Reine qui l'implorait de nouveau :

— « Maman, ne vous en allez pas ainsi... Laissez-moi vous expliquer... » Et quand Mme Le Prieux eut refermé la porte, la jeune fille se jeta dans les bras de son père en gémissant : « Ah ! maman ne m'aime pas !... Elle ne m'aime pas !... »

— « Ne dis jamais cela, mon enfant, » s'écria Le Prieux avec un accent de véritable détresse, « ne le dis jamais, ne le pense jamais... C'est parce que ta mère t'aime beaucoup, au contraire, qu'elle vient d'avoir au sujet de ton mariage ce mouvement passionné... Il passera. Je la verrai tout à l'heure. Je lui expliquerai. Elle comprendra. Et si elle ne comprend pas tout à fait, tu dois te dire que c'est ta faute... Mais oui ! Tu me ressembles, ma pauvre Reine, tu ne sais pas te montrer. Ce que ta mère a fait dans cette circonstance, comme toujours, elle l'a fait pour ce qu'elle croit être notre bien, à toi et à moi. Elle a eu pour nous l'ambition qu'elle aurait voulu qu'on eût pour elle. On peut tout demander à quelqu'un, vois-tu, excepté de changer sa façon de sentir la vie. Elle était née une grande dame, et nous autres nous sommes, au fond, bien au fond, des paysans. Nous ne sommes pas des gens d'ici. Elle ne peut pas savoir cela... Et surtout, ne lui en veux jamais à cause de moi, comme je t'ai

vue quelquefois tentée de le faire, mon enfant. Je t'ai dit la vérité tout à l'heure. Quelques articles de plus ou de moins à écrire, qu'est-ce que cela me fait?... Je sais. Tu rêves toujours que je publie des livres, que je me remette à composer des vers, un roman... C'est trop tard, trop tard. Je serais libre, j'aurais tout mon temps à moi, que je ne pourrais plus... Je t'ai trop laissé voir que cela me rendait triste. C'est vrai. J'ai été souvent triste ces dernières années. J'ai eu l'air d'un homme qui a manqué sa vie. Tu m'as trop cru, ma douce Reine, quand je proférais des plaintes qui signifiaient cela. Et tu as été tentée d'en reporter la faute à ta mère. Ne dis pas non... Mais, regarde-moi. » Et, prenant les deux mains de sa fille, il la força de le regarder, en effet, fixement, les prunelles dans les prunelles, et toutes les fiertés d'une âme généreuse, en qui s'exalte la conscience de ce qu'elle a voulu, éclairèrent soudain le visage de ce grand amoureux : « Tu peux me lire jusqu'au fond du cœur, mon enfant. Je suis sincère avec toi, comme je le serais devant la mort. Non, je n'ai pas manqué ma vie. Quand, à vingt ans, j'ai souhaité d'être un poète, qu'est-ce que j'ai entendu par là? D'avoir de beaux rêves et de les réaliser. Hé bien! j'ai eu le plus beau des rêves, et je l'ai réalisé, puisque j'ai épousé la femme que j'aimais, qu'elle a été heureuse par moi, et que je t'ai, ma fille... Le bonheur de ta mère, voilà *mon œuvre*... » Puis, comme s'il eût eu peur de sa propre émotion et des choses qu'il avait commencé de dire sur lui-même, il hocha la tête, et, avec un sourire tremblant, il ajouta, sur un ton d'ironie professionnelle : « Pas toute mon œuvre... Ce n'en est que le premier volume. Il y a le second : ton bonheur à toi... Aide-moi à donner le bon à imprimer... Et puis connais-tu, dans toutes les littératures, beaucoup de livres qui valent ces deux-là?... »

IX

ÉPILOGUE

... Voici près de trois ans que ce second volume des *Œuvres complètes* d'Hector Le Prieux, — pour continuer l'innocente et technique plaisanterie du vieux tâcheron littéraire, — a été publié sous la forme des bans de mariage de Mademoiselle Reine-Marie-Thérèse Le Prieux avec Monsieur Charles-Photius Huguenin, et voici presque deux ans que la naissance d'une petite fille, baptisée sous l'invocation de sainte Mathilde, est venue convier la mère de Reine à se réconcilier avec ce joli ménage d'amoureux, installé là-bas au bord de la mer couleur de saphir, sous le ciel clair du Midi, parmi les oliviers et les pins d'Alep, entre la pauvre Fanny Perrin, promue au rang de gouvernante, et les parents Huguenin, dans le *mas* héréditaire, que défend du mistral un rideau noir d'antiques cyprès où frissonnent des roses. Mais il faut croire, — et c'est l'excuse de « la belle Mme Le Prieux », — que cette inintelligence de la sensibilité d'autrui, dont son mari et sa fille ont tant souffert, constitue réellement, dans certaines natures, une infirmité rebelle à toute expérience. Il faut croire aussi, — et c'est la condamnation de ce brillant et factice milieu parisien dont cette femme est la vivante incarnation, — que cette existence, avec son éréthisme de vanité et son obsession du luxe du voisin, n'est pas seulement féconde en ridicules. Elle finit par devenir un vice du cœur, qui se dessèche et se fane, comme fait le teint le plus éclatant au régime quotidien des diners en ville et des sorties du soir. La preuve en est que la mère de Reine a tenu parole. Par une de ces anomalies de conscience que l'on doit constater, en renonçant à les expliquer, elle ne pardonne pas à sa fille un

bonheur qu'elle continue de considérer comme la plus abominable ingratitude. Dans cette espèce de campagne sociale, entreprise en vue de conquérir et de maintenir ce qu'elle appelle toujours « une position de monde », elle pense à sa fille avec les sentiments que put éprouver Napoléon, lorsqu'il vit les Saxons tourner sur le champ de bataille de Leipzig. Mais elle n'est pas plus que l'Empereur de ces volontés qui se rendent, et vous la verrez, si vous êtes vous-même esclave des mortelles corvées du Tout-Paris, continuer seule à en subir les moindres exigences, à en accomplir les moindres rites, sans but, maintenant que l'établissement de sa fille n'est plus en question, sans espérance, — pour l'honneur! Son nom figurait ce matin dans les « Mondanités » des divers moniteurs du snobisme, parmi les donatrices d'un mariage comme celui qu'elle aurait voulu faire à Reine : « *Monsieur et Madame Hector Le Prieux, boîte en cristal et or...* » Il figurait hier, sous la même rubrique et à la même place des mêmes journaux, parmi ceux des convives d'un : « *Très élégant dîner chez Madame de Bonnavet, dans son bel hôtel de la rue d'Artois. L'escalier de bois sculpté (une merveille), le salon et la salle à manger (autre merveille) étaient garnis de fleurs et de plantes vertes, les serviteurs poudrés, en livrée à la française...* » Vous l'avez retrouvé, ce même nom, avant-hier, toujours à la même place des mêmes gazettes, dans le compte rendu d'un concert donné au bénéfice d'une œuvre à laquelle s'intéresse l'excellente duchesse de Contay, et après la formule sacramentelle : « *Reconnu dans l'assistance...* » Et l'autre soir, si vous avez assisté à la première représentation, au Théâtre-Français, du drame en vers de René Vincy, de cet *Hannibal* si passionnément discuté, vous avez vu Mme Le Prieux trôner elle-même dans la baignoire de droite, qui appartient, depuis des années, au « service » du célèbre chroniqueur. Elle s'y tenait sur le devant, avec la jeune comtesse de Bec-Crespin, et elle était plus attifée et plus sanglée, plus astiquée et plus ondulée, — plus « belle Mme Le Prieux » enfin, que jamais. Et si le hasard vous avait permis d'écouter

les propos qu'échangeaient, dans une baignoire placée précisément en face, les Molan et les Fauriel, venus là aussi tenir leur rang parmi les « personnalités parisiennes », vous eussiez entendu ce monde de tous les artifices et de toutes les parades juger, par la bouche de deux très jolies femmes et des deux madrés artistes, leurs maris, l'héroïque labeur de cette *vétérane* du bataillon sacré :

— « Elle est étonnante, Mme Le Prieux, » disait Laurence Fauriel, « je ne l'ai jamais vue plus belle que ce soir. Mme de Bec-Crespin a l'air d'être son aînée... Il y a tout de même des maris qui ont de la chance. Voilà ce Le Prieux, qui est commun à pleurer, et raseur, et pas de talent!... Il épouse la Vénus de Milo, et c'est une honnête femme qui n'a jamais fait parler d'elle... »

— « Et qui trouvera le moyen avec cela de le mener à l'Académie... » dit Marie Molan : « N'est-ce pas, Jacques?... »

— « Mais oui, » répondit le romancier-dramaturge, « il m'a sondé l'autre jour, sur mes intentions à moi, avec des finasseries qui signifiaient qu'il y pense. C'est bien pour cela qu'il vient de donner cette pauvreté qui s'appelle ses *Souvenirs*. Il lui fallait au moins un volume pour que le travail de son énergique épouse eût l'ombre de l'ombre d'un prétexte. Elle est capable de lui racoler une quinzaine de voix, et quinze voix c'est un paquet!... Quelle brave femme tout de même, et quelle pitié qu'elle soit *handicapée* de cette façon-là. »

— « C'est pourtant vrai, qu'elle est toujours fichtrement belle, » dit à son tour Fauriel, que sa tenue de gentleman habillé à Londres n'a pas pu guérir de l'argot d'atelier, — à moins que ce ne soit un genre destiné à plaire à ses clientes du grand monde. Et, avec son œil de peintre, il analysait Mme Le Prieux à travers la lorgnette : « Quelle forme de tête! Quelle attache du cou! Quelle ligne de l'arcade sourcilière! Comme c'est construit!... A soixante ans, à soixante-dix ans, si elle ne s'empâte pas, elle sera magnifique encore... C'est dans le sang : sa fille était si jolie! Que devient-elle?... »

— « Elle est toujours mariée dans le Midi, » reprit Lau-

rence Fauriel, « avec le petit cousin que l'on voyait quelquefois chez eux, — un mariage absurde et qui a fait beaucoup de chagrin à sa mère. — Un coup de tête et que la petite sotte doit joliment regretter aujourd'hui. Elle a passé quelques jours à Paris, l'automne dernier. Je l'ai rencontrée. Elle est toujours jolie. Mais on voit bien que ce n'est plus Mme Le Prieux qui l'habille... »

— « Reine a passé quelques jours à Paris? Tu ne m'en avais rien dit? » s'écria Mme Molan. « Et elle n'est pas venue me voir! Ce n'est pas gentil... »

— « Ni moi non plus, » dit Mme Fauriel : « Oh! ce n'est pas le cœur qui l'étouffe. Je ne suis pas sûre qu'elle aime seulement sa mère. Si elle l'aimait, est-ce qu'elle ne se serait pas mariée ici, dans son monde? Et une mère comme celle-là, qui a tant de mérite! »

— « La fille en était sans doute envieuse, » conclut Jacques Molan, d'un ton indifférent et détaché. Cet écrivain de toutes les imitations, ce type accompli de « l'arriviste » et du « profiteur », que nous avons successivement connu, dans ses romans et dans ses comédies, naturaliste, puis psychologue, préoccupé de mondanités, puis d'érotisme, puis de questions sociales, paraît avoir définitivement adopté ce ton de l'ironiste supérieur qui constate avec tranquillité l'infamie de la nature humaine. Il n'insista pas sur son observation, comme si elle était d'ordre courant, puis, ayant de nouveau regardé dans la baignoire des Le Prieux : « La petite avait d'ailleurs de qui tenir. — Suivons la pièce, mesdames; elle doit être bien en ce moment, car cette rosse de Le Prieux fait semblant d'être ailleurs, et de ne pas écouter. »

Et il est ailleurs, en effet, le mari de la « belle Mme Le Prieux », si équitablement qualifié de « rosse » par un des maîtres de l'école de l'observation, lui-même si magnanime, si délicat, si indulgent au talent des autres! Il est à des centaines de kilomètres de la baignoire où triomphe sa femme et de celle où s'échangent ces propos entre ces deux tristes

mercantis d'art et leurs épouses, — à des lieues et des lieues de la scène où des acteurs sans âme détaillent, devant ce public blasé, les vers savamment fabriqués du plus fameux d'entre les charpentiers poétiques d'aujourd'hui. Le chroniqueur dramatique est assis en pensée dans le petit salon du *mas* à regarder le sourire de Reine qui lui arrive à travers l'espace, si doux, si tendre, un peu mélancolique à cause de leur séparation, mais si reconnaissant ! Cette vision suffit pour qu'une inexprimable félicité circule dans les veines du vieux journaliste, d'autant plus qu'il a constaté tout à l'heure, à l'entrée de sa femme dans la salle de spectacle, qu'elle obtient encore un de ces succès de beauté dont elle reste si avide. Les yeux mi-clos, il oublie les chroniques innombrables qu'il a encore fallu multiplier pour payer les dettes, — et il reste dix-huit mille francs à régler ! — Il oublie la volée de malveillants articles par lesquels a été accueilli son modeste volume de *Souvenirs*. Il oublie le fauteuil sous la coupole et la supputation des voix académiques à laquelle Mathilde s'est livrée de nouveau dans la voiture qui les amenait au théâtre. Il oublie les lassitudes devant la page inutile et la nostalgie inguérissable de l'art trahi. Il oublie tout, pour savourer la profonde volupté de sentir heureuses, chacune à sa manière, les deux seules créatures qu'il ait jamais aimées, et de les sentir *heureuses par lui*. Non, il n'a pas manqué sa vie. Il a eu raison de dire à sa fille qu'il a réalisé son Idéal. Il est venu à Paris, comme il le disait, pour être un poète. Et qui donc en est un, s'il ne l'est pas ?

LE FANTÔME

A

MADAME LA PRINCESSE D'ESSLING

respectueux hommage

LE FANTÔME

I

UN HOMME DU PASSÉ

Ce matin-là, — un des premiers du mois de mai 1894, — M. Philippe d'Andiguier, le célèbre collectionneur, « le d'Andiguier des tarots, » comme on l'appelle entre initiés, à cause d'une pièce merveilleuse de son musée, se promenait de long en large dans le grand salon qui sert de galerie à ce musée, dévoré par une agitation dont ses collègues en manie quattrocentiste eussent été bien étonnés, s'ils l'avaient vu aller et venir, et s'ils avaient su la cause réelle de cette fièvre d'attente. C'était, autour du vieillard, — M. d'Andiguier, né en 1830, avait alors soixante-quatre ans très accomplis, — le plus paisible, le plus enveloppant décor de belles choses auquel aient jamais pu se caresser les yeux et les rêves d'un sage, désabusé de la vie et décidé à ne plus l'accepter qu'à travers l'ennoblement et la purification de l'art. Les trois hautes fenêtres de la vaste chambre ouvraient sur un jardin privé, attenant lui-même à un autre enclos, de sorte que les profondeurs vertes d'un véritable parc s'étendaient au loin, baignées de soleil, remuées par une brise tiède et peuplées à cette heure, en cette saison, de cris joyeux d'oiseaux. Les très rares

portions du faubourg Saint-Germain épargnées par le vandalisme des dernières percées ont de ces retraites provinciales, d'une poésie d'intimité d'autant plus prenante que la rumeur de la ville fait comme un accompagnement lointain de menace à cette tranquillité. Le collectionneur avait choisi pour y installer ses trésors le second étage d'un hôtel du siècle dernier, situé au fond d'une cour et dans cette extrémité de la rue de la Chaise qui jouxte la légendaire Abbaye-au-Bois, de mystérieuse mémoire. Il semble qu'il flotte autour de cet antique couvent, où Chateaubriand vieilli a tant causé, comme une atmosphère d'autrefois. Mais les moindres objets, dans le salon où M. d'Andiguiers marchait nerveusement, n'attestaient-ils pas l'amour, l'idolâtrie, le fanatisme du passé, et d'un passé autrement lointain? Il n'y avait pas dans ce musée, sévère à force d'être exclusif, un seul bibelot qui n'eût près de quatre siècles d'âge et qui ne fût italien, depuis les deux tapisseries florentines du fond, exécutées sur des dessins de Filippino Lippi, jusqu'aux deux bancs d'église placés auprès et dans le dos desquels se voient des marqueteries dignes de celles des portes du chœur de Saint-Pierre à Pérouse. Quels chefs-d'œuvre d'un art qui devrait être mesquin et que le génie du quinzième siècle a magnifié, comme le reste! Et quels chefs-d'œuvre aussi que les morceaux d'orfèvrerie rangés sous la vitrine du centre : aiguières et poignées d'épée, reliquaires et crosses d'abbé, gobelets et préféricules, ici un fermoir de pluvial où se retrouvait la facture des Pollajuoli, là un nautille monté en argent doré dans le style du célèbre bijou de Windsor! Pour que le possesseur et l'ami de ces merveilles ne leur donnât pas un regard, dans la gaie clarté de ce beau matin, il fallait que sa préoccupation fût bien forte. Il ne regardait pas davantage l'admirable série des cartes de tarots dont j'ai parlé, — vingt-sept sur les soixante-dix-huit du jeu complet, — et qui, étalées sous verre, sur une espèce de lutrin tournant, montraient leurs enluminures, attribuées par Morelli lui-même à Ambrogio de Predis, l'artiste favori de Ludovic le More. Dans sa marche de long

en large. M. d'Andiguier passait de même, sans un coup d'œil, devant ses pièces favorites : son profil de femme de Pisanello, — sa tablette de cassone où se trouvaient représentées avec la plus élégante fantaisie toscane les scènes comiques de la quatrième nouvelle de la neuvième journée du *Décameron*, — son tableau d'autel du Ferrarais Cossa, — son haut crucifix d'argent à statuettes d'or, probablement ciselé dans l'atelier du Verrocchio ! Parmi tant de richesses, dont chacune évoquait pour le dilettante des sensations si vives de découverte et de désir, de poursuite et de conquête, une seule existait pour lui en ce moment : la pendule en forme d'ostensoir qui lui servait à savoir l'heure, — bien paradoxalement ; — car le Florentin, serviteur des premiers Médicis, qui avait modelé les figurines du piédestal n'avait certes pas prévu qu'après quatre cents ans une savante introduction de ressorts modernes ferait encore aller l'aiguille sur l'antique cadran, et mesurerait le temps aux petits-fils des arrière-petits-fils de ses contemporains. L'aiguille avançait, de cette invisible et irrésistible marche qui, dans quelques années encore, arracherait et cette horloge elle-même, et ces tableaux, et ces sculptures, et ces orfèvreries à leur présent possesseur, comme elle les avait arrachés aux autres. Ce n'était pas cette philosophique réflexion sur la fuite des jours que le battement du balancier inspirait au vieillard. La pendule marquait en cet instant un peu plus que neuf heures et demie, et M. d'Andiguier attendait pour dix heures, avec une véritable fièvre d'impatience, quelqu'un qui n'était ni un antiquaire détenteur d'un des cinquante et un tarots restants du jeu d'Ambrogio, ni un érudit, capable de lui bien authentifier son crucifix. Non. Cette visite dont l'approche troublait à ce point le collectionneur ne se rattachait à aucune des préoccupations esthétiques qui semblaient seules devoir l'impressionner. Il s'agissait — quel contraste avec les splendeurs partout éparses sur les chevalets et sur les murs ! — de la plus quotidienne, de la plus bourgeoise aventure qui puisse se produire dans l'entourage d'un vieux Parisien : une diffi-

culté devinée dans un ménage auquel M. d'Andiguier s'intéressait, parce qu'il avait connu la jeune femme tout enfant. Cette jeune femme, mariée depuis un peu plus d'un an, venait de lui écrire, le matin même, qu'il lui arrivait un grand, un affreux malheur, que lui seul pouvait l'aider et la sauver, et qu'elle serait rue de la Chaise à dix heures. Les termes de cette lettre, l'agitation de l'écriture, l'insistance avec laquelle Éveline Malclerc — c'était son nom — le suppliait de la recevoir aussitôt, tout avait prouvé à M. d'Andiguier que certains pressentiments dont il était tourmenté depuis plusieurs semaines ne le trompaient pas. Cette seule idée suffisait pour bouleverser ainsi ce passionné d'art, à qui ses ennemis — on en a toujours — auraient volontiers dit, comme je ne sais quelle Allemande à Heine : « Vous qui n'avez jamais aimé que des femmes sculptées ou peintes... »

On sait la phrase du poète à ce méchant compliment : « Je vous demande pardon, madame, j'ai aussi aimé une morte... » Cette réponse que l'ironique auteur des *Reisebilder* prononça sans doute en se moquant et avec son mauvais sourire, Philippe d'Andiguier aurait pu la prendre à son propre compte, mais, comme il faisait tout, sérieusement et sincèrement. Cet amoureux des princesses sculptées et peintes du quinzième siècle avait eu, dans son existence vraie, autant dire son existence inconnue, un romanesque attachement que la mort n'avait pu rompre. S'il allait et venait dans sa galerie, depuis qu'il avait reçu le billet de Mme Malclerc, trompant, à force de mouvement, une sollicitude inquiète jusqu'à l'anxiété, c'est que la jeune femme lui en représentait une autre, disparue depuis tantôt neuf ans dans des circonstances tragiques et dont la mémoire n'avait été touchée en lui ni par d'autres émotions, ni par l'irrévocable absence, ni par l'usure intérieure. Cette morte, demeurée si vivante dans ce cœur d'homme, était, on l'a deviné aussitôt, la mère d'Éveline. Hâtons-nous d'ajouter, pour donner à cette noble fidélité d'un homme, vraiment digne de s'appeler, comme le héros d'un beau livre, « un homme d'autrefois, » son haut et fier carac-

tère, qu'aucune idée de paternité clandestine ne se mêlait à cet intérêt. Cette femme que M. d'Andiguier aimait encore assez, neuf ans après sa mort, pour se tourmenter à ce degré du malheur possible de sa fille, il l'avait aimée vivante pendant près de quinze autres années sans qu'elle fût sa maîtresse. C'avait été, c'était encore, comme on voit, un sentiment d'un ordre plus rare que les précieux objets au milieu desquels le vieillard continuait de marcher sans les voir, — plus rare qu'une carte de tarots, fût-elle peinte pour un Sforza; — plus rare qu'un crucifix d'argent et d'or, fût-il ciselé pour une chapelle du Magnifique! Ce roman d'un collectionneur, que la plus impérieuse des manies intellectuelles semblait devoir garantir contre toute autre passion, vaudrait la peine d'être raconté, pour cette rareté et cette singularité seules, quand bien même la dévotion de M. d'Andiguier au souvenir de la mère de Mme Malclerc ne l'aurait pas amené à intervenir d'une façon aussi directe dans la tragédie conjugale dont le billet d'Éveline allait provoquer le premier épisode décisif. D'ailleurs, à mesure que les péripéties de cette tragédie se dérouleront, l'historien de cette douloureuse aventure se trouvera condamné à l'analyse d'une si lamentable aberration morale, il lui faudra étudier et montrer une anomalie d'âme si criminellement pathologique, qu'il est bien excusable s'il éprouve comme un besoin de mettre en prologue à ces scènes d'émotions coupables le rappel d'une grande et délicate chose humaine, dût ce rappel sembler disproportionné. C'est le chirurgien qui, avant d'entrer à l'hôpital, s'attarde à regarder les fraîches fleurs d'un étalage en plein vent, comme pour se prouver qu'il y a autre chose au monde que des corps rongés d'ulcères, des plaies purulentes et des agonies. Voici donc les images qui surgissaient du passé de M. d'Andiguier, pour s'interposer entre les merveilles de son musée et son regard, tandis qu'il attendait Éveline Malclerc. Voici les souvenirs qui se pressaient autour de lui, et qui lui faisaient, durant cette demi-heure, revivre en esprit vingt-quatre années de sa vie. Il avait trop aimé, il aimait trop la mère disparue, pour

n'être pas vulnérable jusqu'au sang dans cette fille vivante qui allait dans quelques instants, rien qu'en entrant dans la chambre, lui rendre la morte si présente, tant elles se ressemblaient de silhouettes, de gestes, de physionomies. Ce n'était pas d'aujourd'hui que le vieillard avait peur qu'elles ne se ressemblassent aussi dans leur destinée, et une hallucination rétrospective l'évoquait pour lui, cette destinée de la mère, dans ce qu'il en avait connu, dans ce qu'il en avait partagé, depuis l'automne de 1871, où son romanesque amour avait commencé.

J'ai déjà dit que M. d'Andiguier, à cette date de 1894, avait soixante-quatre ans très passés. Il avait donc dépassé la quarantaine, en 1871, lorsqu'il avait connu la mère d'Eveline. Cet âge, où, chez la plupart des hommes, la vie sentimentale s'apaise, avait marqué l'éveil de la sienne, pour des raisons qui tenaient aux conditions très exceptionnelles où s'était écoulée sa jeunesse. Aussi la mémoire de cette rencontre était-elle demeurée nette et précise en lui dans son moindre détail. Quand il pensait à Antoinette, — c'était le nom de son amie morte, — il la revoyait toujours telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, par une lumineuse et douce soirée d'octobre, dans le décor le plus fait, il faut l'avouer, pour s'imposer à l'imagination, à celle surtout d'un fervent de l'art tel que lui, habitué à sans cesse associer l'idée de beauté aux traits caractéristiques du paysage italien. Cette rencontre avec la jeune fille — Antoinette alors n'était pas mariée — avait eu lieu dans un endroit cher à tous ceux qui ont erré au delà des Alpes, à la villa d'Este, sur le bord de ce lac de Côme, dont les profondeurs bleues, encaissées dans un sinueux couloir de montagnes, servent de motif à tant d'arrière-fonds dans les peintures de l'école lombarde. Philippe d'Andiguier s'était arrêté par hasard dans cet ancien palais de plaisance transformé en hôtel, et qui garde, en dépit de son adaptation utilitaire, son charme élégant et fastueux de jadis, avec le perron de sa terrasse descendant au lac par un

large escalier, avec son parc semé d'urnes et de bancs de marbre, avec son château d'eau, aboutissant par une suite de bassins étagés à une grotte en rocaille, pittoresque niche d'une colossale statue, toute blanche, le *Gigante*, comme l'appellent les enfants du pays. Combien le touriste collectionneur se doutait peu, en arrivant dans ce calme asile, choisi sans autre motif que les indications du guide, qu'il approchait d'un tournant de sa destinée et que jamais plus il ne pourrait songer sans émotion à ce village de Cernobbio, si paisible au fond de sa baie et dans le pli de son promontoire, aux grands orangers et aux palmiers de la villa, au clapotement du flot sur les marches du débarcadère, à la couleur du ciel d'une si large et d'une si transparente clarté, à l'atmosphère enfin, à cette fraîche caresse de la *Breva*, la brise des Alpes, qui, vers le milieu de l'après-midi, promène sur les eaux attiédies par le soleil la fraîcheur des prochains glaciers ! Il était si loin de penser qu'il pût devenir amoureux à son âge, et brisé par la longue épreuve de sa jeunesse ! Cette escale à Cernobbio était la dernière d'un voyage entrepris à travers les petites villes de la Toscane, des Marches et de la Vénétie, afin d'oublier les chagrins de l'année terrible, qui, pour lui, l'avait été deux fois. Le désastre public s'était doublé d'un désastre privé. Il avait, le jour même de l'entrée des Allemands dans Paris, perdu sa mère, qui avait été le dévouement et le martyre de toute cette jeunesse. Un mot résumera ces longues années d'une piété filiale qui précéda chez ce grand romanesque la piété amoureuse : Mme d'Andiguiér était devenue folle, seize ans auparavant, à la mort de son mari, et Philippe n'avait jamais consenti qu'elle fût internée. Il s'était consacré à la soigner, s'interdisant de se marier, par scrupule d'associer une jeune femme à cette terrible servitude ; s'interdisant d'aller dans le monde, par crainte de laisser sa pauvre malade seule ; s'emprisonnant, pour trouver un alibi à ses tristesses, dans les besognes de sa carrière, — il était entré, du vivant de son père, à la Cour des comptes, et il y restait, par terreur de l'oisiveté ; — enfin

se consolant par ses études d'art, par cette manie de la collection, réchauffée, exaltée en lui systématiquement. C'était à cette passion artificielle qu'il avait demandé la force de supporter un deuil qui aurait dû lui être une délivrance ; mais, ayant concentré toutes ses forces de cœur autour de cette mère infortunée, en la perdant, il lui semblait avoir perdu le principe même de sa vie. Et puis, son voyage en Italie l'avait tout de même arraché à l'idée fixe. Il s'était intéressé à la découverte et à l'achat de quelques objets capables de prendre place dans son musée, dès lors un des plus choisis de Paris grâce à sa fortune et à son goût. Quand il se figurait son débarquement à la villa d'Este, il revoyait un homme tout en noir, préoccupé d'empêcher que les bacheliers ne manœuvrassent trop brutalement les caisses de bois où il avait fait emballer plusieurs pièces uniques. Dieu ! que le sort est étrange, et que l'on eût surpris ce touriste, qui portait empreinte partout sur lui la trace du souci, dans la flétrissure de ses paupières et de ses joues, dans les plaques rouges de son teint, dans le grisonnement des touffes de ses cheveux, dans ses épaules voûtées, si on lui avait annoncé que, le soir même, une enfant de vingt ans envahirait son cœur pour n'en plus sortir, et qu'il suffirait pour cela du plus banal incident d'hôtel : un voisinage de chambre, une fenêtre ouverte, et une curiosité !

Philippe était arrivé vers les cinq heures. Le diner était à sept. Le temps d'ouvrir sa valise, de faire ranger dans sa chambre les précieuses caisses de ses acquisitions, et, comme il avait envoyé son domestique à Paris en avant, de disposer lui-même ses objets de toilette, il se dit qu'il n'aurait pas le loisir de prendre seulement connaissance du parc. Remettant donc sa première promenade au lendemain, il roula un fauteuil au bord du large balcon de pierre qui courait tout le long de l'aile. Des chaînes basses, accrochées d'un côté aux ballustres, de l'autre à des anneaux scellés dans le mur, distribuaient ce balcon en autant de terrasses ménagées devant

chaque fenêtre. Il était vide en ce moment, de sorte que Philippe pouvait jouir dans une solitude parfaite de l'admirable paysage qui se développait devant lui. Pour les amoureux de peinture comme lui, ces horizons italiens ont un double charme : leur beauté propre et le rappel d'aspects déjà aimés dans les chefs-d'œuvre des vieux maîtres. Sous la lumière de ce soir tombant, ce coin retiré du lac de Côme révélait, avec plus d'évidence encore, ce qui fait sa poésie spéciale et celle aussi des toiles et des fresques des artistes grandis sur ses bords, un Luini, un Gaudenzio Ferrari, un Boltraffio, ce mélange incomparable d'opulence et de grâce, de noblesse et de volupté, d'intimité et de splendeur, ce *soave austero* dont parle un poète. Une immense barre d'ombre coupait l'eau dans sa longueur. La rive où se trouvait Philippe était déjà abandonnée par le soleil, tandis que la rive opposée demeurerait chaudement illuminée. Les larges barques plates, à tendelets roulés sur leur armature, qui passaient de la partie assombrie à la partie claire, semblaient entrer dans une gloire et glisser sur une nappe miraculeuse vers quelque côte enchantée où les façades peintes des villas rayonnaient parmi les feuillages à peine dorés par l'automne, tandis que là-haut la ligne du sommet des montagnes se détachait sur l'azur profond du ciel, avec le je ne sais quoi de grandiose dans le dessin qui est la marque propre des paysages d'Italie. Et c'était, dans le vaste soir, entre ces eaux apaisées, ces pentes boisées, ce ciel du couchant, un silence de toute la nature, un de ces silences recueillis des choses, comme il s'en produit en octobre, et qui, annonçant la mort de l'année, envahissent, enveloppent, baignent le cœur d'une mystérieuse mélancolie, même quand nous n'avons pas, pour être tristes, les motifs qu'avait Philippe d'Andiguier. Il était donc là, au seuil du balcon, s'abandonnant en pleine liberté à l'impression de cette délicieuse fin d'après-midi, et subissant cette défaillance de tout l'être qui nous rend, à de pareilles minutes, si sensibles, si vibrants au moindre contact. Et voici qu'un

bruit échappé de la chambre à côté de la sienne vint tout à coup le surprendre dans cette espèce de songe attendri où l'on est si peu maître de ses nerfs. Cela commença par un gémissement étouffé, puis distinct et achevé dans un véritable sanglot, comme de quelqu'un qui essaie de contenir une peine trop forte et qui finit par éclater. Philippe, absorbé dans sa rêverie, n'avait pas entendu tout à l'heure la porte de la pièce voisine s'ouvrir et une personne entrer. Comme il se tenait lui-même parfaitement immobile et un peu en arrière du balcon, cette personne n'avait pas soupçonné sa présence. La plus élémentaire discrétion commandait qu'il révélât cette présence en remuant son fauteuil ou en marchant avec un peu de fracas. Un mouvement d'une curiosité irrésistible voulut que, bien au contraire, il restât plus immobile et s'arrêtât presque de respirer. Comme les sanglots continuaient, coupés maintenant de ce cri : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » cette curiosité grandit encore et le fit se lever avec des précautions de coupable et s'avancer jusqu'au balcon sur la pointe des pieds. Les gémissements ne cessèrent pas. Il crut reconnaître un accent de femme. Jamais il ne put s'expliquer plus tard quelle impulsion, si entièrement contraire à son caractère, le conduisit à franchir la petite chaîne qui séparait la partie du balcon réservée à sa chambre et à marcher, toujours sur la pointe des pieds, jusqu'à la fenêtre d'où s'échappait cette plainte. Cette fenêtre était à demi ouverte. Il put voir par l'entre-bâillement une femme assise sur un fauteuil, la tête renversée en arrière, les mains allongées sur ses genoux, dans l'attitude du plus complet désespoir, les joues inondées de larmes, les lèvres ouvertes et frémissantes, le sein soulevé d'une palpitation convulsive. L'inconnue était jeune, et si belle que même cette tension de toutes ses fibres dans ce spasme de chagrin ne la défigurait pas. Philippe put voir qu'elle était blonde, qu'elle avait des yeux bleus dont les larmes fonçaient l'azur, des traits d'une extrême finesse dans un teint d'une transparence rosée, une bouche un peu renflée et des dents charmantes,

des pieds et des mains tout frêles. Avec ce regard dressé à l'observation inquisitive du détail qui est celui des experts en tableaux, il vit aussi qu'elle ne portait aucune bague à ses doigts, ce qui acheva de le persuader qu'elle était une jeune fille. Rentrée de promenade depuis quelques instants à peine, elle avait mis sur une chaise, auprès d'elle, son chapeau, sa voilette, son ombrelle, ses gants, et gardé sa robe de serge blanche, assez courte et qui, découvrant ses chevilles menues, lui donnait un air plus jeune encore et presque enfantin. Ce caractère d'adolescence fragile, comme répandu sur sa personne, achevait de rendre plus saisissante l'extraordinaire intensité de la douleur qu'exprimait ce joli visage. Le spectacle de cette enfant en train de pleurer ainsi, dans le cadre de cette nature, où tout à cet âge aurait dû lui parler de bonheur et d'espérance, excita chez Philippe un intérêt si vif qu'instinctivement, et oubliant qu'il ne la connaissait point, il fit un pas vers elle. La jeune fille l'entendit à son tour. Elle se redressa d'un coup et poussa un léger cri. C'en fut assez pour que l'indiscret se rejetât en arrière en balbutiant des mots d'excuse ; et la pourpre de la honte aux joues, il rentra dans sa chambre, bouleversé d'une émotion où il ne voulut voir d'abord que le remords de son inqualifiable curiosité, tandis qu'il écoutait l'inconnue refermer sa fenêtre d'une main évidemment tremblante d'indignation.

La cloche du diner, dont le premier appel retentit presque aussitôt, prouva subitement au héros de cette scène muette que ce bouleversement n'était pas la simple confusion d'un galant homme surpris dans une attitude équivoque. Philippe n'eut pas plus tôt entendu ce tintement qu'il se dit : « Elle va être dans la salle à manger, et je vais la retrouver. » L'idée de cette rencontre, après ce qui venait de se passer, lui fut si pénible qu'il se leva pour sonner lui-même et demander son diner dans sa chambre. Mais, quand sa main fut sur le timbre, il ne pressa pas. Il lui était plus pénible encore de laisser échapper cette unique occasion peut-être de revoir ce visage

dont les lignes délicates se peignirent soudain devant son esprit avec une telle netteté de dessin qu'il ferma les yeux pour retenir cette image. Ce ne fut qu'une seconde, et ce fut assez pour que son cœur battit plus vite. Il se rassit, étonné de l'émotion, pour lui absolument nouvelle, qui envahissait son être, sans s'avouer encore qu'il venait de recevoir là, sur ce balcon, dans la clarté crépusculaire du beau soir, et devant cette jeune fille en larmes, le coup de foudre de l'amour le plus entier, le plus passionné. L'image s'évanouit, et déjà l'amoureux commençait d'avoir peur, non plus de rencontrer l'inconnue, mais qu'elle-même ne descendit pas pour le dîner. Il écouta. Il crut entendre que l'on marchait dans la chambre voisine, et, détail qui faisait sourire le vieillard, quand il se le rappelait, il commença de chercher précipitamment dans le fond de sa malle son frac, qu'il n'avait pas mis une fois depuis son départ de France, sa chemise la moins chiffonnée par l'emballage, sa cravate noire la plus fraîche. Enfin, ce grave fonctionnaire de quarante ans, pour qui s'habiller avait toujours été une corvée, se dirigea vers la salle à manger de l'hôtel au second coup de cloche, après avoir pris de sa toilette du soir autant de soin qu'un échappé du collège qui se rend à son premier bal! — « Sera-t-elle là? » se demandait-il en descendant les marches de l'escalier d'un pas presque tremblant. « Mais qui est-elle? Comment le savoir? Comment arriver à lui parler, à lui expliquer ma présence devant sa fenêtre?... Comme elle pleurerait! Qu'avait-elle?... Ah! si je pouvais quelque chose pour elle!... Comment la connaître?... » Le tourbillonnement de ces questions confondait sa pensée et lui donnait une espèce de fièvre. Que devint-il lorsqu'il entra dans le *hall*, où plusieurs personnes attendaient avant de passer dans la salle à manger et qu'il aperçut la jeune fille dont il venait de surprendre les larmes désolées, assise dans un des coins et causant avec trois personnes : une femme plus âgée, sa mère sans doute, et deux hommes, un de trente ans à peine... Dans l'autre, Philippe reconnu, avec un saisissement dont il n'aurait su dire si c'était de la joie ou de la douleur, un

de ses aînés de la Cour des comptes, un conseiller référendaire comme lui-même et qui avait démissionné le 4 septembre, un certain André de Montéran. Et aucun moyen de reculer. Montéran l'avait reconnu aussi, et, tout en esquissant un geste de surprise, il s'avancait droit sur lui, la main ouverte, et lui disait :

— « Vous ici, mon cher d'Andiguier?... Mais quelle bonne chance! » Et il répétait : « Quelle bonne chance!... » Vous venez de passer vos vacances en Italie? Vous nous avez rapporté des merveilles, j'en suis sûr... Et notre pauvre palais du quai d'Orsay?... Vous allez me donner des nouvelles des collègues... Depuis le siège, je n'en ai plus... Vous avez eu plus de patience que moi, vous, et vous n'avez pas quitté la barque... Vous avez peut-être eu raison... Mais nous causerons de tout cela... Venez que je vous présente à Mme de Montéran, à ma fille Antoinette et à M. Albert Duvernay, mon futur gendre... Un mariage qui me rend très heureux. Je vous conterai cela... »

Ces confidences, passablement incohérentes, avaient été faites péle-mêle, avec l'expression, officiellement attristée, mais réellement triomphante, d'un homme qui en retrouve un autre après d'horribles catastrophes nationales, et qui tout de même n'ose pas trop étaler son contentement privé. Ce ne fut pas le contraste entre les désastres de la France et l'égoïste satisfaction de son ancien collègue qui frappa Philippe en ce moment. Ce fut un autre contraste, et rendu plus poignant par son immédiate évidence. M. d'Andiguier devait revoir toute sa vie l'aspect indifférent de ce *hall* d'hôtel et le groupe vers lequel son camarade l'entraînait : le sourire banal de Mme de Montéran, le salut correct du fiancé et le regard impénétrable de la jeune fille. Était-ce bien elle qui, une demi-heure plutôt, gémissait désespérément dans la solitude de sa chambre? Ce délicat et joli visage, que Philippe d'Andiguier avait vu, si peu d'instants auparavant, comme révolté de douleur, ne montrait à ce moment aucune trace de l'émotion qui s'était épanchée dans de tels sanglots. Il y avait dans

cette physionomie, qui n'était pourtant pas hypocrite, — elle était si pure, si virginale! — une espèce de douleur distante, quelque chose de gracieux et d'inaccessible à la fois, une réserve trop surveillée pour n'être pas toujours un peu mystérieuse. Mais, ayant surpris ce qu'il avait surpris, et retrouvant cette enfant, qui sortait de cette effroyable crise de douleur, si calme entre sa mère, son père et son fiancé, comment Philippe n'aurait-il pas éprouvé, à un degré presque affolant, cette sensation de mystère? Il vit distinctement, sur ce visage absolument fermé, passer une ondée du sang à son approche et dans ces yeux bleus une supplication... Et ce fut tout. Ni la mère ni le fiancé ne s'en aperçurent. Aucune de ces trois personnes, d'ailleurs, soupçonnait-elle qu'Antoinette cachât, derrière son attitude modeste et paisible, la tempête d'une grande douleur intérieure? D'instinct, Philippe se répondit que non. D'instinct aussi il se dit que le principe de cette douleur était là, dans ce mariage que le père lui avait annoncé avec cet accent de triomphe; et maintenant que d'Andiguiers voyait les jeunes gens l'un en face de l'autre, comment n'eût-il pas pensé que le cri de désespoir jeté par Mlle de Montéran n'avait pas d'autre cause? L'antithèse était trop forte entre ces deux êtres. Durant tout le dîner, qu'il prit à une petite table voisine de la leur, Philippe eut le loisir de s'abîmer, de s'hypnotiser dans l'étude des fiancés, et, aussi, hélas! d'achever de boire par les yeux, en regardant la jeune fille, ce poison de l'amour, qui courait déjà dans ses veines. Plus il l'analysait, plus la grâce idéale et un peu souffrante de cette tête le ravissait, et plus aussi le souvenir des larmes qu'il avait vues couler sur ces joues minces lui brûlait le cœur d'une inexprimable pitié. Il voyait maintenant le détail de ces traits dont il avait, au premier regard, admiré la finesse. Il les trouvait plus fins, plus suaves encore, et la nuance des cheveux blonds plus soyeuse, et la coupe du front plus noble, et la ligne du nez plus délicate, et plus charmante la bouche avec des lèvres comme roulées qui s'abaissaient au coin dans un pli presque amer, et plus ensorcelante la pro-

fondeur bleue des prunelles, que les larmes de tout à l'heure avaient un peu voilées, et plus frais, plus transparent ce teint, où la suffusion d'un jeune sang mêlait un rose si tendre à la pâleur. La robe d'Antoinette, en taffetas mauve, échancrée à peine, dégageait son cou d'un modelé encore grêle, mais si flexible, et elle mettait à chacun de ses mouvements cette inexprimable souplesse qui donne aux plus humbles gestes une distinction innée. En face d'elle, le jeune homme à qui cette fleur d'aristocratie était destinée montrait une physiologie et une encolure, des attitudes et des façons de respirer, de se tenir, de manger, de regarder, désastreusement, irrémédiablement communes. C'était un garçon assez gros déjà et lourd, dont on n'aurait pu dire qu'il était laid, car il avait un visage assez régulier et un certain air de santé et de force. Mais sa vulgarité était si déplaisante, si étalée aussi, qu'elle eût été odieuse, même à quelqu'un de moins partial que ne l'était déjà Philippe. L'hérédité paysanne était reconnaissable aux moindres gestes de cet individu, fabriqué trop évidemment avec de l'épaisse étoffe humaine. Ses pieds larges étaient posés à terre disgracieusement, dans des escarpins du soir qu'ils déformaient : ses mains velues tenaient son couteau et sa fourchette brutalement. La grossièreté extérieure de ce plébéien, comme endimanché dans son habit, correspondait-elle à une grossièreté intérieure ? Philippe devait savoir plus tard que oui. Il devait savoir aussi quel martyr de dévouement filial représentait le consentement de Mlle de Montéran à ce mariage. C'était une histoire à la fois très tragique et très simple : les Montéran s'étaient ruinés et donnaient leur fille à un butor riche, attiré sans doute vers cette fine enfant par cette antithèse même, ou par la vanité d'unir sa roture à une famille de très authentique noblesse ; et Mlle de Montéran acceptait ce mariage parce qu'elle savait ses parents à bout de ressources et qu'elle pourrait, riche à son tour, les aider, payer leurs dettes, leur faciliter la vie. Ce drame de famille s'était dessiné tout entier dans la divination de d'Andigui, rien qu'à comparer les deux jeunes gens, à se souve-

nir du cri jeté par la fiancée, quand elle se croyait seule, de cet : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » où grondait une si violente révolte de tout son être, — contre quoi, sinon contre cela ? Il connaissait Montéran de longue date, et, sans l'avoir jamais fréquenté hors du service, il savait, par les racontars de leurs communs collègues, ses habitudes de vie chère, de dissipation et de jeu. C'était de quoi le mettre sur la piste de la vérité, et plus encore les discours que lui tint ce père inconscient quand, après le dîner, celui-ci prit le bras de son ancien camarade du quai d'Orsay et commença de célébrer les louanges de son futur gendre. Les deux hommes allaient et venaient sur la terrasse du bord du lac. En relevant la tête, Philippe pouvait voir la fenêtre de la chambre où la fille de son interlocuteur sanglotait une heure et demie auparavant. En se retournant, il pouvait la voir elle-même qui, assise, enveloppée d'une mantille blanche, regardait, entre sa mère et son fiancé, la vaste nappe d'eau palpiter doucement sous les étoiles, et il écoutait son compagnon parler :

— « Oui, mon cher d'Andiguiers, » disait Montéran, « je suis bien, bien heureux de ce mariage ! On ne s'enrichit pas dans notre carrière, comme vous savez ; moi du moins. Vous, vous étiez vraiment riche d'abord, et vous avez vécu comme un sage. Vous n'avez jamais eu de vices, ni de ces vertus qui coûtent plus cher que les vices : une maison à tenir, une femme et une fille à mener dans le monde. Il y a bien vos bibelots, je sais... C'est un placement à cent pour cent, cela, quand on s'y connaît comme vous... Et puis, moi, je n'ai pas eu de chance. Vous savez comme j'aimais l'Empire ? Quand, au mois de juillet, je les ai vus déclarer la guerre, j'ai cru qu'ils étaient prêts. J'ai joué sur la victoire... Cette croyance-là m'a coûté cher, comme à beaucoup de gens, d'ailleurs, pas à tous. Tenez, les Duvernay, Albert et son père, ont doublé leur fortune, qui était déjà énorme. Ils ont de grandes fabriques de drap dans le Nord. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils ont gagné en fournitures, ni de ce qu'ils gagnent chaque jour. C'est leur maison qui va rhabiller toute l'armée... Antoinette

aura une position magnifique. Avec cela, un mari qui est fou d'elle et qui fera ce qu'elle voudra. Ah! elle le mérite. Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais c'est un ange sur la terre, que cette enfant... Son bonheur est assuré. Ma pauvre femme et moi, nous vieillirons tranquilisés du moins sur son avenir, avec ce qui nous reste. Peut-être aussi, maintenant que je n'ai plus la Cour des comptes, m'occuperais-je à aider mon gendre... Une énorme affaire, comme la sienne, avec les marchés qu'ils ont à passer, c'est une véritable administration, et on s'y entendait, au quai d'Orsay, en administration! Vous surtout, d'Andignier... En avez-vous abattu, de la besogne, dans cette maison-là?... »

Que le souvenir de cette première soirée était précis et net dans la mémoire de Philippe! Comme il en retrouvait à volonté le moindre détail, avec une fraîcheur d'impression demeurée intacte, chaque fois qu'il se reportait, qu'il se réfugiait en pensée vers ce début de sa dévotion pour son Antoinette. « Son Antoinette! » Il l'appelait ainsi dans son cœur, bien qu'elle n'eût jamais été sienne et que dès lors elle fût déjà promise à un autre... Et tout de suite les images affluaient, se mêlaient, se confondaient, comme les émotions avaient afflué en effet, comme elles s'étaient mêlées et confondues en lui, durant les journées qui avaient suivi ce premier soir. Devant l'intensité de ce trouble intime, il avait bien dû s'avouer, avec ivresse et avec épouvante, qu'il aimait Mlle de Montéran, — sans espoir de s'en faire aimer, puisqu'il avait vingt ans de plus qu'elle et que d'ailleurs elle n'était pas libre, — sans espoir même d'empêcher ce mariage dont il avait deviné aussitôt qu'elle l'acceptait comme un sacrifice. Les preuves qu'il ne s'était pas trompé dans cette intuition ne se multiplièrent que trop dans la semaine qu'il passa auprès d'elle, contre toute raison. Car, de même qu'il lui avait été impossible, dès la première soirée et après avoir surpris les larmes de la jeune fille, de ne pas descendre à la salle à manger pour la voir, il lui fut impossible de ne pas

rester à la villa d'Este jusqu'à ce qu'elle en partit elle-même, alors qu'il aurait dû fuir à tout prix. Au lieu de cela, il se revoyait, le lendemain de ce premier soir, et les jours d'après, descendant sur la terrasse et dans le jardin, aussitôt levé, avec l'idée de l'y rencontrer, elle ou quelqu'un des siens. Il se revoyait, s'y attardant après le déjeuner, avant dîner, le soir encore, le tout pour subir le plus souvent les confidences de Montéran ou le bavardage de Mme de Montéran. Et chacune de ces conversations redoublait chez Philippe l'évidence que la délicieuse fille s'immolait à l'égoïsme de ses parents. Le père n'avait pas causé dix minutes qu'une allusion à des affaires de Bourse révélait le spéculateur, obsédé par la hantise du jeu. Quant à la mère, la minutie de son élégance, le soin qu'elle prenait de parer les restes fanés de sa beauté, son constant rappel des insignifiantes ou scandaleuses anecdotes de la chronique parisienne, sa connaissance approfondie des figurants de la haute vie, de leur fortune et de leurs parenté, tout chez elle révélait une hantise non moins obsédante : celle du monde. L'argent et les relations, les relations et l'argent, la pensée de ces deux êtres oscillait d'un de ces pôles à l'autre. Leur histoire était aussi banale que sinistre : ils s'étaient ruinés pour se maintenir dans un décor social qui voulait beaucoup d'argent, et parce que la tentation d'accroître ses revenus avec des coups de hausse et de baisse est trop grande pour un homme placé, comme l'était Montéran sur le bord de la finance et de la politique. Dans quelles conditions leur fille avait-elle appris cette ruine ? L'avait-elle devinée d'elle-même, ou bien ces criminels parents la lui avaient-ils révélée pour la décider à ce mariage riche ? C'était là une énigme dont Philippe ne devait pas avoir le mot. Quand, plus tard, Antoinette devint son amie intime, elle lui avoua bien qu'elle avait accepté d'épouser Albert Duvernay pour réparer autant qu'il était en elle les imprudences des siens et assurer une position à la vieillesse de son père. Elle ne laissa jamais échapper une seule parole qui pût laisser croire que ce sacrifice lui avait été demandé. Un des traits

marqués de cette nature devait toujours être le silence sur émotions profondes, et, très jeune encore, dans cette période de sa vie où M. d'Andiguier la rencontra, elle avait déjà cette domination absolue d'elle-même, ce quant à soi, caché sous des façons si gracieuses que l'on pouvait la fréquenter bien longtemps avant de soupçonner les frémissements de sa sensibilité passionnée. Pour Philippe, que le hasard avait rendu témoin d'un éclat de cette sensibilité, cette semaine de voisinage et d'intimité quotidienne se passa tout entière à chercher dans la profondeur de ces yeux bleus, toujours si calmes, les traces des pleurs qu'ils continuaient certainement de verser; dans ce sourire d'une amabilité si indifférente, le pli de la révolte; dans cette voix, si douce, si égale, l'écho d'une plainte, — et à ne pas les trouver. Il aurait cru qu'il avait rêvé, que la scène du balcon n'avait jamais eu lieu, qu'il n'avait jamais surpris cette bouche criant de douleur, ces yeux inondés de larmes, ce sein gémissant, si la pâleur croissante de ces joues amincies n'avait trahi, pour l'observateur averti qu'il était, la souffrance intérieure, et surtout s'il n'avait pas senti auprès d'elle ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui flotte entre une femme et un homme dont elle sait qu'il sait son secret.

Toute femme, dans une pareille circonstance, agit de même. Elle commence par se défier de cet homme qui a surpris ce qu'elle voulait cacher. Même quand elle a acquis la certitude qu'il ne parlera pas, elle appréhende qu'il ne se fasse un droit de sa discrétion, qu'il ne se permette d'être plus familier avec elle que ne le comportent leurs rapports officiels, qu'il ne la questionne surtout, qu'il ne touche à des portions réservées, douloureuses parfois, de sa vie intime. Mais, si elle constate au contraire chez lui un désir de se faire pardonner sa découverte, une peur de froisser celle qui est un peu à sa merci, presque un remords de le pouvoir, c'est de la part de cette femme, quand elle est fine, un de ces jolis mouvements de cœur comme elles en ont toutes dès qu'elles se sentent vraiment comprises, un élan de reconnaissance bien

voisin de l'amitié. Cette évolution de la méfiance, presque de la rancune, vers une gratitude attendrie, Philippe d'Andiguiér put du moins la suivre dans les yeux, dans la voix, dans toutes les manières d'Antoinette; et ce sentiment d'un progrès silencieux, mais sûr, dans la sympathie de la jeune fille fut la poésie inoubliable de ces huit jours, l'attrait aussi qui acheva de le rendre éperdument amoureux. Il se rappelait combien, durant les premières quarante-huit heures de cette étrange semaine, il avait été troublé du visible parti pris qu'elle avait eu de ne pas le laisser approcher d'elle. Sans que ses yeux se détournassent, sans qu'elle eût l'air irritée contre lui, elle avait une façon de ne pas le voir, de ne pas l'écouter, qui, vingt fois, lui fit prendre la résolution de partir par le prochain train. Il avait su, par une phrase incidente du père, qu'elle avait demandé à changer de chambre. « J'ai tout mérité, » s'était-il dit en apprenant cet affront. Puis, avec quel étonnement avait-il constaté que cette attitude d'hostilité se modifiait, comme si Antoinette lui avait su gré de quelque chose! Avec quel intérêt ému il avait commencé de causer un peu avec elle, d'abord en tiers, et, un après-midi qu'ils visitaient tous ensemble le parc d'une des villas de l'autre côté du lac, seul à seule!...

Ce souvenir, de nouveau, se faisait distinct comme la réalité même. Quand Philippe songeait à ce lointain passé, les années s'abolissaient toujours, et cet après-midi, le premier après leur rencontre où il y eût eu entre eux un commencement d'intimité, lui redevenait absolument présent. Il apercevait une longue allée de chênes verts, avec des statues debout, de place en place, le ciel bleu au-dessus des sombres feuillages et l'eau du lac, violette, à l'extrémité. Il s'apercevait lui-même marchant en avant des autres avec la jeune fille. Il revoyait la silhouette de celle-ci, mince et souple; son visage, si clair dans l'ombre de son chapeau un peu avancé, et sa démarche légère. Il entendait sa voix le questionnant sur les tableaux de sa collection de Paris, sur leur histoire, sur les raisons de ses préférences, sur ce qu'elle devait voir

elle-même dans son voyage, et s'écriant : « Quel dommage que vous rentriez et que vous ne puissiez pas nous montrer Florence!... » Son émotion d'alors se renouvelait tout entière, délicieuse à en défaillir, tandis qu'Antoinette lui parlait ainsi, — amère à en mourir, quand, à un moment, craignant sans doute de s'être trop livrée, elle s'était soudain arrêtée pour appeler son fiancé, qui marchait en arrière avec M. et Mme de Montéran. Et Philippe revoyait le gros et lourd Albert Duvernay s'avancer vers eux du fond de l'allée, fumant un cigare, balançant sa canne, si brutalement lourd et commun que l'idée du prochain mariage de la jeune fille avec ce garçon lui avait causé une douleur physique presque insupportable et qu'il avait eu, lui aussi, comme elle l'autre jour, des larmes dans les yeux... Les avait-elle vues, ces larmes de pitié, germer tout à coup dans ces prunelles d'homme, et, devant cette preuve d'une trop complète intelligence du drame secret de ses fiançailles, avait-elle redouté de n'être plus assez maîtresse de sa propre émotion? Avait-elle deviné, derrière cette pitié, un sentiment plus tendre et qu'il lui était interdit d'encourager? Toujours est-il qu'à partir de ce moment elle évita de nouveau les entretiens particuliers avec Philippe, mais elle semblait lui en demander pardon cette fois, par une touchante gentillesse de manières à son égard, se rapprochant de son père et de sa mère quand il était avec eux, l'écoutant causer avec une attention presque admirative, si séduisante enfin de grâce et de réserve, qu'à la veille de la séparation, le désir de lui parler en tête à tête et de lui montrer ce qu'il pouvait lui montrer de ses sentiments fut plus fort chez l'amoureux que la timidité, que la prudence, que les convenances même. Les Montéran devaient le lendemain de bonne heure prendre le train pour Milan et Venise, et lui pour la France. Il osa, ayant rencontré Antoinette seule dans le salon d'en bas et qui rapportait des livres à la bibliothèque de l'hôtel, lui demander de faire quelques pas avec lui. Il l'entraîna jusqu'à la balustrade de la terrasse, et là, tous deux accoudés, regardant l'idyllique paysage du lac devant lequel il l'avait vue sangloter l'autre soir,

et à la même heure, il lui dit, stupéfié lui-même d'entendre les paroles que sa bouche prononçait :

— « Nous allons nous quitter demain, mademoiselle. Je vous connais depuis si peu de jours... Je n'ai pas le droit de vous parler comme un ami... Pourtant, mon âge, ma longue camaraderie avec votre père, la respectueuse et profonde sympathie que je sens pour vous, une certaine circonstance aussi, m'autorisent peut-être à vous dire que vous êtes dans un moment bien grave de votre vie, et à vous supplier de ne rien faire d'irréparable sans avoir bien réfléchi... »

— « J'ai bien réfléchi, » interrompit-elle vivement, et, le regardant avec une expression d'une énergie singulière, elle répéta : « Oui. J'ai bien réfléchi. Je sais ce que je veux, pour quoi je le veux, et que cela *doit* être ainsi... Quant à la circonstance à laquelle vous faites allusion... »

— « Je vous ai froissée, » s'écria-t-il. Ah ! pardonnez-moi... »

— « Vous auriez dû me froisser, » interrompit-elle de nouveau et avec un demi-sourire dont la grâce émue contrastait singulièrement avec sa fermeté de tout à l'heure, mais je ne sais pas pourquoi : je ne vous connais non plus que depuis bien peu de jours, et j'ai déjà tant d'estime pour vous, une si complète confiance, qu'au lieu de vous en vouloir de m'avoir parlé comme vous venez de faire, j'ai envie de vous en remercier... » Elle ajouta, en quittant la balustrade, pour marquer qu'elle ne voulait pas prolonger cet entretien : « J'espère que nous nous reverrons, que vous viendrez chez moi quand je serai mariée, et que nous serons amis si vous savez » — et son délicat visage reprit sa physionomie sérieuse et volontaire — « oublier ce qu'il faut oublier », puis avec un autre sourire qui creusa une fossette dans une de ses joues, « et vous souvenir du reste... »

II

LA MÈRE ET LA FILLE

Profondément, violemment sensible, avec cette maîtrise singulière de son visage, de sa voix, de son regard, qui lui permettait de tout cacher de ses émotions; — ferme d'une fermeté réfléchie et indomptable avec les dehors d'une extrême douceur, ayant encore développé cette dualité de sa nature par son éducation entre ce père et cette mère, si différents d'elle, et à qui elle ne pouvait pas se montrer; — habituée à toujours chercher son point d'appui en elle-même, et par suite capable, sous ses dehors de raison, des plus inattendus partis pris et des plus romanesques, car toute solitude confine à l'exaltation et aucun être au monde n'est plus solitaire qu'une jeune fille silencieuse et concentrée, — avec cela, belle de cette beauté trop fine, presque fragile, attendrissante, qui appelle la protection, et dont le charme chez elle se doublait d'un charme d'énigme, à cause des portions inconnues de son caractère : telle Antoinette de Montéran s'était révélée à Philippe durant ce séjour à la villa d'Este, telle Mme Duvernay était restée jusqu'à la fin durant les quatorze années écoulées entre cette première rencontre et l'accident qui lui avait coûté la vie. Et l'intérêt passionné qui avait envahi Philippe durant cette semaine avec une énergie si subite, si ingouvernable, était, lui aussi, demeuré le même durant ces quatorze années. A quarante ans, lorsqu'un homme est resté chaste, comme celui-ci, dans ses actes et son imagination; qu'il s'est ennobli, comme celui-ci encore, par un quotidien sacrifice à quelque haute idée : devoir de famille ou foi religieuse, culte de la science ou de l'art, sa sensibilité conserve une fraîcheur et une grâce qui le rendent capable de

certaines émotions très rares dont le scepticisme vulgaire sourit, et qui sont en effet dans l'ordre sentimental ce que sont les chefs-d'œuvre dans l'ordre littéraire, exceptionnelles, et pourtant incontestables. De ce nombre est cette sorte de tendresse entièrement, chevaleresquement désintéressée, cet amour platonique, à qui le langage a donné un brevet de chimère en le baptisant du nom d'un philosophe. Il tient pourtant à des fibres si intimes de la nature humaine que c'est le premier rêve du cœur à son éveil, et c'est aussi le dernier rêve du cœur à son couchant, lorsque ce cœur est resté ardent et délicat et qu'il se sent pris trop tard d'une passion dont il sait qu'elle ne sera jamais partagée, pour une créature toute jeune, toute pure et dont il lui semble que seulement la désirer serait la profaner. C'est alors, et dans cet automne de la vie, si riche à la fois, comme l'autre automne, celui de l'année, en aspects sévères et en reflets enflammés, que se révèle la beauté du sentiment sans retour égoïste, de la passion qui se donne pour se donner, sans rien demander en échange; de cette idolâtrie dévouée qui est, à sa manière, une possession, toute spirituelle, mais si pénétrante. Se faire, des moindres désirs d'une femme, une étude, pour essayer d'en contenter tout ce que l'on peut en contenter; épier les moindres nuances de sa sensibilité afin d'y conformer la sienne et de ne jamais la froisser; penser à elle avec une fixité si continue que l'on se déprenne de ses propres joies et de ses propres douleurs pour ne plus éprouver que ses joies et ses douleurs à elle; considérer comme une suprême conquête d'être accepté par elle pour confident, pour serviteur, pour appui; tout subordonner, habitudes, plaisirs, intérêts, à la possibilité de se trouver dans sa présence, de respirer dans son atmosphère, — ces délices, tour à tour disputées et savourées, de l'amour désintéressé ne sont-elles pas des émotions d'une intensité souveraine? Et que possédons-nous jamais d'un être, sinon les émotions qu'il nous donne? Il faut, certes, beaucoup d'âme pour se mouvoir dans ce monde du dévouement, j'allais dire de la dévotion amoureuse, et une

telle passion exige cette puissance d'idéalisme, dans la vraie acception du mot, qui est à la base de toute intense vie intérieure. Peut-être l'anomalie du sort de Philippe d'Andiguier, cette sollicitude de tant de jours pour une mère dont la raison égarée ne le reconnaissait pas, l'avait-elle prédisposé à concevoir comme naturelle cette tendresse sans réciprocité, dont la ferveur de martyr a été profondément exprimée dans le cri célèbre : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde ? » Peut-être ses goûts d'amateur d'art, en lui dévoilant les secrètes poésies de la contemplation, avaient-ils exagéré en lui cette faculté méditative qui confine au mysticisme ? Quelles que fussent les sources cachées de cet amour, telles elles avaient jailli de ce cœur d'homme à l'apparition de cette jeune fille, séparée de lui par d'infranchissables abîmes, telles elles avaient continué d'y couler à flots tour à tour doux et amers, mais toujours aussi brûlants, aussi nourris, pendant ces quatorze années que la jeune femme avait vécu encore, — et depuis.

Quatorze années, cent soixante-huit mois ! Comme c'est long quelquefois à vivre ! Comme c'est court à se rappeler, dans cette perspective du passé qui ramasse tant d'impressions sous l'éclair impuissant du souvenir ! D'Andiguier se faisait parfois l'effet, quand il y songeait, d'un piéton fatigué, qui, arrivé au sommet d'une haute montagne, après des heures et des heures, se retourne, et, voyant le ruban de la route qu'il a parcourue se dérouler sous ses yeux, il s'étonne de l'apercevoir si près, — si près et si loin ! Le marcheur essaie alors de mettre les choses à leur point et de situer les étapes, allègres ou pénibles, de sa montée. D'Andiguier aussi les recherchait, les étapes de son ancien chemin, et il les retrouvait les unes après les autres, avec le progrès que chacune avait marqué dans ce pèlerinage d'amour, terminé au seuil d'un tombeau. Hélas ! dès la première de ces étapes, vers quel but marchait-il ? Est-ce qu'il l'avait su ?... Ce qu'il savait, c'est qu'il eût tout donné, toutes les gouttes de son sang, tous les trésors de

son musée, pour revivre une seule de ses heures d'alors, les douloureuses comme les heureuses. Oui, qu'elles lui semblaient proches, et qu'elles étaient loin!... N'était-ce pas hier qu'il était allé voir les Montéran, à leur retour d'Italie; hier qu'Antoinette était venue chez lui, pour la première fois, avec son père, visiter sa galerie? Ah! que les vieux tableaux et les vieilles sculptures avaient resplendi de jeunesse ce jour-là!... N'était-ce pas hier qu'après avoir nourri une folle espérance qu'au dernier moment ce détestable mariage ne se ferait pas, il y avait assisté, perdu dans la foule, derrière un des piliers de cette église de Sainte-Clotilde, où il n'entrait plus, même aujourd'hui, sans un serrement de cœur? Une musique triomphante la remplissait, tandis qu'Antoinette marchait à l'autel au bras de son père. Qu'elle était belle dans sa toilette de mariée, le front haut sous les fleurs, le regard sérieux, avec quelque chose de si fier, de si résolu dans sa pâleur! Et, quand il l'avait saluée à la sacristie, elle avait eu pour lui, au lieu du sourire d'amabilité distante qu'elle avait pour tous, un regard singulièrement dur, presque impérieux, comme pour lui rappeler leur dernier entretien au bord du lac de Côme et lui ordonner, une fois de plus, l'oubli de ce qu'il avait deviné. Et il avait détourné ses yeux, à lui, pour qu'elle ne vit pas ses pensées, bouleversé d'une espèce d'admiration et de terreur devant cette fille qui se vendait ainsi, — pour ses parents, mais c'était se vendre tout de même. Ce sacrifice, il le savait, lui déchirait l'âme, et personne, pas même lui, ne pouvait saisir, dans cette physiologie si jeune et qui semblait si transparente, une trace de son secret martyre... N'était-ce pas d'hier aussi que, rentrée à Paris, et s'occupant d'installer l'hôtel que son mari avait acheté rue de Lisbonne, Antoinette avait laissé Philippe s'insinuer dans son amitié, chaque semaine, chaque jour un peu davantage? Il avait mis toutes ses connaissances d'amatteur d'art à sa disposition, avec qu'elle ivresse! courant les magasins et les ventes pour elle et quelquefois avec elle, heureux, comme il ne l'avait jamais été de ses plus miracu-

leuses trouvailles, quand il avait pu lui procurer un meuble rare, une étoffe qu'elle désirait, un bronze précieux. L'indifférence avec laquelle M. Duvernay acceptait cette intimité grandissante aurait assez prouvé à l'amoureux quadragénaire combien il était peu dangereux, quand bien même les glaces des brocanteurs, dans les boutiques dequels il accompagnait Antoinette, ne lui eussent pas montré sans cesse son visage flétri, ses cheveux grisonnants, ses gestes gauches, à côté du sourire frais, du teint clair, de la chevelure blonde, du buste svelte de la jeune femme. Ce n'était pas ces comparaisons qui avaient empoisonné d'amertume son entrée dans la familiarité du jeune ménage, mais de constater combien sa première impression sur Albert Duvernay avait été juste et à quel compagnon la fine Antoinette était liée. Cet homme, sensuel et volontaire, avait eu pour cette femme un caprice tout physique. Il l'avait assouvi par le seul moyen qu'il eût à sa disposition, — le mariage. — Et puis, s'était-il passé entre eux un de ces drames d'alcôve où l'abandon glacé d'une femme tourne un caprice de cet ordre en aversion haineuse? Ou bien ce garçon brutal était-il de ceux qui n'ont d'amour que dans le désir et que la possession détache? Toujours est-il que, dès la seconde année, il s'était mis à traiter sa femme avec une extrême dureté. Elle commençait une grossesse qui devait être rendue plus pénible encore par la mort, survenue coup sur coup, de sa mère et de son père... N'était-ce pas hier encore qu'au lendemain de l'enterrement de son ancien collègue, d'Andiguier avait trouvé Mme Duvernay dans son petit salon, au crépuscule, étendue sur sa chaise longue, au coin du feu? Pour la première fois, pour la dernière aussi, elle avait rompu le pacte de silence qu'elle lui avait imposé jadis et qu'elle-même gardait scrupuleusement. Il la revoyait, toute en noir, fixant la flamme avec ses yeux profonds, reprenant leur conversation de la villa d'Este, avouant enfin la cause vraie de ses sanglots d'alors, racontant ses luttes, ses hésitations, son désespoir avant la décision, cette décision, et la torture de ses fiançailles, la torture

pire du mariage. Le cri, entendu jadis par d'Andiguier, le : « Ah! mon Dieu! mon Dieu! » du balcon, avait eu là son horrible commentaire. Cette conversation ne s'était pas renouvelée. Elle avait suffi pour que Philippe, une fois de plus, demeurât épouvanté devant la frénésie de révolte dont cette femme aux manières si douces, si égales, était capable, devant les tempêtes dans le silence que dissimulait le calme de ce visage. Ce jour-là était née en lui une appréhension extrêmement douloureuse, et qu'il avait en vain combattue. Il s'était dit qu'une heure viendrait où, mariée ainsi, avec la sensibilité brûlante que ces éclats révélaient, elle rencontrerait un homme dont elle s'éprendrait, et quelle influence arrêterait alors cette âme effrénée?... Il avait voulu voir dans la naissance d'Éveline, survenue peu de temps après ce cruel entretien, un gage d'apaisement pour la jeune mère, de quoi la maintenir dans cette voie d'honnêteté, d'où il lui aurait été si dur de la voir sortir. De cet instant datait sa tendresse pour cette enfant. Il aurait dû la haïr comme la vivante preuve d'une union dont la seule idée l'avait supplicié, le suppliciait encore. Mais, quand il s'était penché sur le berceau où dormait cette pauvre petite chair issue de celle de son amie, un seul sentiment avait dominé en lui, une reconnaissance infinie envers la nouvelle venue, pour le bienfait moral qu'elle serait, qu'elle était déjà à l'autre...

Seconde étape : Éveline avait commencé de grandir, et, avec elle, dans le cœur de l'amoureux sans espoir, presque sans désirs, mais non sans jalousie, avait grandi aussi cette gratitude éprouvée devant son berceau. Et c'était bien vrai, que la jolie enfant semblait avoir tout calmé des secrètes révoltes de sa mère. Ces premières années qui avaient suivi sa naissance, et durant lesquelles il l'avait vue croître comme une tendre fleur, faisaient une oasis dans les souvenirs de d'Andiguier. C'avait été, dans cette ascension d'amour, le moelleux plateau de gazon où les pieds se reposent, où la poitrine respire à l'aise. Et l'on eût dit qu'Antoinette avait voulu que

cette période se développât sans un heurt, sans un nuage. Évidemment, elle avait deviné que d'Andiguier souffrait un peu de ses relations sans cesse grandissantes, et qui, une fois son deuil fini, étaient devenues ce que son mari désirait qu'elles fussent, celles d'une femme riche et très entourée; — et elle avait eu, pour endormir ces susceptibilités d'une amitié qui lui était chère, d'innombrables délicatesses, affectant de réserver au vieux collègue de son père une place bien à part dans son intimité, rentrant pour lui seul à de certaines heures, ne l'invitant qu'avec des gens qui lui convenaient, ne le sacrifiant jamais à aucun plaisir. Enfin, elle avait déployé, pour cet ami plus âgé, un tact exquis du cœur, dont celui-ci eût joui davantage s'il n'y avait pas discerné cette volonté presque trop réfléchie, cette stricte surveillance de soi qui continuait à doubler de mystères ces calmes et impénétrables yeux bleus. Mais d'Andiguier espérait que c'était du mystère heureux, maintenant que ces beaux yeux profonds avaient d'autres prunelles où retrouver leur couleur et leur expression. Car, tout de suite, et à travers les différences inévitables de l'âge, une ressemblance réellement saisissante s'était déclarée entre la petite fille et la mère. C'était exactement, à vingt-deux ans de distance, le même être, avec la même délicatesse des traits, le même teint transparent de blonde, les mêmes formes des doigts, les mêmes gestes, le même regard, et, à de tout petits signes, d'Andiguier devinait que ce serait la même nature, concentrée, repliée, toute en silences. Elles se peignaient ainsi dans sa mémoire, l'une à côté de l'autre, l'une enfant, l'autre femme, et si pareilles, telles qu'il les avait contemplées tant de fois; et, chaque fois, il avait aimé l'enfant davantage, persuadé qu'elle suffisait à la jeune mère, et que celle-ci, sous cette innocente influence, faisait mieux que subir, qu'elle acceptait son sort...

Troisième étape : un événement bien simple, mais dont Philippe n'avait jamais admis l'hypothèse, avait tout d'un coup rouvert la période des appréhensions anxieuses. En 1880,

Antoinette était devenue veuve. Albert Duvernay, passionné de chasse, et qui se trouvait le locataire d'un des plus beaux tirés de Compiègne, s'étant obstiné à recevoir la pluie torrentielle d'un après-midi d'automne, avait pris là une fluxion de poitrine. Il avait été emporté en une semaine. Antoinette veuve ! Antoinette libre, — libre de refaire sa vie, — libre d'aimer et épouser qui elle aimerait ! Comment l'amoureux, qui se savait toléré parce que son amie n'aimait personne d'amour, n'eût-il pas été bouleversé d'inquiétude à cette idée ? Comment n'eût-il pas redouté, en se le reprochant, cette possibilité pour la jeune femme d'un second mariage, et suivant son cœur ? Quelle crise de jalousie à vide il avait subie, et à travers quels remords ! Quand il se dirigeait vers l'hôtel de la rue de Lisbonne, dans ces temps-là, et qu'il voyait les fenêtres du salon, il lui fallait s'arrêter un moment. Son cœur lui faisait mal à la pensée qu'il allait peut-être rencontrer là, dans cette pièce, son œuvre, décorée, parée par ses soins, l'homme qui intéresserait Antoinette, qui la tenterait d'essayer un nouveau pacte avec la destinée !... Ah ! la douloureuse, la misérable crise, encore endolorie par le remords de sentir avec tant d'égoïsme et de ne pouvoir s'en empêcher !... Et c'était la petite Éveline qui l'avait, sans le savoir, l'innocente bienfaitrice, aidé à en sortir. Comment ? Par sa seule existence. Un bien simple incident avait servi d'occasion. Philippe avait déjeuné rue de Lisbonne, ce jour-là, cinq mois environ après la mort d'Albert Duvernay. L'enfant s'était trouvée en tiers entre Antoinette et lui, sans la gouvernante anglaise qui l'avait élevée, et qui, d'ordinaire, le matin, mangeait à table. En réponse à l'étonnement de d'Andiguiet, Mme Duvernay lui avait expliqué que cette personne, rappelée subitement à Londres par une grave maladie de son père, avait dû les quitter, et qu'elle ne pourrait sans doute pas revenir, à cause d'une difficulté de famille. D'Andiguiet savait que cette gouvernante était très aimée d'Eveline, et il s'était étonné, tandis que sa mère parlait, de ne la voir manifester aucun signe d'émotion. Après le repas, elle avait demandé d'aller ranger

quelque chose dans sa chambre. Il avait dit son étonnement à Mme Duvernay.

— « Vous la croyez indifférente ? » avait répondu celle-ci : « Venez... » Et elle avait entraîné d'Andiguiers jusqu'à la chambre de la petite fille, qu'ils avaient surprise, couchée sur son lit, en train de sangloter convulsivement. Après avoir apaisé l'enfant à force de caresses, et une fois en tête à tête, la mère avait repris :

— « Vous voyez comme vous vous trompiez tout à l'heure... Elle est ainsi : plus elle est remuée, plus elle se tait... Je me retrouve toute en elle, et cela m'inquiète beaucoup pour son avenir. Je sais trop le mal que cela fait de se concentrer, de vivre sur soi, de sentir en dedans, de ne jamais s'ouvrir... C'est une des raisons, quand je n'en aurais pas d'autres, pour lesquelles je ne me remarierai jamais. J'aurai trop peur de lui donner un beau-père, quel qu'il fût... »

Cette petite scène avait été une grande date pour d'Andiguiers. Elle avait marqué le tournant de la quatrième étape, — la dernière. Il connaissait trop son amie pour n'être pas sûr qu'elle avait parlé intentionnellement. Elle avait deviné ses inquiétudes, et elle avait tenu à y mettre fin d'un coup. Cette déclaration, qu'elle ne donnerait jamais un beau-père à Éveline, « quel qu'il fût, » avait bien touché en lui un point malade. Aurait-il aimé, s'il n'avait pas été en contradiction avec sa propre sagesse, et souffert d'apprendre à nouveau ce qu'il savait pourtant si bien, ce qu'il acceptait, ce qu'il oubliait sans cesse : qu'Antoinette ne l'aimait pas, qu'elle ne l'aimerait jamais ? Cette souffrance n'était rien auprès de son soulagement à retrouver dans les yeux de la jeune femme cet éclair de volonté qu'il connaissait pour l'avoir vu à la villa d'Este briller dans ces prunelles dont l'azur si tendre devenait alors presque métallique. Il n'avait point douté que cette résolution de rester veuve ne fût aussi réfléchie, aussi fixe qu'autrefois sa résolution de se marier. Et une nouvelle période avait commencé, si brève, mais si déli-

cieuse qu'à se la rappeler des larmes d'attendrissement lui mouillaient les paupières, tant son amour passionné pour la mère et sa reconnaissante affection pour la petite fille s'étaient alors mêlés dans des émotions d'une inexprimable douceur. Insensé ! Comment avait-il pu croire qu'une telle félicité était le lot durable d'un homme ? Il l'avait cru pourtant, et que cela ne finirait jamais, qu'ils vivraient ainsi indéfiniment : — elle, menant, comme elle faisait depuis son veuvage, l'existence d'une femme isolée, pas tout à fait recluse, mais presque, qui ne reçoit plus qu'un nombre restreint de parents et d'amis, et qui, absorbée par l'éducation de sa fille, s'applique à se dérober au monde, à s'effacer, à passer inaperçue ; — lui, l'hôte assidu de cette maison paisible, regardant la mère sourire à l'enfant, réchauffant la solitude de sa vieillesse commençante à l'intimité de ce foyer et ne les quittant l'une et l'autre que pour s'occuper encore d'elles. Il avait trouvé le moyen de concilier son amour et ses goûts de collectionneur. Il avait, par testament, fait Mme Duvernay et, à son défaut, sa fille les héritières de son musée, dont il s'occupait maintenant avec plus d'ardeur encore. Ses seules absences étaient des courses en Italie, dans cette inépuisable Italie, où il ne désespérait pas de découvrir le tout ou partie des cinquante et un tarots restants d'Ambrogio de' Predis, et, en attendant, il rapportait de chaque voyage quelque chef-d'œuvre de plus à léguer à son amie, avec l'ivresse de penser que, plus tard, quand il serait parti pour toujours, un peu de lui l'envelopperait, la comblerait, la charmerait... C'était au cours d'un de ces voyages, au mois de décembre 1885, que, rentrant à Pise, d'une excursion à Montalcino, au delà de Sienne, il avait appris par télégramme cette effroyable nouvelle : Mme Duvernay avait été tuée dans un accident de voiture. Les affreux détails lui avaient été donnés par un journal. Elle descendait l'avenue des Champs-Élysées dans son coupé. Les chevaux avaient pris peur. Ils s'étaient emportés à une vitesse vertigineuse jusqu'à la place de la Concorde. Là, le cocher, impuissant à les retenir, les avait précipités contre

un camion de déménageur, qui se trouvait devant lui, au coin de la rue de Rivoli. La voiture avait été brisée en morceaux, Mme Duvernay jetée sur le trottoir. Sa tête avait donné contre l'angle. Elle était morte du coup.

Il y a des chagrins si imprévus et si terribles que nous nous étonnons ensuite, quand le temps, à malgré tout, fait son œuvre d'endormement, d'avoir pu, frappés par eux, les supporter. La stupeur de les apprendre nous a, au premier moment, empêchés de les réaliser, et nous les avons traversés parce que nous les avons sus, sans y croire vraiment. Cette espèce de désarroi mental qui fait, pendant quelques heures, pendant quelques semaines parfois, vaciller en nous le sens de la certitude est comme un anesthésique de la nature. Elle veut que nous durions, même après la mort de ceux qui semblaient ne pas devoir, une fois disparus, nous laisser tout entiers vivants, tant nous les sentions amalgamés à notre être intime. D'Andiguier se souvenait d'avoir regagné Paris d'un trait, la fatale nouvelle reçue, — comme en rêve, — d'avoir, comme en rêve, assisté à l'enterrement de son amie, tellement atterré de cette catastrophe qu'il ne l'admettait pas, même en voyant les draperies noires, le cercueil, tout le funeste appareil; même en embrassant avec des larmes la pauvre petite Éveline. La réalisation de la monstrueuse chose ne s'était faite en lui que plus tard, quand il avait dû, en sa qualité d'exécuteur testamentaire, veiller à l'accomplissement des dernières volontés d'Antoinette, d'une surtout, dans laquelle s'était ramassée toute la douleur de cette mort. Que la pauvre femme, à un âge où l'on n'a guère de ces précautions, eût écrit, elle aussi, son testament, cela n'était point pour l'étonner, la sachant prévoyante jusqu'à en être minutieuse; — tout au plus eût-il pu être surpris qu'au contraire elle se fût avisée de ce soin si tard. Ce testament, comme inspiré par un don de seconde vue, était daté de quelques mois avant le funeste accident. Qu'elle l'eût choisi, lui, d'Andiguier, pour présider à la distribution des petits souvenirs

qu'elle avait voulu léguer, et surtout au règlement des futurs intérêts d'Éveline, cette reconnaissance de son dévouement était bien naturelle. Son désespoir y trouvait une espèce de consolation. Pourquoi fallait-il que, même en lui donnant ce témoignage suprême de confiance, Antoinette fût demeurée la mystérieuse amie qu'elle avait toujours été, la taciturne qui ne se livre pas tout entière, qui dérobe aux plus intimes un coin réservé d'elle, et qu'elle le suivit, même au fond de la tombe, de ces prunelles impénétrables, derrière lesquelles il n'avait jamais tout lu ? Dans une lettre, à lui adressée, qui se trouvait jointe au testament, et après l'avoir remercié en termes délicatement émus de l'amitié qu'il lui avait montrée depuis leur rencontre à la villa d'Este, elle le priait de lui donner un dernier témoignage de cette amitié. Elle le chargeait de brûler des papiers personnels qu'il trouverait dans un coffret, fermé par une serrure de sûreté, dont elle lui indiquait le secret. Elle insistait pour qu'il se conformât exactement aux instructions écrites sur l'enveloppe où elle les avait mis, et qu'il lui pardonnât de ne pas lui en dire davantage. Philippe avait naturellement obéi à cet ordre avec la plus scrupuleuse fidélité. Il avait cherché le coffret, auquel la morte avait dû tenir beaucoup, car il se trouvait placé dans le coffre-fort où elle déposait ses bijoux. Il l'avait ouvert, d'après ses indications, non sans difficulté, ce qui achevait de prouver l'importance des papiers ainsi défendus. Il y avait trouvé une enveloppe de cuir blanc, nouée de rubans, et sur laquelle Mme Duvernay avait écrit : « Pour mon cher ami M. d'Andignier, qui détruira l'enveloppe *telle qu'elle est*... » Philippe l'avait bien compris : ces mots soulignés étaient une manière de demander qu'il ne prit pas connaissance des papiers contenus dans cette enveloppe, — sans le demander. Il avait compris aussi que cette enveloppe n'était pas fermée davantage parce qu'Antoinette avait voulu se garder la liberté de reprendre ces papiers à son gré, d'y retrancher, d'y ajouter, — de les relire à son loisir tout simplement... Il se souvenait. Il était rentré chez lui avec cette enveloppe. Il

avait fait allumer un énorme feu dans la plus haute de ses cheminées, et là il était demeuré longtemps, avant d'obéir à l'ordre sacré de la morte, à toucher de ses doigts ce cuir souple, à sentir au travers les feuilles confiées à sa loyauté. Quel motif son amie avait-elle eu pour tenir ainsi à ce que ces feuilles disparussent? Qu'y avait-il eu dans sa vie, dont elle voulait à jamais abolir la trace? et pourquoi? et pour qui? Avec cette rapidité de la pensée qui va si vite à l'extrémité d'une hypothèse dans des moments pareils, Philippe s'était dit que cette enveloppe contenait des lettres d'amour. Il s'était rappelé tout à coup combien, à l'époque même d'où datait le testament, la beauté d'Antoinette s'était soudain épanouie, qu'un rayonnement de bonheur avait comme émané de ses yeux, de son sourire, de ses moindres gestes... Elle aurait aimé? Elle aurait aimé?... Mais non. Dans un éclair, il avait passé en revue les hommes qui fréquentaient le petit salon de la rue de Lisbonne, et il s'était dit qu'aucun n'avait pu lui inspirer un sentiment. Et d'ailleurs, est-ce que lui, d'Andiguier, ne l'aurait pas su? Toute son âme s'était rejetée en arrière devant ce soupçon. Il avait posé l'enveloppe sur le feu, entre deux bûches flamboyantes, et il était allé jusque vers la fenêtre, pour n'avoir même pas la tentation de la regarder brûler. Là, il s'était raisonné. Éveline encore s'était présentée à son esprit, pour exorciser les mauvaises idées. Pourquoi la morte avait-elle tenu ainsi à ce que ces papiers fussent détruits? Mais à cause d'Éveline, simplement, et parce qu'ils attestaient les mésintelligences profondes de Mme Duvernay et de son mari. C'était sans doute un journal des premiers temps de son mariage, très sévère pour son mari, c'était trop naturel, et aussi que, l'ayant gardé à sa portée, pour le relire, elle n'eût pas voulu que sa fille pût jamais savoir les dissentiments de son père et de sa mère. Avec la pudeur presque farouche qu'elle avait de ses émotions, ce n'était pas moins naturel qu'elle eût désiré soustraire ce journal même à l'ami qu'elle chargeait de l'anéantir. Cette hypothèse à peine entrevue avait fait certitude dans le

cœur de ce grand poète en idée. Il avait trouvé une espèce de passionné délice à s'imposer cet acte de foi dans la pureté absolue de celle qui avait été vraiment sa Dame, au sens le plus chevaleresque de ce noble nom, et il était revenu vers la cheminée mettre des morceaux de braise sur les fragments de papier qui se voyaient encore, blancs parmi les débris noirs du reste. Antoinette était obéie. Hélas ! C'était la dernière preuve que Philippe pût lui donner de sa dévotion, puisque jamais plus maintenant elle ne lui demanderait rien. Devant ce feu qui achevait de consumer ces feuilles dont il avait respecté le mystère, il avait enfin réalisé qu'elle était vraiment morte, et quelque chose en lui s'était arrêté, comme figé pour toujours. Il allait vivre encore, ou plutôt survivre, de cette vie de ceux qui ont enseveli sous la terre, avec un être adoré, toutes leurs raisons d'exister.

Il lui en restait une cependant, et la morte aurait pu revivre pour lui en Éveline. Ah ! s'il avait eu cette enfant auprès de lui pour l'élever, pour la défendre, pour suivre, d'année en année, de semaine en semaine, les progrès de sa ressemblance avec sa mère ; pour lui éviter les moindres dangers dont l'eût averti son expérience du caractère de l'autre ! Tout de suite, les circonstances en avaient décidé autrement. Éveline avait été confiée à sa plus proche parente, une sœur de son père, mariée à un comte Muriel, des Muriel du premier Empire, un gros propriétaire terrien, occupé d'élevage, et qui passait huit mois sur douze dans son château de Normandie. La comtesse Muriel était une excellente femme, chez laquelle l'hérédité paysanne, tournée chez son frère en rudesse, s'était tournée en bonhomie, en une ample et généreuse manière de sentir, très simple, très instinctive. Mère elle-même de quatre enfants, elle avait dit, en prenant sa nièce avec elle : « C'est une cinquième fille, voilà tout... » et elle avait tenu parole. D'Andiguiers avait aussitôt compris qu'il serait vain d'expliquer à cette grande et forte bourgeoise de campagne, d'un animalisme si primitif, malgré

ses cent mille francs de rente, les nervosités de la fille d'Antoinette et les complications de cette précoce sensibilité. Il s'était dit, non sans raison, que cette grosse affection ferait peut-être à cette enfant trop délicate une atmosphère plus saine que n'eût été sa sollicitude, et il s'était effacé, se contentant de ne jamais perdre le contact avec le milieu où elle grandissait, constatant à chaque séjour à Paris qu'elle était bien traitée et heureuse. Du moins — car avec cette créature si pareille à sa mère il y avait toujours de l'inconnu par delà les apparences — elle lui avait semblé heureuse, et, voyant qu'elle n'avait pas besoin de lui, il s'était de plus en plus renfermé dans son intérieur, entre son musée, qu'il continuait d'enrichir, un peu comme on dit que le castor bâtit des huttes, même inutiles, et l'hypnotisme décevant de ses souvenirs. Pourtant, malgré la séparation de leurs deux existences, un lien mystérieux n'avait pas cessé de l'unir à cette enfant qu'il avait vue naître, et, chose plus étrange, d'unir cette enfant à lui. Il n'avait pas songé à s'en étonner, trouvant naturel que la morte, qui lui demeurait si vivante, demeurât de même vivante à sa fille, et qu'elle fût toujours entre eux, comme autrefois. Et il semblait bien qu'elle y fût restée, soit qu'Éveline, malgré les gâteries de son nouveau milieu, ne trouvât pas chez sa tante et ses cousines de quoi satisfaire certaines choses de sa fine nature et regrettât toujours son ancienne vie, soit qu'une secrète divination l'avertit qu'elle ne rencontrerait jamais un ami qui lui fût plus ami que celui-là. Ce culte pour le vieil habitué de la maison de sa mère s'était manifesté, toute petite encore, par un accueil d'une tendresse infinie, quand ils se revoyaient après des séparations parfois très longues. Plus grande, elle lui avait prodigué, comme d'instinct, les menues attentions de la déférence la plus émue, ne laissant jamais passer une occasion de lui prouver qu'elle ne l'oubliait pas. Jeune fille, ces témoignages avaient pris la forme de cette confiance, naïve et si touchante, qui demande un conseil, un appui, une protection... Et, chaque fois qu'un de ces témoignages lui

était arrivé, il avait semblé à d'Andiguier, toujours au bord du mysticisme, comme tous ceux qui vivent avec la pensée fixe d'une morte, qu'une influence d'outre-tombe agissait sur la jeune âme, et il avait dit merci dans son cœur à l'éternelle absente, — pour lui, qui souhaitait de bientôt la rejoindre et vieillissait dans cet espoir, l'éternelle présente.

S'étonnera-t-on maintenant que, portant au cœur ce monde de tendresses poignantes et d'ineffables regrets, de douloureuses extases et de rêves passionnés, ce héros d'un sentiment unique eût été remué jusqu'au bouleversement par un appel désespéré, jeté vers lui par la fille de celle qui avait été l'objet de ce sentiment? Ce billet où Éveline lui demandait un rendez-vous et parlait d' « un affreux malheur » avait d'autant plus troublé d'Andiguier, que c'était là, je l'ai déjà dit, un signe après beaucoup d'autres, mais décisif et indiscutable, d'une tragédie latente qu'il soupçonnait depuis quelques semaines. Seulement, il avait pu croire jusqu'à ce matin qu'il était, dans ces appréhensions, la victime encore de ses souvenirs, d'une de ces impressions par analogie, si difficiles à vérifier et à secouer. Son inquiétude à l'endroit du mariage d'Eveline, avait, en effet, commencé sans motifs, rien qu'à recevoir la nouvelle qu'elle était fiancée. Il y avait exactement quatorze mois de cela, Éveline était allée passer l'hiver dans le Midi, à Hyères, à cause de la santé d'une de ses cousines qui n'arrivait pas à se remettre d'une mauvaise bronchite. Mlle Duvernay avait alors vingt ans, et depuis quelque temps déjà d'Andiguier s'attendait à apprendre qu'un projet de mariage se dessinait pour elle. Il aurait donc dû y habituer sa pensée. Il savait d'autre part, pour en avoir causé plusieurs fois avec Mme Muriel, que celle-ci était très décidée à laisser sa nièce entièrement libre de son choix. Quand Éveline lui avait écrit qu'elle était engagée à M. Étienne Malclerc, il était par conséquent bien sûr qu'il ne s'agissait pas non plus d'une captation de dot. La comtesse Muriel, en lui écrivant de son côté, lui avait donné de ces fiançailles le

compte rendu le plus simple du monde, le moins fait pour provoquer la défiance. M. Étienne Malclerc avait trente-quatre ans. Il appartenait à une très bonne famille de propriétaires francs-comtois, et sa fortune, sans égaler celle de Mlle Duvernay, était considérable. Il passait l'hiver dans le Midi, lui aussi, pour sa santé, et après avoir essayé de Nice, qui s'était trouvé trop bruyant à son goût, il était venu à Hyères. Il avait rencontré Éveline. Il s'était fait présenter. Mme Muriel, le voyant assidu auprès de sa nièce, et constatant que celle-ci s'intéressait à lui, avait pris des renseignements, non seulement de position et de fortune, mais de caractère. Ils s'étaient trouvés de nature à ne permettre aucune objection, lorsque Malclerc avait fait sa demande, et qu'Éveline consultée avait répondu « oui ». Il n'y avait certes rien d'extraordinaire dans de telles fiançailles. Elles avaient été un peu rapides, puisque Mme Muriel avait emmené Éveline dans le milieu de novembre et que, par suite, la jeune fille n'avait guère pu connaître Malclerc plus de quatre mois. Mais c'était si naturel que, placée dans des conditions un peu anormales, elle se fût décidée plus vite qu'une autre ! D'ailleurs, combien de mariages se concluent dans des périodes plus courtes et sont heureux ! Éveline, qui entretenait une correspondance régulière avec son vieil ami, lui avait mentionné plusieurs fois le nom de Malclerc parmi d'autres, dans la chronique de sa petite vie mondaine d'Hyères, sans jamais lui parler de ses sentiments naissants. N'était-ce pas bien naturel aussi ? D'Andiguier ne savait-il pas que, sur ce point encore, elle ressemblait à sa mère, et, comme cette mère le disait jadis, que plus elle était remuée, plus elle se taisait ? C'était justement cette ressemblance avec Antoinette qui avait aussitôt rempli d'imaginaires noires l'ancien confident des tristesses de Mme Duvernay. Vainement les avait-il combattues, ces imaginations, en faisant lui-même, prudemment, parmi ses connaissances, une enquête sur cet Étienne Malclerc, inconnu de lui la veille, et qui se trouvait devenir soudain un des acteurs de ce qui était toujours le drame de sa vie.

Il n'avait rien appris qui contredit les assez banales indications recueillies par la tante. Il ne paraissait pas qu'il y eût jamais rien eu de saillant dans l'existence de Malclerc, qui avait été celle de presque tous les jeunes gens de sa classe, par ce triste temps de guerre civile où la scission de la France en deux camps fait que tant de garçons riches ne prennent pas de carrière, pour ne pas servir un gouvernement hostile, et restent à l'état de forces perdues. Celui-ci avait été d'abord élevé en province. Il avait terminé ses études à Paris, et, au sortir de son service militaire, fait bourgeoisement son droit. Devenu très jeune maître de sa fortune, — il avait perdu son père à vingt-deux ans, — il avait vécu entre Paris, où il avait toujours gardé un appartement, dans une des rues avoisinant les Champs-Élysées, des séjours à la campagne auprès de sa sœur mariée et de sa mère, qui continuait d'habiter leur terre aux environs de Dôle, et d'assez grands voyages, dont un, autour du monde, avait duré quinze mois. Il se piquait un peu d'écrire, mais tout à fait en amateur, et il avait publié de ce dernier voyage un récit sans prétention et vraiment intéressant. Malgré cela, il avait passé plutôt inaperçu dans les milieux qu'il avait fréquentés, par exemple dans les deux cercles parisiens dont il était membre. Mais d'Andiguiier le savait trop par sa propre expérience : on peut ne ressembler en aucune manière, par les côtés profonds de sa vie intime, à l'idée que l'on donne de soi. Dire effacement, c'est dire souvent insignifiance, c'est dire quelquefois discrétion et supériorité. De fait, il avait trouvé dans le petit volume d'impressions de voyage, et malgré la banalité forcée du genre, quelques notes qui trahissaient une réelle culture, notamment sur les choses d'art et à propos de la galerie d'un millionnaire américain. Il avait donc attendu avec une impatience extraordinaire l'occasion d'étudier par lui-même l'homme d'où allait dépendre tout le bonheur ou tout le malheur d'Éveline. Il avait vu, à cette première rencontre, un garçon mince, de tournure presque plus jeune que son âge, avec une physionomie pour lui très frappante, car elle lui

avait rappelé, par quelques traits, un type essentiellement florentin, qui se retrouve dans tant de fresques de ses maîtres préférés. De ces personnages maigres et nerveux avec une espèce d'arrogance fine et presque de brutalité délicate, Malclerc avait la silhouette et un peu le masque, — le visage plutôt long, le nez droit et court, le menton avancé et carré et une bouche qui eût été sensuelle si un pli de réflexion ne l'eût comme serrée. Ses cheveux étaient d'un châtain fauve et tirant sur le roux, et il avait des yeux bruns qui se détachaient parfois comme deux taches sombres sur son teint clair, — des yeux volontiers immobiles, et dont le regard procura à d'Andiguier une sensation assez complexe pour qu'il ne sût pas si c'était de l'attrait ou de l'aversion, le prélude d'une sympathie profonde ou d'une antipathie décidée.

— « Comment le trouvez-vous ? » avait demandé Eveline vivement, quand ils avaient été seuls.

— « Et moi, comment me trouve-t-il ? » avait-il répliqué malicieusement.

— « Il sait combien je vous aime, » avait répondu la jeune fille, « et il vous aime déjà... »

Cette gentille répartie d'une enfant, qui montrait ainsi ingénument son besoin d'une harmonie du cœur entre ceux qu'elle chérissait à des titres divers, mais si profondément, n'avait pas abusé le vieillard. Il avait senti, par cette double vue du cœur, très aiguë chez les solitaires, que Malclerc éprouvait à son égard, lui aussi, une impression indéfinissable. Il avait revu le jeune homme, et de nouveau il lui avait semblé qu'ils s'attiraient à la fois et se repoussaient l'un l'autre. Ce n'avaient été que des nuances, car la date trop récente de leur présentation réciproque ne comportait que des rapports très courtois et très conventionnels. Le mariage avait eu lieu, sans que ni l'un ni l'autre eût triomphé de cette sorte de difficulté à causer ensemble d'une conversation un peu intime et vraie. D'Andiguier l'avait expliquée, cette difficulté, par sa propre sauvagerie et par la différence de leurs âges. Puis les deux époux étaient partis pour le pays de Malclerc et pour

l'Italie. Il avait commencé de trouver que les lettres d'Eveline prenaient un ton moins ouvert, qu'elles s'écourtaient, qu'elles trahissaient une contrainte. Il avait attribué encore ce petit changement à sa propre faute. Sans doute il avait trop abusé dans sa correspondance des droits de familiarité que lui donnaient ses relations anciennes, et Malclerc s'en était sensibilisé. Le retour de la jeune femme ne lui avait plus permis de se contenter de cette hypothèse. Elle était rentrée de ce voyage amaigrie, pâlie, avec une expression qui lui avait bien douloureusement rappelé celle de sa mère, à la même époque, autrefois. Il avait essayé de l'interroger, avec autant de ménagements qu'une affection comme la sienne pouvait en mettre à une si délicate enquête. Il s'était heurté à cette réserve dont il avait tant souffert jadis chez son amie, à cette douceur impénétrable des yeux, de la voix, du sourire. L'attitude de Malclerc, qui, visiblement, l'évitait, avait achevé de lui persuader que le jeune ménage n'était pas heureux. Comme ces observations avaient coïncidé avec un début de grossesse d'Eveline, il s'était dit que sans doute la fille était la victime du même abandon brutal dont avait souffert sa mère, qu'avec d'autres dehors, une apparente distinction, une intelligence plus fine, Étienne Malclerc avait éprouvé pour sa femme la même passion sans amour que jadis Albert Duvernay pour la sienne, et le même détachement après la possession. Il avait espéré que cette identité entre les destinées des deux femmes se produirait du moins jusqu'au bout, et que la maternité apporterait à Eveline aussi l'apaisement. Elle en était au huitième mois, et, quoique, avec la délivrance approchante, sa mélancolie ne fit que grandir, d'Andignier n'avait pas renoncé à cette espérance... Et voici qu'il apprenait tout à coup qu'un incident décisif venait de surgir entre Malclerc et sa femme. Le billet qu'il avait reçu ne s'expliquait pas autrement. Quel incident? Quel était cet « affreux malheur » que la pauvre enfant redoutait, et qui devait être bien terrible en effet pour qu'elle se fût décidée à crier vers lui ?... Encore quelques minutes, — la pendule marquait dix heures moins cinq, —

et il saurait la vérité. A mesure que cet instant du rendez-vous fixé par Éveline approchait, la nervosité du vieillard augmentait. Il continuait d'aller et de venir entre ses marbres et ses tableaux, toujours sans les voir. Parfois il s'arrêtait, l'oreille au guet. Quand les deux coups de cloche que le portier sonnait pour annoncer les visiteurs eurent tinté, il dut s'asseoir, tant son émotion de cette attente était vive, — aussi vive que si, au lieu d'être le d'Andiguier de soixante-quatre ans qu'il était aujourd'hui, il eût été l'adolescent de dix-huit, celui d'avant les inévitables renoncements, qui rêvait d'autres amours que celles qu'il avait eues, aussi ardentes, aussi fidèles, — mais partagées... Il songea tout d'un coup que celle qui venait chez lui avait besoin de son aide et par conséquent de son énergie. Il eut honte de sa faiblesse et se redressa. Il évoqua mentalement la morte dont Éveline était la fille, et, quand la jeune femme entra dans le salon, elle le trouva qui venait au-devant d'elle, souriant et les mains tendues.

III

L'ÉNIGME D'UN MÉNAGE

Éveline les avait prises, ces mains du vieil ami de sa mère, en faisant un signe qu'elle ne pouvait pas parler. Elle se laissa conduire à un fauteuil, et à peine trouva-t-elle la force de dire « merci » en ajoutant : « J'avais si peur de ne pas vous rencontrer... Si peur... » Elle indiqua de nouveau d'un geste que la voix lui manquait, et elle se mit à trembler de tous ses membres, tandis que d'Andiguier, épouvanté de son extraordinaire surexcitation, lui disait :

— « Calme-toi d'abord. Tu parleras ensuite... »

Il ne l'avait pas vue depuis quelques jours, et l'altération de

cette physionomie le surprit si péniblement qu'il demeura silencieux lui-même, à la regarder. Les joues d'Éveline étaient pâlies et creusées. Un cercle bleuâtre se dessinait autour de ses yeux. La fièvre avait décoloré, comme séché sa bouche. Les stigmates de souffrance ainsi empreints sur ce jeune et souple visage étaient rendus plus touchants par l'état de grossesse avancée où elle se trouvait. Elle avait encore de la grâce dans cette déformation qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, laissant glisser de ses épaules la mante qu'elle y avait jetée pour venir. A la voir ainsi, toute frémissante, profondément atteinte dans son âme, en même temps qu'elle était profondément éprouvée dans sa chair, l'ancien fidèle d'Antoinette sentit s'émouvoir en lui les cordes les plus secrètes de la pitié. Comment ne se fût-il pas rappelé, lui à qui la fille représentait si vivement la mère, la scène où il avait surpris cette mère jadis, elle aussi à la veille d'avoir un enfant, malade elle aussi dans son âme et dans sa chair, et criant, dans un accès de sauvage désespoir, sa révolte contre sa destinée ? Et l'enfant qu'elle portait alors dans son sein était cette Éveline dont il entendait le souffle court haleter, dont il voyait le corps frissonner, les dents se serrer, les yeux, ces yeux bleus, si doux d'ordinaire, briller d'une lueur fixe de métal ! Il redoutait et il désirait à la fois l'éclat de douleur qu'annonçaient ces signes de lui trop connus. Il savait par sa première expérience que ces natures concentrées et repliées, payent leur constant empire sur elles-mêmes par des explosions auxquelles il est affreux d'assister, quand on les aime. Pourtant, s'il avait peur de la confidence qui s'échapperait de cette bouche palpitante, il en avait soif aussi, et c'était un groupe poignant que celui de ce vieillard debout devant cette jeune femme, tous deux contractés d'angoisse, dans ce décor de tableaux et de marbres, de tapisseries rares et de meubles précieux, par cette belle matinée de printemps, avec le bruissement vert des feuillages et le chant des oiseaux derrière les hautes fenêtres entr'ouvertes. Mais déjà la respiration d'Éveline se faisait plus régulière, l'agitation convul-

sive dont elle avait été saisie à son arrivée s'apaisait, et d'Andiguiier lui disait, avec le ton affectueux, tout mêlé de gronderie et de gâterie, qu'il prenait volontiers avec elle :

— « Te sens-tu mieux?... Souffrante comme tu l'es, est-ce raisonnable de venir de la rue de Lisbonne ici?... » Les Malclerc habitaient, depuis leur retour à Paris, l'ancien hôtel de Mme Duvernay. — « Mais oui, » continua-t-il, « c'était si simple de m'écrire que tu m'attendais chez toi... J'y serais allé, et tout de suite. »

— « Je le sais, » fit Mme Malclerc. — Elle eut un sourire de reconnaissance, et aussitôt un véritable effroi se peignit sur son expressif visage, tandis qu'elle reprenait : — « Chez moi? Non. Non. Ce n'était pas possible... Étienne aurait su que vous étiez là... Il serait entré pendant que je vous parlais. A tout prix il fallait éviter cela... »

— « C'est donc de lui qu'il s'agit? » interrogea d'Andiguiier, « et de ton ménage?... » — Et comme elle baissait la tête en signe d'acquiescement : — « Je l'avais bien deviné! » s'écria-t-il, « tu n'es pas heureuse! » Et il répétait, sans mesurer la portée de ses paroles : — « Tu n'es pas heureuse, toi non plus... Mais, voyons, je suis là, pour t'aider, pour te soutenir, pour te défendre... Aie confiance en moi, et dis-moi tout. Que se passe-t-il?... »

— « Ah! » répondit-elle douloureusement, « si je le savais! Si je comprenais ce qu'a mon mari!... Car c'est vrai, c'est bien de lui que je voulais vous parler et de notre ménage, si cela peut s'appeler un ménage, de vivre côte à côte, mais sans entente, séparés par quelque chose que l'on ne peut ni définir ni exprimer, et qui est là... Ne pensez pas que je suis folle, ni que je me sois forgé des chimères. Ce qu'il y a entre nous, je ne le sais pas... Mon mari est la victime d'une idée fixe que je ne connais pas, que je ne devine pas... Mais que cette idée existe, qu'elle le ronge, qu'il en soit arrivé à tant souffrir qu'il ne peut plus se supporter, j'en ai une preuve trop certaine... Je l'ai surpris cette nuit, entendez-vous, cette nuit, au moment où il allait essayer de se tuer... » Et comme

d'Andiguier esquissait un geste de saisissement à la fois et de dénégation : — « Vous ne me croyez pas? » insista-t-elle. « Écoutez... Hier soir, aussitôt après le diner, il était sorti, comme il fait souvent. C'est moi-même qui insiste pour qu'il ne reste pas à la maison quand nous sommes seuls. Voilà notre intérieur!... Il était rentré plus tôt que d'habitude, vers les dix heures, et il était venu me dire bonsoir. J'aurais dû me douter de quelque chose, car il m'avait regardée longuement, et avec quel étrange regard! Mais tout a été si étrange entre nous ces derniers temps, que même cela ne m'a pas avertie... Je me suis endormie, puis réveillée après ce premier sommeil. Un filet de lumière passait sous la porte qui sépare ma chambre de celle d'Étienne. J'ai fait sonner ma petite pendule. Il était plus de trois heures. Il ne dormait pas. J'ai eu peur qu'il ne fût souffrant. Je me suis levée. Et puis, voyez encore où nous en sommes, j'ai eu une autre peur, — qu'il ne fût mécontent si j'allais lui demander pourquoi il veillait. J'ai écouté. Il m'a semblé entendre qu'il marchait de long en large. Ensuite un silence. Je suis venue jusqu'à la porte, et je l'ai entr'ouverte tout doucement. Il était assis à sa table, au fond de la pièce, qui rangeait des papiers, des feuilles qu'il mettait dans une grande enveloppe. Il était si absorbé dans cette occupation qu'il ne m'avait pas entendue. Il y avait sur la table plusieurs autres lettres, fermées celles-là, et à côté du fauteuil une corbeille, remplie jusqu'au bord de morceaux déchirés. Je demeurai paralysée de terreur devant ces préparatifs, qui avaient quelque chose de sinistre, dans ce silence de la nuit, et qu'éclairaient deux bougies à moitié consumées. Étienne ne s'était pas déshabillé. Tel il était rentré, quelques heures auparavant, tel je le retrouvais, se disposant à quoi? Je n'osais pas croire à l'affreuse idée qui venait de surgir dans mon esprit, et je me taisais, cachée dans les plis de la portière, et tremblante, comme tout à l'heure, comme maintenant... » — Et elle montra à d'Andiguier qu'en effet, à ce seul souvenir, ses mains étaient agitées d'une secousse nerveuse. — « Quand il eut mis ces feuilles dans la grande enve-

loppe, il la cacheta, la posa bien en évidence sur la table, avec les autres. Puis, il ouvrit un tiroir du bureau, il y prit un pistolet, avec une boîte de cartouches, et il commença de le charger. A ce moment-là, j'ai poussé un grand cri... Son premier mouvement fut de cacher l'arme en jetant des papiers dessus... Mais déjà je m'étais précipitée, je le tenais dans mes bras... Il savait que j'avais tout vu, tout... Ah! si je ne suis pas morte d'émotion à ce moment-là, c'est que, vraiment, on a des forces pour tout supporter... »

— « Mais que t'a-t-il dit? » interrogea d'Andiguiers : « tu prétends que tu ne sais pas ce qu'il y a entre vous. Tu le lui as demandé, pourtant, à ce moment-là? Il a bien fallu qu'il te répondit? Que t'a-t-il répondu?... »

— « Et que vouliez-vous qu'il me répondit? » fit Éveline. « Il m'a menti... Il a nié, nié l'évidence... Ces lettres? C'étaient des lettres en retard, ou des billets d'affaires. Il se sentait pris d'insomnie. Il avait réglé sa correspondance... Ce revolver? Il se trouvait dans le tiroir. Il l'avait vu, et les balles à côté, et, comme il lui arrive quelquefois de rentrer tard et toujours sans armes, il s'était dit qu'il ferait bien mieux, le soir, de prendre sur lui cette arme, et afin de ne pas l'oublier il avait voulu la charger tout de suite et la placer en vue sur sa cheminée... Son trouble, quand j'étais entrée dans la chambre? Je l'avais effrayé avec mon cri. Il s'était dit que si je voyais le pistolet, j'aurais des idées folles, celles que je lui montrais, justement, et alors il avait voulu le cacher... Que rien de tout cela ne fût vrai, sa pâleur le révélait trop, et son regard, et son attitude. Ah! ce que je lui ai dit alors, et avec quelles larmes!... Que je l'adjurais, que je le suppliais de me parler avec vérité, que je voulais savoir, que j'avais le droit de savoir le motif d'une pareille résolution! Que j'étais prête à tout accepter, tout, excepté de l'avoir vu devant moi se préparer à mourir et de ne pas savoir même pourquoi!... Et toujours cette même réponse, comme à une enfant malade, — ce : « Vous vous trompez, « vous vous trompez, » — qui, à un instant, m'a rendue

folle... Je n'ai plus su ce que je faisais. Je me suis élancée. J'ai pris l'arme qu'il venait de charger, et, avant qu'il n'eût pu m'empêcher, je l'avais tournée contre moi-même, en lui disant : — « Alors, c'est moi qui vais mourir... » Il me saisit le bras juste au moment où je pressais sur la gâchette. Le coup partit sans m'atteindre. La balle s'était perdue dans une des tentures. Cette détonation nous fit rester immobiles une minute, l'un en face de l'autre. Instinctivement, nous écoutâmes. Heureusement nos gens dorment à un autre étage. Le bruit n'avait réveillé personne... Mes nerfs, à ce moment-là, me trahirent, et je me laissai tomber en pleurant dans les bras de mon mari, qui m'emporta jusqu'à ma chambre. Il me força de me recoucher, et, assis au chevet de mon lit, il commença de me parler avec les termes de l'affection la plus passionnée ; et comme il me répétait, comme il me jurait qu'il m'aimait, je lui dis : — « Mais alors, pourquoi as-tu voulu mourir?... » Il n'osa pas me mentir cette fois. Il était trop ému pour cela. Il ne me répondit pas. Je n'avais plus la force de l'interroger de nouveau. J'eus celle de lui dire : — « Si tu veux que je croie que tu m'aimes, donne-moi ta parole d'honneur que tu ne recommenceras pas... » Il hésita, puis la pitié pour l'état où il me voyait la lui arracha, cette parole : — « Je te la donne, » me dit-il... C'était l'aveu, cela, on ne promet pas de ne pas recommencer ce que l'on n'a pas essayé de faire. Sur le moment, j'en ai éprouvé une telle joie, que je n'ai plus pensé à rien. Sans cette promesse, je ne serais pas ici. Je n'aurais pas pu le quitter... »

— « Et tu me dis que tu ne sais rien, absolument rien, de ce qui a pu le pousser à une pareille résolution?... » fit d'Andiguiér. C'était lui maintenant dont la voix tremblait, tant ce récit l'avait bouleversé jusqu'au fond de l'être. Quand elle avait raconté son accès de folie, et comment elle avait pris l'arme chargée par son mari, il avait lui-même, d'un geste instinctif, saisi et serré cette petite main, et il continuait de la presser, jusqu'à lui faire mal, en interrogeant : — « Quand vous vous êtes retrouvés, ce matin, après cette terrible nuit,

il n'a pas éprouvé le besoin de tout te raconter, de te demander pardon, de tout effacer?... Non, puisque tu ne sais rien. Mais quand on ne sait rien, on imagine. Avant d'en arriver à cette affreuse scène, vous en avez traversé d'autres, qui la préparaient, et qui ont dû te faire réfléchir... Enfin, qu'y avait-il entre vous auparavant?...

— « Je voudrais vous l'expliquer, » dit Éveline, après un silence où elle semblait chercher à rassembler ses idées, « et je vous répète que c'est si difficile... Ce malaise, cette anxiété où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, Étienne et moi, depuis notre mariage, comment vous les rendre palpables?... Non, il n'y a pas eu de scènes entre nous. Il n'y a pas eu de faits. Du moins ils sont si petits que je ne veux pas les rapporter. C'est une situation. C'est une atmosphère... Il vous est bien arrivé, dans votre existence, de vous trouver en face d'un ami qui avait quelque chose contre vous sur le cœur, de le sentir, à ses yeux, à son accent, à son silence, et de ne pas savoir ce que c'était?... Oui?... Eh bien ! imaginez cette impression-là, prolongée pendant des jours et des jours, renouvelée, multipliée à toutes les heures, à toutes les minutes, et que l'être qui vous la donne soit ce que vous avez de plus cher au monde, voilà ma vie. Avant nos fiançailles, quand il commençait à venir beaucoup chez ma tante, des crises de silence et de tristesse le saisissaient déjà tout d'un coup, au moment où il venait d'être le plus gai, le plus confiant. Mais j'avais deviné que je l'intéressais, et j'attribuais ces passages à une hésitation. Je l'avais vu quitter brusquement Hyères, puis y revenir, sans prétexte, sans raison, comme quelqu'un qui lutte. Je l'en aimais mieux. Je l'avais tant aimé tout de suite ! S'il hésitait, s'il luttait, c'est qu'il pensait à me demander, c'est qu'il m'aimait !... Une fois fiancés, il sembla bien qu'avec l'indécision, ces crises eussent passé. A peine mariés, elles ont repris, et dès le lendemain. Ah ! ce lendemain, je ne l'oublierai jamais. Nous nous étions arrêtés, vous vous le rappelez, dans une petite terre qu'il a, pas très loin de chez sa mère... Personne ne peut savoir ce que c'est pour

une femme, dans un jour comme celui-là, de voir son mari devant elle, taciturne, le front sombre, les yeux voilés d'une pensée qu'il ne dit pas, se débattant contre cette pensée, n'arrivant pas à la vaincre ! Étienne sentit quelle peine il me faisait, et il s'attendrit. Je lui demandai, bien timidement, ce qu'il avait, et il me répondit en me plaisantant. Et depuis, c'a été ainsi toujours, — des alternatives quotidiennes de tendresse et d'éloignement, d'effusions et de silences, d'élans vers moi et de peur, presque d'aversion. J'ai d'abord eu des inquiétudes sur sa santé. J'ai pensé qu'il souffrait physiquement, et qu'il ne voulait pas me le dire, pour ne pas me tourmenter. Je me suis figuré ensuite que j'avais en moi des choses qui lui déplaisaient. Je me suis observée, pour être bien sûre que ce n'était pas un mot, un geste, qui l'avaient froissé. Je l'interrogeais, à cette époque-là ! Peu à peu, comme il me faisait toujours des réponses évasives, je compris que ces inexplicables mélancolies, qui se mettaient ainsi entre nous, avaient une cause ; que cette cause, il ne voulait pas me la dire. Nous voyagions alors en Italie, et, comme nous ne nous quittions guère de la journée, rien de ce qui se passait en lui ne m'échappait. Je remarquais que ces accès d'humeur noire surgissaient avec plus de force justement après des instants d'entière union, d'intimité d'esprit, de paix complète et d'abandon. On eût dit qu'une sorte de mauvais génie se révoltait dans son cœur contre toutes ces émotions douces. A peine s'il essayait de lutter maintenant. Quand je voyais une certaine ombre passer devant ses yeux, je pouvais être sûre qu'il trouverait, après quelques minutes de résistance intérieure, un prétexte pour me quitter. Il revenait dans une heure, deux heures, trois heures quelquefois. Un jour, à Naples, il fit un effort pour m'expliquer ces étranges accès. Il me dit qu'il avait toujours souffert de désordres nerveux, qu'à de certains instants il lui prenait comme une manie, une anxiété, qui ne s'apaisait que dans la solitude. Ce furent des phrases compliquées et embarrassées et qui se terminèrent par une demande que je le laissasse pendant deux ou trois

jours aller quelque part sans moi. J'acceptai. Il partit pour Sorrente. Le lendemain même il rentrait, pour me demander pardon, en proie à un véritable délire de tendresse, qui me fut, à moi, une affreuse douleur. Je compris alors, pour la première fois, ce que j'ai tant senti depuis, et cette nuit encore : lorsqu'il m'aime à présent, c'est par pitié... Ah ! quelle misère !... »

Elle s'était interrompue dans cette étrange confidence, comme de si rappeler ces retours de son mari vers elle, par la compassion, lui était réellement trop pénible. Qu'elle avait dû souffrir, pour en être arrivée, et après un an de mariage, à cette lucidité de la femme qui, derrière les paroles d'amour de celui qu'elle aime, discerne autre chose que de l'amour ! Elle les accepte pourtant, ces paroles, elle les écoute, elle leur cède, et elle sait qu'elle n'est caressée, désirée, possédée, que parce qu'elle est plainte ! Il y avait, dans ces rapports entre elle et son mari, qu'elle révélait en des termes forcément énigmatiques, une telle anomalie ; d'Andiguiér, obsédé par le souvenir du ménage de la mère, avait imaginé des causes si différentes aux troubles de celui de la fille, que le déconcertement dominait tout en lui, même la sympathie.

— « Mais c'est de la folie en effet, » s'écria-t-il, et il répétait : « C'est de la folie... » Et comme Éveline disait « non » en secouant la tête : — « Non?... » répéta-t-il. « Alors, comment interprètes-tu sa conduite?... »

— « Je ne l'interprète pas, » répondit-elle, « et c'est ce qui me désespère. Moi aussi, j'ai pensé, à notre retour, qu'il y avait là un trouble mental. Ce n'est pas vrai. On n'a pas l'esprit dérangé parce que l'on a un chagrin secret. Il a un chagrin secret. La vérité est là. Elle n'est pas ailleurs. Je me suis dit que peut-être il avait eu avant son mariage une liaison, qu'il avait rompu avec une maîtresse, qu'il redoutait une vengeance. J'ai cherché, autour de nous, dans notre société. Je n'ai rien trouvé. D'ailleurs, quand il est venu à Hyères, c'était presque aussitôt après son retour d'un grand voyage en Orient. L'année précédente, il était allé en

Espagne et au Maroc. Une autre année, aux Indes. Cette existence errante ne s'accorde pas avec un attachement... J'ai cherché ailleurs. J'ai supposé qu'il avait un enfant et qu'il n'osait pas me l'avouer. Cela m'aurait fait bien du mal de l'apprendre ! Je l'aime tant, j'aurais aimé aussi l'enfant. J'ai eu le courage de lui dire une fois cette hypothèse, comme en riant. A la manière dont il m'a répondu, j'ai compris que ce n'était pas cela... Mais toutes les chimères qui m'ont traversé la tête n'importent pas. Ce qui importe, c'est que cette maladie de notre mariage, je ne trouve pas d'autres mots, n'a fait que s'exaspérer depuis ce retour. Il y a des moments où il semble prendre en aversion non pas moi seulement, non pas ma présence, mais jusqu'aux objets qui nous entourent, jusqu'à la maison que nous habitons. J'ai espéré, » — et ici sa voix s'étouffa de nouveau pour ce dernier aveu, — « j'ai espéré que la perspective d'être père aurait raison des idées qui le hantent, quelles qu'elles soient. Il n'a jamais été plus troublé, plus inquiet, plus inégal que depuis ma grossesse. Et enfin, cet égarement de cette nuit !... Vous savez tout, maintenant... » Elle ajouta : — « Je n'ai pas cru que j'aurais l'énergie d'aller jusqu'au bout. C'est si dur pour une femme de parler de son ménage. C'est la fierté du foyer, voyez-vous, cela, que le mari et la femme ne fassent qu'un, qu'il n'y ait, après lui, rien pour elle, et, après elle, rien pour lui... Mais, si je n'avais pas parlé, c'est moi qui serais devenue folle. M'adresser à ma tante ? Je ne pouvais pas. Vous la connaissez. Elle m'aurait fait du mal sans le vouloir. J'ai l'âme si meurtrie, si blessée !... Il n'y avait que vous, parce que vous, c'est encore un peu de maman... »

— « Que n'ai-je son intelligence des choses du cœur ! » gémit d'Andiguiet avec un accent de véritable désespoir. « Je pourrais t'aider alors, te donner un conseil, au lieu que tu me vois bouleversé de ce que tu m'as dit, et, moi non plus, n'y comprenant rien... Mais tu as raison. Il faut que ton mari s'explique. Avoir le bonheur d'épouser une femme comme

toi, » — il répéta, en la regardant avec une extase douloureuse : — « comme toi, et la faire souffrir ! La voir dans l'état où tu es, et lui donner des émotions comme celle que tu viens de traverser, mais c'est un crime, et Malclerc le saura, je le lui dirai !... »

— « C'est justement ce que je voulais obtenir de vous, » reprit Éveline avec une supplication dans la voix, « de ne pas lui dire cela, de ne pas lui parler avec ces sentiments, et de le voir cependant. Oui, » continua-t-elle, « je suis venue vous demander d'avoir un entretien avec lui. Si ma mère vivait, ou mon père, après ce qui s'est passé entre nous cette nuit, il serait bien naturel qu'ils allassent le trouver. Vous les représenterez, vous, mon plus vieil ami, qui m'avez vu naître, qui avait été l'exécuteur testamentaire de maman... Il y a des choses qu'un homme ne dira jamais, même à sa femme, et qu'il dit à un autre homme. Et puis, je suis sûre que je ne me trompe pas : quand nous étions là, tous deux, près de sa table, sur cette grande enveloppe, la dernière écrite, j'ai vu votre nom... Dites-le-lui, et que c'est moi qui vous ai répété cela. Ce qu'il vous écrivait dans cette minute tragique, pour être lu après sa mort, qu'il vous le montre seulement... »

— « Il m'écrivait ? A moi ? » fit d'Andiguier. « Tu t'es trompée, ce n'est pas possible... Puisque nous en sommes à nous parler à cœur ouvert, pourquoi te cacherais-je que, depuis le premier jour où tu me l'as amené ici, il ne m'a jamais montré que de l'antipathie ?... »

— « Il avait peur de votre perspicacité, » dit Mme Malclerc, « et de votre amitié pour moi, voilà tout. Mais cette réserve n'était pas de l'antipathie. Je ne lui ai jamais entendu prononcer votre nom qu'avec respect, presque avec vénération. Il n'y a pas bien longtemps encore, un jour que nous avions causé avec plus d'intimité que de coutume, il m'a parlé de vous. J'ai trop bien compris pourquoi, depuis. Il m'a dit que si jamais il venait à me manquer, c'est sur vous que je devrais compter, à vous que je devrais avoir recours, et il

m'a fait de votre caractère un si sincère éloge, et si juste ! Il vous a à peine vu, et il vous connaît comme moi. Mon instinct ne m'abuse pas. S'il doit parler à quelqu'un, c'est à vous qu'il parlera. Et puis, même s'il ne veut rien vous dire, vous l'aurez vu, vous l'aurez regardé. Vous aurez votre impression, vous aussi. Vous devinerez peut-être. Enfin, vous irez ? Ne me répondez pas non... Et vous ne lui ferez pas de reproches, promettez-le-moi. Si j'avais été moins maladroite, les choses auraient tourné autrement... »

— « J'irai, » répondit d'Andiguier, avec une espèce de solennité, après avoir recommencé à marcher dans la pièce, comme tout à l'heure, quand il était seul, mais cette fois en proie à des réflexions dont Éveline Malclerc pouvait suivre le passage sur ce vieux visage, demeuré si expressif. Il répéta : — « J'irai, et je te promets de lui parler sans un reproche... Mais je te demande de bien te dire que tu me fais faire une démarche presque sans espoir... Si j'échoue, tu ne m'en voudras pas. Et je te demande aussi une autre promesse : quand j'aurai vu ton mari, il est possible que je te donne un conseil qui ne soit pas ce que tu désires. Promets-moi, non pas de le suivre, mais d'essayer de le suivre... »

— « Je vous le promets, » fit-elle ; et, anxieusement : — « Je comprends. Vous pensez qu'il faudra nous séparer?... »

— « Pour quelque temps peut-être, » fit d'Andiguier. « Mais je n'en sais rien, et je n'en saurai rien avant d'avoir causé à fond avec Malclerc. Il faut maintenant que tu le prépares à ma visite. Quand crois-tu que je pourrai le voir ? »

— « Mais tout de suite ! » s'écria-t-elle. « Vous le trouverez à la maison maintenant. Il doit m'attendre. Je suis sortie ce matin, en disant que j'allais à l'église. Je n'ai pas menti. J'ai passé à Sainte-Clotilde, là où ma pauvre maman s'est mariée... J'en avais tant besoin ! Vous n'avez pas à cacher que je suis chez vous. Au contraire. Il n'y a pas à le préparer, voyez-vous. S'il ne s'ouvre pas à vous à présent, sous le coup des émotions de cette nuit, il ne s'ouvrira jamais... Vous voulez bien?... Vous allez prendre ma voiture, qui est en bas. Ah !

Vous me sauvez! Vous me sauvez!... Comme je vais prier pendant que vous serez parti!.... »

La naïve ardeur de sa dévotion la fit, quand le vieillard fut sur le pas de la porte, courir encore une fois vers lui, pour esquisser le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine. Elle revint, une fois seule, s'agenouiller en effet devant le fauteuil où elle s'était assise, durant sa longue et cruelle confession. Certes les madones des vieux maîtres qui ornaient le musée de Philippe d'Andiguier avaient vu bien des ferventes oraisons monter vers elles, quand elles souriaient et songeaient dans la paix des chapelles italiennes, leur patrie d'origine. Jamais plus pur et plus douloureux cœur ne s'était répandu à leurs pieds, que celui de cet enfant de vingt-deux ans, à la veille d'être mère, et qui, dans cette période d'un début de mariage, où tout est espoir, lumière, confiance, commencement, se débattait contre un mystère dont, hélas! elle ne soupçonnait pas toute l'amertume! S'il flotte dans l'atmosphère invisible dont sont entourées les belles œuvres d'art quelques atomes épars des émotions qu'elles ont suscitées, un peu des âmes qu'elles ont consolées et charmées, certes une influence d'apaisement dut descendre sur cette tête blonde, convulsivement pressé contre ces mains jointes... Où va la prière? Quand des profondeurs de notre être intime jaillit un appel comme celui-là vers la cause inconnue qui a créé cet être, qui soutient son existence, qui recevra sa mort, nous ne pouvons pas comprendre que cet appel ne soit pas entendu, que la cause de toute pensée n'ait pas de pensée, la cause de tout amour pas d'amour. Mais quelles sont les voies de cette communication entre le monde de l'épreuve, où nous avons été jetés sans le demander, et le monde de la réparation, où nous aspirons par toutes nos fibres saignantes, dans ces minutes de nos agonies intérieures? Cela, nous l'ignorons à jamais, comme aussi la raison de cette loi d'expiation — du sacrifice de l'innocent pour le coupable — qui pesait sur la femme d'Étienne Malczer sans qu'elle le sût, sans qu'elle eût, par elle-même, rien

mérité que du bonheur... Et elle priait, elle priait toujours, jusqu'à ce que, devenue maîtresse d'elle-même, elle se releva, et elle commença, elle aussi, de ne plus pouvoir détacher ses yeux de l'antique pendule qui lui mesurait les minutes de l'attente, comme elle les avait mesurées à d'Andiguiers avant son arrivée. Le balancier passait et repassait, emplissant la vaste pièce de l'implacable monotonie de son battement. La fièvre gagnait Éveline de nouveau. Elle se représentait les deux hommes l'un en face de l'autre, et elle avait peur. Un remords d'avoir provoqué cette explication la saisissait. L'idée la prenait de faire venir une autre voiture, de rentrer chez elle, d'interrompre cet entretien. Puis l'angoissante question se posait : — « Que se disent-ils ! Vais-je enfin savoir ? Ah ! mon Dieu ! Faites que je sache !... » Et elle se remettait à genoux, pour prier encore... Une heure s'était écoulée de la sorte, dans ces alternatives d'exaltation et d'abattement, d'espérance et d'inquiétude, lorsque avec l'acuité des sens propre à de pareilles minutes, elle entendit à travers les murs le roulement de la voiture qui annonçait le retour de son messager. Elle n'eut pas l'empire sur ses nerfs que son vieil ami avait eu, lui, pour la recevoir, et ce fut avec un visage fou d'anxiété qu'elle se précipita sur lui quand il entra dans la pièce :

— « Eh bien ! » s'écria-t-elle, « vous l'avez vu ? Que vous a-t-il dit ?... » Et elle dévorait des yeux cette physionomie, qu'elle connaissait si bien, pour y déchiffrer la vérité. Elle eut comme un coup au cœur à rencontrer un regard atone, des traits tendus et immobiles, une bouche serrée, la face enfin d'un homme qui s'est composé un masque derrière lequel il est impossible de rien lire, sinon la conscience d'une extrême responsabilité dans une crise extrêmement sérieuse. Que signifiait cette gravité ? Pourquoi d'Andiguiers était-il parti remué, ouvert, vibrant à son unisson, et revenait-il comme fermé, comme noué ? Pourquoi avait-il dans la voix, en répondant à sa question, cette lenteur surveillée d'un homme qui pèse chacun de ses mots ? Ce ne fut qu'une nuance, mais Éveline, comme elle l'avait dit, avait l'âme trop blessée pour

que la plus légère impression ne la fit pas saigner, et elle écoutait son confident lui raconter sa visite :

— « Oui, je l'ai vu, et il ne m'a rien dit de bien différent de ce qu'il t'a dit à toi-même... Mais, sois calme, d'abord. Sinon, je ne pourrai pas te parler comme je dois te parler, en détail... Je suis donc arrivé. Il m'attendait. Ne te voyant pas rentrer, il avait pensé que tu étais venue chez moi... Il prétend qu'il t'a dit la vérité à Naples, qu'il souffre de désordres purement nerveux, de passages d'idées noires, sans cause aucune, durant lesquels toute conversation lui est trop pénible. C'est l'effort pour te cacher ces passages qui aurait produit tous vos malentendus... Quant à la scène de cette nuit, il continue à affirmer qu'il avait simplement de l'insomnie, et qu'il la trompait en réglant des lettres d'affaires. Le pistolet, il le chargeait, comme il te l'a dit, pour ne pas l'oublier, s'il sortait le lendemain soir. Il ajoute qu'il t'a donné sa parole de ne pas attenter à ses jours, tout naturellement, parce que tu la lui demandais, et sans que cela signifie en aucune façon qu'il a voulu y attenter auparavant... Il désire que tu rentres maintenant et que vous ne parliez pas des événements de cette nuit, enfin que vous puissiez reprendre votre tranquillité tous les deux ; et comme tu m'as promis de m'obéir, tu te rappelles, tu te conformeras à ce désir, qui est aussi le mien. Est-ce promis? »

— « Voilà tout ce qu'il vous a dit?... » reprit Éveline ; « mais vous-même, que pensez-vous?... »

— « Ce que je pense?... » fit d'Andiguier. « C'est d'abord qu'il n'y a aucune raison pour que cette explication ne soit pas la vraie. Mais, quand il s'agit de choses qui intéressent deux existences, bientôt trois, » — et il attira la jeune femme contre lui et lui mit un baiser sur le front, — « il faut avoir un peu de patience avant d'arriver à une conclusion définitive. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous avez traversé, l'un vis-à-vis de l'autre, une période très douloureuse, qui ne doit pas continuer, et » — il souligna ces quatre mots par l'accent dont il les prononça — « *elle ne continuera pas*. Fais ce que je t'ai dit.

Rentre chez toi. Sois avec ton mari comme s'il ne s'était rien passé. Maintenant que je suis entre vous deux, que tu m'as parlé, tu es toujours sûre d'avoir un appui, et que ces silences dont tu as tant souffert ne se reproduiront plus. Si ton mari a été sincère, et je te répète que je crois qu'il l'a été, ces états nerveux sont une épreuve à supporter, une épreuve très pénible. Il y en a de plus dures, ma pauvre petite... Aie confiance en moi, » conclut-il, « et souviens-toi que tu vas être mère, et que toutes les émotions de ces temps-ci auront leur contre-coup dans ton enfant... »

Il avait, en lui parlant ainsi, gardé la tête d'Éveline appuyée contre son épaule, de manière qu'elle ne pût pas voir ses yeux. Il redoutait trop une perspicacité, qui se révéla, même à l'instant où la jeune femme lui accordait cette confiance et cette soumission qu'il demandait. Car elle n'essaya pas de discuter davantage. Elle rajusta la mante qui lui servait à dissimuler la lourdeur de sa taille, et elle se prépara à rentrer, comme il l'en priait, en disant : — « Je vous obéirai. Je m'efforcerai d'être calme et de ne pas revenir sur ce qui s'est passé, puisque vous croyez que c'est mieux... » Mais, avant de partir, il lui fut impossible de ne pas s'arrêter devant d'Andignier et de ne pas l'interroger, encore une fois, d'une voix profonde : — « Vous ne me cachez rien, au moins?... » et elle répéta : — « Vous ne me cachez rien? Songez que maman nous voit... » Puis, tout de suite, comme le vieillard joignait les mains à ces mots, avec un véritable geste de détresse, elle se repentit du doute qu'elle venait d'exprimer. Elle regretta cette évocation de la morte, pour qui elle savait le culte de son ami, et elle lui dit : — « Pardon, si je vous ai peiné. Vous avez été si bon, si loyal! Et vous ne me tromperiez pas, vous... Mais cette lettre qu'Étienne vous avait écrite, il ne vous l'a donc pas remise? Vous ne l'avez pas interrogé sur ce qu'elle contenait?... »

— « Je n'ai pas pensé à lui en parler... » répondit d'Andignier. « Tu m'as dit que c'était une grande enveloppe. Je suppose qu'il me retournait quelques catalogues d'art... » Une rougeur lui vint aux joues, plus forte que sa volonté, et qui

dénonçait trop le saisissement où l'avait jeté cette demande. Eveline Malclerc eut une autre question aux lèvres, qu'elle ne posa point. Elle venait de sentir, chez le vieil ami de sa mère, le même parti pris de silence auquel elle se heurtait depuis tant de mois chez son mari. Cette impression était si complètement inattendue qu'elle en restait comme soudain paralysée. Elle dit simplement, en mettant d'elle-même son front sous les lèvres qui, elles aussi, ne voulaient plus parler :

— « Adieu, mon ami, je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi ce matin... »

Et déjà elle avait quitté la pièce et l'appartement, sans que d'Andiguier eût même tenté de dissiper le doute cruel qu'il venait de lire distinctement dans ses yeux. Il restait là, écoutant. Eveline était partie, et ce qu'il éprouvait, ce n'était pas une pitié pour elle, qui s'en allait de cette entrevue avec un soupçon pire que celui qu'elle y avait apporté. Non. C'était une délivrance de l'horrible comédie qu'il venait d'être obligé de jouer. C'était le sauvage soulagement qu'un homme, frappé à la place la plus profonde et la plus vivante de son cœur, éprouve à du moins souffrir en liberté. Pour la première fois de sa vie, cet homme loyal venait en effet de mentir, d'essayer de mentir plutôt, par sa parole et par son visage, par son attitude et par tout son être. Mais pouvait-il rapporter à Eveline la conversation qu'il avait eue avec son mari et qui lui fit jeter ce cri, quand le bruit de la porte de l'hôtel en se refermant, lui eut appris que la jeune femme était bien partie :

— « Ah ! la malheureuse !... »

Sur un point, d'Andiguier n'avait pas menti. Quand il était arrivé à l'hôtel de la rue de Lisbonne, le premier mot de Malclerc avait été : — « Je vous attendais. J'étais sûr qu'Eveline serait allée chez vous et que vous viendriez... » Il avait ajouté, comme à part de lui : « — Et c'est mieux ainsi... » — L'accent résigné de ces dernières paroles avait saisi le vieillard. Elles se raccordaient trop bien à l'attitude présente de cet homme, qu'il avait toujours connu si surveillé, presque si

hautain, et qu'il retrouvait comme humilié, comme vaincu, comme brisé dans le principe même de son énergie. « — Que vous a dit Éveline? avait encore demandé Malclerc. Répétez moi tout. Je peux tout entendre. »

Il avait écouté le récit que d'Andiguier lui avait fait de son entretien avec la jeune femme, accoudé à sa table, le front dans sa main, jusqu'au bout, sans l'interrompre d'une remarque, sans donner d'autres signes d'émotion, par instants, qu'un frémissement nerveux de sa bouche. Ensuite il avait tourné sur son interlocuteur ses yeux bruns, dont le contraste avec la nuance fauve de ses cheveux n'avait jamais donné davantage à d'Andiguier l'idée de sa ressemblance avec quelque ancien portrait, et il avait dit : — « Il y a longtemps que je vous connais, sans que vous me connaissiez, monsieur d'Andiguier... plus de dix ans... J'ai toujours respecté, vénéré en vous un des plus beaux caractères qui soient. La preuve est dans cette lettre dont vous a parlé cette pauvre enfant, et que j'avais préparée en effet pour vous être remise après ma mort. Car, c'est vrai, j'ai voulu mourir... Je dis : j'ai voulu. J'ai eu trop pitié d'Éveline cette nuit pour ne pas m'efforcer de tenir la promesse que je lui ai faite de ne plus attenter à mes jours... Je dis encore : m'efforcer... Seul, je ne peux pas... » Il avait répété : « Je ne peux pas... Peut-être vous-même, quand vous saurez tout, me direz-vous que je ne dois pas la tenir, cette promesse, et que je n'ai qu'à m'en aller... » Et sur une exclamation de d'Andiguier : — « Ne vous récriez pas, attendez de savoir... » Puis, tirant d'un des tiroirs du bureau la grande enveloppe dont la suscription avait frappé Éveline, et avec une gravité singulière :

— « Voici, » avait-il continué, « les papiers que je voulais vous faire tenir après ma mort, avec un billet où je vous disais ce que je vais vous dire de vive voix. Quand j'eus pris la résolution d'en finir avec une torture intolérable, j'ai pensé qu'au lendemain de mon suicide Éveline en chercherait la raison. Si j'avais été sûr, bien sûr, qu'elle ne la découvrirait jamais, je serais parti en détruisant tous les documents en ma possession

qui pouvaient servir, non pas à justifier, mais à expliquer ma vie. Je n'en ai pas été sûr. J'ai écrit autrefois des lettres dont je ne sais pas si elles ont été détruites. J'ai eu récemment encore affaire à des gens dont je ne sais pas s'ils ne m'ont pas espionné, s'ils n'ont pas surpris mon secret. Ces idées, je ne les avais pas eues auparavant. Je les ai eues, dans ces moments que je croyais les derniers. J'ai dû prévoir le cas où Éveline apprendrait ce que vous trouverez consigné ici... » — Il frappa de la main l'enveloppe. — « Je n'ai pas supporté la pensée qu'elle pût me juger ainsi quelque jour, sur le fait brutal, sans avoir connu par quelles luttes j'ai passé, sans m'avoir compris. Voilà pourquoi, durant ces longues nuits d'insomnie, j'ai déchiré de mon journal — j'en ai toujours tenu un, j'étais si seul ! — une soixantaine de feuillets qui correspondent aux deux périodes critiques de mon existence, avant mon mariage et après... Je les ai classés et mis à la suite. C'est toute mon histoire, telle que je l'aie vécue et que je l'ai sentie. Ce travail fait, j'ai voulu me garder une chance qu'Éveline ignorât toujours tant de misères. J'ai voulu, si tout devait lui être révélé, qu'il y eût, entre elle et l'horrible chose, un intermédiaire de dévouement, d'intelligence, de tendresse, pour lui adoucir le coup. J'avais pensé à vous, monsieur d'Andiguiier. C'est la mission dont mon billet vous demandait de vous charger... Il faut que vous me connaissiez, maintenant que je veux quand même m'efforcer de vivre.. Je vous répète que, seul, je ne peux pas ; il me faut quelqu'un qui m'aide, quelqu'un qui me soutienne, à qui je parle. C'était aussi de silence que je mourais. J'en étouffais... Accepterez-vous d'être cet appui pour moi à cause d'Eveline ? Je n'en suis pas sûr. Si quelqu'un peut me comprendre et me plaindre pourtant, c'est vous... Ne soyez pas étonné de ce langage. Il s'éclairera pour vous quand vous aurez lu ces pages. Emportez-les. Ce que vous me direz de faire, après en avoir pris connaissance, je le ferai... Je vous demande surtout qu'à tout prix Éveline ne sache rien, à l'heure présente, de ce que je viens de vous dire, ni que vous avez ces papiers. Après cette lecture, vous

agirez, à cet égard, comme vous jugerez devoir agir... Pour le moment, vous lui direz que je vous ai répondu comme à elle et que vous ne savez rien de plus. Aujourd'hui je suis sûr que je ne traverserai plus de crise et que je pourrai lui être bienfaisant. De ne plus être seul à porter ce poids sur mon cœur va le permettre. Je vous en prie, ne m'interrogez pas davantage, et laissez-moi vous serrer la main... C'est peut-être pour la dernière fois... Oui, » avait-il conclu, avec une expression plus découragée encore, « qui sait si vous voudrez me revoir ensuite?... »

Sur ces énigmatiques paroles, les deux hommes s'étaient séparés. D'Andiguiér, une fois remonté en voiture, avait été pris d'une si ardente fièvre d'impatience qu'il avait ouvert l'enveloppe. Elle contenait en effet une soixantaine de feuillets, arrachés à des cahiers de grandeurs différentes et classés par liasses sous des numéros. Quand le vieillard eut jeté les yeux sur un de ces feuillets, au hasard, un nom qu'il rencontra lui fit jeter un cri... S'il avait menti à Éveline, c'est qu'il n'avait pu lui dire ce qu'il avait appris au premier regard dans un sursaut inexprimable d'étonnement et d'épouvante, cette chose extraordinaire et inattendue pour lui jusqu'à la monstruosité : — que Malclerc tout jeune avait connu Mme Duvernay; qu'il l'avait aimée; qu'il en avait été aimé; qu'il avait été son amant, et que, plus tard, il avait épousé la fille de sa maîtresse, à travers quels désordres de conscience, poussé par la recherche de quelles émotions, puni de cet inceste sentimental par quels remords, c'est ce que cette confession allait révéler à d'Andiguiér, en même temps que le détail des circonstances, si particulièrement romanesques, où Antoinette avait cherché l'oubli de son funeste mariage... Il était seul. Il allait pouvoir enfin la lire, cette confession, en dévorer toutes les lignes, tous les mots. A peine assuré du départ définitif d'Éveline, il courut dans l'antichambre retirer l'enveloppe d'une armoire où il l'avait cachée en rentrant. Quand il la tint de nouveau entre ses mains, et qu'ayant condamné sa porte pour tout le monde, même pour

Mme Malclerc, il se retrouva, dans le silence de son musée, parmi les nobles objets qui avaient été les muets témoins de sa noble vie, de ses rêves, de ses regrets, de son idolâtrie pour cette Antoinette, dont il avait cru tout savoir, — dont il n'avait pas su cela ! — une lointaine image s'évoqua soudain. Il se revit, dans cette pièce, dix ans auparavant, devant cette haute cheminée, tenant aussi entre ses mains une enveloppe, et la brûlant avec tous les papiers qu'elle enfermait, pour obéir à son amie. Comme il s'était révolté contre le soupçon apparu alors dans son esprit, que c'étaient là des lettres d'amour ! A ce souvenir, une suprême tristesse passa devant ses yeux et détendit les traits rigides de son visage, que la magnificence de ses sentiments, avait fini par empreindre d'une beauté. Puis il commença de lire les pages, pour lui vivantes jusqu'à l'hallucination, où Malclerc lui révélait enfin quels secrets bonheurs, quelles audaces et quelles ardeurs avaient cachés jadis, au monde et même à lui, les prunelles impénétrables, le sourire contenu et la mystérieuse douceur de la morte.

IV

UNE CONFESSION

Premiers fragments du journal de Malclerc.

I.

Nice, 3 décembre 1892.

... C'était chez nous, ce « chez nous » qui fut notre asile caché d'amour pendant treize mois, il y a sept ans, vers cette époque, pas beaucoup avant cette mort tragique dont l'anni-

versaire tombe demain. Le soir venait, un soir voilé et gris de la fin de novembre. Il emplissait de sa mélancolie ce petit appartement de l'avenue de Saxe que j'avais arrangé en dehors de mon logement véritable, pour la recevoir, et dont je n'ai jamais eu, depuis, le courage de me défaire. Faut-il qu'elle soit entrée en moi à une profondeur extraordinaire pour qu'après ces sept ans l'idée de ces tentures arrachées, de ces meubles vendus, de ces trois chambres détruites me donne toujours cette impression de la seconde mort ! Et d'y entrer me fait si mal que je n'y vais pas dix fois l'an !... Ce soir-là, nous n'avions pas fermé les volets de la fenêtre qui donnait sur l'étroit jardin. Nous n'avions pas de lumière, et la flamme de la cheminée luttait seule dans la pièce contre l'envahissement du crépuscule. Antoinette était assise sur une chaise basse, au coin du feu. Je ne voyais d'elle que son profil gagné par l'ombre. Elle appuyait sa joue sur sa main, et son bras sortait, nu et blanc, de la manche de cette souple tunique en soie mauve que j'ai toujours, avec les autres menus objets qui lui ont appartenu. J'y retrouve, quand j'ose la toucher, la forme de son corps, ses gestes, sa grâce, tout ce qui n'est plus !... La flamme du foyer donnait des reflets fauves à ses cheveux blonds, qu'elle avait relevés elle-même en grosses torsades audessus de sa nuque, et elle me parlait, comme elle faisait durant ces fins de rendez-vous, parmi ces agonies du jour, avec cette voix qui semblait venir de si loin dans son âme, et elle allait chercher dans la mienne une fibre de volupté et de tendresse qui, depuis, n'a plus jamais été touchée. C'était une émotion à la fois douce à s'en évanouir et pénétrante à en crier. Elle n'avait qu'une semaine à vivre, et, comme si elle eût deviné sa fin toute proche, elle disait, je l'entends encore :

— « Mon rêve, vois-tu, ce serait de m'en aller ainsi, à cette heure, le jour où tu m'aurais le plus aimée, et pour toujours. Je n'ai plus longtemps à être jolie. Je voudrais disparaître avant ma première ride, avant ta première lassitude... Je serais certaine, bien certaine, alors, de te laisser de moi

un souvenir, une trace sur ton cœur que rien ne pourrait plus effacer... Tu auras d'autres amours, — ne dis pas non ! — tu te marieras peut-être. Je ne peux pas lutter contre ta vie. Je t'ai connu trop tard, et, quand je t'aurais connu plus tôt, j'étais ton aînée. Je ne devais pas t'épouser... Mais je veux t'avoir tant aimé, si profondément, si tendrement, que ta pauvre « Ante » ait toujours son coin de regret dans ton cœur... Je l'aurais, si tu me perdais maintenant... Ah ! laisse-moi poser ma tête sur ton cœur ! Je n'ai été heureuse que là... »

Elle m'avait attiré vers elle. Je m'étais mis à genoux, sa tête appuyée contre ma poitrine. Nous nous taisions. La nuit finissait de tout noyer d'ombre autour de nous. La grande fenêtre pâle laissait arriver le bruit de la vie, si lointain, si sourd. Je respirais le parfum qui montait de sa chevelure, et une contagion d'amour émanait d'elle, qui s'insinuait jusqu'au plus intime de mon être... O doux fantôme ! C'est trop vrai que tu m'as trop bien aimé, trop vrai que tu m'as marqué le cœur de la trace qui ne peut plus s'effacer, trop vrai qu'entre ce cœur et les femmes que j'ai essayé d'aimer après toi, toujours ton image est venue se glisser, pour me rappeler qu'elles n'étaient pas toi, que je ne les aimais pas comme tu m'avais fait t'aimer... La preuve en est que chaque année, à l'approche de ce fatal 4 décembre, ces souvenirs, qui devraient s'être apaisés, recommencent d'obséder ma mémoire. Un rien les réveille, une comparaison aussi puérile que celle qui m'a, ce soir, représenté de nouveau, avec tant de force, la « pauvre Ante » assise au coin du feu, par la fin de l'après-midi, et parlant, comme elle parlait. Il m'a suffi de me trouver à cinq heures en visite chez la jeune comtesse Osinine, qui me plaisait pourtant beaucoup, et qu'à une seconde elle se levât, pour sonner, en disant : « Il n'y a pas de moment que je déteste plus que celui-ci, entre chien et loup... » Oui, elle me plaisait, avec le velours de ses beaux yeux noirs dans son teint de camélia, ses mutineries et ses coquetteries. Je crois aussi que je ne lui déplais pas. Elle est libre, et ce serait un joli emploi de cet

hiver, puisque je resterai sans doute jusqu'au printemps sur la côte... Et son innocente petite phrase a eu pour effet de me rejeter tout entier, par contraste, vers ce passé — si passé! Il devrait l'être. Hélas! Il l'est si peu, que j'ai quitté la villa Osinine tout d'un coup, sur cette seule impression, pour venir m'enfermer dans cette chambre de hasard et me souvenir...

Nice, 4 décembre.

... J'ai employé cette journée d'anniversaire, comme tous les 4 décembre depuis ces dix ans, à relire les lettres qui me restent d'elle.

J'en réciterais de mémoire toutes les phrases, et il me semble chaque fois que je les découvre... Ah! que j'ai raison de le regretter, ce passé, et comme il est naturel que depuis je n'aie jamais vécu dans l'heure présente, que j'aie toujours subi cette horrible impression de la déchéance, d'un Éden perdu, d'un « moi » d'autrefois dont le « moi » actuel n'est que l'épreuve dégradée, que la parodie! Est-ce que cela se produit deux fois dans la vie, une rencontre comme la nôtre? Si ces treize mois qu'a duré notre liaison — treize petits mois! — sont devenus toute ma jeunesse, ce n'est pas seulement parce qu'Antoinette avait le génie de l'amour, une magie de fée pour enchanter les moindres choses associées à son sentiment. C'est aussi que j'avais apporté à cette grande artiste en tendresse, avec mon âme de vingt-cinq ans, un instrument accordé pour vibrer en harmonie avec elle, une sensibilité prête à frémir par elle et pour elle. J'étais vraiment celui qu'elle attendait. Son cruel et brutal mariage, ses longs jours de repliement intérieur, tant de chagrins rentrés, tant de rêves sans espérance lui avaient encore affiné le cœur. Il y avait en elle à la fois la peur et le besoin de l'émotion, des susceptibilités infinies et des élans presque désespérés vers le bonheur, un tremblement devant ce bonheur enfin possédé, une terreur de le perdre, un souci presque religieux de l'embellir, de l'approfondir, d'en faire

ce chef-d'œuvre à deux que je suis seul maintenant à me rappeler; et toute mon éducation sentimentale m'avait comme prédestiné à cette grandeoureuse. Je lui étais arrivé avec le cœur d'homme qu'elle n'osait plus désirer, jeune et docile, ardent et influençable, à qui elle apprit à l'aimer comme elle voulait être aimée...

Voilà l'évidence qui m'a accablé aujourd'hui durant les longues heures où j'ai revécu en esprit les épisodes de notre commun roman, depuis les premiers. Jamais, jamais plus je ne retrouverai cela, parce qu'une autre Antoinette n'existe pas, et aussi parce que je n'ai plus en moi mon cœur d'alors. Qu'il était fou, ce cœur, à cette époque, et comme il courait, comme il se précipitait vers l'avenir, avec quelle ardeur imprudente, avec quelle avidité de la vie! Il y a des êtres qui ont, innée en eux, la sagesse d'attendre leur âme; qui laissent pousser, se lever, grandir leurs sentiments, comme le jardinier laisse pousser ses plantes. Ils acceptent la vie comme on accepte les saisons, ils ne la devancent pas. Il en est d'autres dont l'impatience de vivre se révolte contre la lenteur du temps, qui veulent avoir tout senti et tout de suite, dont les mains se tendent vers les grappes avant qu'elles ne soient mûres, vers les fleurs avant qu'elles ne soient ouvertes. J'étais de ce nombre. Dès ma première enfance, le désir, chez moi, avait été une force indirigeable, si violente qu'elle épuisait à l'avance mon pouvoir de sentir. D'où ai-je hérité cette frénésie d'imagination, cette intempérance de la convoitise? Je n'en sais rien. Où ai-je pris, moi, l'enfant grandi dans un milieu de vieille bourgeoisie provinciale, cette incapacité de durer, cette ardeur exaspérée qui, tout de suite, et dès que le monde passionnel se fut révélé à mon adolescence, se tourna uniquement, fixement, vers l'émotion amoureux? Je n'en sais rien. Est-ce l'atmosphère d'irréligion et d'impureté des deux lycées où j'ai grandi qui, en m'enlevant la foi et en m'initiant trop jeune aux désordres des sens, m'a laissé désarmé contre les enivrements de ma précoce imagination?

Sont-ce les livres que j'ai lus à cette époque qui ont développé en moi le goût passionné de sentir? J'en ai tant dévoré alors, et les plus maladifs, ceux où l'on dirait que l'écrivain s'est déchiré, déchiqueté toute l'âme pour y aiguïser la vie! Étais-je, — et je l'ai pensé souvent, en constatant combien la joie physique m'a toujours laissé insatisfait quand elle n'était pas imprégnée d'âme, quelle place ont tenue dans mes voluptés et dans mes souffrances des espérances et des déceptions, des souvenirs et des regrets, c'est-à-dire des idées, — étais-je un mystique manqué; et n'ayant plus de Dieu auquel croire, cet élan vers l'amour, qui m'a soulevé si jeune d'une telle fièvre, n'était-il qu'une nostalgie de la piété perdue? Étais-je, simplement, un enfant de la fin du siècle, venu dans un moment de grande détresse publique, où aucun souffle de vaste enthousiasme ne courait dans l'air, où aucune terre promise n'apparaissait à l'horizon?... Qu'importent les causes? Il est certain qu'aussitôt que j'ai commencé de me connaître, je n'ai jamais conçu qu'un bonheur, nourri qu'une ambition, poursuivi qu'un idéal : aimer et être aimé!... Aimer, être aimé! Me les suis-je assez répétés entre ma quinzième et ma vingtième année, ces trois mots? Y ai-je assez fait tenir un infini d'extase, et une terreur infinie de ne pas l'atteindre? Me les suis-je assez enfoncés au vif de mes sensibilités, pour y redoubler le malaise secret qu'ils y ont éveillé? Ai-je assez désiré sentir? Ai-je assez été un passionné de la passion, un amoureux de l'amour, ne voyant de prix à la vie que là, mettant au-dessus de tous les succès de carrière, de toutes les ambitions et de tous les devoirs ce que j'appelais à cette époque, ce que j'appellerais encore : l'émotion sacrée?

C'est toute la ferveur sentimentale de cette jeunesse que j'apportais à Antoinette. Pourrais-je encore la retrouver en moi aujourd'hui? Non. Pas plus que l'espèce d'audace intérieure, de décision presque désespérée que m'avaient donnée de précoces désenchantements. Les années qui s'étaient écoulées entre ma sortie du lycée et cette rencontre avec elle avaient été dépensées en si vaines, en si stériles expériences!

Je le comprends aujourd'hui, et un obscur instinct m'en avertissait dès lors, cette passion de la passion, cet amour de l'amour, sont une des pires conditions pour arriver à la vraie passion et au véritable amour. Il y a, dans le jeune homme qui aime à aimer, une précipitation à sentir qui le fait s'attacher à la première femme venue, pour peu qu'elle soit un peu semblable de visage au modèle idéal qu'il porte en soi. Il s'efforce d'éprouver à cette occasion ces sentiments dont le désir et comme le dessin anticipé flottent en lui. Il n'aime pas cette femme, il essaye de l'aimer. Un instant arrive, et qui ne tarde guère, où ce mensonge volontaire se dissipe, et où l'amoureux de l'amour s'aperçoit qu'il n'a pas aimé. Il recommence ailleurs, pour éprouver de nouveau la même désillusion, et, souvent, courir ainsi, de mirage en mirage, jusqu'au moment où il est trop tard... Ah! que cette misérable poursuite de l'émotion jamais atteinte a bien failli être mon histoire; comme elle l'était! Et qui sait ce qui serait advenu de moi si le hasard — un de ces hasards qui vous donnent, lorsqu'on s'en souvient, une sensation de destinée — ne m'avait pas fait monter, par ce jour de mai 1884 dont je vois encore l'azur clair, chez cette vieille Mme Saulnier, l'amie de ma famille, à qui je rendais visite une fois l'an. Mme Duvernay, qui la connaissait, y venait à peu près autant. Elle y était ce jour-là... Je la vis, avec cette beauté si à elle, comme pétrie de grâce et d'amertume; avec ce regard caressant et surveillé, cette bouche roulée pour l'amour et si réservée, cette délicatesse nerveuse de ses mains, de ses pieds, de tout son être; et je compris que, si je devais l'éprouver enfin, cette émotion sacrée, dont j'avais tant rêvé, et que j'avais poursuivie vainement déjà à travers bien des aventures, ce serait pour cette femme. J'avais eu des maîtresses, et je n'avais pas aimé. Dès cette première heure, je crus deviner, à l'expression si particulière de ses yeux, qu'elle n'était pas heureuse. Cela voulait dire pour moi que jusqu'ici elle non plus n'avait pas aimé. Et, comme si nos désirs vraiment profonds avaient à leur service un don infailible et mystérieux

de double vue, dès cette première heure, j'étais sûr que, si j'arrivais à me faire connaître d'elle, elle m'aimerait. Me faire connaître d'elle? Mais comment? Il fallait avoir les vingt-cinq ans que j'avais alors pour concevoir la déraisonnable, l'incroyable démarche que je hasardai au lendemain de cette rencontre: il fallait être égaré par cette passion de la passion qui me donnait un tremblement intérieur, toujours plus fiévreux à chaque nouvelle déception, lorsque je pensais que j'étais dans la fleur de ma jeunesse, que cette jeunesse allait passer et que je n'avais pas vraiment aimé, que je risquais de n'aimer jamais si je laissais s'en aller la femme que je devais aimer, le jour où elle se trouverait sur mon chemin! Ce qui était naturel, ce qui était simple, c'était qu'après cette présentation à Mme Duvernay j'essayasse d'aller chez elle, d'y être reçu, de lui plaire, de me faire accepter dans son milieu. de la courtiser enfin. Au lieu de cela, de quel expédient m'avisaï-je? Je lui écrivis, et quelle lettre!... Comme de juste, elle ne me répondit pas... J'osai lui écrire une seconde lettre. une troisième, une quatrième, d'autres encore. Ce n'était pas seulement la quasi-certitude d'être à jamais condamné par elle. C'était risquer, une fois de plus, de voir avorter le sentiment que cette rencontre avait commencé d'éveiller en moi. En surexcitant mon cœur à vide, dans ces pages écrites à une femme dont je ne savais pour ainsi dire rien, je courais le danger, si le hasard nous remettait de nouveau en présence, que le désaccord entre mon exaltation imaginative et sa personne réelle ne me desséchât subitement. Mais cette femme était Antoinette, toute la bonté, comme elle était toute la beauté, toute l'intelligence; comme elle était toute la grâce. L'homme qu'il y avait devant ces lettres d'enfant, elle le comprit. L'appel désespéré de ma jeunesse vers la passion, elle l'entendit. Cet amour imaginatif, elle n'eut qu'à vouloir pour en faire la plus vraie, la plus brûlante des tendresses...

Quels souvenirs! Je viens de m'arrêter dans cette évocation. Cette entrée dans mon paradis se présentait à moi

avec trop de force. J'en revivais avec trop de fièvre les épisodes : et ma seconde visite chez la bonne Mme Saulnier, où j'apprenais que Mme Duvernay aussi était revenue, — et je devinais trop que c'était pour savoir quelque chose sur moi ; — et mes stations à l'angle de sa rue pour la regarder sortir ! Je n'avais plus le courage de me présenter chez elle maintenant. Je me revoyais au moment où je n'espérais plus approcher jamais d'elle, recevant sa première réponse ; et notre premier rendez-vous, et ceux qui le suivirent, presque tous dans ce lointain Jardin des Plantes, où nous nous sommes tant promenés ; et le reste, et l'asile de l'avenue de Saxe, et le doux roman caché de nos tendresses. J'entendais sa voix, me dictant cette volonté d'absolue séparation entre notre vie d'amour et sa vie de veuve et de mère, — volonté romanesque et folle en apparence, comme mes lettres, comme la divination que nous avons eue, sans nous connaître, elle de moi, et moi d'elle, — volonté si sage et qui a fait de cet amour ce chef-d'œuvre d'émotion partagée qu'elle avait rêvé, parce que nous avons eu, elle, l'énergie de s'y tenir, et moi, la soumission de lui obéir. Elle disait :

— « Quand on s'aime, il faut vivre ensemble tout à fait, ou pas du tout... Promets-moi que tu n'essayeras jamais de changer ce qui est, que tu ne voudras pas venir chez moi, te mêler à mon autre vie. Nous y perdriions notre bonheur. Je ne prends rien à ma fille en t'aimant, parce que, ne vous connaissant pas l'un l'autre, vous ne pouvez être jaloux, ni elle de toi, ni toi d'elle... Je suis si libre ! Appelle-moi, j'apparaîtrai toujours. Quand tu ne voudras plus, tu ne m'appelleras plus. Je veux que tu ailles, que tu viennes, que notre cher secret te suive, et qu'il ne te représente pas un devoir, pas un ennui, rien que de la douceur et de l'extase. C'est comme un palais magique que tu aurais quelque part pour t'y retirer, et que tu pourrais faire se dresser ou s'évanouir à ton gré... C'est ma seule revanche contre celle qui t'aura à elle toujours, que j'aie été pour toi quelque chose que personne ne pourra jamais être... »

Elle parlait ainsi, et je lui promettais, je lui jurais de respecter sa volonté. Durant ces treize mois, je ne l'ai pas rencontrée une fois dans le monde. Je ne me suis pas présenté une fois chez elle. Il eût été trop naturel que cette insistance à me tenir hors de son milieu d'habitudes m'empoisonnât d'affreux soupçons. Mais non. Je savais qu'Antoinette était vraie, vraie jusqu'à l'âme de son âme. D'ailleurs, je n'aurais pas pu discuter le moindre de ses désirs. Quand elle était là, il émanait d'elle un magnétisme qui me contraignait de sentir comme elle voulait que je sentisse. Quelquefois, en me regardant avec ses yeux bleus, d'un regard où ses énergies les plus intimes semblaient passer, elle me disait encore : « C'est moi qui ai voulu que tu m'aimes... J'en avais tant besoin!... » Et c'était vrai, qu'elle me faisait l'aimer comme elle voulait. C'était une possession de ma sensibilité par la sienne, si profonde, si totale, que je ne l'ai jamais secouée tout à fait, que je l'éprouve à cette minute au point de me demander si elle n'est pas là, invisible, à me répéter : « Aime-moi!... »

Nice, 6 décembre.

... Était-ce un pressentiment, que cette récurrence, si vive, si intense, de ces souvenirs, toujours si présents? Mais hier et avant-hier ils avaient pris une force d'obsession. Durant les toutes premières années qui suivirent sa mort, j'ai été souvent bien près de croire qu'un lien d'outre-tombe continuait de m'unir à elle. L'excès du regret a de ces illusions auxquelles je n'ai jamais cédé. Où il n'y a plus rien, il faut avoir le courage de se dire : il n'y a plus rien. Mais les médecins les plus matérialistes n'admettent-ils pas cet inexplicable phénomène de la télépathie, de l'impression à distance? Mettons donc que la crise aiguë de mémoire qui m'a saisi au sortir de la villa Osinine n'avait pas seulement pour cause la phrase insignifiante de la jeune comtesse et son aversion pour le soir qui tombe, ni le retour du triste anniversaire, mais l'arrivée, dans cet hôtel où je loge, de quelqu'un qu'il me sera impossible

désormais de ne pas associer à l'idée de la « pauvre Ante ». Et pourtant !... Nous étions donc, tout à l'heure, mon compagnon préféré d'ici, mon voisin d'étage, Jacques de Brèves, et moi, à fumer dans son salon, en bavardant, lorsque nous voyons entrer un de nos camarades de l'Agricole, le petit René de Montchal, que nous savions installé à Hyères avec sa mère.

— « J'en arrive, » répondit-il à notre question, « et j'y retourne la semaine prochaine. Je suis venu me dégourdir un peu ; et puis Lucie Tardif a quelques jours à elle, avant l'arrivée d'Abel Mosé... J'ai vu vos noms sur la pancarte du bureau et je suis monté vous serrer la main. Je ne vous dérange pas?... »

Il serait assez joli garçon, ce jeune Montchal, il a des traits fins et un air de race, mais, à vingt-sept ans, la fête l'a déjà délavé et fripé physiquement, et, moralement, il est de son temps, le temps des syndicats. Il avait surtout tenu à nous bien faire savoir, à nous ses aînés, qu'il a toujours son dixième de part dans les faveurs d'une des filles les plus cher cotées de Paris.

— « Vous voyez bien qu'il n'y a que Nice, » lui dit ce pince-sans-rire de Jacques ; « je vous avais averti... Cannes, Saint-Raphaël, Hyères, ce n'est pas pour un viveur comme vous, ces vertueuses villes... »

— « Vous oubliez que je suis en puissance maternelle, » interrompit René. « D'ailleurs, n'était Lucie, je tuerais le temps assez doucement là-bas. Il y a une bonne partie de poker au cercle, et quelques maisons vraiment très agréables... »

Je vis passer dans les yeux de Jacques un certain petit éclair que je connais bien. Je devinai qu'il allait persifler notre cadet. Entre nous, je crois qu'il ne lui pardonne pas Lucie, ou qu'il ne le pardonne pas à Lucie. Il a eu aussi une histoire avec elle, très courte et déjà ancienne, et cela suffit pour expliquer qu'à quarante-cinq ans qu'il aura bientôt, il n'aime pas beaucoup ses tout jeunes successeurs. Il ne serait

sans doute pas fâché de mettre la discorde dans ce faux ménage — au faux dixième de ménage. — Mais les syndicats n'empêchent pas les scènes. Toujours est-il que, se tournant vers moi, il me dit avec une gravité comique :

— « Étienne, regarde bien ce garçon-là. Je ne lui donne pas six mois pour avoir fait la grande gaffe. C'est du mariage que je parle, » traduisit-il.

— « Moi ! Quelle idée !... » s'écria Montchal. Il eut une toute petite rougeur sur ses joues, mais si légère, et il ajouta : « Et Lucie ? »

— « Lueur mourante de célibat, » reprit Brèves ; « mais quand on est de la grande tradition de Caderousse », c'était une de ses plaisanteries de donner à ce pauvre René le surnom de ce célèbre élégant, « et qu'on parle de tuer le temps doucement dans des maisons vraiment très agréables, et sur ce ton-là, » il l'avait imité, « on est mûr pour épouser... Tenez, » continua-t-il, en avisant un journal de saison sur la table, « parions-nous un dîner à Monte-Carlo, avec Malclerc et Lucie, que je trouve le nom de la future Mme de Montchal ? »

— « Soit. Essayez !... » dit celui-ci. Et voilà Jacques qui cherche dans ce journal la rubrique : *Hyères*, et qui commence de lire une longue liste de dames et de demoiselles installées dans les hôtels ou les villas ; et, à chaque fois, le petit de Montchal répondait, suivant le cas : « inconnue, » « jeune » ou « vieille » — « pas mal » ou « affreuse », jusqu'à un moment où le liseur appela un nom qui me fit m'intéresser tout d'un coup à ce cocasse examen : « Comtesse Édouard Muriel et famille. Villa des Cystes. » — « Cinquante ans, » répliqua Montchal. Il me sembla que de nouveau un rien de rougeur lui était venu aux joues. « Oui, » insista l'autre, « mais la famille ? » — « Quatre filles et une nièce » — « Et les filles ? » — « Pas trop mal. » — « Et la nièce ? » — « Très jolie. » Encore un rien de rougeur, mais la voix était restée calme. Si calme, que Jacques continua son interrogatoire sans s'être aperçu de rien jusqu'au moment où il jeta la

feuille en disant : — « J'ai perdu mon pari. Quand voulez-vous dîner? »

— « Quand vous voudrez, » répondit Montchal.

— « Pourquoi pas ce soir? » dis-je à mon tour.

— « Va pour ce soir, » reprit le jeune homme. « Lucie est libre justement. »

— « Je te croyais engagé chez Mme Osinine, » me dit Jacques quand nous fûmes seuls.

« — Je me dégagerai, voilà tout, » répondis-je. « Lucie nous aurait peut-être manqué un autre jour, et elle est agréable à regarder. Tu en sais quelque chose... » — Comment aurais-je donné à ce camarade de club, qui ne connaît rien de ma vie secrète, la véritable raison? Cette indéfinissable gêne, surprise sur le visage de Montchal, quand le nom de la comtesse Muriel avait été prononcé, pouvait venir de ce qu'il pense vaguement à épouser une des filles de cette dame. Ce pouvait être aussi qu'il pense à épouser la nièce. Et cette nièce, j'ai toutes les raisons de croire que c'est la fille d'Antoinette. Que Mme Édouard Muriel soit sa belle-sœur, je le sais. Je sais aussi qu'Éveline, l'enfant de mon amie, lui a été confiée après la mort de la mère. Je sais que cette enfant vit, qu'elle doit avoir vingt ans — et rien de plus. C'est la logique de la volonté d'Antoinette que mon ignorance totale à ce sujet. C'est la suite nécessaire de ce divorce qu'elle avait exigé entre sa vie de famille et sa vie d'amour. Combien de fois, depuis qu'elle m'a quitté tragiquement, ai-je souhaité de voir son enfant, de la connaître, de lui parler, de savoir si elle lui ressemble! Et puis de faire quoi que ce soit pour ce rapprochement m'a paru un manque à la parole donnée autrefois, presque un sacrilège envers sa mémoire. Combien de fois ai-je imaginé un hasard qui nous mettrait en face l'un de l'autre, cette jeune fille et moi, sans que j'eusse rien fait pour cela, afin de concilier mon scrupule et cette envie! Et cette rencontre n'a jamais eu lieu. Mlle Duvernay vit d'habitude, si mes renseignements sont exacts, — car je n'ai jamais pu en prendre qu'avec tant de prudence, — hors de Paris. Et

moi, j'ai tant voyagé, depuis ces sept années, tant trompé par du mouvement cette impuissance à sentir, cette incapacité de me rajeunir dans des émotions nouvelles, rançon de ce trop complet amour?... Et tout à l'heure, après cette crise aiguë de souvenirs, cette soudaine révélation que cette enfant se trouvait si près de moi à mon insu m'a de nouveau donné le frisson superstitieux, ce sentiment, que je n'accepte pourtant pas, d'une communication surnaturelle entre la morte et moi. Pendant une seconde, devant ces tout petits signes de trouble que je croyais surprendre chez René de Montchal, l'idée m'a saisi qu'elle était revenue, la veille, me demander de partir, me demander de défendre sa fille contre un désastreux mariage... Quelle ironie que ce sursaut d'illusion mystique aboutisse à me faire dîner ce soir avec cet ironiste de Jacques, ce petit rien du tout de René de Montchal et une créature — dans un des restaurants de Monaco! Comment m'y prendre pour que Montchal me dise si cette nièce de Mme Muriel est vraiment Éveline Duvernay, et qu'il ne puisse même pas soupçonner que je connais son nom?

.

2.

Hyères, 22 décembre.

... Ce n'est pas sans remords que je suis venu ici, mais comment les garder, ces remords, après l'émotion de cette journée qui m'a comme galvanisé l'âme? Si Antoinette pouvait recevoir encore quelque joie dans ce pays de l'éternel oubli où elle est entrée, de sentir combien elle me reste vivante ne lui serait-il pas une douceur? Car c'est à cause d'elle, uniquement d'elle, que j'ai voulu voir sa fille, et dans cette fille, c'est elle que j'ai revue, avec quelle poignante surprise, dont je ne sais pas si elle m'a fait plus de mal ou plus de plaisir, si j'accepterai de la renouveler ou si je la

fuirai pour toujours!... Mettons un peu d'ordre dans ces souvenirs, puisque j'ai repris ce journal une fois de plus, et que j'ai recommencé de me raconter mon cœur à moi-même. J'aurais plié sous le fardeau, à une époque, si je n'avais pas eu ce moyen de tromper l'horrible solitude, et cette époque est revenue. Sais-je pourquoi? A cause de la saison sans doute et du récent anniversaire, à cause de ce cœur surtout qui ne veut pas, qui ne sait pas s'assagir et qui, maintenant, se plaint à se faire souffrir pour sentir. A vingt-cinq ans, j'avais du moins cette excuse, dans mes recherches folles de l'émotion, que je voulais vivre. J'ai vécu. Je voulais aimer et être aimé. Quel spasme nouveau de ce cœur vieilli souhaité-je donc d'éprouver?... Mais je m'égare encore. Notons des faits.

Premier fait qui m'a décidé à quitter brusquement Nice : l'insupportable ennui que m'a soudain représenté mon début d'affaire avec Mme Osinine, à cette date! Rien que d'avoir causé avec Montchal à plusieurs reprises et de l'avoir amené, ce qui a été plus aisé que je ne croyais, à me parler d'Éveline Duvernay, en me la nommant, avait suffi à me rappeler de nouveau tout le passé avec trop de force, et cette aventure m'excédait par sa banalité, presque avant d'avoir commencé, — Second fait : ce que Montchal m'avait dit de lui-même au cours de ces diverses conversations, et certaine petite phrase qui traduisait chez lui le projet bien arrêté d'un beau mariage et très prochain. Ce moqueur de Jacques y avait vu juste, quand il qualifiait l'histoire avec Lucie de « leur mourante de célibat ». Le dernier soir du séjour de Montchal à Nice, et comme j'entrais au cercle de la Méditerranée, je le trouvai qui en sortait la mine déconfite : — « Je rentre à Hyères demain, » me dit-il, « ce voyage m'a coûté trop cher... » — « Vous venez de jouer? » lui demandai-je. — « J'en suis pour cinq cents louis, rien que depuis le diner, » me répondit-il. — « Et Lucie Tardif? » interrogeai-je. — « C'est comme le jeu et comme Nice, » répliqua-t-il dans son langage ; « j'en ai soupé... Quand je pense, » continua-t-il (je dois ajouter qu'il

avait bu un ou deux cocktails de trop pour oublier sa déveine au baccara), « quand je pense qu'il ne dépendrait que de moi d'avoir un intérieur charmant, et beaucoup, beaucoup d'argent avec une femme aussi distinguée que Lucie est rosse... Car, enfin, cette Mlle Duvernay, la nièce de Mme Muriel, si je voulais!... Et, ma foi, je crois que je vais vouloir... » — Oui ; ce fut la raison déterminante de mon départ, à moi, pour Hyères, ce propos-là. Un irrésistible besoin de savoir ce qui en était au juste de ses relations avec Éveline et de ses chances de succès m'a fait prendre le train hier soir, après beaucoup d'hésitation, et me voici.

Je passai une partie de la nuit de mon arrivée à la fenêtre de ma chambre d'hôtel, à regarder l'horizon de la plaine qui sépare Hyères de la mer, les phares tournants, là-bas, sur les îles, les allées de palmiers éclairées par la lune, la palpitation des larges étoiles. Je ne pouvais dormir. Mon scrupule de manquer à l'ancienne promesse luttait de nouveau contre l'envahissement de ce mirage mystique, contre cette folle illusion d'une influence d'outre-tombe, m'invitant, m'inclinant à préserver d'un mariage détestable l'enfant de la morte. Comme si je pouvais quoi que ce soit sur la destinée d'une jeune fille pour qui je ne saurais être qu'une connaissance de ville d'aux ! Non. Je sais bien que ce n'est là qu'un sophisme, qu'un prétexte. Si je suis venu dans la même ville que la fille d'Antoinette, c'a été simplement par une irrésistible curiosité de voir ce qu'Éveline avait de sa mère. Mon vrai, mon profond désir, c'a été de me procurer encore une sensation d'Antoinette, à propos de cette enfant qui lui tient de si près. Je ne soupçonnais pas quel choc je me préparais à recevoir. Je savais que j'en aurais un, et j'en avais presque un appétit physique. C'est bien pour cela que le scrupule continuait de me tourmenter encore ce matin, lorsque, m'étant enquis de l'adresse de Mme Muriel, je m'acheminai vers le quartier de Costebelle, où l'on m'avait dit qu'était la villa des Cystes. D'Hyères il faut une petite demi-heure pour gagner cette colline

au joli nom, toute boisée de pins d'Alep et que domine le blanc clocher d'une église dédiée à une Notre-Dame de Consolation. Le long de la route, de place en place, se dressent de modestes édifices, fermés d'une grille, où s'abrite dans une niche une statuette, ici de Madone, là d'un saint Roch, ailleurs d'un saint Joseph. Ils marquent les étapes d'un pèlerinage, et la dévotion des femmes, dans ce pays des fleurs, pare ces niches de bouquets toujours renouvelés. Avec la disposition d'esprit où je me trouvais, ce gracieux symbole m'attendrait comme une sympathie. N'était-ce pas un pèlerinage d'amour que j'étais en train d'accomplir, moi aussi, non pas avec la foi des fidèles de la blanche église, mais avec la seule piété de l'incrédule : la religion de la mort et du souvenir ? Le hasard voulut qu'il fit, par cette matinée pour moi si particulière, un de ces temps de Provence, à la fois clairs et après, où il flotte, dans l'atmosphère, du soleil caressant et de la brise un peu mordante, et qui vous énervent en vous vivifiant. Et quel paysage autour de moi ! La-bas, la plaine d'où je venais, avec la ville, à l'arrière-plan, collée contre son rocher que couronnent les ruines de son château, la mer plus loin, semée de grands vaisseaux et emprisonnée dans le vaste cercle de Giens, de Porquerolles, de Port-Cros et de la côte. Devant moi, une route bordée de haies de roses, sinueuse et blanche, entre des champs de violettes, des vignes, des oliviers, et les pentes boisées des mamelons. A gauche, le clocher de la chapelle. A droite, par une échancrure de la colline, la silhouette abrupte des montagnes de Toulon ; et, sur tout cela, le rayonnant azur du ciel du Midi répandait une gloire. Cette divine lumière donnait de la grâce même aux bicoques des maraichers éparses de-ci de-là. Elle avivait et fondait à la fois les couleurs claires dont étaient peintes les façades des villas aperçues à travers les arbres. J'allais lentement, regardant cet horizon, respirant la salubre senteur des pins, lisant les inscriptions gravées aux portes des jardins, pensant à Antoinette et à l'enfant inconnue qui lui survivait, jusqu'au moment où ces deux mots : *les Cystes*, répétés sur

deux piliers de pierre, le long desquels montaient d'immenses géraniums grimpants, me firent m'arrêter, le cœur un peu remué. J'étais arrivé. Ces piliers servaient de supports aux battants d'une grille, à travers les barreaux de laquelle j'aperçus un parterre de végétations tropicales : des jubæas aux larges palmes souples, des yuccas hérissés de feuilles barbelées, des agaves énormes, des bosquets de mandariniers dont les fruits d'or brillaient dans la frondaison sombre, des pentes de gazon avec des corbeilles d'anémones, et des bordures de narcisses et de frésias. L'arome un peu sucré de ces fleurs m'arrivait, mêlé au parfum d'invisibles violettes, dont les planches devaient s'étendre près de moi. Au fond, la maison se blottissait, toute rose, et revêtue, elle aussi, de plantes grimpantes jusqu'à son premier étage. C'était une construction très simple, plus large que haute, avec une terrasse à l'italienne à l'extrémité de chaque aile. Par derrière, la colline redressée subitement, presque à pic, suspendait sa pinède. Il était visible que l'admirable jardin, avec ses beaux arbustes exotiques, avait été conquis sur la forêt primitive, car il était enserré des deux autres côtés par des massifs de ces mêmes pins d'Alep, où le vent éveillait cette rumeur vaguement berceuse, si pareille à celle de la mer dans la distance. Je n'avais jamais entendu parler de ce jardin et de cette maison avant de les voir; on ne m'en avait montré aucune peinture, aucune photographie, et il me semblait que je les *reconnaissais*, tant c'était l'asile que j'eusse souhaité à une fuite avec Antoinette autrefois, tant l'aspect des choses y parlait de la paix dans la lumière et dans la solitude, tant c'était vraiment l'abri, la retraite où ne plus vivre que pour se sentir sentir!

Un mur à hauteur d'homme partait de chacun des deux piliers et entourait le petit parc. Après être resté longtemps à regarder cette maison de songe, je me mis à suivre ce mur, de l'extérieur, sans autre intention que de donner un but à ma promenade. Quand je fus arrivé dans la partie haute, je vis que, pour assurer aux personnes qui habi-

taient la villa des perspectives sur la pleine forêt, on avait abaissé la muraille, et, sur les malons, posés à plat, qui la couronnaient fiché une longue palissade à claire-voie. Je m'assis sur une des pierres du chemin creux, sous les pins, parmi les lentisques et les bruyères, les romarins et les cystes. Cette plante méridionale, d'après laquelle on a baptisé le domaine, abonde sur cette colline. Il s'en exhale une senteur fine et sauvage, que l'on n'oublie plus quand on l'a respirée une fois. Napoléon prétendait la reconnaître dans l'air marin à l'approche de la Corse. Moi, je l'associerai toujours maintenant à l'apparition — c'en fut une — qui vint tout à coup me surprendre dans cette solitude, où je me laissais enivrer par mes souvenirs et par la nature, sans plus songer à la curiosité, mêlée de remords et d'espérances, qui m'avait amené à Costebelle dès ce matin. J'étais donc envahi par cette rêverie indéterminée et comme dispersée dans la douceur des choses, quand des bruits de voix, m'arrivant par dessus le mur, me rendirent à la réalité de ma situation. Des promeneurs ou des promeneuses s'approchaient de l'autre côté du clos, dans le parc. Je me dis soudain qu'il n'était pas impossible qu'Éveline Duvernay fût du nombre. Cette seule idée me fit redresser et aller vite jusqu'au bout du chemin, vers l'extrémité opposée à celle d'ou partaient les voix. J'avais calculé qu'en revenant ensuite en sens inverse je croiserais les promeneurs. Mon calcul se trouva juste, et quand je longuai le mur de nouveau, à pas lents cette fois et comme distraitement, je pus, à travers les barreaux de bois de la demi-grille, voir s'avancer de l'autre côté un groupe composé de trois personnes, trois femmes : une âgée, très forte et haute en couleur, que j'ai su depuis être Mme Muriel ; une seconde toute jeune et insignifiante, et la troisième... Sous un chapeau de jardin qui encadrait de sa paille souple son délicat visage, je venais de revoir Antoinette, une Antoinette plus jeune, plus rieuse, avec des joues plus pleines, et, sur tout son teint, un air de jeunesse et d'enfantine gaieté, que je n'avais pas connu à l'autre... Mais c'étaient ses traits, sa bouche, la coupe de son

menton, son port de tête, ses cheveux, sa silhouette, sa démarche, — et surtout son regard, — sauf que les autres yeux, ceux de la morte, avaient toujours eu, pour se poser sur moi, la caresse et la flamme de l'amour, et les yeux bleus de la vivante ne me connaissaient pas. J'étais pour eux un touriste indifférent, tel qu'il en passait des vingtaines par jour sur ce chemin de la colline et le long de ce mur... Les trois femmes s'éloignèrent, en continuant de causer, comme s'il ne s'était produit rien d'extraordinaire à cette place et parmi ces pins, sous lesquels je venais, moi, d'assister au miracle de ma maîtresse ressuscitée, de ma jeunesse rappelée hors du tombeau, de l'irréparable passé redevenu, pour une seconde, le présent, par le sortilège d'une ressemblance saisissante jusqu'à l'hallucination !

Quand je me retrouvai seul sur ce chemin, le ciel était aussi clair, les romarins et les cystes aussi odorants, les pins d'Alep aussi sonores et aussi mystérieux avec leur mélange de verdure sombre et de ramures grisâtres ; la villa des Cystes dormait d'un aussi paisible sommeil parmi ses agaves et ses fleurs ; les îles, à l'horizon, dressaient des rochers aussi grandioses hors d'une mer aussi bleue ; Hyères, là-bas, développait avec autant de grâce les étagements de ses maisons au pied de son vieux château ; — mais, pour moi, l'heure avait changé. Cette ressemblance entre la mère et la fille, qui ne m'avait pas permis une seconde de doute sur l'identité d'Éveline, m'avait, une fois de plus, rendu si réel, si poignant mon veuvage sentimental, ma grande misère ! Je ne sais plus qui les a comparées, ces ressemblances entre deux êtres, dont l'un nous a aimé et dont l'autre ne nous aime pas, à l'oiseau moqueur qui vole devant les chasseurs de branche en branche, en sifflant la chanson d'un autre oiseau que guettent ces chasseurs, et qui n'est pas lui. Une intense mélancolie s'empara de moi, qui aurait dû, en bonne logique, me décider à reprendre le train pour Nice et le petit salon où je savais que Mme Osinine me recevrait avec ses minauderies, qui me laissaient bien froid ; du moins, elles n'avaient rien

de commun avec l'insaisissable bonheur, possédé quelques mois, regretté sept ans. — Eh bien ! non. On dirait qu'il y a dans certaines souffrances un irrésistible attrait pour le cœur qui vieillit. Sa pire misère n'est pas de saigner. C'est d'être paralysé. La preuve en est qu'à peine rentré à Hyères, mon premier soin fut de consulter, non pas l'indicateur des chemins de fer, mais celui des hivernants, comme Jacques, l'autre jour ; et, aussitôt après le déjeuner j'allai tout droit sonner à la porte de René de Montchal. Que lui demanderais-je ? Je n'en savais rien. Mais j'étais sûr, d'après ses propos de Nice, qu'il s'ennuyait ferme dans son tête-à-tête avec sa vieille mère. Il était donc immanquable qu'il m'accueillit bien, trop bien, et qu'il m'offrit de me présenter dans les quelques maisons où il fréquentait et qu'il avait, pour la plus grande joie de Jacques, qualifiées si bourgeoisement de très agréables. Sans aucun doute celle de Mme Muriel était du nombre. Le prétexte de ma subite arrivée était tout trouvé. Je lui dirais ce que j'avais dit à Jacques, mon désir d'essayer d'un climat moins excitant que celui de Nice. Les choses se passèrent exactement comme je l'avais prévu. Au bout de cinq minutes, et après les inévitables exclamations d'étonnement, René m'avait déjà proposé de m'emmener en promenade à la plage, puis, au retour, d'aller prendre le thé chez les Vertaubanne :

— « Ce sont les gens du pays qui reçoivent le plus, » insista-t-il. « Ils ont un hôtel assez curieux dans la basse ville et un trésor d'admirables meubles provençaux. A la Révolution, ils ont eu la chance de n'être pas pillés. Vous y verrez la société d'ici. Ça fait bien une quinzaine de familles en tout. Maman, qui n'est pas du tout nouveau jeu, prétend que c'est de la très bonne compagnie. Moi, j'aime mieux la mauvaise... Mais, quand on vient d'être échaudé !... Dites donc, vous ne me dénoncerez pas à de Brèves ? Il y aura peut-être la petite Duvernay, dont je vous ai parlé, et qu'on voudrait me faire épouser. Vous me direz ce que vous en pensez... »

Cette nouvelle allusion me prouvait que Jacques ne s'était

pas trompé sur les projets matrimoniaux de l'ami de la belle Lucie Tardif, ni moi sur la personne que visaient ces projets. A entendre ces mots jetés avec une affectation d'indifférence : « la petite Duvernay, » je retrouvai le frisson dont j'avais été saisi à Nice, quand cette perspective d'une union entre ce pauvre sire et la fille de ma chère Antoinette s'était soudain offerte à moi. Maintenant que j'avais dans les yeux la silhouette d'Éveline, un tel mariage m'apparaissait comme plus détestable encore. Mais était-il possible ? Cette question, je me la posai et me la reposai à toutes les minutes, durant le temps que nous mîmes à gagner la plage d'abord, puis les marais salants et la pointe par où se termine la presque-île de Giens, en face de Porquerolles, et qui s'appelle la Tour-Fondue. Ah ! que j'étais loin de ce riant horizon, de ce ciel bleu, de cette mer pacifique, de ces pins d'Italie avec leurs cimes en parasol, de ces meulons de sel étincelants au soleil, de ces haies de roses frileusement ouvertes au vent : « Eh ! oui, » me disais-je, « tous les mariages sont possibles. Antoinette avait bien épousé ce Duvernay, dont elle a tant souffert... » Je me rappelais ce que ma pauvre maîtresse m'avait raconté autrefois de cette horrible histoire, et la surprenante ressemblance qui m'avait tant troublé à première vue me remuait de nouveau. Elle m'attendrissait comme un malheur, comme si cette analogie de grâce et de délicatesse présageait une analogie de destinée. Je regardais mon compagnon, qui fumait ses cigarettes, enfoui dans le coin de la voiture. Il avait des traits réguliers et fins, où les stigmates de la fête parisienne se discernaient déjà. Pour qui ? Pour moi, qui connaissais les dessous de sa vie. Cette précoce flétrissure de sa physionomie ne l'empêchait pas d'être ce que l'on est convenu d'appeler un joli garçon. Je l'écoutais causer, et je constatais qu'en effet Paris et ses plus vulgaires plaisirs faisaient son unique préoccupation. Ce n'était qu'un gamin, et un gamin corrompu... Cela aurait dû m'être bien égal, car enfin qu'est Éveline pour moi, qu'était-elle surtout au moment de cette promenade ? Une jeune fille dont je

n'avais même pas entendu la voix, et que j'avais aperçue l'éclair d'un instant à travers la grille d'un parc. Si elle n'avait été que l'enfant de sa mère, je n'aurais certes pas éprouvé cette impression d'une révolte presque insupportable contre l'idée de ce mariage. C'était la ressemblance qui me faisait substituer irrésistiblement mon ancienne amie à sa fille, et sentir un peu à propos de celle-ci comme j'aurais senti à propos de l'autre. — Une ressemblance, quelle folie ! dont je n'étais même pas absolument sûr ! Il arrive si souvent qu'au passage, et dans un coup d'œil qui saisit seulement l'ensemble, on aperçoit une identité entre deux physionomies ; puis on reconnaît que c'était, comme dit le langage commun, l'air de famille, — un air en effet, une fugitive apparence, où l'analyse distingue surtout les dissemblances. Allais-je avoir aussitôt l'occasion de vérifier si c'était le cas pour la fille d'Antoinette ? La reverrais-je dès aujourd'hui ? A mesure que l'après-midi s'avavançait, et comme notre voiture retournait du côté d'Hyères, ce désir de me retrouver en face d'elle finit par absorber toutes mes pensées. Éprouverais-je de nouveau ce coup au cœur qui m'avait, tout à l'heure, bouleversé d'une émotion si étrange ? Quand nous arrivâmes devant l'hôtel des Vertaubanne, cet état anxieux fut porté soudain à son comble. Plusieurs landaus stationnaient devant le perron. René de Montchal reconnut celui de la comtesse Muriel :

— « Quelle chance ! » dit-il : « Éveline Duvernay va être là. »

Elle y était en effet, et au premier regard je ne vis qu'elle, dans ce salon qu'emplissait une quinzaine de visiteurs. Les domestiques n'avaient pas encore apporté les lampes, et le jour commençait à répandre dans cette pièce, meublée d'antiques fauteuils et d'énormes bahuts en noyer sculpté, ces teintes neutres, si spéciales au Midi, lorsque le soleil se retire et qu'il se fait comme un brusque passage d'une lumière presque aveuglante à une lumière presque amortie. Cette clarté décolorée convenait trop bien à la sensation que je venais

chercher là, et que je retrouvai aussitôt, mais plus pénétrante, plus intense que sur le chemin du bois. Par bonheur, Éveline était assise, quand j'entrai, dans le cercle formé, autour de la cheminée, par la maîtresse de la maison et deux autres dames dont le nom m'échappe, en sorte que je lui fus présenté dès les premières minutes, et que je pus me placer presque en face d'elle. Le petit de Montchal, lui, avait hardiment pris une chaise qu'il était venu mettre à côté du fauteuil de la jeune fille. La manière dont fut accueilli cet empressement me prouva tout de suite que ce mariage, dont il nourrit l'absurde projet, n'a guère de chance d'avoir lieu. Éveline ne s'intéresse à lui d'aucune façon, c'est bien évident. Mais s'intéresse-t-elle à quelqu'un? Que veut-elle? Que sent-elle? Que pense-t-elle? Qui est-elle? Pendant la demi-heure qu'a duré cette visite, je ne me suis pas posé ces questions qui me viennent maintenant. Je n'ai été occupé qu'à détailler sa personne, en essayant de ne pas perdre le fil de la conversation. Par bonheur encore, la maigre et loquace Mme de Ver-taubanne est une Marseillaise exubérante qui fait volontiers, à elle seule, les demandes et les réponses, en sorte que causer avec elle se réduit à l'écouter ou à en avoir l'air. J'eus donc le loisir d'étudier la physionomie de la jeune fille et d'y démêler les lignes du visage de mon fantôme, comme, dans une copie faite de mémoire, on démêle le dessin de l'original. Antoinette, mon Antoinette du moins, celle que j'ai connue et qui avait vécu, qui avait souffert, était plus pâle. Son teint n'avait pas l'éclat rosé, le velouté d'adolescence de ce teint-ci. Mais que c'est bien le même sang de blonde, ce sang qui, à la moindre rougeur, éclaire le visage d'un flot profond et transparent! Antoinette avait autour des yeux un halo de lassitude qui ne cerne pas les paupières si fraîches d'Éveline. Mais que c'est bien le même regard, ces mêmes prunelles bleues, à la fois si douces et si impénétrables; ce je ne sais quoi de caressant et de farouche, de trop sensible et de si volontaire! Antoinette n'avait pas, n'avait plus ce rire enfantin et sans arrière-pensée. Mais que c'est bien la même bouche,

renflée et roulée avec ce pli, au coin des lèvres, qui décèle une inconsciente amertume, une sensibilité toujours contenue et trop aisément froissée ! Les joues d'Antoinette étaient plus amincies, plus creusées, mais elle avait la même fossette, là, à gauche, et la même construction nettement dessinée du menton. Éveline a aussi de sa mère le front réfléchi, la finesse du nez, la nuance des cheveux, la taille, les mains et les pieds, et, dans tout l'être, ce quelque chose de frémissant et de fermé, de passionné et de dominé, qui était la caractéristique d'Antoinette. La voix, chez Éveline, est un peu différente, plus claire dans les notes hautes, moins étouffée dans les notes basses. Mais que c'est bien la même manière de la poser, calmement, également, sans aucun à-coup d'impulsion ! Elle ne s'est pas assez mêlée à l'entretien général pour que je lui aie entendu dire quoi que ce soit que je puisse noter ici. A vrai dire, chaque fois qu'elle a parlé, j'ai moins écouté ses paroles que sa voix, si pareille de timbre et d'accent à celle qui m'a dit les mots les plus doux que j'aie entendus. J'aurais voulu avoir le droit d'être seul avec cette enfant dans cette clarté crépusculaire. Je lui aurais demandé de me répéter indéfiniment certaines phrases dont la tendresse me fait défaillir le cœur, à m'en rappeler seulement les termes... Elle me les dirait dans cette pénombre. Je serais devant elle à la regarder, et *j'entendrais, je verrais* l'autre... Je l'ai presque entendue, je l'ai presque vue, dans ce salon qui allait s'obscurcissant, jusqu'au moment où l'arrivée des lumières vint dissiper la fantasmagorie de cette hallucination rétrospective. Ce fut aussi le moment où une personne de forte tournure, dans laquelle je reconnus une des promeneuses du parc des Cystes, s'étant approchée, je fus présenté à la comtesse Muriel, avec laquelle j'eus la sagesse de causer assez longtemps pour qu'elle me dit, au départ :

— « Le jardin de notre villa est assez beau. Nous pouvons l'avouer, puisque nous n'y sommes pour rien... Si vous voulez venir le visiter, monsieur, vous nous trouverez presque toujours après le déjeuner... »

— « Eh bien? » me demanda le petit de Montchal quand nous fûmes de nouveau à la porte de l'hôtel Vertaubanne. « Quelle impression vous a faite Mlle Duvernay? Un peu froide, n'est-ce pas, mais charmante... »

— « Charmante », répondis-je, avec la plus jouée des indifférences. — Le pauvre garçon ne se doutait pas qu'à cause de cet « un peu froide » et de ce « mademoiselle », qui prouvaient qu'il avait réellement senti cette froideur de l'accueil d'Éveline, je lui pardonnais tous ses propos de l'après-midi. Pourquoi faut-il que j'aie été présenté à cette enfant sous son patronage? Pourvu que la visible antipathie qu'elle a pour lui ne s'étende pas jusqu'à moi? Quoique la rencontre qui vient de faire se croiser nos deux existences ne doive pas avoir de lendemains, — car, je le sens, je ne supporterai pas de rester à Hyères, cette ressemblance finirait par me faire trop mal, — il me serait dur qu'avec ce visage-là elle me fût hostile... Et ce n'est que l'oiseau moqueur!...

.

3.

Hyères, 2 février 1893.

... Ce qui m'arrive est si complètement extraordinaire, c'est une surprise à ce point inattendue, que j'ai besoin, pour y croire, de ramasser toutes mes forces d'esprit et de me prouver que ces meubles de la chambre d'hôtel où s'est passée la scène dénonciatrice sont bien là, que je n'ai pas rêvé en écoutant Montchal me parler, lui assis sur ce fauteuil et moi sur celui-ci, comme il m'a parlé. Mais oui, ces paroles ont été prononcées, à cette place, entre ces quatre murs, et, à travers ma fenêtre, je vois se profiler au loin le clocher qui domine Costebelle. Je vois les masses des pins derrière lesquels se dissimulent les Cystes. Tout est réel, bien réel, d'une réalité qui me déconcerte jusqu'à m'affoler. Le doute

n'est plus possible sur un point, et il faut regarder la situation bien en face. Elle tient tout entière dans ces mots, que j'écris avec un tremblement : on répète partout ici qu'Éveline m'aime, et ma conscience me dit que c'est vrai, ou que cela va l'être, qu'elle m'aime ou va m'aimer.

Éveline m'aimerait?... Ce serait là l'œuvre de ces quelques semaines d'une intimité dont je n'ai pas soupçonné le danger? Mais qu'ai-je soupçonné? Qu'ai-je observé, depuis ce premier jour où cet hypnotisme de ressemblance a commencé d'agir sur moi? Il y a dans cette petite ville d'hiver, plus chaude et plus paisible que les autres, un charme de langueur qui ne convenait que trop à la volupté d'âme à laquelle je me suis abandonné, pour aboutir à ce réveil. Je peux me rendre la justice que je n'ai pas voulu cela, mais seulement revivre en imagination les heures les plus regrettées de ma jeunesse, grâce à ce rappel vivant de la beauté de celle qui les enchantait. La tentation était trop forte, pour ce cœur qui ne s'est jamais guéri entièrement, de rouvrir sa blessure, de la sentir saigner et d'y sentir en même temps pénétrer, ruisseler un baume. C'en était un que cette présence. C'était une douceur que cette substitution innocente, — du moins je la croyais innocente. — C'était comme si j'eusse demandé à une vivante de me poser une morte; comme si, plutôt, j'eusse eu le pouvoir magique d'animer, de faire bouger, respirer le portrait d'une amie longtemps pleurée. Comment résister à ce sortilège, auquel les conditions de l'existence d'ici ne se prêtaient que trop complaisamment? Dans cette petite société, très étroite et très fermée, qui n'a pas l'incohérence cosmopolite de Cannes et de Nice, chacun connaît chacun. Les gens sont sans cesse les uns chez les autres. Depuis ma présentation à Éveline, chez les Vertaubanne, il ne s'est guère passé de jour où je ne sois tombé dans cet inexprimable état de demi-hallucination où elle m'a jeté dès la première minute... Elle était là, elle marchait, elle riait, elle causait. C'était bien elle que je voyais d'abord. Puis, lentement, irrésistiblement, une autre figure se superposait à la sienne, flottante, incertaine,

enfin précise. Éveline faisait un des gestes familiers à l'autre, le plus simple geste, celui, par exemple, d'accepter des fleurs dans un jardin, et les années s'abolissaient, l'endroit s'évanouissait. Ce n'était plus Éveline, c'était Antoinette, telle que je l'abordais dans un de nos rendez-vous hors de Paris, — nous en avons eu de si doux ! — et je lui offrais des violettes qu'elle respirait avec le même abaissement des paupières sur ses yeux, le même frémissement de ses minces narines, et la blancheur de ses dents apparaissait ainsi, sous sa lèvre supérieure, abaissée aux coins de même, — exactement de même !... Comment aurais-je pu me rendre compte de ce qui se passait chez la jeune fille dans des instants pareils ? Cette sensation du *déjà vu*, du *déjà entendu*, m'envahissait à la manière d'un de ces songes de morphine, où les choses présentes sont comme des choses passées, les choses rapprochées, comme des choses lointaines. Avec un caractère moins renfermé que celui de Mlle Duvernay, cette recherche d'une autre personne à travers sa personne eût été sans doute impossible. Mais Éveline est une silencieuse comme sa mère, une surveillée, une concentrée qui sent en dedans, qui ne s'étale pas, qui ne s'affirme pas. Voilà pourquoi je n'ai pas su lire dans ses yeux l'intérêt que j'y éveillais. Je n'ai pas compris ce que cette ressemblance avec Antoinette aurait pourtant dû me faire au moins redouter : c'est la même femme avec la même sensibilité. Je suis resté, moi, par tant de traits de ma nature, le même homme que j'étais lorsque j'ai connu la mère. Il était donc presque inévitable que les mêmes causes produisissent les mêmes effets. Les manières d'être qui me constituent dans mon arrière-fond le plus intime risquaient de jouer sur elle comme elles ont joué sur l'autre. Je n'avais pas même entrevu cette possibilité, presque cette nécessité. De toutes petites scènes, comme celles que je viens d'évoquer, en toutes petites scènes, où en suis-je arrivé ?... Oui, ces longues semaines de fréquentation quotidienne ont été un songe où la vérité s'est estompée, s'est fondue pour moi dans la chimère. — Je suis réveillé. — Que vais-je faire ?

Si seulement il n'y avait que moi à savoir la naissance en elle de ce sentiment? Mais les événements d'hier et d'aujourd'hui ne me permettent pas d'en douter : toutes les personnes qui nous connaissent, Éveline et moi, ont deviné ce que je n'ai pas su voir. Il a fallu, pour m'éclairer, l'incident le plus grotesque. Encore est-il heureux que je sois tombé sur un garçon qui, à travers de très grands défauts, avec son mauvais ton, ses basses fréquentations, sa vanité, reste capable de certains élans et d'une généreuse franchise. Le premier coup de cloche me fut sonné hier seulement. Je venais justement de rencontrer la comtesse Muriel et deux de ses filles, Annette et Mathilde, les aînées, et de les accompagner jusqu'à la confiserie qui est le Rumpelmayer du pays, — dans l'espérance d'y retrouver Éveline et ses deux autres cousines, Rose et Louise. Ces trois demoiselles étaient déjà reparties. J'allais pour mettre la comtesse en voiture, quand Mme de Montchal, la mère de René, vint à passer. Elle s'arrête pour parler aux dames Muriel, et à peine me rend-elle mon salut, avec tant de mauvaise grâce, d'un mouvement de tête si sec, si distant, si hostile, que je faillis en demeurer déconcerté. — « Que lui ai-je donc fait? » me demandai-je. Je m'examinai vainement sur le chapitre de ces menus égards auxquels tiennent beaucoup les vieilles personnes du style de celle-ci. Ma conscience ne me reprochant rien, je cessai d'y penser, quand un autre petit fait vint s'ajouter à celui-là, et me prouver que mon impression sur l'attitude de Mme de Montchal ne m'avait pas trompé. J'étais monté au cercle par désœuvrement. René de Montchal était assis, comme d'habitude, à la table de poker. Je m'approchai de lui pour suivre la partie, et je n'eus pas de peine à remarquer qu'il commençait à faire fautes sur fautes. Or, je le connais pour un pokériste de premier ordre ; le tas de jetons amoncelés devant lui en témoignait. Il était devenu très rouge, et toute son attitude, ses mains, ses épaules, sa bouche, trahissaient une extrême agitation. Si étrange que cela pût me paraître, ma présence en était la cause. J'en eus la certitude en constatant un quart d'heure plus tard, et comme je

m'étais mis dans un des coins de la salle à lire un journal, qu'il était parti du cercle sans me serrer la main. Lui aussi m'en voulait de quelque chose? Mais de quoi?...

Si peu d'importance que pût avoir une brouillerie avec les Montchal, mère et fils, cette question me poursuivait hier soir et ce matin comme une assez irritante énigme. Ayant toujours vécu très indépendant, je ne me suis pas endurci contre ces mesquines difficultés de rapports, inhérentes à toutes les coteries. C'est pour m'y soustraire que je n'habite presque jamais Dole. Dans l'espèce, j'appréhendais surtout que Mme de Montchal, qui connaît beaucoup Mme Muriel, ne me desservit auprès de celle-ci et ne me rendit les visites aux Cystes moins aisées. Qui sait si cette subite froideur n'était pas due à quelque calomnie? Et, surtout, comment René se trouvait-il prendre le même parti que sa mère à mon endroit?... Attribuait-il par hasard à mon influence son peu de progrès dans ses desseins sur Éveline? Ses desseins? Les avait-il encore?... Je discutais avec moi-même ces diverses hypothèses, vers les onze heures, en traversant, par un temps assez aigre, la chaussée qui coupe les marais salants, au trot d'une assez bonne jument de louage que j'ai trouvée ici. Comme je débouchais sur la route de la presqu'île de Giens, je vis un cavalier s'enfoncer dans le petit bois de pins maritimes qui sépare cette route du hameau de l'Accapte. Je reconnus le cheval rouan de Montchal. Nous avons fait ensemble, depuis que je suis à Hyères, assez de promenades pour qu'il fût naturel que je le rejoignisse. Ce m'était une trop bonne occasion de tirer au net mes impressions de la veille, Je poussai donc ma bête, et je m'engageai sur l'étroite piste ménagée entre les arbres. Comme ma jument est plus vite que son cheval, et que d'ailleurs le bruit des sabots s'étouffait dans le sable, je l'eus bientôt rejoint. Je l'abordai comme à l'ordinaire, avec un amical reproche de ne pas m'avoir prévenu qu'il montait ce matin. Il me répondit sur le ton embarrassé d'un homme qui n'a aucun prétexte plausible pour changer d'attitude vis-à-vis d'un autre, et qui, cependant, dissimule à peine

le ressentiment d'une véritable rancune. Presque tout de suite, il mit son cheval au petit galop, visiblement pour éviter la conversation. Ma bête prit le galop aussi, et nous débouchâmes ainsi sur le champ de courses. Au détour et dans le brusque passage de l'ombre du bois à ce vaste espace, ma jument aperçut une large flaque d'eau qui miroitait. Elle prit peur et fit un bond à droite. Elle vint donner de la croupe sur la monture de mon compagnon. Je vis alors, avec une stupeur qui m'arracha par deux fois ce cri : « Mais vous êtes fou, Montchal, vous êtes fou ! » celui-ci lever sa cravache et cingler violemment ma bête, qui sauta de nouveau de l'autre côté. Puis, avant que je n'eusse eu le temps même de répéter mon exclamation, il donna du talon dans les flancs de son cheval, le cravacha aussi fortement, et déjà l'insensé avait disparu de nouveau sous bois, dans la direction de la plage, en galopant, comme dit l'expressif dicton, à tombeau ouvert.

Je n'essayai pas de le suivre, persuadé que, dans l'état d'exaspération où il se trouvait, et, je dois ajouter, où il m'avait mis par son inqualifiable action, nous risquions d'en arriver l'un sur l'autre à des voies de fait. Or, je tenais, vu la différence de nos âges, à ne rien me permettre d'incorrect, et, m'enfonçant à mon tour dans l'allée, je me disais, avec une colère qui dominait la contrariété : — « Une affaire avec ce garçon, voilà qui est vraiment par trop ridicule ! Il me la faut pourtant. Je ne peux pas accepter cela. Qui vais-je prendre comme témoins ? Mais est-ce imbécile ? Dieu ! est-ce imbécile ? Qu'a-t-il à m'en vouloir, ce malheureux ?... » Pour la première fois, j'entrevis non pas toute la vérité, mais une partie. L'accès de rage impulsive dont je venais de voir le jeune homme atteint était trop évidemment un accès de passion, et, à vingt-sept ans, quelle pouvait être cette passion ? Il y avait une femme entre nous. Quelle femme, sinon Mlle Duvernay ? J'y avais pensé, mais en me trompant sur la nature du grief. Cette fureur ne pouvait provenir simplement d'une intrigue contrariée. Elle supposait la passion et la

jealousie. — « Mais oui, » me dis-je, « il est devenu amoureux d'elle, voilà tout, et il est jaloux de mon assiduité. C'est trop naturel. Il ne sait rien. Ce qui n'est pas naturel, c'est d'agir ainsi et de ne pas penser aux conséquences. On cherchera pourquoi nous nous sommes querellés, et on trouvera. Le nom d'Éveline sera prononcé. Il faut empêcher cela à tout prix. Cette affaire doit absolument rester secrète. Tout dépend des témoins. Lesquels prendre?... » Et je retombais sur mon refrain : « Dieu ! est-ce imbécile?... » Puis, je conclus : — « Évidemment, j'ai été imprudent moi-même. Je me suis trop occupé d'elle, sans faire attention qu'il y tenait, lui, plus que je ne croyais, et qu'il nous observait... »

Ce remords d'avoir donné prétexte, par mon étourderie, à une aventure compromettante pour une jeune fille — et quelle jeune fille ! — se doubla aussitôt d'une autre crainte. Que la chose s'ébruitât, même légèrement, et c'en était fini de la délicieuse intimité de ces dernières semaines. Mme Muriel ne la permettrait plus. Je rentrai donc extrêmement préoccupé, et, enfermé après mon déjeuner dans la chambre où j'écris en ce moment le memorandum de tout ce petit drame, je me mis à examiner à fond les données de la situation avant de rien décider d'irrévocable. J'étais donc là, en train de méditer sur cette difficile question des témoins, quand le portier de l'hôtel vint m'apporter une carte où je lus, avec une stupeur, singulièrement soulagée, cette fois, le nom de René de Montchal. Une minute après, mon agresseur de ce matin entrait lui-même, très rouge encore, très nerveux, mais avec une virilité de visage et d'accent que je ne lui connaissais pas.

— « Vous ne vous attendiez pas à me voir ? » me dit-il. « Mais j'ai tenu à venir avant que vous ne m'eussiez envoyé vos amis, pour que tout se passe, s'il est possible, de vous à moi... Je n'ai pas été maître de mes nerfs tout à l'heure, et je vous en exprime mes regrets, en restant prêt à vous accorder une autre satisfaction si vous la désirez... »

— « Donnez-moi la main, » répondis-je, en lui tendant la

mienne; « mettons que c'est un écart de ma jument qui a été cause de tout. Vous avez eu un geste involontaire. Après votre démarche, il n'en reste plus rien. L'incident est clos. Parlons d'autre chose... »

— « Non, » reprit-il, — après m'avoir serré en effet la main, mais fébrilement, — « parlons de cela. Cette démarche que je fais auprès de vous m'en donne le droit. Elle m'a coûté, je ne vous le cache pas, elle me coûte horriblement. Ma mère, qui est l'honneur même, m'a dit que je la devais, pour qu'aucun nom ne fût prononcé à propos de nous... Malclerc, vous voyez que j'agis avec vous en toute franchise; pourquoi n'avez-vous pas agi franchement avec moi? »

— « Je n'ai pas agi franchement avec vous?... » lui demandai-je. Quoiqu'il n'eût pas nommé Éveline Duvernay, l'allusion était pour moi parfaitement claire, et non moins claire la différence entre ses sentiments actuels et ceux d'avant mon arrivée. J'avais deviné juste sur un point : il s'était pris au charme d'Éveline, après n'avoir vu en elle qu'un bon mariage possible, sans doute en me regardant m'en occuper. Son antipathie, son accès de colère et sa démarche aussi s'expliquaient par là. Une fois son incartade commise, il en avait jugé les conséquences comme moi. Il avait voulu les empêcher et, probablement sur le conseil de sa mère, savoir au juste mes intentions. Quoique un tel entretien me coûtât beaucoup, à moi aussi, il m'était impossible de m'y soustraire, dans les circonstances où il s'engageait. J'ajoutai donc, afin d'en avoir du moins fini plus vite : — « Mais questionnez-moi, c'est bien plus simple, et vous vous rendrez compte qu'il n'y a entre nous qu'un malentendu... »

— « Quand vous êtes venu ici, » reprit Montchal, « vous vous souvenez que je vous ai parlé d'un projet de mariage que ma mère avait formé pour moi?... J'hésitais beaucoup, mais ce projet n'en existait pas moins. Je vous l'avais confié. Je vous avais dit le nom de la jeune fille dont il s'agissait... » Il hésita, puis, àprement : « Quand vous-même, vous avez

commencé à vous occuper d'elle, ne deviez-vous pas m'avertir? Trouvez-vous cela bien, d'avoir été présenté par moi, et d'avoir travaillé contre moi, sous main, sans me prévenir?... Si vous m'aviez dit, loyalement, amicalement, que vous pensiez, vous aussi, à la demander en mariage, j'aurais su ce que j'avais à faire, je ne vous en aurais pas voulu. Je vous en ai voulu de votre silence, et, pour être franc jusqu'au bout, je vous en veux encore... »

— « Et vous auriez complètement raison, » lui répondis-je, « si c'était vrai. Mais ce n'est pas vrai. Tout cela s'est passé dans votre imagination. Je ne peux vous dire qu'une chose : je trouve Mlle Duvernay délicieuse; j'ai beaucoup de plaisir à la voir, à causer avec elle, mais je n'ai jamais eu, et je n'ai pas l'intention de l'épouser... »

— « Alors, pourquoi vous en êtes-vous fait aimer? » s'écria Montchal avec une véritable douleur.

— « Moi? » m'écriai-je à mon tour, « je me suis fait aimer d'elle?... »

— « Ah! vous le savez bien, » reprit-il, « et tout le monde à Hyères l'a remarqué comme moi. Il n'y faut pas beaucoup d'observation, d'ailleurs. Depuis que vous êtes ici, son caractère a changé. Elle était enjouée et causeuse; elle est devenue rêveuse et taciturne... Elle n'a jamais été familière; elle est devenue plus réservée encore et plus inabordable... Quand vous devez venir quelque part et que vous tardez, il est visible qu'elle attend et qu'elle souffre... Arrivez-vous? Elle n'a de cesse qu'elle ne soit assise auprès de vous... Avez-vous émis une idée devant elle? Elle l'adopte... L'autre jour, — pourquoi ne vous dirais-je pas cela? — elle était en visite chez nous, avec sa tante. On s'est mis à parler de vous, et, moi, à vous critiquer. Que voulez-vous? J'en avais gros sur le cœur. Elle a commencé à vous défendre, avec une vivacité si différente de sa douceur habituelle! Soudain, elle-même s'est aperçue qu'elle se trahissait. Elle s'est arrêtée court, et tout son sang lui est venu à la fois au visage. Si vous l'aviez vue rougir ainsi, vous ne

me diriez pas que vous ne vous en êtes pas fait aimer... »

Il continuait, dégonflant en effet son cœur d'un flot d'amertume amassée, et, à mesure qu'il mentionnait les signes qu'il avait recueillis, les scènes auxquelles sa passion s'était envenimée, chacun de ses mots éveillait en moi des images qui s'interprétaient comme autant de preuves indiscutables, auxquelles j'avais pris à peine garde, tant l'hypnotisme de mes souvenirs m'avait comme grisé durant tout ce séjour. Je revoyais l'Éveline rieuse du premier soir, et une autre Éveline, celle auprès de qui je me promenais avant-hier encore, pensive, avec un regard profond de ses yeux bleus, une réflexion dans le pli de sa bouche. Était-il possible que je fusse la cause de ce changement de l'enfant inconsciente en femme ? Je me souvenais qu'à plusieurs reprises, en effet, m'étant trouvé en retard à quelques-uns de ces demi-rendez-vous, comme il s'en donne sans cesse entre personnes qui se voient quasi quotidiennement, elle m'avait paru nerveuse. La dernière semaine encore, nous avions pris heure avec sa tante pour visiter les ruines romaines de Pomponiana, à l'entrée des bois de Costebelle, au bord de la mer. Une erreur de montre m'avait fait manquer ces dames aux Cystes, et j'étais allé aux ruines directement. J'avais été frappé du saisissement qu'Éveline avait éprouvé en me voyant déboucher du chemin creux. Dans cette visite même, et quoique je n'aie aucune vocation pour le métier de cicerone, je ne sais pourquoi je m'étais laissé aller à parler de Rome et des souvenirs de mon voyage d'Italie. C'est vrai qu'elle m'avait écouté avec un intérêt singulier. Sur le moment, ces divers indices avaient passé pour moi inaperçus. Près d'Éveline, j'avais toujours pensé à une autre. Ce n'était pas elle que j'avais regardée en elle. Pour la première fois, j'étais brusquement rappelé à cette évidence que je n'aurais jamais dû oublier : cette créature, à propos de laquelle je m'étais livré à ce jeu d'évocation, était une créature vivante et qui avait sa personnalité. Je n'avais voulu voir en elle qu'un portrait près duquel rêver à une chère morte, et c'était un portrait sentant, un

portrait souffrant. Une épouvante m'envahit devant ce qui se révélait et que je n'avais pas su reconnaître. Je la dominai, pour répondre de manière à clore un entretien qui n'avait plus rien à m'apprendre, et qui me bouleversait :

— « Vous me voyez confondu d'étonnement, mon cher René. Par bonheur, tout cela se passe dans votre imagination, je vous le répète... Ce qui n'est pas de l'imagination, ce sont les propos des gens d'Hyères. Il faut qu'ils cessent... Pour moi, deux choses ressortent de cette conversation : la première, c'est que vous avez agi comme un très galant homme, en voulant qu'il n'y eût pas un nouveau prétexte à racontars, et je vous en estime beaucoup... La seconde, c'est que j'apporterai dorénavant plus de prudence à mes relations avec Mlle Duvernay. »

Il secoua la tête presque impatiemment. Ce garçon, que j'ai connu si léger, si commun aussi de façons et de langage, avait, en ce moment, une expression d'une réelle noblesse, à cause de l'évidente passion dont il était possédé. Le désintéressement de la démarche à laquelle cette passion l'entraînait lui donnait presque une autorité :

— « Il n'y a aucune imagination là-dedans, » dit-il. « C'est très, très sérieux. Si vraiment vous ne voulez pas épouser Mlle Duvernay, quittez Hyères, Malclerc, vous le devez. » Et il répéta : « *Vous le devez...* »

Hyères, 3 février

... *Vous le devez ! Vous le devez !* Eh oui ! je le dois, et d'une bien autre obligation que celle qu'imagine ce brave garçon, si naïf, si honnête encore dans ce qu'il prend pour de l'expérience. Oui, je dois m'en aller. Car c'est bien vrai qu'Éveline m'aime. Je le sais. Je l'ai vu. Je ne peux pas plus en douter que de ma propre existence. Et la chose folle, la chose terrible ah ! oserai-je seulement l'écrire ici ?... Et pourquoi non, puisque je suis résolu à ne pas céder ? La chose monstrueuse, c'est que, moi aussi, je l'aime !

Je l'aime? Comment? De quelle passion, inintelligible à mon propre cœur, où le présent se confond avec le passé? De quelle émotion complexe, où le souvenir de ce que j'ai éprouvé autrefois se mélange à l'âcre et violent désir de l'éprouver encore? Par quel prodige d'inconscience n'ai-je pas aperçu dans quel abîme je roulais? Par quelle aberration ai-je cru que je jouais un jeu que j'interromprais à mon gré, alors que je m'éprenais à chaque jour, à chaque heure, plus profondément? En m'hypnotisant à chercher sur ses traits l'image d'autres traits, associés pour moi à des extases comme je n'en avais jamais connu auparavant, comme je n'en ai jamais connu depuis, la vibration des anciennes caresses s'est-elle réveillée en moi? Sont-ce les baisers de jadis, ces baisers goûtés sur une bouche si pareille à cette bouche, dont la douceur brûle encore mes lèvres? Je ne sais pas, je ne sais pas. Mais je sais bien que la grande vague intérieure a recommencé de me soulever, de me rouler; que cette enfant, qui ne devait être que du rêve contemplé, de la nostalgie consolée, m'a glissé de nouveau dans les veines le cuisant poison. Je sais que de la quitter, de fuir la ville où elle respire, ces routes où je peux la rencontrer, m'est, à cette minute, un affreux déchirement. C'est la rentrée, non plus dans la mélancolie de la solitude, mais dans le désespoir. Et je sais aussi que je le dois. Car j'ai été l'amant de sa mère. Je l'ai été. Je le suis encore, après sept années, dans ma pensée, dans mes regrets, dans le plus intime de ma chair. Cette fièvre qui m'a envahi avec cette indomptable frénésie, ce n'est pas une nouvelle maladie qui commence, c'est l'ancienne qui continue. C'est la morte que je désire dans la vivante... Non. Je ne veux pas, je ne dois pas aller jusqu'au bout de cet égarement. Aimer d'un même amour la mère et la fille, c'est un crime, et qui a un nom : *c'est un inceste*. Non. Non. Non. Je ne le commettrai pas.

Pour me guérir, il faut m'en aller, avoir le courage de ne pas la revoir. Maintenant que l'équivoque est dissipée, il émane de ses regards, de ses mouvements, du son de sa voix,

de sa seule présence, — comme de l'autre jadis, — une force toute-puissante qui annihile mon énergie. L'idée que je peux me sentir aimé comme je me suis senti aimé il y a dix ans, avec la même sensibilité, par la même femme, m'emplit d'un vertige qui m'entraînerait aux pires folies, à la prendre dans mes bras, à baiser ses yeux, ses lèvres, à la serrer éperdument contre mon cœur, si elle n'était pas cet être que, malgré tout, son innocence rend sacré : une jeune fille ; — une jeune fille, une âme de pureté qui a sa vie entière devant elle, dont on risque de gâter toute la destinée avec une seule parole ; — une âme sans défense, et dont il est si honteux, si lâche, d'abuser ! Déjà ce que j'ai fait aujourd'hui est bien criminel... A la suite de l'entretien d'avant-hier, j'avais réfléchi sérieusement, longuement. J'avais pris, avec le ferme propos de n'y point manquer, la résolution que commandent la prudence et l'honneur. Il m'a été impossible de la tenir. J'ai raisonné : — « Quand même Montchal n'aurait fait que me rapporter des propos de salon, je devrais déjà m'en aller, par délicatesse et pour épargner toute calomnie à la réputation de cette enfant ; et si ce ne sont pas seulement des propos de salon, si elle a commencé de s'intéresser à moi, ce devoir de partir est bien plus impérieux encore... » Ces « si » n'étaient pas sincères. Je savais tellement que Montchal avait dit vrai. Sa révélation avait du coup fait la lumière en moi. N'était-ce pas une révélation aussi, et non moins indiscutable, cette chaleur que la certitude d'être aimé mettait dans tout mon sang, cette vitalité soudain renouvelée, presque cette joie dont j'étais rempli, même dans mon épouvante ? Mais cette seconde vérité, la vérité sur mon propre cœur, c'est aujourd'hui seulement que j'ose me l'avouer. Je m'en étais tenu, hier, à ce qui touchait Éveline. Je m'étais dit encore — : « Pour que ce départ soit efficace dans les deux cas, pour couper court à la fois à ces commérages certains et à ses sentiments possibles, il faut avoir le courage de m'en aller sans la revoir. C'est si facile ! Je n'ai qu'à prétexter un rappel soudain à Nice. J'envoie à sa tante un billet d'excuse

de n'avoir pu prendre congé d'elle. Arrivé à Nice, je n'écris plus. Dans un mois, les gens d'Hyères m'auront oublié, et elle aussi. » Après une lutte intérieure, l'évidence du devoir l'avait emporté. Je m'étais rangé à cette décision du départ sans adieu. J'avais dit à mon valet de chambre de tout préparer, demandé ma note à l'hôtel, réglé quelques factures en retard. C'est la ressource des volontés qui se savent chancelantes que ces petits commencements d'exécution précipitée. Il y avait un train rapide ce matin. J'avais annoncé à mon domestique que nous le prendrions... Nous ne l'avons pas pris, et, aujourd'hui, à deux heures, c'est-à-dire à un moment où j'étais absolument sûr de trouver Eveline, je sonnais à la grille de la villa des Cystes. Mme Muriel et ces demoiselles étaient à la maison. — Dès mes premiers pas dans l'allée, le souvenir me revint, saisissant comme la réalité, de mon premier rendez-vous avec Antoinette, au jardin des Plantes. C'était la même fièvre nerveuse qu'alors, le même arrêt de la vie dans le désir de la présence, les mêmes battements secs et rapides du cœur, et cette constriction à la gorge, comme si une main me l'eût serrée. Cette identité entre mes impressions d'autrefois et celles d'aujourd'hui aurait dû me repousser de cet endroit. Tout au contraire, elle me fascinait, elle m'attirait, elle m'entraînait. C'est là, à cette minute, que j'ai compris quel sacrilège travail de substitution était en train de se faire dans mon cœur, et vers quelle aventure je marchais, — et j'y ai marché !

Il n'y avait personne dans le grand salon où le domestique m'introduisit. Cet homme alla frapper à la porte de la chambre de la comtesse, puis, ne recevant pas de réponse, il me dit qu'elle était sans doute dans le jardin, qu'il allait l'avertir. Je restai donc seul dans cette pièce, où tout me parlait d'Eveline, à regarder la place où elle s'assied d'habitude, et l'idée que je ne viendrais plus m'y asseoir moi-même auprès d'elle me fit soudain si mal ! Si mal, l'admirable horizon déployé au delà des fenêtres, et ce paysage de pins verdoyants, de mer bleuisante et d'îles violettes, sur lequel je ne

verrais plus se détacher la ligne pure de son profil ! J'appuyai mon front sur les carreaux pour rafraîchir ma fièvre, tout en regardant sous le ciel les arbres frémir, les lames, là bas, broder la grève d'écume, un paquebot doubler les rochers des Mèdes ; et voici que tout d'un coup mes yeux abaissés aperçurent celle qui me rendait si cher ce coin béni de nature. Éveline marchait dans une des allées qui montent vers la maison, à petits pas, seule. Elle était coiffée du même chapeau de jardin qu'elle portait la première fois qu'elle m'était apparue, et dont les ailes de paille fine, remuées au rythme de sa démarche, faisaient une ombre mobile sur son visage, qui me parut un peu lassé et maigri depuis trois jours que je ne l'avais pas vue. Elle avait à la main un fragile panier plein de roses, de blondes roses pâles, juste de la nuance de son teint, qu'elle venait de couper et qui gisaient pêle-mêle parmi leur feuillage. Comme elle était jolie ainsi, toute mince dans une robe de serge d'un bleu sombre qui accentuait encore les reflets fauves de ses beaux cheveux ! Elle avait la tête penchée. Impulsivement, je frappai deux petits coups contre le carreau, pour la lui faire relever et qu'elle me regardât. Elle redressa son front, en effet, elle me vit, et un sourire passa sur ses lèvres, une lueur brilla dans ses prunelles. Si j'avais eu le moindre doute sur la justesse des divinations inspirées à Montchal par la jalousie, je l'aurais perdu à rencontrer ce sourire triste et ce regard... Comme ils disaient sans coquetterie, sans mensonge, sans défiance, la joie que ma présence donnait à ce charmant être ! Et moi, comme mes raisonnements de la veille et du matin étaient oubliés ! Je la trouvais si délicieuse ainsi ; c'était tellement, cet accueil attendri, l'accueil de jadis, celui de l'ancien bonheur, que je ne réfléchis pas. L'opportunité de lui parler pendant quelques minutes en tête à tête était trop tentante, j'y succombai. Le temps de descendre l'escalier, et j'étais auprès d'elle.

— « Ma tante ne doit pas être loin... » fit-elle aussitôt, après que nous eûmes échangé les premiers propos de bana-

lité. Je voyais, et cette impression achevait de me troubler délicieusement, qu'elle était émue d'avoir été surprise ainsi, et, de sa voix mal assurée, elle jeta un cri d'appel que j'interrompis en lui disant :

— « On la cherche, mais je vous ai vue au jardin et je suis descendu. J'ai si peu d'occasions de causer seul avec vous!... » Je m'écoutais prononcer ces paroles, absolument contraires à celles que j'aurais dû prononcer. Mon honneur me les reprochait au moment même. Mais je la voyais qui, pour se donner une contenance, rangeait des roses dans son panier, de sa main restée libre; et ses paupières abaissées me rappelaient tellement des expressions de l'autre, toutes pareilles, qu'il me fallut, à tout prix, que cette ressemblance s'achevât par une effusion de tendresse, comme alors, et j'insistai, je ne lui en avais jamais dit autant : — « Donnez-moi une de vos roses, » lui demandai-je, « que je la garde en souvenir de cette belle journée et du plaisir que j'ai eu à vous voir approcher par cette allée, sans personne... »

Ses paupières, toujours baissées, battirent nerveusement, ses mains tremblèrent un peu en prenant dans son panier une de ses roses qu'elle me tendit, simplement, et comme si elle n'eût pas voulu comprendre ce qu'il y avait de trop direct dans ma phrase. Elle me regarda pourtant avec des prunelles où je pus lire une supplication de ne pas continuer, et elle dit, remettant d'un seul mot la conversation à notre ton habituel :

— « Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir hier? Ma tante vous avait prié?... »

— « J'ai eu un ennui, » répondis-je, « un gros ennui... » Son parti pris de réserve dans ces rapides instants, les derniers peut-être que nous aurions ensemble, me charmait et m'irritait à la fois. J'étais sûr qu'en me plaignant, même un peu, je la ferais se départir de cette attitude. Son visage se tourna vers moi, en effet, avec une anxiété ingénue. Ah! je la voyais, je la sentais sentir! Je la sentais m'aimer! Et cette sensation me rajeunissait de tant d'années que, pour la redou-

bler et la prolonger, j'eus la folie de lui dire encore : —
« Mais oui. Une mauvaise lettre d'un de mes amis, qui n'est pas bien, et qui est seul à Nice... Je vais le rejoindre, et je pars demain... »

— « Vous partez?... » demanda-t-elle, d'une voix dont elle ne put dominer le tremblement. Elle m'aurait juré qu'elle m'aimait, ce serment n'aurait pas valu cet aveu de son accent étouffé, où passait la palpitation soudaine de son jeune cœur. Les grandes feuilles des palmiers emmêlés en voûte au-dessus de nos têtes se choquaient lentement, paisiblement. Le soleil, glissant au travers, tissait sous nos pieds comme une dentelle mouvante de lumière et d'ombre. J'étais dans un de ces états d'égarement comme je n'en connaissais plus depuis ma jeunesse, où, pour l'émotion de la seconde, cette seconde qui passe, qui n'est déjà plus, on jouerait sa vie sans hésiter, et je continuai :

— « Oui, je pars, et j'étais venu pour vous dire adieu... »

— « Et quand reviendrez-vous? » interrogea-t-elle.

— « Jamais, » répondis-je, « à moins que... »

— « A moins que?... » répéta-t-elle. La pauvre enfant sentait trop que j'allais lui dire de nouveau des phrases qu'elle ne devait pas entendre. Je sentais, moi, qu'elle ne voulait pas m'écouter et qu'elle ne le pouvait pas. Je repris :

— « A moins que vous ne me demandiez, que vous ne m'ordonniez de revenir... » En même temps, ma main avait saisi sa main, et je l'attirai vers moi. Elle se dégagea avec un frémissement presque convulsif. Elle étendit le bras, pour s'appuyer contre le tronc d'un des arbres, tant elle tremblait, et elle laissa tomber son panier de roses. Les fraîches fleurs se répandirent à ses pieds sur le sable, et, juste à ce moment, nous entendîmes la voix de la comtesse Muriel qui l'appelait d'une allée toute voisine. Eveline revint à elle. Une ondée de pourpre envahit son visage. Elle répondit : — « Je suis ici, ma tante... » Puis, sans me regarder, elle se mit à ramasser ses roses, pour se donner une contenance. Je n'osais l'aider. Je me tenais à côté d'elle, perdu d'émotion. Quand elle eut

fini sa gracieuse besogne, elle releva ses yeux vers moi, ses chers yeux bleus où je pus lire tant de loyauté, de pudeur, et pas un reproche, et elle me dit :

— « Pourquoi avez-vous été ainsi avec moi?... Ce n'est pas bien. Il n'y a qu'une personne ici à qui vous deviez demander le droit de revenir, c'est ma tante... »

Elle était à l'extrémité de l'allée, cette tante, à la minute où la tendre enfant me parlait ainsi, et elle nous souriait de l'air indulgent d'une femme âgée devant le gentil manège de deux amoureux à la veille d'être fiancés. Quand je lui eus dit que je venais prendre congé d'elle, ses yeux exprimèrent une réelle surprise. Elle regarda Éveline. Elle me regarda. Je vis distinctement sur ses lèvres la phrase qu'avait prononcée sa nièce : « Et quand reviendrez-vous?... » Elle ne la prononça point, et moi, la coupable folie de ma conduite m'apparut dans l'éclair de ma raison soudain retrouvée. La parole de René de Montchal, hier, résonna tout à coup à mes oreilles : « Si vous ne voulez pas épouser Mlle Duvernay, quittez Hyères, Malclerc, vous le devez... » L'épouser?... Malheureux, tu ne peux pas faire cela, tu ne peux pas commettre l'inceste... Et alors, ta visite, tes gestes, tes discours d'aujourd'hui?... Malheureux! malheureux!... Il faut que cette criminelle faiblisse ait du moins été la dernière. Je me donne ma parole d'honneur de prendre le premier train demain matin pour Nice, sans être retourné aux Cystes... Cette fois, je la tiendrai. Dieu! Que ce sera dur!...

.

4.

Nice, 26 février.

... Insensé que j'ai été de croire que je pourrais supporter cela, cette renonciation à ce qui fut le bonheur de ma jeunesse, miraculeusement retrouvé dans le moment même où

cette jeunesse va finir, quand je touche à l'âge des aridités intérieures et des abdications définitives; que j'étoufferais mon cœur, quand il s'est remis à palpiter, à saigner en moi avec cette ampleur de désirs, cette force d'impression dont je ne me croyais plus capable! Et pourquoi? Combien les plus libres, ceux qui ont toujours lutté en eux-mêmes contre l'esclavage de l'opinion, demeurent les esclaves du préjugé! Oui, pourquoi ai-je quitté cette paisible petite ville d'Hyères, où ce pauvre cœur vieillissant s'était réchauffé et rajeuni? Pourquoi ai-je quitté cette adorable enfant qui m'aimait, qui m'aime, que je vois toujours s'appuyant d'une main à cet arbre, quand j'ai voulu l'attirer à moi, et de l'autre laissant tomber la corbeille d'où roulaient ses roses? Elle m'attend, elle m'appelle tout bas, et elle désespère. Pourquoi suis-je venu ici, souffrir et la faire souffrir, me martyriser dans cette existence de faux plaisirs, de fausses sympathies, de fausses haines, où j'ai tant trainé d'heures misérables? Je pouvais la subir, cette existence, quand je me disais, dévoré du regret d'Antoinette : « Qu'importe où et comment je vis, puisque je sais que je ne la retrouverai pas?... » Et je l'ai retrouvée. Elle est toute voisine de moi. Elle me veut. Elle m'aime. Et je sacrifie cette émotion divine qui m'est réservée auprès d'elle, à quoi? Au plus vulgaire, au moins justifié des préjugés. Qu'est devenu ce courage de ma propre sensibilité dont j'avais fait, à vingt ans, ma religion, quand j'entrais dans le monde, bien décidé à jouir de *mes* joies, à souffrir de *mes* souffrances, à vouloir *mes* volontés, à vivre *ma* vie? J'ai aimé, j'aime la mère, ah! passionnément, profondément! J'aime la fille. Je les aime toutes deux, l'une morte, l'autre vivante. Toute la vérité de mon cœur est là. Le reste est mensonge... Mais on n'aime pas la fille après avoir aimé la mère!... Et pourquoi? Si je sens ainsi, je sens ainsi. Et la logique de ce sentiment veut que j'aille jusqu'à son extrémité et que je piétine un scrupule qui n'a qu'un motif, — ah! le lâche motif! — l'idée de ce que l'on penserait de moi, si ce secret était connu. Et qui, on? Ce troupeau d'âmes conventionnelles que je

méprise d'un si entier mépris; ces femmes et ces hommes qui condamneront en paroles l'amant marié à la fille de sa maîtresse, et qui se rueront à ses fêtes s'il est très riche. On? Qui encore? Ces âmes froides qui s'épouvantent de la passion, qui redoutent sa brûlure, sa fièvre, sa frénésie. Mais cette brûlure, cette fièvre, cette frénésie, c'est tout ce que j'ai désiré et regretté, — et j'hésite encore!

Si j'avais connu et aimé Antoinette toute jeune, à l'âge qu'Éveline a aujourd'hui, que nous eussions été séparés dix ans et que je la retrouvassé maintenant, à l'âge qu'elle avait dans les enivrants après-midi de l'avenue de Saxe, aurais-je du remords d'aller à elle? Ne m'agenouillerais-je pas devant elle, avec extase, pour lui prendre les mains comme je faisais, mettre ma tête sur ses genoux et lui dire : « Merci d'être revenue?... » Qu'aurais-je à renier alors de mes émotions d'autrefois, à travers mes émotions d'à présent, puisque j'apporterais le même cœur à la même femme? Qu'y aurait-il de criminel à cette reprise de l'ancien bonheur? Rien, et c'est strictement, absolument, l'actuelle situation. Quand je dis que je les aime toutes les deux, je mens. Je n'en aime qu'une, car elles ne sont qu'une. Puis-je les distinguer dans ma pensée, dans ma tendresse, dans mon désir? Ai-je pour l'une un sentiment, pour l'autre un autre? N'est-ce pas la même adoration de la même beauté, le même cœur allant vers le même cœur? La seule différence est qu'entre Antoinette et moi il y avait ce contre quoi l'amour même est désarmé : le temps. Le temps nous séparait, dans mon passé et dans mon avenir, puisqu'elle avait vécu, senti, souffert avant moi, et qu'elle appréhendait si douloureusement que je ne la visse vieillir. Éveline, c'est Antoinette sans passé, Antoinette avec toute sa jeunesse devant elle, pour recevoir et pour donner l'amour! Ah! si la « pauvre Ante » vivait encore, qu'elle commençât de vieillir et qu'elle me vit chercher l'or de ses cheveux, que j'ai tant dénoués, et devenus blancs, dans les cheveux de sa fille, ses yeux bleus où je me suis tant noyé dans les fraîches prunelles de sa fille, son sourire perdu dans

le sourire de sa fille, et que la jalousie la mordit au cœur, ce cœur auquel j'ai tant caressé le mien, alors il serait infâme de lui infliger cette torture. Et même non. Je l'ai trop connue, et toutes les magnanimités de sa tendresse, tout l'infini de son dévouement. Je l'entends, si elle m'avait vu m'éprendre d'Éveline, je l'entends me dire, de sa voix des heures suprêmes : — « C'est moi que tu aimes en elle. N'aie pas de remords. Abandonne-toi à cet entraînement. Tu me resteras fidèle. Aime-la. En te la donnant, c'est encore moi que je te donne. Elle est jeune. Tu auras plus longtemps à m'aimer en elle... » Oui, elle me parlerait ainsi. Elle me parle ainsi. De nouveau, j'ai l'irrésistible impression que cette rencontre, c'est elle qui l'a voulue ; qu'elle est là, invisible et présente ; qu'elle me pousse par une influence mystérieuse et bienfaisante, qu'elle me soupire : « Va... » L'épreuve est achevée. J'ai essayé bien loyalement de résister à cet appel, à mon fantôme redevenu vivant et qui me sourit, qui me tend les bras, qui m'offre sa vie, la Vie. A qui fais-je du tort en allant à lui ? A qui prendrai-je quelque chose le jour où j'épouserai Éveline, si je l'épouse ? Je suis celui dont elle a besoin, comme elle est celle dont j'ai besoin. D'avoir tant aimé l'autre me servira à mieux l'aimer, elle, à mieux savoir comment ménager sa frémissante sensibilité... Pourvu qu'elle me pardonne d'être parti ainsi, qu'elle ne m'aime pas moins à ce retour que dans cette minute inoubliable où elle a laissé rouler ses roses ; pourvu que... Je saurai tout cela demain, si je veux ! Demain, dans moins de vingt-quatre heures, je puis reprendre la route blanche de Costebelle entre les niches parées de fleurs ; demain, revoir les pins d'Alep, les oliviers, le portail des Cystes parmi ses plantes grimpantes, l'allée sous les palmiers ; revoir la maison ; la revoir, elle, demain, *si je veux !*

Nice, 27 février.

... *Je veux*. La résolution est prise cette fois. Il est sept heures du matin. J'écris ceci en attendant la voiture qui doit

m'emmener à la gare. Le train part à huit heures. A onze heures et demie, je serai à la Pauline, à midi à Hyères. A une heure, je la verrai. Dans quelques jours, je peux être son fiancé... O mon fantôme, qu'il me fût permis de t'évoquer vraiment et de te demander que tu prononces matériellement ces mots que j'entends tout bas dans mon cœur : « Aime-la ! Aime-nous !... » Ah ! j'ai peur !

.

V

UNE CONFESSION (*suite*).*Autres fragments du journal de Malclerc.*

I.

Promontogno, 24 août 1893.

... Nous nous sommes arrêtés quelques jours ici, à mi-chemin entre l'Engadine et l'Italie, — cette douce Italie que je m'étais fait une joie de visiter avec Éveline, après avoir tant rêvé autrefois d'y vivre selon mon cœur, et avec Antoinette!... Quelles mélancolies m'y attendent maintenant? Quelles déceptions? Quels lancinements de cette idée fixe qui a commencé de m'obséder? Qu'aurai-je à écrire sur ce pauvre journal, que je reprends, pour me soulager de tant de silences, en me parlant du moins à moi-même, comme jadis dans d'autres heures? — Alors j'étais libre. J'allais, je venais, sans cette sensation d'un cœur si tendre, si dévoué, suspendu à chacun de mes mouvements. Alors, je pouvais me laisser souffrir sans que ma souffrance eût aussitôt cette répercussion

qui la double, sans ce supplice de rendre misérable par ma misère l'innocente enfant à qui j'ai juré protection. C'est une parole donnée, je dois la tenir. Et qu'est-ce que ce mot protéger veut dire, s'il ne signifie pas assumer sur soi toute l'épreuve, porter toute la croix, comme Éveline dirait, elle qui prie, elle qui a, dans les minutes trop dures, un autel où s'agenouiller, un appui d'en haut à implorer? Moi, je n'ai que moi, et cette vie à deux a cela de particulièrement éprouvant dans une telle crise, que la tendresse inquiète de ma compagne ne me laisse pas me concentrer dans ce « moi », m'y piéter, m'y raidir. Ses doux yeux, si cruels à leur insu, ont cette inquisition de l'amour jaloux qui veut lire jusqu'au fond de l'être aimé, y découvrir le chagrin caché, le consoler, le partager. A une blessure comme la mienne, et de cette profondeur d'empoisonnement, ce qu'il faudrait, c'est la paix absolue, la totale solitude; qu'aucune main n'essayât de s'en approcher, même pour la panser, et qu'elle saignât, saignât, saignât indéfiniment. Depuis que je me suis assis à ma table pour penser tout haut sur ce cahier, il m'a semblé qu'un peu de sang de la plaie coulait en effet dans cette confession, et j'ai si longtemps hésité à me la permettre, à reprendre ce dangereux journal! Mais cette comédie de toutes les heures me rendait fou. Il faut que je sois vrai, complètement, féroce-ment vrai avec quelqu'un, ne fût-ce que vis-à-vis de ce papier blanc, et quand je n'aurais, pour m'abandonner à cette sincérité absolue, qu'un instant comme celui-ci, conquis par un mensonge. Pour avoir le droit de m'enfermer sous clef dans cette chambre, j'ai dû prétexter une fatigue, le besoin de me reposer. Je sais qu'Éveline est là, dans la pièce voisine, tourmentée de ma souffrance, s'imaginant que je dors, osant à peine bouger. Quelle pitié! Et moi, j'étouffe mes mouvements, je ne me lève pas, je ne remue pas, de peur qu'elle ne vienne, me sachant éveillé, frapper à ma porte et me demander si je suis mieux, de sa voix qui m'émeut jusqu'aux larmes, et qui me donne envie de me jeter à ses genoux et d'implorer mon pardon. Mon pardon, et de quoi? Est-on

coupable, quand on s'est élancé vers ce que l'on croyait le bonheur avec son âme tout entière, égaré, mais avec tant de bonne foi, par le mirage de l'espérance; trompé, mais si sincèrement, par cette puissante magie du désir qui flotte comme une vapeur entre nous et la réalité? Un cœur d'homme n'est pas à trente-quatre ans ce qu'il était à vingt-cinq. Une jeune fille de vingt ans et une femme de trente-deux ans ne sont pas le même être. L'amour hors du mariage n'est pas ce qu'il est dans le mariage. Ce sont là des vérités qui me paraissent aujourd'hui bien claires, bien élémentaires. Je ne les ai pas comprises. Je n'ai pas compris davantage que certains secrets pèsent trop sur le cœur. On n'est pas l'heureux mari d'une fille dont on a aimé la mère. On peut aimer cette fille, mais dans un rêve, dans un regret, idéalement, lointainement. Durant mes fiançailles, c'était ainsi, et voilà pourquoi elles ont été possibles. Ces deux visages, celui de la morte et celui de la vivante, si semblables l'un à l'autre, de traits, de regards, d'expressions, se superposaient, se mélangeaient, se confondaient. De ces deux êtres, l'un n'était plus qu'un souvenir. L'autre n'était qu'une espérance. J'étais vis-à-vis d'elles dans ce domaine de l'idée, qu'un abîme sépare du domaine de la possession. C'est dans le passage de l'un à l'autre que j'ai reconnu toute ma folie et sur quel chemin je m'étais engagé, — pas seul, hélas! — Du jour où Éveline a été vraiment ma femme, le réveil a eu lieu; un réveil aussi brusque, aussi rapide, aussi irrémissible, que l'espèce de sursaut animal dont il a procédé. Avant une certaine minute, Antoinette et Éveline n'étaient qu'une. Depuis cette minute, elles sont deux, et, pour que je pusse être heureux dans un tel mariage, il fallait que cette dualité ne m'apparût jamais, il fallait que cette illusion de ma maîtresse ressuscitée se prolongeât, il fallait... Ah! il fallait que je fusse heureux. Le bonheur seul absout certains actes. On doit en demeurer comme enivré pour supporter de les avoir commis. N'importe qui m'aurait prédit ce qui m'arrive. Je ne l'ai pas prévu.

Quand j'y pense, je me rends compte que j'ai été comme fou durant ces fiançailles. Ce n'était point la jeune et légère griserie habituelle à cette période, qui n'est qu'un point, mais délicieux d'inconnu, une oasis de songe entre une existence achevée et une existence toute neuve. Ma folie, à moi, était l'ardeur, tragique en son fond, de l'homme qui attend du mariage ce que l'on attend de la passion, une intense exaltation de sa sensibilité, un frisson suprême, un ravissement. Comment aurais-je vu clair en moi, quand je vivais dans cette déconcertante demi-intimité, mêlée de réserve et d'abandon, où la jeune fille demeure si lointaine et si présente, si étrangère et si familière, si près de l'étreinte et si chastement inaccessible ? Et pourtant, à trois reprises, cette folie a été coupée d'un éclair de raison. Par trois fois, j'ai constaté — j'aurais pu constater si je l'avais voulu — que cette identité entre mon ancien amour et le nouveau était illusoire. Par trois fois, j'ai pu prévoir ce qui m'arrive : ce déchirement de mon cœur entre deux émotions qui s'excluent au lieu de se compléter, qui se combattent au lieu de se confondre. Elles s'excluaient déjà, elles se combattaient pendant ces fiançailles, mais dans des profondeurs de ma pensée où je ne descendais pas. Ces trois épreuves les ont illuminées, ces profondeurs. J'ai fermé mes yeux, — et j'ai passé outre.

La première date de notre retour d'Hyères à Paris : ce fut ma présentation à M. d'Andiguier, le collectionneur, le vieil ami d'Antoinette. Que j'avais eu souvent, depuis ces sept années, l'envie de connaître cet homme, l'envie et la peur !... Je savais par ma pauvre maîtresse qu'elle l'avait choisi comme exécuteur testamentaire. J'en avais conclu jadis qu'au lendemain de la catastrophe mes lettres avaient dû tomber entre ses mains. Elles ne m'avaient pas été renvoyées. Il avait donc dû être chargé par ce même testament de les détruire. Je m'étais toujours dit qu'il les avait lues, et une invincible pudeur m'avait retenu d'approcher ce dépositaire d'un secret que j'aurais voulu être seul à garder dans mon

cœur. Cette appréhension s'était, lors de mes fiançailles, changée en une véritable terreur. Éveline lui avait écrit pour lui annoncer notre engagement. Je m'étais attendu à le voir apparaître à Hyères. Il n'était pas venu. Il avait répondu dans des termes qui prouvaient ou qu'il n'avait jamais eu mes lettres à sa disposition, ou qu'il les avait brûlées sans les lire. Si un doute me fût resté sur ce point, son accueil l'aurait dissipé. Pourquoi n'ai-je pu y répondre? Pourquoi cette sympathie m'a-t-elle fait honte subitement? Pourquoi ai-je éprouvé, sous le regard clair de ce vieillard, cette gêne insurmontable, sinon parce qu'il me représentait ma maîtresse, la mère de ma fiancée, avec une telle réalité? Pourquoi cette gêne a-t-elle grandi jusqu'à devenir une souffrance, à mesure que se prolongeait cette visite dans ce musée, sinon parce qu'Antoinette m'en avait tant parlé autrefois? La vue de certaines pièces me la rendait trop vivante, cette sainte Claire de l'Angelico, par exemple, qui tient son cœur brûlant dans sa main : « C'est ainsi que je voudrais avoir mon portrait fait pour toi... » Je me rappelai tout d'un coup qu'Antoinette m'avait dit cette phrase, un jour, après m'avoir décrit ce tableau, et, l'ayant cherché et trouvé, je me mis à le regarder avec un attendrissement inexprimable. C'était comme si le cœur de ma chère maîtresse eût vraiment brûlé dans la main de la sainte. En ce moment Éveline s'approcha de moi pour regarder cette peinture qui semblait tant m'intéresser. À peine si je lui laissai le temps d'y poser les yeux. Pourquoi sa présence devant ce tableau, à cette minute, m'était-elle physiquement intolérable, sinon parce qu'elle était la fille de l'autre, et que tout l'être se révolte contre certains mélanges de sensations? Quel avertissement! Et que ne l'ai-je écouté!...

N'en fut-ce pas un autre, et plus significatif, que cette visite à l'hôtel de la rue de Lisbonne, — où nous habiterons à notre rentrée? Par quel égarement encore ai-je accepté cette combinaison, et comme j'en redoute l'accomplissement! Par bonheur, l'hôtel a été loué à des étrangers pendant ces der-

nières années, en sorte que, du moins, l'installation n'est pas restée la même que du vivant d'Antoinette; mais Éveline suppléait à ces changements par ses souvenirs. Elle me conduisait de chambre en chambre, se rappelant tout haut toute sa vie de petite fille et celle de sa mère, et me les rendant présentes. Je me prêtais à ce jeu de mémoire avec une curiosité d'abord émue, qui bientôt devint douloureuse. L'évocation de son existence d'enfant me reportait d'une manière trop précise à mon existence d'amant à la même époque. Je sentais, moi aussi, mes souvenirs renaître, et un dédoublement s'accomplir entre les deux femmes. L'image de la mère se détachait, se distinguait de celle de la fille, à chacun de ses mots. Elle disait : « Je faisais ceci... Maman faisait cela... » et cette hallucination où elles se sont confondues se dissipait. Je les sentais deux, — et deux rivales... A un moment, et comme nous venions d'entrer dans le petit salon où Antoinette s'enfermait pour m'écrire, je vis soudain la jeune fille reflétée dans la glace de la cheminée. Le miracle de sa ressemblance avec la morte, qui m'avait jusque-là charmé jusqu'à la fascination, me donna soudain la secousse d'une véritable épouvante. Je crus apercevoir le fantôme d'Antoinette elle-même qui venait nous chasser de cette chambre où elle m'avait tant aimé en pensée. La voix de la vivante, m'appelant par mon nom et me parlant avec sa confiante amitié, me fit tressaillir, comme une profanation. Je lui dis : « Je ne me sens pas bien, allons-nous-en d'ici... » Et je l'entraînai hors de cette chambre, hors de cette maison, jusqu'à la voiture où son excellente tante nous attendait. J'avais eu la chance que Mme Muriel eût redouté de monter les escaliers et qu'aucune de ses cousines ne fût avec nous. Dois-je dire la chance? N'eût-il pas mieux valu que quelque témoin assistât à cette scène, que l'attention d'Éveline fût éveillée par quelque remarque; au lieu que, dans son tendre aveuglement, elle n'a eu qu'un souci, celui de ma santé. Et moi, je n'ai voulu voir là qu'un désarroi passager de mes nerfs, tandis que cette vision de la morte irritée était l'avant-

courrière des troubles, peut-être inguérissables, dont je suis maintenant la victime. Si du moins je pouvais être cette victime sans être en même temps un bourreau !

Et il y eut un troisième avertissement, le plus solennel, car il me fut donné par un homme vivant, avec une voix vivante. Il émana du vieil ecclésiastique à qui j'étais venu, sur l'indication de ma fiancée, demander un billet de confession. Le regard de cet abbé Fronteau, qui a baptisé Éveline et connu Antoinette, me causa, dès le premier instant, la même gêne que m'avait causée le regard de M. d'Andiguiers. Autour de lui, tout respirait cette atmosphère du renoncement, d'une vie intérieure et tournée uniquement vers les choses de l'âme, qui m'a toujours étrangement impressionné. Je me suis demandé bien souvent si la grande émotion, ce que j'appelais l'émotion sacrée, n'était pas le partage de ceux qui ont vécu ainsi. La pièce où ce prêtre me recevait était une chambre blanchie à la chaux, au sol carrelé, presque une cellule, ornée de quelques gravures de sainteté... Son grand visage ascétique avait, sous ses cheveux gris, une expression d'austérité froide que démentait le feu de ses prunelles noires, d'une fixité et d'une pénétration singulières. Lorsque je lui eus expliqué que je ne me confessais point, n'ayant pas la foi, et les raisons pour lesquelles je tenais cependant à me marier à l'église, il me dit :

— « Je ne veux pas peser sur votre conscience, monsieur ; je n'en ai pas le droit. Je désire seulement de vous une promesse, oh ! bien simple. Quand Mlle Duvernay sera devenue Mme Malclerc, vous n'essaierez jamais de vous mettre entre elle et sa vie religieuse... »

— « Je vous le promets, » lui répondis-je, « et je n'aurai pas beaucoup de mérite à tenir ma parole. »

— « L'apôtre a écrit que l'homme incroyant sera sanctifié par l'épouse croyante, » reprit le prêtre. « Si vous tenez cet engagement, ce sera le principe de votre retour. Vous ne voyez aujourd'hui dans le mariage qu'un contrat. Vous éprouverez par vous-même et à l'user qu'il est un sacrement, et un

grand sacrement, a dit encore saint Paul. Il procure à ceux qui le reçoivent une grâce spéciale, et dont l'effet est de créer ce qu'un de nos moralistes a si bien appelé une société des cœurs. Remarquez l'expression que j'emploie : *créer*. Créer ! L'homme ne le pourrait pas sans une grâce. Il s'agit pour les époux, je vous cite toujours l'Écriture, de réaliser le miracle que le Sauveur proclame dans son entretien avec Nicodème : naître à nouveau. *Oportet nasci denuò*. Il faut que vous naissiez tous deux à nouveau... Je connais l'enfant que vous avez le bonheur d'épouser, depuis qu'elle est au monde. Elle vous arrive avec une âme toute blanche. Cette naissance à une nouvelle vie s'accomplira, pour elle, sans un effort, sans un regret. Elle n'aura rien à vous cacher de son passé. Je ne connais pas le vôtre, monsieur, mais, j'en suis bien sûr, du moment où vous vous êtes décidé à ce mariage, vous êtes libre. Ce que mon caractère, mon âge, mon affection profonde pour cette enfant, une longue expérience des misères humaines, — j'ai beaucoup confessé, — m'autorisent à vous dire, c'est ceci : vous ne devez pas avoir aboli le passé uniquement dans les faits, vous devez l'avoir aboli dans votre âme. Ce serait profaner le sacrement et commettre un véritable sacrilège, dont vous seriez un jour terriblement puni, par des voies comme sait en trouver le Dieu dont on ne se joue point, — *Deus non irridetur*, — que d'aller à l'autel, je ne dis pas avec des regrets, vous ne pouvez pas en avoir, je dis avec des souvenirs. La destruction absolue, totale, de votre passé, l'ancien homme vraiment mort, enterré, dissous, voilà le don surnaturel que votre fiancée vous obtiendra, si vous n'y mettez pas obstacle... »

Il y avait, pour moi, dans ces paroles, à qui les citations latines habituelles aux gens d'Église donnaient comme un accent liturgique, une signification trop directe, pour qu'elles ne pénétrassent pas avec l'acuité d'une lame jusque dans l'arrière-fond de ma conscience. Le coup d'œil de certains prêtres a-t-il, comme celui de certains médecins, de ces divinations chirurgicales qui vont aussitôt au point malade, à

l'abcès caché ? Il était très certain que le digne abbé Fronteau ne connaissait pas mon passé. Il me l'avait dit, et, rien qu'à son regard, je l'avais compris. Il était certain aussi qu'il m'avait parlé comme s'il le connaissait, et avec cette énergie dans la conviction, toujours communicative, fût-on, comme moi, bien persuadé que le surnaturel n'existe pas. Je le quittai, poursuivi, dans l'escalier de la maison, puis dans la rue, par les phrases qu'il avait prononcées comme par une prophétie de malheur, attristé aussi par cette nouvelle preuve qu'Éveline, sous ses dehors si pareils à ceux de sa mère, en était si différente. Ce prêtre venait de m'exprimer, en des termes d'une théologie plus abstraite, exactement l'idée que ma fiancée se faisait du mariage. C'était à ce Dieu du catholicisme, sévère et tragique, au Dieu des irrévocables et vengeresses justices, qu'elle croyait. Par contraste, Antoinette se représenta, avec ses beaux yeux noyés d'extase, et me disant :

— « Je n'ai pas peur de Dieu. Car il est amour. Jamais je ne croirai qu'il nous punit d'avoir aimé. Il ne nous punit que de la haine. Quand nous sentons dans notre cœur ce que je sens dans le mien pour toi, nous sommes avec lui, il est avec nous. Quand je lis dans *l'Imitation* les pages sur l'amour, j'y trouve ce que j'ai là pour toi... » Et elle répétait de sa voix profonde les phrases du chapitre de ce livre sur les preuves du véritable amour, qu'elle savait par cœur : « *Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon âme combien il est doux de se perdre et de se fondre dans l'amour.* » Je les redis moi-même, à haute voix, ces mots d'exaltation, comme pour protester contre le discours sévère que je venais d'entendre. Ils firent battre mon cœur du même battement que jadis, et pourtant je ne pus retenir un frisson de superstitieuse terreur. Si pourtant le prêtre avait raison ? Que serait alors l'avenir de mon mariage, quand je me préparais à aller à l'autel, comme il l'avait dit, non seulement avec des souvenirs, mais rien qu'avec des souvenirs et pour rechercher des souvenirs ?

Oui, ce furent là trois avertissements, et dont chacun avait son sens. Le premier m'avait montré dans mon propre cœur le principe même des conflits futurs entre les anciennes émotions et les émotions nouvelles. Le second m'avait révélé dans le cœur de ma fiancée des souvenirs aussi, à moi qui suis tellement obsédé des miens, ceux de son enfance, toute une personnalité irréductible qui devait nécessairement s'opposer en moi, tôt ou tard, à ma vision de sa mère. Le troisième en avait appelé à mon sens moral. Je n'ai accepté ni les uns ni les autres, quand il m'était permis de me retirer, avant l'engagement irréparable. Il faut tout dire. Ç'avaient été des impressions si fugitives, si rapides ! Pouvais-je deviner qu'elles se développeraient avec cette intimité totale dont tant de gens soutiennent qu'elle est le plus puissant principe d'union, celui auquel ne résiste aucun malentendu ? Et pour moi cette intimité fut le principe même de désunion, le réveil subit du songe où je m'étais complu... Cela commença dans le wagon qui nous emmenait loin de Paris, le soir de notre mariage. Nous étions partis à quatre heures, pour être à Auxonne un peu avant minuit. Là, nous devions trouver une voiture qui, en quarante minutes, nous conduirait dans cette petite maison de l'Ouradoux que mon père m'avait laissée, et où j'ai tant joué enfant. Lorsque le train se mit en marche, Éveline, le visage tout ému, se tourna vers moi. D'elle-même elle vint se tapir contre mon épaule, sans me parler ; mais dans ses yeux, dans un sourire, sur tout ce frémissant et joli visage, je pouvais lire l'absolue, l'entière confiance d'un être qui se donne à un autre, qui se met à sa merci, à sa discrétion, et qui n'a pas peur. Il y eut dans ce silencieux et tendre mouvement quelque chose de si virginal, une telle innocence émanait d'elle, que le baiser par lequel je lui fermai ses chers yeux bleus était vraiment celui d'un frère, la caresse d'une âme à une âme... Et puis, comme elle était là, si belle et si candide, si fraîche et si naïve, la soie de ses cheveux effleurant ma joue, son jeune buste serré contre ma poitrine, voici que la mémoire des sens, cette

mystérieuse et indestructible mémoire, qui conserve au plus secret de notre chair le souvenir des baisers donnés et reçus, se mit à s'éveiller en moi. Le souvenir de mes lèvres longuement et passionnément promenées sur des traits si pareils à ceux-ci, et des bonheurs ressentis dans ces caresses, fit courir dans mes veines une fièvre de désir. Ma bouche commença de descendre de ces paupières palpitantes vers cette adorable bouche entr'ouverte que je voyais sourire dans un sourire si charmant d'ingénuité et d'ignorance. Et, à cette sensation d'ardeur et de volupté, un sentiment vint tout à coup se mêler, irraisonné, inattendu, irrésistible : celui d'un respect presque intimidé devant cette confiance et cette pureté... Au lieu de presser ces lèvres qu'aucun baiser d'amour n'avait jamais touchées, à peine si mes lèvres les effleurèrent. Rien que d'avoir associé, une seconde, à cette enfant, qui ne saurait de la vie que ce que je lui en apprendrais, l'image des voluptés goûtées autrefois auprès de sa mère, venait de me donner l'horreur de moi-même. C'avait été comme si je me préparais à lui infliger une souillure. Un frisson de remords tel que je n'en ai jamais connu avait passé entre la fille d'Antoinette et mon désir...

Cette impression fut si violente dans sa soudaineté que mon bras qui entourait sa taille se dégagea. Je m'éloignai d'elle, sous le prétexte de l'installer commodément, paisiblement, pour le voyage. Elle me laissait, avec son même sourire de confiance et d'abandon, lui rendre les petits services d'un Attentif à sa Dame, placer son coussin de cuir sous ses minces épaules, un des tabourets du salon roulant sous ses pieds, disposer sur la table mobile les pièces minuscules de son thé de voyage. Je jouais au jeune mari amoureux, avec un sourire aux lèvres, moi aussi, et au fond de mon cœur une mortelle détresse. Cette identité de visage entre ces deux femmes qui m'avait troublé, attiré, séduit jusqu'à l'enchantement, tant que j'en étais demeuré au rêve de la volupté pressentie, imaginée, inéprouvée, allait-elle devenir un élément de douleur et de séparation dans cette existence conjugale dont moi

aussi j'ignorais tout? J'avais cru qu'elle était la même que l'existence amoureuse, et la première heure n'était pas finie, que déjà, au lieu de se mélanger à mes émotions d'aujourd'hui pour les redoubler et les attendrir, mes émotions d'autrefois me les avaient paralysées et empoisonnées. Le fantôme d'Antoinette allait-il se glisser entre Éveline et moi comme il s'était glissé entre mes maîtresses de ces sept années et mon étreinte, pour m'empêcher d'être heureux d'une autre joie que celle de jadis? Seulement ces maîtresses étaient des aventures d'un jour, au lieu que, si mon mariage n'était pas heureux, c'était pour la vie. Cette fusion si profondément souhaitée du passé et du présent, ce renouvellement espéré de l'ancienne extase par la possession de la même femme, la même, mais redevenue vivante et jeune, était-ce donc une chimère? Et comme pour me rendre plus perceptible l'antithèse entre ce que je donnais et ce que je recevais, Éveline me racontait, dans la touchante simplicité d'une enfant heureuse qui sent tout haut, sa joie de fuir loin de Paris, seuls tous les deux, et pour de longs jours :

— « Si vous saviez, » disait-elle, « comme j'ai cru que je tremblerais de partir ainsi seule avec vous, que j'aurais peur de vous déplaire, peur de ne pas vous suffire!... Et maintenant, il me semble que je n'ai jamais été plus tranquille. Auprès de vous je me sens dans mon chemin, contente, apaisée, ne désirant rien, ne craignant rien, défendue contre tout, excepté contre l'inévitable. Mais vous êtes jeune, moi aussi. Dieu, qui a permis que nous nous rencontrions, nous donnera des années... »

Le dévouement de son honnête amour me riait dans ses yeux purs. Tandis qu'elle me parlait, il se dégagait de ses gestes, de son attitude, de son accent, une telle grâce d'affection simple! Cette grâce fut la plus forte, — pour quelques instants. Nous nous mimes à causer de nos projets d'avenir immédiat. Je lui décrivis la vieille maison où nous passerions cette première semaine, puis celle de la campagne de Dole où nous rejoindrions ma mère et ma sœur; l'Engadine, où nous

monterions en août; l'Italie, où nous descendrions en septembre. A travers ses questions et mes réponses, le soir tombait... Le gentil enfantillage d'une dinette de pensionnaires, que nous improvisâmes tous deux, acheva de m'apaiser. Mon trouble devait recommencer aussitôt que je la traiterais non plus comme une camarade, comme une jeune fille, presque comme une sœur, mais comme une femme, comme *ma femme*... De nouveau, quand la nuit fut tout à fait venue et que la dernière lueur orangée du couchant se fut effacée au bord du ciel, nous nous retrouvâmes près l'un de l'autre, les mains unies, elle blottie contre moi, son souffle mêlé à mon souffle, sa beauté si près de mon désir; et, de nouveau, avec ce désir, l'image des sensations éprouvées avec sa mère s'éleva en moi, et, comme tout à l'heure, ce fut un rejet de mon âme en arrière. Le frisson du remords me ressaisit devant cette pureté, que de telles pensées, à cette minute, profanaient sans qu'elle s'en doutât. Je retrouvai l'impossibilité d'associer dans un embrassement celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, une impossibilité en même temps d'étreindre celle-ci sans me souvenir de l'autre, et, pour répéter le mot terrible, que j'ai eu pourtant le courage de me dire le premier jour, — à quoi cela m'a-t-il servi? — j'éprouvai, dans toute sa force, dans toute son horreur, *la sensation de l'inceste*...

La sensation de l'inceste! Était-ce donc là ce que j'avais voulu? Était-ce vers ce cruel et monstrueux délire, vers ce philtre de sensualité et de remords, que je m'étais élancé si avidement, si tendrement, si passionnément, du fond de mes regrets? Qu'y avait-il de commun entre ce que j'avais rêvé, souhaité, pressenti, et ces alternatives de désir et de révolte, — un désir corrompu, dépravé par des réminiscences criminelles, — une révolte tardive et qui me rend plus criminel encore de ne pas l'avoir subie plus tôt? Il était trop tard pour ces scrupules, trop tard pour être honnête homme! Par quelle contradiction inexplicable à moi-même cette ressemblance qui

m'avait tant séduit venait-elle tout à coup de me faire mal?... Aujourd'hui que cette première impression s'est approfondie et renouvelée pendant ces trois mois, je comprends et pourquoi elle n'avait pour ainsi dire pas existé avant ce départ, et pourquoi elle est née avec cette soudaineté et cette violence, dès que nous avons échangé, Éveline et moi, une caresse vraiment passionnée. Je comprends pourquoi cette vieille maison de mon enfance, que j'avais choisie pour y passer, dans la solitude et le recueillement, cette semaine décisive de l'initiation, et où je suis devenu son mari, — à travers quelles émotions! — me restera désormais dans le souvenir comme un des endroits au monde où j'ai le plus souffert. C'est que d'être aimé d'une vierge avec les tendresses pudiques, les réserves sacrées d'un tel amour, c'est recevoir quelque chose de si beau, de si délicat, de si adorable! et que pour mériter ce don sacré, — le prêtre avait raison, — il faut avoir été repétri dans le repentir, dans l'oubli de ce que l'on fut. Il faut être l'homme nouveau, l'homme né une seconde fois dont il parlait. Il faut ne pas se revoir en pensée dans d'autres heures, ne pas comparer, malgré soi, un regard à un regard, la douceur d'un baiser à un autre baiser, — et quand ces regards, quand ces baisers sont ceux de la mère de cette vierge, alors ce rapprochement est abominable! Quand on ose ce que j'ai osé, on doit avoir cette implacable audace, cette recherche froide de la sensation qui trouve un spasme de délice dans ces sacrilèges du cœur. Est-ce là mon histoire? Non, non, non, et encore non. Ce que j'avais rêvé, ce que j'avais demandé de toute la force de mon âme, ce n'était pas de la sensation, c'était de l'émotion; ce n'était pas du plaisir, c'était du bonheur; c'était d'être aimé et d'aimer dans la douceur, dans l'extase, dans l'abandon; — et j'écris ces lignes en pleurant, et en me cachant de mes larmes pour n'en faire pas verser d'autres... Je viens d'entendre qu'une voix m'appelle à travers la porte, bien doucement, pour savoir si je repose encore. Éveline m'a entendu qui bougeais... Je quitte ce cahier, que je vais cacher et refermer. Et cela encore me fait

sentir la misère d'un mariage où tout doit être mensonge et silence...

2.

Milan, 4 septembre.

... Quelques journées douces, et celle qui vient de finir très cruelle dans ses dernières heures, avec un sentiment nouveau des conditions d'inévitable douleur qu'enveloppe la situation où je me suis mis; et dire que je ne les ai pas vues! Après la crise de l'arrivée à Promontogno, j'avais pourtant reconquis mes nerfs. J'avais eu honte de tant laisser voir mon trouble intérieur, devant l'effort constant d'Éveline pour dominer elle-même l'expression de ses inquiétudes à mon égard. Depuis que nous avons quitté l'Engadine, elle essaie de ne plus m'interroger, quand elle me voit pris auprès d'elle d'un de mes accès de silence et de mélancolie. Nous sommes mariés depuis deux mois, et elle n'a plus l'âme ouverte de ses fiançailles. Elle n'est plus l'enfant épanouie du départ. Sa confiance des premiers jours s'est tournée en une appréhension. Elle est moins imprudente, mais à quel prix! Quand je constate que j'ai déjà usé quelque chose en elle, que je lui ai enlevé, par la seule contagion de ma secrète folie, un peu de sa spontanéité de jeunesse, alors d'autres remords me viennent qui me rendent mon énergie. A Promontogno, je m'étais un peu ressaisi. Je m'étais dit : « Je n'ai pas trouvé dans ce mariage ce que j'en attendais. Je ne pouvais pas l'y trouver. Ce que j'ai voulu n'était pas humain. J'ai été trompé par le mirage de mes souvenirs. Je n'aime pas, je ne pouvais pas aimer Éveline comme j'ai aimé Antoinette, ou plutôt j'ai aimé Antoinette, et j'ai cru qu'elle revivait pour moi dans Éveline, trompé par une illusion sentimentale que la réalité de la vie commune a dissipée. Cette saisissante ressemblance

entre elles, qui m'est devenue si douloureuse dans l'intimité physique, m'avait pourtant été douce dans l'intimité morale. Si j'essayais de la reprendre? J'avais rêvé d'être pour Éveline l'époux-amant; si j'essayais d'être l'époux-ami? Cette sensation d'inceste qui s'est soudain mêlée à mon désir pour le corrompre, et que je ne peux matériellement pas supporter, je ne la rencontrerais pas sur cette autre chemin. Que j'arrive avec cette enfant à la communion d'esprit, et si je n'ai pas réalisé ce que j'ai désiré, ma part sera encore assez belle. En tout cas, ma vie conjugale sera possible, et je dois tout essayer pour la rendre possible... »

Les circonstances s'accordaient à ce projet d'un assagissement, d'un apaisement de nos rapports. Nous allions descendre en Italie. Éveline avait toujours montré une vive curiosité de ce voyage. Je comptais sur les puissantes diversions qu'offre à chaque pas cette terre de beauté pour nous aider à ne plus penser, moi, aux secrètes misères de ma vie; elle, aux passages de mon humeur sur mon front et dans mes yeux. Nous allions avoir ce point d'appui extérieur où poser nos réflexions et nos entretiens, qui est un si grand bienfait dans de certaines crises. C'est le seul remède au rongement de l'idée fixe. Mon amie, — je me plais à lui donner dans mon cœur ce doux nom, si pareil à ce que je voudrais qu'elle devint en effet pour moi, — mon amie donc est intelligente. Elle est plus instruite que n'était sa mère, et d'une jolie qualité d'instruction, qu'elle doit surtout aux conseils de M. d'Andiguiér. Les livres d'histoire et d'esthétique qu'il lui a prêtés, leurs promenades ensemble au Louvre, à Cluny, dans les églises; leurs conversations, lui ont donné ces connaissances d'art un peu précises qui manquent si souvent aux Françaises. J'ai moi-même, au cours de mes vagabondages, visité la plupart des musées d'Europe. Le terrain d'entente était donc trouvé entre nous. Nous devons étudier ensemble l'art italien, nous intéresser à autre chose qu'à nous-mêmes, nous guérir par une commune éducation de nos esprits. Et, de fait, les quatre jours que nous mîmes à gagner Milan par Chiavenna, l'entrée

du lac de Côme, celui de Lugano, et un dernier arrêt à Côme même, furent les meilleurs peut-être que nous ayons eus depuis le départ. Ces basses vallées des Alpes — avec leurs châtaigniers vigoureux, où les fruits épineux pâlissaient dans l'intense verdure; — avec leurs violentes rivières, qui roulaient leurs flots glauques pris aux glaciers; — avec leurs lacs à l'horizon, si bleus dans leurs cassures de *fjords* — ravirent mon amie d'un enthousiasme où je la retrouvai toute vibrante, toute spontanée. Sa jeune et ardente nature semblait avoir repris sa force d'élan, son élasticité, un moment amorties. Cet enthousiasme s'éleva à son comble à Lugano. Nous y arrivâmes le soir, et nous courûmes aussitôt, pour profiter des dernières lueurs du jour, à cette église de Sainte-Marie-des-Anges où Luini a peint un célèbre Crucifiement. Devant la magnificence de cet art si noble et si délicat, d'une robustesse si fine dans sa large manière, Éveline eut le saisissement qu'elle aurait eu devant une apparition. C'était la première grande fresque qu'elle voyait à sa place, dans son atmosphère, dans son décor originel. Instinctivement, elle me prit la main comme pour m'associer à cette révélation d'une certaine sorte de beauté. Je l'entendis qui murmurait : « Ah! Je n'ai pas rêvé cela!... » Et, dans un mouvement adorable de ferveur, faisant comme une gerbe, pour l'offrir là-haut, de toutes les fleurs d'âme qui s'ouvraient en elle, instinctivement encore, elle se mit à genoux. Elle pria pendant quelques minutes, remerciant le Dieu en qui elle croit de lui avoir donné cet instant. Qu'elles me furent douces, à moi aussi, ces quelques minutes! Qu'elle me fut bonne, cette prière! L'émotion que j'eus à la regarder, agenouillée sur cette marche en pierre de cette église, à deux pas du chef-d'œuvre du vieux maître; cette émotion si haute, si tendre, si pure, j'ai pu du moins la goûter pleinement. Cette fois ce n'était pas une ressemblance qui me faisait sentir, c'était bien Éveline, Éveline seule!

C'est avec elle seule aussi que je me suis promené dans Milan, ces jours-ci, dans cette libre et opulente ville, dont j'ai

toujours aimé l'aspect heureux, ses rues dallées, son dôme de marbre, les surprises pittoresques de ses canaux intérieurs, et celles de ses horizons : la dentelure blanche des hautes Alpes là-bas. Et puis quels trésors d'un art qui n'est ni celui de la Vénétie, ni celui de la Toscane, et qui les vaut ! Milan a été pour moi la découverte de l'Italie, et je l'ai vue être cela aussi pour mon amie. Ah ! qu'elle l'était, mon amie, tandis que nous allions d'un musée à une église, d'une chapelle à un palais, moi, la conduisant, exerçant sur elle ce tendre despotisme de celui qui sait sur celle qui ignore, guidant ses pas, guidant ses yeux, guidant son cher esprit, lui donnant des joies que, du moins, je partageais avec elle, sans un souvenir, sans un remords, pas même celui d'être infidèle à mon fantôme. C'était, ce monde de belles visions impersonnelles, un monde si différent de celui où Antoinette et moi avons mêlé et brûlé nos cœurs ! Soyez bénies, nobles créations des nobles artistes qui nous avez permis, à Éveline et à moi, de nous sentir si proches l'un de l'autre, si unis dans une même exaltation ! Bénis soient, entre tous, les chefs-d'œuvre où elle s'est complu davantage ; — béni, ce saint Jean de la Brera, si touchant de grâce fière, sous les anneaux de ses cheveux crépelés, et qui tend au Sauveur un calice sur lequel se love un serpent ; — bénie, cette sainte Catherine de San Maurizio, où ce même Luini a représenté la tragique Dame de Challant, agenouillée, les mains jointes, le cou nu sous l'or de ses cheveux relevés, attendant le fer que le bourreau soulève d'un geste furieux, et sereine même dans la mort ; — bénie, cette chapelle Portinari, où tourne dans la coupole la ronde d'anges modelée par Michelozzo, avec les cloches de fruits, de fleurs et de feuillages qu'ils balancent sur un souple lien d'or ! — Bénies, ces étroites salles de la galerie Poldi, dont nous avons tant aimé le charme d'asile, où nous avons passé de longs, d'heureux moments dans la familiarité des maîtres milanais ! Ils sont si bien représentés là, et par des tableaux si choisis, pas trop grands, à portée et comme plus accessibles sur ces murs d'un appartement privé !... Je voyais dans les prunelles

d'Éveline l'éveil de son intelligence à ces impressions délicates ou sublimes. Je voyais ces belles images entrer en elle, se fixer dans sa pensée, ses souvenirs se faire, l'abeille intérieure composer son miel... A ce spectacle, la paix me gagnait. Il a suffi d'un entretien plus intime pour que cette paix fût de nouveau perdue.

C'était aujourd'hui, et encore sur la fin de l'après-midi. Un peu las d'avoir visité plusieurs églises, une entre autres qui porte à son fronton cette devise, — ma devise : — *Amori et Dolori sacrum... Consacrée à l'Amour et à la Douleur...* — nous nous promenions sous les arbres du jardin public, presque vide en ce moment. Nous laissions venir à nous, du moins je laissais venir à moi, la tranquillité de ce beau soir transparent et tiède. Nous parlions de nos sensations de ces derniers jours et, à ce propos, du charme propre aux divins artistes lombards, de cet idéal grave et attendrissant, voluptueux et réfléchi, qui se reconnaît à la grâce mystérieuse de leurs Madones et de leurs Hérodiades, et à la noblesse du type qu'ils donnent au visage de leurs vieillards. Je me rappelai une pensée de Vinci, que j'ai lue autrefois, et je la lui citai en la lui traduisant :

— « *Siccome una giornata bene spesa dà lieto dormire, così una vita bene usata dà lieto morire...* Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil, ainsi une vie bien employée donne une joie à la mort... C'est un soir italien, » ajoutais-je, « cette belle phrase. C'est ce soir. Et c'est aussi la vieillesse de ces vieillards... Je me souviens d'avoir tant admiré cette image, quand je l'ai rencontrée je ne sais où, lors de mon premier séjour en Italie, il y a six ans... Je l'ai apprise par cœur, et vous voyez, je ne l'ai pas oubliée. »

— « Il y a six ans, » fit-elle, « j'en avais quatorze... » Puis, songeuse : « Je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la mélancolie à me dire que vous avez tant senti, tant connu de choses qui sont si neuves pour moi... Quand vous m'apprenez un détail, même le plus petit, comme celui-ci, qui se rapporte à votre passé, j'en suis bien heureuse. Cela vous arrive si rare-

ment!... Mais oui, » continua-t-elle, « quand vous causez avec moi, comme ces jours derniers, avec une affection dont je vous suis si reconnaissante, vous me parlez de tout, excepté de vous... Croyez-vous que je ne le remarque pas?... Ah! si j'osais!... »

— « Osez, » lui dis-je. L'accent avec lequel elle venait de parler avait touché dans mon cœur le point malade. Pourtant je n'aurais pas pu l'arrêter, comme il eût été sage. Elle avait cessé de me questionner sur mes tristesses et mes silences, depuis quelque temps déjà. Pourquoi? j'allais le savoir, et ce que cette discrétion cachait d'anxiétés passionnées :

— « Alors j'oserai... » avait-elle répondu, et me tutoyant, pour se rapprocher encore de moi par cette douce caresse de langage, elle dit : — « Tu viens d'être si bon cette semaine! Peut-être le seras-tu davantage encore. Plus je suis avec toi, plus je t'aime, et plus je comprends que tu ne te donnes pas tout entier à moi... Ne m'interromps pas. Pour une fois, laisse-moi te parler, comme je pense, complètement, absolument. Oui, je le comprends, et aussi la raison. Si tu as vécu, avant de me connaître, cette vie d'intelligence et de curiosité, tu as aussi vécu une vie d'émotions. Il y a des moments où je me dis que tu en gardes, non pas des regrets. tu ne m'aurais pas épousée, tu es trop loyal, mais des souvenirs... J'ai quelquefois le sentiment que tu as éprouvé, dans ton existence, un très grand chagrin; que quelque chose ou quelqu'un t'a fait mal, très mal... Dans des heures comme celles de maintenant, où nous sommes si unis, si près l'un de l'autre par le cœur, ne crois-tu pas que tu pourrais me raconter un peu de ta vie? Puis, une autre fois, un peu davantage?... Par exemple, — tu vois comme j'ose, — dans ce séjour à Milan, il y a six ans, je voudrais tant savoir si tu avais, non pas avec toi, — tu ne m'aurais pas fait cela, de me mener dans le même endroit, je le sais, — mais quelque part, quelqu'un que tu aimais... »

— « Non, » lui répliquai-je, « je n'aimais personne... »

— « Mais il y a sept ans, il y a huit ans, il y a neuf ans?...

Ou depuis? » insista-t-elle : « j'ai quelquefois une telle impression d'un secret chez toi!... C'est comme s'il y avait, dans une maison à nous, une chambre où tu ne me laisserais jamais entrer... » Et soudain, tremblante devant mon silence : « Ah! Je t'ai froissé, » s'écria-t-elle; « je le vois, je le sens... Pardonne-moi, et ne me réponds pas. » Et d'une voix profonde : « Je suis si maladroite, si gauche! Je ne sais pas te manier. Mais c'est que je t'aime tant!... »

Je l'ai apaisée du mieux que j'ai pu, par des paroles de tendresse, auxquelles elle a cru, — ou fait semblant de croire. J'ai bien deviné, à ses yeux, tout ce soir, qu'elle aussi avait senti ce que je sens, que l'harmonie ne peut exister entre nous que si nous nous taisons sur les choses profondes. Ce rêve d'être l'époux-ami de cette adorable enfant est-il aussi une chimère, comme ce premier rêve d'être son époux-amant? Mais qu'ai-je donc fait de mon expérience de la vie? Ne sais-je pas qu'on ne peut jamais être l'ami d'une femme qui vous aime d'amour? Il y a dans le cœur passionné un besoin de rencontrer ou de communiquer toute l'ardeur dont il est consumé. Avec quel sûr instinct cette naïve Éveline, qui ne sait rien de la vie, a deviné l'espèce de pacte fait avec moi-même, mon effort pour faire porter nos conversations sur des objets étrangers à nous deux! Avec quelle finesse elle a saisi l'occasion favorable pour me ramener dans ce domaine sentimental, où je ne peux pas habiter avec elle! Le risque est trop grand, de réveiller ce qui doit dormir. Avec quelle sûreté elle a discerné la véritable cause des troubles moraux dont je suis saisi depuis notre mariage! Comme elle a senti mon secret et sa nature! Qu'ils étaient justes, ces mots : « Quelqu'un, quelque chose t'a fait trop mal!... » Comme j'ai tressailli intérieurement quand elle a dit cet « il y a huit ans!... » Oui, il y a huit ans, à cette date, j'étais heureux, bien heureux. Mais avec qui?... C'était l'époque où, par les légers après-midi de septembre, nous allions, Antoinette et moi, en voiture fermée jusque dans les bois de Chaville et de Viroflay. Une gerbe de roses, préparée pour elle, emplissait

d'un parfum d'amour le coupé qui nous emportait à travers les faubourgs populeux, puis les bois. Les rideaux de soie bleue étaient baissés juste à la hauteur de son visage. De l'air entrant, qu'elle respirait avec délices, quand nous commençons de rouler sous les branches encore vertes. Nous descendions, et, après avoir marché un peu, nous nous asseyions sous un pin, toujours le même, dans une clairière, moi, à ses pieds; elle, caressant mes cheveux. Les oiseaux chantaient. Les feuilles frémissaient. Le ciel était bleu, et je regardais ses yeux, que je laissais descendre au fond de mon cœur. C'est qu'alors je n'avais rien à cacher. Quand nous causions, jamais Antoinette ne rencontrait en moi la place de silence, le coin fermé, la chambre où l'on n'entre pas, comme a dit Éveline. — Dieu! Si celle-ci soupçonnait ce que je cache dans la chambre close, et quel fantôme elle y verrait!...

.

3.

Naples, 7 octobre.

... Mes grandes heures émotionnelles ont toujours été la nuit, quand, couché dans mon lit, je laisse la pensée s'amplifier en moi, librement, indéfiniment. Elle va se développant jusqu'au bord extrême de mon être. Je la sens me dévorer, les idées se présenter avec un relief de choses réelles, les souvenirs grandir sur les souvenirs, toute une architecture de regrets et de désirs, d'espérances et de volontés, qui monte, monte et monte. Je ne dirige plus mon âme. Elle vit d'une vie à elle, indéterminée, démesurée, dont je suis le témoin et la victime. En vain, dans des périodes de troubles profonds, comme ceux d'à présent, ai-je essayé de me débattre, de gouverner ces accès de fièvre imaginative. Ils ont toujours été les plus forts, mais jamais ils ne m'ont envahi avec l'intensité qu'ils ont prise ces dernières semaines. Jamais non plus

je n'avais éprouvé, à leur occasion, ce que j'éprouve, immobile dans les ténèbres, sentant ce travail intérieur commencer dans mon esprit; et, à quelques pas, dans la chambre voisine, dont la porte n'est pas fermée, Éveline est endormie. Je me lève parfois pour aller sur la pointe des pieds jusqu'à cette porte, m'assurer de son sommeil. J'entends aller et venir son souffle égal, j'entends presque le battement de son cœur. Cœur si jeune, si pur, qui n'a jamais palpité que pour des sentiments simples et vrais! Et je reviens m'étendre dans mon lit, et je songe, tandis qu'elle dort, que sa destinée se joue en moi, dans ce drame d'émotions contradictoires et ingouvernables, dont je suis le théâtre. Ah! j'aime encore mieux qu'elle dorme, qu'elle goûte du moins l'oubli, et que je sois seul à ressentir avec une acuité soudain redoublée toutes les plaies de notre mariage. Elle ne les soupçonne déjà que trop, mais sans les connaître. La crise est pire, quand je la devine, dans ces ténèbres, éveillée elle aussi, sachant bien que je ne dors pas, et se retenant de parler, de bouger, presque de respirer, de peur que l'accent de ma voix, si je lui adressais la parole d'une chambre à l'autre, ne lui révélât un de mes mauvais moments. Elle a comme un don de double vue pour les pressentir. Quand je les ai, elle le sait, quelque effort que je fasse pour tromper sa divination. Quand je les ai eus, elle le sait, à quel signe, à quelle altération, invisible pour tout autre, de ma physionomie, où j'empeins pourtant toute l'affection que j'ai pour elle; à quelle nuance de mes yeux, qui ne lui envoient que des regards de douceur? Il n'est pas de regard, il n'est pas d'attitude qui prévale contre cette évidence qu'elle m'a formulée un jour, quand elle m'interrogeait encore, et que je lui jurais ne rien avoir :

— « Tu as que tu es mon mari, » me répondit-elle, « que je suis ta femme, que je t'aime de tout mon cœur et que tu n'es pas heureux... »

L'insomnie de la nuit dernière a été plus terrible que les autres. J'en veux reprendre les pensées, pour bien me con-

vaincre que la résolution sur laquelle elle s'est terminée est la seule sage, pour y bien retremper mon courage de la tenir... Éveline s'était endormie presque aussitôt que couchée. J'avais moi-même sommeillé. Le vent, qui a commencé de se lever la veille au soir et qui faisait maintenant gémir la mer, me réveilla. Je me pris à me ressouvenir de ce mot justement, de cet : « Et tu n'es pas heureux ! » Je me le répétais tout bas, et voici que j'en sentis le profond, l'irréremédiable découragement et l'absolue tendresse, plus encore qu'à l'instant où il avait été prononcé. Il me prenait le cœur comme avec une main. Il me donnait cette défaillance dans l'émotion qui vous met les larmes au bord des yeux, les confidences au bord des lèvres. Hélas ! quelles confidences ? Je me rappelai alors qu'une fois déjà, l'autre semaine, je m'étais dit : « Si je lui parlais pourtant ? Si je lui avouais la vérité, que j'ai connu sa mère jadis, que je l'ai aimée, que c'est là le secret qui pèse sur notre ménage ?... » Oui, je m'étais dit cela, et ceci encore : — « Le projet d'un pareil aveu est insensé. Pourtant il y a quelque chose de plus insensé que cet aveu, c'est d'avoir épousé cette enfant, et d'être obsédé par le souvenir de l'autre ; c'est d'avoir commis cette action, et d'en aggraver encore la faute par les chagrins que mon attitude inflige à une innocente ; c'est de l'aimer assez pour ne pas supporter maintenant l'idée de l'abandonner, et pas assez pour oublier ce qui fut. Qui sait si une confession complète ne serait pas ma guérison ?... Si elle m'aimait assez pour me pardonner cependant ?... » Et dans mon insomnie, l'heure où j'avais été tenté de mettre ce projet à exécution se représenta. — Nous étions à Florence, alors. C'était par un après-midi d'une douceur délicieuse. Éveline et moi, nous nous promenions dans les avenues des jardins Boboli. Ces terrasses décorées d'urnes et de statues, la beauté des points de vue, le Campanile, le Palais Vieux, le Dôme, les quais de l'Arno découverts à chaque détour, la finesse du ciel au-dessus de nos têtes, la noble forme des montagnes là-bas, et, par intervalles, dans cette atmosphère, de légers tintements de cloche qui se prolongeaient en vibra-

tions argentines, — tout se réunissait pour donner à cette heure une poésie extraordinaire. Jamais pourtant je ne m'étais senti plus oppressé, plus serré, plus incapable de m'abandonner à des impressions de bonheur. J'avais éprouvé, dans ce décor idéal, une détresse infinie à voir Éveline, elle aussi, jouir de cette beauté presque tristement, avec ce fond de mélancolie qui ne la quitte plus, sans cet élan de jeunesse heureuse que je lui ai encore vu à Milan. O illogisme des situations fausses et d'où rien que de faux ne peut sortir ! Était-ce le moyen de lui rendre cet élan, que de lui dire la vérité sur les causes des passages de tristesse qui l'inquiétaient tant chez moi ? Non, sans doute. Mais c'était le moyen de substituer une crise aiguë et définitive à cette lente et sourde malaria dont nous sommes tous deux consumés. Les médecins définissent la maladie : un procédé de la nature pour expulser le principe funeste. On dirait qu'il y a dans l'âme un instinct qui la pousse à pratiquer cette méthode sur elle-même, et à chercher la terminaison de ses misères dans des éclats, dussent-ils aboutir à des catastrophes. Et sous les arbres de ce jardin d'enchantement, j'avais commencé de lui parler de sa mère, moi qui, d'habitude, déploie toute la diplomatie dont je suis capable pour empêcher que nos conversations ne dérivent de ce côté ! Je lui avais dit, prenant prétexte d'une allusion préalable au musée de M. d'Andiguier, que suggérait naturellement cet horizon florentin :

— « Comment se fait-il que, liée comme elle était avec lui, votre mère n'ait jamais eu l'idée de venir faire un voyage ici?... »

— « Mais maman y est venue, » m'avait-elle répondu, « avec mon père, l'automne avant leur mariage... »

— « Et elle n'a jamais pensé à y retourner ? »

— « Si, » avait-elle repris. « Que de fois je l'ai entendue qui interrogeait d'Andiguier, longuement, à chacun de ses retours !... Et puis, elle reculait à cause de moi. Elle ne voulait pas me quitter, et elle craignait de m'emmener. Je n'étais pas très forte, et elle appréhendait pour moi la fatigue, la

nourriture d'hôtel, le changement de climat. Que sais-je? L'année avant sa mort, pourtant, elle avait parlé de partir. Nous devions aller avec notre vieil ami. Elle l'a laissé voyager seul... J'étais toute sa vie. Elle m'a tout sacrifié, cela comme le reste... C'est pour moi qu'elle n'a pas voulu se remarier. Et elle était si belle!... Que je voudrais que vous l'eussiez connue!... Si belle et si séduisante!... Elle avait dans sa personnalité un charme enlaçant auquel on n'échappait plus quand on l'avait approchée, une façon si douce, si égale, de vous traiter, qu'on se sentait auprès d'elle comme dans une atmosphère de sécurité. Elle avait le génie de l'affection, et aucun de ceux pour qui elle a été bonne ne l'a oubliée. Encore maintenant, quand nous parlons d'elle, d'Andiguier et moi, je sens qu'elle lui est aussi présente que si elle venait de nous quitter hier, et à moi de même. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je la vois devant moi, telle que je l'ai embrassée, avant qu'elle ne sortît, le jour du terrible accident... Je vois son regard, ses cheveux, sa bouche, je la vois toute, et ses doigts sur cette bouche, pour m'envoyer un dernier baiser, du seuil de la porte, — vraiment le dernier... »

Elle avait fermé à demi ses paupières en prononçant ces paroles. Elle *voyait* le fantôme, et moi, je le *voyais* aussi... Antoinette était là, dans ce jardin, nous regardant tous les deux avec ses prunelles profondes, mais ce n'était pas du même regard. La double existence qu'elle avait rêvée se prolongeait après sa mort, puisqu'en l'évoquant, Éveline tout haut et moi mentalement, à cette seconde, nous évoquions, elle, une mère, la plus dévouée, la plus attentive des mères, et moi, ma maîtresse, la plus passionnée, la plus prenante des maîtresses. Et cependant cette mère et cette maîtresse étaient bien la même personne. Ce qu'Éveline venait de dire sur ce charme d'enlacement, sur cet art d'aimer et de se faire aimer, ressemblait trop à mon souvenir. Moi aussi, tandis qu'elle me parlait, je m'étais rappelé un dernier baiser, sur le seuil d'une autre porte, quelques jours avant la catastrophe. Et le contraste de nos deux visions m'avait fait sentir, avec une terras-

sante évidence, l'impossibilité absolue de dire la vérité, ma vérité, à Éveline... Cette impossibilité, je me la suis de nouveau démontrée cette nuit, en repassant par la pensée toute cette scène. — Non, je ne pourrai jamais mêler, sans crime, à la pure image qu'elle retient de sa douce morte, l'autre image, celle de l'amoureuse de mes rendez-vous ! Ce serait un crime contre Antoinette, qui a voulu, avec un parti pris si médité, ce divorce entre la mère et l'amante, précisément pour qu'aucune ombre ne ternît jamais sa mémoire dans les regrets de sa fille. Ce serait un crime envers celle-ci, à qui je n'ai pas le droit d'enlever cela, cette chapelle intime où se retirer pour y revoir sa mère ; — et de même que notre promenade dans les jardins Boboli s'est achevée sans que l'explication ait eu lieu, sans que j'aie dit mon secret, notre vie en commun continuera, coûte que coûte, sans que je le dise. Mais, par instants, qu'il me pèse, et qu'il m'a pesé, cette nuit, dans cette première partie de ma veillée solitaire, au bruit du vent de plus en plus déchainé ! J'avais peur que l'orage n'arrachât Éveline aussi à son repos... Je crus l'entendre qui remuait, et j'allai doucement sans lumière jusque dans l'autre chambre auprès de son lit. Elle dormait toujours.

Elle dormait, et, même dans ce sommeil, elle m'aimait encore, car, m'étant assis une minute à son chevet, ma main rencontra la sienne, et, sans qu'elle eût repris connaissance, comme devinant à travers ce sommeil que c'était moi, ses doigts serrèrent doucement mes doigts. Ce geste si tendre et si confiant me fit me souvenir d'un autre discours qu'elle m'a tenu, pas plus tard qu'avant-hier au soir. — Nous étions à nous promener en voiture, sur la route du Pausilippe. C'était de nouveau une heure exquise : la lune se levait dans un ciel bleu très sombre et très doux, un bleu de velours, et les belles lignes du golfe se fondaient, s'estompaient dans cette clarté élyséenne. La ville, derrière nous, se développait sur le rivage, sonore et illuminée, et là-bas, sur les pentes du volcan, un peu de lave rouge s'épandait en nappes. La mer frissonnante

s'étalait toute noire par places, et à d'autres toute luisante. Des groupes de petits garçons et de petites filles suivaient sans cesse notre victoria en courant. Ils mendiaient, les uns faisant la roue sur leurs mains, comme des acrobates, d'autres lançant des fleurs dans la capote avec une extrême adresse. A leur propos, nous nous mîmes à parler des enfants délaissés, et, tout d'un coup, se tournant vers moi, Éveline me demanda :

— « Parmi vos camarades de jeunesse, en avez-vous connu beaucoup qui aient eu des enfants naturels et qui les aient abandonnés?... »

— « Quelques-uns, » répondis-je; « pourquoi?... »

— « Parce que c'est l'action qui me semble la plus monstrueuse que puisse commettre un homme, et que je voudrais comprendre quelles raisons il se donne vis-à-vis de sa conscience. »

— « Mais beaucoup, » répliquai-je, « quand ce ne serait que l'incertitude de cette paternité... »

— « Et quand il n'y a pas d'incertitude?... »

— « On s'en crée... » répondis-je en riant.

— « Et comment s'excuse-t-on à ses propres yeux?... »

— « On se dit qu'un égarement de jeunesse ne doit pas peser sur toute la vie. On se tient quitte avec un cadeau d'argent à la mère. »

— « Et on se marie, et on ne parle pas à sa femme?... Je suis sûre, » — et elle était mi-plaisante, mi-rieuse, comme lorsqu'on veut interroger quelqu'un sans l'interroger... — « je suis sûre que vous, vous n'auriez pas agi ainsi... »

— « Je n'ai heureusement pas eu à résoudre le cas, » lui répondis-je, et j'ajoutai, en plaisantant à mon tour : « J'espère surtout que vous n'allez pas vous faire des imaginations de cette sorte?... »

— « Non, » dit-elle en me prenant la main; et je compris à cette pression que le ton libre de ma réponse venait de la soulager d'une anxiété. Sa question était une preuve qu'elle continuait, je le sais trop bien, même quand elle ne me parle

pas, à errer en pensée autour du tourment dont elle sent le mystère en moi. Elle avait entrevu cette hypothèse d'un enfant naturel que je lui aurais caché. Elle en avait souffert, sans y croire. Elle en était délivrée, et elle répétait : « Oh ! non ! » puis tendrement : « Je t'estime trop, vois-tu, pour croire de toi quoi que ce soit de vraiment mal, pour même le concevoir... D'ailleurs, quelle raison aurais-tu de mentir à un être comme moi, qui t'est si, si dévoué qu'il ne t'en voudrait jamais, jamais de rien?... Tu serais venu me dire : — « J'ai « un enfant » ; je t'aurais dit : « Amène-le-moi que je l'aime. » Et je l'aurais aimé, à cause de toi... Pas sans souffrir un peu, » ajouta-t-elle en hochant sa gracieuse tête ; « mais souffrir pour quelqu'un, c'est mieux sentir combien on l'aime... » Puis, profondément, presque solennellement : « Combien et comment je t'aime, tu ne le sais pas encore. Tu le sauras peut-être un jour, et, si tu ne le sais pas dans cette vie, certainement dans l'autre... Si tu croyais, tu me comprendrais. Il y aura un Jugement dernier, vois-tu, et alors les plus secrètes actions, les moindres pensées seront visibles. Je suis bien certaine que, dans ce moment-là, tu ne verras rien dans ma vie qui ne te fasse m'aimer davantage, et moi aussi, je suis bien certaine que tu ne m'auras rien caché dans la tienne qui puisse me faire moins t'aimer... J'ai si foi en toi !... »

« J'ai foi en toi ! » Son instinctif serrement de main dans son sommeil me répétait cette affirmation de sa confiance absolue. Je lui rendis cette pression de ses doigts, doucement, pour qu'elle continuât de reposer. Je la quittai, et de nouveau seul dans ma chambre, la pensée recommença de me dévorer. Je me demandai pourquoi chaque témoignage de l'estime, presque du culte qu'elle m'a voué, me fait cette peine si particulière, la plus insupportable de toutes. Ah ! le principe le plus profond de souffrance gît là, exactement là. J'en ai compris la raison dans cette insomnie, et aussi quel travail s'est accompli en moi durant cet espace de temps bien court encore qui me sépare de mes fiançailles. Avant de vivre

avec Éveline, dans ce contact de chaque minute, je ne soupçonnais pas qu'il pût exister des âmes comme la sienne, où tout est droiture, transparence, honnêteté et, en même temps, sensibilité. Il y avait pour moi deux mondes : celui de la vie morale et celui de la vie passionnelle, et je les considérais, dans leur essence, comme inconciliables. Il fallait choisir, et j'avais choisi. Je n'avais jamais conçu que toute la pureté de l'un pût être associée à toute l'ardeur de l'autre, que l'on pût tant sentir et demeurer si simple de cœur, garder tant de vertu dans une telle flamme. Cette radicale contradiction entre son être le plus intime et le mien, des phrases telles que cette phrase sur le Jugement me la rendent comme palpable. Alors, devant la preuve que dans la naïveté de cette confiance elle me croit semblable à elle, il se fait en moi une révolte... de quoi?... De mon honneur, tout simplement. L'impression est trop forte, de la différence entre l'homme qu'elle voit et l'homme que je suis, trop forte l'évidence de la mauvaise action que j'ai commise en prenant la vie d'une créature si intacte, si étrangère à toutes les complications, alors que ces complications sont, pour moi, la façon même de sentir, alors que ce mariage était, pour moi, la complication suprême. La faute en est toujours à cette ressemblance qui m'a empêché de voir sa personnalité distincte. J'ai cru reconnaître en elle des nuances de cœur toutes pareilles à celles du cœur de sa mère. Et c'est bien vrai qu'elle a de sa mère cette faculté de s'absorber dans son sentiment, cet art aussi de manifester ce sentiment avec tant de finesse, d'en empreindre tous ses gestes, toutes ses pensées. Mais, chez Antoinette, un triste mariage, de longues années de contrainte, des habitudes de reploiement sur elle-même, avaient produit des complexités de caractère qui en faisaient ma vraie compagne. Elle était mon âme-femelle, comme elle disait quelquefois elle-même. Ma sensibilité souffrante, qui déjà n'était plus simple, s'appariait à la sienne, si étroitement, si absolument. Si c'était elle que j'eusse épousée et non Éveline, je pourrais, j'en suis sûr, même dans un si étrange mariage,

me montrer à elle, lui confesser la vérité de mes égarements; elle reconnaîtrait son cœur dans mon cœur. Elle et moi, nous étions de la même race, de ces âmes avides de sentir, inassouvies d'émotion, de ces esprits impatients et audacieux qui vont à leur bonheur par-dessus et à travers les lois. Éveline appartient à l'autre race, à celle des âmes d'ordre, de soumission, d'harmonie, qui ne conçoivent même pas l'émotion hors du devoir, qui ne voudraient pas d'un bonheur acheté au prix d'une faute, qui ne pourraient pas en vouloir, car ce bonheur pour elles ne serait plus du bonheur. Si la pieuse enfant me voyait telle que je suis, sous cette lumière qu'elle imagine devoir éclairer les replis les plus cachés, dans ce jour du Jugement, elle ne me chérirait pas moins, j'en ai la certitude, — on ne se reprend plus quand on s'est donné à ce degré; — mais j'ai la certitude aussi que tout son amour deviendrait comme une grande plaie. Je sais cela, et de le savoir est pour moi comme un jugement en effet, comme une condamnation. Cette enfant me fait, par sa seule présence, douter des idées qui ont gouverné ma vie. J'ai toujours cru que, jeté sur cette terre, dans un monde qu'il ne comprendra jamais, par une cause qu'il ne connaît point, pour une fin qu'il ignore, l'homme n'avait, durant les quelques années qui lui sont accordées entre deux néants, qu'une seule raison d'être : multiplier, aviver, exalter en lui les sensations véhémentes et profondes, et, comme l'amour les contient toutes à leur plus haute puissance, aimer et être aimé. Auprès d'Éveline, une suggestion à laquelle je résiste en vain me contraint de me demander si, en pensant ainsi, je ne me suis pas trompé. L'idée que j'ai toujours haïe comme la plus mutilante pour l'expérience sentimentale, celle de la responsabilité, s'élève en moi, s'empare de moi. Je me sens responsable vis-à-vis d'elle. *J'ai des remords.*

Qu'ils étaient aigus, cette nuit, et qu'ils m'ont torturé! Comme j'ai senti ce qui constitue l'irréparable misère de ce mariage! Quand bien même j'aurais retrouvé dans les bras d'Éveline l'ivresse que j'ai connue autrefois, quand même

j'aurais réalisé avec elle ce programme de l'époux-ami, dont j'ai rêvé un moment, il n'en resterait pas moins que je me suis condamné à ne pouvoir vivre auprès d'elle sans lui mentir, et sur un point qui la touche si profondément ! Quoi qu'il arrive, il y aura toujours entre nous cette chose que je ne puis ni m'estimer de lui taire, ni m'estimer de lui dire. Il restera qu'en me faisant aimer d'elle, en prenant son cœur, en prenant sa vie, je lui ai enlevé, et pour toujours, la chance de rencontrer l'homme vraiment digne de recevoir cette foi que je ne mérite pas. Comme j'ai senti cela, cette nuit, de nouveau, que je ne la méritais pas ! Comme je me suis rappelé ma conversation avec l'abbé Fronteau, et son étrange et prophétique phrase : « dont vous seriez un jour terriblement puni !... » Le vent continuait de souffler, la mer de gémir. J'écoutais encore. Éveline continuait de dormir. Elle ne percevait pas plus la tempête déchainée au dehors que la tempête déchainée en moi. L'accord entre le trouble des éléments et mon trouble intérieur était si complet, il y avait, dans ce sommeil ignorant d'Éveline à côté de ma veille malheureuse, un tel symbole de notre existence, le souvenir des paroles du vieux prêtre avait tellement ébranlé de nouveau en moi la corde secrète de la mysticité, que je me pris à penser, comme si souvent jadis, aux communications entre les morts et les vivants... Si pourtant tout n'était pas fini après le tombeau ? Si, de l'autre côté de l'ombre impénétrable, les disparus pouvaient nous voir ? S'ils nous gardaient des sentiments ?... J'ai voulu croire, quand j'ai deviné l'amour d'Éveline, qu'Antoinette eût favorisé, qu'elle favorisait cet amour. Si c'était le contraire ? Si cette impossibilité de bonheur était une vengeance de la morte, une possession de mon esprit par son esprit ? Ou simplement, si mon mariage était, pour elle, dans ces ténèbres où elle est tombée d'une si tragique façon, sans confession, sans repentir, la forme de son supplice éternel ? Si c'était là son enfer, cet enfer auquel croit Éveline, — et elle n'est pas une illuminée ! — auquel croit ce prêtre, — et il est si sage !...

Vers le matin, et quand la blafarde lueur du petit jour commença de se glisser par l'interstice des rideaux, cette exaltation se dissipa. Je passai un costume de chambre et je revins m'asseoir au chevet d'Éveline, toujours sans la réveiller. Accoudé sur le bord du lit, je regardai dans ce crépuscule du matin ses traits si délicats dans leur sommeil toujours calme, la minceur de son cou, autour duquel s'enroulait la lourde tresse blonde de ses cheveux ; l'attache menue de son poignet, ces signes d'une grâce presque trop fine, fine jusqu'à la fragilité. Un autre sentiment s'empara de moi, en présence de cette douce enfant endormie, avec une force souveraine. Je me dis que j'avais, dans ce désarroi de ma vie sentimentale et morale, un devoir encore, de quoi m'estimer un peu quand même, de quoi agir, sinon tout à fait bien, moins mal. Ce devoir consiste à redevenir maître de moi, et à épargner à ma femme, — car enfin, quels que soient mes torts envers elle dans mon passé, ces torts appartiennent au passé, et, dans le présent, elle est ma femme, c'est-à-dire un être qui m'a pris pour soutien, à qui j'ai juré de servir d'appui, — à lui épargner donc les contre-coups d'affolements comme celui que j'ai traversé dans cette terrible nuit. Il faut que je me retrouve, que je tienné du moins ce rôle que je peux tenir, et qui se résume dans cette modeste mais si nette formule : le chef de la communauté. J'ai mal agi en l'épousant, très mal, plus que mal, criminellement. J'en suis puni par de grandes tortures morales, et c'est juste. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'Éveline, qui, elle, n'est coupable de rien, souffre de mes fautes, ou — j'hésite à écrire ce mot quand il s'agit de la « pauvre Ante » — des fautes de sa mère. Elle n'en souffrira plus. J'ai pris la résolution de me simplifier le cœur, d'exécuter enfin cet effort sur moi-même que le prêtre me demandait : « Vous ne devez pas avoir aboli le passé uniquement dans les faits, vous devez l'avoir aboli dans votre âme... *Vous devez en avoir fini, non pas seulement avec les regrets, mais presque avec les souvenirs...* » Ce sont ces souvenirs qui m'obsèdent et que je dois tuer. Il faut que je dise

adieu pour toujours à la mémoire d'Antoinette, que je m'arrache ce passé du cœur pour n'y plus y avoir qu'Éveline... Pour cela, une reprise de moi-même dans un peu de solitude est nécessaire. Dans cette vie à deux que nous menons, jouant sans cesse l'un sur l'autre, je suis la victime d'impressions trop multiples pour que je puisse me recueillir, me ramasser, me reconstituer dans une volonté enfin redressée. Je me suis décidé à faire, pour cette œuvre de notre salut à tous deux, ce que font les personnes religieuses, à la veille des décisions décisives, une véritable retraite. Aujourd'hui même, je parlerai à Éveline. Je lui donnerai, des étrangetés d'humeur où je suis de nouveau tombé, une explication qui, après tout, n'est pas absolument fausse, et à laquelle elle croira. Je prétexterai un état nerveux qui exige que je passe quelques jours seul, à portée d'elle, mais séparé d'elle, à Sorrente par exemple. Cette séparation, en me permettant de voir tout à fait clair en moi, et de me tracer une ligne de conduite définitive et précise, marquera une date dans nos rapports. Ma seule crainte est qu'elle n'accepte pas cette nécessité de nous quitter, même pour un temps très court. Ah ! que l'âme de sa mère passe en elle, pour lui faire sentir ce que je ne peux pas lui expliquer!...

Sorrente, nuit du 7 au 8 octobre.

...Éveline ne m'a fait aucune des objections que je redoutais. Elle a vraiment été la fille d'Antoinette, de celle qui me disait : « Appelle-moi, j'apparaîtrai toujours ; — quand tu ne voudras plus, tu ne m'appelleras plus. » — Tandis que je lui expliquais, avec des mots qui s'embarraissaient de plus en plus, mes raisons de la quitter pour quelques jours, elle n'avait dans ses yeux que de l'amour. Et je suis parti. Je suis ici, et elle est là-bas, seule dans cette ville étrangère dont les lumières blanchissent le ciel, de l'autre côté du golfe. Je l'ai laissée, j'ai pu la laisser, n'ayant avec elle, pour la soigner, si elle souffrait, — car enfin il y a des maladies subites, —

qu'une femme de chambre. Il y a aussi des morts subites. Comment donc a disparu sa mère?... Je l'ai laissée... Que fait-elle en ce moment? Que pense-t-elle? Je la devine, assise à notre balcon, fouillant dans l'espace, comme j'y fouille moi-même, me cherchant dans la distance et se dévorant d'anxiété. Comment ai-je eu la force de monter dans la voiture qui m'a emporté loin d'elle, puis dans le train, puis dans l'autre voiture, alors que chaque tour de roue mettait une nouvelle distance entre nous? Comment surtout, me connaissant moi-même, n'ai-je pas compris que je ne supporterais pas cette solitude si près d'elle, avec l'idée qu'elle souffre, qu'elle s'inquiète, qu'elle pleure? Si elle a cru au prétexte que je lui ai donné, dans quelle anxiété elle doit être! Si elle n'y a pas cru, dans quelle détresse! Et moi, ne savais-je pas d'avance que cette tentative de retraite dans ces conditions, au lieu de calmer les lancinements de l'idée fixe, les exaspérerait? Cette nuit que je vais passer loin d'elle, la première depuis notre mariage, est à peine commencée, et, déjà, elle m'apparaît comme interminable. Le vert s'est apaisé. Le ciel est rempli d'étoiles. La mer, encore remuée, mais plus douce, palpite avec un soupir étouffé contre les rochers au-dessus desquels ouvrent mes fenêtres, et, dans ce soupir, j'en entends un autre, comme si l'appel du cœur d'Éveline arrivait au mien, porté par ces lames. Chose étrange! Cette impression de l'avoir abandonnée en proie au chagrin, a, pour un moment, tout suspendu de mes autres sentiments. Le fantôme d'Antoinette lui-même a reculé. La pitié que j'ai pour la vivante serait-elle donc ma seule arme contre la pauvre morte, qui, elle, ne peut plus rien sentir? Cette énergie d'oubli que j'ai rêvé de demander à ma volonté résiderait-elle là, uniquement là? Ma volonté? Comme si j'en avais une! Comme si elle avait jamais été chez moi autre chose que le sentiment le plus fort!... Mais le voilà, ce sentiment le plus fort, avec lequel je peux espérer de vivre et d'aider à vivre. C'est cette pitié. Cédons-y. Abandonnons-nous à ce flot d'inexprimable émotion que le contact

de sa souffrance me fait jaillir de l'âme, et qui efface tout, qui noie tout... Le reste, souvenirs, regrets, comparaisons, remords, ce sont des idées, un vain et inutile tourbillon d'idées. Ce qui est une réalité, et positive, et saignante, c'est sa peine. Ce qui est une réalité, c'est ceci encore, que *de la plaindre me fait l'aimer*. Il faut qu'elle le sache, il faut qu'elle le voie. Non, je ne resterai pas ici, à essayer de me reprendre. Me reprendre? Pourquoi l'ai-je voulu? Pour pouvoir lui donner un peu de bonheur. N'en aura-t-elle pas, quand, demain, elle me verra revenir, n'ayant pas pu supporter même cette courte absence?... Mais les mauvaises heures recommenceront? Qu'elles recommencent! Nous aurons eu celle-là, celle où je lirai dans ses yeux son ravissement de mon retour, où elle lira dans les miens le repentir fou de mon absence.

.

4.

Paris, 2 décembre.

... Nous sommes revenus à Paris et Éveline est enceinte. Qu'elle était jolie et touchante de grâce craintive quand elle m'a annoncé ce grand événement! — « J'en suis si heureuse, » m'a-t-elle dit, « et pourtant je devrais avoir peur... Oui, » ajouta-t-elle en rougissant, « je vais devenir laide, et toi, tu ne vas plus m'aimer du tout. » J'essayai de la rassurer par des paroles d'affection. Je la serrai contre moi, avec une telle tendresse, et si vraie! Elle trahissait tant d'amour, cette crainte que le travail sacré qui allait s'accomplir dans sa chair ne me détachât d'elle, — tant d'amour et si peu de confiance dans l'avenir de notre ménage! Mais ai-je mérité qu'elle pensât autrement? Me suis-je conduit aussitôt de manière à lui persuader qu'elle se trompait? Ai-je accueilli cette nouvelle de la venue du premier enfant, qui fait l'orgueil du foyer, comme un fondateur de famille, avec cette joie grave et

radieuse d'espérance, qu'une jeune mère est en droit d'attendre d'un père? Un foyer? Avons-nous un foyer? En a-t-on un lorsque la vie en commun n'est pas la vie commune, que la cohabitation n'est pas l'union, que le mari porte en soi un domaine de pensées interdit à sa femme, que celle-ci le sait; lorsqu'elle sait aussi que l'enfant qui a tressailli dans son flanc n'est pas né de l'amour, mais de la pitié? C'est dans l'émotion de mon retour de Sorrente que ce petit être a été engendré, dans ces heures de repentir attendri et de commiseration passionnée. Il n'est pas le fruit de la joie. Il est celui du remords. Il n'est pas un rejeton d'allégresse et d'espérance. C'est l'enfant du mortel délire où m'a jeté le sentiment d'une souffrance que je ne me pardonnais pas d'avoir causée. Que j'ai mêlé de larmes aux baisers par lesquels cette promesse d'âme a été appelée à l'existence! Cette nuit-là, j'ai vu Éveline elle-même, ravie d'abord jusqu'à l'extase par ce qu'elle prenait pour une folie d'amour, s'assombrir entre mes bras, la flamme du bonheur se voiler dans son regard, ses lèvres se détourner de mes lèvres; et comme, bouleversé de cette mélancolie soudaine, je lui disais :

— « Tu ne voudras donc jamais croire que je t'aime?... »

— « Non, » répondit-elle, « tu ne m'aimes pas, tu me plains... »

Voilà parmi quelles impressions de son père et de sa mère cet enfant a été créé. Dès qu'Éveline eut prononcé la phrase révélatrice : — « Je suis enceinte... » — voilà le souvenir qui a surgi dans mon esprit, et il arrêta net en moi cette fierté instinctive de la race dont j'aurais sans doute été possédé, comme tant de mes amis, et les plus indifférents, les plus cyniques. J'imagine qu'un poitrinaire, et qui connaît son état, éprouve, en apprenant que sa femme est grosse, le même étrange sentiment qui m'a saisi à ce moment-là et qui ne m'a plus quitté. Il se demande ce que je n'ai pas cessé de me demander depuis ces dernières semaines : quelle hérédité pèsera sur cet enfant? C'est la question que je me suis adres-

sée tout de suite et que je m'adresse sans cesse : quels germes de malaise physique et moral aura déposés en lui cette minute où il a été conçu, dans les embrassements de deux êtres si troublés ? Si c'est un fils, et qu'il me ressemble, lui aurai-je transmis ma misérable âme d'aujourd'hui, incertaine et désorientée, torturée et torturante ? Si c'est une fille, quelle tare d'inquiétude lui aura léguée Éveline, l'Éveline de ces mots navrés et tendres : « Tu ne m'aimes pas. Tu me plains?... » Il y a dans la Bible un passage qui m'est tombé sous les yeux, par hasard, quand j'étais bien jeune, à l'époque de mes premiers élans vers la vie, et je ne l'ai jamais oublié, tant il s'appliquait dès lors, avec une exactitude saisissante, aux relations entre moi et ceux dont je descends. Il s'agit du prophète Élie, et de son découragement lorsque, couché sur le sable du désert, dans l'ombre d'un genévrier, il gémit : « J'en ai assez, Seigneur ; prends mon âme, puisque je ne suis pas meilleur que mes pères... » Cri si triste, moins triste que celui qui me jaillira du cœur, si je dois voir grandir un enfant qui vaille moins que moi, qui vaux moins que mon père, qui valait moins que ses aînés, puisqu'ils l'ont fait si sain encore, si équilibré, et qu'il m'a fait si malade ! Comment, moi, aurai-je fait mon fils ? .. Et pourvu que ce soit un fils ?... C'est une de mes terreurs que ce ne soit une fille, et que je ne retrouve, dans ses traits, dans ses yeux, dans ses gestes, quand elle grandira, cette identité du type qui m'a tour à tour tant séduit et tant fait souffrir auprès d'Éveline. Ce serait la tragédie de mon mariage renouvelée à chaque seconde, incarnée dans cette chair où il y aurait un peu de nos trois chairs, de la chair d'Éveline, de ma chair, de la chair d'Antoinette. Ce serait cette *sensation de l'inceste*, qui m'obsède, mais indestructible, mais allante et venante... Et j'ai peur, oui, j'ai peur des mouvements du cœur qui se soulèveraient en moi. On peut haïr son enfant ; c'est horrible, mais cela se rencontre. Que le sort m'épargne cette épreuve !...

Nous faisons si peu un ménage, tout en vivant, en respi-

rant côté à côté, que cette naissance d'une fille, dont je frémis d'horreur par avance, est précisément celle qu'Éveline souhaite avec le plus de passion. Elle ne se doute pas du mal qu'elle me fait, quand, assis tous deux au coin du feu, en tête à tête, il lui arrive de m'entretenir de ses ambitions maternelles. Elle me donne alors de ses préférences des raisons si pures, si simples, qui tiennent à sa façon très droite, très loyale, de comprendre et de sentir la vie :

— « Une fille, vois-tu, » me disait-elle hier encore, « ce sera mon enfance retrouvée et prolongée. Elle sera pour moi ce que j'ai été pour ma mère. Je serai pour elle ce que ma mère a été pour moi. Je retrouverai, à la distance de l'âge et avec les rôles renversés, la même façon de vivre dans la même maison. Je suis si heureuse que cet hôtel n'ait pas été vendu ! J'aime tant l'idée que je dors dans la chambre où maman dormait ! J'aimerais tant l'idée que ma fille dorme dans la chambre où je dormais toute petite ! Je voudrais penser qu'après moi elle habitera ici encore. Un fils, je le chérirais bien aussi, mais il me donnerait moins cette impression de la vie continuée, qui m'est si précieuse. Je n'ai pas eu de frère, et j'ai à peine connu mon père. La famille, pour moi, c'est une mère et c'est une fille. Pardon... » ajouta-t-elle en me prenant la main, « c'est toi aussi... »

Elle venait, une fois de plus, d'apercevoir sur mon visage le reflet du malaise intérieur. Elle l'attribuait à ses paroles. C'était vrai, mais pour des causes bien différentes de celles que sa tendresse imagine. Ce qu'elle pense de la famille, je le pense aussi. Cet instinct de continuité, ce besoin d'avoir ses morts auprès de soi, de se mouvoir dans leur atmosphère ; ce désir de vivre comme ils ont vécu, de retrouver leur passé dans son présent, et de prolonger, de perpétuer ce passé à travers soi dans l'avenir de ses enfants ; ces émotions si nobles, si vraies, sont le ciment des pierres du foyer, je le sais, je le sens comme elle. Le foyer ? Toujours ce même mot qui me hante comme un refrain où se résume la nostalgie de ce que j'entrevois aujourd'hui de si doux, de si profond, de si

nourrissant pour le cœur dans le mariage et dans la paternité, et qui m'est refusé. Comment m'associerais-je à ces rêves d'Éveline pour l'avenir de cette petite fille qu'elle voit déjà promener ses jeux et ses rires, ses yeux bleus et ses boucles fauves dans cette chambre qui fut celle d'Antoinette? Sa vénération fait naturellement de sa mère une aïeule. Pour moi, cette mère est une amoureuse, et dont la brûlante sensibilité, qui enivra mes vingt-cinq ans, me ferait peur à retrouver chez ma fille. Comment respirerais-je dans cette demeure cette atmosphère de vérité qu'y respire Éveline? Pour elle, cet hôtel où elle a grandi est aussi l'endroit où elle est le plus elle-même. C'est la maison, *sa maison*, l'asile où elle est le plus libre d'épanouir sa personne, d'avoir ses joies sincères, ses douleurs sincères. Pour moi, habiter ici, c'est mentir, mentir par tous mes regards, mentir par tous mes gestes, par toutes mes attitudes, puisque je ne peux pas dire une seule des idées qu'éveillent en moi les aspects de ces pièces où se mouvait ma maîtresse... Quel présage aura été cette première visite où je crus la voir apparaître au fond du petit salon, dans la glace où elle s'est tant mirée sans doute, les matins de nos rendez-vous, pour savoir si elle serait jolie, si elle me plairait! Comme elle *revient* dans ces chambres qu'Éveline s'ingénie à rendre pareilles à ce qu'elles étaient autrefois! Elle y multiplie les portraits de sa mère. Elle veut, dit-elle, avoir toujours cette image devant les yeux, pendant sa grossesse, pour que l'enfant se modèle d'après la beauté de la morte. C'est ainsi que je retrouve Antoinette sans cesse, Antoinette à tous les âges : ici toute petite fille, et déjà si fine, précocement sensible et délicate; là plus grande, ailleurs à la veille de son mariage, ailleurs encore après ce mariage, puis à l'époque où elle m'aima; et elle me regarde du fond du passé, elle m'appelle, elle me tente...

Elle me tente? De quoi?... D'aller la rejoindre enfin, de rentrer dans la grande nuit où elle repose depuis si longtemps — huit années dans deux jours. Je n'ai qu'à feuilleter les pages d'un de mes cahiers pour retrouver la preuve qu'à

cette même date, il y a un an, j'éprouvais déjà une fatigue immense, comme une courbature de mon être moral, le sentiment de ma vie finie. C'est l'espérance de galvaniser ce cœur lassé qui m'a fait me rapprocher d'Éveline, puis l'épouser. Le miracle de résurrection que j'attendais s'est-il accompli ? Hélas ! Ce mariage avec la sosie de ma lointaine amie n'a ranimé de ce cœur que les portions souffrantes. Les portions heureuses sont demeurées mortes, mortes comme l'amie de ma jeunesse et comme cette jeunesse elle-même. C'est là ce que le fantôme me dit avec les yeux et les sourires de ses portraits, surtout du grand pastel ovale qui est dans la chambre à coucher d'Éveline. Je ne veux jamais le regarder quand j'entre dans cette pièce, et je le regarde, ou plutôt il me regarde toujours... C'est un tableau déjà tout passé, où les prunelles et la bouche ont seules gardé une intensité de nuances, pour moi hallucinante. Antoinette y est représentée de buste, les épaules et les bras nus, dans un corsage décolleté, dont la mousseline de soie, couleur de feu, frissonne autour de ces formes fragiles, délicates, presque évaporées, comme déjà immatérielles. Tout le sang de ce corps semble s'être retiré dans la bouche rouge, toute son énergie dans les prunelles bleues. Le lit conjugal, par un sacrilège que je suis seul à savoir, et que je n'aurais pu empêcher que par un crime pire, est à quelques pas du cadre doré où cette bouche en fleur me sourit. Ces belles lèvres remuent, elles me parlent, elles répètent l'ancienne phrase : « Je voudrais m'en aller ainsi, avant ma première ride, avant ta première lassitude... » Et elle est partie, comme elle l'avait désiré. Elle avait beau être mère, et tendre mère, un instinct lui disait qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne devait pas vieillir. Cette poésie de la vie de famille, qui est profonde, qui est réelle, ne se concilie pas avec une autre poésie, profonde aussi, réelle aussi, qui était la sienne, qui a été la mienne. Il est des cœurs de spasme et d'exaltation, comme il est des cœurs d'attachement et d'habitude. A ceux-ci, le foyer, la maison, le devoir. A eux la durée, à eux ces prolon-

gements de la vie sentimentale à travers les décadences de la vieillesse, qui, pour eux, sont des occasions de sérénité et de dévouement. Mais les autres, ceux dont le rêve fut de ramasser leur puissance d'émotion dans une minute d'extase suprême, dussent-ils s'y anéantir, ces cœurs excessifs et passionnés, quand ils ont atteint une fois cette extrémité d'ardeur qu'ils ne dépasseront pas, leur aventure à eux est finie, bien finie. C'est là ce que voulait dire Antoinette, c'est le conseil qu'elle me donne du fond de la tombe. Qui me retient d'aller l'y rejoindre?... Une cartouche glissée dans une des chambres du revolver que j'ai là, à portée de main... la pression de mon doigt sur la gâchette, une toute petite pression... Ce serait la sortie à jamais hors de ce monde où j'ai passé l'âge d'une certaine joie, où je n'ai plus l'âme d'une autre joie, et l'aurais-je, que les circonstances seraient trop hostiles. Je ne pourrais pas les maîtriser. On ne se construit pas un foyer dans la maison d'une femme dont on fut l'amant et dont on a épousé la fille. Je l'ai cru. Je l'ai espéré. Je l'ai voulu. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

Comme je viens de le subir, avec une violence qui m'envahissait comme un vertige, cet attrait de la mort volontaire ! J'en suis séparé de nouveau par cette pitié dont j'ai eu, en Italie, il y a deux mois, une crise si forte. J'ai cru sur le moment pouvoir refaire et ma vie et celle d'Éveline avec cela. J'ai trop éprouvé que c'était encore une chimère. La pitié est un mouvement, un geste de l'âme. Elle peut produire une action déterminée, comme mon retour de Sorrente, inspirer des paroles comme celles que j'ai prononcées alors. Ce n'est pas un état. Ce n'est pas une assise où fonder quoi que ce soit qui dure. Elle s'épuise, cette pitié, avec la douleur qui l'a causée, et on ne la retrouve plus en soi qu'en recommençant de faire souffrir. Quand je me figure Éveline entrant dans cette chambre, et me voyant à terre, mort, l'image de sa peine me déchire. Je me dis : « Il faut que je vive... » Ai-je raison ? Ce paroxysme de chagrin que lui infligerait mon

suicide n'est-il pas moins douloureux, moins cruel, que cette existence, prolongée des jours et des jours, des années peut-être, sans fusion de nos cœurs, avec l'évidence de cette idée fixe dont je ne peux physiquement pas lui cacher les accès?... « Avant la première lassitude... » disait Antoinette, et moi, je dis : « Ah ! partir avant la dernière ! »

.

5 .

Paris, 8 février.

... Le dilemme est là, inéluctable : ou bien il faut dire à ma femme la vérité, toute la vérité ; ou bien il faut la quitter, m'en aller. M'en aller ? Où donc m'en aller, sinon là-bas, au pays d'où l'on ne revient plus ? Tout vaut mieux que cette affreuse vie où chaque jour envenime la plaie cachée au lieu de l'adoucir. La contradiction foncière sur laquelle pose notre ménage m'est devenue trop pénible. Mes nerfs s'usent à la maintenir et j'en arrive à cet état d'irritation latente où l'on est sans cesse voisin de commettre des actes indignes de son caractère. Qu'une scène comme celle d'aujourd'hui se reproduise, où en serai-je de cette estime de moi-même, conservée jusqu'ici, quand même, parce que je pouvais du moins me rendre cette justice que j'avais tout fait pour épargner à Éveline le contre-coup de mes chagrins ? Si elle avait souffert, ç'avait été de me voir souffrir. Jamais je ne m'étais permis ce lâche, ce honteux soulagement des consciences tourmentées : faire volontairement mal autour de soi parce que l'on a mal soi-même, et dans le cas présent l'iniquité est vraiment trop grande...

Ce qui me mesure le degré de ce désordre mental et presque physique, c'est la ténuité du fait qui a servi de premier principe à cette irritation. J'avais déjeuné dehors, seul, comme cela m'arrive souvent et sans même donner de pré-

texte à Éveline, qui, d'ailleurs, ne m'en demande jamais. C'est mon procédé le plus sûr, quand je me sens sous le coup d'une de mes crises d'obsession et que je veux essayer de la conjurer. Je fuis la maison, et je marche, je marche indéfiniment. D'aller ainsi parmi les foules où je ne connais personne endort quelquefois l'accès. Vers quatre heures, me sentant mieux, ou croyant me sentir mieux, je suis rentré. Le petit de Montchal était en visite chez Éveline. C'est la seconde fois depuis notre retour que ce garçon vient nous voir. Il avait sans doute voulu déposer simplement des cartes. On lui avait dit que madame recevait, et il n'avait pas osé ne pas monter. Avais-je même besoin de me donner cette explication pour que la présence de cet ancien candidat à la main d'Éveline me laissât parfaitement indifférent? Être jaloux d'un René de Montchal serait bien ridicule, et être jaloux de qui que ce soit, à propos d'Éveline, simplement infâme, après qu'elle m'a prodigué tant de preuves du dévouement le plus complet que jamais femme ait donné à son mari. Pourtant, je ressentis, à me trouver face à face avec ce jeune homme, la plus vive contrariété, la moins dissimulée aussi. Il était visible au premier regard qu'il avait changé. On ne peut pas dire que ces douze mois l'aient vieilli. Ils l'ont mûri. J'en savais trop bien la cause. Je n'avais qu'à me rappeler la scène de violence entre nous, sur le champ de courses d'Hyères, sa cravache levée sur mon cheval, puis sa visite chez moi et notre explication. Il avait aimé Éveline, et il avait été extrêmement malheureux de son mariage. Il l'aimait encore. Son attitude, à ce moment même, toute gauche, presque douloureuse de contrainte, le prouvait assez. Le bon goût le plus élémentaire voulait que je n'eusse même pas l'air de m'en apercevoir. Mais une idée s'empara de moi, qui me rendit pénible et presque cruel de constater ces indices. Avec les défauts de sa nature et ceux de son milieu, médiocre d'esprit comme il est, malgré son passé de vulgaires plaisirs, ce jeune homme eût été pour Éveline un meilleur mari. Ce sentiment qu'il lui garde dans son cœur, sans espé-

rance, sans calcul, c'était du vrai sentiment, quelque chose de sincère, de simple et par conséquent de fort, de quoi bâtir le foyer. Cet humble amoureux évincé était la vivante condamnation de l'anomalie sur laquelle j'avais voulu fonder mon mariage, sans réussir à rien, qu'à faire de la plus adorable enfant, de la plus dévouée, la martyre, — dois-je dire de mon égoïsme? est-on égoïste quand on s'aime si peu soi-même? — une martyre en tout cas, et pour laquelle il eût mieux valu tout rencontrer que ce qu'elle a rencontré. Cette impression fut si profonde que la présence du pauvre garçon me devint littéralement odieuse. A peine si je répondais par des monosyllabes aux phrases de politesse qu'il croyait devoir prononcer. Mon procédé acheva de le décontenancer tout à fait. Il partit enfin, et, une fois seuls, Eveline ne put s'empêcher de me faire, bien doucement, bien timidement, cette remarque :

— « Pourquoi avez-vous été si peu gracieux pour M. de Montchal? J'en étais plus déconcerté encore que lui... »

— « Je n'ai pas à être gracieux pour quelqu'un qui vient ici vous faire la cour, » répondis-je sèchement.

— « M. de Montchal vient me faire la cour? » répéta-t-elle, plus étonnée encore qu'émue de cette extraordinaire observation.

— « S'il ne vous la fait pas, il vous l'a faite, » continuai-je, « puisqu'il a voulu vous épouser. »

— « Sur quel ton vous me dites cela! » reprit-elle; « voyons, vous n'êtes pas jaloux de M. de Montchal? Ce serait un peu humiliant, vous savez, » ajouta-t-elle avec un demi-sourire.

— « Cela prouve que vous êtes comme toutes les femmes, » repartis-je, « vous rougissez de vos anciennes coquetteries. »

— « Moi, des coquetteries? » s'écria-t-elle; et elle répéta : « Des coquetteries?... »

Il y avait dans les détestables phrases que je venais de préférer une méchanceté si gratuite, il était si vil de frapper ainsi ce tendre cœur sans défense! A la minute même où, pour la

première fois, je passais sur elle mon énervement, j'en éprouvai un remords qui, au lieu de m'adoucir, m'irritait davantage encore. Par bonheur, l'entrée dans le petit salon de la bonne Mme Muriel, qui se trouve de passage à Paris, coupa court à cette absurde et odieuse scène. Je profitai de l'occasion pour me retirer. J'étais horriblement mécontent de moi-même, et j'avais honte, une honte qui se changea en un nouvel accès d'irritation passionnée lorsque, après une demi-heure, Mme Muriel demanda à me parler :

— « Qu'y a-t-il entre Éveline et vous?... » me dit-elle, après s'être excusée de son intervention en des termes si affectueux et pour sa nièce et pour moi. « Oui, » insista-t-elle, « il y a longtemps que je la trouve préoccupée, inquiète, triste. Ses cousines l'ont remarqué aussi. Aujourd'hui j'ai vu tout de suite que vous veniez d'avoir entre vous une discussion. Elle n'a jamais voulu me l'avouer. Mais vous, Étienne, vous me parlerez. Je l'aime comme si elle était ma fille, vous le savez. Je vous aime comme si vous étiez mon fils... Un jeune ménage a quelquefois des mal entendu qu'un peu de confiance dans les parents dissiperait. Ayez cette confiance... »

— « Mais il n'y a rien, ma tante, je vous assure, » lui répondis-je. Depuis notre retour d'Italie j'avais appréhendé une démarche de ce genre. A maintes reprises j'avais distingué dans les yeux de la tante-mère, comme l'appelle Éveline, ce regard qui annonce une question déjà. J'en avais toujours été gêné. N'avais-je pas été déloyal vis-à-vis d'elle aussi? M'eût-elle donné cette nièce, qu'elle aimait vraiment comme une de ses filles, si elle avait tout su? — « Non, » répétai-je, « il n'y a rien. C'est l'état d'Éveline qui l'éprouve beaucoup et qui la rend un peu nerveuse... »

— « Comme vous mentez mal, mes pauvres enfants! » fit Mme Muriel; et elle ajouta : « Vous refusez de vous ouvrir, vous aussi, Étienne; vous avez tort. Mais si vous ne vous ouvrez pas à moi, ouvrez-vous à elle... »

— « Que voulez-vous dire? » lui demandai-je, saisi par la preuve de perspicacité que la bonne dame venait de

me donner. C'était, comme tout à l'heure pour le petit de Montchal, l'inconsciente leçon d'une âme très simple, très droite, mais par cela même si près des vérités profondes de la vie.

— « Je veux dire, » répondit-elle, « que je vous connais si bien tous deux ! Quand elle était petite, Éveline avait déjà cet instinct : aussitôt qu'elle sentait vivement quelque chose, se refermer, se taire. Et vous, je l'ai trop remarqué, je le vois encore maintenant, vous êtes pareil... Hé bien, croyez-en une vieille femme qui vous aime tendrement l'un et l'autre : défiez-vous de vos silences. Ne laissez pas s'établir entre vous de malentendus. Expliquez-vous. Racontez-vous. Commencez, Étienne. Vous êtes l'homme, d'abord, et c'est à vous de gouverner la barque. Si Éveline est nerveuse, c'est trop justifié dans son état, en effet... Ne vous taisez pas avec elle, et ne la laissez pas se taire. Elle s'y use trop!... »

M'expliquer ? Me raconter ? Avec quels mots ? A quel moment ? Que ce conseil de la mère de famille suppose bien ce que j'aperçois à chaque nouvel épisode du drame de ma vie, comme la loi même, comme la condition première de la famille : que l'on n'ait rien au fond de soi d'absolument, d'irréremédiablement inavouable. Mais quand on le porte sur son cœur, ce poids de l'inavouable ; quand on sent à la fois, et avec une égale force, la nécessité de la parole et le devoir du silence ; quand on est acculé à ce carrefour : faire tant souffrir en se taisant, faire tant souffrir en parlant, où se tourner ? Quelle issue prendre ? Et m'y voici arrivé, au point d'intersection des deux branches. Ma méchanceté d'aujourd'hui me l'a trop prouvé. Si je continue à vivre sur ce fond de regrets et de mensonges, d'obsessions et de silences, je deviendrai fou. J'en suis à subir déjà l'assaut de sentiments dont je me serais cru complètement incapable : une répulsion, par instants presque une aversion, pour la grosseur d'Éveline, pour son corps déformé, son masque altéré, la souillure de sa chair. Quelle vilénie ! Et quel contraste, à ne pas en supporter l'amertume, avec ce qu'elle attend, elle, de

cette épreuve qu'elle bénit! Lorsque après la visite de sa tante je suis retourné auprès d'elle, je l'ai trouvée toute tremblante de l'injuste colère où elle m'avait vu, ne m'en voulant pas, mais si frémissante; et je lui en ai demandé pardon, je me suis mis à ses pieds, je lui ai prodigué les mots de tendresse, et elle répondait :

— « Tu es si bon! Quand tu es avec moi comme tu as été tout à l'heure, c'est que tu souffres. Tu vois, je ne t'interroge plus jamais. Je crois ce que tu m'as dit à Naples. Je veux le croire, et qu'il n'y a là rien que de physique... Si c'était autrement, ce serait trop coupable de ne pas tout faire pour que nous ayons ensemble une harmonie entière... Pense que maintenant nous sommes trois, que nous allons avoir une petite âme à nous, qu'il nous faudra soigner, préserver, comme une fragile plante. Nous ne pouvons y réussir que si nous n'avons rien entre nous, si nous sommes unis, plus unis encore... »

J'avais posé ma tête sur ses genoux, tandis qu'elle me parlait. Par un geste d'instinctive amitié, sa main blanche caressait mes cheveux. C'était le geste d'Antoinette, autrefois. J'avais l'âme si brisée que ce rappel de la douce morte auprès de la douce vivante ne me faisait plus mal. Je me disais, en écoutant ma pauvre femme épancher son cœur dans cette plainte et implorer timidement une franchise dont elle avait besoin comme on a besoin d'air et de lumière dans un cachot fermé, — je me disais qu'elle a raison, que cette œuvre d'éducation à laquelle nous allons être appelés exige l'harmonie entière, que cette harmonie est impossible sans vérité; que je lui mentais, à cette seconde même, rien qu'en ayant ma tête sur ses genoux et en évoquant, dans cette attitude, le souvenir de mes anciens abandons ainsi, auprès de l'autre... Et puis, comme, en la regardant, je voyais sa taille élargie, la lourdeur de sa ceinture, la svelte et voluptueuse silhouette de mon fantôme passa soudain dans ma mémoire, et une inexprimable détresse m'envahit... Oh! m'en aller, m'en aller,

m'en aller de cette maison, m'en aller de ces chagrins, m'en aller d'Éveline, — m'en aller de mon cœur!...

.

6.

Paris, 12 avril.

... Un peu plus près, un peu plus près, chaque jour!... C'est de la mort que je m'approche ainsi, de la délivrance désirée et redoutée à la fois. J'ai tant aimé la vie, et tout dans la vie, — jusqu'à ses douleurs; — j'ai tant aimé sentir, qu'encore aujourd'hui, par moments, cet instinct se réveille. La perspective de me dissoudre dans le néant me fait frissonner. C'est un froid de glace qui pénètre jusqu'au plus intime et au plus profond de mon être, jusqu'à ce point dernier par où je dis « moi ». Et puis, cette impression de froid intense et de frissonnement finit par devenir une espèce de douceur. Mon âme s'y repose de cette fatigue dont l'accable le retour constant des mêmes troubles. Toujours se heurter aux mêmes difficultés, sans dénouement concevable, toujours subir les mêmes crises de conscience et de sensibilité sans issue, quelle misère! Pour quelques minutes je m'en délivre en habituant ma pensée à la grande pacification suprême. Mes seuls instants de détente intérieure sont ceux où je vaque lentement, minutieusement, aux préparatifs d'un suicide que je sais inévitable, quoique je n'y sois cependant pas tout à fait décidé. Mais que j'en suis séparé par peu de chose! Entre le coup de pistolet qui terminera enfin la tragédie de ce criminel ménage et la seconde où j'écris ces lignes, que l'épaisseur de volonté qui me reste à réduire est donc petite! Sans cela, aurais-je accompli le sacrifice que j'ai accompli aujourd'hui? Aurais-je accepté de détruire enfin cet appartement, conservé intact depuis la mort d'Antoinette, et qui désormais n'est qu'un souvenir, mais un souvenir qu'Éveline du moins ne rencon-

trera pas, quand je n'y serai plus? Dès l'instant que j'ai eu la force de vouloir cette destruction, j'aurai aussi la force de l'autre destruction. Ce n'est plus le goût de la vie qui m'en sépare, c'est toujours l'idée de la peine que je causerai. Cette idée s'use aussi. L'acuité de la sensation que j'en avais s'est émoussée. Je suis malade d'âme, si malade que tout s'efface, s'abolit dans ma conscience, même cela. Après avoir cru aimer Antoinette et Éveline d'un même amour, après les avoir aimées toutes deux, il me semble parfois que ces deux femmes se sont détruites l'une l'autre dans mon cœur, et que je ne peux plus rien sentir ni par l'une ni par l'autre. C'est que je sais trop à présent mon incapacité à penser à l'une sans souffrir de l'autre. Quand je commence à m'attendrir sur Éveline, l'image d'Antoinette s'élève et l'obsession du remords me ressaisit. Quand j'essaie d'évoquer le charme des années d'autrefois et de cet amour qui me fut si cher, c'est l'image d'Éveline qui surgit, et elle m'inflige, de nouveau, le malaise intolérable. C'est comme si je les avais perdues toutes deux, — et je les ai perdues. J'ai perdu Éveline, parce que je ne peux rien lui apporter et rien recevoir d'elle que de la douleur. J'ai perdu Antoinette, — ah! bien plus que le jour du tragique accident, — parce que je ne peux plus, comme alors, m'abîmer, me rouler dans mes souvenirs d'elle! Après que mon passé m'a empoisonné mon présent, mon présent m'empoisonne mon passé. D'avoir aimé la mère m'a empêché d'aimer la fille, heureusement, simplement, loyalement. D'avoir épousé la fille me rend insupportable d'avoir été l'amant de la mère.

Cette paralysie de ma sensibilité par l'excès d'émotions contraires, je l'ai constatée avec une mélancolie singulière, au cours des démarches que j'ai faites ces jours derniers pour liquider ce petit appartement de l'avenue de Saxe. Même à l'époque de mon mariage, j'ai reculé devant la disparition de ces trois chambres, où rien n'avait bougé. Elles avaient pour moi comme des physionomies de créatures vivantes. Il est vrai de dire qu'en ce moment-là, et dans mon état d'égare-

ment sentimental, je n'ai pas cru faire tort à ma femme en conservant cet asile de mon bonheur d'autrefois. Éveline et Antoinette se confondaient si étroitement dans mon culte, que les reliques de mon ancien amour ne me paraissaient pas hostiles au nouveau. Les conditions étaient d'ailleurs arrangées de telle sorte que je n'avais à craindre aucune complication de l'ordre matériel. L'appartement n'était pas à mon nom. Éveline eût donc appris son existence, je pouvais prétendre que je louais pour le compte d'un ami, de Jacques de Brèves, par exemple, qui s'y fût prêté. C'eût été un mensonge. J'en ai tant fait ! Les concierges, à qui l'entretien de ces chambres est confié, n'ont leur loge que depuis la mort d'Antoinette. Ils ne l'ont donc jamais connue, et, si quelqu'un les interrogeait, ils n'auraient rien à dire, sinon que je suis venu là de temps à autre, m'enfermer pendant des heures, et toujours seul. Mais, depuis que je songe sérieusement à me tuer, je ne veux pas qu'une pareille indication puisse jamais être donnée aux recherches qu'Éveline essayera de faire sur les causes de ma mort, si je meurs ainsi de ma propre main. J'ai donc arrêté de supprimer pour toujours cette dernière trace de ce qui fut ma meilleure part de joie ici-bas. L'exécution d'un pareil projet se réduit, en fait, à des actions bien simples, mais leur brutalité est cruelle. Quitter un logement dans des conditions comme celles-là, c'est avoir des rapports avec tant de gens dont il est dur d'associer la personnalité à une besogne que l'on voudrait respectueuse et muette comme une cérémonie pieuse. Discuter un arrangement avec un tapissier pour qu'il emporte tous les objets romanesquement disposés jadis dans ces pièces que ses ouvriers vont déshonorer, quelle mortelle ironie quand on a dans l'âme le tremblement d'un adieu à ses plus beaux rêves !... Il y a un an à peine, je ne me serais pas cru capable de procéder à cette profanation, sans un déchirement. Je viens d'y vaquer avec ce calme automatique qui est celui des survivants dans les apprêts des convois funèbres. Certes, l'opération a été affreuse. Je l'ai accomplie sans hésiter, sans m'y reprendre, et, à la

seconde actuelle, je ne dirai pas que cette dispersion de ces chers meubles ne me soit pas très douloureuse, mais je n'ai pas un regret. Je recommencerais demain, si c'était nécessaire, aussi calmement, aussi froidement.

L'affaire a duré deux jours. Le plus pénible fut hier, quand il m'a fallu aller jusqu'à l'appartement et le revoir, après tant de jours. Je me fis conduire en voiture jusqu'à l'église Saint-François-Xavier. Je laissai là mon coupé, et je marchai, comme autrefois, par l'avenue et la place de Breteuil. L'aspect du quartier n'a pas beaucoup changé depuis l'époque où je suivais ces mêmes trottoirs, sous ces mêmes grêles platanes, pour me rendre dans le doux asile. C'est toujours ce même coin, un peu incohérent, ce bord du faubourg, avec des bâtisses inégales, d'humbles boutiques et, à l'horizon, le dôme doré des Invalides, qui prend au couchant des reflets rosés. Une grande construction neuve, à l'angle de la place, dressait ses six étages encore inoccupés. De larges bandes de papier étalaient sur ses vitres ces mots : A louer. Je pensai qu'il y aurait quelque jour, attachés à ces logements, encore si anonymes, si indifférents, des lambeaux de vie humaine, des espérances, des regrets, des joies, des chagrins ; qu'un amant peut-être viendrait plus tard évoquer devant ces murs, lui aussi, l'image de tendresses pour toujours abolies, et j'éprouvai un accablement de la commune misère qu'augmenta encore l'aspect de la maison où je me rendais. Elle avait trois étages seulement, et quatre fenêtres de façade. Notre appartement était au premier. Ses volets étaient clos. Quand j'y fus entré, et que le concierge eut ouvert les croisées, le jour tout voilé, tout brouillé, éclaira de la lumière qui convenait vraiment à cette visite l'aspect familial de ces pauvres choses, notre royaume d'amour jadis, — et aujourd'hui!... Je m'étais complu à parer les murs de quelques grandes photographies où étaient reproduits des tableaux aimés par Antoinette, une fête de Watteau entre autres. Les tons en étaient décolorés, décolorée aussi l'étoffe des rideaux et celle des tentures. L'atmosphère qui flotte dans les pièces abandonnées avait

étendu partout ses teintes grisâtres. Le sang me battait dans les tempes et j'étais comme noué. L'idée que je devais ne m'en aller de là qu'après y avoir fait ce que j'avais à y faire tendait mes nerfs et m'empêchait de m'abandonner aux rêveries désespérées que j'avais connues dans ces chambres, quand j'y revenais les premiers temps, que je me couchais sur le divan où Antoinette avait tant reposé, et que je me mettais à fondre en larmes. Au lieu de cela, les yeux secs, je commençai, en attendant le marchand que le concierge s'était chargé de trouver, à détruire de mes mains les quelques objets personnels que je ne pouvais pas emporter et que je ne voulais pas vendre. J'avais demandé qu'on allumât trois grands feux dans les trois cheminées de l'appartement. Je pris dans l'armoire la tunique de soie mauve où la forme adorable de son corps se devinait encore. J'en déchirai l'étoffe par longues bandes, que je jetai, les unes après les autres, dans les flammes. Il y avait une paire de fines mules que je déchirai et brûlai de même, un châle de dentelle que je déchirai aussi, des peignes d'écaille blonde que je brisai en mille pièces. L'affreuse odeur de brûlé qui se répandit dans ces chambres me prenait à la gorge, et je continuais à ne pas pleurer. Le marchand arriva parini ces étranges occupations. J'imagine qu'il se rendit compte des raisons secrètes que j'avais pour me défaire de ce mobilier sur-le-champ, car il m'en offrit un prix dérisoire, que je ne discutai même pas. Il fut convenu que le déménagement serait exécuté le jour même et que je viendrais le lendemain, qui était aujourd'hui, donner un dernier coup d'œil à l'appartement, retirer la quit-tance du terme à échoir et remettre les clefs.

Et j'y suis allé. J'ai repris ces avenues, par un temps radieux cette fois et dont je n'ai même pas senti l'insulte à ma douleur. Avais-je même de la douleur? Une atonie de mort était en moi. Quand j'arrivai devant la maison, je vis que les volets n'étaient pas refermés. Les vitres sans rideaux révélaient le déménagement accompli. Le marchand était dans la loge, qui me tendit la somme d'argent convenue

entre nous. Il me présenta un reçu que je signai de mon vrai nom, avec l'indifférence d'un homme qui ne cherche à dépister aucune curiosité. J'ai peut-être eu tort, mais que pourrait-on essayer de me faire? Qu'Éveline sache que j'ai eu, jusqu'à ces derniers temps, un appartement caché, que m'importe? Ce qui m'importe, c'est qu'elle ne sache jamais qui j'y ai reçu. Cela, ni ce marchand ni personne ne peut le soupçonner maintenant que le sacrifice est consommé, que j'ai anéanti toutes ces petites choses personnelles, comme je veux, avant d'en finir, brûler aussi ses lettres. Puissé-je trouver pour cette dernière immolation l'énergie que j'ai eue encore pour monter dans l'appartement vide et passer en revue ces pièces où la boue des souliers des déménageurs se voyait sur le parquet dénudé de son tapis, où des morceaux de l'étoffe des tentures pendaient à des clous, où les débris consumés des objets brûlés la veille noircissaient le foyer des cheminées. Avant de quitter ce logement, dont je ne repasserai plus jamais le seuil, je vins jusqu'à la chambre à coucher, qui était en retour sur un petit jardin. Je regardai longtemps ces murs vides, comme stupéfié par le subit évanouissement de ce décor qui avait été celui de mes extases et de mes nostalgies, tant d'années. Puis, comme quelqu'un qui fuit un endroit où s'est passée une scène horrible, je sortis de cette maison, fébrilement, hâtivement, sans me retourner. Toujours hâtivement, je me dirigeai par la rue Duroc et la rue Masseran, ces rues par lesquelles j'ai tant de fois reconduit Antoinette, vers l'église Saint-François-Xavier. J'y entrai. J'avisai un tronc pour les pauvres, dans lequel je glissai l'argent que l'acheteur des meubles m'avait remis, et quand ce fut fait, je sentis qu'entre la mort et moi il n'y avait plus rien.

.

7.

Paris, 8 mai.

... J'en suis à la dernière station de mon calvaire. Je vais me tuer. J'ai passé ces nuits-ci à détruire les papiers qui ne devaient pas rester après moi. J'ai brûlé ce que je devais brûler. J'ai écrit à M. d'Andiguier la lettre que je devais lui écrire, et classé pour lui les feuillets déchirés de ce journal qui peuvent plaider un jour, non pas pour moi, mais pour ma douleur, si la vérité était jamais sue d'Éveline. Je n'ai eu qu'un moment de faiblesse, le dernier, quand je suis allé l'embrasser dans son lit, et que j'ai vu ses yeux et son sourire. Et puis, j'ai regardé le portrait d'Antoinette, de l'autre côté de ce lit. L'évidence des suprêmes, des irrévocables raisons qui me commandent de mourir était là, tout entière, dans ces deux visages, celui de la vivante et celui de la morte, à côté l'un de l'autre. Je leur ai, à cette minute dernière, dit adieu à toutes les deux, en demandant à la Cause inconnue, si cette Cause peut avoir pitié, que ma mort soit l'expiation et que jamais, jamais, la fille ne sache ce que la mère a été pour moi. Encore quelques instants, et je ne *sentirai* plus... Ah ! quel repos!...

.

VI

DEUX AMOURS

Il est peu d'épreuves plus cruelles pour un homme de cœur que d'apprendre d'une façon certaine, après la perte

d'une personne qui lui fut chère, quelque action de cette personne absolument contraire à l'image qu'il en a gardée. Elle n'est plus là pour se défendre, pour expliquer comment elle a pu faire ce dont il ne l'eût jamais crue capable. De la condamner sans l'entendre, maintenant surtout qu'elle est revêtue du caractère solennel de la mort, donne au survivant l'impression qu'il commet une iniquité sacrilège. Mais la vérité est la plus forte, et elle a raison de ce pieux scrupule. Il se met à se souvenir du passé, de l'époque où l'action qui vient de lui être dénoncée fut accomplie. Il se rappelle telle phrase que le mort ou la morte a prononcée, tel geste, tel regard. Cette créature en qui il avait tant cru le trompait donc? Elle jouait devant lui une comédie?... C'est une douleur profonde et d'une amertume sans nom, quand cette découverte rétrospective aboutit à une rupture avec un très cher souvenir. Il est des morts avec qui l'on brise ainsi, des morts que l'on souhaite désormais ne plus revoir, de l'autre côté des jours, et ces déchirements de l'affection posthume ont toutes les tristesses d'un second adieu, plus désolé que le premier. D'autres fois, la faute que l'on ne soupçonnait point va chercher dans l'âme une fibre de tendresse plus intime et plus douce. On se prend à plaindre celui ou celle qui n'est plus, d'avoir été faible. C'est à soi-même que l'on en veut si ce cœur ne s'est pas ouvert. On se reproche de ne l'avoir pas fait s'ouvrir, de ne l'avoir pas deviné. On se dit : « Je ne lui ai pas assez montré combien je l'aimais, » et l'on se met à l'aimer davantage encore. C'est un rapprochement, au lieu d'une séparation, c'est un réchauffement, une nouvelle poussée d'émotions vivantes, là où ne végétaient plus que les froides fleurs du regret et du souvenir. Quand cette seconde mort par le mépris ou ce renouveau par la pitié s'accomplit à propos d'affections toutes spirituelles, celle, par exemple, d'un frère pour un frère, d'un ami pour un ami, la tragédie en est toujours bien pathétique, moins pourtant qu'à l'occasion d'une femme que nous avons aimée d'amour, et lorsque nous apprenons qu'elle a aimé, elle aussi, hors de nous et à

notre insu, qu'elle s'est donnée à quelqu'un que nous avons absolument ignoré, et dans des conditions qui furent toutes un mensonge à notre égard. Pour que le mélange de jalousie physique et de déception morale soudain remué en nous ne se résolve pas un flot d'acre rancune, il faut que notre façon de sentir soit très généreuse et très haute. Toutes les trahisons servent de pierre de touche à la magnanimité, aucune au même degré que celle-là.

Magnanime, certes Philippe d'Andiguiers l'était, dans la pleine signification de ce beau mot. Il avait vraiment cette noblesse innée du geste intérieur, qui écarte jusqu'à la plus vague idée d'une bassesse ou d'une mesquinerie. Il était absolument, instinctivement, étranger à cette pauvreté du cœur qui voit une duperie dans le fait d'aimer sans être aimé. La poésie profonde de son sentiment pour Mme Duvernay avait résidé dans ce renoncement anticipé à l'espérance et au désir. Il avait accepté qu'elle épousât un autre homme, et il avait assisté à son existence de ménage, non sans jalousie, mais sans révolte. Son pire regret avait été qu'elle ne fût pas heureuse. Devenue libre, il avait continué de vivre dans son atmosphère, sans même oser concevoir que rien pût changer dans leurs rapports. Morte, il avait poussé la dévotion jusqu'à cet héroïsme d'obéissance qui lui avait fait brûler, sans les lire, les lettres qu'elle lui avait laissées. Aucune nuance d'égoïsme, fût-ce la plus légère, n'avait terni la pureté de ce sentiment aussi désintéressé que le rayonnement de la lumière dans le ciel, que l'épanouissement des feuilles sur les branches, que toutes les énergies bienfaisantes de la nature. Jamais il n'avait été même effleuré par la pensée que cette prodigalité de ses trésors d'affection lui donnât droit à un retour. Et cependant, lorsqu'il eut fini de lire ces fragments révélateurs du journal de Malclerc, ces pages où le complice d'Antoinette avait raconté le roman secret de son amie, idolâtrée vingt ans, avec tant de renoncement, mais aussi avec tant d'aveuglement, ce grand amoureux ne put s'empêcher de subir le sursaut de la plus violente,

de la plus animale des haines. La ferveur de son ancienne idolâtrie se tourna soudain en une aversion presque féroce contre celui qui avait été le héros de ce roman, contre cet homme que la morte avait aimé. Dans ces confidences où se trouvait ramassé un drame conjugal si poignant, si chargé de menaces pour l'avenir de la plus attendrissante victime, le vieillard n'aperçut, le manuscrit une fois refermé, que cette unique et douloureuse chose : Antoinette avait aimé!... » Cette bouche, dont il revoyait en pensée la ligne idéalement fine et frémissante, avait murmuré des paroles d'amour, donné des baisers d'amour! Ces yeux dont l'énigmatique et clair regard le poursuivait du fond de la tombe s'étaient baignés des larmes de l'amour, illuminés des flammes brûlantes de l'amour! Les masses fauves de ces beaux cheveux, des mains d'amant les avaient caressées et déroulées! Un amant avait étreint et possédé ce corps délicieux! Un amant avait reçu d'elle et lui avait donné cet ineffable bonheur de l'extase partagée, si divine à goûter entre les bras d'une créature comme elle, que cet amant n'avait pu l'oublier, qu'il en demeurait blessé d'une inguérissable nostalgie!... A cette idée un frisson d'une horrible répulsion faisait vibrer d'Andiguier tout entier. Ce phénomène d'attrait à la fois et d'antipathie qu'il avait éprouvé à la première rencontre avec Malclerc s'expliquait maintenant. Une double vue de son cœur l'avait averti. Il avait été attiré par une influence d'Antoinette, devinée, pressentie chez cet inconnu. Il avait été repoussé par une intuition de l'odieuse vérité. Qu'elle lui était odieuse, en effet, si odieuse que la préoccupation du sort d'Éveline, engagée dans ce mariage monstrueux avec l'amant de sa mère, s'effaçait en lui, s'abolissait, complètement. Ce fervent, ce dévoué Philippe d'Andiguier, que bouleversait, ce matin même, la seule pensée d'un malheur suspendu sur la tête de Mme Malclerc, n'allait plus avoir, pour quelques heures, que cet inutile et torturant souci : plonger en esprit dans son passé et y rechercher des signes qu'il n'avait pas vus alors... Il se rappelait qu'à une époque Antoinette ne l'avait plus reçu

aux mêmes heures. Elle avait argué du médecin qui lui recommandait des promenades à pied. Et lui, d'Andiguier, y avait cru!... Il se revoyait, lors de son dernier voyage en Italie, avant la mort d'Antoinette, insistant pour que celle-ci partit avec lui, comme elle en avait eu l'intention, et elle refusant, « à cause de sa fille, » avait-elle dit, et il avait cru encore à ce motif! Et il lui avait su gré d'être si bonne mère!... Vingt épisodes pareils se représentaient à son esprit, tous également humiliants pour sa perspicacité, jusqu'au dernier, à ce legs des lettres qu'elle lui avait demandé de brûler... La scène ressuscita dans sa mémoire, avec le relief de la réalité. Il était là, dans cette même pièce, au coin de cette cheminée, tenant en main l'enveloppe de cuir blanc et souple que des rubans défendaient seuls. La face des objets, autour de lui, n'avait pas changé : les deux grandes tapisseries florentines d'après Filippino Lippi dressaient leurs personnages au fond de la paisible salle, alors comme aujourd'hui. Alors comme aujourd'hui, les enluminures des cartes de tarots faisaient une joaillerie de couleurs sur l'étoffe sombre du lutrin; la princesse peinte par Pisanello détachait son profil de médaille sur un paysage de montagnes bleues et d'eaux claires, comme miniaturé; les statuettes d'or s'élevaient sur les branches et le piédestal d'argent du haut crucifix de Verrocchio. Les merveilleux objets du musée, alors comme aujourd'hui, entouraient leur maître, l'invitaient à oublier la vie et ses misères dans la sérénité contemplative de l'art. Alors, il n'avait pas eu une pensée pour eux, à cette minute des suprêmes hésitations devant l'enveloppe des lettres d'Antoinette. Aujourd'hui, et pour exorciser le fantôme de la morte qu'il leur avait préférée, il se mit, au contraire, à regarder ces cartes peintes, ces tableaux, ces sculptures, ces pièces d'orfèvrerie, ces mosaïques, ces bijoux, ces boiseries, toutes ces choses, insensibles et muettes; — mais elles ne l'avaient pas trompé, mais il ne leur avait dû que des joies!... Et, repoussant de la main les feuilles éparses du cruel Journal qui venait de lui déchirer le cœur, il jeta à

haute voix ce grand cri de rébellion contre sa foi de tant d'années :

— « Tout mentait donc, excepté ça... »

A ce moment, ses yeux rencontrèrent, parmi tant de merveilles éparses sur les chevalets et sous les vitrines, le mince panneau dont Malclerc avait parlé dans sa confession, cette sainte Claire, vêtue en franciscaine, pieds nus et tenant son cœur dans sa main. La phrase d'Antoinette au jeune homme : « C'est ainsi que je voudrais avoir mon portrait fait pour toi... » revint à l'esprit du vieillard, et cette autre, écrite par Malclerc lui-même : « C'était vraiment le cœur de ma pauvre maîtresse qui brûlait dans la main de la sainte... » L'idée que cette peinture leur avait servi à tous deux de gage d'amour, qu'ils l'avaient tous deux regardée avec les mêmes émotions, la lui rendit soudain physiquement intolérable. Il marcha sur elle comme il eût marché sur son rival, et, d'une main tremblante de colère, il l'arracha plutôt qu'il ne la décrocha de la muraille. Puis, avisant un coffre tout auprès, il en souleva le couvercle, et il y jeta le précieux panneau, d'un geste qui l'aurait fait passer pour fou aux yeux des collectionneurs du monde entier, s'ils l'avaient vu saisir avec cette brutalité d'iconoclaste ce délicat chef-d'œuvre, exécuté sur une pâte écaillée, friable, et dont les couleurs fragiles s'effritaient déjà !...

Cet homme si réservé d'habitude, si digne, et dont l'existence s'était écoulée parmi les gestes surveillés des amateurs d'art, fut ramené à lui-même par la puérilité impulsive de cette déraisonnable action. Il passa les mains sur ses yeux, et il secoua, plusieurs fois, sa vieille tête blanchie comme pour dire non et encore non à cette colère qui venait de le dégrader ainsi à ses propres yeux. Il retourna vers la table où il avait jeté les feuillets du journal de Malclerc. Il les ramassa. Puis, accoudé, le front dans sa main, il recommença de les lire, et il tomba dans une rêverie qui n'avait plus rien de commun avec son emportement de tout

à l'heure. C'est qu'à travers ces pages, maintenant, la grâce d'Antoinette lui redevenait si présente, si vivante, qu'il en subissait de nouveau l'ensorcellement. Elle était là, qui lui souriait de son sourire si à elle, ce sourire d'enfant, et toujours teinté d'un peu de mélancolie, avec cette fossette, à gauche, un peu au-dessus du coin frémissant de sa bouche. Comme Malclerc avait senti la grâce amère de ce sourire ! Comme le vieillard retrouvait le souvenir qu'il gardait des prunelles de la morte, dans ces confidences de l'amant ! Elles se rouvraient, elles le regardaient, ces prunelles bleues, « *à la fois si douces et si impénétrables.* » Elle lui avait parlé, à lui aussi, elle lui parlait, de cette voix « *qui semblait venir de si loin dans son âme...* » Si différents que fussent les deux hommes, leur impression de leur commune amie avait eu quelques-unes de ces analogies profondes, qui veulent qu'une invincible sympathie se mêle à la haine dans certaines rivalités d'amour ; et voici que l'image d'Antoinette, évoquée par la passion d'un autre, s'anima pour d'Andiguier davantage et davantage encore. Voici que la chaude source de tendresse se mit à jaillir de nouveau, à ruisseler dans ce cœur de plus de soixante ans, comme si la perfide était réellement entrée dans la chambre... Perfide ? Avait-il vraiment le droit de l'appeler ainsi ? Quelle promesse lui avait-elle faite, qu'elle ne lui eût pas tenue ? Quel droit lui avait-elle donné, qu'elle lui eût repris ? A quels engagements envers lui avait-elle manqué ? Si elle s'était tue du sentiment qu'elle avait éprouvé pour Malclerc, n'était-ce pas qu'elle se savait aimée par son vieil ami, d'une affection plus passionnée que l'amitié, et afin de lui épargner une inutile souffrance ? Il en avait été de lui comme de sa fille. Si réfléchie et si fine, elle avait souhaité de leur éviter à l'un et à l'autre des complications dangereuses. Elle avait rêvé de ne rien leur prendre. Elle ne leur avait rien pris. Son silence n'était ni une hypocrisie, ni une défiance. C'était un respect pour leurs droits acquis, et, pour ce qui le concernait, un ménagement envers une tendresse trop susceptible. D'Andiguier n'en avait-il pas eu la preuve dans cette mission

dont elle l'avait chargé après sa mort? Ces lettres, livrées si loyalement à sa fidélité, sans un essai d'explication, sous l'unique sauvegarde d'un souhait, n'était-ce pas l'aveu qu'elle avait des secrets, inconnus de lui, en même temps qu'une supplication de ne pas chercher à les savoir? Comment pouvait-il lui reprocher sa double vie, lorsqu'elle lui en avait mis le mystère entre les mains, avec une simplicité qui attestait une telle estime, tant d'amitié aussi? La part qu'elle lui avait attribuée dans son cœur n'avait certes pas été la plus grande. Elle avait été bien à lui. Quand il l'avait rencontrée au bord du lac de Côme, dans la douloureuse période d'avant son mariage avec Albert Duvernay, qu'avait-il voulu, désiré, espéré? Qu'elle lui permit de se dévouer pour elle, de la protéger, de l'aimer? N'avait-elle pas accepté cette protection jusqu'au bout? N'avait-elle pas choisi ce dévouement pour y faire appel, jusque dans la mort? Ne lui avait-elle pas donné un suprême témoignage qu'elle croyait à l'infinie délicatesse de son amour? Et, devant l'évidence renouvelée que, s'il n'avait pas été tout dans cette vie de femme, il y avait du moins été quelque chose de très vrai, de très intime, de très rare, le remords de sa colère le saisit, et des larmes commencèrent de rouler dans les rides de ses joues, tandis qu'il cachait dans ses mains son pauvre visage usé, en disant et redisant de nouveau tout haut, mais cette fois au fantôme de la disparue : « Pardon! pardon! pardon! »

C'est alors, et dans cette violente secousse de remords et d'attendrissement, que le sens de la réalité ressaisit tout à fait cet homme généreux. A quoi et à qui venait-il de penser, depuis qu'Éveline était partie de cette chambre et qu'il avait commencé la lecture du journal de Malclerc? A sa propre histoire, et à lui, uniquement à lui. Que s'était-il demandé? S'il avait été trompé par Antoinette. Et, pendant ce temps-là, un être vivant et sentant, cette tendre et innocente Éveline, qui s'était adressée à lui dans son agonie, au nom même de cette Antoinette, était en danger, et il l'oubliait. Il oubliait dans quelles circonstances ces pages révélatrices lui avaient

été remises, par le mari de cette malheureuse enfant, au lendemain d'un premier essai de suicide, à la veille peut-être d'un second, dans ces intervalles de répit comme en comportent les profondes maladies morales, et que l'on ne retrouve pas toujours, si l'on en laisse échapper l'opportunité. Le désespoir de la jeune femme, si dangereux dans les conditions présentes de sa santé, avait été suspendu par la démarche qu'il avait consenti à faire. Ce désespoir allait reprendre, et, sans doute, devenir fatal. Malclerc, épuisé, brisé par la scène de la veille, s'était, pour un moment, départi de son orgueil et de son silence. Il s'était remis tout entier aux mains du plus vieil ami de sa femme. Demeurerait-il dans ces sentiments? La maladie de ce ménage, comme avait dit si étrangement et si justement Mme Malclerc, traversait une crise d'où dépendait l'avenir. Le hasard voulait que la responsabilité en pesât sur d'Andiguier. Allait-il la fuir?... Quand cet autre courant d'idées eut traversé l'esprit du vieillard, il se redressa. Les larmes séchèrent dans ses yeux. Une tension de sa volonté le raidit dans un geste d'énergie, et, comme pour manifester par son attitude le changement qui s'accomplissait en lui, il se mit à ranger méthodiquement, sans que ses doigts tremblassent maintenant, les feuilles détachées du journal de Malclerc. Il devait avoir eu cette méticulosité jadis, dans le palais du quai d'Orsay, pour classer les dossiers qui ressortissaient à ses fonctions de conseiller référendaire. Les cahiers une fois mis en ordre, il les enferma dans un meuble de la Renaissance, en noyer sculpté, où il plaçait les documents relatifs à son musée, et dont la clef ne quittait jamais sa chaîne de montre. Puis il se reprit à marcher de long en large, comme il avait fait quelques heures plus tôt, quand il attendait Éveline. L'aiguille de la pendule en forme d'ostensoir avait parcouru la moitié du tour du cadran, et le crépuscule commençait d'assombrir les arbres du jardin sous les hautes fenêtres, qu'il se promenait encore. Il n'avait rien mangé de la journée, ayant renvoyé son domestique quand celui-ci lui avait

annoncé que le déjeuner était servi. Il ne s'était pas plus aperçu de ce jeûne que de la fuite des minutes. Son intelligence était dans cet état d'éréthisme qui précède certaines décisions dont nous pressentons le caractère irrévocable et tragique. Sans qu'il s'en doutât, une autre raison encore que le péril pressant de sa protégée surexcitait ses facultés, durant ces instants d'une méditation angoissée. Inconsciemment, il instituait vis-à-vis de lui-même une rivalité entre son cœur et le cœur de Malclerc. Il ne s'en rendait pas compte, mais si son désir d'être bienfaisant à Éveline s'exaltait en ce moment à ce degré d'ardeur, c'était à cause de sa jalousie. Cette redoutable passion, si mêlée de chair et de sang, et qui, chez la plupart des hommes, demeure confinée aux bas-fonds les plus haineux de l'âme, prend, chez quelques cœurs d'élite, une forme d'autant plus élevée qu'elle est plus rare : celle d'une émulation de dévouement. En face de l'amant aimé, qui avait tout reçu, tout possédé, d'Andiguiier représentait l'amour chevaleresque et désintéressé, celui que le vulgaire traite volontiers de dupe, et qui le serait, s'il ne réservait pas à ses dévots les ineffables bonheurs du sacrifice. Que peut faire cet amour sans voluptés, cet amour qui n'est pas partagé, en face de l'autre, sinon lui prouver et se prouver qu'il aime davantage ; sinon dépasser l'amour heureux, l'écraser par la magnificence de ses immolations, par la prodigalité de ses tendresses ? Lutte douloureuse et sublime, dont un des amoureux de cette race, le romanesque et mystérieux La Bruyère, a ramassé les fiertés dans ce soupir : *« C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire, par tout son procédé, d'une personne ingrate, une très ingrate... »* Défendre Éveline, après ce qu'il venait d'apprendre, avec autant, avec plus de fidélité que s'il n'eût jamais su le secret d'Antoinette, n'était-ce pas pour d'Andiguiier dire à celle-ci, lui crier, de par delà les années, de par delà la mort : *« C'est un autre que tu as le plus aimé, mais c'est moi qui t'ai le plus aimée. Ce bonheur que tu lui as donné, c'est moi qui le méritais. C'est moi qui réparerai le mal qu'a causé l'homme*

que tu m'as préféré, moi qui défendrai ta fille, et contre lui, qui est en train de la tuer!... »

Défendre Éveline? Mais comment? Cette question, d'Andigui se la posa et se la reposa bien des fois durant les longues heures de cette méditation, sans pouvoir y répondre. Vainement apportait-il, à en considérer les diverses faces, la lucide vigueur d'esprit que lui donnait, avec l'expérience de ses soixante-quatre ans, son brulant désir d'être bienfaisant à l'enfant de la morte. Il se rencontre dans la vie des situations sans issue, qui semblent ne comporter d'autre remède que l'attente. Les pires misères, et qui paraissent les plus inguérissables, finissent avec le temps, ou plutôt elles ne finissent pas, elles s'usent. Mais avant que cette force d'usure n'ait exercé son irrésistible pouvoir, il y a vraiment des problèmes de destinée insolubles. Le mariage d'Éveline en était un. En épousant la fille de sa maîtresse comme il avait fait, à cause du sentiment qu'il gardait à la mémoire de la morte et halluciné par le mirage d'une saisissante ressemblance entre ces deux femmes, Malclerc s'était engagé, il avait engagé avec lui cette innocente, dans une de ces impasses morales qui ne permettent à un couple humain ni d'y rester, ni d'en sortir. Quoique le cas n'ait été prévu par aucun code, et qu'au demeurant il eût eu le droit strict d'agir comme il avait agi, il n'en avait pas moins manqué à une de ces lois non écrites que la conscience reconnaît comme absolument, comme irrévocablement impératives. Cette substitution, sentimentale et physique, de l'épouse à la maîtresse, de la fille à la mère, constituait une véritable monstruosité. C'était une anomalie, et d'autant plus irréductible que le charme de cette vivante n'avait même pas eu raison du souvenir de cette morte. Le malheureux — son journal l'attestait avec trop d'évidence — n'était arrivé qu'à empoisonner, c'étaient ses propres termes, son présent par son passé, et son passé par son présent. Que lui conseiller? De quitter sa jeune femme au moment où elle allait devenir mère?... Un tel abandon était un nouveau

crime. — De continuer la vie avec elle?... Était-ce possible dans des conditions pareilles? — En ayant recours au suicide, comme au seul moyen d'en finir, avait-il eu si tort?... Et pourtant non. Se tuer, ce n'était rien réparer. Un mari dont la femme est grosse a encore moins le droit de mourir que de s'en aller... Que faire alors? Était-il possible d'appliquer à ce douloureux malaise, au lieu de la méthode expectative, un procédé chirurgical? Il y en avait un que Malclerc avait lui-même entrevu à plus d'une reprise sans oser jamais l'employer : tout révéler à Éveline. D'Andiguiier avait trop vécu pour ne pas savoir que la vérité porte avec elle d'étonnantes vertus de guérison. La preuve en est que la certitude d'un malheur est moins insupportable que son attente, la découverte d'un danger moins terrifiante que son soupçon. Sachant cela, lui aussi, pourquoi Malclerc avait-il toujours reculé devant cette révélation? Pourquoi? Parce qu'il avait senti ce que d'Andiguiier sentait aussi, avec une force extrême, qu'il n'est jamais permis à un homme, quelles que soient les circonstances, de toucher à une mère dans le cœur de sa fille. Où trouver les mots pour énoncer de vive voix l'horrible chose? Pouvait-on davantage faire lire à Éveline cette confession de son mari, dont chaque phrase lui entrerait dans le cœur comme une pointe envenimée? N'y eût-il qu'une chance, une seule, pour que la jeune femme ignorât jusqu'à la fin qu'elle avait épousé en épousant Malclerc, le devoir de ceux qui savaient la vérité ne faisait pas doute. Ils devaient à tout prix aider à la maintenir dans cette ignorance. Le coup à frapper était trop cruel... Que faire alors? Que faire? En appeler à la conscience de Malclerc uniquement, cette conscience obscurcie et pourtant vivante, et qui palpitait, malgré ses fautes, et qui gémissait à travers les pages où il avait raconté ses égarements. — « *Il se fait en moi, avait-il écrit, une révolte. De quoi? De mon honneur...* » Et ailleurs : « *Je me sens responsable vis-à-vis d'elle. J'ai des remords...* » C'est la corde, cela, qu'un homme a toujours le droit de toucher dans un autre homme. C'est aussi celle qu'il peut toujours toucher efficacement.

L'honneur est comme le courage, un témoin le suscite et l'inspire. Malclerc lui-même n'avait-il pas imploré cette suggestion de sa volonté défaillante par une volonté ferme en remettant à d'Andiguiier son journal? « Ce que vous me prescrirez de faire, je le ferai... » avait-il dit, et la confusion d'une honte bien voisine du repentir n'avait-elle point passé dans cette plainte : « Laissez-moi vous serrer la main. C'est peut-être la dernière fois?... » Et combien il était influençable, combien aisément cette sensibilité malade se mettait au ton d'une sensibilité plus saine, ne l'avait-il pas déclaré par cet aveu : « Je pourrai lui être bienfaisant. *De ne plus être seul à porter ce poids sur le cœur, va me le permettre!...* » Oui, plus d'Andiguiier y réfléchissait, plus il comprenait que la seule voie de salut ouverte à ce ménage était dans ce repentir de Malclerc. Il fallait que cet homme aperçût dans une acceptation courageuse et secrète de sa souffrance intérieure un rachat possible de la faute qu'il avait commise. Il avait pris toute une existence, — et dans quelles conditions ! — uniquement pour satisfaire son morbide appétit de sentir. Il retrouverait l'estime de lui-même et par suite un peu de force, s'il commençait par se dominer assez pour que les contre-coups de ses émotions n'atteignissent plus le cœur dont il avait abusé. L'effort serait d'autant plus pénible que l'attention d'Éveline était éveillée et qu'elle épierait sur le visage de son mari les moindres vestiges du trouble caché dont elle avait mesuré l'intensité. Mais aussi, elle allait être mère. La naissance d'un enfant exerce sur une âme de femme une si puissante dérivation de ses facultés aimantes ! Quatre ou cinq semaines la séparaient de la délivrance. Que Malclerc eût la force de tenir jusque-là ce rôle d'un homme redevenu maître de lui, et qui a traversé une crise d'un ordre physique, comme il l'avait prétendu. — Peut-être la maternité accomplirait-elle une fois de plus son miracle d'apaisement.

— « J'ai bien vu sa mère arrachée ainsi au désespoir, » se disait d'Andiguiier. « Oui, la maternité la sauvera, à la condition qu'elle ne soupçonne rien, absolument rien... Cela

dépend de lui, de lui seul... Ah ! Je l'y forcerai bien... Pourvu qu'il ne se passe rien de nouveau cette nuit-ci?... Je ne me le pardonnerais pas... J'aurais dû le faire venir dès aujourd'hui, lui parler. Mais c'était trop dur de le revoir sitôt. Et que ce sera dur, même demain !... »

C'est sur ce discours intérieur et sur cette résolution que s'acheva, pour le vieillard, cette terrible journée. L'appréhension de ce premier entretien, maintenant qu'aucune équivoque n'était plus possible, le remuait à une telle profondeur qu'il ne put dormir de la nuit. Il avait eu beau, dans sa fervente exaltation de la veille, se hausser à cette attitude presque héroïque de l'ami qui pardonne à l'amant, du dévot d'amour qui trouve dans l'immolation de ses justes rancunes une ivresse de martyre, il était homme, et l'idée de tenir là, devant ses yeux, celui à qui Antoinette s'était donnée, de l'entendre respirer, de le voir bouger, de le sentir réel dans son animalité, lui faisait mal à l'avance, si mal qu'à plusieurs reprises la tentation le saisit d'éviter, de reculer au moins cette entrevue. Si, au lieu de provoquer une conversation avec Malclerc, il lui écrivait, en détail et longuement ? Mais une lettre a-t-elle l'efficacité de la présence et de la parole ? Pour suggestionner quelqu'un, — car c'était bien d'une suggestion qu'il s'agissait, — le regard, la voix, l'influx physique et immédiat de la volonté, sont nécessaires... Une lettre s'égare, elle est volée, elle tombe dans des mains à qui elle n'est pas destinée. Qu'il écrivit à Malclerc et qu'Éveline interceptât le message !... Non. L'entrevue était inévitable, et tout de suite. A constater combien il était faible devant un acte dont sa raison lui démontrait l'urgente nécessité, d'Andiguiers s'indignait contre lui-même. De quel droit condamnait-il les lâchetés de Malclerc et ses complaisances à sa propre émotion quand il en rencontrait de pareilles en lui ? Que s'agissait-il de dompter ? Une souffrance d'imagination, la petite secousse nerveuse d'une vision rétrospective, rien de plus, et il hésitait ? Le bonheur, la vie peut-être de la fille d'Antoinette, étaient

en jeu, et il ne trouvait pas, dans sa tendresse pour la mémoire de la mère, dans sa pitié pour une enfant injustement tourmentée, l'énergie de cet effort ? Comment rendrait-il la vigueur de la résolution à l'âme inquiète dont il voulait arrêter le désarroi, si son âme à lui vacillait ainsi ? On ne communique pas le courage quand on a peur, la robustesse quand on est faible, la volonté quand on hésite :

— « Non, » se dit-il à un moment, « je ne lui ressemblerai pas... »

Cette comparaison avec Malclerc acheva de décider cet homme que la pureté de sa vie et la longue fidélité de sa pensée à un sentiment unique gardaient si jeune de cœur malgré les années, si vibrant de passion sous ses cheveux blancs. Quand il se réveilla, au matin, d'un court sommeil, pris fiévreusement à l'aube, cette décision n'avait pas changé. Sa première action, aussitôt levé, fut d'envoyer à Malclerc un billet de quelques lignes où il lui demandait de venir rue de la Chaise aussitôt que possible. Il prit le soin de rédiger cette missive en phrases banales. Éveline aurait pu les lire au besoin, et les trouver parfaitement naturelles. A cette précaution, il en avait joint une autre : celle de recommander à son domestique qu'il remit le billet en mains propres au destinataire et qu'il attendit la réponse. Il n'avait osé ajouter aucune autre instruction. Aussi éprouva-t-il un véritable soulagement lorsque, au retour, son messager, lui dit qu'il avait donné la lettre à M. Malclerc en personne :

— « Il était seul ? » insista d'Andiguier.

— « Il était seul, » répondit le valet de chambre.

— « Et qu'a-t-il répondu ? » demanda le maître.

— « Qu'il me suivait, » fit le serviteur.

Ainsi la première conversation entre les deux hommes allait avoir lieu sans qu'Éveline la soupçonnât. Ce point paraissait à d'Andiguier d'une telle importance que ce fut l'objet de sa première question à Malclerc quand celui-ci arriva au rendez-vous. Les rivaux étaient demeurés l'un en face de l'autre,

sans paroles, pendant quelques instants. Leur embarras ne cessa qu'après que le vieillard eut tendu la main à son visiteur par un geste qui a dû être inscrit, là-haut, au martyrologe d'amour. Ce simple contact de chair renouvelait toutes les tortures dont la jalousie physique l'avait accablé depuis la révélation. Mais l'autre jalousie, celle du cœur, lui ordonnait de ne pas laisser même soupçonner les sensations que l'amant d'Antoinette lui infligeait par sa seule présence. Dans un autre moment, Malclerc eût sans doute été frappé par l'altération des traits de son confident. Le coup reçu la veille était empreint dans les rides plus accentuées, dans la décoloration du teint, dans l'affaissement des joues, dans les yeux, dont l'éclat était comme terni par les larmes. M. d'Andiguiier avait vieilli de plusieurs années dans ces quelques heures. Si son visiteur l'eût connu davantage, il eût été étonné aussi que le collectionneur eût choisi, pour le recevoir, une pièce en retrait derrière la chambre à coucher, et visiblement abandonnée, au lieu de la galerie où il se tenait toujours, étant de ces dilettantes qui vivent à même leurs objets d'art, familièrement, continuellement. Il n'avait pu supporter la pensée que Malclerc regardât de nouveau le petit panneau de l'Angelico, remis à sa place sur le mur, ni qu'il se souvint d'Antoinette devant la sainte au cœur brûlant. Il avait besoin de son sang-froid pour ce grave entretien, et, en fait, sa voix ne trahissait aucune de ses profondes émotions quand cet héroïque servant d'une mémoire adorée demanda :

— « Comment avez-vous quitté Éveline ? J'espère qu'elle ne sait pas que je vous ai écrit?... »

— « Absolument pas, » répondit Malclerc. « Je ne l'ai pas vue ce matin. Mais la journée d'hier a été calme. Elle est rentrée de chez vous plus tranquille, quoique avec un regard qui indique trop qu'elle cherche toujours. Et moi aussi j'ai été plus tranquille. Vous ne saurez jamais quelle force vous m'avez donnée, rien qu'en acceptant de recevoir ma confiance... Je vous répète ce que je vous ai dit : j'étouffais...

Et puis, je vous connais si bien, monsieur d'Andiguier. Quand nous causions de vous autrefois, *elle* me disait toujours : « C'est le plus noble cœur que j'aie rencontré... » Je savais que vous me comprendriez, que vous me plaindriez. J'en ai tant besoin... Quand vous m'avez tendu la main, tout à l'heure, j'ai senti qu'*elle* était entre nous, *elle* dont vous avez été le meilleur ami, et moi !... Mais qu'avez-vous, monsieur d'Andiguier, qu'avez-vous?... »

Le vieillard avait pâli affreusement, tandis que son interlocuteur prononçait ces dernières paroles. Ce rappel d'Antoinette, accompagné d'un regard chargé de tant de souvenirs; cette syllabe d'amour, cet : « *elle*, » murmuré d'une voix émue; cette allusion, d'une atroce ironie pour lui, à l'estime où il avait tenu cette femme passionnément éprise d'un autre, — l'épreuve avait été trop forte. La plaie intime, ouverte depuis la veille, touchée ainsi, et par quelles mains! avait saigné à le faire crier. Mais déjà il avait maîtrisé cette faiblesse et repris :

— « Je n'ai rien. Un peu de fatigue, à cause de la secousse d'hier. Elle a été rude, je vous assure, quand Éveline m'a parlé comme elle m'a parlé. Mais je suis mieux... D'ailleurs, » — son visage était redevenu ferme et sa voix claire pour dire cette phrase : — « Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous. C'est d'Éveline surtout... Vous m'avez demandé, » reprit-il après un silence, « d'être un appui pour vous à cause de cette pauvre enfant. Ce sont les mots dont vous vous êtes servi. Je ne connais pour un homme qu'une façon d'en aider un autre, c'est de lui parler d'abord avec une absolue franchise... »

— « Je suis prêt à tout entendre, » répondit Malclerc, « vous ne me jugerez pas plus sévèrement que je ne me juge... »

— « Je vous jugerai peut-être autrement, » fit d'Andiguier. « Je serai brutal, » ajouta-t-il. « Vous avez voulu voir à votre situation des dessous qu'elle n'a pas. Vous vous êtes attardé, votre journal le prouve, à éveiller en vous les

remords d'un crime imaginaire et raffiné que vous n'avez pas commis. Vous avez écrit ces mots : *une sensation d'inceste*, et, ne dites pas non, vous vous êtes presque complu, non pas à cette sensation, mais à ce remords... La vérité est plus humble, et il faut la regarder bien en face. Vous n'avez pas commis ce crime-là. S'il y avait un inceste dans le mariage que vous avez fait, vous n'auriez qu'à vous tuer. Il n'y a pas d'inceste. Il y a un autre crime, mais réparable et qui a un nom : c'est l'abus de confiance... » — Et, sur un geste du jeune homme : « — Je vous ai prévenu que je serais brutal... Puis-je continuer?... » — Et comme l'autre avait incliné sa tête en signe d'assentiment : — « Le prêtre que vous êtes allé voir, à la veille d'épouser Éveline, vous a dit que le mariage est un sacrement. Il avait raison. Mais, moi, qui suis un vieux fonctionnaire, je m'en tiendrai à une définition civile. Je dis que le mariage est un contrat. Or, dans un contrat, si une des deux parties dissimule à l'autre un secret d'une telle nature que, connu, il eût empêché l'accord, il y a dol. Voilà le vrai caractère de votre faute vis-à-vis d'Éveline. Si cette enfant, ou quelqu'un qui s'intéressait à elle, sa tante, par exemple, avait connu votre passé, ce mariage n'aurait pas eu lieu. Vous le saviez. Vous avez passé outre. Vous avez commis un dol. Votre tort est là. Il n'est pas ailleurs. L'admettez-vous? »

— « Je l'admets, » répondit Malclerc. Sa physionomie, quand d'Andiguier avait prononcé ces termes méprisants d'*abus de confiance*, de *dol*, s'était assombrie. Un éclair avait passé dans ses yeux. Visiblement, il ne s'était pas attendu que le vieillard lui parlerait de cette voix dure, avec ces phrases impitoyables, où il distinguait, non sans étonnement, une animosité voisine d'être haineuse. Mais c'était lui qui avait provoqué cet entretien par ses déclarations de la veille et par la remise de son journal. Il se contint.

— « Du moment qu'il en est ainsi, » continua d'Andiguier, « et que vous le reconnaissez, la nature de votre erreur vous marque votre devoir. Accepter les conséquences de ses fautes,

c'est toute l'expiation dont un homme est capable. On ne peut pas exiger de lui davantage. C'est ce que le langage vulgaire appelle, si exactement, prendre la responsabilité de ses actes. Vous avez épousé Mlle Duvernay avec un secret que vous deviez lui dire avant le mariage. En l'épousant, vous vous êtes engagé, par cela même, à ce que ce secret meure dans votre cœur, sans jamais en sortir, dussiez-vous en mourir aussi. Tous les mots, tous les gestes, toutes les expressions de visage qui ont pu donner à votre femme, durant ces derniers mois, l'idée que vous lui cachiez quelque chose, ont été autant de mauvaises actions ajoutées à la première. Il est temps encore de réparer le mal. Qu'à partir d'aujourd'hui Éveline vous voie vivre avec elle simplement, naturellement, et elle attribuera les accès de tristesse qui l'ont tant troublée, et jusqu'à la scène d'hier soir, à ces désordres nerveux dont vous lui avez parlé déjà. Souffrez en dedans, mais qu'elle ne le voie plus. Votre devoir est là. Je conviens que c'est une très dure épreuve. Mais c'est vous qui l'avez voulue. Subissez-la virilement. Vous retrouverez votre propre estime, et, avec elle, la seule chance qui reste de sauver votre ménage. Vous devez vivre, et vivre avec ce but : guérir la blessure que vous avez faite à ce jeune cœur qui s'était donné à vous avec un si complet abandon. Moi, je serai là pour vous soutenir, puisque le silence vous était trop lourd. Vous me parlerez, et ce que je pourrai pour vous aider à endormir les soupçons d'Éveline, je le ferai. Mais, prenez garde ! Ce n'est pas dans huit jours, ce n'est pas dans vingt-quatre heures qu'il faut recommencer à vous prendre en main ; c'est aujourd'hui, c'est tout de suite... Vous en sentez-vous l'énergie?... »

— « Oui, » dit le jeune homme avec fermeté. — La virile allure de la parole de d'Andiguier, dans cette seconde partie de son discours, correspondait trop à certains besoins de cette âme désorientée et fatiguée d'une longue solitude. Mais Malclerc avait aussi trop souffert pour n'avoir pas besoin de plus d'affection dans le conseil, de plus d'indulgence dans

l'appui, et, après avoir répété : « Oui, je m'en sens l'énergie, et je vous donne ma parole que je ne retomberai plus dans mes faiblesses, » il continua : « Vous avez été bien sévère pour elles tout à l'heure, mais vous êtes un sage, monsieur d'Andiguiers. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir aimé comme j'ai aimé, d'avoir été aimé comme je l'ai été, et par quelle femme!... Vous ignorez ce qu'il vous en reste au cœur de nostalgie, comme on est impuissant contre le reflux d'un tel passé, comme le souvenir dissout la volonté, combien on peut être à plaindre, même en étant très coupable... »

— « Vous croyez avoir aimé... » répondit d'Andiguiers avec un profond accent d'amertume. Ses grands traits s'étaient de nouveau altérés, quand l'ancien amant d'Antoinette avait fait cette directe allusion à la mort. Il eut, pour prononcer cette parole d'un doute presque injurieux pour les sentiments de son interlocuteur, une voix soudain si changée que celui-ci en demeura surpris et le regarda. Pour la première fois, il eut une intuition de la vérité, en voyant de quelle flamme brillaient les yeux du vieillard, et en l'entendant qui soulageait son cœur malgré lui et qui continuait : — « Vous avez aimé à aimer, comme vous l'avez dit dans votre journal; vous avez aimé à sentir, aimé à souffrir. Vous n'avez pas aimé. Vous ne vous êtes pas un seul jour, pas une seule heure, renoncé vous-même. Ce que vous avez regretté, avec cette nostalgie dont vous parlez, ce n'était pas votre amour. On ne regrette pas son amour, pour la simple raison que cet amour ne peut pas s'en aller. Il ne disparaît qu'avec nous, quand c'est vraiment de l'amour. Vous avez regretté des émotions. Ces deux femmes, pour vous, n'ont été qu'un prétexte à vous réchauffer, à vous brûler le cœur. Le foyer n'était pas en vous. Il était en elles. A mon âge, on y voit clair dans les âmes, allez. Encore aujourd'hui, vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas ce que c'est que d'aimer... Aimer, ce n'est pas recevoir, c'est donner. Ce n'est pas chercher l'émotion, c'est la créer. C'est se dévouer à un autre être pour toujours. Il vit, on l'aime. Il meurt, on l'aime. Il ne nous quitte jamais,

pas plus que Dieu ne quitte son fidèle. Si cet être vous aime, c'est le paradis. C'est le paradis encore, même s'il ne vous aime pas, même s'il en aime un autre. Car ce paradis, nous l'avons, nous le portons en nous, et c'est l'amour. Cet amour, vous l'avez inspiré, vous l'inspirez encore. C'est ainsi qu'Éveline vous aime, c'est ainsi que l'autre vous a aimé. Cet amour, vous ne l'avez ressenti, vous, ni pour cette autre, — vous n'auriez pas épousé sa fille, — ni pour cette fille, — vous ne l'auriez pas torturée et vous ne seriez pas torturé du regret de l'autre... Non. Ne dites pas que vous avez aimé, vous n'en avez pas le droit... Surtout ne me le dites pas... »

A mesure que d'Andiguier parlait, transfiguré par une exaltation grandissante, la lumière achevait de se faire dans l'esprit de celui auquel il adressait cette protestation trop passionnée pour n'être pas personnelle. Avec cette instantanéité du souvenir qui se produit en nous quand une évidence subite coordonne et illumine une suite de petites observations, restées jusque-là presque inconscientes, vingt images se représentèrent à Malclerc, dont le sens s'éclaira pour lui. L'espèce de réserve attendrie avec laquelle Antoinette lui avait révélé les assiduités de d'Andiguier, le ton si particulier de respect ému qu'elle avait en le nommant, ses réticences pour raconter ce qui le concernait, son désir et sa crainte tout ensemble que les deux hommes se connussent, autant d'indices auxquels il avait à peine pris garde. Il en comprenait soudain la signification : d'Andiguier avait aimé Mme Duvernay, et celle-ci l'avait su. Que cet amour durât encore, la souffrance dont le visage du vieillard portait la trace, en ce moment, le disait assez, et l'effrayant changement de ses traits depuis la veille, et cette vibrante revendication pour la supériorité de son sentiment. De qui parlait-il, sinon de lui ? De quel amour, sinon du sien ? Cet être, aimé même dans sa mort, même dans son amour pour un autre, qui était-ce, sinon Antoinette ? Contre quoi cet homme de plus de soixante ans se révoltait-il avec cette frénésie de douleur, sinon contre la découverte qu'il venait de faire de la passion d'Antoinette,

et pour qui?... Si préoccupé qu'il fût par le drame de sa propre vie, Malclerc éprouva un saisissement devant cette complication, soudain révélée. Quel déchirement ses confidences avaient dû infliger à ce cœur si fidèle ! Et quelle générosité de l'avoir reçu, après cela, comme il l'avait reçu, de s'être offert à le soutenir, de l'avoir soutenu !... Toutes ces impressions se résolurent chez lui par un mouvement de pitié et de remords, qui le fit, après une minute d'hésitation, et quand d'Andiguier se tut, s'avancer vers lui et lui tendre la main, en lui disant :

— « Monsieur d'Andiguier, pardonnez-moi. »

— « Vous pardonner?... » interrogea le vieillard, sans répondre au geste du jeune homme. « Qu'ai-je à vous pardonner?... » ajouta-t-il d'un ton redevenu hautain et presque dur.

— « De vous avoir donné ce journal, » balbutia Malclerc. « Ah ! si j'avais su !... »

— « Vous saviez mon affection pour Éveline, » répondit d'Andiguier, « et vous avez eu raison de tout m'avouer. »

Son noble visage avait repris son masque de réflexion soucieuse et froide. Il ne voulait pas de cette sympathie de son rival pour sa sensibilité blessée. Ses yeux clairs eurent, en se fixant sur les yeux de l'autre, le regard de fierté d'un homme qui n'admet pas qu'on lui dise qu'il souffre. Ils semblaient déclarer à Malclerc, en le défiant et le condamnant : « Voilà l'exemple. » Mais cet éclair d'orgueil s'éteignit vite pour céder la place à une expression d'inquiétude épouvantée, quand le domestique qui avait porté la lettre rue de Lisbonne, le matin même, vint interrompre ce tête-à-tête des deux hommes et qu'il annonça, non sans un embarras qui prouvait que déjà les gens pressentaient un mystère autour des allées et venues de leurs maîtres :

— « Mme Malclerc demande à parler à monsieur... Que faut-il répondre?... »

— « Il faut la faire monter, naturellement, » dit d'Andiguier : « Vous voyez comme elle est en éveil?... » ajouta-t-il

en se retournant vers Malclerc, dans la minute qu'ils passèrent seuls. « Souvenez-vous de votre promesse... »

— « Je m'en souviens, et je la tiendrai, » dit le jeune homme, qui ajouta : — « Vous me rendrez votre estime, je la veux, et je la mériterai... » Quand Éveline entra dans la chambre, des deux complices dans cette œuvre d'un tragique mensonge, c'était lui le plus calme, lui dont le visage offrait aux yeux de l'arrivante cette expression naturelle, si difficile à prendre ainsi, à l'improviste. Il y avait au contraire une trace de contrainte, qui ne pouvait échapper à une inquisition passionnée, dans la bonhomie jouée avec laquelle d'Andiguier vint à la jeune femme ; et il lui disait, avançant ses questions, pour l'en désarmer :

— « Toi chez moi, à cette heure?... Que se passe-t-il encore dans cette mauvaise tête?... Tu t'es inquiétée de lui?... Hé bien ! Tu le vois. Il est ici... »

— « Je n'en doutais pas, » répondit Éveline, « mais j'ai voulu en être sûre. »

— « Comme tu dis cela!... » reprit d'Andiguier. ; « Pourquoi?... »

— « Pour rien... » fit Éveline en rougissant. Comme toutes les personnes très délicates que le soupçon a précipitées dans une démarche de quasi-espionnage, elle était partagée entre son fiévreux désir de savoir le secret qu'elle pressentait et une honte d'être venue surprendre son mari. C'était l'occasion, pour celui-ci, d'entrer en scène à son tour et de mériter l'estime de son juge, ainsi qu'il l'avait dit, par son énergie à garder la parole donnée. Il commença donc, en s'adressant à d'Andiguier, d'un ton presque découragé

— « Avais-je raison, dans ce que je vous disais, monsieur d'Andiguier?... Voilà ce qui m'enlève toute tranquillité. Je m'épuise à lutter contre ces imaginations qu'elle se fait, et qu'elle garde. Mais je suis décidé à suivre votre conseil, et à ne plus laisser de silences s'établir entre nous... » Et, se tournant vers sa femme : — « Nous sommes vos deux meilleurs amis, Éveline. Vous nous tenez là, tous deux, devant vous. Si

vous avez de nouveau quelque chose sur le cœur, interrogez-nous. Nous vous répondrons... »

— « Non, » dit-elle, « je n'ai rien... » Et elle répéta : « Je n'ai rien... Mais c'est vrai, j'ai été folle... Aussi... » continuait-elle, cédant, malgré la révolte de sa dignité, à ce besoin d'enquête qui l'avait fait, ayant su son mari sorti de grand matin, accourir droit chez d'Andiguier, avec l'idée fixe qu'il ne pouvait être que là, — « aussi pourquoi rencontré-je toujours l'énigme devant moi, toujours la preuve qu'on me cache quelque chose? »

— « Mais quelle énigme? Mais quelle preuve?... » demanda Malclerc.

— « Avant-hier, » dit-elle d'une voix saccadée et qui hésitait, qui implorait. Le souvenir de ses horribles émotions de l'autre nuit, et de cette tentative de suicide, vainement niée, la reprenait, en même temps qu'elle avait encore plus honte.

— « Oui, avant-hier... il y avait sur le bureau... je l'ai vue, une enveloppe au nom de M. d'Andiguier... »

— « Et vous vous mettez dans un état comme celui où vous êtes pour de pareilles idées? » interrompit le jeune homme. « J'avais préparé, tout simplement, pour lui, trois brochures qu'il m'avait prêtées... Où les avez-vous mises, monsieur d'Andiguier? Montrez-les-lui... »

— « Non, » dit vivement Éveline, « je ne veux pas les voir... A quoi bon?... » continuait-elle, en se parlant à elle-même. Puis, involontairement encore, elle trahit le tumulte des impressions parmi lesquelles elle se débattait, en se contredisant aussitôt, et elle demanda : « Mais alors pourquoi avez-vous tenu à lui parler dès ce matin? »

— « Pourquoi? » répéta Malclerc, et, tirant de sa poche la lettre de d'Andiguier : « Lisez ce billet. Notre ami était tourmenté de vous, de nous, pour tout dire. Il a désiré m'entretenir de notre ménage, me réconforter, me donner des conseils... Mais lisez... lisez... »

— « Non, » répondit encore la jeune femme, et elle repoussa l'enveloppe de la main. De nouveau, une lutte

entre des émotions contraires se peignit sur son visage, et, tout d'un coup, interpellant le vieillard avec une solennité singulière, elle reprit : « S'il en est ainsi, vous, mon ami, jurez-moi sur le souvenir de maman qu'Étienne et vous ne me cachez rien, et je vous croirai... »

— « Mon enfant!... » dit d'Andiguiers, et son pauvre cœur tremblait dans sa voix. « Ce n'est pas bien de mêler ainsi les morts à nos pauvres petites agitations. Ce n'est pas bien de dramatiser avec des appels de ce genre, avec des évocations et des serments, des difficultés d'un ordre très simple. Je n'ai rien à te jurer et je ne te jurerais rien. Mais je te dirai, avec ce que j'ai en moi d'amitié pour toi, avec ce que j'ai eu d'affection pour ta mère : reviens au bon sens et à la réalité. Ton mari te donne l'exemple de ce qui est vrai, de ce qui est juste, de ce qui est sage. Il a souffert de désordres nerveux. Il va essayer de se soigner, de prendre sur lui-même, de se guérir. Ne lui rends pas cet effort impossible, et toi-même, pense au grand événement qui se prépare. Il n'y a rien entre vous que des idées, que tes idées. Ne les laisse pas te ressaisir... Tu es toute pâle. Tu t'es rendue malade ce matin encore, en te levant si tôt, en venant ici, en te tourmentant, et c'est si inutile, c'est si coupable!... Allons, Étienne, » — c'était la première fois qu'il appelait Malclerc de son petit nom, par une simulation d'amitié, bien magnanime, elle aussi, — « vous allez la reconduire et la calmer. J'irai prendre de tes nouvelles cet après-midi, et regardons, tu verras bien que je ne te mens pas quand je te dis que, lui et moi, nous ne voulons que ton bonheur... »

— « J'aurais dû jurer... » se disait ce grand honnête homme, un quart d'heure plus tard, quand il se retrouva seul, dans sa galerie, après le départ des jeunes gens : « Oui. J'aurais dû jurer... Qu'est-ce qu'un faux serment, quand il s'agit d'épargner à une femme une révélation semblable sur son mari et sur sa mère?... Mais non. Elle m'aurait cru aujourd'hui, et demain, elle aurait recommencé de douter, de cher-

cher. Elle a été trop avertie... Du temps, il faut gagner du temps, et arriver à la naissance de l'enfant... Si ce malheureux, » — il pensait à Malclerc, — « a la force de se comporter comme ce matin, pendant ces cinq semaines, tout peut encore s'arranger... Ah ! » conclut-il, « j'aurais dû jurer tout de même!... Sur ce souvenir, je n'ai pas pu. »

VII

L'INÉVITABLE

D'Andiguier avait raison. Éveline avait été trop avertie, mais, et de cela il ne se doutait pas, entre les divers signes qui, depuis le début de son mariage, avaient d'abord éveillé, ensuite porté son inquiétude à ce point d'anxiété inapaisable où elle se trouvait maintenant, le plus décisif venait d'être cette attitude prise par l'ancien ami de sa mère en face de son mari. Tandis que celui-ci la ramenait, au sortir de cette pénible scène, de la rue de la Chaise à la rue de Lisbonne, et qu'il continuait de jouer, avec une perfection qui eût trompé une autre personne, le rôle que lui avait suggéré d'Andiguier, la jeune femme commençait déjà le travail d'esprit qui devait bien vite l'amener dans la direction de la vérité. Une fois en chemin, comment se serait-elle arrêtée?

— « Il n'a tout de même pas fait le serment que je lui demandais... » se disait-elle en se rappelant quelle émotion d'Andiguier avait manifestée, dans les derniers moments de leur entretien et devant son appel filial. — « Il ne pouvait pas le faire. Il n'a pas voulu me mentir jusque-là. Car il me ment, lui aussi. Ils me mentent. Ils s'entendent pour me mentir, et depuis hier... Ils s'entendent. Comment? Pourquoi?... »

Cet accord des deux hommes était un incident si nouveau,

si singulier, qu'il avait, comme on voit, frappé aussitôt et très fortement l'intelligence de la jeune femme. Ce n'était pas une personne d'une très vive imagination qu'Éveline. Si elle tenait de sa mère cette sensibilité un peu farouche, ce repliement sur soi-même, cette répugnance à montrer ses émotions profondes, qui lui donnait des coins romanesques dans l'âme, elle avait hérité du côté paternel un réalisme d'esprit et de jugement très différent du tour d'idées, volontiers chimérique, de Mme Duvernay. Elle avait toujours tout pris très au sérieux. De là lui venait cette droiture un peu raide qui avait tant agi, par contraste, sur la nature ondoyante et complexe de son mari. On dupe aisément, une première fois, ces sortes de caractères, car, d'instinct, ils croient les autres aussi sincères, aussi simples qu'eux-mêmes. Quand leur défiance s'éveille, elle ne s'endort plus, précisément pour le motif qui les rend tardifs au soupçon. Ils ont trop besoin d'être vrais avec eux-mêmes, pour ne pas couler à fond les indices qu'ils ont une fois remarqués. C'est ainsi qu'Éveline, durant les quelques jours qui suivirent ces quarante-huit heures, si chargées pour elle de mystères, ne questionna plus, ne se plaignit plus. Mais l'énergie de sa réflexion se concentra sur cette donnée inattendue de l'énigme dont elle sentait le poids sur son ménage. Le problème se posait ainsi maintenant : au lendemain de la tentative de suicide de son mari, elle était venue, affolée, à bout de forces, supplier d'Andiguier. Celui-ci avait accepté la mission de tenter une démarche auprès de Malclerc. Il était parti en promettant de lui parler, de lui arracher son secret, d'essayer du moins. Il était revenu sachant ce secret, — pour Éveline ce point ne faisait pas doute, — oui, le sachant, et décidé à s'en taire. De quelle nature était donc cette confiance que non seulement son plus sûr ami ne voulût pas la lui répéter, à elle, mais encore que les deux hommes se fussent aussitôt ligüés afin de mieux lui cacher ce qu'elle avait un droit sacré à savoir? L'avenir de son mariage était en péril. Elle n'avait dissimulé à d'Andiguier aucun de ses troubles. Elle lui en

avait montré la cause dans cette idée fixe qui rongeaient son mari, dans ce secret autour duquel elle errait depuis des mois. Elle avait vu d'Andiguier bouleversé de sa souffrance, elle entendait encore son cri spontané d'indignation : « Tu as raison, il faut qu'il s'explique ! » et cet entretien avec Malclerc avait suffi pour retourner cet homme, pour en faire un allié de l'autre dans une conjuration de silence. Cette antipathie réciproque, dont il lui avait fait l'aveu, s'était changée, dans ce petit espace de temps, en une complicité. Quelles paroles s'étaient donc prononcées entre eux ? Quand elle les avait surpris dans cette entrevue du matin organisée à son insu, cette volonté d'entente et de silence était écrite sur leurs visages, dans leurs regards, dans leurs attitudes. Quelle impérieuse nécessité, commune à l'un et à l'autre, les avait fait se concerter avec une soudaineté qu'elle eût qualifiée de miraculeuse, si elle n'y avait pas assisté ? C'était un mystère par-dessus un mystère, que cette subite mainmise du jeune homme sur le vieillard. Mais c'était aussi un de ces faits qui circonscrivent subitement le champ des explications possibles, et en tournant et retournant ce fait dans sa pensée, par cet inconscient effort d'analyse qu'une préoccupation passionnée suscitait en elle, Éveline allait en tirer des conséquences déjà trop voisines de la cruelle vérité.

Au cours des huit jours qui s'écoulèrent ainsi, entre ces premières scènes et l'inévitable, le décisif événement qui devait achever de l'éclairer, rien cependant ne trahit chez elle cette tension extraordinaire de sa pensée sur ce problème, à présent rétréci d'une façon bien nette. Elle alla et vint, comme d'habitude, accomplissant ceux des devoirs du monde qu'un huitième mois de grossesse permet encore à une femme, suivant avec sa ponctualité accoutumée les prescriptions du médecin, marchant beaucoup, et activant les derniers préparatifs pour la toute prochaine naissance de l'enfant, qu'elle avait déclaré vouloir nourrir elle-même. Quiconque l'aurait vue, assise à la table des repas, en face de son mari, ou che-

minant dans une des allées écartées du Bois, tantôt avec lui, tantôt avec une de ses cousines, ou bien encore travaillant le soir à un ouvrage dans l'angle préféré de son petit salon, n'aurait jamais imaginé qu'elle avait traversé, si peu de temps auparavant, des épreuves violentes et tragiques. D'Andiguier était le seul à comprendre que la tragédie continuait, mais silencieuse et toute mentale, sous ce front si jeune et si impénétrable, où le bleuâtre réseau des veines semblait faire couler un sang paisible, et que la pensée dévorait. Il avait trop vu la mère se renfermer dans cette même atmosphère de douceur distante, pour n'en être pas effrayé. Mais il se gardait de communiquer ses craintes à Malclerc, qu'il voyait, de son côté, tenir sa promesse, se dominer, opposer aux investigations de sa femme un visage affectueux et indéchiffrable, sans aucune trace des anciennes mélancolies. Le vieillard sentait bien que ce n'était là qu'une accalmie entre deux tempêtes. Cependant, le jour de la délivrance d'Éveline approchait, et, pour lui, cette venue de l'enfant continuait à être la grande espérance. Il avait besoin de cette espérance, afin de supporter la tristesse dont il continuait d'être rongé de son côté, et qui se manifestait par des symptômes dont Éveline et Malclerc ne pouvaient s'empêcher de s'inquiéter, malgré leurs propres soucis. Seulement, le jeune homme savait pourquoi, à chacune de ses visites rue de Lisbonne, le collectionneur montait l'escalier d'un pas plus pesant, avec un souffle plus court, quelle idée douloureuse creusait ses rides chaque jour davantage. Il savait pourquoi, dans ce petit salon de l'ancien hôtel de Mme Duvernay, le vieillard choisissait toujours le même siège maintenant, près de la fenêtre, à contre-lumière, de façon à dissimuler son visage pâli, de façon surtout à ne pas voir, lui non plus, une certaine miniature placée sur la table dans un cadre d'or ciselé, — un de ses cadeaux de noce lors de leur mariage ! Quoique les deux hommes n'eussent plus échangé un mot sur le passé, Étienne savait pourquoi d'Andiguier ne lui donnait jamais la main sans qu'il sentît cette main frémir, sans qu'une

angoisse passât dans ces yeux, de plus en plus fiévreux d'insomnie. C'était la différence qui séparait son observation de celle d'Éveline. Celle-ci remarquait bien tous ces signes d'une profonde altération dans la physionomie et les manières de d'Andiguiier. Mais, tandis que Malclerc plaignait le vieil ami d'Antoinette en le comprenant, elle cherchait, elle réfléchissait, elle se demandait s'il n'y avait pas autre chose qu'une coïncidence entre les scènes de l'autre semaine et les troubles subits de cette santé, demeurée si intacte jusque-là.

— « Est-ce que vous vous sentez souffrant ? » lui avait-elle demandé, le surlendemain de l'explication chez lui.

— « Tu me trouves un peu défait ? » avait-il répondu. « Ce sont mes névralgies qui me reprennent et qui m'empêchent de nouveau de dormir... »

La précipitation qu'il avait eue de donner à son visible état de malaise une cause matérielle lui aussi, comme Malclerc, avait arrêté une autre question sur les lèvres d'Éveline. Elle s'était dit : « A quoi bon essayer de nouveau de l'interroger ? Il ne parlera pas plus que l'autre... » et elle avait, à chaque visite, étudié les progrès de la souffrance sur le visage du vieillard. Non. Le dépérissement de d'Andiguiier n'avait pas uniquement un principe physique. Elle l'avait vu malade à d'autres époques, et elle avait pu constater son stoïcisme dans la douleur. C'était le chagrin qui le rongait, comme c'était le chagrin qui avait rongé Malclerc. *C'était le même chagrin.* Celui-ci se dominait depuis la terrible nuit où il avait été sur le point d'attenter à sa vie. Mais Éveline n'était pas la dupe de cette attitude destinée à la tromper. L'autre se dominait aussi, seulement il en mourait. Pourquoi ? Quelle était la gravité terrible du secret qu'on lui cachait, pour que non seulement il eût établi, d'un coup, l'accord entre les deux hommes, mais encore frappé d'Andiguiier comme un malheur personnel ? Car c'était là ce que la jeune femme avait pu lire, dès le premier jour, dans les yeux du vieillard, ce qu'elle y lisait distinctement à chaque visite : il ne souffrait plus pour elle, il souffrait pour lui. Elle n'avait, pour se convaincre qu'elle

ne rêvait pas en constatant ce changement, qu'à se rappeler la première partie de leur entretien dans le petit musée de la rue de la Chaise, lorsqu'elle était venue lui crier sa détresse. Comme il lui avait parlé alors, avec quelle effusion de tout son cœur ! Comme il était visible que, dans ces moments-là, il ne réservait rien, que l'élan de sa pitié n'avait pas d'arrière-pensée ! Comme dans ses gestes, dans la pression de ses mains, dans les inflexions de sa voix, dans les anxiétés de son regard, elle avait perçu une sympathie, totalement, complètement absorbée par elle ! Cette sympathie n'était pas moins sincère, moins tendre maintenant, mais c'était comme si cette âme n'en eût plus eu la force. Une plaie intérieure s'était ouverte en lui. Quelle plaie ? Par quel autre mystère d'Andiguier était-il malheureux de ce qu'avait dû lui révéler Malclerc, pour son propre compte, et en dehors de son affection pour Éveline ? Telle était la question que se posait la jeune femme, continûment, fixement, à travers ce train de la vie quotidienne qui avait repris, comme il reprend toujours ; et une idée commençait de pointer dans son esprit, si vague, si obscure, qu'elle ne se la formulait pas. Il y a des pénombres dans notre pensée, une vague région de limbes indéterminés, un bord de conscience. Là s'ébauchent, presque à notre insu, des inductions dont nous ne saurions dire à quelle minute elles ont commencé. Là s'éveillent des intuitions qui dépassent et déconcertent notre volonté. Non. Nous n'avons pas voulu concevoir cela, et nous l'avons conçu. Nous n'avons pas voulu supposer cela, et nous l'avons supposé. Une invincible, une indirigeable logique a fonctionné en nous presque malgré nous, et nous ne soupçonnions même pas ce travail qu'il s'était accompli déjà et que son résultat s'était élaboré, indestructible.

Quelle idée ? Éveline, qui connaissait d'Andiguier depuis qu'elle existait, le savait bien : — et c'était la raison qui, toute petite, l'avait liée à lui d'un attachement si instinctif, si spontané ; — la vie sentimentale du vieil amateur d'art

s'était concentrée, depuis longtemps, autour d'elle et du souvenir de sa mère. Elle ne l'avait jamais vu ému, réserve faite de ses tableaux et de ses marbres, que pour des incidents qui la concernaient ou qui concernaient cette mère. Elle ne s'en était pas étonnée : d'abord les choses avaient toujours été ainsi, et puis, elle avait trouvé, quand elle avait commencé à réfléchir, une explication très naturelle à cette affection. D'Andiguier n'avait plus, pour ainsi parler, de famille. Il ne lui restait que des parents éloignés, avec lesquels il n'entretenait que de très rares relations. Il avait été le compagnon et l'ami de jeunesse — Éveline le croyait du moins — de son grand-père Montéran. Il avait reporté cette amitié sur Mme Duvernay, puis sur sa fille. Celle-ci n'avait jamais associé l'idée de l'amour à l'image de cet homme qu'elle avait connu plus que quadragénaire, avec des cheveux gris et une physionomie vieillie avant l'âge. Elle ne soupçonnait pas les racines profondes de ce sentiment épanoui en si magnifiques fleurs d'âme, ni par quelle rosée de larmes secrètes ces fleurs avaient été nourries. Mais on n'a besoin de connaître ni les causes ni la nature d'un sentiment pour en connaître la force et la vivacité, et pour deviner devant certaines tristesses qu'elles doivent tenir à la portion la plus vivante d'un cœur. Cette portion la plus vivante, chez d'Andiguier, — Éveline l'avait trop éprouvé pour en douter, — c'était le souvenir de l'amie disparue qu'elle lui représentait. En présence du chagrin dont elle le voyait soudain consumé, elle devait nécessairement penser : — « Je ne l'ai jamais vu ainsi depuis la mort de ma mère... » — Ce fut au sortir de la conversation où il lui avait répondu en expliquant son changement par une reprise d'anciennes névralgies, qu'Éveline se résuma ainsi pour elle-même une impression, très voisine de cette autre : — « Il ne serait pas autrement s'il ne s'agissait de ma mère... » — Pour la première fois, l'hypothèse que sa chère morte pût être, d'une façon d'ailleurs incompréhensible, mêlée au mystère dans lequel elle se débattait, venait de lui apparaître, si vaguement, si confusément...

Une remarque singulière précisa tout d'un coup un peu cette incertaine et informe imagination. Elle était rentrée de sa promenade le soir même du jour où elle avait ainsi causé avec d'Andigui, comme d'habitude, vers les six heures, et, comme d'habitude, après avoir changé sa tenue de ville pour une toilette d'intérieur, elle s'était dirigée, pour se reposer, vers son petitsalon. En ouvrant la porte, elle vit que Malclerc l'y avait précédée. Il était debout, et tenait à la main une photographie qu'il considérait attentivement. Au bruit de la porte, il reposa le cadre sur la table, avec un mouvement brusque, comme quelqu'un surpris en faute. Éveline s'aperçut que sa main tremblait un peu, et aussi qu'il avait de nouveau sur le visage cette expression qu'elle connaissait trop, pour s'y être meurtri le cœur si souvent depuis presque une année. Le portrait que Malclerc venait de remettre ainsi était un de ceux de Mme Duvernay. Cette expression et cette gêne durèrent à peine une minute, assez cependant pour qu'Éveline en demeurât elle-même toute saisie. Elle dit, sans attacher d'importance à sa propre question, et plutôt pour se donner une contenance :

— « Vous regardiez ce portrait de maman ? C'est celui où je lui ressemble le plus, n'est-ce pas ?... »

— « C'est justement ce qui me faisait le regarder, » répondit-il vivement, et, sans transition aucune, il se mit à raconter une histoire, qu'il venait, disait-il, d'apprendre au cercle. Sa physionomie avait repris ce calme voulu, où Éveline reconnaissait le parti pris, si cruellement irritant pour elle, d'échapper à son inquisition. Sa voix avait son accent surveillé. Aucun signe d'émotion ne transparaissait en lui. Il en avait eu une pourtant, à son entrée, et extrêmement forte. Il quitta la pièce presque aussitôt, et Éveline, étendue sur sa chaise longue, roula elle-même dans un abîme de réflexion... Elle regardait, à son tour, la photographie de sa mère. Elle se demandait pourquoi son mari avait paru si contrarié qu'elle l'eût surpris ainsi, ce portrait à la main. Ses yeux se fixaient sur les lignes un peu effacées de ce visage

si pareil au sien, comme pour y retrouver la trace des pensées qu'avait eues à leur occasion l'homme qu'elle aimait tant, avec qui elle vivait, qu'elle avait vu alternativement auprès d'elle si tendre et si fermé, si exalté et si sombre, si heureux et si désespéré. Elle portait son nom, et elle le connaissait si peu!... Oui. Quelles pensées avait éveillées en lui ce portrait de la mère de sa femme? Pourquoi sa main avait-elle tremblé en reposant ce cadre sur la table? Pourquoi avait-il eu sur sa physionomie son expression des mauvais jours? En toute autre circonstance, Éveline s'en fût tenue à cette question, comme à tant d'autres semblables, pendant ces dix mois. Mais la constatation du concert entre Malclerc et d'Andiguier l'avait habituée, depuis ces derniers jours, à associer dans sa rêverie ces deux détenteurs du redoutable secret qui pesait sur elle, et voici que les éléments épars de ses récentes observations se rapprochèrent et firent corps : son raisonnement sur les chagrins de d'Andiguier et leur cause possible, d'abord, — puis ses réflexions sur le changement de rapports entre les deux hommes, et l'étrangeté d'une entente qui supposait un retournement si complet chez d'Andiguier encore, provoqué par quoi, sinon par la même cause qui provoquait ces chagrins ; — l'évidence enfin du trouble de Malclerc quand elle était entrée dans le petit salon et devant cette photographie... Pour des motifs qu'elle n'entrevoyait pas, à un degré qu'elle ne soupçonnait pas, par un point au moins, le secret autour duquel errait son enquête silencieuse était relatif à sa mère.

— « C'est impossible, » se dit-elle aussitôt, « Étienne ne l'a pas connue... » Elle avait reposé le portrait, elle aussi, d'un mouvement brusque, en se prononçant cette petite phrase. L'irréfutable objection de cet alibi eut un instant raison du travail qui s'était déjà accompli inconsciemment dans son esprit. Elle songea : — « Je deviens vraiment folle... » — et, pour chasser entièrement une idée qu'elle jugeait tout à fait morbide, elle commença de s'occuper à un des menus ouvrages qu'elle multipliait pour

l'enfant à naître. C'était un petit bonnet, composé de fleurs en fil, dans ce point si joliment appelé *frivolité*. L'attention que ses yeux et ses doigts devaient apporter au maniement de la navette d'ivoire trompait d'habitude sa pensée. Le génie d'acceptation qui était une des grâces et une des forces de sa patiente nature s'éveillait en elle dans ces moments-là. Elle sentait tressaillir dans son sein l'être déjà vivant, dont bientôt elle entendrait les cris, qu'elle nourrirait de son lait, qu'elle réchaufferait de ses caresses, et elle s'efforçait de s'absorber dans des soins qui prévoyaient, qui préparaient cette très prochaine venue. Cette fois-ci, l'absorption de son esprit dans cette minutieuse besogne dura quelques instants à peine. Elle remit presque aussitôt son ouvrage dans le vide-poches qui se trouvait à portée de la chaise longue. Un souvenir avait tout d'un coup traversé sa mémoire, celui de sa première visite avec Étienne, alors son fiancé, dans cet hôtel qui devait être le leur. Que son attitude avait été étrange à ce moment-là ! A peine entré dans cette pièce-ci, en particulier, comme il s'était montré nerveux, tourmenté ! Avec quelle hâte il lui avait demandé de partir, comme si de voir les murs de ces chambres lui était insupportable ! Et depuis, qu'elle avait eu souvent le sentiment, — elle l'avait dit à d'Andiguier, — qu'il prenait cette maison en aversion, qu'il la fuyait comme on fuit un endroit dont l'aspect vous rappelle une personne !... Quelle personne ? Il n'y en avait qu'une dont l'image fût étroitement associée à cette demeure, c'était sa mère. Et de nouveau, à cette idée, qui lui revenait, plus obsédante, elle répondait mentalement le « c'est impossible » de tout à l'heure ; mais, déjà, l'affirmation en était plus faible, moins catégorique, moins décidée... Un autre souvenir surgissait, oublié, lui aussi, parmi tant d'autres : à Hyères, et quand, au lendemain de ses fiançailles, elle avait prononcé le nom de d'Andiguier, et annoncé qu'elle venait de lui écrire, Étienne n'avait-il pas donné les signes d'une extraordinaire agitation ? N'avait-il pas paru plus inquiet qu'il n'était naturel sur la manière dont ce vieil ami accueillerait cette nouvelle ? N'avait-

il pas laissé voir un soulagement lorsque la réponse était arrivée? Il ne connaissait pourtant pas d'Andiguier à cette époque, — du moins personnellement. Elle en était bien sûre, puisque c'était elle qui les avait présentés l'un à l'autre. D'où venait alors qu'il lui en eût toujours parlé dans des termes si exacts et si profonds, comme d'un homme que l'on a pénétré complètement? Elle-même, dans sa grande explication avec son vieil ami, n'avait-elle pas dit ces mots auxquels sur le moment elle n'avait pas attaché d'importance : « A peine s'il vous a vu, et il vous connaît comme moi... » Était-il admissible qu'une autre personne eût renseigné ainsi Malclerc sur le caractère de d'Andiguier, et que cette personne fût Mme Duvernay?

— « Alors Étienne l'aurait rencontrée?... Il aurait été lié avec elle? Où? Comment?... Et il ne me l'aurait pas dit? Pourquoi?... Je perds l'esprit... Non, ce n'est pas vrai... »

C'est sur cette révolte de ce qu'elle croyait être son bon sens qu'elle se releva de sa chaise longue, afin d'aller se préparer pour le dîner, en agitant sa tête d'un geste qui n'en chassa pas l'obsédante idée. Il y a, dans une hypothèse juste, lorsqu'une fois l'intelligence l'a conçue, une exactitude d'adaptation aux faits qui ne nous permet plus de la rejeter à notre gré. Pendant ce dîner, comme pendant la soirée et les jours qui suivirent, Éveline eut beau s'obstiner à repousser comme extravagante cette possibilité que son mari eût jamais rencontré sa mère, sa force d'observation fut tendue à saisir les moindres détails qui pouvaient confirmer ou démentir cette supposition. Elle constata ainsi deux indices qui, pour être très petits, n'en étaient pas moins bien significatifs, dans l'ordre des pensées où elle était engagée. Pas une fois, durant ces jours, elle ne put surprendre le regard de son mari posé de nouveau sur un des portraits de Mme Duvernay. Elle les avait, on se rappelle, multipliés dans la maison. Quand l'œil de Malclerc en rencontrait un maintenant, il passait vite, comme si l'image n'était pas là. Ce soin que le jeune homme avait de ne plus

jamais regarder les portraits devait frapper d'autant plus Éveline qu'il concordait avec un effort analogue qu'elle pouvait remarquer chez d'Andiguier pour éviter les conversations sur la morte. Autrefois, il ne faisait pas une visite rue de Lisbonne, que très naturellement il ne mentionnât son nom et ne rapportât quelque souvenir, auquel son vieux cœur semblait se rajeunir et se réchauffer. A présent, lorsque Éveline faisait une allusion à sa mère, jamais plus il ne la relevait. Sans affectation, mais avec une évidente volonté de ne pas laisser la causerie se fixer sur ce point, il passait à un autre sujet. A la rigueur, et si son attention n'eût pas été éveillée par une suite d'incidents, Éveline aurait pu croire qu'elle se trompait sur Malclerc et qu'il n'y avait pas de parti pris dans certaines distractions de son regard, trop constantes cependant pour n'être pas volontaires. Chez d'Andiguier, le parti pris était indiscutable, et il était tellement inattendu, il révélait, chez le vieillard, des dispositions si nouvelles, un tel bouleversement des anciennes habitudes, qu'Éveline se sentait saisie, à chaque visite, d'un désir toujours et toujours plus aigu de lui demander : « Pourquoi ne voulez-vous plus que nous parlions de maman?... » La question lui brûlait le cœur, lui brûlait les lèvres, — et elle ne la posait pas.

Quelle réponse appréhendait-elle ? Elle n'aurait pu le dire. Mais déjà la fièvre du soupçon commençait de l'envahir, et l'idée vague, abstraite d'abord, se réalisait, se concrétait dans sa pensée. Cette possibilité que sa mère fût mêlée au secret dont son ménage était la victime se traduisait en suppositions précises, qu'elle allait tour à tour accepter et rejeter, en proie à ces subites et incohérentes alternatives de crédulité et de doute, dont le va-et-vient est comme un roulis et un tangage moral, si douloureux pour l'être qui en subit l'agonie. Il finit alors par avoir un appétit de certitude, égal au désir du voyageur, ballotté sur l'Océan, de poser enfin ses pieds sur la terre ferme. Ceci soit dit pour excuser la pauvre Éveline de l'acte si contraire à son caractère auquel l'entraîna ce besoin d'étreindre une vérité, quelle qu'elle fût ! Mais qui

donc osera la condamner, parmi ceux qui, s'étant heurtés, comme elle, dans leur entourage, à quelque mystère, petit ou grand, ont connu ces véritables accès d'hallucinations imaginatives où les hypothèses se présentent avec une telle surabondance de détails, un cortège de preuves, que les impossibilités s'abolissent, et que l'invraisemblance fait certitude ? Puis l'adhésion irraisonnée et fougueuse de l'âme est suivie d'une réaction. Elle aperçoit soudain l'absurdité de ce qu'elle acceptait avec la plus partielle des complaisances. Elle détruit d'un coup l'édifice d'arguments qu'elle avait dressé, pour se retrouver devant le petit fait indiscutable qui avait servi de premier élément à ce travail et se construire de nouveau un échafaudage de conceptions qu'elle renversera, à peine debout. C'est ainsi qu'Éveline se prit soudain à se demander si ce secret, dont son mari tour à tour et son vieil ami avaient semblé si émus, n'avait pas trait à la mort de son père. Elle avait à peine connu M. Duvernay. On lui avait toujours dit qu'il avait succombé à une fluxion de poitrine contractée à la chasse... Si c'était là un mensonge, destiné à tromper la famille ? S'il avait été tué dans un duel, demeuré caché, et que son meurtrier fût Étienne?... Cette extraordinaire hypothèse s'évanouit aussitôt devant cette simple réflexion qu'à l'époque de cette mort, celui-ci n'avait pas vingt ans d'une part, et que, de l'autre, Mme Muriel eût été au courant d'un pareil accident... Éveline chercha alors d'un autre côté, et une non moins extraordinaire et non moins chimérique imagination vint l'assaillir. L'attitude de Malclerc et celle de d'Andiguier lui parurent tout d'un coup indiquer qu'il s'agissait d'une question d'honneur... Il y a pourtant des hommes du monde qui, dans leur jeunesse, ont commis quelque acte très coupable, et que la menace d'une dénonciation poursuit ensuite leur vie durant. Tout son amour se révolta aussitôt contre une telle possibilité, quand il s'agissait de son mari... D'ailleurs une faute grave d'Étienne n'eût pas justifié ce chagrin de d'Andiguier... Mais n'y a-t-il pas aussi des fautes de famille, et dont les enfants, les petits-enfants même sont res-

pensables?... Si quelque indélicatesse avait été commise par un des siens?... Y aurait-il eu, par exemple, abus d'un dépôt par un de ses grands-parents? Sa fortune provenait-elle de là, et son mari l'avait-il appris?... Quelle folie!... Il le lui aurait dit, tout simplement... — Était-ce?... — Mais à quoi bon reprendre une par une les fantaisies morbides autour desquelles s'évertuait anxieusement cette sensibilité blessée, si pure, que parmi tant d'hypothèses, une seule ne se présentait jamais à elle? Tout lui paraissait possible, excepté que sa mère n'eût pas été la plus honnête, la plus irréprochable des femmes. Pauvre et généreuse enfant, pour qui seulement imaginer la faute dont elle était la victime expiatoire eût paru un sacrilège!

Une semaine avait passé dans le tumulte de ces imaginations aussi déraisonnables qu'inefficaces, sans que la misérable Éveline fût arrivée à aucun autre résultat qu'à s'exaspérer encore autour de l'énigme, de plus en plus inintelligible, dont elle se sentait environnée et opprimée. L'approche du moment de sa délivrance ajoutait à son anxiété morale l'angoisse animale des premières grossesses. Il lui arrivait parfois de souhaiter de mourir dans cette épreuve, et d'autres fois, quand l'enfant remuait dans son sein, qu'il lui donnait, en se retournant, ces secousses profondes, qui retentissent jusqu'au plus intime de l'être chez la femme enceinte, la mère s'éveillait en elle. Elle était prise de la crainte que ses troubles moraux n'eussent une répercussion sur cette vie encore unie à sa vie et qui bientôt s'en détacherait, qui s'en détachait déjà, et elle s'efforçait d'apaiser son inquiétude, de bannir le souci qui la rongearait... L'entrée de son mari dans la chambre, avec un regard et un sourire toujours affectueux maintenant, la rejetait bien vite à l'énigme... Hélas! l'occasion allait lui être donnée de savoir enfin ce qu'il y avait derrière ce regard et ce sourire. Comment l'eût-elle laissée échapper?... C'était exactement huit jours après celui où elle s'était, dès le matin, précipitée chez d'Andiguier pour

savoir si son mari s'y trouvait, et de nouveau la scène décisive allait avoir pour théâtre cet hôtel de la rue de la Chaise, — qui semblait bien peu fait pour servir de cadre au dénouement d'un drame de passion, avec ses hautes fenêtres de vieille demeure parlementaire, ouvrant, les unes sur une cour où l'herbe encadrait les pavés, les autres sur des jardins plantés d'arbres centenaires. Depuis quarante-huit heures, l'hôte de cette paisible maison était réellement malade. Quand il avait dit à Éveline qu'il souffrait d'une reprise d'anciennes misères, d'Andiguier n'avait pas menti. Soit qu'au cours de cette dernière semaine il eût entièrement négligé les précautions grâce auxquelles il maintenait son reste de santé, soit que la peine morale eût son contre-coup inattendu chez lui dans ce que les physiologistes appellent, avec tant de justesse, le point de moindre résistance, il recommençait d'être, comme il l'avait déclaré, le martyr de violentes névralgies. Elles s'étaient placées, cette fois, dans la poitrine, et le médecin, appréhendant quelque désordre du côté du cœur, avait mis le vicillard en observation. Il avait dû s'aliter, et, depuis deux après-midi, c'était Éveline qui venait prendre de ses nouvelles et passer quelques heures avec lui. Ce jour-là, quand elle était arrivée, le domestique l'avait avertie qu'elle ne s'inquiétât pas de l'état où elle trouverait son maître. Pour combattre l'insomnie que lui causait l'intensité de la douleur, on lui avait donné une dose un peu forte de chloral et d'opium, sous l'influence de laquelle il était encore. Quand la jeune femme entra dans la chambre, d'Andiguier reposait en effet. Elle fit signe au serviteur qu'elle attendrait son réveil, et elle s'assit dans un fauteuil au pied du lit du patient, dans cette chambre où elle retrouvait partout la trace du culte que le vieil homme gardait à sa mère. Le crucifix placé au-dessus du lit avait appartenu à Mme Duvernay. C'était Éveline elle-même qui l'avait donné à d'Andiguier, comme aussi cette aquarelle représentant le petit salon de la rue de Lisbonne, autrefois. Une boucle de cheveux blonds et des feuilles séchées se voyaient sous un verre au chevet du malade. C'étaient des

cheveux coupés sur la tête de la morte et des branches prises à un des arbustes de son tombeau. Une grande photographie de la villa d'Este était auprès. D'Andiguier l'avait souvent montrée à Éveline et la croix tracée de sa main, qui marquait la fenêtre de la chambre occupée par celle qui était encore Mlle de Montéran, lors de leur première rencontre, en 1871. Ailleurs, une bibliothèque vitrée contenait des livres prêtés jadis à Mme Duvernay. Éveline le savait, et elle n'avait qu'à regarder les portraits placés dans des cadres mobiles, sur la cheminée, pour retrouver, comme dans sa propre chambre, sa mère partout, sa mère toujours. D'autres portraits, les siens, disaient la place qu'elle occupait, elle aussi, dans les religions de cœur du vieillard. Cette évidence d'un dévouement que les années avaient exalté, au lieu de le glacer, saisit une fois de plus la fille d'Antoinette, et elle se mit à contempler avec une émotion singulière les traits du malade, dont elle voyait le profil amaigri et les yeux fermés. Les traces des ravages que la funeste révélation avait faits en lui étaient plus reconnaissables dans cette détente du sommeil. Un souffle inégal, et qui, parfois, s'approfondissait en un soupir, indiquait une souffrance, même dans ce repos. Quelle souffrance? Était-ce une sensation toute physique perçue à travers l'endormement de l'anesthésie? Subissait-il une récurrence de cette anxiété sentimentale, dont la cause — Éveline n'en doutait pas plus que de la tendresse du vieillard pour elle et pour sa mère — était ce secret auquel elle se heurtait sans le comprendre, depuis les premières semaines de son mariage? Elle examinait ce front ridé, que voilaient à demi les mèches blanches, en songeant : « Si je pouvais y lire!... » et elle se sentait de nouveau envahie par la brûlante fièvre, par son impuissant et passionné désir de savoir, quand un objet que rencontra son regard fit s'arrêter son cœur. D'Andiguier venait de bouger dans son sommeil et de dégager son bras du lit. Éveline ramena la couverture vers l'épaule, et, ce faisant, elle souleva un peu l'oreiller. Son geste fit glisser sur le tapis un objet que le dormeur avait caché là, pour ne pas s'en

séparer, et qui était sa montre avec sa chaîne. Celle-ci était double, et à l'une de ses extrémités étaient appendues deux clefs dont Éveline connaissait bien l'usage. Une était celle d'un coffre-fort ; l'autre ouvrait le meuble de la Renaissance, à deux corps, en bois de noyer sculpté et incrusté de plaques de marbre, où le collectionneur enfermait les papiers relatifs à ses trésors, où il avait enfermé le journal de Malclerc. La jeune femme ignorait ce fait, comme elle ignorait l'existence du journal. Pourtant, après avoir ramassé la montre, elle commença, au lieu de remettre l'objet sous le traversin, à rouler la chaîne et les deux clefs entre ses doigts et à songer... Que de fois elle avait vu d'Andiguier faire les honneurs de ce cabinet, d'un très fin travail ! Et il ne manquait jamais d'expliquer à ses visiteurs le mécanisme savant de la serrure, qui était un bijou dans un bijou... Que le malade eût dissimulé ses clefs sous son oreiller, au lieu de les poser dans le tiroir de la table, un peu de manie justifiait cet excès de précaution... Contre qui pourtant et contre quoi?... Éveline était trop au courant de ses habitudes pour ne pas savoir qu'il n'employait que des gens dont il était absolument sûr, à cause de l'immense valeur de son musée. Elle savait aussi que le collectionneur gardait chez lui juste les sommes nécessaires aux dépenses quotidiennes de sa maison. S'il avait ainsi caché ces clefs, c'était par une crainte qui n'avait rien à faire avec l'argent que pouvait contenir son coffre-fort, rien non plus avec les documents d'ordre technique qu'il plaçait d'ordinaire dans le meuble de la Renaissance... Éveline serra les clefs dans sa main. Elle ferma les yeux. Elle venait de voir en pensée le bureau de son mari, pendant la nuit des préparatifs du suicide, et, sur ce bureau, la grande enveloppe et la suscription : « A Monsieur Philippe d'Andiguier. » La seule image de ces caractères lui brûlait les prunelles à se les rappeler. Elle ouvrit les yeux, et, comme pour fuir une affreuse tentation qui venait de surgir dans son esprit, elle replaça la montre et la chaîne sous l'oreiller. Le malade ne se réveilla point.

Éveline le regardait de nouveau reposer, et de nouveau l'évidence du chagrin qu'il avait traversé, les temps derniers, s'emparait d'elle. Il y avait sur cette physionomie immobile un masque de tristesse, trop différent de la sérénité qui ennoblisait d'habitude les lignes heurtées de ce visage. La jeune femme se souvint qu'elle l'avait vu, ce même masque de tristesse, se dessiner à travers les lignes d'un autre visage, celui de son mari, — et dans quelle période de leur vie commune, dans ces premiers mois du mariage qui sont une joie et une lumière, même pour les couples destinés plus tard à la désunion ! Tout ce qu'il y avait eu d'exceptionnel et d'amer dans son sort, depuis cette dernière année, se représentait à sa pensée avec une intensité torturante. Qu'avait-elle fait à Dieu pour devoir subir cette épreuve, la plus cruelle pour une jeune femme ? Tant aimer son mari et ne pas le rendre heureux, le voir devant soi, qui souffre, jusqu'à vouloir mourir, et soi-même ne pas seulement soupçonner la nature et la cause de cette souffrance !... Cette cause, d'Andiguier, lui, la savait, — Étienne la lui avait révélée... Dire que les papiers, instruments de cette révélation, étaient peut-être à quelques pas, soit dans le coffre-fort, soit plutôt dans ce meuble de la galerie, dont la jeune femme voyait maintenant en esprit les deux portes ouvertes, comme elle les avait vues si souvent, et les tiroirs !... Par un de ces calculs mentaux qui achèvent dans une netteté presque visionnaire ces évocations-là, elle rapprocha soudain la largeur de ces tiroirs et la largeur de l'enveloppe aperçue sur le bureau de son mari. Elle se dit que, si d'Andiguier avait caché ce paquet dans ce meuble, il avait dû choisir un des larges casiers d'en bas. Ces casiers se peignirent devant ce regard de son esprit, avec leur mince poignée de fer forgé... Elle crut en sentir la fraîcheur sous sa main... Cette image fut la plus forte. Lentement, doucement, avec un geste qui tremblait, tant l'audace de sa propre action la bouleversait, ses doigts se glissèrent sous l'oreiller, à la place même où ils venaient de remettre la montre et la chaîne. Elle tira cet objet à elle, la gorge serrée,

le cœur battant. Elle se leva de sa chaise en étouffant ses mouvements, en retenant son souffle, les joues brûlantes de remords, et, pourtant, contrainte par une passion plus forte que sa volonté, par une frénésie de tout essayer pour savoir, savoir enfin ! A reculons, sans perdre de vue le vieillard, qui dormait toujours, elle alla jusqu'à la porte qui donnait de la chambre à coucher dans la galerie. Le bruit du pêne dans sa gâche, puis du battant sur son gond, la firent tressaillir de la tête aux pieds. Mais déjà elle était dans le musée, où les faces des Madones peintes par les vieux Maîtres, qui l'avaient regardée, huit jours auparavant, se jeter à genoux avec une si ardente ferveur, la voyaient maintenant marcher d'un pas à peine appuyé, comme une criminelle, vers le meuble sculpté, dans la serrure duquel sa main essaya l'une et l'autre clef. Une fois la serrure ouverte, et quand, ayant tiré un des tiroirs, puis un second, elle aperçut la grande enveloppe avec la suscription écrite de la main de son mari, son émotion fut telle qu'elle s'appuya pour ne pas tomber. Il lui sembla qu'elle entendait dans la chambre voisine le mouvement de quelqu'un qui s'éveille... Elle n'hésita plus. Elle prit l'enveloppe. Ses doigts en retirèrent les feuillets... Ses yeux tombèrent sur le prénom de sa mère au haut d'une page. Elle lut quelques lignes d'abord, celles écrites à Milan : « *Je n'aime pas, je ne pouvais pas aimer Éveline comme j'ai aimé Antoinette...* » d'autres lignes, d'autres encore... L'horreur de ce qu'elle venait de découvrir lui fit jeter un grand cri. Il lui sembla que les choses tournaient autour d'elle et qu'elle allait mourir. Les feuillets du journal s'échappèrent de sa main, et, s'affaissant sur le plancher, elle s'évanouit...

Quand elle reprit connaissance, elle se retrouva auprès de d'Andiguier, sur un fauteuil où il avait eu la force de l'asseoir, malgré sa propre faiblesse et ses douleurs, seul, sans l'aide de son domestique. Il avait ramassé les papiers, refermé le cabinet, toujours seul. Éveline aurait pu croire qu'elle avait rêvé, si le costume de chambre hâtivement passé par le vieillard n'eût attesté qu'il s'était réveillé par son cri,

élancé, pour la secourir, de son lit de douleur, — de ce lit sous l'oreiller duquel elle avait pris ces clefs, gardiennes du terrible secret. A rencontrer le regard fou d'inquiétude de son vieil ami, le sentiment de l'affreuse réalité la ressaisit tout d'un coup, et elle se mit à trembler de tous ses membres, en disant :

— « Il faut que je rentre... Je souffre trop... » Puis, comme elle vit que d'Andiguier voulait lui parler, son visage exprima un véritable sursaut d'épouvante, et, claquant des dents, d'une voix qui râlait dans sa gorge, elle dit encore : « Plus tard .. Pas maintenant... Maintenant, il faut que je rentre. J'ai trop mal... » Elle appuyait sa main sur son sein en prononçant ces paroles, d'un geste de détresse. D'Andiguier comprit que la secousse qu'elle venait d'éprouver avait avancé en elle l'œuvre de la maternité et que ce travail de sa pauvre chair, dont il avait attendu un salut de cette destinée, allait commencer, dans quelles conditions ! Cette certitude d'un danger immédiat rendit au vieillard, si malade lui-même, l'énergie de la jeunesse. En quelques minutes, il fut habillé, Éveline transportée jusque dans sa voiture, avec son appui et l'aide du domestique, qu'il avait pu appeler cette fois sans courir le risque que la vraie cause de cette crise fût même soupçonnée, et déjà le coupé roulait dans la direction de la rue de Lisbonne. La jeune femme, appuyée dans l'angle, les yeux fermés, toujours secouée de son grand frisson, ne prononça pas une parole pendant ce trajet, si ce n'est au tournant de l'avenue de Messine, et avant d'arriver à l'hôtel, pour supplier son compagnon :

— « Dites que la voiture n'entre pas, » fit-elle ; « que l'on ne sonne pas le timbre... Je ne veux voir personne, personne ; » et, serrant la main de son compagnon avec une force convulsive : — « Ah ! épargnez-moi cela, mon ami !... »

— « Tu ne verras personne, je te le promets, » répondit d'Andiguier, qui ajouta pour la rassurer : — « J'en fais mon affaire... » En réalité, comment empêcher un tel hasard de se produire ? Que Malclerc, par la plus simple des coïnci-

dences, se trouvât sur le point de sortir lui-même à ce moment précis, qu'il entendit les portes s'ouvrir, que les gens vinssent l'avertir?... La perspective de ces possibilités rendit ces instants si tragiques, qu'une fois ce péril passé, et Éveline rentrée dans sa chambre sans qu'aucun incident se fût produit, ce fut d'Andiguier qui sentit son corps lui manquer. Il dut s'asseoir sur une chaise dans le petit salon qui précédait la chambre d'Éveline. Les jambes lui refusaient le service, et c'est là qu'ayant envoyé prévenir Malclerc, celui-ci le surprit, devant la porte qu'il défendait. Tout au plus s'il eut la force de montrer cette porte d'une main, tandis qu'il mettait l'autre sur sa bouche pour ordonner le silence au jeune homme. Celui-ci comprit au jeu de cette physionomie qu'un événement extraordinaire venait de se passer, et, à ce geste, quel événement. L'exclamation qu'il avait été sur le point de pousser à la vue de la pâleur du vieillard s'arrêta sur ses lèvres, et c'est à voix basse qu'il demanda :

— « Éveline sait tout?... »

— « Elle sait tout, » répondit d'Andiguier à voix basse, lui aussi, et il écouta, comme s'il eût eu peur que même ce murmure n'arrivât à travers la porte jusqu'à la pauvre femme. Puis il commença de raconter à Malclerc et la visite d'Éveline chez lui, et son sommeil, et ce qu'il croyait s'être passé pendant ce sommeil, et comment il avait entendu un grand cri qui l'avait réveillé, et le reste.

— « Maintenant, » conclut-il, « la voiture est allée chercher le médecin. Il va venir. Je vous en conjure, n'essayez pas de la voir... Pensez que si elle doit accoucher ainsi, sous le coup de cette émotion et avant terme, elle est en danger de mort... Et vous-même, souvenez-vous de la parole que vous lui avez donnée, à elle... Renouvelez-la pour moi. Jurez-moi que vous n'attenterez pas à vos jours. »

— « J'ai trop besoin de votre estime, » répondit Étienne, « je vous l'ai déjà dit, pour ne pas me conduire comme un homme... » Ses traits exprimaient à cette minute une extrême souffrance, et cependant une espèce de soulagement. —

« J'aurai de la force, » continua-t-il, « à présent que je peux ne plus mentir. Mais écoutez... » et l'angoisse contracta de nouveau son visage. Un gémissement venait de percer la cloison et d'apporter aux deux hommes la certitude que le terrible travail allait commencer. — « Pourvu, » ajouta-t-il, « que le médecin arrive à temps... Monsieur d'Andiguier, pensez que je suis le père, que je l'entends souffrir et que je n'ai pas le droit d'être là. Si j'ai été bien coupable, allez, je suis bien puni. Mon Dieu! Je m'en irai, je disparaîtrai, j'expierai, je ferai ce qu'elle voudra que je fasse... Mais qu'elle vive!... »

VIII

LA VIE POSSIBLE

... Qu'elle vive!... Il y avait douze jours que Malclerc avait poussé ce soupir du plus profond de son remords, à la porte de cette chambre où sa femme allait devenir mère, sans qu'il lui fût permis de l'assister de sa présence; — douze jours qu'elle avait donné naissance à un fils, et elle avait été en péril de vie sans qu'il pût seulement la voir. L'inlassable dévouement de d'Andiguier avait épargné à cet homme infortuné les misères de détail que cette étrange exclusion hors de la chambre d'Éveline risquait d'entraîner. Il fallait à tout prix éviter les questions que Mme Muriel n'aurait pas manqué de poser. D'Andiguier s'était adressé au médecin. Il lui avait parlé d'une grave discussion survenue entre le mari et la femme à la veille du grand événement, et il avait obtenu que celui-ci interdit presque absolument à l'accouchée de recevoir des visites jusqu'à nouvel ordre, et, en tout cas, plus d'une personne à la fois. Cette ruse avait réussi momentanément, mais Éveline entrait en convalescence. Elle vivrait... Com-

ment? Que pensait-elle? Que voulait-elle?... Maintenant que le premier danger immédiat était écarté, le problème des relations futures entre les époux surgissait de nouveau. C'était l'objet des entretiens quotidiens entre d'Andiguier et Malclerc. Celui-ci en revenait toujours à sa promesse de la première heure : — « Je ferai ce qu'elle voudra que je fasse. » — et toujours aussi à cette affirmation qu'il aurait de la force parce qu'il n'avait plus à mentir.

— « Ce qui m'a rendu si faible, » disait-il, « c'est cette hypocrisie... Je savais bien que c'était mon devoir, et, comme vous me l'avez montré, la conséquence nécessaire de ma faute. Toute mon énergie s'en allait dans ce mensonge. Qu'il est juste, le mot si célèbre : la vérité a libéré mon âme!... Depuis que je n'ai plus rien à lui cacher, je n'en saigne pas moins, mais de tout mon cœur, et j'ai de la force, une force que je ne me soupçonnais pas, parce que je respire... »

En écoutant ces paroles et d'autres semblables, d'Andiguier, qui s'était reproché, comme un crime, ce sommeil pendant lequel Éveline avait pu s'emparer de la fatale clef, se demandait si ce déchirement des derniers voiles n'avait pas été au contraire un bienfait, le seul que pussent recevoir ces deux sensibilités, dont l'une avait tant souffert de son propre silence, dont l'autre s'était tant suppliciée contre ce mystère. Du moins, à partir d'aujourd'hui, leur sort allait se décider d'une manière définitive, sans les incohérences et les surprises que les luttes intérieures de Malclerc avaient infligées par contre-coup à leur ménage. Mais avaient-ils encore un ménage? La réponse à cette question dépendait uniquement d'Éveline. A peine si d'Andiguier l'avait vue lui-même quelques minutes chaque jour, et sans jamais qu'elle lui parlât d'autre chose que de sa santé à lui. Cette sollicitude à son égard, conservée par l'accouchée au milieu des pires souffrances, comme aussi son désir que son fils s'appelât Philippe, avaient touché le vieillard à la place de son cœur le plus profondément malade. Il avait voulu voir, dans cette tendresse persistante d'Éveline pour le vieil ami de sa mère, la preuve

que la révélation de l'affreuse chose n'avait pas tout à fait détruit chez elle le culte de cette mère. Ce dévot d'amour avait encore ce passionné besoin, de plaider pour la morte auprès de la vivante. Il lui était intolérable de penser qu'Éveline dût juger Antoinette. A travers le martyre de ses jalousies rétrospectives, il en était arrivé, vis-à-vis de son amie disparue, à ce pardon total, absolu, qui fait plus qu'excuser, qui comprend, qui accepte, qui plaint. Comment donner à la femme d'Étienne Malclerc, qui était aussi la fille d'Antoinette Duvernay, les raisons de cette indulgence, presque de cette complicité de pensée ? Pour lui, le mariage d'Antoinette la justifiait d'avoir cherché le bonheur où elle l'avait cherché. Il ne pouvait pas, il ne devait pas défendre Antoinette ainsi, et cependant ce lui était un supplice de se dire : « Éveline ne la vénère plus, elle ne l'aime plus comme auparavant... » — Sauver l'avenir de ce ménage, du moins ce qui en était encore sauvable ; — sauver l'image d'Antoinette dans le cœur de sa fille, tous les motifs d'exister se réduisaient maintenant à ces deux rêves pour cet éternel amoureux, si absorbé par cette double espérance, par cette double incertitude plutôt, qu'il ne sentait plus sa propre maladie, la continuelle étreinte de sa ceinture névralgique dont sa poitrine étouffait. Chaque mouvement le déchirait, chaque respiration, et il allait sans cesse de l'appartement de la rue de la Chaise à l'hôtel de la rue de Lisbonne, et sans cesse il avait de longs entretiens avec Malclerc. A présent que celui-ci savait la nature de l'affection que le vieillard avait portée à Mme Duvernay, il éprouvait devant cet héroïsme physique et moral les mêmes impressions complexes qui l'avaient saisi à cette révélation, mais portées à un degré supérieur : — un respect presque pieux pour cette magnanimité, un remords de ne pas l'avoir deviné, une espèce d'envie aussi. Oui, il l'enviait, — une telle comparaison est permise à l'occasion du « d'Andiguiers des tarots », — un peu comme un artiste inférieur en envie un autre, comme le Verrocchio dut envier Léonard, quand celui-ci peignit la figure de l'Ange, dans le Baptême du Christ qui est à l'Académie de

Florence. Lui qui avait tant désiré, tant poursuivi l'émotion, qui s'était tant tourmenté pour sentir, tant acharné à se travailler le cœur, la vue de cette âme si naturellement généreuse et riche, capable d'une telle ardeur continue d'amour, malgré l'âge, le confondait d'une admiration presque jalouse, mais où il trouvait par contagion une vertu. La suggestion de cette énergie aimante continuait d'agir sur lui. Il n'eût pas supporté de rien faire, de rien penser que d'Andiguier n'approuvât point. Ce dernier se rendait-il compte de cet hommage accordé par son rival aux supériorités de son cœur? Il ne le montrait point. En revanche, si Malclerc l'eût vu le regarder à de certains moments où il ne l'observait pas, il aurait pu se convaincre que le fidèle d'Antoinette subissait toujours, en sa présence, un frisson d'aversion physique. En même temps, le mystérieux et imbrisable lien du commun amour continuait de les attacher l'un à l'autre. Tous deux le sentirent, et avec une bien grande force, quand, à la fin de la seconde semaine, d'Andiguier étant arrivé rue de Lisbonne à deux heures, suivant sa coutume, Malclerc l'aborda, avant qu'il n'entrât chez Éveline, pour lui dire, avec un visage dévoré d'anxiété :

— « Elle vous a réclamé plusieurs fois déjà... Il se passe quelque chose... Elle a voulu voir l'abbé Fronteau. Il est venu ce matin... »

— « Elle ne va pas moins bien? » demanda d'Andiguier, et, sur une réponse négative : « M. Fronteau ne vous a pas parlé, à vous?... »

— « Non, » fit Malclerc, et, avec une visible souffrance : « mais j'ai bien cru lire dans son regard qu'elle lui avait tout dit... »

— « C'est impossible, » répondit vivement d'Andiguier, dont la physionomie s'était assombrie. « Même en confession, elle n'y serait pas tenue. Ce secret n'est pas à elle... » Et il ajouta : « Non, si elle me réclame après l'avoir vu, c'est qu'elle est sur le point de prendre un parti... »

Quelque importance que le vieillard attachât à cette résolu-

tion d'Éveline, le souci de savoir le secret d'Antoinette livré à un nouveau confident, autant dire à un nouveau juge, fut si vif en lui, que sa première question à la jeune femme porta sur cette visite du prêtre. Un détail d'ailleurs, dans cette chambre où le recevait l'accouchée, était de nature à augmenter son inquiétude sur ce point particulier. Les murs en étaient nus. Mme Malclerc avait demandé qu'on enlevât tous les tableaux, sous le prétexte que le jeu de la lumière sur les cadres et dans les glaces l'empêchait de reposer, véritablement pour ne plus avoir, au-dessus de son lit, ce portrait de sa mère, dont son mari avait tant parlé dans son journal. Ce signe de son changement d'esprit envers la morte avait tant peiné d'Andiguier la première fois qu'il l'avait constaté ! Il s'accordait trop à ses préoccupations présentes pour ne pas les redoubler. Il demanda donc, d'une voix un peu abaissée, comme par crainte de réveiller l'enfant, endormi dans son berceau auprès du lit d'Éveline, en réalité parce que l'émotion le serrait à la gorge :

— « On m'a dit que M. l'abbé Fronteau était venu te voir?... »

— « Oui, » répondit Éveline, « et cette conversation m'a fait beaucoup de bien... » Puis, avec une de ces divinations où se reconnaît le tendre génie féminin, elle ajouta : — « Je ne lui ai dit que ce que j'avais le droit de lui dire, comme vous pensez, pour qu'il pût me conseiller... Il n'a pas cherché à en savoir davantage. Il a été très bon... »

D'Andiguier prit la petite main toute pâle, aussi pâle que la batiste du drap sur laquelle elle était posée, et il y appuya ses lèvres avec une reconnaissance infinie. Il remarqua, le temps de ce baiser, que la jeune femme portait au doigt l'anneau de son alliance, mais que le rubis de sa bague de fiançailles ne luisait plus à côté. C'était le symbole de ce qu'elle voulait désormais garder de son mariage : le devoir sans l'espérance, l'attachement sans les joies. Était-ce de son âge ? Était-ce humain ? Et, pour sonder jusqu'au fond la blessure de ce cœur, afin de la panser, s'il le pouvait, il l'interrogea :

— « Si tu as demandé conseil à M. Fronteau, je suis sûr qu'il t'a dit ce que je voulais te dire moi-même, quand tu aurais la force de m'écouter : c'est que tu dois à ton fils » — et il montra le berceau — « de ne pas le priver de son père... Toi qui as tellement su ce que c'était que d'être aimée, quand tu étais petite, qui as été entourée de tant de soins, tu comprends bien quels chagrins représenterait une enfance partagée entre deux intérieurs... »

— « Je le comprends, » répondit Éveline, « et je ne me reconnais pas le droit d'imposer cette épreuve à mon enfant... Les souvenirs que vous rappelez, » ajouta-t-elle, « sont restés là, » — et elle montra son cœur : — « et ils y resteront toujours... »

— « Si tu penses ainsi, » continua d'Andiguier, « tu dois comprendre encore que la situation actuelle ne peut pas durer... Jusqu'ici, nous nous sommes arrangés pour que ta tante ne s'aperçût trop de rien. Du moins, je l'espère... Dorénavant, ce serait impossible... » Et, d'une voix qui prononçait ces mots comme le chirurgien enfonce en effet le fer d'un instrument dans une plaie, avec l'angoisse de rencontrer une fibre saignante : « Ne penses-tu pas qu'il faudrait te décider à voir ton mari?... »

— « Qu'il vienne... » répondit-elle après un silence. Le battement de ses paupières sur ses yeux avait été le seul signe du saisissement que lui avait donné la phrase de d'Andiguier. Elle l'attendait, elle aussi, cette phrase, comme le blessé attend le fer du chirurgien, et elle répéta : « Qu'il vienne... »

— « Et quand veux-tu ? » demanda d'Andiguier.

— « Mais quand vous voudrez... » dit-elle. « Maintenant... Seulement, » et son joli visage creusé et décoloré, où ses prunelles brûlaient d'un éclat de fièvre, se contracta comme si l'air manquait à sa poitrine, pour cette imploration : « Seulement, qu'il ne me parle de rien !... »

— « Comme tu souffres, » fit d'Andiguier, « et comme tu lui en veux !.. »

— « Non, » répondit-elle, en secouant sa tête lassée, « je ne lui en veux pas. Je n'en veux à personne... » Et elle continua, comme se parlant à elle-même et avec une voix où d'Andiguier retrouva l'accent que la mère avait eu autrefois, après la mort de Montéran, et quand elle était grosse de cette fille même, pour confesser ses détresses : « Quand on s'est donnée comme je me suis donnée à lui, on ne se reprend pas. Je ne pourrais pas changer mon cœur, quand je le voudrais, et quand il serait blessé à mort... Être malheureux, ce n'est pas en vouloir. Je l'ai aimé trop absolument, trop complètement, pour ne pas l'aimer toujours... Et je l'aime, mais avec une horrible douleur... Cela ne m'empêchera pas de faire mon devoir vis-à-vis du petit et vis-à-vis de lui aussi... Nous avons vécu avec quelque chose que je pressentais et qui me faisait mal à chercher. Nous vivrons avec quelque chose qui me fait plus mal à savoir. Voilà tout... La voulez-vous, la preuve que je l'aime toujours? Je n'ai pas d'orgueil avec vous. Dans ces longues heures durant lesquelles j'ai tant pensé, savez-vous ce qui me déchirait davantage? C'était de me dire que lui, il ne m'a jamais aimée... Non! Ce n'est pas moi qu'il a aimée en moi... Ce n'est pas moi... Ah! » gémit-elle avec un regard de terreur, « ne m'en faites pas dire plus!... »

— « Pauvre âme!... » répondit le vieillard, dont l'émotion était portée à l'extrême. Dans la délicate et passionnée susceptibilité de ce cœur de femme, qui avait tant donné et si peu reçu, et qui pourtant aimait toujours, sans un reproche, sans une rancune, il reconnaissait une façon de sentir si pareille à la sienne. Il reprit, trouvant dans sa pitié les seules paroles qui pussent insinuer un baume dans ce dernier pli du cancer qu'elle venait de découvrir : — « Si c'était ainsi, tu aurais raison. Mais ce n'est pas ainsi. Tu dis que ton mari ne t'a pas aimée pour toi, et ce n'est pas vrai... D'où viennent les troubles que tu lui as vu traverser alors, s'il ne t'aimait pas? Contre quoi s'est-il débattu, sinon contre le regret du tort irréparable qu'il t'avait fait? Si tu le veux, je t'apporterai son

journal. Tu le reprendras. Tu le liras tout entier, et tu y verras comme tu lui es devenue chaque jour plus chère, et comment il n'a pas pu supporter de te mentir... Condamne-le, c'est ton droit. Mais ne dis pas qu'il ne t'a pas aimée... » — Ah ! qu'il lui coûtait, cet éloge de l'homme qu'il avait, lui, un si puissant motif de haïr et qu'il haïssait ! — « J'ai pu le juger, depuis que tu m'as envoyé chez lui et qu'il s'est confié à moi. J'ai pu constater combien il était digne d'être aimé, combien il en a besoin, et d'être aimé par toi. Si tu l'avais vu, comme moi, regarder son fils, votre fils, tu ne dirais jamais qu'il ne t'aime pas... »

— « Oui, » dit Éveline, « je sais qu'il est bon pour l'enfant... On m'a raconté qu'il le prend, qu'il l'embrasse... Mais vous savez bien qu'on peut aimer un enfant et ne pas aimer la mère... »

— « Tu n'as qu'à le lui tendre, quand il entrera dans la chambre, » dit d'Andiguier. « Tu verras qui de vous deux il regardera... »

— « Je ne pourrais pas, ... » répondit Éveline... « Je peux le recevoir. Qu'il ne me demande rien de plus, ni vous. Je ne peux que cela... »

Il y eut un autre silence entre eux, qu'elle interrompit, après avoir sans doute prié mentalement de toutes les forces de son cœur malade, en disant à d'Andiguier du ton d'une victime à son bourreau :

— « Allez le chercher. Je suis prête... »

La grandeur de l'effort que cette femme atteinte à une telle profondeur s'imposait à cette minute se révéla par le tremblement dont elle fut saisie de nouveau quand la porte se rouvrit et qu'Étienne entra dans la chambre. Quand il la vit si blanche, si amaigrie, et agitée de ce frémissement convulsif, une indicible émotion décomposa aussi son visage. L'ardeur de la tendresse la plus douloureuse éclata dans ses yeux, à lui, d'où jaillirent deux grosses larmes qui roulèrent le long de ses joues, sans qu'il prononçât un mot, et il se recula pour

s'en aller. Devant cette évidence du chagrin de son coupable mari, et quoiqu'elle eût déjà eu plus d'une fois l'expérience que ces attendrissements de la pitié n'ont rien de commun avec la passion, la source de l'amour se rouvrit dans Éveline, et, le geste qu'elle venait de se déclarer incapable de faire, elle le commença, sans pouvoir le finir. De ses mains tremblantes, elle prit l'enfant toujours endormi dans son berceau, comme si elle voulait le tendre au père. Et puis elle ne le tendit pas. Pourtant elle n'opposa point de résistance lorsque d'Andiguier, se penchant sur elle, prit à son tour le petit être et le mit entre les bras de Malclerc. Celui-ci effleura des lèvres le front de son fils et voulut le rendre au vieillard, qui, le refusant et s'effaçant, poussa doucement le père vers le lit de la mère. Éveline parut hésiter une minute. Enfin, fermant à demi ses yeux, elle reçut l'enfant des mains de son mari, qui effleurèrent les siennes, et sur le visage de cet homme passa une expression de reconnaissance et d'amour, devant ce présage d'un pardon qu'il n'avait le droit ni de demander, ni d'espérer. C'en était assez pour que d'Andiguier, le muet témoin de cette scène muette, aperçût la possibilité, pour ces deux êtres, de durer encore, de se rapprocher, de se reprendre à une existence où venait d'apparaître le principe de l'immortel renouvellement. Il sentit que cette première entrevue ne devait pas se prolonger, tant l'intensité des émotions d'Éveline et de son mari était excessive, et il dit, caressant de sa vieille main la petite joue de l'enfant :

— « C'est en son nom que je vous le demande... Il faut vouloir oublier. Il faut vouloir vivre maintenant. »

— « J'essaierai, » dit Malclerc d'une voix ferme et en s'appuyant de la main à l'épaule de d'Andiguier.

— « J'essaierai, » dit Éveline d'un accent étouffé, en pressant doucement son fils contre son cœur.

L'EAU PROFONDE

A

HENRI AMIC

L'EAU PROFONDE

Beaucoup de proverbes revêtent, en passant d'un pays dans un autre, une physionomie si différente que cette variation seule prouverait combien les caractères nationaux demeurent des réalités radicalement distinctes et irréductibles. Le Français, par exemple, dit d'un homme heureux qu'il est né « coiffé » ; l'Anglais, qu'il est né « avec une cuiller d'argent dans la bouche ». Deux dictons, deux races, deux destinées : un peuple léger, fringant, élégant, d'une part, amoureux de la galanterie, passionné de plaire et volontiers frivole ; — une nation, d'autre part, avide et solide, éprise du positif et qui veut du confortable dans du luxe. Voilà quelques premiers traits dans un premier proverbe, voici d'autres touches dans un second. De quelqu'un qui ne se livre pas, le Français dit : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort » ; l'Italien : « Les eaux paisibles brisent les ponts » ; l'Anglais : « Les eaux tranquilles roulent profondes ». Et tous les trois ont raison — dans leur pays. Pour le Français, si instinctivement expansif et sociable, une joie qu'il ne communique point est une moitié de joie ; une peine qu'il garde sur son cœur, une double peine. Il juge ses voisins d'après lui, et, devant une réserve prolongée, il se méfie. L'Italien, lui, si naturellement réfléchi et calculé, pousse la méfiance plus loin encore. Dans toute retenue il voit

une menace, dans tout silence un piège; mais Machiavel est de Florence, du pays où la finesse ne va jamais sans la grandeur, et cet aphorisme d'expérience prudente se *désembourgeoise*, si l'on peut dire. Il s'ennoblit d'une belle métaphore qui vous dessine une arche, roussie par d'innombrables soleils, sur le glauque Arno ou le Tibre jaune. Chez les Anglais, l'esprit réaliste s'accompagne de la plus solitaire, de la plus méditative rêverie. Regardez la carte de leur île. Vous y verrez que Manchester est voisin des lacs et du comté de Wordsworth. Tout à l'heure ces éternels gaigneurs avaient un adage de gloutonnerie rapace. Ils en ont un maintenant d'une grâce sauvage, qui ne déparerait pas les discours du Jacques de *Comme il vous plaira*, et l'Anglo-Saxon n'apparaît-il pas ainsi, dans toute son histoire et toute sa littérature : durement brutal quand il est brutal, étrangement songeur quand il est songeur? Ces deux petites phrases racontent cela dans le raccourci de leurs formules.

Il n'est que juste d'ajouter que ces définitions de psychologie ethnique comportent d'innombrables exceptions. La preuve en est que ce ressouvenir de ce poétique proverbe anglais sur les eaux profondes s'évoque à ma pensée — ô ironie! — au moment de rapporter une aventure parisienne, arrivée l'autre automne, et dont l'héroïne n'a pas dans les veines la moindre goutte de sang britannique. Aucune image pourtant ne m'a paru mieux résumer l'impression que m'a laissée ce petit drame sentimental, lorsqu'il me fut appris par des confidences dont je respecterai le mystère. Cette tragédie de salon s'étant jouée sans éclats, entre un très petit nombre de personnages, un changement de noms et de quelques détails sauvegardera un anonymat dont le lecteur reconnaitra la nécessité, s'il veut bien admettre, malgré la singularité de certains détails, que *tout, ici, sous cette réserve nécessaire, est strictement vrai*. Peut-être, une fois le récit achevé, la lectrice, elle, si elle s'est intéressée aux secrètes épreuves de la délicate femme dont *l'Eau profonde* est l'histoire, comprendra-t-elle que ces deux

mots aient, par une irrésistible coïncidence, tenté l'historien. Il eût voulu retrouver, pour tracer ce portrait, la plume avec laquelle Balzac a dessiné le profil de sa Madame Jules, cette héroïne d'un épisode plus romanesque encore et un peu analogue. Il a cru du moins indiquer ce qu'il laissera de forcément inexprimé en inscrivant sur la première page un rappel du vieux proverbe shakespearien. Peut-être aussi cette indulgente lectrice trouvera-t-elle un symbole dans le contraste entre le parisianisme des endroits où cette chronique de mœurs déroule ses incidents et les visions d'outre-Manche qu'aura évoquées pour elle ce *Still waters run deep* : — la coulée taciturne d'un fleuve d'Irlande parmi ses prairies, l'immobilité vaporeuse d'un lac d'Écosse dans la solitude de ses roses bruyères?... Pour peu qu'elle soit d'une sensibilité tendre et farouche au fond, et la prisonnière de ces desséchants devoirs, de ces meurtriers plaisirs que représente ce malheur envié : une situation de monde, cette antithèse n'est-elle pas celle de toute son existence? Elle voudrait, autour de ses émotions, de ses espérances, de ses regrets, un cadre de nature qui leur ressemblât, et elle doit passer de la rue de la Paix et d'un essayage chez un grand couturier à une tournée de visites dans la Plaine Monceau, les Champs-Élysées, le faubourg Saint-Germain, pour rentrer, s'habiller, dîner en ville ou recevoir, et finir sa soirée dans quelque cohue prétendue élégante ou dans quelque loge d'un théâtre prétendu amusant. Il faut croire que ces heurts presque meurtriers du cœur et du milieu ont une espèce d'attrait malsain, frelaté, mais bien fort, et qu'ils correspondent, dans les sensibilités les plus fines, à un inexplicable besoin de sursaut. Car Paris et sa société, ou mieux, — le recrutement, fantastiquement composite, du monde actuel, exige ce pluriel, — Paris donc, et ses sociétés, continuent de retenir tant de personnes que leur fortune rendrait libres de s'enfuir! Elles en maudissent quotidiennement la servitude, l'atmosphère morale, et elles ne s'en vont pas, comme si, partout ailleurs, l'intensité de leur vie devait être diminuée. L'anecdote rap-

portée ici prouvera qu'en effet cette ville, qui réalise à chaque heure le mot célèbre de l'Empereur sur l'impossible, abrite tout dans son décor hétéroclite, même de grandes âmes...

I

SUR UNE PISTE

J'ai dit que cet épisode datait de l'automne dernier. J'aurais mieux fait de dire : son dénouement. La portion dramatique de l'aventure ne fut, comme il arrive souvent, que l'explosion d'une mine longtemps creusée. Mais sans un très petit hasard, et bien improbable, ce travail souterrain eût-il jamais abouti ? La vie humaine est ainsi : le nécessaire et le fortuit s'y mélangent d'une telle façon qu'à regarder ces entrelacs de causes et d'effets on éprouve une impression indémêlable de logique et d'incohérence où seule la foi en une souveraine raison nous permet de pressentir une action providentielle. C'est là un point de vue d'ensemble et que notre philosophie conçoit quand elle s'exerce sur une suite d'années. Cette philosophie reste dépourvue lorsqu'elle essaie d'interpréter dans un pareil sens des événements d'une radicale insignifiance, celui, par exemple, qui précipita la tragédie que j'ai l'intention de raconter : — une visite d'une jeune femme dans un grand magasin de nouveautés !

La jeune femme dont il s'agit et que j'appellerai, en lui conservant son titre, — ce détail a sa petite importance, — la baronne de La Node, était en quête de tapis volants, fort bourgeoisement. Elle avait entendu dire que le grand magasin en question avait reçu un arrivage de vieilles carpettes d'Orient. Elle était donc venue là par ce commencement d'une après-midi de novembre, avec l'espérance qu'elle pourrait, à ce moment de la journée, se faire montrer

quelques échantillons, en évitant la foule. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, elle regagnait la sortie d'un pas lent, le regard amusé, malgré elle, aux mille et mille objets de toute provenance et de tout usage, entassés sur les comptoirs, pendus aux murs, accrochés à des tringles, empilés dans des armoires, étalés dans des vitrines. Le tableautin est trop connu pour mériter même un crayon. La jeune baronne était entrée dans le magasin à deux heures. Il n'en était que trois, et déjà cette foule, qu'elle avait tant désiré éviter, commençait de la presser de toutes parts. L'énorme bâtisse regorgeait de ce formidable afflux féminin qui semble donner raison aux prophètes de la démocratie. Le rêve du nivellement universel n'est-il pas réalisé dans le dédale d'un pareil *emporium*? Les diverses classes n'y sont-elles pas confondues, dans un pêle-mêle extravagant? La modeste épouse du fonctionnaire à dix-huit cents francs y coudoie la compagne du financier juif, dont les bénéfices de bourse se chiffreront, le 31 décembre, par un demi-million. La provinciale, pour laquelle le voyage à Paris reste un événement, y frôle l'étrangère qui va de Saint-Pétersbourg au Caire et de Cannes à New-York, sur un oui, sur un non, aussi facilement qu'elle est venue ici de son hôtel de la place Vendôme. La fille à la mode, que son automobile de grande marque attend à la porte, croise l'étudiante du quartier Latin qui a trottiné le long des rues, pour épargner au budget de son ménage bohémien les trente centimes du tramway. Le colossal bazar n'a-t-il pas une tentation pour chaque désir, une occasion pour chaque besoin? Même une grande dame authentique, qui n'eût eu, voici cinquante ans, que des fournisseurs personnels, finit par avoir recours au banal et commode caravansérail, quitte à s'y promener, comme faisait Mme de La Node, en dépit de la promiscuité forcée, avec cet air patricien qui ne s'imité pas, qui ne se définit pas. On discerne à peine en quoi il réside. C'est une façon de poser le regard et de porter la tête, de se tenir et de marcher, où il y a de la réserve et de l'assurance, de la fierté et du naturel, un rien de hauteur et de la simpli-

citée, un quant-à-soi, tout en nuances; mais aucune femme, ni aucun homme ne s'y trompe. Certes, Mme de La Node n'avait en elle, quand on analysait sa personne, rien de particulièrement remarquable. Il semblait qu'elle dût passer partout inaperçue. C'était une femme plutôt petite, jolie, d'une joliesse un peu menue, un peu sèche. Elle avait des yeux bruns dont les prunelles se faisaient aisément ternes au repos; des cheveux châtain, pareils à tous les cheveux châtain; une taille mince, pareille à toutes les tailles minces. Ses toilettes n'offraient, elles non plus, rien de très affirmé, de très voyant. Elle était habillée, ce jour-là, d'une robe de ville, d'un petit velours marron avec un semis de pois blancs, et coiffée d'un chapeau assorti, sans le moindre caractère d'excentricité. Et les acheteurs et les acheteuses qu'elle croisait la suivaient d'un regard plus appuyé, les vendeurs s'avançaient à son approche avec un empressement plus déférent. De ravissants détails : des oreilles coquettement ourlées, des dents très blanches et bien rangées, la finesse de ses mains et de ses pieds, corrigeaient sans doute ce que cet aspect général aurait eu d'indifférent, — n'eût été le *je ne sais quoi*. Mais elle l'avait, ce *je ne sais quoi*, et elle savait qu'elle l'avait. Un léger, un imperceptible pli d'impertinence flottait, plus encore qu'il ne se creusait, au coin de ses narines minces et de ses lèvres, sensuelles tout ensemble et sans bonté. C'était le défaut de cette physiologie : rendue à elle-même, et quand rien ne suscitait son attention, comme maintenant, il s'en dégagait une maussaderie qui pouvait déceler également l'apathie d'une Parisienne épuisée de frivolités et une extrême surveillance de soi. Cet air inamusable était tellement empreint sur ce visage délicat et inexpressif qu'il décourageait aussitôt l'attention que l'aristocratique allure de la passante avait suscitée.

— « Ce n'est pas la peine d'essayer... » se disaient les vendeurs, qui se rabattaient sur d'autres clientes, d'aspect plus avenant.

— « A quoi bon?... » songeaient les jeunes gens, comme

il s'en rencontre toujours dans ces foules, prêts à suivre indéfiniment une femme distinguée, sans l'aborder, pour en rêver ensuite, non moins indéfiniment. Pourtant, si l'un d'eux se fût attaché aux pas de la visiteuse, il eût vu subitement, à une certaine minute de cette promenade dans les galeries du grand magasin, ces traits, d'une froideur presque impassible, se contracter dans une expression de curiosité aiguë, un éclair s'allumer dans ces prunelles mornes, ce pas indifférent se hâter. Il fallait que, parmi cette foule houleuse qui piétinait et bruissait dans l'atmosphère de plus en plus étouffante, Mme de La Node eût aperçu quelque chose ou quelqu'un qui éveillait en elle des émotions profondes, car cette métamorphose instantanée, et qui, pour l'observateur étranger, eût tenu du miracle, s'était accomplie sur un coup d'œil. Une silhouette, apparue et reconnue, entre tant d'autres, au bas d'un escalier, y avait suffi; et voici que ses petits pieds précipitaient cette descente, voici qu'elle se haussait par-dessus les épaules dressées devant elle, pour ne pas perdre de vue la personne dont la seule présence venait de la saisir ainsi. Cette présence n'avait pourtant rien que de très naturel, et cette personne n'était autre qu'une de ses cousines qui était, ou passait pour être une de ses amies intimes, la plus intime, la jeune marquise de Chaligny. Mais Jeanne de La Node avait ses motifs, et de très pressants (la suite de ce récit le démontrera trop), pour attacher une importance extrême aux moindres faits et gestes de cette prétendue amie :

— « Valentine ici?... » se disait-elle donc en se glissant à travers le flot de plus en plus serré des acheteurs. Elle était guidée par la couleur grise de deux larges ailes d'oiseau qui garnissaient le chapeau de Mme de Chaligny. « Après qu'elle m'a refusé de sortir ensemble, parce qu'elle avait à faire des visites? C'était donc un prétexte pour ne pas être avec moi... J'observais bien qu'elle changeait. Elle a des soupçons. Je le répète à Norbert, depuis Deauville... Voilà une occasion de l'interroger, ou jamais : ce refus de ma compagnie, et puis que je la rencontre!... Quant on veut savoir la vérité sur les grandes

choses, il vaut mieux prendre de tout petits moyens... D'ailleurs, à sa mine, quand elle me verra, je jugerai ce qui en est... »

Ce discours intérieur enveloppait un de ces redoutables secrets comme la vie élégante en cache tant sous ses rites frivoles. De se le prononcer avait mis du rose aux joues d'ordinaire trop pâles de la jeune femme. Ses mouvements avaient pris une agilité qui déjà, malgré les obstacles, la rapprochait de celle qu'elle poursuivait. Encore quelques secondes, elle la rattrapait, — quand, tout d'un coup, elle commença de ralentir son allure, comme si une idée nouvelle la déterminait à maintenir la distance qui la séparait de Mme de Chaligny. C'est qu'en enveloppant, en perscrutant du regard sa cousine qui ne la voyait pas, Mme de La Node venait d'éprouver, en effet, une impression, d'abord confuse et inconsciente, puis précisée jusqu'à devenir le principe d'une nouvelle curiosité : il lui avait semblé que l'autre traversait la foule comme quelqu'un qui cherche à s'y perdre, afin de dépister toute poursuite. La marquise était habillée d'une de ces robes de teinte neutre qui n'attirent pas l'attention. La voilette aux mailles serrées qui moulait son visage avait été choisie épaisse à dessein. Elle marchait vite, en personne extrêmement pressée, et sans prendre garde aux colifichets exposés autour d'elle :

— « Où va-t-elle?... » Cette question n'eut pas plus tôt traversé l'esprit de Jeanne qu'elle y avait répondu mentalement comme auraient fait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Parisiennes sur mille. — Où donc peut aller une jolie femme de trente ans qui se cache?... — Était-il possible pourtant que Valentine, la sévère et prude Valentine, fût vraiment en train de se diriger vers un rendez-vous coupable, ou d'en revenir? Tout dans son caractère protestait contre une pareille hypothèse. Mme de La Node le savait mieux que n'importe qui, ayant été élevée avec sa cousine, et se trouvant, pour des raisons qui n'étaient pas à sa gloire, au courant des plus intimes secrets de cette existence. Mais quand une femme n'est pas une honnête femme — et Jeanne n'en était pas une — elle

ne croit jamais sans réserves à l'irréprochable vertu d'une autre. Que le plus léger indice la mette sur la voie de ce que l'argot du monde appelle « un paquet », et vous la verrez, fût-ce à propos de sa meilleure amie, déployer un génie de soupçon aussi flétrissant que celui d'un vieux magistrat. C'étaient certes des riens et qui pouvaient s'expliquer si simplement : ce refus de sortir à deux, ce prétexte de visites, puis cette entrée dans ce grand magasin ! Il suffisait que Mme de Chaligny n'eût pas trouvé la ou les personnes qu'elle allait voir, ou bien qu'en passant rue de Rivoli, devant la principale façade de l'immense maison de nouveautés, l'idée d'un achat en retard lui eût traversé la mémoire. C'était un rien encore, cette mise effacée, ce voile épais, ce glissement presque furtif à travers la foule... Et déjà cette si vague, cette si gratuite hypothèse d'un mystère criminel contre-balançait, dans l'esprit de Jeanne, la longue expérience qu'elle avait de la nature de Valentine, puisqu'elle la suivait de loin, maintenant, et sans l'aborder. Elle la vit, marchant toujours de ce pied qui va droit vers son but, sans une distraction, sans un arrêt, s'engager de galerie en galerie et gagner enfin une porte écartée du magasin, presque à l'angle de la rue Saint-Honoré, en face de la rue Croix-des-Petits-Champs. Mme de Chaligny, au moment de pousser l'énorme battant vitré, fut prise dans un groupe d'arrivants. Elle dut attendre une minute et elle se retourna. La poursuivante, qui n'était qu'à quelques mètres, n'eut que le temps, pour n'être pas surprise en flagrant délit de son ignoble espionnage, de se retourner elle-même et de s'absorber dans la contemplation d'un lot d'objets de cuir étalés devant elle. Valentine de Chaligny ne l'avait-elle pas vue, ou bien, l'ayant reconnue, ne s'était-elle pas crue reconnue ? Toujours est-il que Jeanne, lorsqu'elle regarda de nouveau, n'aperçut plus les ailes grises du chapeau, son point de repère dans cette course à deux à travers la cohue. Le soupçon grandissant continuait de la posséder avec tant de force qu'elle courut plutôt qu'elle ne marcha, vers la porte, assez vite pour qu'arrivée sur le trottoir son

regard circulaire, et qui fouilla trois rues à la fois, saisit la silhouette à la poursuite de laquelle elle s'acharnait. Mme de Chaligny parlementait avec le cocher d'un fiacre évidemment arrêté au passage. Cet homme retenait son cheval impatient au milieu de la rue Saint-Honoré, tout en écoutant l'adresse que lui donnait sa nouvelle cliente, la main sur la portière ouverte. Il fit le geste d'avoir compris. Les ailes grises s'engouffrèrent dans la voiture. La petite main referma la portière, et le cheval partit dans la direction du Louvre, si vite que Mme de La Node désespéra de trouver sur place un véhicule qui lui permit de suivre la piste où le plus inattendu des hasards la jetait. Elle héla un premier cocher qui passait, puis un second. A son appel ils opposèrent, l'un le plus insolent silence, l'autre un imperceptible haussement d'épaules. Ils avaient tous deux leur voiture occupée.

— « Que je suis sotte!... » se dit la petite baronne. « Je ne la rattraperais plus maintenant... Il faudrait savoir si elle est sortie de chez elle avec ses chevaux et ses gens... » Et, obéissant machinalement à l'instinct de police soudain éveillé en elle par cette rencontre, elle longeait déjà le trottoir qui va vers la place du Palais-Royal. Elle se préparait à passer la revue des équipages qui attendaient à la queue leu leu. Elle n'eut pas besoin d'une longue recherche pour reconnaître, debout parmi les autres domestiques en livrée qui stationnaient devant la grande porte, Jean, le valet de pied de la marquise. Un peu plus loin le cocher Joseph, assis sur son siège, maintenait les deux chevaux bais, attelés au coupé officiel. Valentine avait exécuté la classique manœuvre. Elle était descendue de sa voiture à cette entrée pour assurer un alibi à son emploi d'après-midi, en vertu de l'aphorisme du *Misanthrope sans repentir* : « Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie. » — Et, encore une fois, où donc peut aller une jolie femme, et de ce rang, qui ne veut pas qu'on la voie?...

II

HISTOIRE ABRÉGÉE D'UNE LONGUE HAINE

Pour comprendre quels sentiments une pareille découverte soulevait chez Jeanne de La Node, il est nécessaire de préciser une situation de fait, déjà indiquée, et une situation de cœur plus essentielle encore. Certains actes sont par eux-mêmes si graves qu'ils semblent toucher la limite de notre culpabilité. Ils peuvent s'aggraver cependant encore, par la malice des sentiments qui nous y ont poussés. On l'a deviné à travers les lignes du début de ce récit : à la date où cette histoire commence, Mme de La Node avait une liaison avec Norbert de Chaligny, le mari de Valentine. Cette liaison durait depuis plus d'une année. Si l'on pense que les deux cousines n'étaient pas seulement apparentées par le sang, — étant les filles des deux frères, — mais qu'elles ne s'étaient jamais quittées ; qu'elles avaient grandi ensemble, débuté dans le monde ensemble, et que cette intimité s'était accompagnée, qu'elle continuait de s'accompagner de ces chattering de langage et de manières, la grâce caressante des amitiés féminines, — peut-être jugera-t-on que cette perfidie dépassait de beaucoup la mesure de ces coquets délits mondains, qui se commettent quotidiennement sous le nom jadis si grave, aujourd'hui très insignifiant, d'adultère. Le vrai crime de cette aventure n'était pourtant pas là, dans une trahison que la faiblesse d'un cœur surpris, un mariage mal assorti, — Jeanne était séparée de son mari depuis trois ans, — un amour partagé, pouvaient expliquer. Le motif véritable de la faute était pire que cette faute. Il tenait tout entier dans la plus mesquine, dans la plus dissimulée des passions, mais c'est la plus violente dont les natures sèches soient capables : Mme de La

Node n'aimait pas Chaligny, elle haïssait Valentine, et depuis leur lointaine enfance, pour des raisons si profondes, si mêlées aux arrière-replis de sa personnalité, qu'elle les avait ignorées d'abord elle-même. Elle n'en était pas très consciente encore aujourd'hui. On ne s'avoue pas aisément que l'on *envie* quelqu'un, — le mot hideux de cette énigme morale est prononcé, — car c'est s'avouer à la fois une infériorité par rapport à celui que l'on envie, et la présence en soi d'un sentiment avilissant. Mais quelque déguisement que prennent nos bas instincts, leur vilenie n'en subsiste pas moins sous les formes hypocrites dont nous les habillons à notre propre regard, et c'était bien l'insupportable crispation de tout l'être devant la félicité d'un autre être que Jeanne avait commencé d'éprouver auprès de Valentine, dès l'enfance, quand elles étaient deux petites filles qui couraient dans les allées du parc, leur natte dans le dos. Cette même crispation, elle l'éprouvait à trente ans, maintenant que leur vie à l'une et à l'autre était faite, — « si injustement ! » pensait Mme de La Node. De la destinée de sa cousine, Jeanne ne voyait que les réussites, de la sienne propre que les échecs. En pensant et sentant ainsi, elle se trompait. Mais l'envie ne se trompe-t-elle pas toujours quand elle imagine la joie d'autrui ? C'est là son premier châtiment : elle l'exagère, et en souffre davantage. Elle se trompe aussi le plus souvent quand, ensuite, elle essaie d'organiser le malheur qui doit la venger. Neuf fois sur dix, ses efforts, faussés par la haine, atteignent précisément le résultat contraire. La mise en lumière de ces deux lois, consolantes dans leur pessimisme, servira de moralité à cette analyse d'une crise aiguë traversée par un ménage parisien dans la première année du vingtième siècle.

Comme tant de nos mauvais sentiments, cette envie de Jeanne pour sa cousine s'était insinuée dans son cœur sous ces apparences de délicates susceptibilités, qui nous permettent de mal agir en nous excusant. Les pères des deux cousines étaient frères, je l'ai dit plus haut ; ils s'appelaient, — d'après la funeste coutume française qui détruit la noblesse

en multipliant les titres de courtoisie, au lieu que toute la maison devrait être titrée dans un seul membre, son représentant, — l'un le comte, l'autre le vicomte de Nerestaing. Valentine était la fille de l'aîné. Celui-ci avait hérité le magnifique donjon familial qui porte leur nom et qui partage avec ceux de Rambures et de La Tour-Enguerrand l'honneur d'être en Picardie la plus intacte des forteresses construites contre l'invasion anglaise. Nerestaing date de 1338, de l'armistice même que le pape Benoît XII imposa au roi Édouard III. Les partages, en attribuant cette merveille d'architecture médiévale au chef du nom et des armes, avaient relégué le cadet dans une gentilhommière avoisinante, échue aux Nerestaing par la libéralité d'un allié : les Saulaies. Jeanne y était née. Ses plus lointains souvenirs d'enfance lui montraient le pauvre castel, un ancien pavillon de chasse, où elle grandissait, et, par contraste, la seigneuriale demeure où habitait sa cousine. Ses impressions rétrospectives se précisaient. Elle se revoyait, bien petite encore, allant chercher Valentine, dont la mère venait de mourir, pour l'emmener passer quelques semaines dans ces modestes Saulaies. Son oncle allait voyager, afin de distraire son désespoir. Il avait perdu sa femme d'une façon presque foudroyante, en pleine fleur de jeunesse et de santé. C'est là, dans le séjour de l'orpheline auprès d'elle, que Jeanne avait commencé de souffrir. Elle avait toujours eu quelques-uns de ces incorrigibles défauts qui tiennent à la réaction la plus involontaire de notre système nerveux. Elle les gardait encore à trente ans, sous sa roideur jouée. Elle était impulsive et facilement désordonnée, menteuse et capricieuse, remettant sans cesse au lendemain la besogne de la veille, perdueuse et gâcheuse ; enfin une de ces machines nerveuses mal ajustées où les médecins modernes voient volontiers un type fruste de demi-hystérie. Sa mère, qui ne connaissait pas cette commodité des excuses physiologiques, lui avait toujours reproché ces fâcheuses dispositions. La présence de Valentine sous leur toit multiplia ces réprimandes, à cause de la compa-

raison. Celle qui allait devenir la gentille châtelaine du glorieux Nerestaing était en effet l'enfant la plus régulière, la plus réservée, la plus mesurée, une petite dame déjà ; et sa tante, gagnée par son charme, se prit à la vanter à sa propre fille, avec une imprudente partialité, en même temps que, par une pitié naturelle, mais non moins imprudente, elle prodiguait à l'enfant sans mère les plus indulgentes gâteries. L'irrésistible et secret instinct d'antipathie presque animale qui avait rendu insupportables à Jeanne ces éloges et cette tendresse se justifiait trop, chez la fillette de treize ans, par la jalousie de l'affection maternelle. Cette aversion avait été si vive qu'un jour il lui était arrivé, seule dans la chambre de Valentine, de tacher d'encre les cahiers rangés sur la table, de déchirer les effets pendus dans l'armoire, de jeter par terre et de piétiner le portrait de sa cousine, follement, furieusement. Après dix-sept ans révolus, elle se rappelait quelle honte avait brûlé ses joues et son cœur quand Mme de Nerestaing l'avait surprise à cette honteuse occupation de vengeance. Et ç'avait été sa cousine qui avait demandé pardon pour elle et obtenu sa grâce. Ce méfait avait eu du moins cet avantage : Valentine partait presque aussitôt pour aller chez une autre de leurs parentes. La mère avait compris.

Par une anomalie, étrange au premier regard et qui apparaîtra comme très logique à la réflexion, cette jalousie conçue pour Valentine fut la cause que, pendant leurs années de jeunesse, Jeanne se rapprocha d'elle plus étroitement. Envier quelqu'un, c'est y penser. C'est sentir par lui. C'est, par un de ces détours déconcertants, si familiers à notre nature émotive, éprouver à la fois l'attrait et l'aversion de sa présence. L'envie n'est pas d'abord, elle n'est jamais la haine pure. C'est plus ou c'est moins, puisqu'il s'y mélange forcément une admiration, douloureuse, involontaire, révoltée, mais une admiration tout de même, par suite une façon d'amour. Ainsi s'expliquent, dans l'existence des artistes, par exemple, où cette passion compliquée a son domaine propre,

ces alternatives d'engouement et de diffamation entre rivaux, aussi sincères que contradictoires. De leur treizième à leur dix-huitième année, Jeanne fut persuadée qu'elle n'avait pas de meilleure amie que Valentine. C'était vrai, en ce sens qu'aucune de ses compagnes de cette époque ne lui donna des impressions aussi fortes. Soit qu'elle subit la fascination des jolies qualités de sa cousine, soit qu'elle se rebellât contre elles, intérieurement, avec une amertume irritée, cette cousine lui fut toujours, intimement, intensément vivante, à chaque heure, à chaque minute. Quand elles entrèrent toutes deux dans le monde, l'attrait l'emporta, pour un temps assez long, dans cette sensibilité mal équilibrée, par cette raison que Jeanne eut alors, pour la première fois, plus de succès que Valentine. Celle-ci, qui n'avait pas cessé de primer tant que les jeunes filles se mouvaient dans un cercle étroit, par le sérieux vrai, la délicatesse simple, l'harmonie, la suavité de tout son être, passa soudain au second plan lorsqu'elles commencèrent de figurer sur un autre théâtre. Il y avait dans Valentine un goût du silence, de l'effacement, et dans Jeanne un instinct de séduire, un appétit de briller, qui devaient faire de l'une la plus méconnue des comparses, dans une première visite, un premier diner, un premier bal, et attirer sur l'autre cette attention superficielle, mais grisante, dont tant de coquettes naïves sont trop aisément les victimes, durant cette époque de transition où la femme s'éveille au désir de plaire. Le résultat fut que Jeanne se maria, dès cette année de leur commun début, — et la première. L'avidité de ce triomphe, le plus flatteur entre jeunes filles, ne fut pas étrangère à la facilité avec laquelle elle répondit « oui » à la demande du baron de La Node. Il faut ajouter que ce mariage représentait l'idéal que des parents un peu grisés, eux aussi, du succès de leur fille, pussent désirer chez un fiancé, en cet an de grâce 1890 : une tournure élégante, un beau nom, de la fortune, et ce prestige qu'exercent, malgré tout, même sur des gens de la meilleure compagnie, quand ils ont beaucoup vécu en province, les « personnalités parisiennes ».

Jules de La Node faisait courir. Il était du Jockey. Il figurait au premier rang de cette coterie qui mène la mode à Deauville l'été, dans les chasses de Seine-et-Marne ou de Seine-et-Oise en automne, à Pau ou sur la Rivière en hiver, et au printemps à Paris, — ce Paris, qui va de la place Vendôme à Longchamp. Jeanne s'était vue, par avance, menant cette vie de fêtes perpétuelles, qui est réellement, pour leur malheur, le plus souvent, celle des jeunes femmes lancées dans ce fiévreux et inutile tourbillon. Son orgueil de réussite, lors de ses fiançailles, était si profond, si complet, qu'il acheva de fermer la vieille blessure d'envie, — pour une heure. Ces cicatrices-là sont toujours si près de se rouvrir ! Jamais auparavant, jamais depuis, elle n'avait autant aimé sa cousine. Elle était sur le point de la plaindre, en comparant le brillant avenir qu'elle se forgeait par avance, au sort encore incertain de l'effacée Valentine. Plus tard elle devait en vouloir à l'autre de cette pitié, comme d'une duperie.

Il n'est que juste de le reconnaître à sa décharge, et pour expliquer, sinon excuser les âcretés de ses désillusions : si un tel mariage, malgré ses apparences séduisantes, avait beaucoup de chances de n'être pas très heureux, il en avait beaucoup de n'être pas très malheureux. Il s'en conclut tant de pareils, qui sont du moins tolérables ! Celui-là fut exceptionnellement malheureux. Jeanne n'eut qu'un enfant, un fils qui naquit dans des conditions difficiles. Il fallut le sacrifier pour la sauver. La maternité lui était refusée pour l'avenir. Son mari, qui essayait, comme tant de ses camarades, d'élargir la marge de son budget en déplaçant et remplaçant sans cesse les quelque douze cent mille francs qui constituaient leur fortune liquide, se trouva pris, coup sur coup, dans plusieurs spéculations désastreuses. Il joua pour réparer ses pertes, et perdit davantage. Il dut demander des signatures à sa femme. Celle-ci les donna d'abord ; puis, conseillée par ses parents, elle refusa de renouveler des sacrifices où son indépendance aurait sombré. Ces questions d'argent devinrent, pour ce ménage sans enfants, auquel une quotidienne dissipation inter-

disait toute vie morale, le principe de discussions bientôt violentes et qui dégénérèrent en disputes. De scènes en scènes, la séparation s'imposa. Elle fut prononcée avant la fin de la septième année de ce « beau » mariage et « si sympathique », comme avait dit le compte rendu des journaux lors de la célébration. Il y avait presque quatre ans de cela, et Jeanne s'attendait sans cesse que son mari demandât une dissolution plus complète du lien conjugal, pour se rendre libre entièrement, et réparer, par une nouvelle union, sa fortune plus d'aux trois quarts détruite. Elle s'y attendait, et quoique les idées religieuses qu'elle prétendait professer lui fissent une obligation de résister à un tel projet, elle le désirait. L'article 310 du Code civil qui permet à l'un des deux époux de faire transformer un jugement de séparation de corps en jugement de divorce, après un certain délai, faisait l'objet de ses continues méditations ; car à elle aussi cet article ouvrait la porte à un second mariage, qui eût contredit ses attitudes, que sa famille eût blâmé, que la société eût mal accepté. Tout ne valait-il pas mieux que cette précaire existence, à un second étage de la rue Barbet-de-Jouy, où elle était venue se réfugier, avec trente-deux pauvres mille livres de rentes, — ce qu'elle dépensait pour sa toilette, dans les débuts de sa vie de femme, — et à deux pas du somptueux hôtel qu'occupait sa cousine, devenue la marquise de Chaligny ?

C'était là, en effet, pour Jeanne, la lame brisée dans la blessure, la pointe enfoncée dans le plus intime de son amour-propre, presque de sa chair : à chacun des désastres de sa vie avait correspondu une chance heureuse dans l'existence de Valentine. Au moment même où Mme de La Node accouchait, dans les tortures, de ce fils aussitôt perdu, Valentine se fiançait inespérément avec Chaligny, et, tout de suite, elle venait habiter dans ce véritable palais de la rue de Varenne, digne pendant de l'historique Nerestaing, dont elle était maintenant propriétaire. Un an après, elle y donnait naissance à une fille ; puis, une année plus tard, à un garçon, qui vivaient, eux, qui grandissaient, eux, et dont la grâce

eût fait la fierté de tout foyer. Et, coup sur coup, des héritages inattendus apportaient à l'heureuse mère une opulence qui dépassait les plus exigeantes ambitions formées pour ses enfants. Oisif comme La Node, lancé comme celui-ci dans les hautes et mouvantes régions du sport et de la mode, Chaligny s'était trouvé aussi bon administrateur de ses revenus que l'autre avait été gaspilleur des siens. Il possédait cette entente avisée de ses intérêts qui s'associe moins rarement qu'on ne le croit à ces existences de luxe et de prodigalités. Tous les gens riches ne se ruinent pas, et une fortune qui se conserve veut un talent, comme une fortune qui s'acquiert. Elle suppose ce don de bien calculer, qualité dont la présence ou l'absence n'a rien à voir ni avec notre intelligence, ni même avec nos mœurs. La preuve en est que le sens de la conservation de l'argent acquis se rencontre dans le demi-monde le plus corrompu et le plus ignare, aussi bien que dans la plus correcte bourgeoisie et la plus cultivée. Chaligny ne jouait pas sur un cheval qu'il ne gagnât; il ne donnait pas à son agent de change un ordre d'achat que la valeur ne montât; et il était médiocre cavalier, médiocre boursier. Il se connaissait peu en objets d'art, et il ne se trompait guère sur un bibelot. Ainsi du reste. Bref, à mesure que le ménage de La Node allait se désagrégeant, celui des Chaligny allait se fortifiant, se développant, s'épanouissant, au moins dans ces manifestations extérieures qui font dire au public : « Ce sont des gens heureux!... » Comment l'ancienne envie n'aurait-elle pas reparu, plus forte elle aussi, plus développée, plus épanouie dans le cœur de la cousine, séparée, ruinée, vaguement déclassée déjà, et chaque jour, en passant, dans son coupé de remise loué au mois, avec marchandage, devant la porte de l'hôtel princier de la rue de Varenne, elle pouvait se prononcer le : « Pourquoi elle, et non pas moi? » murmuré jadis, toute petite, à la vue des quatre massives tours à mâchicoulis du donjon de Nerestaing!

Dangereuses paroles, mais elles seraient demeurées sans

doute inefficaces comme tant d'autres soupirs de jalousie jetés à chaque minute, dans ce Paris de luxe et d'ostentation, par tant de vanités humiliées, que supplicie la vision de l'opulence étalée d'autrui ! Le malheur voulut que Valentine, ou bien ne devinât pas ces sentiments chez sa compagne d'enfance, ou bien qu'elle éprouvât, les devinant, un magnanime besoin de les guérir à force de bonté. C'est la pire faute que l'envie puisse commettre à l'égard de l'envieux. Certains procédés très généreux, par la supériorité morale qu'ils démontrent, exacerbent encore la funeste passion. Dans le cas présent, ils avaient cet autre danger qui consistait surtout, de la part de la parente comblée, à sans cesse associer la parente moins fortunée aux facilités de sa vie. Déjeuners, diners, courses en ville, loges de théâtre, séjours à la campagne, — tout était prétexte à Valentine pour épargner à Jeanne une petite dépense, pour lui procurer un petit plaisir. Elle ne réfléchissait pas qu'avoir toujours Mme de La Node auprès d'elle, c'était la mettre toujours auprès de son mari. Rien de plus propice aux séductions que ces intimités entre un homme jeune et une jeune femme qu'un demi-cousinage rend naturellement familiers ; qui s'appellent par leur petit nom ; sortent en tête-à-tête à la campagne, sans que nul s'en étonne ; s'écrivent quand ils sont séparés ; s'habituent enfin aux menues privautés de l'amour dans une amitié, bien vite troublée, si l'un des deux y apporte des pensées qui ne soient pas d'une droiture et d'une simplicité absolues. La tentation était trop forte pour Jeanne de prendre une revanche, après tant de secrètes humiliations, en dérochant à Valentine une part du cœur de Chaligny. Telle fut la première ambition d'un instinct de vengeance féminine, déjà très perfide dans sa relative innocence. Ces désirs d'une influence sentimentale ne vont guère sans un rien de coquetterie physique, et ce manège a pour inévitable effet d'éveiller chez celui qui en est l'objet l'émoi ingouvernable des sens. Une fois sur cette route, la coquette et son complice ne peuvent plus répondre d'eux-mêmes. L'obscur et redoutable anima-

lisme qui gouverne, en dépit de nos orgueils et de nos complications, les rapports de l'homme et de la femme, se déchaîne dans sa brutalité foncière. La coquette a voulu préoccuper le mari d'une rivale, l'intéresser, le troubler, — et elle se réveille, comme il était arrivé à Jeanne de La Node, la maîtresse de celui avec qui elle prétendait seulement jouer, et pas davantage.

Il y avait plus d'un an que cette coupable liaison s'était nouée, et, au lieu de rencontrer, dans ce triomphe sur sa cousine bafouée et trahie, un apaisement à ses haines, la traîtresse les y avait envenimées. Par une contradiction qui démontre bien le caractère bâtard de l'envie, l'absolue confiance de Valentine, qui aurait dû flatter la rancune de Jeanne, l'avait aussitôt exaspérée. Ce rôle de dupe, pris comme il l'était par Mme de Chaligny, s'ennoblissait de trop de délicatesse, de trop de pureté. Cette régulière, cette harmonieuse, avait une manière de ne pas voir le mal qui ne permettait pas la moquerie. Elle ne le soupçonnait même point, parce qu'elle ne l'avait jamais ni fait, ni même pensé. Le monde, qui commençait à s'apercevoir de l'intrigue engagée entre Chaligny et Jeanne, ne croyait pas sans réserve à l'aveuglement de la marquise. « Elle ne veut rien voir, à cause des enfants... », disait-on. Mme de La Node, elle, savait combien il lui avait été aisé d'abuser une femme qui se serait méestimée de supposer sa compagne d'enfance capable d'une infamie. Elle savait aussi, ou mieux, elle sentait que cette situation, ridicule pour toute autre, d'une épouse trompée dans sa famille la plus proche, presque sous ses yeux, ne provoquait dans leur société aucune épigramme contre Valentine. Les méchantes langues mélangeaient, malgré elles, à leur ironie sur une telle naïveté, l'expression irrésistible d'une estime forcée. Les plus cruels disaient : « Chaligny a bien raison, sa pauvre femme est si ennuyeuse!... » ou encore : « C'est entendu, cette petite Chaligny est vertueuse, elle est jolie, elle est douce, elle est parfaite. Et elle n'a pas su retenir son mari? C'est sa faute, tant pis pour elle... » Ces propos et

d'autres pareils, où l'on reconnaîtra l'humeur du monde contre une perfection qui déconcerte son pessimisme facile, marquaient le terme extrême de la malveillance. Ils n'empêchaient pas que la marquise n'eût autour d'elle une atmosphère d'un respect de plus en plus déférent et que son heureuse rivale ne perçût à vingt petits signes un commencement de déconsidération. Une jeune femme, dont on sait qu'elle a un amant, est aussitôt traitée par les autres femmes avec une curiosité, et par les hommes avec une attention, également insultantes. Elle devine, dans les regards de celles-là, l'intérêt, jaloux et méprisant à la fois, qui les attache aux aventures clandestines, et, dans les regards de ceux-ci, le secret espoir d'une galanterie possible. Contre cette condamnation de sa faute par la lucidité polie des salons, la femme qui aime n'a qu'un refuge : le bonheur qu'elle donne. Il n'avait pas fallu un long temps à Jeanne pour constater que Chaligny n'était pas heureux par elle et pour deviner que l'obstacle à ce bonheur venait des sentiments gardés par cet homme, — à qui ? A l'épouse même qu'il trahissait. Beaucoup de maris infidèles sont ainsi : leur ménage ne satisfait plus cet appétit de passion et de changement qui reste à tant d'hommes de leur jeunesse trop libre. La familiarité quotidienne a engourdi, comme émoussé l'amour. Il arrive même, c'est encore un cas fréquent, que l'existence côte à côte, au lieu d'accroître la fusion des cœurs, l'a diminuée, et que, pour se voir tous les jours, les époux ne se voient plus. Que la femme soit trop pudique, trop réservée, l'homme gauche et susceptible, comme étaient Valentine et Norbert de Chaligny, des silences dans l'intimité s'établissent, à une profondeur étonnante et qui explique seule tant d'inexplicables malentendus. Mais si ces impressions de monotonie et de froideur laissent celui qui les éprouve au foyer conjugal, à la merci des pires caprices des sens et même du cœur, ce foyer qu'il déserte n'en est pas moins le coin sacré auquel il tient par ses plus fortes fibres. Il trompe sa femme, et elle reste celle qui porte son nom, la mère de ses enfants, la com-

pagne à laquelle il réserve dans sa pensée une place unique. Il lui ment et il la respecte. Il l'outrage en secret, et ses égarements ne l'empêchent pas de mettre à part, très à part de ses maîtresses d'un instant, l'associée de ses heures vraies et sérieuses. Tels étaient les sentiments auxquels Jeanne de La Node n'avait cessé de se heurter dans le cœur de son amant durant ces douze mois de leur liaison, avec quelle irritation constante, on le devine, avec quel empoisonnement de la vieille blessure ! Se permettait-elle de formuler la moindre observation critique qui pût toucher à Valentine même de loin ? Une ombre passait sur le visage de Chaligny, où elle discernait trop nettement une sévérité à son égard. Faisait-elle une allusion à la possibilité que leur intrigue fût découverte par leur dupe ? L'angoisse des yeux de son complice lui disait le prix qu'il attachait à l'estime de sa femme. Quand elle avait saisi un signe de cette persistante affection de Norbert pour celle qu'elle haïssait maintenant d'une haine accrue de remords, Jeanne redoublait de coquetterie vis-à-vis de lui. Elle essayait de prendre davantage cet homme, et elle était contrainte de s'adresser en lui aux plus obscures faiblesses de son être. Elle tentait de se l'attacher par la sensualité. Dans ce brutal domaine elle était la plus forte, et cette évidence, ne la rabaissant à ses propres yeux, excitait davantage son envie.

Mesure-t-on, maintenant, le retentissement que devait avoir dans cette âme toute rongée, toute minée par des réflexions de cet ordre, cette soudaine découverte : Mme de Chaligny n'était pas ce qu'elle paraissait ? Elle avait un secret dans sa vie ? Cette irréprochable épouse, que son mari se pardonnait à peine de tromper, courait Paris en fiacre, tandis que ce mari la croyait gardée par ses gens ? Elle s'échappait vers des rendez-vous clandestins, en laissant sa voiture à la porte d'une maison à plusieurs entrées — comme Jeanne faisait elle-même, quand elle allait retrouver Chaligny ? Cette hermine de vertu dont l'éloge l'avait tant humiliée, petite fille,

et l'humiliait plus cruellement aujourd'hui, n'était qu'une hypocrite et qu'une comédienne?... Était-ce possible ?

III

PREMIÈRES SAPES

Était-ce possible ? — Jeanne avait trop besoin de répondre « oui » à cette question pour que sa pensée ne se tendit pas, aussitôt et dans les instants qui suivirent, à ramasser en bloc les quelques arguments qui pouvaient confirmer cette inespérée, cette foudroyante découverte. Une fièvre l'avait saisie à la vue de Valentine fermant la portière du fiacre qui l'emportait vers un coin caché de ce vaste Paris, si peuplé de mystérieux asiles. Du coup, cette équipée de sa fière cousine avait réhabilité la maîtresse de Norbert à ses propres yeux en rabaissant l'autre au même niveau. Et maintenant qu'elle avait constaté, par l'abandon de l'équipage officiel à la porte du grand magasin, que son premier soupçon était le juste, son excitation était si vive qu'elle ne se sentit pas capable d'attendre, — la chose eût été si naturelle, — que Mme de Chaligny reparût, pour vérifier son attitude, la questionner peut-être, à coup sûr jouir de son embarras. Il lui eût suffi de se mettre dans le coupé abandonné, de façon qu'à la minute de sa rentrée, après sa course clandestine, la marquise la trouvât en face d'elle et fût contrainte d'avouer tacitement sa faute par sa seule confusion. Une telle action comportait un sang-froid dont Jeanne ne gardait pas l'énergie. Elle montrerait trop par son trouble qu'elle avait espionné sa rivale. Celle-ci, avertie de la sorte, et une fois le premier sursaut passé, se dominerait. Mise en défiance, elle prendrait garde de dépister toute surveillance qui pénétrât son secret plus avant. Non. Pour arriver à savoir si vraiment Valentine

cachait, elle aussi, un bonheur défendu dans sa vie, la première condition était que la rencontre d'aujourd'hui restât ignorée d'elle. L'instinct de Jeanne de La Node, dans l'étonnement de cette révélation, fut donc de fuir le regard de sa cousine et de rentrer chez elle. Elle y méditerait le plus sûr moyen de ne pas perdre le fil qu'une fantastique chance mettait dans ses doigts. Il lui sembla imprudent que même une personne de leur connaissance la rencontrât dans le voisinage de ce grand magasin, tant elle appréhendait que sa présence là, cette après-midi, fût dénoncée à Mme de Chaligny. Elle ne reconquit un peu de calme qu'au moment où, remontée dans sa voiture à elle, elle eut dit à son cocher de la ramener rue Barbet-de-Jouy.

— « Est-ce possible?... » se répétait-elle tandis que le cheval de louage allait le long des Tuileries d'abord, puis sur le quai, et par le pont de Solferino. Quoi qu'elle en eût, tant de preuves de délicatesse données par Valentine depuis leur lointaine enfance s'élevaient dans son esprit, plaidaient pour la soupçonnée, luttait contre la flétrissante hypothèse suggérée soudain par l'indice implacablement accusateur. Il y a pourtant des femmes qui font des charités cachées. Si Valentine allait chez des pauvres, simplement, et sans sa voiture, parce que ces pauvres, par exemple, habitaient un quartier perdu, où son équipage eût causé un scandale, où ses gens eussent risqué d'être insultés?... Dans ce cas, serait-elle entrée dans le magasin comme une coupable, habillée de couleurs sombres, craignant visiblement d'être suivie? En serait-elle sortie avec cette hâte et dans ces conditions? Les quartiers les plus humbles, aujourd'hui, avoisinent un boulevard, une place, un square, où une femme riche et généreuse vient avec ses chevaux, quitte à prendre là une autre voiture... « Mais si Norbert lui a défendu ces charités?... C'est bien facile à savoir. Je n'ai qu'à le lui demander, à lui... » La main de Jeanne esquissa le geste de serrer la petite poire dont l'appel communiquait avec le siège. Elle voulait donner au cocher l'ordre de s'arrêter en route à l'hôtel de la rue de

Varenne. Telles étaient les commodités que les prérogatives du cousinage assuraient à son adultère. Elle laissa retomber la boule de caoutchouc, sans l'avoir pressée : « Ce serait la livrer, si elle est coupable. Cela, je ne le ferai pas... » Une toute première tentation, — pas même, — l'ombre de l'ombre d'idée d'une dénonciation, venait d'effleurer sa pensée. Le même sentiment qui, depuis des années, la rendait envieuse de Valentine l'avait aussitôt inclinée à une attitude de générosité. Elle s'y roidit, non sans une nuance de l'habituelle aigreur : « Je ne le ferai pas... » se répétait-elle, et elle se disait encore : « A quoi bon d'ailleurs ? Est-ce que je ne sais pas que Norbert ne s'occupe jamais de ses sorties ? Il a en elle une confiance absolue. Je l'avais aussi... C'est égal. On n'agit pas comme je viens de la voir agir, sans de bien graves raisons... Car enfin, elle pouvait être vue par quelqu'un d'autre que moi et qui ne serait pas si indulgent... Où allait-elle?... Je le saurai... Mais comment ? »

La nuit tombait, et Mme de La Node était rentrée chez elle depuis plusieurs heures, qu'à travers les multiples occupations de cette fin d'après-midi : — écrire des billets, recevoir des visites d'intimes, vaquer à sa toilette du soir, — elle n'avait pas cessé de se poser la question, sans trouver la réponse : « Oui, comment ? » De telles enquêtes sont déjà malaisées à un homme, qui a pourtant ce privilège de se glisser partout presque inaperçu. Elles sont quasiment impossibles à une femme jeune, jolie et un peu élégante. Songez donc. Il lui est interdit de sortir de chez elle habillée dans des toilettes qui ne soient pas de son rang. Cette seule nécessité limite son champ d'action d'une manière terriblement étroite. Restent les agences privées, dont les prospectus, avec promesse de discrétion et de célérité, arrivent de temps à autre, par les soins de la poste, aux diverses personnes qui figurent, à un titre quelconque, dans un des annuaires du monde parisien, grand ou petit. Jeanne connaissait trop le danger de pareils procédés, grâce aux propos des hommes de cercle parmi

lesquels elle vivait depuis dix ans, pour s'exposer de gaieté de cœur à des risques certains d'exploitation, peut-être de chantage. Révéler à des policiers véreux son passionné désir de savoir le secret de sa cousine, autant les mettre sur la voie d'un autre secret, le sien. Ces obstacles, dressés devant la curiosité du monde, expliquent comment tant d'histoires devinées et colportées sous le manteau demeurent toujours invérifiées, donc niables. Peu de personnes prennent, à les connaître dans leur détail exact, un intérêt assez grand pour passer outre à tant de difficultés. La plupart restent dans une incertitude qui leur permet de rapporter péle-mêle de justes indices et d'infâmes calomnies, en soulageant leur conscience par les phrases classiques : « Après tout, ce n'est peut-être pas vrai!... — S'il fallait croire tout ce que l'on raconte!... — Moi, je n'ai rien vu, et on est si méchant!... » formules pires, dans leur fausse indulgence, que les médisances qu'elles ont la prétention d'atténuer. Elles attestent trop ce qu'il y a de léger dans les cruautés de salon, et comme l'indifférence s'y mélange à la férocité. Mais ce n'était pas en face d'un méchant propos que se trouvait Mme de La Node, c'était devant un fait, et gros de tant de conséquences! Comment l'élucider, à elle seule, sans se hasarder dans aucune compromission dangereuse, quand elle avait à lutter contre une finesse de femme si avisée qu'un incroyable concours de circonstances avait seul mis sa plus proche parente, presque sa sœur, sur cette piste si vague, si perdue déjà? Cette recherche représentait une tâche à décourager toutes les patiences, pas celle d'une envieuse. Lorsqu'un peu avant huit heures la petite baronne sortit de chez elle pour aller dîner en ville chez des amis communs, les Guy de Sarliève, — elle devait justement y retrouver Valentine, — sa résolution de tirer au clair l'énigme soudain surgie à son horizon était aussi irrévocable qu'un serment corse, et sa première action déjà arrêtée.

Cette ardeur d'une chasse commençante — la plus forte

des sensations pour les nerfs d'une Parisienne de sa classe, prisonnière de si monotones habitudes — donnait à sa beauté, d'ordinaire un peu maussade, une animation singulière. Ses yeux bruns, auxquels manquait souvent le regard, avaient de l'éclat; son teint, habituellement sans fraîcheur, avait du coloris; toute sa personne, volontiers tendue et sèche, de la vitalité et du mouvement. Son impatience de revoir sa cousine l'avait fait se rendre un peu trop tôt dans la maison où elles dinaient, si bien que cette nervosité était portée à son plus haut degré quand Mme de Chaligny, qui par hasard arriva la dernière, entra, suivie de son mari, dans le hall où les convives — quatorze en comptant les nouveaux venus — étaient réunis. La marquise avait cette physionomie de douceur et de réserve qu'elle savait garder même dans l'apparat d'une grande toilette qui mettait à nu, comme celle-ci, ses fines épaules pleines, ses jolis bras à peine duvetés, sa nuque délicate et robuste, la grâce épanouie de sa trentième année. C'était la tendresse que cette charmante tête aux cheveux blonds, éclairée par ces prunelles d'un bleu si caressant, — et c'était la pudeur et la pureté. Valentine portait, ce soir-là, une toilette de forme Louis XIII, d'une tonalité rose un peu éteinte, avec des incrustations de guipure ancienne, des nœuds de satin et des ferrets de diamants. La manière dont elle se coiffait, en deux épais bandeaux d'où s'échappaient, sur le front, de petites boucles, s'harmonisait à cette toilette. Elle rappelait ces portraits du premier tiers du dix-septième siècle, qui réalisent si complètement le type exquis de la Française d'autrefois, par une alliance unique de finesse et de distinction, de fémininité et de raison, de gentillesse et d'honnêteté.

— « Est-elle délicieuse, cette petite Chaligny!... » dit quelqu'un derrière Mme de La Node, « et faut-il que Chaligny soit un fou pour ne pas le voir, puisqu'il paraît qu'il court!... »

C'était le duc d'Arcole qui parlait ainsi, en s'adressant à son voisin, lequel se trouvait être un des frères Mosé, le

comte Abel, l'un des Parisiens les plus avisés du Petit Cercle, aussi avisé que Lucien d'Arcole est étourdi. L'excuse de ce brave colonel au nom glorieux est que, même en permission, il ne pense qu'à son régiment. Il n'avait pas pris garde que la maîtresse de Chaligny, et qu'il savait telle, était devant lui. Un léger coup de coude que lui donna Mosé l'avertit soudain de sa « gaffe ». Jeanne, qui les voyait l'un et l'autre dans un coin de sa glace, put remarquer, et ce geste pourtant bien dissimulé de Mosé, et que d'Arcole rougissait un peu. De constater, à de très petits indices, comme ceux-là, que son aventure avec le mari de sa cousine était soupçonnée, l'irritait toujours. Il lui fut presque intolérable à cet instant que cet éloge de cette cousine enveloppât une expression, même contenue, du blâme dont elle se sentait frappée par le monde. Elle aurait voulu pouvoir crier à Mosé, à d'Arcole, à toutes les personnes présentes, qui toutes, elle en était sûre, avaient entendu parler de sa faute et en avaient parlé : « Oui, Chaligny est mon amant. C'est vrai, il trahit sa femme avec moi. Mais demandez-lui donc, à elle, vers quel rendez-vous elle allait aujourd'hui, en fiacre, à trois heures?... » Elle aurait voulu la crier aussi, cette phrase vengeresse, à Chaligny, qui s'avancait vers elle maintenant pour la saluer, avec cet arrière-fonds de gêne dans ses prunelles, qu'elle y devinait si souvent, lorsqu'ils étaient en public. Elle n'avait jamais pu s'habituer à des remords, trop insultants pour leur liaison, et contre lesquels ses caresses seules étaient souveraines, — le temps qu'elle les donnait à cet amant si enivrant à la fois et si insaisissable. Elle aurait voulu la crier aussi, la phrase sans réplique, à Valentine, dont la sérénité douce contrastait vraiment d'une manière par trop impudente avec son action de la journée, si cette action était coupable. Et n'était-ce pas un aveu de culpabilité que sa réponse à la question insidieuse que lui posa presque aussitôt Mme de La Node, — premier pas sur le chemin d'une enquête qui, de perfide, devait si vite devenir dénonciatrice ?

— « J'avais espéré un peu que tu changerais d'idée, »

avait-elle commencé, « et que tu me ferais signe, ce matin, pour que nous sortions quand même ensemble. J'ai presque attendu un mot de toi... »

— « Je te prendrai demain, si tu veux, » repartit Valentine. « Aujourd'hui, je n'ai pas eu une minute. J'avais trop de choses en retard. La semaine prochaine, nous chassons à Pont-sur-Yonne... »

— « Je comprends, tu mets tes visites au courant. Où es-tu donc allée ? »

— « Oh ! dans dix endroits, et il n'y en a que deux où j'aie laissé des cartes. Tout mon monde y était, et pense que ce sont presque tous des étrangers. C'est leur saison. On se demande ce qu'ils viennent faire à Paris, si c'est pour ne pas quitter leur hôtel... »

On annonçait le dîner, comme la jeune femme résumait ainsi son emploi d'après-midi, — et quel joli sourire, si enfantin, si frais, qu'il semblait impossible qu'un mensonge pût l'accompagner ! Les deux cousines se séparèrent. Mme de Sarliève, en sa qualité de maîtresse de maison, aurait cru manquer au devoir de l'hospitalité envers deux personnes, soupçonnées d'un bonheur clandestin, quand elle les avait chez elle, si elle ne leur avait pas donné une occasion de passer une heure de plus à côté l'une de l'autre. Aussi avait-elle réservé à Chaligny le plaisir de conduire Mme de La Node à table, très naturellement. C'est le quotidien procédé, à Paris, des femmes légères, quand elles veulent s'assurer la réciprocité, — et des femmes honnêtes, quand elles veulent recruter des assidus à leur salon. Elles se trompent quelquefois en croyant ainsi être agréables à leurs convives. Il arrive que ces complaisances retardent et forcent des amants brouillés à subir le plus douloureux voisinage. Il arrive aussi qu'elles froissent certaines sensibilités ombrageuses, comme une indécatesse. C'est trop leur montrer que l'on connaît les dessous de leur vie. Chaligny appartenait à ce groupe des amoureux susceptibles. Vingt fois Jeanne l'avait vu, à des dîners pareils, s'asseoir auprès d'elle de cette même façon

morose, avec les gestes énervés d'un homme qui souffre d'une situation fausse. Et, vingt fois, elle lui avait dit, pour le reprendre, et se prouver son empire, de ces phrases d'aguichage tendre, comme celle qu'elle lui murmura, de la pointe de ses lèvres, en s'asseyant à table, dans le premier brouhaha de l'installation :

— « C'est un bonheur pour moi de vous avoir là, pour un peu de temps. Nous ne nous sommes pas parlé vraiment de la semaine... »

— « Vous savez bien que ce n'est pas ma faute, » répondit-il. « J'ai chassé tous les jours... »

— « Et je sais bien aussi que cela ne vous prive guère, » fit-elle, coquettement. « Vous aviez l'air si mécontent, lorsque Emmeline vous a demandé de me conduire à table... »

— « Je vous respecte, » répliqua-t-il, « et je ne pouvais pas ne pas être mécontent... Nous ne dinons plus jamais dehors sans que nous soyions voisins. Je sais trop ce que cela signifie... »

— « Et si cela m'est égal, à moi ? » insinua-t-elle. « Non, soyez franc, Norbert, ce n'est pas moi qui vous préoccupe... »

— « Et qui donc?... »

Jeanne lança un regard vers Valentine, d'une signification si claire, que Chaligny répondit vivement :

— « Et quand je tiendrais à la ménager, elle aussi ? Quand je voudrais lui éviter une douleur?... »

— « Vous croyez donc qu'elle tient à vous tant que cela ? » répliqua la maîtresse. « Mon pauvre ami !... » Une expression singulière passa dans ses prunelles qu'elle n'y avait jamais eue avant ce jour, et elle laissa tomber un : « En êtes-vous bien sûr?... » qu'elle accompagna d'un rire haut et non moins singulier. Puis elle se tourna vers son autre voisin, lequel lui demanda :

— « Que vous raconte donc Chaligny, madame, qui vous amuse tant ? »

— « Oh ! rien », fit-elle, une histoire de mari. Elles sont toujours drôles. »

Et elle se remit à rire, mais plus gaiement, de l'énormité de son insolence. Elle n'avait pensé qu'à l'effet à produire sur Chaligny, et le voisin à qui elle s'adressait en ces termes n'était autre que Paul Moraines, le mari le plus « mari » de toute leur société. Pis que cela. N'est-il pas de notoriété publique que le luxe de sa femme a été payé d'abord par le vieux Desforges, puis par un autre des Mosé, le comte Abraham? Mais Moraines ne s'est jamais plus douté des galanteries vénales de sa Suzanne que des autres — de son aventure avec le beau Casal, par exemple, ou de sa liaison avec le poète René Vincyl. L'héritage inespéré d'une demoiselle de Bois-Dauffin, — petite-cousine éloignée de Suzanne Moraines, — est venu apporter deux millions au ménage, juste au moment où les Desforges et les Mosé allaient commencer à faire défaut. L'âge arrivait, avec son fatal cortège : les points d'or dans le sourire, les fausses nattes dans le chignon et les corsets réparateurs! Paul Moraines avait la manie de raconter cette fortune subite, et force détails à l'appui. Il ajoutait régulièrement : « Voyez ce que c'est que d'avoir une femme entendue. A peine nous sommes-nous aperçus que nous avons soixante mille livres de rentes de plus, tant elle tenait bien sa maison!... » Pas un nuage ne passa sur le visage ouvert de l'excellent homme lorsque Mme de La Node eut manqué si gravement devant lui au classique proverbe : « Il ne faut pas parler de corde... » — et la suite... — Au contraire, il insista :

— « Si c'est un potin, vous allez me le dire, que je le répète à Suzanne. Elle n'a pas pu venir, à cause d'une migraine... Quand je rentre, je lui raconte tout... »

Un nouveau coup d'œil à Chaligny, où Jeanne n'eut pas besoin d'empreindre une nouvelle ironie — il avait entendu la phrase de Moraines — et elle commençait avec celui-ci, sous le prétexte de se débattre contre sa question, un de ces caquetages de grand dîner parisien qui justifient l'éloignement des hommes supérieurs pour le monde. L'antithèse est trop choquante entre ces pauvretés et les splendeurs du décor.

Cette vaste salle à manger de l'hôtel Sarliève montrait sur ses hauts murs, entièrement tendus, de merveilleuses tapisseries d'après Boucher, et qui s'accordaient à la richesse de son ameublement Louis XVI. Tous les détails y étaient exquis, depuis le délicat surtout de Saxe, parmi l'éclat plus vif de l'argenterie et des cristaux, jusqu'au choix des fleurs, d'une nuance attendrie. L'ensemble réalisait un rêve vivant d'opulence fine. Les six femmes assises à cette table, entre les huit habits noirs, étaient toutes jolies, et la plus âgée, Emmeline de Sarliève, n'avait pas trente-sept ans. C'étaient, outre l'élégante Jeanne et la gracieuse Valentine, cette froide mais si fine Mme Pierre de Bonnivet, et ces deux Greuze vivants qui sont l'exquise Mme de Monniot et son amie, la jeune Mme de Croix-Firmin. Et si un phonographe eût recueilli les phrases échangées entre ces princesses de la mode et les hommes qui les encadraient, c'eût été une misère d'esprit et d'idées — à en pleurer... Mais non. Ce qui se dit dans le monde est si peu l'image de la pensée ! La vérité de l'existence parisienne ne réside pas dans les mots. Elle est dans des situations auxquelles ces « vaines palabres » — pour prendre l'amusante locution provençale — servent de commentaire indifférent. Entre ces quatorze personnes, plusieurs étaient peut-être, vis-à-vis les unes des autres, dans des rapports aussi compliqués que ceux de Jeanne avec le ménage Chaligny. Quand des intérêts de cet ordre vous occupent l'âme, la causerie n'est plus qu'un alibi, où la suprême affaire est de ne rien trahir du drame intérieur.

Pour Mme de La Node, c'était bien un drame que de suivre sur la physionomie de son amant le va-et-vient d'une pensée que son insinuation perfide de tout à l'heure avait aussitôt troublée. Pour la première fois elle avait osé, non pas critiquer Valentine auprès de son mari, — elle s'y était hasardée souvent, — mais l'attaquer presque directement dans son rôle d'épouse légitime. Cet : « En êtes-vous bien sûr?... » lui avait échappé, sans qu'elle en calculât la portée, comme un écho des phrases qu'elle s'était prononcées tout

bas après la découverte étonnante de cet après-midi. Son instinct de maîtresse avait touché Chaligny, juste au point où un mot pouvait lui faire du mal. Elle le connaissait si bien ! La physionomie tourmentée et changeante de cet homme l'indiquait, le trait principal de son caractère était l'incertitude. C'était un garçon rongé de timidité, avec des attitudes volontiers cassantes. Cette passion, — car c'en est une, au sens profond du terme, qu'une timidité véritable, — déconcerte la plus subtile analyse. A demi physique, à demi morale, elle tient à cette fibre la plus intime de l'être, où se consume l'union de nos deux natures, l'animale et l'autre. Son effet le plus constant est une vacillation de l'intelligence à la fois et de la volonté, l'une ne sachant pas affirmer avec certitude, l'autre ne sachant pas agir avec décision. Chose étrange ! Cette défiance de soi joue parfois la supériorité. Les succès de Chaligny dans ses affaires en dérivait. Il s'était appliqué à rester toujours derrière ceux qu'il voyait réussir, avec un bon sens que les résultats proclamaient une force ; ce n'était en réalité qu'une faiblesse. Il avait été le même dans le mariage, faible, toujours faible, ne se livrant pas, n'osant pas se livrer, paralysé par sa femme et la paralysant, elle si sensible aussi. Il n'y a pas de disposition plus propice aux malentendus de l'existence commune que l'excès d'impressionnabilité. Quand la cohabitation quotidienne n'a pas raison de la timidité, elle l'exaspère. Cette espèce d'effarouchement moral, encore aggravé par la réserve de Valentine, que ce mari gauche et susceptible prenait pour de la froideur, avait empêché qu'il n'éprouvât avec sa femme cette sensation de l'amour partagé, sans laquelle aucune union n'est complète. C'était par les appétits de sensualités, demeurés insatisfaits dans la vie conjugale, que Jeanne l'avait attiré et qu'elle le retenait. Elle le savait, et elle savait aussi qu'en gardant à sa femme une estime intacte cet hésitant restait vis-à-vis de son propre ménage à l'état d'incertitude. Il ne comprenait pas Valentine tout entière, et, par instants, il en avait peur. Jeanne en eut la preuve, d'abord durant le dîner

qu'il passa dans le mutisme d'un homme qu'une idée préoccupe, — ne lui parlant à elle et ne parlant à son autre voisine, qui était la peu indulgente Mme de Bonnavet, que juste autant qu'il fallait pour ne pas paraître grossier. Puis, lorsque, levés de table, il put enfin se trouver seul à seule avec Jeanne dans un angle du salon, ce fut par une allusion à l'énigmatique petite phrase qu'il reprit l'entretien interrompu dès le premier service :

— « Vous avez été bien peu gracieuse avec moi, » lui dit-il de cette voix rentrée qui ne veut pas qu'une seule syllabe arrive à d'autres oreilles, et que tant d'amants ont la naïveté d'adopter pour leurs *aparté* du monde ! — « Oui, bien peu... Je ne m'y attendais guère, d'une amie qui regardait comme un bonheur de passer une heure ensemble. Est-ce de m'avoir peiné que vous m'en voulez ? »

— « Moi ? » fit-elle. « Je vous ai peiné ? Et comment ?... »

— « Vous le demandez ?... » répondit-il. « Comment ? » insista-t-il. « Mais vous savez que je souffre de nos relations avec Valentine, et l'on croirait que vous faites exprès de me rendre ces relations plus difficiles, en m'inquiétant à leur sujet. Qu'avez-vous prétendu quand vous m'avez dit à propos du chagrin que j'appréhendais pour elle, si jamais elle soupçonnait nos rapports : En êtes-vous bien sûr ?... Et le reste... »

— « Je n'ai rien prétendu du tout, » répondit-elle. « Votre terreur de troubler le repos de cette chère Valentine vous égare. Vous me forcez de vous répéter encore une fois qu'il eût été plus sage d'y penser auparavant, oui, plus sage... et plus charitable, pour moi. J'ai voulu dire simplement qu'elle n'est pas sotte et qu'elle sait probablement la vérité sur nos sentiments. Ce qui prouve que son amitié pour vous n'est pas ce que votre fatuité imagine, et qu'elle ne tient peut-être pas à vous autant que vous croyez. Voilà tout... Il y a longtemps que je vous le répète, et que votre terreur n'est qu'une chimère... Nos sentiments, » ajouta-t-elle, « c'est les miens que je devrais dire. Vous n'avez, vous, d'émotions que pour elle... Je ne le supporterai pas toujours... »

Elle s'éventait, en lançant cette menace de rupture, avec un sourire de défi. Les rapides allées et venues des blanches et souples plumes d'autruche faisaient flotter autour d'elle un subtil effluve du parfum dont sa lingerie la plus secrète était pénétrée. Elle se sentait en beauté, et elle hochait sa petite tête d'un geste qui dessinait mieux la blanche attache de son cou. Ses yeux bruns clignaient à demi, et leur regard provocant allait chercher au fond des prunelles de Chaligny la pensée fuyante. Cet homme, passionné et complexe, qui, pendant le diner, n'avait été préoccupé que de sa femme, et qui, si souvent, souhaitait d'en finir avec une liaison criminelle pour sa conscience, éprouva soudain, comme si souvent encore, un de ces passages de désir qui jettent leur victime dans un désarroi de toutes les énergies raisonnables. Il répondit d'une voix plus basse :

— « Tu sais trop bien que je n'aime que toi. Mais c'est vrai que nous nous voyons trop peu en ce moment, et alors je me fais des idées noires... Cette semaine, je dois retourner à Pont-sur-Yonne pour trois jours. Veux-tu venir *chez nous* avant? Veux-tu demain?... »

— « Oui », dit-elle, à voix basse aussi et en changeant de ton, comme si l'émotion contagieuse de son amant la gagnait, « à quatre heures... Je vais me dégager de Valentine », ajouta-t-elle à haute voix, en prononçant cette fin de phrase avec assez de force pour que Mme de Chaligny, qui était assise à quelques pas d'eux, sans que son mari l'eût remarquée, retournât la tête, et, désireuse de se débarrasser d'un pénible entretien avec le maître du logis, le pesant Sarliève, elle interpella sa cousine :

— « Vous parlez de Valentine », demanda-t-elle, « qu'en disiez-vous?... »

— « Beaucoup de mal... » répondit l'impudique Jeanne. Elle vint s'asseoir à côté de celle qu'elle trahissait abominablement depuis une année, et qu'elle se préparait à perdre sans retour quand elle posséderait tout le secret dont elle avait seulement surpris des indices. — Mais quels indices! —

Et elle se pencha, comme pour examiner un des bracelets que sa rivale portait au bras, de façon que leurs deux têtes fussent tout auprès l'une de l'autre. Alors elle regarda Chaligny. Elle aimait à se prouver son pouvoir sur lui en le forçant d'assister à des scènes d'intimité qui le dégradèrent. Elle devinait qu'en ces moments-là il se méprisait. Elle croyait, et non sans logique, qu'elle désarmait ainsi sa résistance. On est très faible quand on a cessé de s'estimer, et il lui fallait cet homme faible, plus faible encore, pour des combinaisons qu'elle avait toujours entrevues comme si lointaines, comme impossibles... L'événement de cet après-midi, corroboré par le mensonge indiscutable de Mme de Chaligny ce soir, les précisait pour la première fois.

IV

CERTITUDES

Ces combinaisons, — ou, plus justement, cette combinaison, — c'était le divorce de Chaligny. Avec la nature suggestionnable que Jeanne lui connaissait, comment n'eût-elle pas été conduite presque aussitôt sur cette route? Le hasard venait de placer dans ses mains une telle arme! Comment n'être pas tentée de l'utiliser? On a vu déjà que parmi les rêves qui hantaient ses amertumes de demi-déclassée, le plus chimérique, mais aussi le plus familier était celui d'un nouveau mariage. Pour cela, il était nécessaire qu'elle fût libre. On a vu encore qu'elle comptait, pour cette liberté, sur l'initiative de son mari, et d'après quel article du code, plus ou moins exactement interprété. Mais elle s'était dit souvent qu'au besoin elle prendrait elle-même cette initiative, si jamais elle tenait à sa portée l'occasion de ce second mariage. Cette occasion, la destinée ne semblait-elle pas la lui offrir? Elle était la maîtresse de Chaligny. Elle avait le droit, d'après le code féminin,

de prétendre qu'il l'avait séduite, n'ayant jamais eu d'autre amant que lui, et qu'il lui devait de l'épouser, si jamais elle et lui devenaient libres... — Libres?... — Ce mot, toujours le même, l'obsédait comme un refrain d'espérance. Libre? Elle pouvait l'être, avec une démarche judiciaire. Libre? Chaligny pouvait l'être, si vraiment sa femme le trompait et qu'il en tint la preuve? Par qui l'aurait-il, cette preuve? Serait-ce par elle, Jeanne?... La tentation de dénoncer le secret surpris avait effleuré l'envieuse, on se le rappelle, dès les premières minutes. Elle l'avait repoussée, et puis elle y avait tout de même cédé un peu : témoin la petite question énigmatique, scélératement jetée dès le début du dîner chez les Sarliève. Le sursaut d'honneur qui lui avait fait ensuite rattraper ses propres paroles, en les interprétant dans un sens anodin, durerait-il? Elle l'eût affirmé avec la plus sincère énergie, si on l'eût interrogée dans la voiture qui la ramenait de cette soirée, — sur une promesse de rendez-vous avec le mari de sa cousine. Mais déjà, couchée dans son lit et repassant en esprit tant de menus incidents riches de conséquences, elle en était à s'objecter qu'après tout plusieurs voies pouvaient mener à la vérité. Pourquoi le hasard qui l'avait mise, elle, sur la piste de l'intrigue de Valentine, ne se reproduirait-il pas pour un autre? Pourquoi cet autre ne serait-il pas le mari? Une femme qui cache une aventure dans sa vie commet des imprudences. C'en avait été une que ce changement de voiture, cette après-midi, dans ces conditions; une autre, que cette réponse sur son emploi de journée, qui équivalait au pire aveu.

— « Que Norbert découvre tout par lui-même, je n'aurai rien à me reprocher, et Valentine ne devra pas se plaindre si je prends une place qui ne sera plus la sienne... Mais qu'y a-t-il à découvrir? A-t-elle un amant? Qui est-ce?... Elle quitte Paris cette semaine, je ne saurai rien. Tant mieux, elle se défiera moins de moi. Ce sera pour son retour... En tout cas, demain je ne laisserai pas Norbert me prononcer seulement son nom... Ma dignité l'exige. Non. Il ne saura rien par moi... »

Si la dangereuse et féline créature était descendue jusqu'au

fond de cette résolution, sur laquelle elle s'endormit, — en s'en estimant ! — elle se serait rendu compte qu'il y entrait beaucoup de prudence et très peu de magnanimité. Communiquer au mari des indices incomplets, n'était-ce pas avertir la femme ? Elle n'eut donc pas grand mérite à tenir la parole qu'elle s'était donnée, le lendemain, dans ce rendez-vous à l'appartement clandestin que son amant avait désigné par ce terme équivoque de « chez nous ». Il ne se douta pas que l'ambition d'appeler ainsi le magnifique hôtel de la rue de Varenne était pour beaucoup dans la grâce enivrante que sa maîtresse sut déployer pour lui cet après-midi. Elle voulait que la griserie de ses caresses le suivit à Pont-sur-Yonne, auprès de Valentine, et empêchât entre eux cette reprise d'intimité conjugale, crainte permanente de la maîtresse d'un homme marié. Jeanne en avait été exempte jusqu'ici, tant qu'elle avait considéré Valentine comme une femme froide, de tous points étrangère aux choses de l'amour. Son opinion venait de changer brusquement.

Les conséquences de cette volte-face dans son appréciation sur le caractère de sa cousine s'approfondirent durant les quelques jours de séparation qui suivirent ce rendez-vous. Pourtant, elle ne put qu'essayer de plusieurs côtés, en interrogeant adroitement tantôt l'un, tantôt l'autre, la plus infructueuse des investigations sur le mystère dont elle avait surpris la trace. Associait-on le nom d'un personnage quelconque de leur société à celui de Mme de Chaligny, et s'en taisait-on devant elle, — ceux-ci parce qu'elle était une proche parente, ceux-là parce qu'elle était une rivale de la jolie marquise ? Elle voulut le savoir à tout prix, et elle ne parvint à recueillir d'autres échos que ceux des éloges, qu'elle connaissait trop, pour en avoir déjà tant souffert. Passant elle-même en revue les hôtes habituels du salon de la rue de Varenne, elle n'arriva pas davantage à fixer son soupçon sur un seul. Tous, sans une exception, depuis les séducteurs sur le retour, comme Casal, comme Vardes, jusqu'aux jeunes « beaux » de

la nouvelle génération, un Pierre d'Eyssène, un Maxime de Portille, observaient, à l'égard de Mme de Chaligny, cette attitude de respect involontaire, qui ne s'imite pas, qui ne se joue pas. Elle émane de tout l'être, et se traduit par des façons de regarder une femme, de s'en approcher, de lui parler, à laquelle une autre femme se trompe d'autant moins que les mêmes individus l'abordent, elle, avec d'autres manières. Imperceptible nuance, et toutes la sentent ! Non, il n'y avait pas dans l'entourage entier de Valentine un seul homme dont Jeanne pût se dire : « Mais c'est lui... » avec une ombre de vraisemblance. Quand elle se retrouva en face des Chaligny, à leur retour de Pont-sur-Yonne, elle n'était donc pas plus renseignée sur le secret de sa rivale qu'à la seconde où elle avait vu les ailes grises du chapeau disparaître dans le fiacre, au milieu de la rue Saint-Honoré, et la gêne de son amant à les revoir, toutes deux, s'embrassant, se tutoyant, se prodiguant des mots d'amitié, n'avait pas non plus diminué. Un seul point s'était modifié : cette semaine de solitude et de méditation avait définitivement entamé, sinon détruit le scrupule qui avait rendu odieuse à Jeanne l'idée d'une dénonciation au mari. Les âcres rancœurs de son amour-propre, ulcéré tant d'années par une comparaison toujours renouvelée, toujours blessante, s'étaient ramassées dans un sentiment qu'elle aurait formulé de la sorte, — si elle avait eu tout le courage de ses vrais désirs ; — elle ne se prononçait nettement que la dernière phrase :

— « Tant pis pour elle si je prends ma revanche. J'y ai droit après qu'elle a eu de telles chances dans la vie, et moi rien... *Il y a une justice tout de même !* »

La plus hideuse des scélératesses qui puissent se commettre entre femmes était déjà enveloppée dans cet appel à l'équité. Qu'il s'agisse de l'ordre social ou de l'ordre sentimental, ce mot de justice, si solennel à prononcer, ne sert le plus souvent qu'à nous absoudre devant nos propres yeux de notre haine pour le bonheur d'autrui. Il est toujours opportun de répéter cette vérité élémentaire à une époque qui excelle

à parer de phraséologie idéaliste les plus abjectes passions et les moins généreuses. Cette petite femme du monde, d'un si pervers égoïsme, ne raisonnait pas pour son propre compte autrement que les fauteurs de révolutions. Son sophisme était seulement moins dangereux, quoique son appétit de nuire fût aussi fort.

Si les volontés très décidées réussissent le plus souvent dans leurs entreprises, c'est qu'elles supposent une tension fixe de la pensée à l'aguet du moindre événement, et qui ne perd aucune occasion d'agir. Après avoir discuté mentalement les divers procédés d'espionnage possibles, Jeanne s'arrêta au plus simple. C'était aussi celui qui, tôt ou tard, donnerait inmanquablement le résultat passionnément désiré. Il fallait profiter du voisinage et de l'intimité pour surprendre Valentine chez elle, à toutes les heures : sa perspicacité de femme saurait bien découvrir, une fois, quelque signe qui lui permit d'essayer une action précise. Sa propre expérience lui avait appris qu'une liaison qui dure s'organise naturellement en habitudes d'une régularité quasi-bourgeoise. La plupart des amants se fixent des rendez-vous presque exactement périodiques, obligés qu'ils sont d'accommoder leurs bonheurs clandestins au train correct de leur existence avouée. Quand, au contraire, ces rendez-vous sont irréguliers, la raison en vient toujours de la maîtresse. C'est que ses instants de liberté sont eux-mêmes irrégulièrement placés ; et, cette fois, comme cette liberté dépend de la présence ou de l'absence du mari, la vie de ce mari donne le secret de celle de la femme. Celle dont le maître et seigneur chasse plusieurs jours par semaine choisira plutôt un de ces après-midi où elle se croit sûre de n'être pas surveillée. Ce n'était pas le cas ici. Valentine surveillée ? Elle l'était si peu ! Elle aurait pu être imprudente à n'importe quelle heure, en pleine sécurité. Mais, pratiquant la dissimulation à la profondeur qu'une intrigue supposait, de sa part, avec ces attitudes, elle devait être prudente, en tout état de cause, et

par principe. Les vrais hypocrites sont ainsi. Un de leurs traits habituels est l'égalité absolue d'humeur et de façons. Jamais Mme de Chaligny ne condamnait sa porte, comme quelqu'un qui n'a rien à dissimuler dans son existence. Jeanne compta aussitôt sur cette particularité. Elle se fit ce raisonnement simple, mais fort : parmi les indices qui l'avaient décidée, quand elle allait aborder sa cousine dans le grand magasin, à se retenir et à la suivre de loin, le plus décisif avait été un certain caractère de toilette. Elle avait cru y discerner une intention de passer inaperçue. Elle se dit que le jour où Valentine se hasarderait de nouveau à cette mystérieuse expédition, elle s'habillerait, de nouveau, dès son lever, sinon avec la même robe, à coup sûr dans les mêmes nuances d'effacement. Une autre semaine ne s'était pas écoulée depuis le retour des Chaligny, et Mme de La Node éprouvait que son génie d'induction féminine lui avait suggéré la bonne méthode. Il ne fallait qu'attendre. L'envie, qui est par nature une passion silencieuse et nourrie de longues impressions, manque rarement de patience. Jeanne n'eut même pas à user de la sienne.

Elle était donc venue rue de Varenne, ce matin-là, qui était un lundi, vers les onze heures, soi-disant pour embrasser la « chère cousine » avant le déjeuner et combiner avec elle leurs courses de l'après-midi. Il y avait exactement treize jours qu'à la même heure, et cette fois-là bien par hasard, elle avait posé à Valentine la même question : « Veux-tu que nous sortions ensemble ? » et que celle-ci lui avait répondu : « Je ne peux pas, » en donnant comme prétexte une corvée de visites. Dès son entrée dans le petit salon, attenant à la chambre à coucher, où Mme de Chaligny vaquait avant le déjeuner à sa correspondance, Jeanne demeura saisie d'un pressentiment. Sa cousine portait exactement la même toilette que cet autre jour. L'émotion de l'espionne fut si vive que sa voix tremblait pour formuler sa simple demande. Elle était sûre d'avance que la réponse serait un « Je ne peux pas... »,

et quand elle l'eut entendu, à peine si elle eut la force de prononcer ces quelques mots d'insistance : « Pourquoi ? Qu'as-tu donc à faire ?... » auxquels Valentine opposa une explication plus vague :

— « Non, vraiment, je ne peux pas ; j'ai deux ou trois rendez-vous que je ne saurais remettre... »

Jeanne n'essaya pas de l'interroger davantage, de peur d'éveiller une méfiance qui eût déjoué le plan conçu dans son esprit pour le moment où elle verrait le joint à une enquête plus active. Ce plan consistait, le jour où elle aurait saisi les signes espérés, à se poster brutalement dans une voiture aux rideaux baissés, à l'angle du boulevard des Invalides et de la rue de Varenne, et à suivre l'équipage de Mme de Chaligny quand celle-ci sortirait. L'envieuse avait bien pensé, dans sa frénésie de savoir enfin, à employer ce moyen abject sans attendre le signe, et chaque jour, jusqu'à la réussite. Son bon sens lui avait démontré qu'une pareille opération n'avait de chance d'être efficace que si elle ne se renouvelait pas trop souvent. Un fiacre qui suit un coupé de maître n'est pas remarqué une première fois. A la troisième, à la quatrième, la personne qui est dans le coupé s'aperçoit de la poursuite, ou bien c'est le cocher, c'est le valet de pied. Mais le jour en question, ayant surpris sa rivale dans une toilette, significative pour elle jusqu'à la certitude, comment Jeanne eût-elle hésité ? Elle avait quitté Valentine à onze heures et demie. Elle savait que celle-ci déjeunait à midi un quart, et qu'elle commandait d'habitude sa voiture pour deux heures et demie. Dès une heure trois quarts, elle se tenait au poste d'observation qu'elle s'était fixé, ayant eu le courage, c'en était un pour une femme de son rang, de passer avec un cocher un de ces pactes qui établissent entre la personne qui l'offre et celle qui l'accepte une si avilissante complicité :

— « Mais votre cheval aura-t-il la force de suivre deux chevaux qui iront très vite ?... » avait-elle demandé, le marché conclu.

— « Mettez cinq francs de plus, la petite dame, » avait

répondu l'homme, « et ce serait un *auto* que, dans Paris, s'entend, il ne nous perdrait pas... »

Cette familiarité d'un inférieur, au niveau de qui ce dialogue l'abaissait, fit rougir Mme de La Node. Elle ne renonça point pour si peu à un projet dont elle n'attendait pourtant pas un résultat aussi définitif et aussi facile. Sa crainte que la bête attelée à cette voiture de hasard ne pût pas suivre les juments anglaises de sa cousine se trouva vaine, et la vantardise du cocher n'eut pas lieu d'être mise à l'épreuve, par ce simple fait qu'à deux heures Mme de Chaligny sortit bien de son hôtel, mais à pied. De son fiacre, par l'interstice du rideau de soie bleue, élimé et taché, que sa main nerveuse écartait à peine, l'autre la vit qui venait sur le trottoir, lentement, paisiblement, en femme qui profite du beau temps sec pour marcher un peu. Elle ne parut même pas prendre garde à l'anomalie que représentait, dans ce quartier si peu propice aux aventures parisiennes, la silhouette d'un coupé aux stores fermés, immobile à l'extrémité de la vertueuse rue de Varenne. Car elle traversa le boulevard sans se retourner, gagna le petit jardin des Invalides, qu'elle longea de cette allure toujours indifférente. Mme de La Node, qui avait dit à son cocher de descendre cette même avenue au pas, ne perdait pas un geste de la promeneuse. Déjà sa certitude du matin commençait de l'abandonner. Elles avaient toutes deux une grand'tante, une vieille comtesse de Nerestaing, qui demeurait au quai d'Orsay, de l'autre côté de l'Esplanade. Valentine allait-elle tout bonnement rendre ses devoirs à cette douairière?... Mais non. Au lieu d'obliquer dans cette direction, elle se dirigeait vers le boulevard de La Tour-Maubourg. Elle n'y fut pas plus tôt arrivée qu'elle arrêta, elle aussi, un fiacre qui passait. Le cœur de Jeanne battait à l'étouffer. Dans quelques instants, elle saurait si sa cousine faisait simplement une course dont l'idée lui était venue en route, ou bien si elle fuyait vers ce rendez-vous caché, seule explication plausible de son abandon de ses gens, l'autre jour, et de son mensonge. Valentine avait pris un fiacre dont la caisse, peinte en

jaune, permettait la poursuite d'autant plus aisément qu'il avançait au trot lent d'une bête très fatiguée. Il alla le long de ce boulevard de La Tour-Maubourg d'abord, puis de l'avenue Duquesne, pour contourner le chevet de Saint-François-Xavier et gagner, un peu au delà, le long boyau populaire de la rue de Vaugirard, qu'il ne quitta plus jusqu'au Luxembourg. Jeanne, dont la voiture roulait à vingt mètres en arrière, était sûre maintenant qu'elle tenait la véritable piste. Elle vit le fiacre jaune s'engager dans la rue de Médicis, dans la rue Soufflot. Il suivait le mur des vastes cours du lycée Henri IV. Des noms, que jamais Mme de La Node n'avait même entendus, défilaient sur les plaques d'angle : « Rue Clovis... Rue de la Vieille-Estrapade... Rue Thouin... Rue Mouffetard... » Encore quelques tours de roue, la bruyante artère de la rue Monge était traversée, et la voiture enfilait cette fin de la rue Lacépède qui débouche en face du Jardin des Plantes. Elle s'arrêta. Mme de Chaligny en descendit et paya la course, avec une monnaie préparée à l'avance, — autre petit signe qu'elle voulait se débarrasser vite de son cocher. — Mais ne se rendait-elle pas à la Pitié, dont la façade grise se dressait un peu plus loin à droite? Jeanne, de qui la voiture avait continué et stationnait maintenant près de la grille du jardin, eut un moment l'idée que sa cousine allait passer le seuil de l'hôpital. L'hypothèse d'un mystère de charité qu'elle avait formée, on se souvient, une première fois déjà, presque malgré elle, et rejetée de toute la force de sa haine, était-elle donc la vraie?... Non encore. Mme de Chaligny avait simplement attendu sur le seuil que son fiacre partit. A présent, elle remontait à pied le mince trottoir de la rue Lacépède. Elle fit de la sorte cinquante pas peut-être, et Jeanne la vit qui sonnait à la porte d'une maison petite, à deux étages. La porte s'ouvrit. La marquise, qui avait paru jusque-là étrangère à tout désir de se cacher, lança cependant autour d'elle le regard circulaire de la femme qui veut être sûre qu'elle n'est pas reconnue, — et elle disparut derrière le battant refermé.

Mme de La Node avait assisté à ce manège, autant du moins que l'éloignement forcé de son poste d'observation le lui permettait, avec une joie cruelle, une joie de prise, qui se mélangeait néanmoins à trop d'étonnement pour être complète. Par son expérience personnelle et par les confidences d'hommes qu'elle avait pu recevoir, elle était trop initiée aux conditions habituelles des secrets bonheurs parisiens. Comment n'eût-elle pas été déconcertée jusqu'à la stupeur par le quartier où sa cousine avait ses rendez-vous ? La plus élémentaire prudence interdisait un pareil choix, d'autant plus compromettant qu'il était plus excentrique. Descendue de sa voiture elle-même, et marchant le long du pauvre trottoir que Mme de Chaligny avait suivi quelques instants auparavant, Jeanne regardait les obscures boutiques de ce commencement du faubourg Saint-Marcel : ici une blanchisseuse, au linge rare et pauvre ; plus loin, une échoppe de revendeur ; là-bas, une teinturerie au rabais ; ailleurs, un étalage de journaux à cinq centimes. Le tassement des bâtisses, sans doute contemporaines de l'époque où Mme de Miramion construisait à côté Sainte-Pélagie, aujourd'hui détruite ; l'humidité des allées, les suintements des crépis éraillés, tout dans l'aspect de la vieille rue attestait d'humbles existences pour lesquelles les visites plus ou moins régulières d'une femme jeune, jolie, supérieurement élégante, devaient faire événement. Le caractère même de la maison où Mme de Chaligny venait d'entrer était de nature à provoquer la curiosité, et, par suite, l'enquête, avec les conséquences de chantage qui risquaient inévitablement d'en découler. C'était un pavillon, isolé entre deux constructions plus hautes, avec un mur qui le prolongeait d'un côté. Les branches jaunies d'une demi-douzaine de tilleuls assez grands dépassaient la crête, et révélaient le luxe d'un petit jardin. Ces étroites et presque microscopiques enclaves de verdure abondaient encore, voilà vingt-cinq ans, sur ce versant sud-est de la Montagne Sainte-Genève. C'étaient les minuscules débris, sauvés par quelque hasard, de ces vastes parcs appar-

tenant à des couvents, que George Sand a décrits avec tant de poésie dans *l'Histoire de ma Vie*. La communauté des Augustines anglaises, où la romancière fut élevée, était tout auprès, — tout auprès l'immense potager des dames de la Miséricorde, dont elle célèbre « les raisins dorés et les œillets panachés ». Et puis, ces pavillons à jardinets ont disparu les uns après les autres. Celui-ci, à cette extrémité de la rue Lacépède, n'avait pas dû être plus remarquable autrefois que ceux de la rue Rollin et de la rue des Boulangers. Aujourd'hui sa survivance était une bizarrerie et qui nécessairement attirait l'attention. Mme de La Node passa et repassa plusieurs fois sur le trottoir opposé, pour considérer l'endroit avec une attention qui ne fit qu'accroître sa surprise. Le pavillon avait deux fenêtres au rez-de-chaussée, à côté de la porte, et trois à chacun des deux étages au-dessus. Les croisées d'en bas étaient garnies de verres dépolis et protégées par des ferrures; celles du premier et du second n'offraient aucune autre particularité que cette légère différences de couleur entre les vitres qui atteste la très grande vétusté de certains carreaux. Des rideaux blancs à fleurs tombaient par derrière. D'autres rideaux d'étoffe les doubaient, relevés par des embrasses. On voyait seulement l'envers de la satinette crème et la frange rouge ou bleue, suivant les pièces. Les passants, étrangers au quartier, s'il en était qui s'arrêtassent devant cette façade, imaginaient, sans doute, un de ces doctes intérieurs bourgeois, celui d'un savant ou d'un professeur, tels que le voisinage du Muséum, de deux grands lycées et de la Sorbonne, les multiplie, entre le Luxembourg et le Jardin des Plantes. Mais qu'un pareil logis servit d'abri aux amours d'une authentique marquise, venue ici d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, c'était une hypothèse extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance. Il fallait à Jeanne de La Node presque un effort pour se persuader qu'elle était bien là, qu'elle avait bien vu Valentine de Chaligny poser sa main sur cette poignée de fer qui pendait à une chaîne, à la vieille mode, — sonner, — pousser cette porte au milieu de

laquelle une ligne de cuivre marquait l'ouverture d'une boîte aux lettres, destinée à recevoir le courrier, sans que le facteur entrât, — franchir ce seuil exhaussé de trois marches au-dessus du trottoir... En ce moment, elle était dans une de ces chambres closes. Auprès de qui? Quel était l'homme de leur monde, arrivé dans cette maison quelques instants avant elle? Il le fallait, puisqu'on était venu lui ouvrir. Ou bien cette maison abritait-elle quelque aventure plus romanesque encore? Valentine avait-elle, par suite de circonstances qu'aucune personne de sa société ne soupçonnait, formé une liaison hors de sa caste? Retrouvait-elle ici un jeune homme qui n'allait jamais chez elle? Qu'il s'agit d'une intrigue d'amour, en effet, la chose n'était plus douteuse. Rien au monde ne s'opposait à ce qu'elle vînt devant cette porte, avec sa voiture, dans cette rue pauvre mais parfaitement décente, si elle y venait pour un motif avouable, et le caractère, sinon riche, du moins très convenable de la maison excluait aussi l'idée d'une visite de charité. Valentine était auprès d'un **amant**. Quel **amant**?

Une telle véhémence de curiosité possédait Jeanne qu'oubliant la prudence elle se tenait immobile, sur ce trottoir, tête levée, au risque d'être aperçue de l'intérieur, si quelqu'un s'avisait de regarder dans la rue, à travers les rideaux. Elle aurait peut-être, dans sa fièvre d'en savoir davantage, elle-même sonné à la porte mystérieuse, offert de l'argent aux boutiquiers voisins pour les faire parler, si un événement nouveau n'avait soudain donné une réponse à la question qu'elle se posait et se reposait : l'arrêt d'une voiture devant cette maison dont elle dévorait des yeux la face énigmatique et muette. C'était un coupé de remise d'où s'élança un homme encore jeune qui se reprochait évidemment d'arriver en retard, car, ayant tiré sur la chaîne, et durant le temps que l'on mit à lui ouvrir, il consulta sa montre, avec un hochement de tête. Il se précipita, aussitôt le battant poussé, pas assez vite cependant... Mme de La Node aperçut des tableaux et des tentures, un escalier avec un tapis, — mais pas même

la silhouette de la personne arrivée à l'appel de la sonnette. A peine si elle avait pu distinguer les traits de l'homme : un visage intelligent et maigre, tout glabre, des cheveux encore très noirs, quoique ce masque portât plus de quarante ans, des yeux bruns qui luisaient sur un teint gris avec un éclat singulier. Ils avaient croisé les yeux de Jeanne, et, sous ce regard, celle-ci s'était sentie rougir. Pour n'avoir pas l'air d'espionner, elle avait fait quelques pas, comme quelqu'un qui n'est pas sûr de son chemin. A quelle classe sociale appartenait cet homme dont elle ne doutait pas qu'il ne vint rejoindre Valentine de Chaligny ? Il lui avait semblé très bien mis, et cependant elle n'avait pas eu la sensation d'un personnage de son monde. Elle avait marché dans la direction de la rue Monge avec l'idée que l'inconnu l'aurait remarquée et ouvrirait peut-être la croisée pour vérifier si elle était encore là. Elle tourna la tête et constata que les fenêtres de la petite maison restaient closes. La voiture qui avait amené l'homme ne s'en allait pas. La tentation la saisit de ne pas s'en aller, elle non plus, et d'attendre que Valentine ou l'inconnu reparussent, — peut-être tous les deux. Mais qu'apprendrait-elle de plus ? Et pourquoi s'exposer à les avertir ? Elle tenait la preuve tant désirée. Elle n'avait plus maintenant qu'à chercher quel usage en faire. Déjà elle était remontée dans un autre fiacre, et elle retournait vers le Paris aristocratique, — leur Paris à sa cousine et à elle. — L'image de l'étrange endroit où cette cousine avait caché le roman de sa vie lui aurait paru un songe si la mauvaise voix intérieure à laquelle dans son premier sursaut de conscience elle avait répondu : « Je ne ferai pas cela », n'avait recommencé à lui prononcer des paroles trop nettes, trop précises, trop mêlées aux réalités quotidiennes de sa vie, et aux intérêts les plus positifs de son avenir. Elle avait le moyen de perdre Valentine auprès de Norbert. Ne l'utiliserait-elle pas ?

V

LA LETTRE ANONYME

Il convient de le reconnaître, à l'honneur ou à la charge de la nature humaine, — cela dépend du point de vue, — les très mauvaises actions ne sont guère commises tout de go, et comme telles. Nos basses passions excellent à nous déguiser leur perversité native sous les plus spécieux prétextes et quelquefois les plus justes d'apparence. Il est rare que nous leur cédions en nous en rendant bien compte. Il tient une véritable psychologie du crime dans le mot cynique de cet assassin, qui racontait sa lutte avec une vieille femme, sa victime : « Elle se défendait, *la canaille!*... » Quand un homme en hait un autre pour des motifs aussi vils que l'envie, par exemple, il arrive presque toujours à voir son ennemi tel que sa haine a besoin qu'il soit. Il se permet contre lui des infamies, mais il les perçoit comme d'équitables représailles. Cette illusion, qui n'est pourtant qu'à demi volontaire, explique seule que certains méfaits d'un ordre abominable soient exécutés par certains êtres, lesquels, au demeurant, ne sont pas des monstres. Mme de La Node, — puisqu'il s'agit d'elle, — n'en était pas un. La preuve en est qu'en rentrant chez elle après sa course de policière improvisée, elle avait répondu à la voix tentatrice un « non » plus énergique que le premier. Dans le temps qu'elle avait mis à franchir la distance qui sépare la rue Lacépède de la rue Barbet-de-Jouy, les possibilités de reconstruire sa propre existence sur les débris du ménage Chaligny, — coupable chimère à laquelle elle s'abandonnait en idée depuis ces treize jours d'attente, — s'étaient de nouveau offertes à son esprit. Par un détour singulier de sa sensibilité, elle avait, maintenant qu'elle savait tout, trouvé

en elle pour les repousser, et, avec elles, l'acte dénonciateur qu'elles impliquaient, plus de force qu'aux moments où elle doutait encore. C'est qu'une intime, une passionnée satisfaction d'amour-propre l'inondait tout entière, et, pour une heure, endormait la cuisson de la vieille blessure. Sa force de haine, — le principe moteur de son âme durant tant d'années, — était comme paralysée par l'orgueil de savoir, cette fois d'une façon qu'elle jugeait décisive, la faute de sa cousine. Cette supériorité de la vertu conjugale que toutes les femmes reconnaissent au fond de leur conscience, en la dédaignant des lèvres, Valentine de Chaligny ne l'avait plus sur Jeanne. Jeanne, au contraire, pouvait avoir sur l'autre une supériorité en se montrant généreuse. « Je me tairai et nous serons quittes... » Cette phrase qu'elle se répétait à haute voix : « Nous serons quittes... » résumait assez bien le paradoxal travail de sa pensée démoralisée par sa vie. Elle mettait d'un côté le tort qu'elle avait fait à sa cousine en lui prenant son mari, et elle trouvait le plateau de la balance trop léger, comparé à l'autre, où elle pesait les avantages qu'elle sacrifiait, — en ne se rendant pas coupable d'une infamie !

Elle devait aller à l'Opéra, le soir, et dans la loge des Chaligny. Elle y avait sa place à poste fixe, chaque lundi de quinzaine. C'était [une des innombrables gâteries de Valentine à son égard, cette invitation une fois pour toutes, un des procédés que la charmante femme employait pour aider sa cousine à se maintenir, malgré sa fortune diminuée, dans le courant de la haute vie parisienne. D'ordinaire l'ingrate ne montait l'escalier du théâtre pour gagner cette première loge qu'avec les sentiments d'une amertume toujours renouvelée. Elle se souvenait de l'époque où elle avait elle-même une baignoire à son nom. Elle y avait prié sa cousine, alors jeune fille, — et maintenant c'était elle qui recevait, qui subissait cette humiliante aumône d'une élégante hospitalité. — Mais ce lundi-ci, et après l'épisode de l'après-midi, une seule impression la dominait, un désir, presque un besoin de

revoir la visiteuse de la petite maison clandestine; d'épier, d'étudier sa physionomie. Elle voulait jouir du contraste entre la marquise de Chaligny fière et parée, respectée et vertueuse, qui trônait dans le cadre opulent de sa royauté mondaine, et l'adultère voilée, vêtue de sombre, en train de suivre une rue perdue dans un lointain faubourg. Elle était arrivée exprès un peu tard, pour être sûre de trouver Valentine installée. Ce lui fut une déception, dès son entrée dans l'arrière-salon qui précédait la loge, de ne pas apercevoir les cheveux blond cendré, les doux yeux bleus et le profit délicat qu'elle espérait, mais seulement Mme de Bonnivet et sa petite tête de coquet oiseau de proie; la lourde carrure du duc d'Arcole; la pâle, la fine figure sans âge d'Abel Mosé, et le masque tourmenté de Chaligny, qui devança son interrogation en lui disant :

— « Valentine m'a demandé de l'excuser auprès de vous, ma chère Jeanne. Elle s'est sentie souffrante au dernier moment, et elle s'est couchée... »

— « Ce ne sera rien de grave, au moins? » interrogea-t-elle.

— « Non, » répondit-il, « une simple migraine... » Puis, dans l'entr'acte, et quand ils furent assis, la jeune femme et lui, sur le même sofa, dans le petit salon où les autres hôtes de la loge eurent la discrétion de les laisser en tête à tête, sans que le mari ombrageux s'en offensât, cette fois : « Je ne sais pas ce qu'elle a, » commença-t-il à voix basse. « Elle avait été parfaitement bien ce matin. Elle avait fait des visites cet après-dîner. Elle a reçu, comme d'habitude, à cinq heures. A six heures, votre tante de Nerestaing est venue. Je me suis renseigné. Elles ont été seules une demi-heure. Je suis arrivé sur la fin de leur conversation. A leur saisissement à toutes deux, au regard de Valentine, j'ai deviné que Mme de Nerestaing venait de lui parler de choses très graves, où j'étais mêlé... Quand je dis moi, c'est nous... »

— « Vous voilà de nouveau dans vos chimères, » interrompit Jeanne en haussant ses jolies épaules. « Est-ce que

vous croyez que la tante de Nerestaing s'occupe de nous ? D'abord, moi, je suis brouillée avec elle depuis des années... Elle ne me voit jamais. Elle ne pense pas plus à moi qu'à son premier bal, et il est loin... Quant à Valentine, personne n'a rien à lui apprendre. Je me tue à vous le répéter... »

— « Et moi je vous répète que Valentine, ce matin encore, ne soupçonnait rien, absolument rien. Elle ne m'aurait pas parlé de vous, elle si franche, comme elle a fait à déjeuner... Nous nous sommes quittés à une heure, — j'avais rendez-vous chez un camarade pour une heure et demie, — dans des termes de parfaite entente. Je l'ai retrouvée bouleversée. Quand je lui ai demandé ce qu'elle avait, j'ai vu distinctement qu'elle tremblait, au seul son de ma voix. J'ai voulu lui tendre la main, à peine si elle a pu prendre sur elle de me donner la sienne. A mes questions, elle a répondu en prétextant une migraine foudroyante. Quand j'ai parlé d'envoyer chercher le médecin, elle a refusé. Elle a prétendu n'avoir besoin que de repos. Je l'ai laissée aller. J'étais trop troublé moi-même. J'avais peur, en insistant pour savoir la cause de son changement, de me trahir... Si ce ne sont pas des preuves qu'elle ignorait tout et qu'on vient de tout lui apprendre, que vous faut-il?... »

— « Quand cela serait ? » dit la maîtresse. « Et après?... »

— « Comment, après ? » interrogea Chaligny.

— « Oui, après?... » insista-t-elle. « Si vous m'aimiez, ne devriez-vous pas être heureux que cette situation fausse, trop humiliante pour moi, finisse, sans que vous y soyez pour rien?... Mais nous ne pouvons pas causer davantage en ce moment. Quelqu'un vient... C'est Saveuse... Demain matin, à onze heures, j'irai savoir des nouvelles de Valentine. Et ce ne sera qu'une fausse alerte, rassurez-vous... » conclut-elle avec un sourire d'une ironie singulière, qui retroussa ses fines lèvres, au coin, dans un pli cruel. Mais cette bouche frémissante s'était apaisée, ces yeux où avait passé une lueur dure s'adoucissaient pour le visiteur monté des fauteuils d'orchestre et qui était en effet Martial de Saveuse, une

des pires langues de Paris. Ce vieil aigrefin, auquel on ne connaît que des ressources équivoques, a trouvé le moyen de se rendre si redoutable par les vérités de ses médisances et les acuités de ses observations, qu'il est aussi ménagé qu'il est méprisé. Ces sortes de personnalités dangereuses étaient celles que Jeanne caressait le plus constamment depuis sa liaison avec le mari de sa cousine. Aussi fut-elle particulièrement aimable pour ce très méchant homme, qu'elle garda dans la loge durant l'acte entier. Il était de ces propagateurs d'opinion qu'elle voulait avoir pour elle, de ces déchireurs de réputations qu'elle voulait avoir contre sa cousine, si jamais sa vie recommençait dans des conditions difficiles à faire accepter par son monde. Et puis, elle tenait à ne pas renouveler avec son amant, durant la soirée, une explication trop grave pour être bien menée sous l'œil inquisiteur d'une Mme de Bonnavet et surtout d'un Abel Mosé. Elle calculait que Chaligny voudrait absolument la reprendre, lui, cette conversation, et que, n'ayant pu l'avoir dans la loge, il accepterait, après le spectacle, une place qu'elle lui offrirait dans sa voiture. Cette imprudence, qu'elle se permettait rarement, était, dans l'espèce, une prudence. Autant il était inutile que l'on soupçonnât qu'un drame couvait dans le ménage de ses cousins, autant il était utile, en cas de scandale, que Norbert fût compromis davantage encore vis-à-vis d'elle. Elle employa donc la durée de la représentation à méditer ce qu'elle lui dirait pendant ce retour. Si les théâtres de musique ont tant de succès auprès des femmes et des hommes de la société, ce n'est pas seulement parce que le bruit « plus cher que les autres », comme disait Gautier, accompagne agréablement la conversation, c'est surtout que l'orchestre et les chants permettent de se taire en feignant d'écouter, et alors ce sont de longs soliloques intérieurs, dans lesquels il ne s'agit, pour une personne rêveusement accoudée sur le velours rouge de sa loge, ni de *Salammbô*, ni de *Lohengrin*, ni de *Roméo et Juliette*, — c'était la pièce que l'on donnait ce soir-là, — mais de problèmes aussi peu carthaginois, germaniques ou italiens

que celui dont la petite baronne analysait en pensée les éléments, et elle paraissait absorbée par la mélodie : — « Valentine fait la malade. Elle a eu peur de se retrouver en face de moi ce soir. C'est évident. C'est aussi la preuve qu'elle m'a vue cet après-midi. Celui qu'elle attendait est arrivé en retard. Elle se sera mise à la fenêtre... Hé bien ! tant mieux ! Seulement il ne faudrait pas qu'elle s'avisât d'essayer une diversion, et cette attitude vis-à-vis de Norbert après la visite de la tante Nerestaing m'a tout cet air-là... Dans quel but ? Pour jouer la comédie de l'indignation, parbleu, et quitter la maison d'elle-même... Comme elle me juge ! Elle a cru que ma première action serait de la dénoncer, moi qui étais si décidée à ne rien dire !... Oui, elle aura tremblé d'être chassée. Elle veut s'en aller la première, — avec le beau rôle. Elle aura fait venir la tante, qui me déteste, pour lui raconter que nous la trahissons, Norbert et moi. Alors, si elle est accusée à son tour, la famille sera pour elle. Norbert et moi, nous l'aurons calomniée, pour nous venger... Si tel est son plan, nous verrons bien. Ah ! je ne me laisserai pas faire... Mais il faut que Norbert soit avec moi, — tout à fait, — *il le faut...* »

Ce petit monologue, pris et repris, à travers les menus incidents que comporte une soirée à l'Opéra, — commentaires sur la salle et les acteurs, nouvelles visites, coups de lorgnette sur les autres loges ou sur l'orchestre, — était étrangement inique dans certaines de ses parties. Mme de La Node ne pouvait pas s'en rendre compte. Elle était perspicace sur un point : cette nécessité de ne pas laisser l'obscur et complexe Chaligny en proie à ses dangereuses hésitations. L'audacieuse jeune femme put se convaincre, dès ce soir, qu'elle avait trop raison de n'être pas très sûre de lui. Elle avait beau avoir serré sa fine taille dans la robe de panne rouge la plus savamment décolletée qu'une brune un peu châtaine, comme elle, ait jamais choisie pour rehausser son teint et faire valoir ses épaules, le désir d'êtreindre entre ses bras cette jolie créature, sa maîtresse, dans cette toilette préparée pour lui, fut moins

fort chez le mari de Valentine que le scrupule de braver les regards des personnes de leur monde qui l'auraient vu s'en aller avec la cousine de sa femme. Lorsqu'il la reconduisit à son coupé et qu'elle lui dit, en se retirant dans le coin pour lui faire place : « Vous ne voulez pas que je vous jette chez vous?... » il lui répondit : « Je vous remercie, je dois passer au cercle... » Elle en resta si étonnée, qu'elle le laissa refermer la portière, sans rien faire que lui lancer un regard sous lequel il se sentit rougir.

— « Je l'ai peinée, » songeait-il, en s'en allant à pied du côté de la rue Scribe, pour monter au club réellement, avec cette seule idée de pouvoir, le lendemain, lui jurer, sans mentir, qu'il lui avait allégué la vraie raison de son refus : « Pauvre enfant ! Et elle était si jolie, si tendre !... Elle ne comprend pas que je ne peux la défendre contre l'autre que si celle-ci n'a pas de preuves. C'en eût été une, que cette rentrée de l'Opéra ensemble, en voiture, si vraiment Valentine vient d'être avertie. Et elle vient d'être avertie. Mme de Nerestaing ne m'a jamais aimé. Elle n'aime pas Jeanne. Elle nous ennuie, elle le sent et elle nous en veut. C'est égal, pour une soi-disant dévote, quelle triste besogne ! Après tout, elle n'a pu que rapporter des propos de salon, sans un fait. Je saurai ramener Valentine, pourvu que Jeanne ne m'en empêche pas. Je le leur dois à toutes deux... »

Ces pensées reproduisaient trop bien l'illogisme d'une situation qui se retrouve à peu près la même chaque fois qu'un homme se laisse entraîner à la périlleuse tentation, naturelle à certaines sensibilités composites, d'avoir deux femmes dans sa vie. Ce dualisme émotif, — car si Chaligny trahissait Valentine, elle était bien loin de lui être indifférente, — se compliquait, dans son cas, de cette étroite parenté, très propice à l'engagement d'une pareille liaison. Les péripéties finales en étaient rendues très difficiles. Tout inconcevable qu'un pareil manque de prévision puisse paraître, jamais ce mari infidèle n'avait envisagé la possibi-

lité d'être quitté par la mère de ses enfants, si un hasard l'informait de la vérité. Il n'avait jusqu'ici redouté que sa douleur. Pour la première fois, il redoutait sa résolution. Il n'avait pas davantage entrevu la possibilité réelle d'une rupture avec Jeanne, bien que sa raison lui démontrât que cette solution était inévitable tôt ou tard et, au demeurant, la seule sage. Toujours, — et ce soir encore, même après qu'il avait eu le courage de sacrifier à la prudence cette rentrée en voiture et les voluptés que lui promettaient les yeux de la jeune femme, si souple, si blanche dans le frémissement de l'étoffe rouge, — oui, toujours, quand il essayait de penser à cette rupture, la sensation des baisers savourés sur cette bouche enivrante se réveillait en lui. Ce souvenir allait ébranler et faire défaillir la fibre loyale. Sa volonté faiblissait à l'avance, sans que cette faiblesse allât jusqu'à le soumettre tout à fait à la sujétion qu'il lui semblait lire chaque jour plus clairement dans ces prunelles de Jeanne, si aiguës par instant, si impératives. Où cette maîtresse toute-puissante sur ses sens prétendait-elle le mener? Il en aurait eu peur davantage s'il l'avait vue, une fois la porte de la voiture refermée, crisper ses jolies mains, dont elle trompa la colère en brisant son éventail, et elle répétait, elle criait, dans ce coupé où Norbert lui avait refusé de monter :

— « Ah! le lâche!... C'est à cause d'elle! A cause d'elle! »

Et, se rappelant ce qu'elle savait de Valentine, elle riait d'un rire insultant où se soulageait son orgueil blessé...

Ce n'était pourtant pas cet orgueil qu'elle avait dans ses yeux et sur toute sa physionomie le lendemain matin, quand elle passa le seuil de l'hôtel Chaligny, vers les onze heures, comme la veille. Elle avait eu, dès les neuf heures, un billet de Norbert, lui demandant s'il pouvait venir rue Barbet-de-Jouy, et elle avait répondu qu'il ne vint pas, qu'elle irait elle-même rue de Varenne. La nuit lui avait porté conseil. Elle s'était blâmée d'avoir imposé à son amant une épreuve, et devant témoins, à la sortie de l'Opéra. Quand on se dispose

à tenter un très grand effort sur quelqu'un, d'en essayer de petits est une faute. Et puis, elle voulait voir Valentine et elle appréhendait que cette visite de Norbert chez elle n'eût pour but que d'empêcher cet entretien des deux cousines. N'ayant plus rien reçu après son billet, elle en avait conclu qu'aucun incident nouveau ne s'était produit. Elle trouva Chaligny qui l'attendait, seul, dans le petit salon de sa femme, le front toujours barré de souci, les yeux lourds de n'avoir pas dormi.

— « Je ne l'ai pas vue encore ce matin, » répondit-il à l'interrogation de Jeanne. « Elle m'a fait dire qu'elle allait mieux, mais qu'elle se sentait trop souffrante pour me recevoir. »

— « Ce ne sont pourtant pas les rapports que la tante Xerestaing a pu lui faire sur la sortie de l'Opéra, hier au soir, qui lui auront donné de nouveaux soupçons... » dit Jeanne. La grâce de sa voix et de son regard adoucissait d'une caresse l'ironie de ce reproche, et, prenant la main de son amant : « J'ai bien pleuré dans ma voiture, mais c'est vrai que vous aviez raison... »

— « Mon amie... » répondit-il en l'attirant à lui, et il lui donna un baiser où vibrait une émotion tout autre que ce délire des sens où Jeanne trouvait son moyen habituel de domination. Elle était trop fine pour ne pas s'en rendre compte, et cette constatation remua de nouveau la lie de rancune déposée dans son cœur : cet attendrissement avait pour cause l'inquiétude du mari au sujet de sa femme. Il était reconnaissant à sa maîtresse de s'associer au sacrifice fait la veille à la tranquillité de son ménage ! Elle lui rendit pourtant ce baiser, et elle lui demanda, câline :

— « Veux-tu permettre que j'essaie de la voir ? Si elle me reçoit, moi, ce sera bien une preuve que tes craintes sont imaginaires... »

— « Et si elle ne te reçoit pas ?... »

— « Elle me recevra, » fit la jeune femme avec une certitude qu'elle commenta d'un regard de triomphe, quand la

femme de chambre fut revenue dire : « Madame la marquise attend madame la baronne. » En dépit pourtant de sa hardiesse, native et jouée, la maîtresse était très nerveuse en allant ainsi chez la femme légitime. Quoiqu'elle crût bien tenir, depuis la veille, un sûr moyen de parer aux pires reproches de sa rivale, celle-ci était chez elle, et Jeanne marchait peut-être au-devant d'une scène extrêmement pénible, qui risquait d'être décisive pour son avenir. Si, par exemple, Valentine lui faisait un affront trop dur et qu'elle vit Norbert ne pas prendre son parti?... Aussi son poulx battait-il à coups répétés quand elle entra dans la chambre, où les rideaux baissés maintenaient l'obscurité des migraines, pas assez pour que la nouvelle venue ne s'aperçût pas de l'extrême pâleur de sa cousine. Mme de Chaligny était couchée, ses beaux cheveux blonds tressés dans une lourde natte qu'elle ramenait sur le bas de son visage, comme pour cacher sa bouche et ses joues. Ceux des traits qui restaient visibles se noyaient dans la pénombre, mais pas ses yeux, où brûlait le feu fixe d'une fièvre. Certes, la jeune femme possédait une rare force de caractère, mais elle recevait celle dont elle savait depuis la veille les relations avec son mari ! Quoique résolue à paraître toujours les ignorer, son saisissement à cette approche fut trop profond. Involontairement ses paupières s'abaissèrent sur ses prunelles, et un tressaillement convulsif agita son corps sous la guipure du couvre-lit. Sa souffrance était trop évidente pour que même sa calomniatrice pût, à cette seconde, la taxer de comédie. Si Valentine avait réellement vu Jeanne, la veille, debout à la porte de la petite maison de ses rendez-vous et si elle savait son secret surpris, son trouble n'était-il pas trop naturel, et trop naturel qu'elle eût voulu admettre son ennemie en face d'elle, quand même, pour savoir, elle aussi, à quoi s'en tenir ? Sinon, pour quoi ce retrait involontaire de sa joue brûlante, cette instinctive contraction de tout son être qu'elle expliqua, en disant d'une voix presque brisée, — pourquoi encore ?

— « Je suis si nerveuse !... J'ai passé une très mauvais

nuît. Je ne peux rien supporter, ni lumière, ni attouchement... »

— « Qu'as-tu donc ? » demanda Jeanne.

— « Une grande fatigue, rien de plus, » dit l'autre. « C'est ce premier froid qui m'aura saisie, et un horrible mal de tête. Mais j'ai désiré te voir, » continua-t-elle, « pour m'excuser de t'avoir fait faux bond à l'Opéra. Je ne pouvais pas... Tu es restée jusqu'à la fin?... »

— « Oui, » dit Jeanne.

— « Et tu as ramené Norbert ? » fit Mme de Chaligny. « Il avait décommandé la voiture... »

— « Nous y sommes, » pensa Mme de La Node. « Elle m'a reçue pour me poser cette question. Est-ce un prétexte à une scène?... Une scène ? Elle ne l'aura pas... » Et à haute voix : — « Mais non. Je le lui ai offert. Il a refusé. Il avait à passer au cercle... »

Il lui sembla — le demi-jour est si trompeur ! — qu'une vive rougeur était montée aux joues décolorées de Mme de Chaligny et qu'une émotion étrange passait dans ses yeux. La maîtresse suivait son idée, et elle n'interpréta pas ces signes, si faciles pourtant à comprendre. Elle n'y vit pas la preuve que Norbert avait deviné juste et que leur trahison, à elle et à son complice, venait d'être révélée, d'une manière foudroyante, à celle qu'ils avaient si aisément abusée. Un concours de circonstances très ordinaires avait produit cette révélation, tôt ou tard inévitable, mais cette coïncidence avec la découverte que Jeanne avait faite elle-même la veille donnait à cet événement une gravité capitale. Voici les faits dans leur simplicité : — Jules de La Node, comme le prévoyait sa femme, pensait, lui aussi, à rétablir, par un nouveau et riche mariage, ses affaires d'argent, de plus en plus compromises. Une occasion s'était offerte. Il fallait — Jeanne l'avait prévu également — que le jugement de leur séparation fût converti en un jugement de divorce. La Node avait appréhendé que sa femme ne soulevât des difficultés. Il savait, par la rumeur publique et par des renseignements plus précis, sa liaison

avec le mari de leur cousine. Il n'avait, d'autre part, gardé dans la famille de Jeanne qu'une relation suivie avec la tante de Nerestaing qui, par aversion pour les procédés de sa petite-nièce à son égard, avait pris le parti du mari. La Node avait pensé que la douairière serait le plus sûr messenger pour une négociation aussi délicate. Il était allé chez elle, la charger de faire savoir à Mme de La Node qu'elle eût à ne pas s'opposer à sa demande de divorce, sous la menace d'un scandale. Il avait dit quel scandale, et donné ses preuves. Littéralement affolée par cet entretien et persuadée que Valentine n'ignorait rien, mais supportait tout à cause des enfants, la vieille Mme de Nerestaing était arrivée rue de Varenne... Jeanne avait devant elle le résultat de cette démarche. Elle ne la savait pas dans son exactitude, et, l'eût-elle sue, les données lui manquaient pour calculer la force du contre-coup dans l'âme profonde de sa compagne d'enfance. Elle savait moins encore la noblesse de cette belle âme. Ce qu'elle croyait connaître, en revanche, d'un coupable secret, caché sous ces dehors de grâce et de fierté, lui fit traduire à contre-sens et cette rougeur et ce regard de sa victime. Elle n'y aperçut pas la pathétique secousse d'un cœur qui se débat dans l'agonie noire du doute et pour qui le moindre motif d'espérer est un sursaut vers une lumière :

— « Elle ne s'attendait pas à cette réponse, » se dit-elle. « Que va-t-elle trouver maintenant?... Si je lui parlais de la rue Lacépède, moi? Mais m'a-t-elle vue devant la maison?... Peut-être ne sait-elle pas que j'ai surpris son intrigue, et veut-elle simplement, elle aussi, se rendre libre, en saisissant comme prétexte notre intimité?... » Et tout haut, avec toutes les caresses de la plus tendre amitié dans l'accent : « Je ne peux rien faire pour toi, ma pauvre chérie? Pas de courses? Pas de commissions?... »

— « Non, » répondit Valentine, et avec un sourire de souffrance : « Tu ne peux que me laisser, à présent que je t'ai vue... Quelques heures de repos, ce malaise sera passé... Ce n'est qu'un peu de refroidissement, je te répète... »

Cette fois, elle tendait elle-même la main à Jeanne, et quand celle-ci, pour lui dire adieu, posa de nouveau ses lèvres sur ce front brûlant, elle ne perçut plus le petit mouvement réflexe, le recul animal de tout à l'heure. C'est qu'à travers le va-et-vient de son esprit tourmenté, cette nuit, tantôt acceptant, tantôt rejetant les preuves, si convaincantes, hélas ! que sa tante lui avait données, — celles de l'enquête même de Jules de La Node, — l'anxiété de l'épouse trahie s'était fixée sur ce point : « Ils passent la soirée ensemble. Si l'horrible chose est vraie cependant, il va rentrer avec elle en voiture... » Pour la première fois, cette sensibilité fine et chaste, si cruellement calomniée, — sur des apparences, il est vrai, bien graves, — par celle qui la trahissait, avait été suppliciée par la jalousie. De savoir que les deux complices n'avaient pas saisi cette opportunité d'une rentrée l'un avec l'autre suspendait, pour quelques instants, la crise de douleur morale qu'elle subissait depuis la veille. Elle allait réellement pouvoir reposer et reprendre des forces, tandis que Jeanne, rentrée dans le petit salon, répondait au fiévreux : « Hé bien?... » de Chaligny :

— « Hé bien ? C'est moi qui avais raison. Elle a une forte névralgie, et voilà tout... Vous pouvez être rassuré, » continuait-elle avec une ironie qui, maintenant, n'était plus la moquerie caressante de l'arrivée : « Vous ne serez pas encore obligé de choisir entre nous, et de la préférer... »

— « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? » fit-il, en tressaillant comme quelqu'un que l'on atteint à une place trop douloureuse. « Vous savez bien que rien ne m'est plus pénible... »

— « Pourquoi ? » interrompit-elle, mais parce que je t'aime et que je te veux seule, entends-tu, seule !... » Et le baiser dont elle accompagna cette exclamation passionnée n'avait plus rien de commun avec l'embrassement attendri qui avait précédé sa visite chez Valentine. Sans clairement démêler la vérité complète, elle avait trop senti, durant cette courte entrevue, qu'une catastrophe était imminente. Ces

quelques minutes, passées dans cette chambre à peine éclairée, avaient suffi pour lui donner cette impression de rapports absolument changés qui dénonce l'approche du dénouement, dans les tragédies latentes comme celles que représentent certaines liaisons, vouées par avance aux complications tragiques. Qui l'emporterait, de Valentine ou d'elle, si le conflit entre elles deux arrivait à cet état aigu qu'elle devinait proche? Il l'était, en effet, pour des raisons bien différentes de celle que sa découverte de la veille lui faisait imaginer. Cette évidence d'une crise où se terminerait ce long duel qu'elle soutenait contre sa cousine, dans sa propre pensée depuis leur enfance, et, depuis un an, dans le cœur de Chaligny, avait du coup réveillé les énergies assoupies un instant de sa vieille haine.

— « Soit, c'est la guerre!... » se disait-elle, en quittant l'hôtel dont elle regarda un instant la façade, solennelle et *palatiale*, — c'est le style d'aujourd'hui, — avec les larges pilastres à chapiteaux ioniques, qui embrassaient les deux étages. Et voici que, derrière une des fenêtres, à droite, celle de la chambre à coucher de Valentine, elle crut apercevoir une silhouette en train d'épier. La pauvre femme, restée seule, s'était de nouveau affolée à l'idée du tête-à-tête de son mari avec sa cousine et elle avait fait l'effort de se lever pour constater par elle-même la minute où il finirait. Elle se rejeta en arrière, aussitôt qu'elle vit l'autre tourner la tête, — trop tard. Jeanne avait surpris ce guet, bien innocent par comparaison avec la poursuite en fiacre depuis le boulevard des Invalides jusqu'à la rue Lacépède. L'un et l'autre espionnage s'égalisèrent soudain dans son esprit, et sa sensation d'une bataille engagée devint plus intense encore : « Elle est malade comme moi, » conclut-elle. « Mon instinct avait eu raison. Cette migraine n'est qu'une ruse... Que veut-elle? Je n'y vois pas clair dans son jeu... En tout cas, avançons-la. Entre Norbert et moi, je viens de le sentir encore, il n'y a qu'une barrière : ses illusions sur elle. Elle le sait aussi bien

que moi... Que j'étais sotte! C'était pour deviner si j'ai parlé qu'elle m'a fait venir tout à l'heure. Maintenant qu'elle a constaté que je me suis tue, elle va agir... Tant pis pour elle, c'est la guerre! » Elle répéta : « C'est la guerre...! » Ce mot descendait dans son être à des profondeurs extraordinaires. Les couches d'envie inconsciente amassées en elle par d'innombrables impressions d'enfance et de jeunesse en étaient comme remuées, comme vivifiées. Elle en oubliait et les règles les plus élémentaires de la probité féminine, et les discours qu'elle s'était tenus à elle-même, après la rencontre dans le magasin de nouveautés, l'autre semaine; puis, la veille, en revenant de son expédition de police... Voilà pourquoi le mari de Valentine, en rentrant du cercle, ce soir-là, vers les minuit, trouva, dans le courrier arrivé par la dernière distribution, une enveloppe dont la suscription, par son écriture renversée et visiblement déguisée, l'étonna dès l'abord. Elle portait le timbre du bureau de la place de la Bourse. Il la déchira, avec un pressentiment que justifia trop le texte de l'infâme lettre anonyme, qui ne contenait que ces mots, tracés de la même écriture que l'adresse, comme dessinée et méconnaissable : *« Un ami de Monsieur de Chaligny l'engage à surveiller le numéro 11 de la rue Lacépède. Madame de Chaligny y était encore hier, à trois heures de l'après-midi. Avec qui? C'est ce qui intéressera sans doute Monsieur de C... A bon entendeur, salut. »* Et pour toute signature : *« Quelqu'un du club... »*

VI

UN ORGUEIL D'HOMME

Le premier mouvement de Chaligny, quand il eut lu et relu l'abominable billet, fut de le froisser avec le dégoût méprisant que méritent des missives pareilles. Il le jeta dans le feu

à demi éteint qui rougeoyait dans la cheminée de sa chambre à coucher. Son second mouvement, comme il entendait s'approcher le pas de son domestique qu'il venait de sonner, fut de ramasser le papier dénonciateur dont la braise du foyer avait à peine noirci les bords, et de le glisser dans le tiroir de sa table de nuit, où il le reprit, aussitôt seul. On sait cela, qu'une lettre anonyme ne compte point; que son auteur, en se rendant coupable de cette malpropre action, a enlevé du coup tout crédit à son témoignage. On sait encore que la vraie manière de l'en châtier est d'annihiler sa méchanceté en la dédaignant. Et puis, neuf fois sur dix, cette méchanceté a raison contre notre raison. Ces phrases écrites à dessein pour nous piquer à un point blessable, nous n'aurions même pas dû achever de les lire, en constatant qu'elles n'étaient pas signées, et nous les relisons mot par mot. Nous laissons chaque syllabe nous injecter son mortel venin, et nous sentons gronder en nous l'impuissante, la douloureuse colère de l'homme outragé qui ne sait pas d'où vient l'affront, et qui, n'ayant pas la faculté de s'en venger, ne trouve plus en soi la force de l'ignorer.

— « Mais qui est-ce?... Qui est-ce?... » C'est la question qui s'impose d'abord à cette colère. C'est aussi la parole que le mari de Valentine se répétait avec une énergie de fureur grandissante, à mesure que les phrases qui l'insultaient au plus vif de son honneur d'époux s'enfonçaient davantage dans ses yeux. Il en étudiait tous les caractères maintenant, et il n'arrivait pas à discerner un seul trait qui correspondit à une écriture de lui connue, tant l'habileté de Jeanne avait été grande dans la confection de ces funestes lignes. Elle avait poussé la précaution jusqu'à employer une demi-feuille du papier du *Jockey*. Elle se l'était procurée en cherchant, dans le meuble où elle serrait sa correspondance, un billet que Norbert lui-même lui eût envoyé du cercle et où l'écriture n'enjambât point sur la troisième page. Chaligny le reconnaissait, ce papier. Il trouvait là un indice indiscutable qu'en effet l'insulte provenait d'un des camarades avec les-

quels il se rencontrait chaque jour, qu'il avait peut-être coudoyé ce soir? Oui, peut-être, au moment où il traversait les salons, cet homme l'avait-il suivi du regard, en souriant d'avance à l'idée de la feuille glissée dans la boîte, et elle cheminait, cheminait sûrement vers lui, qui ne s'en doutait pas. La réalité de la main qui avait touché ce papier, de la tête qui avait pensé ces phrases, de l'ennemi inconnu qui lui portait ce coup le bouleversait. C'est la première image que suscite nécessairement une lettre anonyme : celle de la haine qui l'a dictée. Cette haine nous regarde sous son masque. Elle est là qui menace, qui frappe. Pourquoi? Un frisson nous saisit dans notre fibre la plus secrète au contact de cette rancune, cachée mais assez forte pour être descendue à ce degré de bassesse, afin de s'assouvir. C'est alors que ce premier sentiment d'une personne dressée dans l'ombre contre notre personne nous entraîne presque malgré nous à un second : une suggestion émane du papier qui nous représente cette personne. Le fait dénoncé s'impose à nous. Pour que, nous haïssant ainsi, notre ennemi ait choisi, entre toutes les injures, précisément celle-ci, c'est donc qu'il y attache une importance suprême. *C'est qu'il la croit fondée sur une réalité.*

— « Rue Lacépède? Qu'est-ce que c'est que cette rue?... » se demandait Chaligny après avoir repassé en imagination les quelques membres de son club avec lesquels il était en termes équivoques. Son soupçon n'avait pu se fixer sur aucun d'eux. On le voit, il suivait la pente : il commençait de méditer non plus sur l'origine de la lettre, mais sur le fond. Il alla prendre dans le fumoir, qui était de plain-pied avec sa chambre, un annuaire où se trouvât la nomenclature de toutes les rues parisiennes, avec la mention du quartier où elles sont placées et des autres artères où elles s'embranchent. Il eut tôt fait d'y découvrir le renseignement qu'il cherchait : « *Rue Lacépède, cinquième arrondissement. — Rue Geoffroy-Saint-Hilaire,* » et au-dessous, comme première adresse : « *1, Hôpital de la Pitié,* ». Cette indication lui permettait du moins de situer la

maison que le dénonciateur anonyme lui enjoignait ironiquement de surveiller. L'idée de l'hôpital s'associa aussitôt pour lui à celle du Jardin des Plantes qu'il connaissait pour y être venu quatre fois peut-être dans sa vie. L'impression qui avait fait hésiter Jeanne, quand son fiacre suivait celui de Valentine, s'éveilla dans le Parisien élégant, au ressouvenir de ce faubourg et de son misérable aspect. D'évoquer seulement la silhouette élégante de sa femme dans un pareil décor lui parut une telle absurdité qu'il haussa les épaules. Il froissa de nouveau la lettre anonyme, et, la prenant entre deux branches de pincettes, il la posa sur la bûche croulante, en attendant cette fois que le papier flambât.

— « C'est une mystification imbécile, » se dit-il en achevant d'écraser dans la bûche les débris noircis ; « j'aurais dû le deviner tout de suite. »

Il se coucha sur cette conclusion, décisive, lui semblait-il, et il s'endormit aussi paisiblement que lui permettait une autre inquiétude. Malgré les assurances de Jeanne et quoique, reçu avant le diner dans la chambre de sa femme, il fût en droit de croire que le malaise de celle-ci était tout physique, un invincible instinct continuait de lui rendre suspecte cette visite de la vieille Mme de Nerestaing et l'attitude de Valentine ensuite. Ce fut cette pensée qui le décida, le lendemain au matin, quand il la retrouva, levée, habillée, mais visiblement souffrante encore et toute pâle, à lui raconter en plaisantant la teneur de la lettre anonyme reçue la veille. Il se dit que cette allusion à la sottise des propos qui courent le monde, faite sur un ton léger, n'aurait aucune importance, si personne n'avait parlé de rien à la jeune femme. Dans le cas contraire, et si l'on était venu rapporter à Valentine des médisances, peut-être trouverait-il, dans la gêne que cette plaisanterie lui causerait, une occasion de la questionner. — « Oui, » insista-t-il après lui avoir dit qu'il allait lui répéter une histoire qui la divertirait. « Imaginez-vous que vous avez des ennemis et qui ne reculent pas devant la lettre anonyme. J'en ai reçu une, hier au soir, m'invitant à surveiller vos sorties... Voyons,

cherchez bien... Vous ne trouvez pas?... 11, rue Lacépède... »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots que le sourire s'arrêta sur ses lèvres, devant l'éclair de terreur qu'il vit passer dans les yeux de sa femme. Un flot de sang inonda soudain ce visage lassé, qui redevint ensuite d'une pâleur livide. Par un geste de supplication qu'elle fut trop évidemment incapable de dominer, elle joignit les mains. Puis, les passant sur son front comme quelqu'un qui souffre, elle dit : « Ah ! je m'en vais... » et elle s'évanouit. Ces signes d'une émotion bien étrange permettaient trop au mari de supposer que le nom de la rue et le numéro de la maison indiqués par la lettre anonyme correspondaient à un secret dans la vie de sa femme. Aussi, les soins qu'il lui donna par humanité étaient-ils mêlés d'une fièvre de l'interroger qu'elle devina, quand elle revint à elle. Car les premières paroles qu'elle lui dit équivalaient à une imploration de ne pas lui infliger cette torture dans l'état nerveux où elle se trouvait :

— « Pardonne-moi, mon ami, » dit-elle avec un tutoiement tendre qu'elle employait bien rarement pour lui parler, même dans l'intimité, « pardonne-moi si je n'ai pas su me dominer quand tu m'as parlé de cette infâme lettre adressée à toi, et contre moi !... J'ai trop senti la cruauté du monde, et cela m'a fait mal, très mal, parce que je viens de l'éprouver, cette cruauté, et d'une manière trop atroce pour moi-même, dans une autre occasion... — Ne cherche pas à savoir laquelle. » Et elle mit sa main sur le bras de son mari pour demander qu'il ne l'interrogeât point. « Je ne te le dirais pas... Alors, quand j'ai vu que, toi aussi, la calomnie essayait de faire son œuvre auprès de toi, tout ce que j'ai eu de chagrin ces jours-ci m'est revenu à la fois sur le cœur, et mes forces m'ont trahie... »

Elle était si touchante en parlant ainsi, de son être émanait une telle évidence de loyauté et de délicatesse ! L'honnête homme qui survivait dans Norbert, malgré ses criminelles faiblesses, n'y résista pas. Lui, qui avait frémi la veille d'une colère indignée à constater que quelqu'un s'était

permis d'écrire le nom de Mme de Chaligny dans une phrase si clairement accusatrice, il venait de constater l'effet d'épouvante produit sur elle par cette accusation, et il était physiquement incapable de la questionner, de la forcer à expliquer un bouleversement au moins singulier. C'est qu'à la regarder, même dans cette minute où une énigme si complètement inattendue surgissait devant lui, il ne pouvait pas plus douter d'elle qu'on ne doute de la lumière du jour. C'est aussi qu'à entendre ces mots : « Je viens de l'éprouver pour moi-même, cette cruauté du monde... » il avait compris qu'il avait deviné juste : sa liaison avec Jeanne avait été dénoncée à Valentine. Voilà donc pourquoi elle était malade depuis ces quarante-huit heures. Cette souffrance seule était une preuve de plus qu'elle était innocente de toute faute envers son mari, et qu'elle l'aimait. Ces diverses choses, Chaligny ne les perçut pas distinctement, la dernière surtout, qui touchait au fond le plus obscur de son ménage. Mais il les sentit, et il répondit à la plainte de la charmante femme en la tutoyant lui aussi pour la première fois peut-être depuis des mois :

— « C'est vrai. Tu es encore si pâle!... Il eût mieux valu te reposer un jour de plus... Si tu as eu des ennuis, tu me les diras quand ces misères seront passées. Sois bien persuadée que tu me trouveras toujours pour t'aider, pour te soutenir dans les moments difficiles... »

Elle le regarda avec des yeux où passait maintenant une infinie reconnaissance pour la marque d'affection qu'il lui donnait. N'en était-ce pas une que ce respect de ses susceptibilités de cœur? Puis, comme si cet entretien lui était tout de même trop pénible, elle se leva en disant :

— « Je crois que tu as raison et que je dois me recoucher... A ce soir, et merci... »

Elle avait empreint, dans ce dernier mot, prononcé avec un sourire brisé, tant de grâce émue que Chaligny en demeura pénétré et étonné tout ensemble. Il était seul à présent et il

restait accoudé à la cheminée du petit salon, en proie à des réflexions si contradictoires que leur incohérence était par elle seule une douleur. Trop d'impressions opposées, trop d'hypothèses aussi se pressaient en lui, et surtout il découvrait trop de nuances confuses dans sa propre sensibilité, sans qu'il pût bien les démêler. Depuis qu'il s'était laissé aller à la séduction que la coquette et savante Jeanne avait exercée sur ses sens, ses rapports avec Valentine étaient devenus de plus en plus automatiques, si l'on peut dire, et conventionnels. C'est le grand péril des ménages qui vivent beaucoup dans le monde. Le mari et la femme y remplissent des devoirs de parade, qui finissent par modeler leur existence intérieure et conjugale sur le type de leur existence extérieure et sociale. Quand ils se voient le matin, c'est pour parler des menus arrangements que comporte l'habitude des sorties constantes : qui prier à diner ou au théâtre, chez qui accepter ? Quelques racontars de salon et de cercle par là-dessus, et une heure passe sans qu'une parole vraie ait été prononcée. Ils déjeunent, et même si aucun ami ni aucune amie ne se sont invités, les allées et venues de leurs gens autour d'eux leur interdisent cette familiarité qui fait la bonhomie, un peu commune, mais propice à l'union, des modestes tables bourgeoises. Plus tard, quand les enfants auront grandi, la présence de l'institutrice et du précepteur ajoutera un élément de froideur à ce second repas, suivi aussitôt d'une dispersion. Le mari se rend à ses affaires, à ses visites, à son club. La femme vaque aux innombrables courses que comporte l'orbe toujours agrandi de ses relations parisiennes. Ils dînent dehors, ou bien ils ont du monde à diner. Ils vont au théâtre. Ils compteraient les soirées qu'ils passent en tête à tête, et s'ils pratiquent le système des appartements séparés, — c'était le cas des Chaligny, — ils en arrivent, pour peu qu'ils soient tous les deux — c'était le cas encore — des silencieux et des renfermés, à ne plus rien savoir l'un de l'autre. Cette ignorance réciproque de leur caractère, entre des époux qui logent sous le même toit, reçoivent ensemble, représentent

ensemble dans les figurations quotidiennes d'une existence à la mode, est un des phénomènes moraux les plus fréquents et les plus incompréhensibles pour les spectateurs du dehors. Ainsi s'expliquent, surtout chez les hommes, certains aveuglements déshonorants s'ils n'étaient produits par la cause d'illusions la plus puissante : la cohabitation sans sincérité. Ainsi s'expliquent, par contre, certains retours dont l'illogisme déconcerte la malignité de ces observateurs étrangers : un mari a négligé sa femme des années qui en devient subitement amoureux comme s'il venait de la découvrir. Il l'a découverte, en effet, à un accent de voix, à un geste. Heureux quand celle qu'il a méconnue trop longtemps ne se révèle pas à lui pour son désespoir, dans une grâce épanouie sous la tendresse d'un autre !

Ces remarques sont d'un ordre bien terre à terre, bien humble. Leur triste justesse sera reconnue par beaucoup de ménages auxquels on envie l'éclat de leur luxe. Elles devaient être rappelées pour l'intelligence du monologue que se prononçait Chaligny. C'était comme si, dans ces quelques instants d'entretien, Valentine lui avait révélé en elle une femme qu'il ne connaissait pas. O contradictions douloureuses des sentiments faux ! Le mari perfide tremblait pour l'avenir de sa liaison avec sa maîtresse, et, en même temps, il s'efforçait d'abolir en lui, à coups de raisonnements, le soupçon sur sa femme suggéré par la lettre anonyme et confirmé par son saisissement quand il lui avait parlé :

— « Comme elle était émue tout à l'heure ! » se disait-il...
« Ah ! Elle vaut mieux que moi !... J'ai éprouvé le besoin de lui parler de cette misérable lettre. Il a fallu que je lui nommasse cette rue et cette maison... C'est de la calomnie, ignoble, abjecte, et elle, ce que sa tante est venue lui dire, c'était la vérité, et elle ne m'en a pas parlé... Elle s'en serait tue, des semaines, des années, toujours, sans le coup que je lui ai porté en lui répétant cette vilénie. Comme elle en a été saisie ! C'est trop naturel, du moment qu'elle avait sur le

cœur le poids de cette autre dénonciation... Qu'allons-nous devenir, Jeanne et moi maintenant? Valentine se refuse à croire en ce moment qu'il se passe rien entre nous. Soit. Mais elle nous observera désormais, en dépit d'elle-même, et Jeanne est si audacieuse! Que j'eusse accepté de la reconduire dans son coupé, après l'Opéra, avant-hier, et que Valentine l'eût su, c'était une petite preuve à l'appui de l'accusation... Comme les soupçons viennent vite! Lorsque je lui ai mentionné ce numéro 11 de la rue Lacépède, que je l'ai vue pâlir et qu'elle m'a regardé, une seconde, j'ai entrevu que cette ignominie pouvait être vraie... C'était fou. On ne ment pas avec ces yeux, avec cette voix. On ne pousse pas ce soupir de douleur quand on est coupable... Qu'elle était belle! Avec moi, elle est toujours si froide, si muette!... Si je m'étais trompé sur elle, pourtant? J'ai cru que c'était une femme de devoir, mais de préjugés, très honnête, très droite, mais sans élan, sans rien de cette passion que j'ai rencontrée dans l'autre... Trouver cela dans la même femme pourtant, et que ce fût un bonheur permis : l'ardeur et le sérieux, l'amour et l'estime! Alors les méchancetés du monde seraient impuissantes. Qu'elles sont profondes! Que l'on m'ait dénoncé à elle, moi, si c'est sa tante, cela se comprend, quoique ce soit bien dur. On a pu croire qu'on lui rendait service, en l'éclairant... Mais elle, et à moi? Pourquoi cette précision? Pour me faire aller là-bas inspecter l'endroit? Dans quel but?... N'y pensons donc pas, pensons à empêcher que sa défiance ne s'éveille tout à fait. Je ne veux pas la revoir avec cette pâleur de ce matin, et ce regard... Jeanne doit tenir elle-même à ce que ses soupçons s'endorment, pour que notre amour ne sombre pas dans un affreux scandale... »

Telles étaient les pensées, étrangement contrastées, qui se remuaient dans l'esprit de cet homme, auquel la destinée avait donné ce bonheur dont il rêvait, sous les traits et dans la personne de la plus délicate et de la plus noble des femmes. Et ils n'avaient su, ni elle se montrer, ni lui la voir. Les péripéties finales de cette aventure donneront peut-être

aux partisans de l'hérédité le mot des incohérences sentimentales dont Chaligny était la victime. Qui donc a dit que les parents ont des fils qui ressemblent au fond de leurs pensées? Cet homme avait dû être conçu dans des heures de bien intime inquiétude pour être ainsi, incertain et farouche, entraînable et cependant épris des choses élevées, avide de passion et amoureux d'honnêteté, si faible par quelques portions de son caractère, et si violent, si implacable par d'autres. Il allait le prouver une fois de plus.

Il en était à ce point de ses raisonnements, préoccupé avant tout de la manière dont il organiserait dorénavant une trahison qu'il eût dû, comparant sa femme telle qu'il venait de l'apercevoir à sa maîtresse telle qu'il la connaissait, prendre en horreur. Mais la connaissait-il, cette maîtresse? N'ayant pas lu dans le cœur de Valentine la richesse cachée de la plus brûlante sensibilité, comment aurait-il deviné dans celui de Jeanne toutes les pauvretés de nature, toutes les sécheresses, et une seule ardeur vivante : celle de l'envie? Il devait apprendre, coup sur coup, et quelle âme admirable il avait sacrifiée et à quelle âme dure! Le bruit d'une porte qui s'ouvrait interrompit soudain ses méditations, et il vit entrer, comme la veille à la même heure, l'auteur, encore insoupçonné, de la lettre anonyme, Mme de La Node elle-même. Elle arrivait, mince et svelte dans un costume du matin, ayant marché. Le rose de l'air frais riait sur ses joues, et dans ses yeux bruns luisait une flamme. Elle venait constater l'effet de sa dénonciation. Elle devina aussitôt que Norbert avait parlé de la lettre à sa femme. Les coussins d'une bergère placée au coin du feu racontaient que quelqu'un s'était assis là tout à l'heure, et un mouchoir oublié sur une petite table à côté disait que ce quelqu'un avait dû être Mme de Chaligny. Elle n'était plus là. Jeanne en conclut qu'ayant abouti à ce départ hors de la pièce, cette scène d'explication avait été violente.

— « J'étais venue savoir des nouvelles de Valentine, » dit-

elle, et, dissimulant ses observations : « Elle ne s'est de nouveau pas levée?... Elle n'est donc pas mieux?... »

— « Elle s'était levée, » répondit Chaligny, « mais nous avons eu ensemble un entretien qui l'a beaucoup agitée. Elle s'est sentie moins bien. Elle s'est recouchée... Jeanne, » ajouta-t-il avec une fermeté singulière, « je ne m'étais pas trompé, on lui a parlé de nous... »

— « Et que lui a-t-on dit? » interrogea-t-elle.

— « Elle n'est entrée dans aucun détail. Elle n'a formulé aucun fait, prononcé aucun nom. Mais j'ai compris. On lui a tout raconté, entendez-vous?... Tout, et elle ne croit rien... »

— « Je ne saisis pas alors pourquoi vous prenez ce ton solennel, quand vous m'annoncez qu'il n'y a rien de changé dans notre situation... » répondit Jeanne, « à moins que... »

— « A moins que?... » demanda Chaligny à son tour, comme elle s'était arrêtée de sa phrase. « Que voulez-vous dire?... Achevez votre pensée... »

— « A moins que vous ne désiriez vous-même que cette situation soit changée. Ah! Valentine est bien forte... » continua-t-elle avec un mauvais sourire. « Elle vous aurait dit qu'elle croyait tout. Vous vous seriez débattu. Vous auriez protesté. Vous nous auriez défendus. Au lieu de cela, elle a fait la généreuse, celle qui ne veut pas admettre que sa Jeanne et son Norbert puissent la tromper! Alors vous vous préparez à me demander d'être prudente, pour la ménager. Avouez-le. Je lis cette phrase sur vos lèvres. Je vous dispense de me la prononcer... »

Elle avait parlé avec une irritation croissante, qui provenait de sa déception profonde. Elle s'était attendue à trouver Chaligny soucieux, à le confesser, à tirer de lui l'aveu de la lettre anonyme, à obtenir qu'il la lui montrât, et à lui donner le conseil d'une enquête qui devait être la perte de sa rivale. Celle-ci avait déjoué ce plan. Par quel artifice? Jeanne croyait l'entrevoir, sans bien discerner comment cette discussion sur ses rapports avec Chaligny s'était substituée à celle du billet dénonciateur.

— « Jeanne, » répondit Chaligny, de cet accent que l'on a pour répondre aux enfants que l'on ne veut pas gronder, « vous n'êtes pas juste, pas juste pour moi, pas juste pour Valentine. Pourquoi l'accusez-vous d'un calcul qui n'était pas dans sa pensée, je vous le jure ? Si vous l'aviez vue, comme moi, ici, tout à l'heure, vous n'auriez pas douté qu'elle ne fût sincère. Elle souffrait, et elle se le reprochait. Voilà toute la vérité. Vous n'y croyez pas?... »

— « Non, » dit-elle avec une dureté dans la voix qui décelait sa haine cachée pour sa cousine. Chaligny venait de commettre la plus dangereuse des maladroites, placé comme il était, par les conséquences de ses propres fautes, entre deux femmes dont l'une ne l'avait pris que par aversion pour l'autre. Il avait fait appel à la tendresse et à la pitié, dans un cœur qui n'avait faim que de vengeance. Jeanne répéta : « Non, je n'y crois pas. C'est que je la connais mieux que vous, mon cher, beaucoup mieux, soyez-en sûr. »

Elle avait eu, pour laisser tomber cette phrase, un affreux rire. Elle s'était assise, et les yeux baissés maintenant, le front rayé d'entêtement, elle maniait entre ses doigts crispés un coupe-papier d'écaille qui traînait sur la petite table placée auprès de son fauteuil. Elle écoutait, obstinément muette, Chaligny l'interroger avec une impatience qui, cette fois, correspondait trop bien aux sentiments qu'elle avait souhaité d'éveiller en lui :

— « Qu'est-ce que cela signifie?... » demandait-il. « Expliquez-vous. Déjà, l'autre semaine, quand nous dinions chez les Sarliève, vous avez eu de ces mots énigmatiques, accompagnés de ce même rire... Prétendez-vous insinuer qu'il y a dans la vie de Valentine des choses que je ne vois pas, que je ne sais pas, et que vous savez, vous?... On ne parle pas à un homme de la femme qui porte son nom d'une manière qui puisse la faire soupçonner par lui, quand on n'a rien de précis à articuler... Voyons. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Me répondrez-vous, oui ou non?... »

Elle continuait à se taire. Ses doigts jouaient plus nerveu-

sement avec l'objet dont elle se servait pour soulager une agitation intérieure qui n'était pas feinte. Sur le moment de consommer, par un témoignage direct et personnel, l'œuvre de délation commencée dans son billet sans signature, elle avait peur. Chaligny se taisait à son tour. Une idée traversait son esprit, qui n'y était pas apparue jusqu'à cette seconde. Il ne l'eut pas plus tôt conçue qu'elle fit certitude dans sa pensée. Brusquement, il saisit sa maîtresse par le poignet, et il la força de le regarder :

— « Jeanne?... » dit-il. « C'est vous qui avez écrit la lettre?... » Et, la voix comme étranglée par l'indignation : « Tu as écrit la lettre ! Tu as écrit la lettre !... Mais avoue-le donc... »

— « Vous me faites mal, » répondit-elle en se levant et en se débattant contre cette brutale étreinte. « C'est honteux. Lâchez-moi. »

Chaligny l'avait laissée aller. Il passa sa main sur son front, et réveillé de son égarement, honteux, presque suppliant :

— « C'est vrai, c'est honteux. Jeanne, je te demande pardon... Mais je t'en conjure maintenant, sans violence, tu vois, réponds-moi. J'ai reçu hier une lettre anonyme. Je l'ai déchirée, et je me suis défendu de penser à ce qu'elle contenait. Si elle venait de toi, tout est changé. C'est qu'alors ce qu'elle renfermait était vrai. Venait-elle de toi ? »

— « Elle venait de moi, » répondit-elle, après un nouveau silence.

— « Alors, » et la voix de Chaligny s'étouffa dans un râle pour articuler la question suprême, « alors, c'est vrai?... »

— « C'est vrai... » affirma-t-elle. Puis, les yeux de nouveau baissés, hâtivement, comme si elle voulait ne pas se donner le temps d'être arrêtée par le remords de l'affreuse chose qu'elle faisait, mais l'avoir faite et que cela fût irréparable, elle commença le récit des événements que l'on connaît. Elle dit la rencontre au grand magasin de la rue de Rivoli avec Valentine, la sortie de celle-ci par une porte différente de celle où elle avait laissé son coupé, le départ en

fiacre, le mensonge le soir sur l'emploi de l'après-dîner; comment elle-même Jeanne s'était promis de se taire, de ne rien lui révéler, à lui Norbert. Elle raconta ensuite la seconde rencontre, en ayant soin de la mettre sur le compte du hasard; — et comment ayant vu, l'avant-veille, sa cousine sortir à pied, elle l'avait suivie presque machinalement; — comment, l'autre ayant de nouveau pris un fiacre, elle n'avait pu se retenir d'en prendre un, et qu'elles étaient arrivées, ainsi, dans ce quartier perdu, près du Jardin des Plantes; — et le reste : Mme de Chaligny quittant sa voiture devant l'hôpital, sa marche à pied jusqu'au pavillon de la rue Lacépède, son entrée dans cette énigmatique maison, et, quelques minutes plus tard, l'arrivée de ce personnage en coupé de remise qui avait consulté sa montre avec l'impatience du retard à un rendez-vous.

— « Et j'aurais continué de me taire, » conclut-elle, « je te le jure. Mais quand je l'ai vue, avant-hier et hier, jouer la comédie du soupçon contre nous, j'ai compris qu'elle savait que je tenais son secret. Ce n'est pas la tante Nerestaing qui nous a dénoncés à elle. C'est elle qui nous a dénoncés à la tante Nerestaing. Elle a pensé que je te parlerais. Elle veut prendre les devants, s'en aller d'ici en nous accusant... Alors j'ai perdu la tête. Je me suis dit que nous étions solidaires, toi et moi; que je ne pouvais pas permettre qu'elle te fit cela, t'ayant trahi, et je t'ai écrit, une première fois... Puis, au moment de t'envoyer la lettre, j'ai eu peur de ton mépris... C'était pour toi, cependant, pour toi seul que je t'écrivais. Oui, j'ai eu cette peur, et j'ai déguisé mon écriture, et je n'ai pas signé!... Tu sais tout, maintenant. Dis-moi que tu comprends que je n'ai agi qu'à cause de toi, pour que tu pusses te défendre avant qu'elle ne t'eût frappé. Dis que tu ne me méprises pas d'avoir employé ce moyen pour t'avertir. Oh! dis-le, mon amour, mon Norbert, dis-le... »

Il l'avait écoutée, sans l'interrompre, avec une physiologie que chaque détail donné par l'accusatrice assombrissait jusqu'à la rendre terrible. S'il est vrai, dans les petits

domaines comme dans les grands, suivant le mot du Livre Éternel, que « ses iniquités saisissent le coupable », et que nos mauvaises actions se punissent elles-mêmes en s'accomplissant, l'envieuse était déjà châtiée de sa hideuse délation par cette attitude de Chaligny. Elle lisait sur ce visage la cruelle vérité : en ce moment elle n'existait plus pour cet homme. L'amant avait disparu ; le mari survivait seul. Il ne répondit même pas à la supplication que lui adressait Jeanne, épouvantée de sa propre œuvre. Il ne pouvait pas lui dire qu'il la méprisât ou non. Il ne voyait devant sa pensée que sa femme — sa femme ! — s'en allant à ce rendez-vous caché.

— « La misérable !... » s'écria-t-il, et il répéta : « La misérable !... » Et déjà il marchait vers la porte qui conduisait à la chambre de Valentine, quand Jeanne se jeta au-devant de lui, en lui disant :

— « Où vas-tu ? »

— « Chez elle, » répondit-il. « La forcer d'avouer. »

— « Tu ne feras pas cela, » gémit-elle. « Tu me dois de ne pas le faire. Si tu lui parles maintenant, elle comprendra que tu as tout su par moi. Ne me livre pas à elle, Norbert. Non, tu ne le feras pas, tu n'en as pas le droit... »

— « C'est juste » fit-il en regardant sa maîtresse. Il la voyait cette fois dans la réalité de sa pauvre et fausse nature. Il lui lisait jusqu'au fond du cœur. Il resta un instant immobile, sans qu'elle osât le questionner ; puis, le geste serré, la voix âpre : « Je te donne ma parole qu'elle ne saura pas d'où j'ai été averti. D'ailleurs, il me faut d'autres preuves, et je les trouverai... Je t'en donne ma parole aussi... »

Il sortit de la pièce sur cette menace, prononcée du ton d'un homme qui ne s'arrêtera plus dans la vengeance. Et pour celle qui l'avait mis sur la voie de cette vengeance, pas un mot d'adieu, pas un geste. Elle l'avait laissé sortir, sans plus interpellé elle-même cet agent de sa vieille haine, qu'elle allait assouvir enfin. Qu'allait-il faire ? La fureur froide dont il était animé ne reculerait, elle le sentait, devant aucun

procédé d'enquête ni devant aucune extrémité de châtiment. Elle eut soudain la vision d'un guet-apens dressé à la porte de la maison mystérieuse, de Valentine arrivant demain, après-demain, un des jours de la semaine, et d'un meurtre... Et c'était elle, Jeanne, qui en serait la cause... Un mouvement d'irrésistible terreur la précipita à son tour vers la porte de sa compagne d'enfance. Il était temps encore de réparer une partie de son crime, en l'avertissant. Au moment de tourner le bouton de cette lourde porte, cachée sous sa portière de soie, — grâce à l'épaisseur de laquelle l'éclat de ce tragique entretien n'avait pu arriver à la calomniée, — la délatrice s'arrêta. Elle haussa ses minces épaules, et elle s'en alla de l'autre côté, vers la porte qui conduisait à l'escalier de sortie, qu'elle descendit en disant :

— « M'aurait-elle ménagée, elle, si elle m'avait tenue à sa merci?... La fureur de Norbert va tomber, le temps qu'il mettra à son enquête. Il n'y aura pas de scandale, à cause des enfants. Il la renverra, et alors, ce sera à moi de me faire épouser. Je m'en charge... »

Et ses petits pieds se posaient sur les marches, avec une énergie de conquête. Ils prenaient possession de cet hôtel où elle était sûre maintenant de remplacer l'autre. Ils se crispaient dans leurs minces bottines. C'était comme si elle eût écrasé, sous ses talons, un remords qu'elle n'arrivait pas à anéantir.

VII

LE PORTRAIT

En s'échappant, comme il avait fait, du petit salon où il avait reçu la blessure d'une si terrible révélation, Chaligny n'avait pas raisonné. Il avait senti qu'il ne se possédait plus.

Entre l'affreuse découverte et sa première action, il fallait mettre un peu de solitude. Il fallait surtout qu'il ne vit pas Valentine. Il n'aurait pas été le maître de ne pas lui parler, et il ne *devait* pas lui parler. Il avait donné sa parole à Jeanne d'abord, et, même sans cela, n'était-il point de toute évidence qu'il ne surprendrait la coupable que s'il dissimulait? Il avait donc quitté l'hôtel, en avertissant qu'il ne déjeunerait pas. Après leur entretien de ce matin, cette brusque sortie, sans un nouvel adieu, était bien de nature à étonner sa femme. Il comptait qu'une fois rentré et redevenu plus fort que ses nerfs, il saurait fournir une explication plausible. Il marchait vite, de peur que Mme de La Node ne fût sortie derrière lui et n'essayât de le rejoindre. La présence, en ce moment-ci, de sa dangereuse maîtresse lui eût été intolérable. Elle avait ébranlé en lui trop brusquement, trop brutalement aussi, une corde trop profonde. Si fines soient-elles, les emmes ne mesurent pas toujours avec exactitude certaines réactions de l'âme masculine, celles surtout qui procèdent de l'orgueil froissé. Où allait le mari, soudain frappé au plus saignant de sa fierté d'homme? Lui-même n'en savait rien. Il entendait distinctement retentir à ses oreilles les paroles inoubliables. Les images, évoquées savamment par l'envieuse, se fixaient, dans le champ lumineux de sa pensée, en formes aussi nettes que s'il eût assisté en personne à son déshonneur : cette montée de la mère de ses enfants dans ce fiacre furtif, cette descente dans le quartier suspect, cette entrée dans la louche maison. Un tel ensemble de faits positifs emportait avec soi une nécessité probante qui ne laissait pas de place au doute dans cet esprit, suggestionné, sans qu'il s'en doutât, par l'intensité de passion haineuse que Jeanne avait déployée. Un travail d'association d'idées, invincible et spontané, rapprochait, coordonnait certaines impressions mal définies, éprouvées dans son étrange vie conjugale, à base de silence. Toutes les timidités ressenties devant Valentine lui refluaient à la fois au cœur. Elles s'expliquaient trop bien à présent par la force d'hypocrisie de cette femme, si réservée, si repliée,

qu'il n'aurait même pas osé l'imaginer coupable de la plus minime légèreté, et il en revenait toujours à ces deux scènes que Jeanne avait vues, elle, de ses yeux : sa femme, la marquise de Chaligny, se glissant à travers la foule des acheteurs du grand magasin, pour aller d'une porte à une autre porte, et de son coupé à un fiacre, — sa femme, la pudique, la craintive Valentine, s'aventurant dans cette rue suspecte d'un faubourg. La vision se faisait précise, presque hallucinatoire. Ce doux et pur visage qui l'avait abusé si longtemps, sur l'expression duquel il s'était attendri, ce matin encore, lui apparaissait dans ce décor d'adultère, et la révolte mettait à l'homme outragé la fièvre du meurtre dans le sang.

Il avait cheminé droit devant lui, sans savoir où. Il arriva ainsi près de la gare Montparnasse. Il s'arrêta quelques instants à ce carrefour, toujours encombré à cause de la station et de l'entre-croisement des tramways. C'est alors, et dans l'incertitude de la route à prendre, qu'une tentation s'empara du promeneur, toute-puissante aussitôt, celle de pousser jusqu'à cette rue Lacépède, dont le nom s'associait pour lui, depuis la veille, à son propre nom, d'une manière qui lui avait paru si bouffonne, à lire la lettre anonyme, qui lui paraissait maintenant, après la conversation avec Jeanne, si hideusement insultante. Dans l'enquête qui allait devenir, jusqu'à ce qu'il eût surpris sa femme en flagrant délit, la grande, l'unique affaire de sa vie, n'était-ce pas le premier point à élucider que l'existence de ce pavillon des rendez-vous ? Et puis, même sans cette raison, comment Chaligny n'eût-il pas éprouvé un besoin physique de voir cet endroit où se jouait le drame de son honneur conjugal ? Toutes les jalousies, une fois éveillées, ont cet appétit de la réalité concrète et vivante qui les supplicie et les assouvit. L'irrésistible instinct de l'homme qui se croit trahi est de connaître chaque détail de la perfidie dont il est victime, de s'en figurer avec une implacable brutalité chaque épisode, quitte à subir un paroxysme de sa douleur à ce contact direct avec l'immobile et indes-

tructible cadre de choses qui fut le théâtre de l'ineffaçable outrage.

Il commença, pour Chaligny, ce paroxysme, lorsque son regard rencontra, sur la plaque du coin de la rue qu'il cherchait, ces syllabes déjà détestées. La mémoire de l'ingénieux naturaliste et de l'adroit courtisan qu'elles perpétuent dans ce quartier de petite vie semble si peu faite pour s'associer à des émotions de cet ordre ! Chaligny avait continué de marcher, demandant son chemin de temps à autre, comme un provincial égaré dans Paris, tantôt à un sergent de ville, tantôt à un simple passant. La petite activité animale du mouvement avait un peu calmé sa fureur. Elle le reprit, dès qu'il foula enfin de ses pieds les pavés de la rue maudite. Il était entré par le tronçon du haut, que la rue Monge sépare de celui d'en bas, de telle sorte qu'en n'apercevant sur les deux lignes des façades aucune construction à deux étages qui répondit au signallement du pavillon, il avait eu, malgré lui, une seconde de doute, et par suite, de soulagement. L'inspection des numéros lui fit bientôt comprendre son erreur. Encore quelques pas, et, du côté des nombres impairs, la mystérieuse maison lui apparaissait, telle que Jeanne la lui avait décrite, avec les barreaux de fer peints en noir de ses fenêtres d'en bas, sa porte brune exhaussée de trois marches, les croisées du premier et du second étage bourgeoisement garnies de leurs rideaux de mousseline, le mur du jardinet sous les feuillages des tilleuls. Il pouvait être midi, et le ciel de ce beau jour de novembre se nettoyait des vapeurs grisâtres qui l'avaient voilé durant la matinée. Son azur pâle où flottait une humidité douce baignait les branches des antiques arbres, à demi dépouillées. Le vent détachait d'elles par instants une feuille d'or qui tournoyait lentement et venait tomber par delà le mur. La gaieté de l'heure du déjeuner emplissait de sa détente la rue populaire. Dans un restaurant borgne, sur la devanture duquel étaient écrits ces mots, prometteurs de repas au rabais : « Marchand d'abats, » des ouvriers en blouse blanche commençaient de s'attabler. Deux

petites apprenties sortaient de la blanchisserie, en cheveux, pour aller manger sur le pouce dans le petit logement familial, au fond de quelque arrière-cour d'une ruelle avoisinante. Le pavillon, lui, gardait ses fenêtres closes. Mais les volets de toutes les pièces étaient rabattus au dehors, et une fumée sortait des deux tuyaux dressés sur le toit. Chaligny, que l'aspect honnête de la maison avait déjà beaucoup étonné, fut plus frappé encore par ces signes qui prouvaient que cette demeure était habitée d'une façon régulière. Il n'était point là devant le gîte de passage, choisi par deux amants qui veulent se retrouver de temps à autre, quelques heures. D'autre part, cet inconnu que Jeanne avait vu arriver dans un coupé de remise était-il l'hôte permanent de ce logis? C'était peu probable, d'après l'attitude qu'il avait eue, celle d'un homme impatienté de son propre retard et que sa voiture attend pour repartir. Plus le mari de Valentine étudiait la face muette de cette maison, plus sa frénésie froide des premiers instants se mélangeait d'une curiosité, si aiguë qu'elle finit par le pousser à l'acte le plus opposé à son caractère. Avisant un marchand de ferrailles qui fumait sa pipe sur le seuil d'une boutique à quelques pas de là, il s'avança brusquement vers lui, et, sans autre préambule :

— « Voulez-vous gagner un billet de cent francs? » lui demanda-t-il.

— « *Cheu* n'est pas de refus, » répliqua l'autre, interloqué. C'était, comme tant de négociants en vieux clous et vieilles serrures qui abondent dans ce quartier, un de ces Auvergnats à face ronde, qui prononcent le « *cheu* » classique de Saint-Flour pour « *ce* », après trente ans de Paris. Il avait ces yeux jaunes des provinces du Centre, qui gardent jusqu'au bout une finesse montagnarde, laquelle mène d'ordinaire ces infatigables chineurs de la plus misérable échoppe à un magasin de bibelots plein de chefs-d'œuvre. La prudence innée du fils du Cantal lui fit aussitôt ajouter — toujours avec cette prononciation si pittoresquement qualifiée de *charabia* : — « *Cha* dépend du travail à faire, *bian chure*. »

— « Ce n'est qu'une réponse à me donner, » dit Chaligny, et, montrant le pavillon : « Qui habite cette maison?... »

— « *Chette maigeon?* » répondit le futur antiquaire avec une niaise finasserie, « *chon* propriétaire, *pardi!* »

— « Et qui est ce propriétaire? » insista Chaligny; puis, impérativement : « Je vous paie deux cents francs ce renseignement, si vous me le donnez tout de suite, sinon je vais le demander ailleurs... »

— « *Ch'est un Moucheu Dumont,* » dit l'Auvergnat, après avoir réfléchi. Il pensa sans doute qu'un de ses confrères de la rue serait moins scrupuleux, et deux cents francs, à Paris comme à Saint-Flour, *ch'est* beaucoup de *liards!*

— « Il est vieux ou jeune?... »

— « Vieux, » reprit l'homme, « et *bian* malade. Il est *paralijé*. L'année dernière, on le *chortait* en voiture. *Chette* année, *cheu* ne l'ai pas vu trois fois... »

— « Est-ce qu'il reçoit beaucoup de visites? » interrogea Chaligny.

— « Très peu, » fit le montagnard, à qui les deux billets de cent francs parurent suffisamment gagnés, car il coupa court à l'interrogatoire — il flairait quelque limier venant tout droit de la préfecture de police — par cette peu compromettante conclusion : « *Cheu* ne *chuis* pas *bian rencheigné*. *Ch'est* rare que *ch'aie* le temps de me tenir en *faignant chur* le pas de ma porte. Il y en a de quoi trimer *ichi*... » Et il montra avec sa pipe, qu'il ôta de sa bouche pour la circonstance, le tas de fragments en métal rouillé, dont sa patiente industrie savait extraire des objets à peu près vendables. Le gentilhomme le sentit : il était arrivé au bout du questionnaire qu'il pouvait se permettre sans se déshonorer à ses propres yeux. Il prit dans son portefeuille les billets promis, et les glissa dans la main du ferrailleur, lequel le vit, avec une stupeur que son large visage finaud ne dissimula point, traverser la rue et sonner à la porte du pavillon. Le plan de Chaligny était très simple. Il lui était venu, brusquement, en cherchant les billets de banque. Il avait constaté qu'il avait

sur lui deux cartes, parmi les siennes, au nom de sa femme. Il s'était chargé de les déposer. Puis, un contre-temps l'en avait empêché. Il avait donc pris une de ces cartes, qu'il tenait à la main et qu'il tendit à la personne qui vint lui ouvrir, — un valet de chambre déjà âgé, dont la physionomie décente et la tenue s'harmonisaient avec l'aspect de la maison plus qu'avec celui du quartier. Son visage rasé, son long tablier blanc de service, ses vêtements propres correspondaient bien à l'idée d'un intérieur bourgeoisement réglé, et davantage encore l'escalier que Chaligny avait devant lui, et qu'il dévorait des yeux : — sa femme en avait gravi les marches l'avant-veille ! — Une moquette épaisse le garnissait. Les murs étaient tendus d'une étoffe rouge qui encadrait de ces morceaux de tapisserie expressivement appelés des «*verdures*» en argot d'ameublement. Quelques aquarelles se voyaient dans les interstices. Quand le visiteur eut dit : «*Je viens de la part de Mme la marquise de Chaligny,* » la physionomie du domestique demeura aussi complètement inexpressive que si ce nom n'eût jamais été prononcé devant lui. Valentine entra donc ici sans que cet homme trouvât sa présence extraordinaire. Ce nouvel indice d'un étrange mystère était fait pour porter à son comble la curiosité du mari, qui insista :

— «*Remettez cette carte à M. Dumont, et dites-lui que Mme la marquise de Chaligny m'a chargé pour lui d'une commission très importante, et personnelle...* »

Le temps que mit le valet de chambre à transmettre son message, puis à revenir, parut si long à Chaligny, — cette absence dura à peine quelques minutes, — que vingt projets plus déraisonnables les uns que les autres traversèrent sa pensée : monter lui-même à ce premier étage, et forcer la porte de ce M. Dumont qui, évidemment, se préparait à le renvoyer, et ce n'était que justice ; cette façon de se présenter était vraiment par trop maladroite ; — acheter ce domestique, quand il redescendrait, et obtenir, sur les visiteurs et les visiteuses de la maison, les renseignements que

le marchand de ferrailles n'avait pas donnés; — refuser de sortir, quand on arriverait lui dire que M. Dumont n'était pas chez lui. Bref, le visiteur s'attendait si bien à des difficultés qu'il demeura presque décontenancé lorsque l'homme reparut, et, l'ayant prié de monter, l'introduisit dans une pièce étroite qui servait d'antichambre au premier étage. Il s'en alla en disant :

— « M. Dumont s'excuse de faire attendre un peu monsieur. Il était plus souffrant ce matin. Il sera là dans quelques instants... »

Quoique la certitude d'une explication qui avait pour lui une importance suprême tendit les nerfs de Chaligny dans cette seule et fixe idée : « Comment forcer cet homme, quand nous serons en face l'un de l'autre, à confesser la vérité? » il ne put s'empêcher de regarder autour de lui. Cette chambre d'attente avait sa fenêtre sur la rue. En face s'ouvrait une porte que le domestique, dans sa précipitation, n'avait pas entièrement fermée. Chaligny la poussa d'un geste presque machinal, et il aperçut une seconde pièce dont la physionomie l'étonna : c'était un salon-bibliothèque, qu'éclairaient trois fenêtres donnant sur le jardin, où le pavillon avait sa vraie façade. Cette pièce très longue était meublée avec une élégance personnelle et sobre. Les hautes chaises, garnies de tapisseries, montraient les formes un peu raides du dix-septième siècle, et la patine du noyer où elles avaient été tournées prouvait qu'elles étaient bien de l'époque. Les livres, tous reliés, étaient rangés avec ordre dans des bibliothèques basses, sur la dernière tablette desquelles se voyaient des fragments de marbre et des terres-cuites. Un bureau, placé près d'une des fenêtres du jardin, avait devant lui un fauteuil d'infirme qui justifiait le renseignement fourni par l'Auvergnat sur la maladie du maître du logis, lequel devait beaucoup habiter cette galerie, — le tapis usé en témoignait, et aussi le soin qu'il avait eu de ne laisser sur les murs, entièrement revêtus de boiseries, aucune place où quelque objet ne flattât les yeux. De petites peintures d'intérieur y alternaient

avec des aquarelles, des eaux-fortes, des armes ciselées. Devant le bureau, un chevalet drapé d'une étoffe ancienne, d'un rose pâle et broché de grandes fleurs d'argent, soutenait un tableau ovale. Chaligny, qui était entré dans la galerie sans y penser, s'approcha de ce tableau, et, pour le regarder, en fit le tour. Il dut s'asseoir, tant son saisissement à la vue de la figure reproduite sur cette toile fut intense et inattendu. Il venait d'y reconnaître sa mère.

Sa mère?... Oui, c'était bien elle, et peinte par un artiste dont il reconnut aussitôt le faire et la signature : Miraut. Il existait d'elle un portrait, exécuté par le même maître, en pied, et qui se trouvait dans le salon de l'hôtel de Chaligny. Ce grand portrait avait été fait à cette même date, — rappelée dans le coin de ce portrait-ci : 1875. C'était l'époque où ce portraitiste, aujourd'hui vieilli, eut sa pleine vogue. Le fils n'avait jamais vu cette réplique qui, de la plus large toile, répétait seulement un motif : la tête et la naissance du buste. Oui, c'était sa mère, non pas telle qu'il l'avait contemplée sur son lit de mort, quatre ans auparavant, vieillie avant l'âge par l'affreuse maladie qui l'avait emportée, un cancer au foie, avec un profil amaigri, jauni, sculpté en douleur, — mais la « maman » de sa toute première enfance. Il retrouvait ses beaux yeux veloutés d'alors, si noirs, si doux dans son visage d'une idéalité digne de Prudhon ; son sourire heureux sur ses lèvres sinueuses et souples ; les masses brunes de ses cheveux qu'elle portait divisés sur son front en deux bandeaux ondulés à la mode d'alors ; la ligne fine et pleine de ses joues, où son teint prenait une délicatesse de pétale de fleur. Par quel inexplicable hasard ce portrait se trouvait-il, devant ce bureau, dans le salon de cette maison où il venait, lui, le fils de cette femme, chercher le mot d'un secret qui touchait à son honneur de mari?... Un hasard ? Non. Sur le bureau même, un cadre en cuir à trois compartiments était posé, où il reconnut trois photographies de sa mère encore, à trois autres moments de sa vie : — une plus jeune que le portrait, une à l'âge de quarante

ans et une troisième à l'âge de cinquante. Tout à côté, dans un cadre oblong, noir celui-là, il vit une reproduction d'une autre photographie qu'il avait fait faire, lui, Chaligny, d'après la morte ! Une mèche de cheveux grisonnait sous le verre, et la date de cet anniversaire sacré : « 5 septembre » et l'année, se lisait sur le cuir sombre. Rêvait-il ? Voici que, dans un troisième cadre, placé près du premier, sur ce même bureau, des photographies de lui-même lui apparaissaient : une qui le représentait tout enfant, une jeune homme, une plus récente !... Il aurait vu, comme dans certains cas d'hallucination, son « double » surgir, qu'il n'aurait pas éprouvé une impression plus violente, si violente qu'elle allait jusqu'à la terreur... Où était-il?... Et chez qui?... Quel lien caché et qu'il n'avait jamais soupçonné le rattachait à la personne qui vivait, parmi ces objets, et qui le connaissait, lui, depuis son enfance ; qui avait connu sa mère depuis tant d'années ; qui connaissait sa femme, — à son insu ? Un nouvel indice, et qui acheva de confondre sa raison, confirmait la dénonciation qui l'avait conduit ici : contre la croisée, un paravent d'étoffe montrait, parmi des miniatures de famille accrochées là, celle de Valentine avec leurs deux enfants...

L'étrangeté d'une découverte, si complètement imprévue qu'elle touchait au fantastique ; le silence de cette pièce ménagée en retrait, où les bruits de la rue, silencieuse elle-même, arrivaient à peine ; le contraste entre ce qu'il était venu chercher ici et ce qu'il y trouvait, — tout avait contribué à frapper Chaligny d'une sorte d'hypnose dont il fut réveillé d'un coup par l'approche de l'homme auquel il se préparait, dix minutes plus tôt, à imposer une explication, fût-ce en le menaçant. Une porte à deux battants, située entre deux des corps bas de la bibliothèque et que dissimulait une tapisserie, venait de s'ouvrir. Le bruit d'un lourd fauteuil manœuvré sur des roues annonçait l'arrivée du malade. M. Dumont, — car c'était lui, — était immobile dans ce siège mécanique, que poussait un infirmier et que précédait le domestique qui avait ouvert au visiteur. Le paralytique étai
t

un homme de soixante ans peut-être, tout blanc. Il avait dû être très beau, car son visage, émacié par de longues souffrances, gardait ces larges et nobles lignes qui révèlent la race. De toutes légères déformations : le coin de la bouche tiré en haut vers la gauche, l'œil un peu dévié, marquaient, sur ce masque d'une infinie mélancolie, les stigmates de l'inexorable névrose. Son bras gauche, celui qui ne pouvait plus bouger, reposait inerte sur sa jambe, tandis que, de sa main droite, il actionnait lui-même une poignée de cuivre attachée au fauteuil et qui en assurait la direction. Sa toilette, si mieux que propre, presque recherchée, trahissait la minutie de ces soins personnels, rare chez ces condamnés à mort, et qui sont une dernière et pathétique protestation contre leur déchéance. L'éclat des yeux, si remarquable dans ces longues agonies, dénonçait la lutte désespérée de l'énergie animale contre la fin toute voisine. Ils n'exprimaient, ces yeux brûlants et très noirs, tandis que les roues caoutchoutées du fauteuil glissaient vers la porte, aucun pressentiment de l'impression qui allait y apparaître tout à l'heure. Il faut ajouter, — et c'est l'explication de la facilité avec laquelle le visiteur avait été reçu, — que, lors de sa dernière visite rue Lacépède, ce funeste lundi, Mme de Chaligny avait parlé au malade d'un marchand qui avait de jolies statuettes du dix-huitième siècle. L'achat de quelque bibelot capable de prendre place sur une de ses bibliothèques ou dans sa grande vitrine, au fond de sa galerie, était la seule joie de l'interné. Un de ces malentendus qui tiennent de la fatalité, et qui sont sans doute une forme de notre destinée, avait voulu qu'à la réception de la carte de Valentine le collectionneur se souvint de la demi-proposition qu'elle lui avait faite de lui envoyer cet homme. Lorsque son fauteuil roulant passa le seuil et qu'il aperçut, au lieu du brocanteur attendu, la silhouette de Norbert de Chaligny, sa main vivante se crispa sur le bras du meuble, d'un mouvement presque convulsif. Son buste se redressa à demi. Une émotion d'une intensité extraordinaire décomposa ses traits. Un cri s'échappa de sa bouche pantelante.

Il dit aux deux serviteurs qui le conduisaient un : « Arrêtez, arrêtez... » étouffé comme un râle. Ceux-ci s'arrêtèrent en effet, juste assez de temps pour que Chaligny, immobile lui-même de surprise devant cette étonnante apparition, vit deux grosses larmes jaillir de ces prunelles fixes et glisser sur ces joues ridées et creuses. Puis, de sa voix, toujours râlante, le vieillard gémit : « Rentrez, mais rentrez donc, rentrez... » L'angoisse de son accent et de son visage épouvanta sans doute les domestiques, habitués à ces prodromes d'une dangereuse crise. Ils se hâtèrent de tirer le fauteuil en arrière et de refermer les portes. Chaligny n'était pas encore remis du frisson que lui avait donné cette scène, aussi terrible qu'elle avait été courte, quand un des serviteurs, celui-là même qui l'avait introduit, reparut, tremblant de tout son corps et littéralement affolé :

— « Monsieur a une attaque, » répondit-il à l'interrogation du visiteur, « et il n'y a personne à la maison que l'infirmier et moi... »

— « Quelle est l'adresse de son médecin ? » interrompit Chaligny, « je me charge d'aller le prévenir. »

— « Ah ! monsieur ! » dit l'homme. « Je n'osais pas vous le demander !... Mais vite, vite. A midi et demi vous le trouverez encore chez lui. C'est M. le docteur Salvan. Il habite 30, boulevard Saint-Germain... »

VIII

L'ÉNIGME

De la rue Lacépède à la maison de l'extrémité sud de l'interminable boulevard Saint-Germain, où le célèbre spécialiste en maladies nerveuses s'est logé, pour rester à proximité de la Salpêtrière, son hôpital, la distance n'est pas

grande. Durant le demi-quart d'heure que Chaligny mit à la franchir, il n'essaya pas de raisonner sur la suite des faits, pour lui absolument incompréhensibles, qui venaient de se produire. Dans le bouleversement de toute sa pensée par l'énigme à laquelle il se heurtait d'une manière presque affolante, un point de lumière apparaissait très au loin : ce visage du paralytique, surgi devant lui au seuil de cette bibliothèque étrangère, où il avait trouvé avec stupeur les portraits de sa mère, les siens, ceux de la femme, de ses enfants, il se rappelait maintenant l'avoir déjà rencontré... Mais quand? Mais où?... Il revoyait, dans les plus obscures profondeurs de ses souvenirs, une physionomie d'homme jeune encore, sur laquelle ce masque de vieillard et de moribond se juxtaposait. C'était une de ces réminiscences si lointaines, si noyées d'incertitude, que la réalité s'y confond avec le rêve... « M. Dumont?... M. Dumont?... » Chaligny se répétait ce nom mentalement. Il n'arrivait pas à l'associer aux images, vagues et pourtant discernables déjà, qui remuaient dans sa mémoire. Des lambeaux de scènes s'estompaient dans les portions à demi inconscientes de son intelligence, et, à toutes ces scènes, sa mère et le mari de sa mère, — celui qu'il avait toujours cru, qu'il croyait toujours son père, — étaient mêlés. Mais comment s'appelait alors ce personnage qui avait bien les grands traits nobles, les yeux profonds du malade?... Et des syllabes indistinctes commençaient de se prononcer en lui toutes seules : « *Magneville?... Raneville?... Layneville?...* » En même temps, — par quel mystérieux travail de son esprit angoissé? — il revoyait le regard de son père, du défunt marquis de Chaligny dont il avait conduit le deuil, il y avait longtemps déjà. A quel propos s'en souvenait-il, et pourquoi éprouvait-il de nouveau, après des années, l'indéfinissable malaise trop souvent ressenti en présence de cet homme, auquel il n'avait pourtant jamais eu rien à reprocher, sinon une préférence marquée pour son frère aîné? Mais tous deux, ce frère et lui, n'avaient-ils pas été élevés de même, placés chez les Pères au même âge, dans les mêmes conditions? Sans

doute, si ce frère n'était pas mort un peu de temps avant leur père, il eût été très fortement avantagé dans l'héritage. Un document retrouvé parmi les papiers du marquis prouvait qu'il avait voulu réserver à son aîné toute la quotité dont les lois lui laissaient la disposition. Norbert connaissait trop les idées du défunt gentilhomme pour s'être étonné de cet essai de reconstitution du droit d'ainesse. Quel rapport établissait-il donc soudain entre ces indices de la froideur paternelle et l'événement auquel la dénonciation de sa femme par sa maîtresse l'avait mêlé ? Il n'aurait pas su le dire, ni quelle hypothèse s'esquissait, douloureusement, obscurément, dans son imagination, hypothèse aussitôt rejetée, comme sacrilège autant qu'insensée... Absurde cauchemar, que dissipa l'arrêt de sa voiture devant la maison du professeur Salvan !

— « Je saurai quelque chose par lui, » se dit-il. « Pourvu qu'il soit là !... »

Le professeur était chez lui. Chaligny ne lui eut pas plus tôt fait passer sa carte sur laquelle il avait écrit : « *De la part de M. Dumont, qui est plus mal,* » qu'il fut introduit. Le mari de Valentine le devina du premier coup d'œil : cet homme de quarante ans passés que Mme de La Node avait vu arriver, dans un coupé de remise, au pavillon de la rue Lacépède, c'était le médecin. Le professeur Salvan avait, en réalité, dix ans de plus ; mais conservé par une existence continuellement active et ascétique, il ne les paraissait pas. Il était mince et robuste, avec une tête petite, dont le masque saisissant et glabre rappelait la face napoléonienne de son maître Charcot. Dans ce monde des grands docteurs parisiens, où se rencontrent aujourd'hui plusieurs personnalités si remarquables, Salvan a su se faire une figure à part, en associant, comme jadis Trousseau, un beau talent d'écrire aux plus solides qualités de clinicien et d'anatomiste. Plus fameux que connu, ses immenses travaux l'ont toujours tenu éloigné des salons, et son goût pour les recherches d'ordre purement scientifique de la clientèle. La mort de son fils unique,

arrivée en 1898 dans des circonstances cruelles, — le jeune homme s'est empoisonné, par désespoir d'amour, loin des siens, dans un hôtel de Naples, — l'a rendu plus sauvage encore. C'est à cette date qu'il a quitté son installation du boulevard Malesherbes pour se réfugier ici, dans une maison plus modeste, — mais elle est à lui, et elle ne lui rappelle pas l'enfant tragiquement perdu. Ce détail prouve assez combien ce manieur de misères humaines reste sensible, malgré des allures volontiers brusques qu'explique son métier de neurologue, malgré aussi la dureté chirurgicale de son perçant regard. On se rappelle combien l'éclat de ses yeux avait frappé l'espionne, quand elle les avait rencontrés, à sa descente de voiture. Cet éclat aigu, où semble passer une froide lueur de bistouri, frappa Chaligny aussi, tandis qu'il racontait l'attaque dont venait d'être victime M. Dumont. Le médecin était debout devant un feu, dans un petit salon d'ordinaire réservé à sa femme, le torse serré dans la redingote noire de deuil qu'il ne quitte plus depuis la mort de leur fils. A mesure que son visiteur avançait dans son récit, son visage, d'une expression si énergique, s'assombrissait singulièrement :

— « Il est bien malade, n'est-ce pas ? » finit par dire Chaligny.

— « Bien malade, » répondit Salvan. « Il est à la merci de la plus petite secousse. C'est même étonnant qu'il ait tant duré, » continua-t-il, « étonnant!... Sa première attaque remonte à six ans. Je l'ai cru perdu vingt fois. Mais il a une telle volonté de vivre!... Et tant qu'on veut vraiment vivre, on vit... Pourtant, monsieur, j'ai le droit de vous le dire ; sans les soins de ces dames de Chaligny, il n'aurait pas résisté. Elles ont été admirables toutes deux. C'est leurs visites qui l'ont soutenu... Vous vous êtes décidé à le voir, vous aussi. Croyez-moi, vous avez bien fait. Les brouilles de famille doivent disparaître devant la mort... Mais j'espère qu'il ne s'agit pas de cela encore aujourd'hui. Cependant, nous n'avons pas de temps à perdre. Je serai là-bas dans vingt minutes. Vous pouvez m'annoncer... »

Dieu ! Comme Chaligny, en écoutant ces mots qui obscurcissaient encore l'énigme, aurait voulu interroger l'illustre professeur, le contraindre de s'expliquer ! A quoi bon ? Même si l'honneur ne lui eût pas défendu de poser des questions qui convainquissent sa mère et Valentine d'un mensonge, n'était-il pas évident que Salvan croyait à ce prétexte des difficultés familiales, imaginé par les deux femmes pour justifier leur présence au chevet du mourant, sans qu'aucun homme de leur nom y fût jamais ? Que leur était donc ce M. Dumont ? Quel devoir étaient venues accomplir, auprès de ce malheureux, dans ce quartier perdu, sa mère d'abord, puis Valentine, — et en se cachant de lui, Norbert, comme elles s'en étaient cachées, avec des prudences de criminelles ? Il avait fallu, pour qu'il surprît le secret de ces visites, un concours presque fou de circonstances. Et ces visites n'étaient pas seulement innocentes. Le témoignage du médecin en proclamait la noble, la bienfaisante charité. Les deux femmes avaient donc eu peur, — de quoi ? Que lui, le fils et le mari, les leur défendit ?... Non. Qu'il les connût simplement. Quelle impérieuse raison les avait dominées, au point qu'elles ne l'avaient pas dite non plus au médecin, pour qui elles avaient inventé cette fable d'un parent brouillé ? Et le docteur Salvan y avait cru, sans faire de question à personne sur ce parent caché des Chaligny ? Pourquoi pas ? Le secret professionnel était là. D'ailleurs n'arrive-t-il pas souvent qu'un membre déshonoré d'une grande famille se terre dans Paris, change de nom ? Que sa mère et Valentine eussent raconté une histoire de ce genre au docteur, c'était certain, et que cette histoire fût fausse, c'était certain encore. Si elle eût été vraie, lui, Norbert, le chef actuel de la famille, l'aurait sue... Ces portraits cependant, sur le bureau du malade, les représentant : sa mère, lui, sa femme, leurs enfants, à différents âges, que signifiaient-ils ?... La perspective maintenant ouverte devant son esprit lui infligeait une angoisse si forte, qu'elle l'empêchait de sentir le soulagement d'être délivré d'un autre soupçon, celui qu'il avait, deux heures auparavant, subi avec tant de violence, à l'occasion de

sa femme. Son attente actuelle, pour être d'un autre ordre, n'était pas moins affreuse. Elle s'accrut encore lorsque, étant retourné au pavillon de la rue Lacépède pour annoncer la venue de M. Salvan, le domestique lui répéta que le malade reprenait à peine connaissance. Quand, tout à l'heure, le médecin l'avait félicité d'être, lui aussi, venu chez M. Dumont, Chaligny s'était senti rougir sous ce compliment. Quelle atroce ironie, si réellement son apparition dans ce salon, où il n'avait jamais figuré qu'en image, avait donné à l'hôte de cette retraite cette secousse, interdite et peut-être mortelle ! Maintenant, et tandis qu'il s'éloignait de la petite maison silencieuse, sous les rideaux bourgeois de ses vitres closes et parmi les feuillages dorés de ses vieux tilleuls, érigés au-dessus du mur du jardin, le commencement d'un obscur, d'un insecouable remords grandissait en lui. Il lui avait été impossible de rester là sans chercher à en savoir davantage. Il avait donc donné, au cocher qui l'avait conduit de la rue Lacépède au boulevard Saint-Germain, puis ramené du boulevard Saint-Germain à la rue Lacépède, l'adresse de la rue de Varenne et de son propre hôtel. Une seule personne pouvait l'aider à résoudre l'énigme de plus en plus redoutable qui se précisait devant lui, de minute en minute. C'était Valentine...

— « Elle ne me refusera pas de me parler, » se disait-il, « elle me le doit, et je l'exigerai. Elle ne peut pas me laisser dans cet horrible doute... J'ai le droit de tout savoir, puisqu'il s'agit d'elle et de ma mère... »

Bien qu'il s'efforçât de se prouver ainsi à lui-même l'imprescriptible souveraineté de ses titres comme fils et comme mari, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler sur quelle explication sa femme et lui s'étaient quittés vers les onze heures. Il en était à peine deux, et quelle volte-face dans sa situation vis-à-vis d'elle ! Il l'avait laissée bouleversée des soupçons que le zèle malheureux d'une parente imprudente avait insinués dans son cœur. Elle luttait contre ses soupçons. Elle ne voulait pas y croire. Elle, qui n'avait rien à

se reprocher, elle ne se permettait pas d'être jalouse, et, pendant ce temps, lui qui la trahissait, il courait, sur la foi de la plus calomnieuse, de la plus gratuite dénonciation, à la plus insultante enquête! Pour engager avec cette épouse outragée l'entretien qui lui donnerait enfin la lumière dont il avait besoin, il fallait que le mari perfide l'avouât d'abord, cette enquête. Ce qu'il entrevoyait des profondeurs de cette âme, si tendre et si secrète, lui donnait, en ce moment, et par-dessus les autres troubles de son être, une honte de lui-même et de sa démarche là-bas. Ces émotions, d'ordre si divers, lui rendirent horriblement douloureuse la rentrée dans le petit salon où Valentine se tenait de nouveau après le déjeuner. Elle avait auprès d'elle leurs deux enfants, leur fils François et leur fille Armande, lui nommé d'après son oncle, le frère aîné de Norbert, mort si jeune, elle d'après sa grand-mère. Mme de Chaligny, quand son mari ouvrit la porte, caressait les cheveux bouclés des deux têtes rieuses, dans une attitude très pareille à celle de la photographie suspendue à l'étoffe du paravent, près du bureau de ce malade qui n'avait jamais vu ces enfants, et ils faisaient une partie vivante de sa vie! Cette analogie, en redoublant de nouveau chez Chaligny la sensation du mystère, lui rendit la force de provoquer la redoutable conversation. Pourtant, à vingt petits signes, au tremblement de ces blanches mains de femme autour des cheveux des petits, à la rougeur de ses paupières, à l'expression de ses prunelles, il devinait bien que, de son côté, elle était toute remuée, toute vibrante. Elle ne savait pas encore son action; de quoi donc pouvait-elle frémir, sinon du chagrin qu'elle lui avait confié le matin en termes si clairs, quoique si voilés? La « cruauté du monde », comme elle avait dit, l'avait blessée, et elle essayait de l'oublier au contact de ces jeunes âmes, issues de la sienne, et dont l'innocence lui souriait à travers des prunelles si bleues, sur des bouches si roses. La mère leur souriait aussi, d'un sourire qui se changea, autour de ses lèvres nerveuses, en un frémissement, lorsqu'elle vit entrer Norbert. Elle laissa

aller les deux enfants, qui coururent au-devant du nouveau venu, avec les jolis mouvements et le babil aimable des instants où ces fines créatures se sentent en faveur. Dans des crises comme celles que traversaient ce mari et cette femme, cette gaieté si spontanée, si ignorante, de ce petit garçon et de cette petite fille devait leur faire mal. L'antithèse entre le poids que les parents portent sur leur cœur et la légèreté de ces sensibilités fraîches et neuves, fait le tragique poignant de certains drames de famille. Elle en fait aussi la consolation. C'est le rajeunissement, c'est l'avenir qu'annoncent ces insouciances des enfants à l'homme et à la femme qui souffrent. Norbert et Valentine éprouvèrent à la fois l'une et l'autre impression, et leurs premières phrases, quand, d'un commun accord, ils eurent renvoyé les petits, exprimèrent cette tristesse et cette douceur :

— « Comme ils avaient l'air contents d'être avec vous!... » dit-il. « Vous les gâtez un peu, et que vous avez raison!... Quand on n'a pas été heureux tout petit, on risque beaucoup de mourir sans l'avoir jamais été... »

— « Je ne les gâte pas, » répondit la mère, « je me gâte en eux. Dans mes moments de lassitude, comme celui que j'ai eu la faiblesse de vous montrer ce matin, ils me rapprennent à espérer. Mais, vous voyez, cela va mieux, j'ai repris sur moi. Je ne me suis pas recouchée. J'ai déjeuné avec eux, puisque vous m'aviez fait dire que vous ne pouviez pas être là, et c'est fini... »

Il y eut un silence entre eux. Devant cette nouvelle preuve de grâce et d'énergie donnée par cette âme, qui voulait lui cacher combien la dénonciation de la lettre anonyme l'avait frappée jusqu'en son tréfonds, le mari infidèle et jaloux eut un remords plus vif encore, mais aussi un sentiment plus aigu du mystère contre lequel il se débattait. Fallait-il que la jeune femme y attachât de l'importance pour qu'elle continuât de défendre ce mystère par toute son attitude, comme une épouse coupable, tandis qu'elle n'avait à dissimuler que le plus pur dévouement!... Mais à qui?

Mais pourquoi?... Et trouvant, dans l'angoisse accrue de cette question, la force d'avouer son dégradant accès de soupçon :

— « Mon amie, » commença-t-il, « je viens de la rue Lacépède. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, dont elle était seule au monde, maintenant que la mère était morte, à comprendre la funeste portée sur ces lèvres, Valentine avait regardé Norbert avec une épouvante dans ses prunelles soudain fixes. Elle répéta, comme si elle ne pouvait pas croire aux paroles qu'elle avait entendues :

— « Vous venez de la rue Lacépède?... C'est là que vous êtes allé en me quittant, après que je vous avais parlé comme je vous avais parlé? C'est là?... »

— « Oui, » répondit-il d'une voix basse, et, avec la fermeté, accablée mais décidée, de quelqu'un qui, voulant réclamer un droit, se force à remplir d'abord le plus pénible devoir : « J'ai eu un accès d'égarement... Cette lettre anonyme, l'indication si précise de cette adresse, votre trouble quand je vous avais parlé... J'ai perdu la tête... La jalousie m'a pris. J'ai voulu savoir... J'y suis allé... »

— « Ah! » gémit-elle avec un accent qu'il ne lui connaissait pas. « Vous avez pu me faire cela!... Non, ce n'est pas la lettre anonyme qui vous a précipité là-bas, ce n'est pas la dénonciation, ce n'est pas mon trouble, c'est... Mon Dieu! » et elle leva les mains en les serrant dans un geste désespéré : « Et moi qui étais si touchée de votre délicatesse, ce matin, moi qui me disais : on l'a calomnié!... Ce qui vous a fait aller rue Lacépède, » continua-t-elle en marchant sur son mari, son beau et noble visage convulsé d'indignation : « c'est votre entretien avec Jeanne... Elle est venue. Elle vous a parlé. Ce qu'elle vous a dit, je n'en sais rien. J'ai entendu vos voix à travers cette porte. Je n'ai pas voulu les avoir écoutées... Mais quand elle est partie, sans avoir osé me revoir, j'ai bien compris qu'il s'était passé entre vous quelque chose d'extraordinaire... Je devine maintenant. Je vois tout...

C'est elle qui a écrit la lettre anonyme ; elle qui m'a suivie, qui m'a dénoncée ; elle qui vous a jeté sur cette piste, pour vous prendre à moi !... Dieu ! La malheureuse !... On avait donc raison. Il y avait une intrigue entre vous. Pour que vous l'ayez laissée vous parler ainsi de votre femme — de la mère de vos enfants — c'est qu'elle vous tient, c'est... » Elle s'arrêta devant les mots d'amant et de maîtresse qui lui brûlaient le cœur rien qu'à les penser, et, dans un cri où la légitime révolte de l'épouse trop outragée protestait douloureusement : « Non, vous n'êtes pas allé là-bas parce que vous étiez jaloux de moi ! Vous y êtes allé parce que vous me trahissez !... Vous avez cru avoir une preuve, un moyen de vous rendre libre, pour être à elle davantage !... Mais quelle femme avez-vous donc cru que j'étais ? Quand vous ai-je donné le droit de me juger ainsi ?... Et elle ?... Ah ! C'est trop amer, trop amer ! Et je ne l'ai pas mérité !... »

— « Il est bien naturel que vous pensiez ainsi... » répondit Chaligny d'une voix plus basse encore. Il se sentait incapable, en ce moment, de discuter des évidences qui n'étaient cependant que morales, incapable de s'innocenter sur le point, si essentiel, de sa liaison avec Mme de La Node. Il était trop affamé de vérité pour mentir. Et puis, comment nier cette explication violente avec sa maîtresse, à la porte de la chambre de sa femme, et dont celle-ci avait surpris la rumeur ? Comment justifier la volte-face qui l'avait, aussitôt après cette visite de Jeanne, jeté à cette enquête qu'il était bien forcé d'avouer, puisqu'il n'était rentré chez lui que pour la prolonger ? Il ajouta seulement : « Les apparences sont contre moi. Et néanmoins... » Il hésita une seconde, et sa voix se releva pour proférer ce solennel serment : « Je vous le jure sur la tête des enfants, puisque vous venez de me les rappeler. Non, ma démarche n'avait pas cette abominable intention. Non, je ne voulais pas me rendre libre. Non, je n'allais pas chercher des preuves contre vous. Je n'avais pas de plan, pas d'arrière-pensée. J'ai été fou, je vous le répète... Vos visites dans cette rue perdue, les précautions que vous pre-

niez, ce secret dans votre vie... Mais si je vous ai méconnue un instant, j'ai été bien puni... Quand je suis arrivé devant cette maison, je n'ai pas pu dominer le doute affreux qui me rongeaient... J'ai interrogé les boutiquiers voisins... J'ai su qui vivait là... Ne m'interrompez pas. C'était de l'espionnage, un infâme espionnage. Je me méprisais tant de m'y livrer!... Et puis j'ai sonné à cette porte... J'ai donné votre nom pour entrer... On m'a reçu... J'ai vu M. Dumont... Qui est-ce? Valentine, qui est-ce?... »

A mesure que son mari parlait, racontant, avec la pourpre de la honte aux joues, et, dans les yeux, la fièvre de savoir enfin, le visage de la jeune femme changeait d'expression. A la colère indignée des premiers moments, se substituait une anxiété qui alla de nouveau jusqu'à l'épouvante, quand elle eut entendu la phrase irréparable : « On m'a reçu... » Ce fut une émotion si violente qu'elle se mit à trembler de tout son corps. Puis, ramassant sa volonté dans un suprême effort, elle eut le courage de défendre encore ce secret, qui n'était pas le sien, contre l'inquisition passionnée de Chaligny.

— « Puisque vous avez vu M. Dumont, vous le savez, qui c'est... Un malade à qui je fais l'aumône de quelques visites, parce que je l'ai promis à une personne qui est morte... Laissez-moi remplir ce devoir de charité jusqu'au bout. Je ne le remplirai pas longtemps, et ayez, vous, la charité de ne pas m'en demander plus que je n'ai le droit de vous en dire... »

— « Je vous obéirai, » reprit Chaligny, « si vous voulez seulement me jurer sur la tête des enfants, comme j'ai fait, moi, tout à l'heure, que cette personne morte dont vous parlez, envers qui vous accomplissez un vœu, n'était pas... » Il hésita une seconde, tout bas : « ... n'était pas ma mère?... Mais vous ne jurerez pas, vous ne pouvez pas jurer... A quoi bon vous le demander d'ailleurs? Je le sais, que c'était ma mère... Ce n'est pas seulement M. Dumont que j'ai vu dans cette maison de la rue Lacépède. Je l'y ai vue, elle aussi... Son portrait est là, un portrait que je ne connaissais pas, chez cet homme que je ne connaissais pas non plus. Il n'y a pas que

son portrait. Il y a le vôtre. Il y a le mien... » Et, tout d'un coup, la mémoire illuminée par cet éclair du souvenir qui ravive en une seconde le détail d'une impression oubliée des années : « Mais si, je le connais, cet homme. Je me rappelle son nom maintenant. C'est M. de Rayneville. » Il répéta : « Rayneville? Rayneville? Il venait chez nous autrefois. Et puis, il a disparu... Si, attendez. Je me rappelle encore... Un procès. Une condamnation... Mais maintenant que je tiens le nom, je reconstruirai tout... Ce n'était cependant pas notre parent, » continua-t-il en suivant tout haut ses pensées, « et ma mère a continué à le voir secrètement jusqu'à sa mort?... Elle vous a demandé de continuer à le voir quand elle n'y serait plus?... L'affaire Rayneville?... Oui. Il y a eu une condamnation... Mais le motif? Le motif?... Je ne me rappelle plus. Je retrouverai. Je vais de ce pas chez mon notaire. Il fera la recherche dans les collections de la *Gazette des Tribunaux*. Je veux savoir... »

— « Je vous en supplie, mon ami, » dit Mme de Chaligny en le retenant. « Calmez-vous. » Et, avec une expression de la même terreur, toujours grandissante : « Vous n'irez pas chez votre notaire. Vous ne prononcerez le nom de M. de Rayneville à personne. Vous l'avez reconnu. C'est vrai, il s'appelait ainsi. Quant à l'affaire dont vous parlez, c'est vrai encore qu'un procès a eu lieu et qu'il a été condamné... Mais qu'est-ce que cela vous fait? » implora-t-elle. « Pourquoi voulez-vous tourmenter les morts?... Oui. C'était un ami d'enfance de votre mère. Elle a eu pitié de lui après qu'il avait commis une grande faute, dont il avait été horriblement puni. Quand elle s'est vue sur le point de mourir, elle a eu pitié de lui encore. Il était malade. Il était seul. Elle m'a demandé de la remplacer... Ah! mon ami, » et elle éclata en sanglots, « n'outrage pas ta mère, après m'avoir outragée! Respecte-la dans cette dernière volonté, comme j'ai fait... » Que les reproches du début de leur conversation étaient loin, et loin Jeanne de La Node et la jalousie! Valentine ne voyait plus, à cette minute, que la découverte vers laquelle son mari mar-

chait, avec cette irrésistible logique du soupçon une fois éveillé, et elle se jetait à la traverse. « Promets-moi que c'est fini, » conclut-elle, « que tu en resteras là ! Que veux-tu apprendre de plus ? »

— « Ce que je veux apprendre ? Pourquoi ma mère m'a caché cette charité... » répondit-il, « pourquoi elle vous a demandé de me la cacher... Valentine, » continua-t-il avec une supplication : « vous avez commencé de me dire la vérité. Allez jusqu'au bout... Comment voulez-vous que je vous croie ? Est-ce que la pitié envers un homme condamné explique ce don d'un portrait tel que j'ai vu, et exécuté en se cachant de nous aussi ? Jamais je n'avais entendu parler de cette peinture, ni moi, ni personne. Elle avait été faite pour cet homme, vous entendez, *pour cet homme !*... Et mon portrait, à moi ? Pourquoi cet homme l'a-t-il là sur sa table ? Ne me dites pas que c'est par reconnaissance pour sa bienfaitrice. Non, non, non. Il y a autre chose... Et quand il m'a vu, ce cri qu'il a jeté, cette crise dont il a été saisi... Vous avez parlé de charité, et vous n'aurez pas celle de m'aider à chasser une idée qui commence à s'emparer de moi, qui m'obsède, qui ne veut plus me quitter, — à la chasser, » insista-t-il d'un air sombre, « ou à l'accepter. »

— « Quelle idée ?... » balbutia Valentine.

— « Mais que cet homme, pour que ma mère ait tenu à le ménager jusqu'au bout, et, par vous, jusqu'au delà de sa mort, avait entre les mains le moyen de la perdre, de nous perdre tous... Vous ne voulez pas que j'aille chez mon notaire. Pourquoi ? C'est que vous avez peur que son nom et le nôtre soient prononcés ensemble. Avons-nous donc été mêlés à son procès ? Et me l'a-t-on toujours caché ? Vous ne m'empêcherez pas de le savoir... »

— « Vous saurez que cette triste affaire n'a rien de commun avec nous, » répondit Mme de Chaligny. « Elle est sinistre, mais bien simple : M. de Rayneville avait un oncle très riche... Il était lui-même un peu embarrassé dans ses affaires d'argent, s'étant laissé entraîner par Paris, comme

tant de jeunes gens... Tous les autres héritiers de cet oncle étaient, eux aussi, très fortunés. Le malheureux n'a cru faire de tort à personne en essayant de s'assurer cette succession, que des intrigants captaient. Il a imité l'écriture de son oncle et minuté un faux testament. Voilà son crime. Il est énorme. Il l'a expié par tant d'années de martyre!... Il a été condamné, et depuis qu'il a fini sa peine, il n'a plus vécu, dans ce quartier où il achève de mourir, que pour les pauvres et pour Dieu... Vous vérifierez vous-même, quand vous voudrez, ce que je viens de vous dire... »

— « Ainsi cet homme était un escroc, » répondit Chaligny, durement, âprement. « Et vous me demandez de ne pas chercher quelles raisons ma mère a eues de le revoir, quand il est sorti du bagne, — de vous forcer, vous, à le connaître? On peut garder des rapports avec un assassin, parce qu'on peut ne pas le mépriser, mais un faussaire, un ignoble faussaire... »

— « Tais-toi, mon ami, tais-toi, » cria Valentine. « Je ne veux pas t'avoir entendu prononcer ces mots à propos de lui!... »

Elle s'arrêta, comme terrifiée des mots qu'elle-même avait osé dire. Ils se regardèrent, sans trouver, ni lui ni elle, la force de continuer ce tragique entretien, que l'entrée d'un domestique qui apportait une lettre rendit tout d'un coup plus tragique encore. En remettant ce pli à Chaligny, le garçon dit, en effet :

— « C'est de la part de M. le docteur Salvan, pour monsieur le marquis. Sa voiture attend là en bas. »

— « Dites que c'est bien et qu'il n'y a pas de réponse. La voiture peut repartir, » fit Chaligny après avoir jeté les yeux sur le billet, qu'il tendit à sa femme quand ils furent seuls. Ce n'étaient que dix lignes, hâtivement tracées au crayon par le médecin, mais quelles lignes pour celle qui les lisait sous le regard du malheureux qu'elle avait en vain tenté d'abuser! « *J'ai trouvé M. Dumont bien atteint. Il ne peut plus parler. Je crois cependant comprendre qu'il désire vous revoir. Son agitation*

est telle que je prends sur moi de vous demander d'achever votre bonne action de ce matin en revenant rue Lacépède, aussitôt. Ma voiture vous conduira. Je ne quitte pas le malade. Venez, Monsieur, si vous le pouvez. Ce soir, peut-être, serait-il trop tard. »

— « Ah ! Norbert, » supplia-t-elle, « ce n'est pas possible que tu le laisses mourir ainsi, que tu lui refuses ce qu'il demande !... Il est encore temps. Viens. La voiture de Salvan n'est pas partie. Nous la prendrons. Viens ! Mais viens !... Courons !... »

— « Non, » dit Chaligny, en se laissant tomber sur une chaise, et serrant sa tête dans ses mains, « je n'irai pas. Je ne comprends plus rien, je ne sais plus rien, sinon que cet homme et tout ce qui touche à lui me fait horreur. »

— « Tais-toi, » s'écria-t-elle de nouveau, d'un accent sauvage. Puis, le serrant dans ses bras avec une ardeur désespérée, elle l'entraîna en lui disant : « Viens. Viens vite. Viens... Ah ! Pourvu que ce ne soit pas trop tard. Mais c'est ton père ! C'est ton père !... »

IX

LA MORTE

Valentine n'avait plus ajouté une parole à l'aveu. Il lui était échappé malgré elle, mais comment éviter la conclusion nécessaire où la convergence de tant d'indices révélateurs aurait, tôt ou tard, entraîné Norbert ? Lui, n'avait plus posé une question. Il avait suivi, presque automatiquement, sa femme affolée, descendu avec elle le grand escalier, avec elle traversé la cour. Quand ils arrivèrent à la porte de l'hôtel, le coupé du médecin était déjà parti :

— « Mon Dieu ! » gémit Valentine. « Ce que je craignais tant est arrivé. C'est trop tard !... Dire qu'il meurt peut-être en ce moment !... »

Il leur fallut quelques minutes pour arrêter une voiture de louage qui mit près d'une longue demi-heure, malgré les objurgations, à franchir cette moitié de Paris que la jeune et charmante femme avait traversée si souvent, en se cachant; et maintenant elle faisait le même trajet, ses doigts serrés autour de la main de celui à qui elle avait tant voulu dérober ces visites. Norbert continuait de se taire. De temps à autre, il répondait à la pression de ces doigts fidèles, et, dans la détresse intime où il sombrait, sous le coup de la plus douloureuse révélation, cette présence de cet être qu'il avait méconnu, qu'il sentait si tendre, si dévoué, lui prenait tout le cœur. Valentine n'ignorait rien, aujourd'hui, de ses trahisons. Il l'avait entendue crier de douleur, quand elle avait compris qu'il l'avait si injurieusement soupçonnée, poussée par une maîtresse, — et quelle maîtresse!... — Trahisons, injures, humiliations, elle n'avait plus même à les pardonner. Elle les avait oubliées, dans sa pitié pour lui qui souffrait, qu'elle voyait souffrir. Pourquoi n'avait-il pas deviné plus tôt la délicatesse unique de cette âme, si haute et si fidèle? Mais pourquoi elle-même n'avait-elle pas montré plus tôt, envers un homme qu'elle aimait cependant, plus de passion dans cet amour, plus d'ouverture de cœur, plus d'élan? Hélas! la prophétique formule du poète antique sera toujours vraie, dans le domaine des modestes destinées privées, aussi bien que dans celui du vaste développement des sociétés : « La Science au prix de la Douleur... » Que de fois il y faudrait ajouter : « et de la Faute! » Sans que la généreuse Valentine s'en rendit compte, cette flamme qui brillait dans ses prunelles en ce moment venait de la fièvre que la jalousie lui mettait dans les veines, depuis qu'elle savait l'infidélité de son mari. A son chagrin violent devant cette trahison, elle avait senti combien elle était à lui, en sorte que, là encore, les ténébreuses intrigues de l'envieuse Jeanne avaient produit un résultat justement opposé à celui qu'elle méditait. Et comment le mari perfide n'eût-il pas établi, dans ces instants mêmes, une comparaison, écrasante pour ses indignes amours? Valentine et lui, ils

avaient depuis longtemps déjà vécu une vie secrète à côté de leur vie avouée. Seulement, c'était, lui, pour l'outrager, et, elle, c'était pour le servir, pour remplir une mission de piété filiale dont elle avait, à tout prix, voulu lui éviter l'amertume... Toutes ces émotions étaient là entre eux, dans la voiture qui les emportait, — vers quelle scène suprême de tristesse et d'agonie ? Il y a, dans les qualités de père et de mère, un caractère auguste qui rend insupportable d'y associer des idées comme celles qui allaient désormais et pour toujours se mêler chez Norbert au souvenir de ceux dont il était issu. Cet adultère de sa mère, — cette condamnation infâme de son vrai père, — son nom qui n'était pas son nom, que de hontes ! Que de misères ! Et comme si elle eût distinctement lu dans la pensée du malheureux, Valentine lui dit, rompant la première ce cruel silence, devant la petite maison où l'ancien amant de Mme de Chaligny achevait de mourir :

— « J'avais promis à ta mère de ne jamais t'apprendre la vérité que s'il te demandait à ses derniers moments. Adoucises-lui. C'est elle qui t'en prie par moi, puisque c'est le seul cas où elle ait voulu que tout te fût révélé... Sois sûr qu'elle te voit en ce moment... C'est peut-être sa dernière expiation... »

— « Ne me demande rien en son nom, » répondit-il tout bas. « Tu m'ôterais mon courage. »

— « Ne parle pas d'elle ainsi, » implora Valentine, en lui mettant sa main sur la bouche d'un geste épouvanté. « Tu ne la connais pas. »

— « Je connais ma honte, » répondit-il, en se dégageant, « et que je porte un nom volé. »

— « Elle en a tant souffert ! » dit-elle. « Ils ont tant expié ! Tu sauras... Tu sauras... Tu sauras... » Elle répéta ces mots par trois fois avec une certitude qui, même dans l'émotion de cette minute, fit venir aux lèvres du fils une question, mais désespérée :

— « Qu'y a-t-il donc à savoir encore ? »

— « Tout, » répliqua-t-elle d'un accent profond. « Ce ne

sont pas les actes qu'il faut juger dans la vie, ce sont les cœurs. Ah! cède au tien en ce moment, mon Norbert, tu regretterais tant plus tard de n'avoir pas aidé à effacer! »

Ils étaient arrivés près de la maison, devant laquelle se profilait la silhouette du coupé du médecin. Le cocher, descendu de son siège, se tenait près de la porte. Il reconnut Mme de Chaligny et marcha vers elle, comme elle s'élançait de sa voiture.

— « Qu'y a-t-il? » lui demanda-t-elle en devinant à sa physionomie qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— « Il est mort, » répondit l'homme, tout bas, en montrant de la main les fenêtres du premier étage de la petite maison, et, de cette voix, si indifférente dans sa gravité feinte, que prennent les gens du peuple pour annoncer un événement tragique, à l'importance duquel il semble qu'ils participent par ce message même.

— « Il est mort... » répéta Valentine, et elle saisit la main de son mari pour lui dire : « Il n'a pas pu savoir ta réponse et ton premier refus, je te le jure... N'est-ce pas, » ajouta-t-elle en s'adressant au cocher du médecin : « c'est pendant que vous alliez d'ici à la rue Barbet-de-Jouy qu'il a passé? »

— « Juste quand j'ai quitté, paraît-il. Je n'ai pas eu de détails, vous comprenez. Comme j'arrivais tout à l'heure, le domestique, qui rentrait de chercher le prêtre, m'a raconté l'accident. »

Mme de Chaligny avait senti qu'en entendant cette nouvelle son mari s'appuyait sur son bras pour ne pas tomber. Elle avait vu que l'émotion de cette mort apprise ainsi se doublait du repentir d'avoir hésité à venir et d'avoir manqué cette occasion suprême et unique de montrer un peu de piété filiale à celui qu'il savait son père. C'est à cause de cela et pour adoucir aussitôt cette douleur, qu'elle avait forcé le cocher à préciser un détail qui devait, lui semblait-il, atténuer, du moins sur un point, l'impression subie par Norbert. Elle put voir que la seconde réponse le laissait tout aussi trou-

blé. Il avait pâli affreusement. Elle crut qu'il allait défaillir. Elle ignorait encore que l'attaque qui avait emporté le malade s'était déclarée dès la minute de sa rencontre si absolument inattendue avec le visiteur soi-disant venu de sa part à elle, et, frissonnante, elle le repoussa vers la voiture, en insistant :

— « Tu es trop ému. Il faut que nous rentrions... Si tu veux lui dire adieu, nous reviendrons demain... »

— « Non, » répondit-il. « Je veux le voir, maintenant. »

— « Ah! mon ami!... » fit-elle tout bas. « Tu leur as pardonné. Ah! que c'est bien! »

— « Leur pardonner?... » répéta-t-il, en mettant dans ce soupir tous les sentiments contradictoires qui l'agitaient à cet instant : l'horreur d'avoir été la cause, quand même, de cette crise dernière où le moribond avait succombé; — la révolte encore frémissante de son honneur contre la révélation faite sur sa mère; — un sursaut d'humanité, malgré tout, et un attendrissement à l'idée que là, entre les murs de ce pavillon solitaire, venait de mourir celui que cette mère avait aimé, celui dont il était né; — une reconnaissance, grandissante à chaque seconde, pour l'épouse méconnue et trahie, oui, qu'il avait trahie, comme sa mère avait trahi M. de Chaligny. Avait-il le droit de s'en indigner, de « pardonner », avait dit Valentine? Pour pardonner, ne faut-il pas avoir le droit de condamner? Et il subissait cet impérieux besoin : revoir, avant la complète dispersion, le cadre d'objets où s'était déroulée cette longue tragédie cachée à laquelle il venait d'être initié lui-même si tragiquement; contempler les traits de celui qui en avait été le héros, de cet homme qui avait assez passionnément ému le cœur de sa mère pour qu'elle ne l'eût pas renié après son crime; chercher sur ce masque immobile la trace d'une ressemblance avec son propre visage, la preuve de cette filiation qui lui rendrait désormais si cruel d'entendre seulement prononcer le nom qu'il devait continuer de porter. Il avait, certes, sonné à cette petite porte, quelques heures auparavant, avec une amère émotion, lorsqu'il croyait tenir la preuve de l'adultère de sa

femme. Qu'était-ce auprès du serrement de cœur qui l'étouffait maintenant!... La porte se rouvrit comme l'autre fois; il aperçut l'étroit escalier, avec son tapis, ses tentures, ses tableaux, à l'arrangement duquel sa mère avait sans doute présidé. Comme l'autre fois, il entra dans l'antichambre, puis dans le salon-bibliothèque où se tenait à présent le professeur Salvan, auquel, dans le désarroi de la catastrophe, on n'avait pas transmis la première réponse, car il accueillit les deux nouveaux venus en leur disant :

— « Je vous attendais... Il a fini de souffrir, et dans une émotion douce qu'il vous aura due... » ajouta-t-il, en s'adressant à Norbert. « Il avait repris sa connaissance, et j'avais pu comprendre qu'il voulait vous revoir. Dans ces paralysies bulbaires progressives, on est toujours à la merci d'une syncope. Elle s'est produite exactement comme ma voiture partait. J'ai entendu le bruit des roues. Lui aussi... Il m'a regardé avec une reconnaissance!... Cinq minutes après il n'était plus... Il y avait longtemps qu'il avait fait son sacrifice et qu'il s'était mis en règle. Il se pourrait bien que ce fût le plus sûr... D'ailleurs vous allez voir quel air de paix il a maintenant... Moi je n'ai plus rien à faire ici. Je vais à d'autres misères. Il y en a de pires, et qui n'ont pas une sainte pour les consoler... »

Le médecin avait quitté la pièce, et le roulement de sa voiture, ce dernier bruit de la vie perçu une heure plus tôt par le mourant, avait annoncé que ce grand savant était en route, comme il l'avait dit, vers d'autres misères. Celle au dévouement de laquelle son scepticisme avait rendu justice en des termes d'une vénération attendrie continuait, elle aussi, sa mission de charité, accomplie, depuis des années, dans cette vieille maison du vieux quartier, asile jadis de tant de vocations religieuses. Les quelques tilleuls du jardin, à l'époque où leurs charmilles ombrageaient le préau d'un couvent, avaient vu passer sous leurs feuilles vertes en été, dorées en automne, bien des ouvrières de consolation. Aucune n'avait eu le cœur inondé d'une charité plus pitoyable et plus brû-

lante que cette femme, quand elle s'agenouilla dans la chambre du mort. Elle avait pris dans sa main, de nouveau, la main de son mari, qui, debout, regardait son père immobile dans son fauteuil de malade. La soudaineté des attaques répétées n'avait pas permis qu'on transportât M. de Rayneville — rendons-lui son nom véritable — jusque dans son lit. On avait seulement, pour prévenir tout choc dans les convulsions, glissé sous sa tête un épais oreiller sur lequel se détachait un visage, détendu maintenant, et dont l'extrême maigreur attestait le marasme d'une physiologie usée par une longue maladie. Les lèvres ne recouvraient pas tout à fait les dents, dont la pointe brillait dans la bouche livide. Les paupières abaissées ne recouvraient pas non plus les globes déjà vitreux des yeux. Les os des joues tendaient sous la peau, décolorée, comme collée à eux. Mais le professeur Salvan avait dit vrai : malgré ces signes de dépérissement qui auraient dû rendre cette dépouille sinistre, un apaisement s'en dégagait, la détente de la délivrance enfin atteinte. Le prêtre, appelé au dernier moment, et qui priait dans un autre coin de la chambre, avait déjà placé sur la poitrine du mort un crucifix sur lequel étaient croisées les mains. Elles semblaient de cire, et les spasmes de la dernière attaque en avaient comme noué les doigts. Les cheveux rares et la barbe blanche avaient été peignés. On avait boutonné jusqu'au col le veston de drap fin que le malade portait chez lui, et disposé un châle sur ses jambes, sans doute pour dissimuler la contorsion qui tordait ses pieds. A une seconde, Valentine sentit, sous la pression de main de son mari, que les idées soulevées en lui par ce spectacle étaient trop douloureuses. Elle se leva, et elle l'entraîna, presque malgré lui, dans le salon attenant, où la Mme de Chaligny de 1875 souriait dans son cadre ovale, — comme elle avait dû sourire en pensée, tandis qu'elle posait, à celui pour qui elle faisait faire ce portrait. — Là, sérieuse, caressante, persuasive, elle lui dit :

« — Tu vas retourner rue de Varenne. Norbert, je te le demande. Je resterai ici encore un peu pour un dernier

devoir. Le tien, à toi, c'est de leur rendre justice, à présent, dans ton cœur... » Et, de sa main, elle montra l'image de sa mère, d'abord, puis la porte de la pièce où reposait le mort. « Tu entreras dans mon petit salon. Tu chercheras dans le tiroir qui est sous la tablette de mon secrétaire un coffret en cuir. Tu l'ouvriras... » et elle décrocha d'un bracelet où étaient appendues quelques breloques une petite clef d'or qu'elle lui tendit. « Tu y trouveras une enveloppe sur laquelle j'ai écrit de ma main : *Pour mon mari, après ma mort...* Tu prendras connaissance de ce qu'elle contient... Et si tu désires revenir ensuite ici, nous reviendrons ensemble... C'est ta mère qui le veut... »

Le fils était à ce point usé par tant de secousses, et trop violentes, qu'il obéit à sa femme comme il eût, vingt-six ans plus tôt, obéi à une prière émanée de celle dont l'effigie, apparue à cette même place, lui avait été un saisissant indice. Il prit la clef et se laissa conduire par Valentine jusqu'à la porte. Une demi-heure plus tard, ayant trouvé le coffret de cuir noir dont elle lui avait parlé, et, dans ce coffret, l'enveloppe, avec la suscription annoncée, voici les pages qu'il commença de lire. Elles étaient toutes de l'écriture de Valentine et datées du 3 septembre 1897, deux jours exactement avant la mort de la mère. Les mots tracés sur l'enveloppe étaient reproduits en tête de ces pages, dont la première ligne, par un rappel de la tendre appellation que Valentine donnait à Mme de Chaligny, toucha aussitôt le fils aux larmes. Comme il avait été coupable de ne pas avoir senti, lui aussi, dès cette date, ce qu'était sa femme ! Pourquoi sa mère ne le lui avait-elle pas révélé ? Quelle misère ! Les mêmes silences sur lesquels il avait vécu dans son ménage, et comme mari, il les avait connus jadis au foyer familial, et comme enfant. Il en tenait aux côtés obscurs et farouches de son être, conçu dans le mensonge et dans la terreur. Portant elle-même de tels poids sur son cœur, comment sa mère aurait-elle pu vivre avec lui dans cette communion qui suppose l'entière sincé-

rité? C'est l'inévitable expiation des bonheurs défendus que ce devoir du mystère qui ne permet même pas à une femme de dire à son fils quel sang coule dans ses veines et le nom de celui qu'il devrait appeler son père!

« Pour mon mari, après ma mort.

« 3 septembre 1897.

« Maman avait été si mal hier que le médecin appréhendait qu'elle ne passât pas les vingt-quatre heures. Elle m'a demandé de la veiller, elle qui d'ordinaire veut toujours que j'aie me reposer. Sa garde devait me relever dans la seconde moitié de la nuit. J'avais aussitôt compris, à son insistance passionnée, qu'elle avait une recommandation dernière à me faire, à laquelle elle attachait une importance extrême. Je ne pouvais pas deviner combien cet entretien serait solennel et quelle confiance j'y recevrais, que je dois transcrire ici, en ce moment où toutes ses paroles sont encore si précises dans ma mémoire. Elle veut que, si je meurs avant une certaine personne, mon mari soit le dépositaire de ce secret qu'elle n'a pas eu la force de lui dire. Elle le veut, pour qu'un certain devoir soit rempli, qu'elle m'a confié. Je me conformerai à son désir, en laissant après moi, si cela est nécessaire, ce témoignage. Il faut qu'il soit sa voix elle-même et que je n'y mêle pas mes émotions. Je ne pourrais pas les dire, d'ailleurs. Depuis cette conversation, je suis comme brisée, comme nouée. Je ne vois qu'elle. Je n'entends qu'elle.

« Il flottait autour de l'hôtel un immense silence. Les voitures qui passent rue de Varenne dans cette saison ne sont pas nombreuses. La paille que nous avons fait mettre sur la chaussée étouffait même ce bruit. Je m'étais installée au chevet du lit, avec mon ouvrage que je n'avais pas le cœur de

continuer. Je le posais sans cesse pour regarder le pauvre visage de cette femme qui était encore si belle quand je me suis mariée, et où je voyais la mort. Elle fermait les yeux et semblait sommeiller. Elle priaït mentalement pour demander le courage de me parler, et quand elle releva ses paupières, je lus dans son regard une si intense ardeur que je devinai son désir. J'essayai de la devancer, pour lui épargner un peu cet effort d'articuler qui lui fait du mal :

— « Vous êtes tourmentée, maman?... » lui dis-je. « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous? J'y suis prête. »

— « Oui, » répondit-elle. Son accent, faible ces derniers jours, était redevenu fort. Je sentis que sa dernière flamme de vie s'y consumait. Elle ajouta : « Que c'est dur ! »

Le trouble où je la voyais m'effraya tellement que je lui dis : — « Chère mère, vous êtes trop souffrante en ce moment. Si vous avez quoi que ce soit à me demander, vous savez que vous m'aurez là, toujours. Attendez demain, après-demain, huit jours... Vous aurez repris des forces... »

— « Non, » répondit-elle, en me montrant son visage terreux, couleur de buis, « je serai morte. C'est à présent qu'il faut que je vous parle... Valentine, » continua-t-elle avec sa voix d'autrefois, revenue presque entièrement, par un miracle d'énergie, « je vous répète que je vais mourir. Je le sais. J'ai obtenu du médecin la vérité, en lui disant que j'avais une affaire extrêmement importante à régler. Cette affaire, c'est de confier à votre honneur un secret qui ne doit être su de personne, excepté de Norbert, peut-être, un jour, dans deux circonstances que je préciserai. C'est aussi de vous charger d'une mission très délicate, très pénible. Si elle l'est trop, vous me le direz. Cela, je le veux... »

— « Je garderai votre secret, maman, » fis-je, « et si la mission n'est pas impossible, je la remplirai. Je vous le promets. »

— « Merci, » dit-elle... « Mais pour avoir le courage de vous parler, il faut que je prie. » Elle referma ses yeux. Sur sa pauvre figure, si malade, je lus une expression d'intense

douleur. Ses lèvres décolorées récitaient tout bas une oraison que je n'entendais point. J'avais peur... Quand sa prière fut finie, elle me dit : « Enlevez la lumière de la chambre. Je ne peux pas parler si vous me voyez, ou si je vous vois. » Je lui obéis. « Venez près de moi, » reprit-elle encore, « tout près, et tenez-moi la main. » Je lui obéis de nouveau. L'étreinte de ses doigts brûlants de fièvre, dans l'obscurité où nous étions maintenant, le son de cette voix qui semblait venir d'au delà de la vie, — et n'était-ce pas la confession d'une âme réellement sortie du monde?... — jamais je n'oublierai cela.

— « Ma fille, » commença-t-elle, « ce que j'ai à vous dire doit être dit tout de suite. J'ai aimé un homme qui n'était pas mon mari. Cet homme vit toujours, et il est le père de Norbert. Il s'appelait; » elle insista, « je dis : *il s'appelait* Philippe de Rayneville... Sur le point de paraître devant Dieu et d'être jugée, pour une faute que j'ai pourtant bien expiée, que j'expie encore à cette minute, je n'essaierai pas de m'excuser. J'avais connu Philippe avant mon mariage. Il était le fils d'un voisin de campagne de mes parents. Nous nous étions aimés, sans nous le dire, avec l'espérance, avec la certitude d'une union, qu'un événement inattendu, une brouille violente entre son père et le mien, pour une question d'intérêt, rendit impossible. Nos familles savaient nos sentiments. La sienne le fit voyager. La mienne me cacha qu'il fût parti par ordre. On me persuada qu'il m'oubliait. Je me laissai marier à M. de Chaligny. Je vous répète que je ne m'excuse pas. C'était mal d'épouser quelqu'un que je n'aimais point, avec un sentiment pour un autre dans mon cœur. Ce fut plus mal de ne pas cacher à mon mari mon indifférence à son égard. Ce fut très mal, l'ayant éloigné de moi par ma froideur, de prendre prétexte de son infidélité pour justifier la mienne. Il eut une maîtresse. Je le sus. Je me dis que son manque de foi me rendait libre. J'avais retrouvé Philippe dans le monde. Notre ancienne passion se réveilla. Je fus à lui. Il me rendit mère. »

Elle s'était tue. Je serrai sa main avec toute la pitié qui, devant cet aveu d'une tragédie si simple, mais si poignante en

son expression toute humaine, me remplissait l'âme. De mon autre main, celle qui était libre, j'essayai de lui donner une caresse sur la joue, comme je fais quelquefois quand elle souffre trop et qu'elle ne peut qu'à peine supporter qu'on la touche. Mes doigts se mouillèrent à des larmes qui coulaient, coulaient silencieusement, sous ma caresse, dans cette nuit. Pour me prouver combien cette caresse, après ce qu'elle venait de me confier, lui était douce, elle fit le geste de me prendre cette main libre, et elle la posa sur ses lèvres. Je n'ai jamais pleuré moi-même comme à ce moment-là.

— « Le pire reste à dire, » reprit-elle. « Quand Norbert naquit, je vous jure qu'il n'aurait pas reçu le nom de Chaligny si je n'avais pas eu déjà un autre enfant. Je n'avais pas trouvé dans ma tendresse pour ce premier enfant la force de rester une honnête femme. Je n'eus pas celle de le quitter. J'endormis ma conscience en me justifiant par tant d'exemples de compromis pareils autour de moi, et aussi parce que la grande fortune était de mon côté. Ces misérables sophismes furent bien punis. Si je m'étais enfuie avec Philippe, rien de ce qui arrive, et qui est affreux, ne fût arrivé. J'étais très riche, vous le savez. Je vivais dans notre monde, comme vous y vivez, sans plus prendre garde que vous n'y prenez garde à ces questions d'ordre matériel que je n'avais jamais rencontrées. M. de Rayneville, lui, avait hérité des siens une fortune très entamée. Pour se maintenir dans ma société, et y faire figure, il dépensait plus que ses revenus. La mauvaise chance, je l'ai su depuis, s'en mêla. La faillite d'une banque où il avait imprudemment placé une partie de ses fonds acheva de le ruiner. S'il m'avait parlé, seulement!... Mais j'ignorais tout. Acculé à cette nécessité de changer entièrement sa vie, c'est-à-dire — il le croyait, le malheureux! — de me perdre, il commit un crime. Il avait un oncle très âgé, et très fortuné, sans enfants. Aucun de ses cousins n'avait un vrai besoin de cet héritage. Cet oncle mourut d'une attaque, à l'époque même où Philippe était le plus tourmenté. Appelé à ce lit d'

mort, la tentation fut plus la forte. Il détruisit le testament de son oncle, et il en fabriqua un qui lui laissait tout... Un matin, à mon réveil, M. de Chaligny entra dans ma chambre, et il me montra un journal où la découverte de ce faux était racontée, et l'arrestation de M. de Rayneville... Si je ne suis pas devenue folle du coup, c'est que le regard de mon mari me fit comprendre qu'il soupçonnait notre liaison. Je pensai à Norbert, et j'ai su me taire...

— « Ah! pauvre mère! » m'écriai-je, « vous avez trop raison de dire que vous avez expié. Vous avez tout payé par ce dévouement à votre fils dans ce quart d'heure-là. Est-ce votre faute si vous vous étiez trompée sur ce M. de Rayneville et s'il était un misérable? »

— « Ne l'appellez pas ainsi! » interrompit-elle. Quand j'avais qualifié de ce mot si dur l'amant faussaire, mon imagination avait devancé sa confiance. Je m'attendais à l'histoire sinistre d'un chantage. A l'énergie avec laquelle sa main se crispa sur mon bras, je compris que ses sentiments pour le père de Norbert n'étaient pas ceux de la haine et du mépris. Et je l'écoutai continuer :

— « Tout ce que Philippe avait fait, il l'avait fait parce qu'il m'aimait. Je peux me rendre cette justice que j'en ai eu l'intuition dès ce premier moment. C'est la certitude d'un horrible malentendu qui m'a permis de ne pas succomber là, tout de suite. Mon instinct de femme ne m'avait pas trompée... Mais, » et son accent se fit désespéré, « comment vous prouver ce que je sais pourtant, ce dont j'ai tant eu la preuve depuis? On juge les hommes par leurs actes, et celui-là est de ceux que l'on ne pardonne pas. Quelqu'un a tué, parce qu'il aimait. Il trouve encore des gens pour lui donner la main, pour le plaindre, pour l'estimer. Un faux, c'est la honte, la honte éternelle, ineffaçable, inexpiable... Et pourtant!... Écoutez, Valentine, vous me connaissez... Aussi vrai que je vais paraître devant Dieu, je n'ai jamais, dans ma vie, commis une seconde faute, jamais menti qu'alors. Vous m'avez vue vivre. Vous me verrez mourir. Un serment d'une

femme qui en est où j'en suis, cela compte... Hé bien ! je vous jure que Philippe n'a pas été plus coupable que celui qui tue, parce qu'il aime. Il n'y a eu que de l'amour dans son crime, je vous répète que je vous le jure, que de l'amour. La société avait le droit de le frapper comme elle a fait. Les siens avaient le droit de l'exécuter, comme ils ont fait ; ses amis de ne plus le connaître. Lui-même, il avait le droit, il avait le devoir de se condamner, comme il a fait aussi... Mais moi, moi pour laquelle il avait commis ce crime, pour ne pas me quitter, pour vivre de ma vie, parce qu'il m'aimait, enfin, j'étais la seule qui ne l'avais pas, ce droit de le condamner, et je ne l'ai pas condamné... »

— « Il vit toujours ? » demandai-je, comme elle se taisait.
« Vous savez qu'il vit, où il vit ? »

« Quoique je n'aperçusse pas distinctement le but où tendait ce suprême entretien, je comprenais qu'elle voulait m'associer d'une façon qui m'épouvantait à l'avance, mais que j'étais déjà décidée à accepter, à quelque œuvre de pitié envers cet homme. Sans doute elle avait continué d'entretenir une correspondance avec ce malheureux, retiré loin de Paris, et, lui ayant caché son état, elle appréhendait qu'une lettre de lui, arrivée après la mort, ne tombât entre les mains de Norbert. Allait-elle me demander d'être la messagère de la funeste nouvelle ? Je ne pressentais qu'une partie de sa volonté. Pouvais-je deviner à quelle folie de dévouement l'avait conduite sa fidélité pour ce criminel par amour, dont elle était restée la seule consolation, dans son désastre ? J'avais très souvent entendu dire que le monde est rempli de romans cachés, plus fantastiques, dans leur réalité vécue, que les plus folles inventions des livres. Mais qu'une aventure comme celle-là fût possible ; — qu'une femme de notre société eût poussé l'exaltation du sentiment jusqu'à consacrer la part la meilleure de son existence, des années durant, à un amant déchu — et de cette déchéance ! — qu'elle eût trouvé le moyen de lui apporter cette aumône de sa tendresse, dans sa prison, par des lettres qui l'avaient empêché de se

tuer; — qu'elle les eût continuées, ces lettres, pendant qu'il accomplissait sa peine; — qu'elle l'eût revu, cet amant, cette peine accomplie; — qu'elle eût pu, non pas une fois, mais cent, mais mille, échapper à toutes les servitudes de son rang pour aller, dans une maison perdue au fond d'un faubourg, passer une heure avec lui, le réconforter dans sa détresse, l'aider de ses conseils dans son relèvement moral; — que cet homme coupable d'un si grand crime n'eût plus, sous cette influence, nourri qu'une seule pensée : se montrer digne d'une telle amie, racheter un instant d'aberration par une vie tout entière consacrée à de bonnes œuvres; — et que les relations de ces deux êtres se fussent prolongées ainsi, de mois en mois, pendant des années, sous la menace d'un danger continu, dans ce Paris de la fin du dix-neuvième siècle, si positif, si brutal... — non, ce roman-là, je ne l'aurais jamais même imaginé, et moins encore que l'héroïne fut la mère de mon mari, cette marquise de Chaligny qui m'avait tant séduite quand je lui avais été présentée, par sa grâce fine, son charme, sa douceur d'accueil, et maintenant j'écoutais frémir, dans sa voix de mourante, le martyre intime de ses tragiques amours :

— « ... Quand tout fut découvert, » disait-elle, « il n'eut plus qu'une idée : me faire savoir pourquoi il avait cédé à cet égarement, obtenir mon pardon et mourir. J'ai sa lettre. Vous la lirez. Vous saurez alors ce que j'ai souffert... Ah! que j'ai souffert!... Il m'indiquait un moyen de lui répondre. J'obtins de lui qu'il vécût. J'obtins qu'il se laissât juger et condamner, quand il pouvait échapper par le suicide. Mais je ne voulais pas. Je l'aimais, et aussi je *croyais*. J'ai toujours *cru*, même quand je m'abandonnais à ce bonheur défendu... J'eus l'évidence, dès lors, que cette horrible épreuve était notre châtiment à tous deux, et que Dieu ne nous punirait pas ailleurs, si nous acceptions de porter cette croix. Mais qu'elle fut lourde, et pour lui, à cette époque, et pour moi, qui devais écouter les commentaires du monde sur son action, sans avoir la liberté ni de le défendre, ni même de pleurer!

On étouffa de l'affaire ce que l'on put, grâce à sa famille, pas assez pour que le compte rendu du procès n'arrivât pas au public... Et les années suivantes, pendant qu'il faisait sa peine, moi, je vivais dans le luxe, dans l'honneur, et je n'embrassais jamais son fils sans me dire : « le père est là-bas... » ; sans le voir, lui, dans la maison centrale, que je connaissais d'après ses lettres. Il a toujours su me les faire tenir... Et puis, lorsqu'il en est sorti, et que je me suis retrouvée en face de lui, pour la première fois, depuis l'affreuse chose!... Allez. Je ne souffrirai pas plus demain, quand je passerai... Pendant qu'il était en prison, une ironie du sort voulut qu'il héritât, par la mort subite d'un cousin décédé *intestat*, d'une nouvelle fortune. C'est alors que j'ai pu le juger tout entier, en le voyant, redevenu libre, se retirer dans un quartier pauvre de Paris, sous un faux nom, et y commencer une existence de charité, qui n'a eu, pendant des années, d'autres événements que des recherches de misères à soulager, et que mes visites... Jusqu'à ce que j'aie été emprisonnée dans cette chambre par la maladie, il ne s'est point passé de semaine, quand j'étais à Paris, où je ne l'aie vu une ou deux fois. Veuve, ces courses m'ont été faciles. Auparavant, elles étaient bien périlleuses. Je n'ai tremblé que pour Norbert. . Ce que j'ai senti, d'ailleurs, importe peu. Ce qui importe, c'est que je vais mourir, et c'est mon désespoir qu'il apprenne ma mort ainsi... Voilà ce que j'ai voulu vous demander, Valentine, d'aller le voir quand je n'y serai plus, pour lui rendre des lettres d'abord que je n'ai pas eu le courage de détruire, et puis, pour essayer de lui adoucir le coup... C'est un vieillard maintenant, et un malade... Il a eu une attaque de paralysie, il y a plus d'un an. Il vous connaît. Il sait par moi ce que vous êtes, tout votre cœur, ce cœur pour qui j'ai tant d'estime. Je crois que je vous le prouve... Votre présence lui sera la seule douceur qu'il puisse recevoir... Et puis, si j'ai été bonne pour vous, si vous me gardez un souvenir, vous y retournerez quelquefois, pour l'aider à attendre le moment qui nous réunira... »

— « Je vous promets que je ferai ce que vous me demandez, ma mère, » ai-je répondu à travers des larmes. A ce seul souvenir, ces larmes coulent de nouveau sur ce papier ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Il faut seulement que j'ajoute ces autres phrases, qu'elle m'a dites encore :

— « Norbert doit toujours tout ignorer. Si pourtant la fatalité voulait que vous fussiez très malade vous-même, et exposée à disparaître avant que son père ne fût mort, je vous demande de lui parler. Parlez-lui encore si Philippe réclame son fils à son lit de mort... Sinon, le silence ! »

« J'ai transcrit cette conversation tout de suite, pour que si l'une des deux circonstances se produit, je puisse obéir vraiment à la pauvre femme. Je n'aurai qu'à faire tenir ce témoignage à Norbert. Ce ne sera plus moi, ce sera elle dont il entendra l'appel. Qu'il l'écoute, comme je l'ai écouté ! Et qu'il me croie si je lui dis que j'ai pour elle, en ce moment où nous venons de vivre, âme contre âme, pendant cette heure d'agonie, autant de vénération que de pitié !

« Elle m'a dit encore que M. de Rayneville, à cette date, habite rue Lacépède, n° 11, sous le nom de *Monsieur Dumont*.

« VALENTINE. »

X

ÉPILOGUE

Il était quatre heures de l'après-midi quand le fils des deux héros de ce douloureux et mystérieux drame d'amour avait commencé de lire ces pages, où les aveux de la morte se trouvaient rapportés avec une émotion que trahissaient l'écriture et la rédaction. La nuit tombait qu'il était encore là, tenant dans ses mains ces feuilles dont il ne pouvait pas se lasser

de reprendre les phrases une par une. C'était comme si ces paroles prononcées dans les ténèbres de la chambre d'agonie lui arrivaient, en effet, de là-bas, du Père-Lachaise, et du tombeau, où il avait enseveli sa mère, bien peu de jours après qu'elle avait épanché les secrètes amertumes de sa vie dans cette confession suprême. Mme de Chaligny n'avait pas voulu qu'on la déposât dans la sépulture de famille. Elle s'était fait construire, de son vivant, dans la dernière année, un caveau particulier, en demandant que sur le fronton de la chapelle son petit nom : *Armande*, fût seul gravé. Son fils s'était conformé à cette disposition du testament de sa mère, en y voyant un de ces caprices d'hypocondrie comme les maladies du foie, qui ébranlent si profondément le caractère, en produisent souvent. Il comprenait maintenant la raison cachée de ce désir. Il se rappelait que la tombe d'à côté était aussi toute neuve et sans aucun nom gravé encore sur le fronton d'une chapelle presque pareille à celle de sa mère. Il s'était étonné de cette similitude. On lui avait répondu que l'acquéreur de ce terrain avait fait copier le monument voisin, pour en avoir admiré la simplicité élégante. Cet acquéreur, il le devinait, avait été M. de Rayneville. L'ami et l'amie avaient rêvé de reposer du moins dans deux tombes jumelles, ne pouvant être réunis dans le même caveau. Qui reconnaîtrait l'ancien homme à la mode du Paris élégant d'après la guerre, le condamné pour faux, sous cette appellation anonyme, ce nom presque impersonnel de Dumont, qui lui avait servi à déguiser sa personnalité depuis sa sortie de prison, qui lui servirait à déguiser la fidélité posthume de son dernier asile? Quand le fils irait désormais porter des fleurs, comme il avait fait au commencement de ce mois de novembre, sur le tombeau de sa mère, le tombeau de son véritable père se dresserait là près de lui, qui implorerait un regard, une pensée, un pardon... Les refuserait-il, ce pardon et cette pensée?... Non. Le changement que Valentine lui avait annoncé s'accomplissait en lui. Il lui devenait impossible de condamner ces deux êtres, dont il était sorti. Leur faute

avait été si cruellement poursuivie par la justice vengeresse, attachée aux bonheurs défendus, que, même dans le cœur d'un étranger, la pitié eût noyé la sévérité. Comment un fils n'eût-il pas senti cette pitié surabonder en lui, ruisseler en larmes sur ce papier où se voyaient les taches faites par d'autres pleurs? Ces traces rappelaient au mari de Valentine le tendre génie féminin qui avait achevé de purifier une aventure, coupable à ses débuts, quoique avec tant d'excuses, — criminelle ensuite par l'égarement d'un de ses acteurs, — ennoblie plus tard, même dans ce crime, par la fidélité et la douleur. Mais elle n'était devenue absolument délicate que par sa femme. C'était vers elle qu'allait en ce moment toute son âme malade. En elle seule il pouvait se réconcilier entièrement avec la morte et le mort, de l'adultère desquels sa naissance l'avait rendu complice, malgré lui, rien que par son nom. Ils avaient fait pire. Ils avaient transmis à son être le plus intime les violentes contradictions de leurs actes et de leurs sensibilités. Ce qu'il avait en lui d'élevé et de fier, cet instinctif appétit de noblesse qui l'avait toujours fait souffrir du mensonge, dans sa trahison envers Valentine, il le leur devait. Le romanesque étrange de leur liaison démontrait assez que ces amants avaient du moins respecté leurs cœurs. Ils avaient été dans la passion, et non pas dans l'intrigue et la galanterie. La faiblesse lamentable de leur fils devant certaines tentations, c'était eux encore. Le péché de leur amour avait passé dans son sang, et aussi les émotions du danger qu'ils avaient dû subir pour se donner l'un à l'autre. Ce qu'il avait de farouchement timide en dérivait, et cette ombreuse, cette malade susceptibilité, l'obstacle dressé depuis tant d'années entre sa femme et lui, après s'être dressé entre lui et sa mère. Pour que la mourante ne l'eût pas pris comme confident, à cette minute suprême, il fallait qu'il eût laissé grandir entre eux ces épaisseurs de silence que déchirent seules des catastrophes comme celle qu'il subissait... Voilà les idées qui se levaient de ces feuillets, déjà un peu jaunies, pour cet homme, soudain mis en face de la plus bouleversante des

révélations, — idées encore mêlées et indéterminées, confuses et incertaines. Elles ne se dessinaient pas dans sa réflexion en si vives arêtes. Elles le possédaient déjà cependant, et elles se condensaient, elles se ramassaient dans une reconnaissance passionnée pour Valentine, dans un besoin de lui payer en tendresse, en culte, en révérence, tout ce qu'elle avait fait pour la mourante de la confession d'abord, pour le solitaire de la rue Lacépède ensuite, pour lui-même, Norbert, enfin ! Le jeu naturel des événements allait trop vite lui fournir l'occasion de la prouver, cette gratitude, et, comme il arrive, quand on s'est placé dans certaines situations d'une ambiguïté insoluble, ce retour au respect de son foyer ne pouvait s'accomplir qu'aux dépens de celle qui le lui avait fait profaner.

A travers le va-et-vient de ces idées, et absorbé comme il était par l'évocation de sa mère, rendue vivante à nouveau dans ces paroles de son agonie, il avait oublié où il était, et qu'avant le dîner sa femme recevait d'habitude dans ce petit salon. Les domestiques étaient entrés pour vaquer à leur service ordinaire, allumer les lampes, fermer les volets et les rideaux, préparer la table à thé. Norbert n'y avait pas pris garde. Il eût dû prévoir que Mme de La Node, après la manière dont il l'avait quittée ce matin, accourrait certainement aux nouvelles par cette fin d'après-midi. Le « petit six heures » de Valentine était un prétexte trop commode. Mais Norbert avait complètement désappris l'existence de sa maîtresse. Certains accidents de la destinée ressemblent vraiment à ces cataclysmes, au sortir desquels — un incendie comme celui du bazar de la Charité, un tremblement de terre comme celui de la Martinique, — l'homme qui en réchappe devient, en quelques heures, un individu nouveau. La secousse, nerveuse et sentimentale à la fois, a été trop forte. Ce témoin d'un désastre presque déconcertant pour la raison ne pourra plus retrouver ni ses joies ni ses tristesses d'avant, ni jamais oublier la commotion subie. Il avait vingt-cinq ans ce matin, à présent il en a soixante, il en a cent. Il se jouait de

lui-même et de la vie. Elle l'a ébranlé jusque dans son arrière-fond. Son insouciance est aussi finie que sa jeunesse. Un autre ne se connaissait pas, ni son propre cœur. Il allait se cherchant des émotions compliquées à travers des expériences où il n'arrivait pas à se plaire vraiment. Ces facticités s'effacent d'un seul coup. Elles s'anéantissent, par la seule entrée en lui d'une impression si forte, si mordante, que rien n'a plus de saveur à côté. Ce dernier cas était celui de Norbert de Chaligny. Son intrigue avec Jeanne, où les sens avaient eu la plus grande part, ne pouvait plus l'intéresser, sinon comme un remords, après les heures brûlantes qu'il venait de vivre. Il ne se l'était plus même rappelée, cette intrigue, durant cet après-midi, que pour se reprocher amèrement d'avoir tant méconnu Valentine. Aussi lui fut-ce une surprise, toute mêlée de gêne et d'irritation, que de voir sa maîtresse entrer dans le petit salon de sa femme, comme elle y entra, sans se faire annoncer, et quand il avait encore dans les mains les feuilles dépositaires du terrible secret. Mme de La Node avait dépensé, elle, son après-midi en courses et en visites, avec cette idée fixe : « Chaligny est à la maison de la rue Lacépède... Que s'y passe-t-il?... » Vingt hypothèses avaient tour à tour surgi devant sa pensée, depuis celle du meurtre, qu'elle avait de nouveau reprise et de nouveau chassée comme intolérable, pour descendre jusqu'à celle, beaucoup plus vraisemblable, et en partie conforme aux faits, d'une enquête auprès des boutiquiers voisins. Elle connaissait trop bien Norbert pour n'être pas sûre que, lui ayant promis le silence auprès de Valentine, il tiendrait sa parole. Que risquait-elle à passer à l'hôtel Chaligny? Et elle y avait passé. On lui avait dit en bas que Mme la marquise n'était pas rentrée, mais que M. le marquis était là. Jeanne était donc montée, comme tant d'autres fois, soi-disant pour attendre sa cousine, en réalité pour avoir avec Norbert quelques instants de tête-à-tête, où elle le confesserait. Elle vit, dès le premier coup d'œil, qu'il continuait d'être bien troublé. Ce secrétaire d'autre part, avec son tiroir à demi ouvert; ce coffret de cuir qu'elle savait

appartenir à sa cousine, ouvert lui aussi; cette lettre dont elle ne reconnut pas l'écriture, car Norbert étendit aussitôt sa main sur la page; ce geste même, et le sursaut de surprise qu'il ne dissimula point, — ces divers signes s'accordaient trop bien à l'état de violence et de soupçon où elle avait laissé le mari jaloux. Elle crut qu'ayant échoué rue Lacépède dans son enquête autour de la maison suspecte, il avait pris le parti de forcer la cachette où Valentine enfermait sa correspondance. Il était en train d'y surprendre la preuve après laquelle le doute ne serait plus possible. Son passionné désir que sa rivale heureuse de tant d'années fût enfin perdue et à jamais éclata dans ce cri par lequel l'envieuse, à peine entrée dans la pièce, interrogea son amant :

— « Tu n'as rien pu savoir là-bas?... De qui est cette lettre?... Valentine... »

— « Arrêtez-vous, Jeanne, » interrompit Chaligny en se levant, et sa main continuait de poser sur la lettre, pour la défendre. « Je ne peux pas vous permettre de me parler de Valentine... Vous vous êtes trompée... » continua-t-il avec une fermeté impérative et qui ne supportait pas la réplique. « Oui, » insista-t-il, « vous vous êtes trompée, dans ce que vous m'avez écrit et dit sur elle... Vous étiez de bonne foi. Je ne vous adresse aucun reproche. Mais je vous demande que jamais aucune allusion ne soit plus faite entre nous à des choses dont je dois ne plus même me souvenir, pour continuer à m'estimer... »

Mme de La Node avait écouté cette protestation, pour elle si complètement inattendue, avec une stupeur qui, pendant une minute, la paralysa. Elle lisait, sur la physionomie de cet homme, qu'elle avait toujours trouvé hésitant et complexe, une résolution nette et vive. Par quels procédés la visitieuse du pavillon de la rue Lacépède avait-elle retourné cette volonté, si vacillante d'habitude, en ce moment si fixe? Jeanne n'avait aucune donnée qui lui permit de répondre à cette question. Absolument persuadée que sa cousine était coupable, comment lui eût-elle accordé, une seconde, le

crédit de supposer ces procédés loyaux et sincères? A une amie qui serait venue lui demander conseil en pareille circonstance, elle aurait, sans aucun doute, indiqué, comme la seule voie à suivre, une apparente condescendance à l'illusion d'un mari complaisamment abusé malgré l'évidence. La haine contre l'épouse triomphante fut en cet instant plus forte chez la maîtresse que le génie de la ruse, et, avec un accent de mauvaise ironie, elle répliqua :

— « C'est heureux que vous ne doutiez pas de ma bonne foi. Je vous en remercie... Ce que je vous ait écrit et dit, pour parler comme vous, je vous l'ai écrit et je vous l'ai dit, pour qui? Pour vous... Il vous plaît de ne plus en tenir aucun compte, après vous être mis, à ce sujet, dans un tel état que vous m'avez fait peur. Je ne suis venue ici, ce soir, qu'à cause de cela, et parce que j'étais inquiète de votre violence. Valentine a été assez adroite pour réussir où j'ai échoué. Elle a calmé votre fureur. Tant mieux pour elle!... Mais vous, de votre côté, souvenez-vous bien que le jour où vous voudrez me reparler d'elle et des prétendues révélations qu'une parente ou des amis lui auraient faites, je ne vous laisserai pas aller plus loin. J'en ai assez d'être toujours sacrifiée... »

Norbert la regarda sans lui répondre. Il venait de communiquer avec une âme magnifique dans une de ces crises où l'extrême douleur exalte en nous comme un nouveau sens, auquel toute sincérité est perceptible et tout mensonge. Il apercevait à cette minute, avec une évidence affreuse, le fond même du cœur de Jeanne : — la passion de cette femme pour lui n'avait jamais été faite que de sa haine pour Valentine. — Sa longue faiblesse lui interdisait des reproches qui, émanant de lui, eussent été aussi ridicules qu'odieux. Sachant, d'autre part, ce qu'il savait maintenant, rien que d'entendre sa maîtresse prononcer le nom de cette femme admirable lui semblait une profanation, contre laquelle son honneur protestait. Il se résigna donc à se taire, pour marquer mieux sa volonté de couper court à une explication insoutenable, et il commença de mettre de l'ordre dans le secrétaire,

replaçant les feuilles du « Témoignage » dans leur enveloppe, cette enveloppe dans le coffret, et comme il refermait le coffret lui-même avec la petite clef d'or, Jeanne, qui avait vu depuis des années cette petite breloque au bracelet de Valentine, éclata soudain de ce rire insolent qu'elle avait eu ces derniers jours, à deux reprises. A ces deux reprises, Norbert avait sursauté sous l'outrage. Cette fois encore, il frémit et ses mains tremblèrent. Mais pas une question n'échappa de ses lèvres, à laquelle l'autre pût rattacher une nouvelle insinuation. Aurait-elle eu, si ce tête-à-tête s'était prolongé, l'audace de braver la colère contenue dont elle voyait son amant dévoré ? Que cette clef fût entre les mains du mari qu'elle avait laissé follement soupçonneux, qu'elle retrouvait si étrangement rassuré, après des indices si accusateurs, c'était l'évidence, pour elle, qu'une scène avait eu lieu entre les époux. Pressée par Norbert, Valentine avait employé cette ruse dernière des femmes traquées : exiger une inquisition, réclamer que leurs papiers intimes soient fouillés pendant leur absence. Elles ont tout préparé, pour que cette recherche aboutisse à un aveuglement définitif de leur dupe. Jugeant sa cousine à sa propre mesure, Jeanne de La Node interprétait de la sorte un revirement, si extraordinaire qu'elle n'y avait pas cru d'abord, qu'elle y croyait à peine. Allait-elle articuler cette nouvelle accusation et provoquer, de la part de cet homme qui, résolu à rompre avec elle, se contraignait pour ne pas la brutaliser, une explosion de révolte et de dégoût ? L'arrivée inopinée de Valentine elle-même vint épargner à l'envieuse cette inutile mauvaise action. Inquiète de son mari, qu'elle savait en train de lire cette confession de la morte, et tout épuisée d'avoir accompli, rue Lacépède, un funèbre devoir, la noble femme avait tressailli d'une suprême douleur quand elle avait su que Jeanne l'attendait. — On se souvient qu'elle s'était débattue pendant des heures, depuis que sa tante Nerestaing lui avait parlé, contre des preuves indiscutables. (La Node avait communiqué à la douairière, entre autres pièces, un rapport d'une agence, précisant le

nom d'un hôtel de province où les deux amants avaient passé deux jours, et la date. Cette date était exactement celle d'un voyage simultané qu'avaient fait Norbert et Jeanne.) Puis le bruit de voix échappé du petit salon et la volte-face de son mari averti avaient eu raison des derniers doutes de la confiante Valentine. — On se souvient encore que dans cette âme tout dévouement, toute générosité, la vision de la souffrance du fils si terriblement éclairé sur sa mère avait été toute-puissante. La pitié l'avait emporté. La morsure de la jalousie l'avait reprise sur le seuil, si aiguë qu'elle hésita pour entrer dans la pièce où causaient les deux coupables. Son émotion avait été telle qu'une minute elle s'était appuyée contre le mur, dans le corridor qui précédait le petit salon. C'est alors que, se rappelant l'étreinte dont la main de son mari avait serré sa main, d'abord à la descente du fiacre, quand la nouvelle de la mort de M. de Rayneville leur avait été annoncée brusquement, puis auprès du fauteuil où l'ancien ami de Mme de Chaligny était étendu, immobile à jamais, elle sentit de nouveau combien cet homme, faible et passionné, avait besoin d'elle. En même temps, car elle était femme, le désir la prit de lui prouver la noblesse d'un cœur qu'il avait méconnu, en présence même de celle pour laquelle il l'avait méconnu. Elle se dit : — « Je ne dois pas savoir ces vilénies. C'est ma seule vengeance... » Et elle trouva l'énergie de pousser la porte du salon et de saluer Mme de La Node des mêmes mots qu'elle eût employés, huit jours auparavant, lorsqu'elle ne soupçonnait réellement rien :

— « Je suis en retard, c'est impardonnable pour une femme qui n'a pas de jour... Tu m'excuseras, Jeanne... Mais tu aurais dû préparer le thé. Veux-tu le faire pendant que je vais ôter mon chapeau? »

— « Je suis un peu pressée, » répondit l'autre. « J'étais seulement venue demander de tes nouvelles. Je m'en vais. Je suis moi-même attendue rue Barbet et en retard. » Et, regardant Norbert avec des yeux d'une impudeur et d'une dureté singulières : « Ton mari était si impatient de te voir rentrer

que je suis évidemment de trop... » Elle fixa sa cousine d'un regard où brûlait son ancienne haine, exaspérée par l'échec, inattendu et pour elle inexplicable, d'une attaque où elle avait tant cru triompher. Il y avait aussi dans ce regard une pire ironie et plus insultante, celle d'une femme qui, mentalement, dit à une autre : « Tu peux mettre dedans cet imbécile ; moi, non, ma petite... » Et tout haut : « Je suppose que vous avez beaucoup de choses à vous raconter. Je vous laisse aux joies du ménage... »

Elle sortit sur cette parole qui, dans sa bouche, avait une si insolente signification. Norbert et Valentine avaient également senti la cruauté voulue de ce persiflage. Ils restèrent quelques instants sans se parler ; puis, s'agenouillant devant sa femme, et lui prenant les mains dans ses mains jointes, le mari infidèle dit presque tout bas :

— « Sera-ce assez de toute ma vie pour tout te payer?... »

— « Me payer, et de quoi? » répondit-elle. « De ce que je t'ai aimé sans savoir te le montrer? Tu le vois maintenant. Je ne suis pas à plaindre. » Et elle ajouta, forçant Norbert à se relever et appuyant sa tête lassée sur l'épaule de cet homme qu'elle sentait enfin à elle : « Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ceux qui se sont aimés sincèrement et qui n'en avaient pas le droit ; ceux qui n'ont pu être vrais avec eux-mêmes sans mentir aux autres... *Les plains-tu?* » implora-t-elle.

— « Je *les* plains, » répondit-il, et dans l'émotion inexprimable de tant de tristesses et de tant de remords, de tant de magnanimité et de tant d'erreurs, ces deux êtres échangèrent le premier baiser d'amour qu'ils eussent l'un et l'autre donné et reçu.

.....

Cette histoire d'un romanesque épisode, déroulé dans le monde le moins romanesque qui soit, la haute société parisienne, ne serait pas complète si le chroniqueur ne transcrivait pas, sans commentaires, comme on dit en style de gazette, ce bout de dialogue surpris un soir du printemps dernier, au théâtre, dans l'arrière-fond d'une baignoire où il

figurait, à son habitude, moins pour la pièce jouée sur les planches (c'était d'ailleurs une apologie en règle de l'union libre), que pour celle ou celles qu'il pouvait deviner dans la salle. L'une des interlocutrices était Mme de Bonnivet, déjà nommée, et Saveuse, déjà nommé aussi. Ignorant l'un et l'autre qu'ils parlaient devant un témoin autrement renseigné qu'eux-mêmes, ils potinaient :

— « Vous savez la nouvelle ? » disait-il. « Mme de La Node épouse un Américain extrêmement riche, un M. Harris, de New-York, le cousin du premier mari de la princesse d'Ardea. »

— « Ça, c'est d'une amie, » répondait-elle. « Si Jeanne vit aux États-Unis, nous n'aurons pas une femme divorcée de plus à recevoir ou à ne pas recevoir, suivant les jours. Est-il bien, au moins, cet Harris ? »

— « Un charmant homme, joli garçon et très amoureux d'elle, » dit Saveuse.

— « Allons ! Tant mieux ! » reprit Mme de Bonnivet. « Vrai. Elle avait bien droit à un peu de bonheur après que Chaligny l'a lâchée si indignement. Nous allons le revoir, ce triste personnage. Maintenant que Jeanne quitte Paris, Valentine permettra peut-être à son Norbert d'y revenir. Douze mois de campagne depuis l'an dernier et un enfant, je trouve ça dégoûtant d'indiscrétion. Peut-on mieux apprendre au monde que l'on était trompée et que l'on a pardonné ? »

— « Vous ne savez donc pas, » insista Saveuse, « qu'ils ne s'appellent plus ou ne vont plus s'appeler Chaligny ? Ils sont en instance pour relever le nom de Nerestaing... »

— « A cause du château. Ça, c'est trop *snob*, » répliquait-elle en ricanant.

Il y a quelque chose d'aussi profond que les eaux tranquilles et que les belles âmes silencieuses. C'est l'ignorance ou la méchanceté des *amis* du monde et surtout des *amies*.

TABLE DES MATIÈRES

LE LUXE DES AUTRES.....	1
I. — Un ménage parisien : le mari.....	5
II. — Un ménage parisien : la femme.....	16
III. — Un ménage parisien : la fille.....	29
IV. — Le prix du décor.....	43
V. — Le <i>Journal</i> de Madame Le Prieux.....	64
VI. — Charles Huguenin.....	80
VII. — Révélations.....	96
VIII. — Le plan d'Hector Le Prieux.....	124
IX. — Épilogue.....	140
LE FANTÔME.....	145
I. — Un homme du passé.....	149
II. — La mère et la fille.....	171
III. — L'énigme d'un ménage.....	191
IV. — Une confession : — <i>Premiers fragments du journal de Malclerc</i>	211
V. — Une confession (suite) : — <i>Autres fragments du journal de Malclerc</i>	257
VI. — Deux amours.....	311
VII. — L'inévitable.....	336
VIII. — La vie possible.....	357
L'EAU PROFONDE.....	367
I. — Sur une piste.....	374
II. — Histoire abrégée d'une longue haine.....	381
III. — Premières sapes.....	393

IV. — Certitudes	406
V. — La lettre anonyme	419
VI. — Un orgueil d'homme	433
VII. — Le portrait	448
VIII. — L'énigme	459
IX. — La morte	473
X. — Épilogue	489

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

Rue Garancière, 8

843.89
B666P
Oe.v.8

Bourget, P.
Oeuvres Com-
pletes

Call No.

843.89
B 666 P
Oe.v.8

ac.no. 41313

843.89
B 666 P
Oe.v.8

ac.no.41313

This book may be kept
FOURTEEN DAYS

A fine will be charged for each
day this book is kept overtime.

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY
DUBUQUE, IOWA



